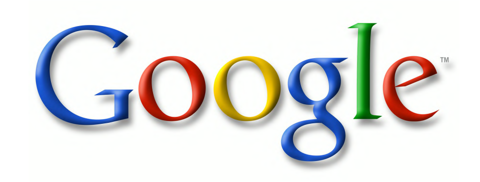
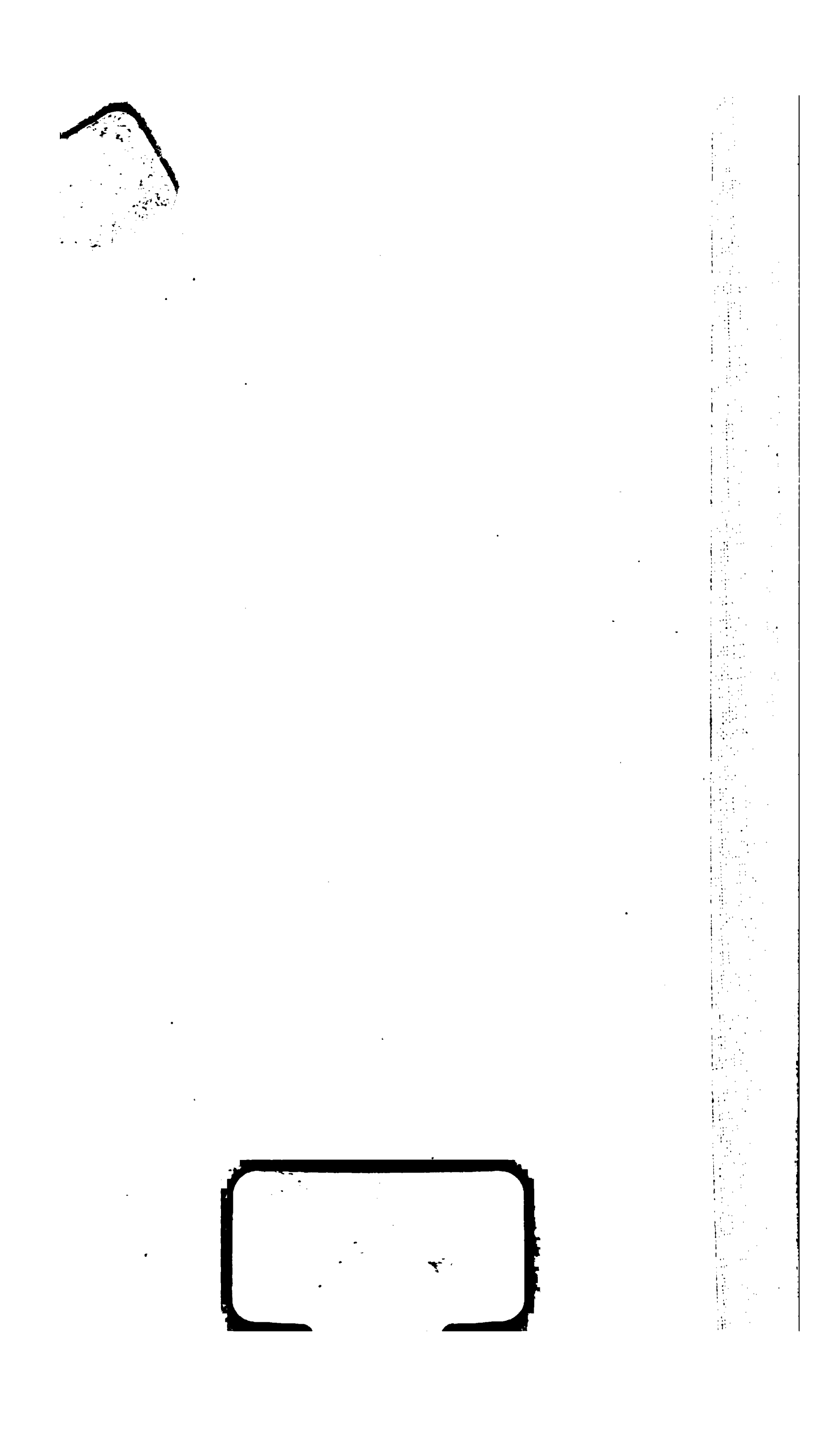
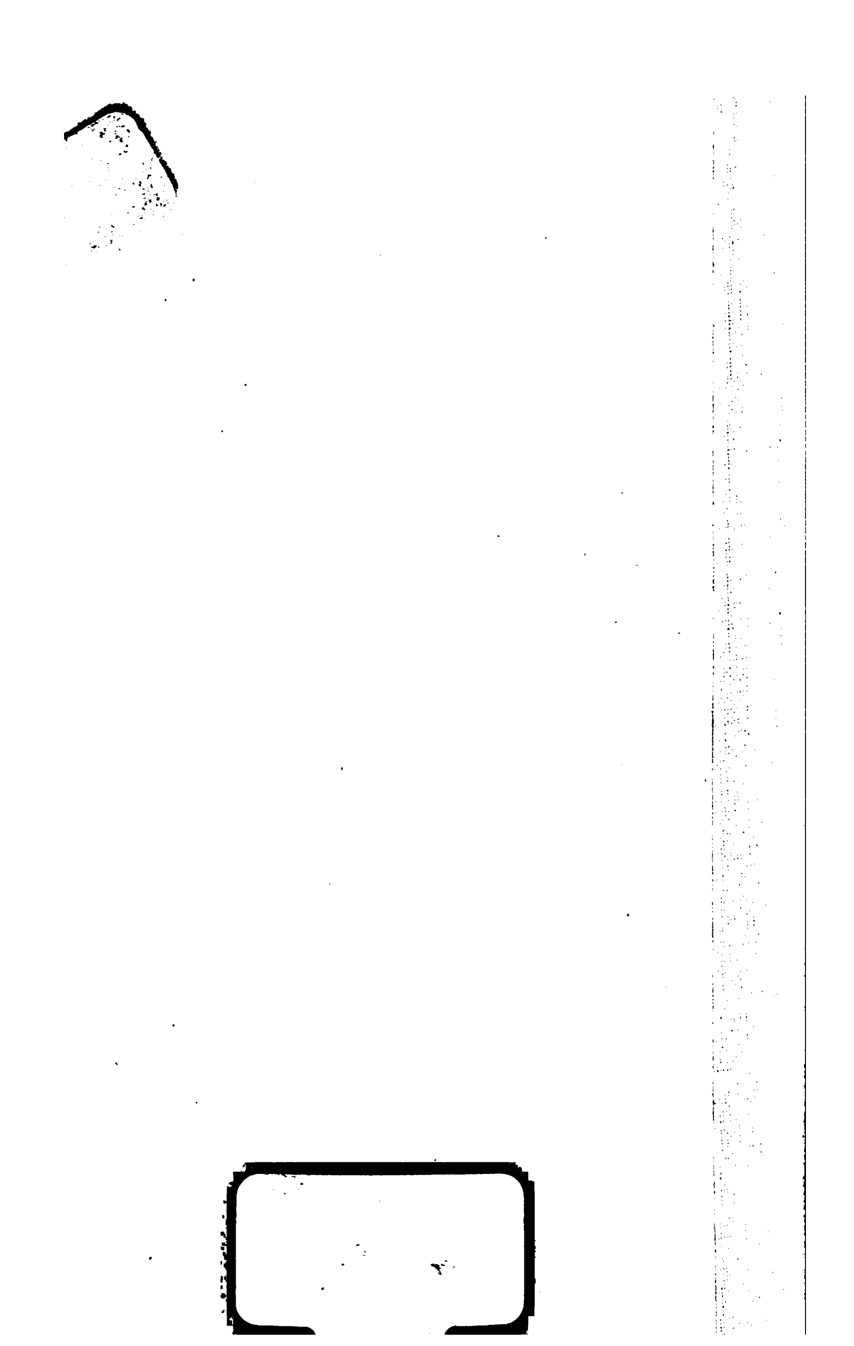



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583741 3









(Boucher)
NKW.

HOMMES

ET

CHOSES.

HOMMES

ET

CHOSES.

HOMMES

ET

CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS FAISANT SUITE AU PETIT GLOSSAIRE.

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Lille, 19.

Derache, rue du Bouloy, 7.

Dumoulin, Quai des Augustins, 13.

Victor Didron, Place Saint-André-des-Arts, 30.

—

1851.

ALPHABET

DES PASSIONS

ET DES SENSATIONS.

ESQUISSES DE MŒURS.



PEUR. C'est un des grands leviers de la nature, et, après la douleur dont elle émane, le premier mobile du progrès.

Ce n'est pas la peur qui crée le génie, mais c'est elle qui ingénie le besoin. Elle invente peu, mais elle perfectionne l'invention et l'exécute, et si elle n'est pas créatrice, elle met en œuvre la création; bref, elle développe l'esprit et rend intelligente jusqu'à la brute : c'est par elle qu'on fait les animaux savans.

C'est la peur qui fait le fond de la religion du peuple : s'il aime Dieu, c'est par crainte du diable. Sans l'enfer,

il n'y aurait chez lui ni dévot ni dévote. Il en est ainsi chez toutes les nations de la terre, et quand on rencontre des exceptions, c'est toujours chez les Chrétiens.

La peur ne produit pas la vertu proprement dite, mais elle y contribue et fait toutes les qualités sociales, spécialement la science des égards et de la réciprocité, la déférence, la politesse, le respect. Chez quelques-uns, elle fait même la charité ou y aide beaucoup: tel épargne son frère parce qu'il craint d'en être battu, et ne donne un écu aux pauvres que de peur qu'ils ne lui en prennent deux.

La peur fait les grands guerriers comme elle fait les grands saints: oui, c'est elle qui éveille la vaillance; on est brave parce qu'on craint de passer pour ne pas l'être, ou tout bonnement de peur de mourir; c'est même le cas le plus ordinaire, et tel, sans cette appréhension de la mort, ne serait jamais devenu un héros.

La peur fait l'éloquence. Il n'est pas d'homme qui ne parle bien quand il s'agit de défendre sa fortune et mieux encore s'il est question de sa vie.

La peur qui relève le moral n'a pas moins de puissance sur le physique. On lui doit aussi plus d'un miracle médical: elle fait courir un boiteux, entendre un sourd, crier un muet; elle ne refond pas le caractère, mais elle y supplée.

Cependant, la peur a ses caprices et même ses contrastes, et elle produit des effets opposés à ceux que nous venons de citer. Ceci a lieu surtout chez la femme. La peur lui brise les jambes, lui ossifie le cœur; oui, elle perd sa sensibilité, sa pitié même, elle n'est plus femme, elle n'est plus un être intelligent: c'est une machine qui crie, qui pleure; elle ne veut ni fuir ni vous laisser fuir, elle ne veut même pas qu'on la sauve, elle se cramponne aux murs et la maison brûle.

On cite des exemples vraiment incroyables de cet effet de la peur chez la femme.

Je parle ici de la femme isolée. Est-elle amante, est-elle épouse ou mère, les choses changent: ce n'est plus pour elle qu'elle a peur, et lorsqu'il s'agit de sauver ce qu'elle aime, elle devient aussi active, aussi déterminée, aussi ingénieuse contre le péril, qu'elle l'était peu quand elle ne voyait qu'elle en danger.

La peur produit sur les animaux un effet analogue. Dans un sinistre, une inondation, un éboulement, un incendie, il est impossible de les faire sortir de leur étable.

Ceci atteint jusqu'aux animaux sauvages: on les fascine au moyen de la lumière, du bruit, du regard; les mères seules, quand leurs petits sont en danger, résistent à tout.

Il est aussi des hommes que la peur annihile, à qui elle donne le vertige. Ce jeune couvreur qui travaille au haut d'un clocher avec son père, lui dit: père, le ciel tourne; le père comprend le danger, il fait un mouvement pour soutenir son fils, il était déjà trop tard, le malheureux enfant roulait dans l'abîme.

C'est la peur qui paralyse les facultés de cet acteur, de ce chanteur, de cet orateur qui, plein de verve et de feu quand il est seul, devient froid, guindé, insupportable dès qu'il est en face du public. Cependant, il a du talent, et il en a la conscience, mais ce talent mourra sans qu'il l'ait montré, et cela par peur qu'on en doute, par peur d'être au-dessous de lui-même. S'il pouvait se dire: je veux être médiocre aujourd'hui pour être meilleur demain, il serait sauvé, mais pour ne pas consentir à l'être un seul jour, il le sera toute sa vie.

Il est peu de sentimens, peu de passions même dans lesquelles la peur ne se glisse. Dans l'orgueil, il y a

de la peur ; il y en a dans la susceptibilité, dans l'envie, dans la jalousie, par conséquent dans tous les vices qui en dérivent : l'hypocrisie, la dissimulation, la trahison.

La peur n'est pas étrangère à l'amour, à l'amitié; elle ne fait ni l'un ni l'autre, mais elle les maintient et les fortifie. Une confiance trop entière amène l'indifférence et bientôt le mépris. Celui qui ne craint rien de sa maîtresse ni de son ami, est bien près de ne plus les aimer; preuve, c'est qu'il craint peu de les perdre.

Je le répète : sans la peur, il n'y a ni amitié ni amour durable, et c'est elle qui fait la constance et tient lieu de la fidélité.

Il faut bien avouer que la peur, malgré son principe tout moral, tient autant aux circonstances qu'à l'homme : le plus brave ne peut dire qu'il n'aura jamais peur. L'état de notre santé influe visiblement sur notre courage : tel n'a été mis à l'ordre du jour de l'armée, pour action d'éclat, que parce que sa digestion avait été bonne. Si, ce jour-là, son estomac eût été dérangé, il eût pu n'être qu'un lâche. Un relâchement d'entrailles rendrait timide Achille lui-même. Il n'y a jamais eu de héros un jour de médecine.

L'obscurité, si elle est inattendue, épouvante tous les êtres. Quand cette absence de la lumière est prévue, comme dans le passage quotidien du jour à la nuit, la terreur est moindre, mais le principe en reste. L'enfant a peur des ténèbres, et les animaux les plus féroces deviennent doux et timides dès qu'ils ont cessé de voir.

L'obscurité n'influe pas moins sur le caractère et dès-lors sur les opinions des hommes et même sur leurs croyances : tel esprit fort qui est, le jour, blasphémateur et athée, est, la nuit, catholique et dévot.

La localité peut aussi amortir le courage. Combien

de soldats intrépides sur un champ de bataille, n'oseront passer dans le voisinage d'un cimetière à minuit. Ils souriront au bruit du canon, et pâliront s'ils entendent chanter une chouette sur leur toit.

Un des plus intrépides dompteurs de chevaux du jockey-club, M***, lui qui, sans sourciller, s'élançait dans les courses au clocher les plus aventureuses, devenait blême de terreur, à chaque cahot, s'il voyageait en voiture.

Un ancien grenadier de la garde impériale, attaché à mon service et qui avait été à vingt combats, fuyait éperdu devant une souris. Un autre s'évanouissait à l'aspect d'une tête de veau.

L'eau inspire à quelques individus une terreur indicible; ils tremblent en mettant le pied dans un canot. On en a vu, à qui des bains de mer étaient ordonnés, se rendre vingt fois sur le rivage, vingt fois s'y déshabiller, et vingt fois retourner chez eux sans avoir osé y mettre même une jambe.

Si l'on en concluait que ces individus sont des lâches, on se tromperait: ils n'ont peur de rien, sauf de l'eau.

Hors des cas fort rares, la volonté peut toujours, sinon surmonter la peur, du moins la modérer. C'est là qu'est le véritable courage. Celui qui n'a jamais eu peur ne peut dire s'il est brave: là où il n'y a rien à combattre, il n'y a rien à vaincre. La valeur ne peut donc naître que de la conscience du danger.

On dit que l'ennemi le plus à craindre est un peureux révolté. « Prenez garde au poltron, dit un proverbe, quand on lui marche sur le ventre, il vous mord au talon. » C'est ce qui est arrivé à plus d'un bravache qui, sur la réputation de poltronnerie de quelque novice, ont voulu faire les braves à peu de frais. Nous pourrions citer plus d'une scène où les rôles changeant, le timide d'habitude faisait trembler à son tour le vaillant de

profession; il semblait que la peur avait sauté de l'un à l'autre. C'est que, probablement, l'un était un faux brave, et l'autre un faux peureux.

Il y a des peurs collectives et en quelque sorte épidémiques. L'histoire cite des armées ainsi frappées d'une terreur que rien ne justifiait. On a vu deux armées en présence prises la même nuit du même mal, s'enfuir chacune de son côté.

Cette panique peut saisir une nation tout entière. En 1791, sur le bruit répandu, on ne sait comment, qu'une bande de brigands s'approchait, n'a-t-on pas vu vingt-cinq millions de Français barricader leurs portes et aller se cacher dans leur cave. La stupeur était telle, que nul ne songeait à prendre les armes; et bien qu'aucun brigand n'ait paru, aujourd'hui encore les vieillards parlent de cette terrible journée avec tous les signes d'un invincible effroi. Oui, après cinquante ans et plus, ils ne sont pas encore rassurés.

N'a-t-on pas vu, deux ans plus tard, ce peuple se laisser décimer par quelques centaines de sicaires tremblant eux-mêmes devant leurs complices, tandis qu'aux frontières et contre l'ennemi extérieur, ce même peuple combattait en héros? Mais chez lui, en proie à cette espèce de fascination ou d'engourdissement stupide qu'éprouvent les poules à la vue de la fouine, il n'avait d'autre énergie que celle d'offrir sa tête au couteau.

Malgré le mal que produit la peur, il ne faut pas trop s'en plaindre. Considérée sous ses rapports généraux et d'après son influence conservatrice, la peur est utile sur la terre. Elle y est même indispensable, car elle est, pour tous, la première garantie de l'ordre et de la propriété. Oui, sans la peur, l'homme n'aurait aucun frein; et s'il ne fait pas plus de mal, c'est qu'il y a un enfer là-bas et ici un commissaire de police. On me dira que

tous les hommes ne sont pas ainsi. D'accord, mais c'est du moins la grande majorité.

La peur est donc la base de l'édifice social et la cause première de la civilisation. Otez la crainte du besoin ou seulement de la solitude, il n'y a plus ni nation ni famille. Chacun vivant au jour le jour, il n'y aurait point d'aisance, point de richesse : la pauvreté serait partout; car la prévoyance aussi est le calcul de la peur.

Sans la peur, pas de gouvernement. Quels que soient le code, la charte, la constitution que vous imaginiez, il faut bien que vous y fassiez entrer la peur. Elle en est à la fois la morale et le bourreau. Il est vrai que vous pourrez la remplacer de temps en temps par l'espérance; mais l'espérance est une modification de la crainte : on ne peut espérer que ce qu'on n'a pas et ce que l'on craint de ne pas avoir.

Ensuite, que votre gouvernement s'appelle monarchie ou république, qu'il n'y ait qu'un roi ou qu'il y en ait plusieurs, ils ne sont tels et ne restent tels que par la crainte qu'ils vous inspirent. Cessez de les redouter, ils cessent de régner. La peur fait donc à la fois les rois et les sujets.

Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, la peur est ici-bas la première condition de tout acte et conséquemment la mère de toute œuvre.

Voyez : *Courage*.

PIANO ET PIANISTE. Une chose qui ébahira bien nos enfans, s'ils veulent y croire, c'est que nous ayons sérieusement pensé qu'on pouvait devenir un grand homme en tapotant plus ou moins légèrement sur des touches d'ébène ou d'ivoire, ou en touchant ce que nous appelons le piano. Or, c'est pourtant ce qui existe :

nous avons le grand A, le grand B, le grand C, le grand D, enfin, toutes les lettres de l'alphabet formant une pléyade d'illustrations devant laquelle, non seulement la France, mais l'Allemagne, mais l'Angleterre, mais l'Europe s'agenouillent; grands hommes qu'entoure une renommée et qui excitent une admiration bien autre que celle dont Molière, Corneille, Racine, Boileau, Raphaël, Michel-Ange, voire même certains capitaines, ministres, princes et rois ont joui de leur vivant, car ni leurs soldats, ni leurs commis, ni leurs peuples, et moins encore les peuples étrangers, ne les portèrent en triomphe ou ne dételèrent les chevaux de leur voiture pour s'y atteler eux-mêmes: chose qui arrive tous les jours aux dits grands hommes du clavier et qui est si bien passée en coutume, qu'on risquerait de se faire lapider si on mettait en doute qu'un tel honneur ne leur est pas dû.

Comment peut-on devenir un grand homme en tapotant sur des touches et par quel procédé y parvient-on? Ceci pouvant être utile aux pères et mères qui voudront avoir un grand homme dans leur famille et beaucoup d'argent dans leur poche, je vais en donner la recette avec l'instruction pour l'employer.

Achetez dans une vente un clavecin ou piano réformé, du prix de vingt-cinq à trente francs. Joignez-y un tabouret de deux francs. Prenez ensuite un gamin de quatre à cinq ans parmi les vôtres si vous en avez, ou à l'hôpital si vous n'en avez pas.

Après vous être assuré qu'il a des doigts longs et pas trop sujets aux crampes ou aux engelures, vous aurez peu à vous occuper du reste de l'individu; qu'il soit beau ou laid, droit ou tortu, spirituel ou bête, peu importe: de longs doigts, c'est le point nécessaire.

Le sujet ainsi choisi, plantez-le sur le tabouret en face

du piano et mettez-vous à côté de lui avec une verge ou un martinet, instrument partout souverain pour aider au développement du génie et à ses progrès.

Quant au surplus, c'est l'affaire du temps et surtout de la méthode qui ne doit s'écarter en rien de celle généralement suivie pour dresser les perroquets et apprendre aux chiens à rapporter.

Avec de la persévérance et bon nombre de coups de corde sur les doigts, ce que je vous recommande expressément, vous êtes assuré de voir votre petit bonhomme grandir en sagesse et en science, et courir à toutes jambes dans la voie de la gloire. A sept ans il pourra figurer sur une table dans des petites soirées. A dix ans, il paraîtra dans les concerts. A quinze ans, il en donnera pour son compte. A vingt ans, il occupera toutes les bouches de la Renommée; et à vingt-cinq, nous nous attèlerons à sa voiture.

Ce sera alors un grand homme de plus, et ici encore il ne fera pas bon à dire le contraire: aussi ne le dirai-je pas. Seulement, je ferai cette question en toute humilité: entre un grand homme et un grand pianiste n'y aurait-il pas quelque différence?

Voyons, examinons. Qu'est-ce qui constitue un grand homme? Est-ce la longueur de ses doigts? Non, pas plus que celle de son nez; c'est bien plutôt la grandeur de son génie. Or, dans la catégorie des musiciens, nous trouvons, certainement, de grands génies: Gluck, Mosard, Haydn, Chérubini, Paër, Rossini, etc. Sans doute la plupart d'entre eux étaient habiles exécutans, mais sont-ils restés des grands hommes parce qu'ils étaient grands pianistes, ou bien parce qu'ils étaient grands musiciens, et leur génie était-il dans leurs doigts ou dans leur tête? Là est toute la question.

Si on la résout en faveur de la tête, il est à craindre

que nos grands sauteurs de touches, nos grands équilibristes de claviers, qui ne sont que cela et dont les compositions tapotantes se bornent aux inspirations de leurs grands doigts, ne soient pas de grands hommes pour nos neveux. Peut-être même ne le seront-ils plus, pour nous, l'année prochaine, car dans cette succession de grands pianistes, je vois que c'est toujours les plus nouveaux qui sont les plus grands, et que leur grandeur ne dure guère plus que la qualité d'un piano qui n'atteint jamais sa septième année sans mourir poussif, eût-il coûté vingt-cinq mille francs.

D'après cette analogie entre la durée de l'instrument et celle du musicien, j'ai toujours pensé que les deux choses avaient la même origine, et que c'étaient les grands facteurs ou les Archimèdes de la lutherie qui, en inventant les grands pianos, avaient inventé les grands pianistes.

Quant à leur titre de grands hommes, il est de l'invention des journaux et du public, et il ne faut pas en accuser les luthiers.

Maintenant, puisque nous en sommes à l'analyse de la grandeur, voyons quelle est la différence entre un grand piano et un petit piano, et, par suite, entre un grand pianiste et un petit pianiste.

Un grand piano est grand, moins par sa taille que par sa robe et par sa qualité. Sa robe sera de palissandre incrusté de bois plus précieux encore; ses pieds auront des formes étrusques, grecques, égyptiennes, et seront relevés de dorures et d'argentures. C'est la contrepartie du gilet de velours et du lorgnon d'émail du grand pianiste, parures qui n'augmentent ni le son de l'un ni le talent de l'autre; ce serait plutôt le contraire.

Quoiqu'il en soit, il reste encore au grand piano, au piano de prix, un son velouté (c'est le terme reçu) qui

le distingue du petit ou du piano commun, dans lequel le clapotage ou le tic-tac du moulin s'entend plus fort. Il est vrai qu'il s'entend aussi dans le grand piano et qu'il s'y entendra toujours, mais il s'y entend moins. C'est dans ce plus ou moins que réside le *velouté*.

Revenons au grand pianiste. Ce qui distingue encore le grand pianiste du petit, c'est une dose supérieure de dextérité à croiser les mains et à en faire sauter une par-dessus l'autre, puis à rouler vivement les dix doigts sur les touches, comme les baguettes sur un tambour, en faisant, avec les pieds, une manœuvre analogue. Si vous appréciez la difficulté que présente l'exécution simultanée de toutes ces voltiges, vous verrez qu'on peut réellement se rendre aussi étonnant sur le piano que sur la guimbarde, les castagnettes, le tambour de basque et la corde raide.

Maintenant, nous allons conduire l'auditeur en face d'un grand pianiste donnant un grand concert dans la capitale. Nous avons pris nos billets; nous sommes dans la salle; nous y avons attendu deux heures. Enfin, toutes les formalités sont remplies, le grand homme paraît. Il commence par un morceau à grand orchestre: violons, basses, flûtes, cors, tout retentit à la fois, et je n'entends pas plus de piano que s'il n'y en avait jamais eu au monde. Enfin le fracas s'apaise et le premier *solo* commence. Mais soit que le puissant *tutti* nous ait rendus sourds, soit que le grand piano et le grand pianiste soient enrhumés, ils font, quoiqu'ils réunissent tous leurs efforts, justement l'effet d'un petit grillon qui voudrait faire sa partie dans une cathédrale, au milieu de deux gros chantres, avec l'accompagnement du serpent.

C'est égal, les *solo* sont courts, les *tutti* sont longs; je n'en suis pas fâché, et les sons harmonieux de tous ces instrumens dont il n'est pas un, fût-ce la contre-

basse, qui ne soit plus apte au chant que le piano, me remplissent du moins agréablement les oreilles et m'offrent des masses d'harmonies qui annoncent le génie du compositeur. Ce compositeur, c'est Mosard ; le grand pianiste a trop à penser pour perdre son temps à fabriquer des symphonies et surtout à les écrire : c'est bon pour des manœuvres. Il improvise, et c'est de trois à quatre improvisations que se compose le concert, comme, d'ailleurs, tous les concerts des grands et petits pianistes.

Mais chut ! l'inspiration vient. Silence profond. Il roule ses doigts sur le clavier et regarde l'auditoire. (*Applaudissemens*). Il les roule en sens contraire, en produisant l'harmonieux roulis de la flûte de pan et des marchands de vinaigre. (*Applaudissemens prolongés*). Il a annoncé une tempête, c'est l'éclair qui la précède.

Après l'éclair vient le tonnerre : *boum-boum*. Il donne trois ou quatre coups de poing sur le malheureux outil dont on entend briser les cordes. (*Mouvement général d'admiration*, sauf, pourtant, l'amateur qui a prêté son piano).

Après le coup de tonnerre vient la pluie : *tic*, *tic*, *tic*, *tic*, *tac*, *tic*. C'est ici le piano lui-même dans toute sa pureté native. Aussi les cœurs les plus durs ne résistent pas à cette pluie que le grand artiste exprime en faisant sauter ses mains comme des grenouilles en goguette. Les cris : *bravo ! bravissimo !* retentissent de toute part. Oh ! quel homme ! quel artiste !!

Les chut étouffent ces exclamations, car on ne veut rien perdre de ces prodiges.

Après la pluie, vient le bruit des torrens. Ici, les pieds du grand homme attirent surtout l'attention des vrais connaisseurs ! Qu'il fait bon de le voir enjamber d'une pédale à une autre. Il y en a une qui crie un peu, mais cela ne nuit pas à l'ensemble : c'est l'imitation du vent

qui souffle dans une forêt de pins, ou bien la voix gémissante du fantôme; ou encore le sifflet du brigand. On peut choisir.

Après l'orage, on doit, comme il est juste, revenir au beau temps. La pluie a cessé. Il est vrai que le *tic, tic, tic* continue, et bien des gens pourraient s'y tromper si, par un sourire agréable, le grand pianiste n'avertissait pas les spectateurs que ce n'est plus la pluie qui tombe, mais bien les oiseaux qui gazouillent, et qu'ils peuvent fermer leurs parapluies.

Le beau temps revenu amène une danse champêtre. Ici, l'admiration est au comble : c'est le hautbois de l'aveugle qu'on croit entendre, c'est la vielle nasillarde et boiteuse, c'est le baiser dérobé sous l'ombrage, c'est enfin la colère de la bergère qui repousse le téméraire. Cette délicieuse harmonie imite jusqu'au prosternement du jeune rustre se jetant à genoux pour implorer son pardon, situation rendue par un coup, non plus d'un seul poing, mais des deux poings qui tombent ensemble sur le piano agonisant comme son piteux propriétaire, le seul que n'ait pas gagné l'enthousiasme.

Le morceau est terminé; il a duré trois quarts d'heure. Qui pourrait dire combien de milliers, de millions de notes sont passées par les mains de l'artiste? Aussi, il faut voir comme il sue; on suerait à moins.

Ce combat corps à corps du grand artiste contre le grand piano, dénote une vigueur peu commune. Le piano étant neuf et solide, il a fallu tout le génie de l'homme et toute sa puissance musculaire pour le réduire à cet état.

Cependant l'orchestre est envahi; le grand homme est entouré, pressé, embrassé. Les dames aussi s'approchent; elles veulent admirer de plus près cet être prodigieux, la gloire de l'Allemagne, l'honneur de la

France, l'espoir de l'Angleterre, l'envie de l'Italie, l'orgueil du monde entier.

Nous ne parlerons pas des autres morceaux; ils ne diffèrent du premier que par le silence d'un bon nombre de notes qui ne peuvent plus sortir du malheureux instrument parvenu au dernier degré de phthisie, et qui rend, en râlant, ses derniers soupirs. Aussi, par une inspiration heureuse, le grand artiste finit par une bataille, et les criailleries peu harmonieuses de la machine détraquée sont tout-à-fait en situation.

Ici arrivent les vers, les couronnes, et ce qui est plus expressif encore, la prière de donner un second concert. Le grand homme est attendu à Paris, à Londres, à Berlin, partout; mais il ne peut résister aux vœux d'une population entière: *il donnera son second concert.*

Comme celui-ci n'excitera pas moins d'enthousiasme, il sera suivi de quatre autres, car un grand artiste ne dédaigne jamais les grandes recettes et ne quitte la place que lorsqu'elle est à sec. Il est bon d'ajouter qu'aux yeux de beaucoup de connaisseurs en musique, c'est le chiffre de l'argent gagné qui établit la démarcation entre le grand et le petit pianiste.

D'où vient cette vogue du piano, le plus coûteux, le moins durable, le plus ingrat et le moins chantant de tous les instrumens dignes de ce nom? Je ne saurais le dire. Le piano est un meuble; il est bon pour le compositeur, quoiqu'une épinette vaille tout autant. Il n'est pas mauvais pour l'accompagnement, quoiqu'un clavecin vaille mieux en ce qu'il couvre moins la voix. Mais comme *solo*, comme instrument chantant, le piano n'est pas supportable, et une trompette même sans clé, un trombone, un serpent, un flageolet, s'ils sont justes, flatteront plus l'oreille et offriront plus de ressources au vrai musicien, à l'homme dont le cœur chante ou qui

sait faire chanter l'instrument. Or, le piano ne chante ni ne peut chanter, parce qu'il ne peut ni tenir ni filer un son : faites donc chanter un tourne-broche !

Pourquoi y a-t-il tant de grands pianistes? Pourquoi tout individu, s'il a une main bien conformée, peut-il le devenir? C'est qu'il ne faut pas être musicien pour être pianiste, qu'il est même inutile d'avoir le sentiment de l'intonation et du chant, de la musique enfin.

Aussi, l'auditeur qui voudra être de bonne foi et en même temps de sang-froid, l'auditeur qui pourra oublier un instant la réputation de l'exécutant et la dextérité de l'exécution et ne juger que le résultat, dira que, quels que soient la difficulté vaincue et le talent même, ce résultat est toujours pitoyable; s'il intéresse un moment, il devient bientôt monotone, puis mortellement ennuyeux. Cet éternel tapotage, ce tic-tac de moulin qui domine tous les efforts, toutes les inspirations, et qu'on ne cesse jamais d'entendre, ces sons qui retombent à chaque effort, qui s'eteignent dès qu'ils commencent, pourraient servir à dessiner l'impuissance. C'est un asthmatique qui veut respirer, c'est un fantôme qui veut crier et dont la voix expire, c'est la machine visant à la parole; c'est la poupée qui dit : *maman*, et qui, quoiqu'on fasse, n'en dira pas davantage. Enfin le talent du plus grand pianiste n'est pas même, jusqu'à ce jour, parvenu à la hauteur d'un orgue de Barbarie qui, à l'aide de ses tuyaux, peut, du moins, étendre, fondre et unir les sons.

Réservons-donc le piano pour l'accompagnement, pour la composition ou les concerts de familles, pour la contredanse surtout; laissons-le figurer dans les duos, trios, quatuors, quintetti, et même, de temps à autre, dans les symphonies. Mais point d'improvisations, point de morceaux seuls, ou qu'ils soient si courts, si courts qu'ils ne laissent pas à l'ennui le temps d'atteindre l'auditoire.

Ce petit article ou l'opinion qu'il manifeste, regardée comme une hérésie, révoltera plus d'un noble dilettante. Parler mal des pianos et des pianistes, c'est le fait d'un welche, d'un barbare, pis encore, d'un malintentionné, d'un radical, d'un communiste, d'un homme qui veut commencer ainsi la démolition de l'édifice social. Aussi le bon public et les luthiers surtout, les plus intéressés dans la question, n'en couronneront-ils pas moins les grands pianistes et même les petits. Qu'il en soit ainsi, je le veux bien, mais qu'ils se pressent les uns d'offrir des couronnes et les autres de les recevoir, et qu'ils les entassent bien sur leurs fronts, car ce que font naître le caprice et la mode est ordinairement de peu de durée. Encore quelques années, et il en sera du piano comme il a été du luth et de la lyre, ce sera l'instrument d'un autre âge, qui ne figurera que dans les cabinets d'études, les tableaux de mœurs et les romans historiques; et le grand pianiste, de même que le célèbre canard de Vaucanson, sera rangé parmi les pièces mécaniques qui ont fait honneur à l'industrie du dernier siècle.

Voyez: *Bruit*.

PIE. Une pie avait été élevée dans une basse-cour avec une nichée de canards; tous les jours on faisait sortir les canards pour les mener dans un plant voisin: la pie sortait avec eux. Un jour, la domestique ayant oublié de les y conduire, les y trouva néanmoins. Le lendemain, il en fut de même; bref, elle s'aperçut que c'était la pie qui faisait la conduite, piquant de son bec les traînards pour les empêcher de rester en arrière.

Cependant à mesure que les canards grandissaient et engraissaient, on les prenait pour la table du maître; la pie soignait les survivans. Enfin, il n'en resta plus

qu'un; Margot le conduisit à la pâture comme elle avait fait des autres.

Un jour, la cuisinière voulut le prendre pour la broche: Margot cria beaucoup, et voyant que ses cris ne faisaient rien, elle s'élança sur la servante, la blessa à coups de griffes et de bec, puis prit son vol et ne reparut plus.

Ce que je viens de dire, je ne l'ai pas vu, mais on me l'a raconté, et j'y crois, car si Margot ne l'a pas fait elle en est bien capable.

PIED. Au lieu d'apprendre le latin aux enfans, je leur apprendrais à se servir de leurs pieds: car, pourquoi ne se sert-on pas de ses pieds comme de ses mains? Est-ce que les nourrissons ne s'en servent pas quand vous les laissez libres? Essayez plutôt: ils serreront vos doigts avec les doigts flexibles encore de leurs petits pieds.

Les Chinois brisent les pieds des petites filles; nous y ajoutons ceux des petits garçons. Oui, par nos usages bizarres ou absurdes, nous paralysons une bonne moitié de notre individu physique et moral. Nul doute que l'usage des pieds, dans certains métiers dits manuels, n'aidât beaucoup à avancer la besogne. Plusieurs peuples asiatiques, mieux avisés que nous, savent en tirer parti pour une foule de choses, sans compter celle de marcher.

Celle-là même nous l'avons restreinte, autant que possible, au moyen de chaussures merveilleusement propres à nous faire rester en route et auxquelles, pourtant, nous demeurons fidèles depuis dix siècles: probablement parce qu'en outre de leurs autres inconvéniens, elles coûtent cher et durent peu.

Nous avions imaginé, toujours dans la crainte d'aller

trop vite, la culotte serrée, qui joignait la cuisse au cou-de-pied en supprimant l'articulation du genou, qu'elle ne permettait plus de ployer. La culotte, vu son excessive incommodité, avait prospéré pendant trois cents ans, quand, allongée et élargie, elle devint pantalon.

Les pantalons rendaient libres le mouvement des jambes et des pieds, mais c'était trop bien; aussi cela ne dura-t-il pas, et l'aisance qu'ils nous donnaient, une fois reconnue, nous y avons remédié en inventant le sous-pied qui, tirant *à-hu* tandis que la bretelle tire *à-dia*, réunit l'avantage de nous empêcher à la fois de marcher et de nous asseoir.

Voyez: *Ficelé*.

PINCETTE. Un vieux garçon avait une servante, comme toujours. Il avait aussi une cuisine, et dans cette cuisine une pincette. Un jour la pincette disparaît. La servante, grosse fille assez fraîche, qu'on appelait Marie, cherche, cherche encore, cherche toujours, et ne peut découvrir le meuble égaré.

Ces recherches durèrent huit jours, et tout le voisinage en était en émoi. Enfin, le neuvième, une voisine qui aidait la digne servante à retourner, pour la vingtième fois, tous les meubles de la maison, se sentant essoufflée, s'appuie sur le lit de la bonne fille. Qu'y sent-elle? La pincette cachée entre deux draps. « Ah! ma pauvre Marie, s'écrie-t-elle, quel bonheur! la voilà votre pincette; elle était au milieu de votre lit et tout en travers. »

La bonne voisine alla conter partout le hasard qu'elle avait eu de retrouver la pincette du voisin.

Chose étrange! c'est que celui-ci ne lui en sut pas le moindre gré, et la bonne Marie pas davantage.

PITIÉ. C'est toujours par le mal qu'on éprouve ou qu'on craint d'éprouver, qu'on s'intéresse au prochain, et nous le plaignons d'autant que nous sommes plus susceptibles de souffrir. On peut donc, jusqu'à certain point, mesurer à cette sensibilité physique la sensibilité morale, puisqu'il est évident que l'être qui n'aurait aucune idée de la douleur, ne pourrait ressentir de pitié pour personne.

Nul doute que le tempérament, ou le plus ou moins d'irritabilité des nerfs, n'influe beaucoup sur les moyens de supporter la souffrance, et conséquemment sur la souffrance elle-même qui, poignante dans celui-ci, sera presque nulle dans celui-là. Cette différence agira également sur le sentiment que nous aurons pour autrui, car, ne nous y trompons pas, c'est toujours soi qu'on considère en lui.

Il ne suffit pas, pourtant, d'être sensible à la douleur physique, de la haïr, de la repousser, pour éprouver la pitié : il faut que notre expérience ou notre intelligence soit assez étendue pour que nous puissions comprendre que les causes qui nous font souffrir peuvent faire souffrir autrui. Si la brute ne connaît pas la pitié, c'est que son intelligence n'est pas assez élevée pour faire ce rapprochement.

C'est la même ignorance qui rend impitoyables le petit enfant, l'idiot et le sauvage. Ils ne comprennent pas qu'un autre qu'eux souffre, ou s'ils le comprennent, ils ne conçoivent pas qu'il y ait du mal à le faire souffrir, puisqu'ils ne souffrent pas eux-mêmes.

La pitié est donc une sorte de répercussion du mal d'autrui sur notre propre individu. Nous sommes tellement pénétrés de sa position, de la souffrance qu'il éprouve ou qu'il va éprouver, que nous en ressentons une partie. C'est ainsi qu'un homme se précipite dans

le feu pour en retirer celui dont il entend les cris de douleur : il ne peut endurer ces cris ; il faut qu'il fuie ou qu'il secoure ce malheureux, parce que la crainte de se brûler est moins cruelle pour lui que celle de voir cet homme que le feu dévore et d'entendre ses plaintes.

L'animal ou l'homme insensible ne comprend rien à ceci ; il n'éprouve que la satisfaction de ne pas brûler lui-même. Que lui importe que cet individu brûle ! c'est, pour lui, une souche qui flambe, un tison qui fume.

La pitié de l'un, comme l'insensibilité de l'autre, naît évidemment de l'amour de soi. Mais dans le premier cas, c'est un amour généreux, c'est l'amour d'un homme qui sent la puissance de la réciprocité. Dans l'autre, c'est l'égoïsme de la brute et la tranquillité d'un cœur stupide.

La pitié n'est pas toujours fondée sur la sensibilité réciproque ou la conscience du mal d'autrui. Tel homme sans pitié agira précisément comme le plus sensible, il exposera sa vie pour sauver son semblable, et pourtant il n'éprouvera, pour ce semblable, aucun sentiment de sympathie.

Ce sera même le contraire. Traversant un pont, il est coudoyé par un homme qui, enjambant le parapet, se précipite dans la rivière. Son premier mouvement est de maudire cet homme qui lui cause cette émotion désagréable. Cependant, mu par la curiosité, il s'approche et le voit qui lutte contre la mort. Alors, bien qu'il ne connaisse pas l'individu, il s'élance et le sauve. Est-ce pitié ? — Non. — Est-ce intérêt ? — Non. C'est par un mouvement qui lui dit qu'il ne doit pas laisser noyer cet homme, parce que lui-même tiendrait pour lâche celui qui, le voyant dans la même position, l'abandonnerait à son sort. Cette conduite annonce du courage, de la vertu, de la délicatesse si vous voulez, mais ce de la pitié. Cela en est si peu, que le quidam

n'est pas plutôt hors de danger, qu'il le repousse avec dégoût, et qu'il serait plutôt tenté de le battre que de le consoler. Bref, il a sauvé cet homme par respect pour soi-même, mais non par charité pour lui.

Cet égoïsme est plus sensible encore quand l'individu en péril est l'un de nos proches, de nos compagnons ou de nos supérieurs. Malgré ces qualités, il est possible que nous n'ayons pour lui ni estime, ni amitié; il se peut même que nous le haïssions et que sa vie nous soit aussi préjudiciable que sa mort nous serait utile, et cependant pour le sauver, nous nous exposerons à périr nous-mêmes. Pourquoi? C'est que sa mort serait pour nous, non-seulement un remords, mais un opprobre. Ici nous craignons à la fois le reproche du monde et celui de notre conscience. Sans doute le danger que nous allons courir pour sauver cet homme que nous haïssons, est grand, mais il ne l'est pas plus que celui auquel nous resterions exposés si nous ne le sauvions pas ou tout au moins si nous ne l'essayions pas, car le regret et le mépris qui en seraient la suite, nous conduiraient à la mort ou à une existence pire que cette mort. Ici, la pitié, le courage, l'humanité ne sont donc encore qu'un calcul: c'est à nous et à nous seuls que nous avons songé.

La pitié effective ou ce dévoûment sans arrière-pensée qui fait que nous nous sacrifions à autrui, est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes: cette mère, cette épouse, ne pouvant sauver son enfant ou son mari, meurt avec lui. S'il y a des exemples de ceci chez les hommes, ils sont rares.

Les animaux sont-ils susceptibles de pitié? Quand un chien défend son maître ou qu'il se jette à l'eau pour sauver un enfant qu'il n'a jamais vu, lorsqu'un oiseau porte la becquée aux petits abandonnés d'une autre mère, est-ce la compassion qui les y pousse? Je

ne le crois pas; c'est un sentiment de conservation ou de propriété bien plutôt que la pitié proprement dite. Le chien défend son maître comme il défendrait sa maison; il va le chercher, s'il se noye, parce qu'il y a été dressé, ou que tout individu, dans cette position, lui apparaît comme son maître; mais ce chien n'essaie pas de sauver un autre chien.

Quant à la nourriture que les oiseaux portent aux petits, même d'une autre couvée, c'est un entraînement tenant à l'instinct de la paternité ou à la conservation de l'espèce : entraînement qui existe aussi chez la race humaine, mais qui diffère essentiellement de la pitié.

Si un animal est susceptible de pitié, c'est, je crois, le singe ; il en est des espèces qui semblent souffrir quand on maltraite devant eux un individu de leur race, surtout s'il est jeune, et qui ne cessent de lui prodiguer des témoignages d'affection dans le but évident de le consoler.

Quelques cétacés, les dauphins entr'autres, éprouvent aussi cet attachement de famille: on a plusieurs fois remarqué les efforts que faisaient ces animaux pour remettre à flot ceux de leur espèce échoués sur la plage. Les pêcheurs connaissent si bien cet instinct, que lorsqu'ils en voient un, ils sont presque assurés de prendre toute la bande.

La pitié a aussi sa spécialité, et telle femme qui pleure d'attendrissement en voyant souffrir son perroquet ou son chat, a le cœur sec devant les douleurs de son frère ou de son mari: c'est que la pitié de cette femme est exclusive, elle ne se partage pas.

Ce qu'on prend pour pitié chez certains peuples asiatiques, notamment chez les Indous, n'est souvent que de la superstition, et s'ils épargnent les animaux, c'est moins par intérêt pour eux que par la crainte de

pécher. M. Hamilton, voyageur anglais, voulant indiquer l'usage du microscope à un prince indien, fit le geste d'attraper une mouche; aussitôt toute la cour fut en émoi: chacun, et le prince lui-même, tremblait qu'il ne la tuât, et ce même prince faisait décapiter un homme pour la moindre faute.

Les anciens ont beaucoup écrit sur la pitié, et les Romains comme les autres, mais ils l'entendaient d'une singulière façon. Bien que Juvenal ait dit que la nature, en nous donnant des larmes, a voulu nous donner un cœur compatissant, rien de plus despote, de plus froidement cruel que ces célèbres républicains: leurs cirques, leurs jeux et la façon dont ils traitaient leurs esclaves, prouvent assez qu'ils ne connaissaient guère la pitié.

Senèque ne veut pas que le sage éprouve la pitié, parce que, selon lui, c'est une faiblesse et un état de souffrance, mais il conseille de faire tout ce que ferait un homme compatissant.

C'est aussi l'avis que nous vous offrons en faisant observer, toutefois, que la pitié n'est pas chose que l'on accepte ou qu'on repousse à volonté: sans doute, on peut n'y pas céder, mais ce n'est pas ceci que prétend Senèque, puisqu'il veut qu'on agisse comme si on en avait même quand on n'en a pas.

PLACES. Il ne s'agit pas de donner des places aux hommes, mais bien des hommes aux places, a-t-on dit depuis long-temps, ce qui est une raison ou une sottise, selon qu'on veut l'entendre. Si l'homme fait souvent la place, non moins souvent c'est la place qui fait l'homme; et tel serait un fort mauvais commis à la barrière, qui est un fort bon ministre à portefeuille.

Que cherche-t-on donc dans certaines places qui ne

rapportent ni gloire ni profit? Je n'en sais rien. On les aime par tradition, probablement parce qu'autrefois elles rapportaient l'un et l'autre, et qu'on espère que les choses reviendront ce qu'elles étaient.

Sans entrer ici dans une distinction qui paraîtrait oiseuse, nous dirons que, de nos jours, il existe véritablement une monomanie de places; c'est à qui en voudra, à qui en obtiendra à tout prix, même aux dépens de son repos, de sa fortune, de sa vie. On répondra : c'est pour l'honneur.—Peste, quel honneur ! Vous n'avez donc jamais rien lu, jamais rien vu? En France, les gens en place sont les véritables parias de la nation; c'est à qui leur en dira, c'est à qui leur en fera: députés, journaux, gamins, chiens et chats, ils ont, après eux, tout ce qui pique, pince, égratigne ou mord. Le député ne croit pas avoir rempli son mandat, s'il ne leur a pas arraché au moins une plume ou une poignée de cheveux. Le journaliste perdra ses abonnés, s'il ne leur dit pas quotidiennement une gueulée d'injures proportionnée à l'étendue de ses colonnes. Le gamin croirait se manquer à lui-même, s'il ne leur envoyait pas son lopin de boue. Il n'est pas jusqu'à l'âne qui, en les voyant à portée, ne leur lance sa ruade, convaincu que ce sont eux qui font renchérir les chardons.

Eh! bien, à l'imitation du chien qui s'attache d'autant plus à son maître qu'il le bat plus fort et plus souvent, l'employé tient d'autant plus fermement à sa place qu'elle lui cause plus de déboires, et ceci parce qu'il voit à son dos vingt candidats qui demandent à le remplacer. Il est alors dans la situation de ces oncles qui ne meurent jamais, par la seule raison qu'ils voient qu'on attend leur succession, et qui se cramponnent à la vie, moins pour les agrémens qu'ils y trouvent que dans la crainte d'en procurer à d'autres.

Ce qui contribue aussi à retenir sous le bât les malheureux employés, c'est un feu follet qui sans cesse leur apparaît et sans cesse leur échappe, vision brillante et que l'on nomme *avancement:* grand et beau mot, mais chose difficile et rare. En France, c'est surtout dans l'administration qu'on peut dire : il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

La raison de cela, c'est que les gros bonnets de l'ordre ont des fils, ont des filles, ont des gendres, et à défaut, des frères, des neveux, des cousins, et qu'ils sont trop bons parens pour oublier personne. Après eux, honnêtes employés; après eux, s'il en reste.

PLAIDER. L'art de plaider est celui de dépister la justice et de sauver les voleurs de la corde. C'est aussi l'art de prendre le bien d'un homme pour le donner à un autre quand on ne le garde pas pour soi.

Les procès naissent de la mauvaise foi, mais plus encore des mauvaises lois ou de leur rédaction incomplète. Si toutes les lois étaient claires et précises, les tribunaux resteraient en vacances onze mois de l'année et les avocats avec eux.

Plaider ne moralise ni les plaideurs ni les avocats, je dirai même qu'il en résulte souvent le contraire.

Un homme avait été trente ans avocat et des plus en renom. Il avait défendu des causes de bien des sortes; il en avait gagné beaucoup, et toutes lui avaient rapporté quelque chose. On le nomme ministre : il croit défendre une bonne cause en défendant un individu entaché de fraude: il lui fait gagner son procès et reçoit cent mille francs d'honoraires: qu'a-t-on à dire? sinon, qu'oubliant qu'il était fonctionnaire, il a cru être encore avocat.

PLEIN ET VIDE. La matière est partout ou peut y parvenir; le vide n'est donc que passagèrement là où il existe.

Quelle est la matière qui pénètre la première dans le vide? Probablement l'électricité, puis la lumière, ensuite l'air ou l'eau sous forme de vapeur, enfin la matière compacte.

Le vide ne sert pas de moule, mais il rend le moule possible, car bien que le vide ne puisse ni contenir, ni mouler, ni donner une apparence à quoi que ce soit, ce n'est pourtant qu'à l'aide du vide ou d'une substance susceptible d'être facilement déplacée, qu'on peut contenir et mouler quelque chose.

Dans notre système, le vide n'existant que par place, c'est la matière ou l'extrémité des corps qui lui sert de bornes ou de parois : ce sont ces corps, ces parois, ces barrières du vide qui constituent le moule. Le vide n'est ici que l'absence des choses ou le lieu d'attente.

Si l'on admet ceci, on peut y trouver une théorie de la forme ou de la superficie des corps. Ces limites du vide absolu ou relatif, ayant leurs angles et leurs courbes, elles en imposent l'empreinte à la substance qui vient s'y appliquer, si toutefois cette substance, moins compacte que ces limites, ne les brise pas ou ne les absorbe pas en elle.

Si, dans le vide, il n'y a pas de poids, tout y est immobile. S'il y a un poids, ce poids n'a qu'un mouvement direct ou perpendiculaire; mais, tôt ou tard, ce mouvement s'arrête, car la chûte éternelle d'un corps ou sa marche en ligne droite ne serait possible que dans un vide infini, et ce vide n'est guère supposable en présence de la matière fluide et lumineuse qui tend à s'étendre toujours, conséquemment à reculer les bornes du vide existant.

L'absence totale du vide ne serait pas chose utile; le vide est nécessaire pour constituer le mouvement et le jeu des parties élémentaires, mais il doit être divisé. Quand il prend de l'étendue, il en résulte toujours quelque désordre: les trombes, les tourbillons, les ouragans et autres phénomènes atmosphériques qui se font sentir à la surface de notre planète, ne doivent pas être étrangers à sa présence.

Mêlé à la matière, le vide est indispensable à la production. Isolé, il serait stérile. Un monde placé dans le vide ne serait qu'une masse inerte, parce que dans le vide, il n'y a ni génération ni végétation: si ce monde, séparé du reste de l'univers, avait chaleur et lumière, il faudrait qu'elles émanassent de lui-même.

Lorsqu'un vide s'ouvre autour d'un astre, c'est au moment qu'il se constitue, c'est quand les matières les plus proches s'étant subitement condensées, d'autres matières n'ont pas immédiatement rempli l'espace qu'elles abandonnent. Le voisinage d'un globe éclairé ne comporte donc pas l'existence du vide étendu, et s'il existe, c'est à une distance incommensurable de tous les globes, de tous les soleils.

Dans notre atmosphère terrestre, ce vide étendu n'est nulle part à l'état normal: c'est un accident, un effet errant, une crise, une transition; s'il est stable, c'est par subdivision et parce que les portions de matières dans lesquelles il se trouve sont elles-mêmes fixes et immobiles.

Les astres les plus denses sont ceux qui ont en eux les vides les plus minimes et les plus de divisés. Ces astres ont aussi le plus de puissance d'attraction.

Le vide qui se manifeste autour d'un globe quand sa concentration a été spontanée, est comblé par les matières fluides se précipitant de l'espace et par celles qui

s'échappent de sa propre masse par suite de la pression. Ces matières poussant en sens contraire et allant à l'encontre l'une de l'autre, ne se confondent pas. C'est ainsi que se forme l'atmosphère d'un nouveau globe: c'est un fluide contenu par un autre fluide marchant en sens contraire.

L'immensité visible et éclairée n'est donc, probablement, qu'une suite de substances et de corps qui s'étayent, s'unissent, se croisent ou s'entrechoquent, mais finissent toujours par se mettre en équilibre.

Si ces astres font leur révolution et tournent sur eux-mêmes, s'ils se maintiennent dans leur position respective, c'est qu'ils nagent dans un fluide toujours indispensable à l'équilibre et à l'attraction.

Ainsi, partout où un corps se soutient, la matière y est, parce que rien ne surnage dans le vide.

Partout où ce corps a un mouvement circulaire et elliptique, non-seulement il est entouré d'un fluide, mais il y est accompagné d'un ou plusieurs corps en rapport avec lui, et d'une dimension assez forte ou d'une rapidité assez grande pour lui faire contre-poids.

Qu'il y ait eu et qu'il puisse y avoir encore des globes entraînés momentanément dans le vide et projetés en ligne droite, c'est ce qu'on peut affirmer sans s'écarter de la vraisemblance. En 1572, une étoile parut dans la constellation de Cassiopée; son éclat, dit-on, surpassait celui de toutes les autres étoiles. N'est-ce pas à l'ouverture d'un vide qu'on doit attribuer cette apparition?

Dans cette hypothèse, ce seraient de très-grands vides se manifestant dans l'éther à la suite d'une commotion électrique ou d'un resserrement subit des matières éthérées se précipitant vers un centre d'attraction, qui changeraient la position d'un astre et peut-être de tout un système.

La terre elle-même aurait été compromise plus d'une fois dans ces crises de la création. Ces corps errans, dits étoiles filantes, ces aérolithes que nous voyons pénétrer dans son attraction, n'y arriveraient que par l'effet d'un vide résultant de la condensation qui les aurait produits.

Cette condensation elle-même serait la conséquence d'un premier vide; l'affluence des matières s'y précipitant et se rencontrant au centre, amènerait la formation d'une masse d'autant plus compacte que la pression aurait été plus intense.

Si une cause quelconque interrompait la marche des élémens entraînés dans ce vide ouvert autour d'une masse ou d'un globe, et si, au même instant, un fluide arrivant dans une autre direction s'interposait entre ce globe et ce torrent de matière, il en résulterait un cercle solide autour du nouvel astre, à peu près comme l'anneau de Saturne et probablement celui de beaucoup d'autres globes et de la terre même, car il n'est pas à croire que cet entourage soit spécial à une seule planète.

Les matières les plus dilatées peuvent ainsi, par la force de la pression sur tous les points et la rapidité du mouvement, être concentrées tout-à-coup.

Il est vrai que la concentration cesserait bientôt, si le vide restait ouvert autour de ce noyau qui finirait par se dilater pour remplir ce vide. Il lui faut donc une atmosphère ou un mouvement de rotation pour le contenir dans son état compact.

Quant aux astres errans, leur mouvement résulterait d'un ballottage entre le vide et le plein, d'un vide relatif peut-être : ce seraient des globes dont une face se serait ouverte et dont l'intérieur se remplirait ou se viderait par cette ouverture, selon qu'ils traverseraient des matières plus denses ou plus dilatées; de là viendrait la chevelure ou la queue des comètes.

Tout astre creux est susceptible de devenir errant; il suffit qu'il s'entr'ouvre. Par la cause contraire, tout astre errant peut devenir fixe comme semblent les étoiles, ou à mouvemens réguliers comme sont les planètes.

Quelle que soit d'ailleurs la densité d'un corps, elle n'est jamais entière ou absolue, car du moment que l'équilibre du vide et du plein n'existerait plus entre les molécules d'une masse, cette masse éclaterait ou tomberait en dissolution.

Pour permettre la marche et même l'existence des corps célestes, il faut bien que le vide soit fractionnel en eux et hors d'eux, car si l'espace était uniformément rempli, tout y serait immobile et impénétrable, conséquemment immodifiable, et chaque chose resterait éternellement dans le même état et la même position.

D'un autre côté, si le vide n'était pas partiel et par fractions, si l'infini était le vide, si les matières n'étaient pas toutes retenues ou étayées l'une par l'autre, une masse, en écartant la plus voisine, finirait, de proche en proche, par jeter dans l'abîme du vide celle qui se trouverait la dernière ou aux extrémités de la région matérielle. Alors, le vide gagnant sur la matière ou celle-ci se trouvant repoussée vers le vide et s'y dilatant indéfiniment, elle s'y vaporiserait tout entière; car, qu'est-ce que la totalité de la matière, quelqu'immense qu'on la suppose, si l'infini, si l'immensité réelle est le vide? Comment admettre un équilibre, un ordre stable dans les corps et dans l'œuvre, si ce gouffre sans fond existe? Comment expliquer que tout ce qui est ne s'y perde pas, ou plutôt ne s'y soit pas déjà perdu, et quel raisonnement nous montrera que tout ne se confond pas, si tout n'est pas retenu par une force intérieure ou extérieure?

Ajoutons qu'il n'y a ni force ni levier possibles sans

un point d'appui : ce point d'appui, où le trouver dans le vide et même dans une matière qui, n'étant ni palpable ni condensable, ne serait susceptible ni d'union ni de résistance? Une telle substance n'en serait pas une, puisqu'elle n'en aurait aucune des qualités ; elle serait encore le néant. Elle ne pourrait donc être ni le principe ni la base de quoi que ce soit, et encore moins de toute chose.

Or, cette base générale, ce point d'appui, ce fondement de l'œuvre, ce moyen d'union des parties entr'elles, enfin cette force matérielle qui, sous la main de Dieu, empêche la dilatation des corps ou leur chute éternelle, c'est l'universalité de la matière, c'est que cette matière est partout; c'est que l'immensité entière est le plein, que le vide n'occupe qu'une portion très-minime de l'espace et n'a été répandu dans cet océan de matière que pour en permettre le mouvement.

Nous pouvons ajouter que cette plénitude de l'espace est indiquée par la multiplicité des astres, dont certainement nous n'apercevons que le moindre nombre. Si la matière n'était point partout, comment se seraient-ils formés, comment s'en formerait-il encore? Il faudrait qu'ils empruntâssent la substance d'un autre globe; ce qui arrive quelquefois, mais non toujours, car alors la multitude de ces mondes serait limitée : l'un invariablement remplacerait l'autre. Or, je ne crois pas que cela puisse être, car il n'y a pas de bornes à la création.

Voyez : *Vide moléculaire.*

POCHES. Un Européen pourrait-il vivre sans poches? J'en doute : je n'en ai jamais vu qui n'en ait pas deux au moins.

Le goût des poches semble être dans la nature, et

chez l'enfant, la première poche est souvent sa première joie : c'est de ce moment qu'il se croit propriétaire et seigneur suzerain d'un immeuble.

Quant à moi, je n'ai jamais été plus fier que le jour où j'en ai senti une à la gauche de ma jupe, car je n'avais pas encore de culottes; et si j'éprouvai plus tard une autre bouffée d'orgueil, ce fut quand j'y mis mon premier sou.

J'étais donc heureux de ma poche unique; mais l'ambition vient avec les chausses: chaque fois qu'on me prenait la mesure d'un vêtement nouveau, j'intriguais, je cabalais et, sous main, cajolais le tailleur pour avoir une poche de plus. De sorte que de vêtement en vêtement, car j'avais soin, à cette intention, de les user le plus vite possible, j'étais arrivé à posséder quatorze poches bien comptées, et je n'avais pas encore sept ans. Que serait-il arrivé si l'ambition des poches avait continué dans une progression croissante, et combien n'en aurais-je pas aujourd'hui?

La raison venue, je m'en suis tenu à mes quatorze, en ayant soin, pour le maintien du principe, qu'il y eût habituellement quelque chose dans chacune, ce qui n'était pas toujours facile, vu la dimension exiguë de quelques-unes ou leur situation peu commode, car j'en avais par tous les degrés de latitude et longitude de mon individu.

Quand toutes mes poches étaient garnies, on aurait pu me comparer à ces cabinets de Hollande aux vingt tiroirs, aux vingt secrets. Je n'en étais pas moins très-satisfait de moi-même; je pouvais dire, comme Bias : *omnia mecum porto.* Je n'étais troublé dans ma joie que lorsqu'ayant besoin de mon mouchoir, de mes gants ou de tout autre objet indispensable; je ne me rappelais plus dans laquelle, de mes quatorze poches, je l'avais mis, ressemblant, en ceci, à un propriétaire de vingt

châteaux. Force alors était de les vider toutes, non sans grande fatigue, car il en était où ma main ne pouvait parvenir qu'en mettant habit bas.

Faisant un jour cette exhibition, un gamin de forte race se rua sur moi et fit rafle de tous les objets que j'avais étalés sur la route.

Je voulus d'abord protester en lui allongeant un coup de poing; mais sa mine était si peu engageante et ses façons si lestes, que je me tins fort heureux qu'après avoir pris le contenu, il ne lui vint pas en tête de prendre le contenant, c'est-à-dire mes quatorze poches, qui faisaient, à mes yeux, le mérite principal, sinon l'unique, de mon costume.

Ce petit accident contribua, plus que tout autre, à me guérir des poches et de la manie du *mecum porto*.

Pour rentrer dans les généralités, je dirai qu'il existe des poches qu'on pourrait, à l'inventaire de ce qu'elles renferment, comparer à des voitures de déménagement; et lorsque l'on portait des redingotes dites *à la propriétaire*, on a vu deux à trois industriels associés y mettre la dépouille d'un magasin.

La privation de poches dans certains costumes militaires, celui du hussard, par exemple, a fait prendre en grippe cette arme à bien des soldats et même à des officiers, tous, en leur qualité de Français, également amateurs de poches. La sabretache en tient lieu. Mais comment! c'est un sac toujours battant aux jambes et qu'il faut aller chercher au talon. Cela vaut celle que j'avais au dos.

Quand les poches ne furent plus de mode, on prit en horreur les femmes qui en avaient; et j'ai connu une personne fort recommandable et belle à ravir qui, pour cela seul, était signalée comme un monstre.

Cependant, les poches à demeure valaient bien ces

sacs, ces ridicules, ces aumônières, ces bourses, ces cabas et autres récipiens nomades qui ont divulgué et divulgueront encore tant de secrets par l'imprudent oubli de leur propriétaire. Que de querelles, que de divorces, que de coups d'épée pour des fautes qui seraient restées à jamais enfouies dans les poches, sont sortis de ces malheureux sacs.

On dira qu'il s'en est échappé aussi de bien douces révélations, qu'ils ont souvent été l'entrepôt des cœurs et la petite poste des amours.

Je n'en disconviens pas, et nous admettrons ceci comme circonstance atténuante. Mais le plaisir qu'ils donnent ne peut détruire le mal qu'ils ont fait.

Je maintiens donc mon dire, et je vote pour la restauration des poches, vu leur légitimité, car elles datent de la fondation de la monarchie.

POIDS ET CONTRE-POIDS. Nous avons dit ailleurs que le mouvement n'était appréciable que par la comparaison ou par le rapprochement d'un autre mouvement, et qu'il serait impossible de s'apercevoir si un corps isolé dans l'espace marchait ou ne marchait pas.

Il en est ainsi de notre planète quand nous ne regardons pas les globes qui l'entourent. Aussi, pendant des siècles, les hommes ont cru à son immobilité.

Ils n'ont vu de mouvement terrestre que dans les oscillations du sol ; mouvement devenu sensible pour eux, parce qu'en les séparant de leur base, il contrariait les lois de l'équilibre et qu'il leur offrait, par son intermittence, des termes de comparaison.

De l'équilibre absolu à l'immobilité, il n'y a donc pas de différence sensible, bien que l'équilibre puisse exister dans la plus grande rapidité du mouvement ; preuves : la

marche et la rotation de notre terre. Aussi avons-nous nommé ce mouvement non sensible, *l'immobilité du mouvement*.

Mais c'est spécialement à un corps lancé dans le vide que nous avons appliqué cette définition.

Nous avons ajouté que, dans son isolement, un globe ainsi projeté ne pouvait compter dans la balance des choses, parce qu'étant lui-même en dehors de l'équilibre, il ne pouvait concourir à celui d'aucune autre partie de la matière.

Si, dans le vide, ce mouvement est nul, il retrouve une action quand il rentre dans l'ensemble et qu'il prend sa place dans le fluide éthéré ou ce que nous appelons le plein. Là, il est le principe ou le type originel de tous les autres mouvemens. On peut même aller plus loin et dire: il n'y a qu'un mouvement absolu, le mouvement direct ou l'entraînement de la cime vers la base. Tous les autres sont des modifications de l'équilibre ou des mouvemens balancés par un contre-poids, c'est-à-dire par un autre mouvement, car le mouvement direct n'est jamais que celui d'une matière pesant sur une autre matière et la traversant plus ou moins facilement, selon qu'elle est plus ou moins dense.

On peut donc mesurer le poids au temps que met un corps à en traverser un autre, ou à l'impulsion qu'il donne au corps qu'il ne peut pas traverser.

S'il est arrêté par ce corps, comme le serait un aérolithe arrivant sur la terre, et s'il s'unit à lui, dès-lors, il pèse et marche avec lui et cesse de peser et de marcher lui-même. En trouvant une base, il a perdu à la fois sa pésanteur et son mouvement, en d'autres termes, sa spécialité : il formait un tout, et il n'est plus que la partie d'un autre tout.

Un corps ne pèse que par son plus ou moins d'iso-

lement des autres corps. Néanmoins, il ne pèse que parce que ces corps ou ces matières qu'il côtoie ont un poids elles-mêmes et qu'elles lui offrent une résistance. Si elle n'en offrait aucune, il serait là comme dans le vide, et nous retomberions dans ce que nous avons nommé l'immobilité du mouvement ou dans une mobilité en dehors du poids et de l'équilibre.

Un poids n'est donc tel que dans la matière moins dense ou moins rapide que lui-même, ou en présence de la possibilité d'un contre-poids et de tous les degrés qui conduisent à l'équilibre, car l'invariabilité de cette pesanteur amènerait l'invariabilité de son mouvement ou cette unité absolue sans terme comparatif, qui équivaut à la nullité. Enfin, un poids n'est un poids que parce qu'il marche vers un contre-poids ou une base et que son mouvement varie à mesure qu'il en approche. Ce contre-poids trouvé, cette base atteinte, l'équilibre est établi, le mouvement cesse et avec lui la pesanteur.

Sans doute ce poids pourra contribuer à la marche ou à la pesanteur du corps qui lui sert de base; mais s'il est entraîné dans ce mouvement, s'il est confondu à ce corps, il n'a plus lui-même ni pesanteur ni mouvement, et il ne retrouverait l'un et l'autre que si, rompant l'équilibre, il s'agitait sur sa base et cherchait un contre-poids en dehors du poids auquel il est uni.

Tel est l'effet d'un boulet que nous faisons rouler sur la terre; il pèse jusqu'à l'instant où il s'arrête. Quand il a retrouvé son immobilité il pèse avec la terre, il marche avec elle, mais lui-même ne pèse plus, ne se meut plus, n'est plus un poids distinct, il est une portion de la masse; car ce n'est pas la forme qui constitue un poids ou un corps, c'est la spécialité du mouvement de ce corps et son action en dehors de l'action générale.

L'on voit que le mécanisme du mouvement universel

est simple : c'est l'effet d'une balance ou d'un poids cherchant son contre-poids. La mobilité des élémens, la marche des corps célestes, de la terre elle-même et de tout ce qui s'agite sur sa surface, n'a pas d'autre cause.

Ainsi, tout mouvement est un effort vers l'équilibre; il n'y en a pas d'autres.

Il existe, en apparence, deux sortes d'équilibre : l'équilibre du poids et l'équilibre du mouvement; mais en réalité il n'y en a qu'un, puisqu'il n'y a pas de mouvement sans poids ni de poids sans mouvement.

Dans l'immobilité absolue, rien ne pèse. Dans le mouvement il y a autant de poids qu'il y a de divisions dans ce mouvement. A la rapidité comme à la pression on peut donc mesurer la pesanteur.

L'équilibre comporte deux corps au moins ou deux poids, deux forces ou deux pressions dont l'une balance l'autre.

Avoir un poids, c'est être en dehors de la masse, dès-lors, avoir une forme à soi. Peser est la condition indispensable de la spécialité de la forme et de l'état d'être; c'est par là que commence l'action d'une chose comme d'un individu : la première puissance qu'ils exercent sur la terre, c'est de peser sur elle et indépendamment d'elle.

L'attraction est l'effet d'un poids et d'un contre-poids. « L'attraction réciproque du soleil et de la terre, dit Newton, cette attraction, distribuée dans toutes les parties de la nature, est semblable à l'effort que fait un bateau ou une pierre et à la réaction que la pierre ou le bateau exercent sur le cheval. » D'un autre côté : « La gravitation ou pesanteur universelle est la tendance qu'ont tous les corps à se porter les uns vers les autres, depuis les plus gros jusqu'aux plus petits, c'est-à-dire depuis les molécules jusqu'aux corps célestes. »

La pesanteur n'étant qu'une pression qui indique une résistance ou une contrepression, elle doit être variable selon les lieux et la position. Aussi un corps pèse moins à l'équateur qu'au pôle, et ce corps qui pèse un kilo sur la surface de la terre en pèserait vingt-trois sur celle du soleil.

Son mouvement variera dans la même proportion : il tombera de cinq mètres pendant la première seconde. Sur la surface du soleil, il tomberait de cent-quinze mètres pendant la même seconde.

Aux yeux de beaucoup, ce qui fait la différence d'un corps lourd à un corps léger, est le moins d'espace que tient le corps lourd ou la plus grande quantité de matière qu'il offre dans un petit volume. On dira : l'or pèse plus que l'argent ; ce qui est un non-sens ou signifie seulement que l'or tient moins de place que l'argent ou qu'il a plus de poids à volume égal.

Si la forme paraît influer sur la pesanteur, c'est qu'elle influe sur le mouvement ; et elle agit également sur cette pesanteur, si vous admettez que, sauf dans le vide, le mouvement fait le poids.

Une voile déployée tombera moins vite qu'une voile ployée. Pourquoi? C'est que la pression, en se divisant et en s'étendant sur un grand nombre de points, est devenue localement moins active que si elle s'était concentrée sur un seul. Telle serait une aiguille que vous auriez laminée, elle ne percerait plus.

C'est aussi parce que le poids de cette voile déployée porte sur une plus grande masse de fluide, qu'elle y trouve un meilleur point d'appui et une plus forte partie de son contre-poids. Si elle pouvait s'étendre assez pour embrasser une portion de ce fluide égale à sa pesanteur, elle ne tomberait pas et resterait indéfiniment suspendue sur le fluide, en n'ayant d'autre mouvement que le sien.

C'est ce qui est advenu des globes par la transformation de leur enveloppe en matière atmosphérique : cette atmosphère, attachée à leur noyau, fait toujours partie de leur masse. Leur pesanteur spécifique est donc restée la même, et pourtant c'est par suite de cette dilatation de leur enveloppe qu'ils ont cessé de peser directement sur le fluide et qu'ils ont pris un mouvement horizontal, elliptique ou circulaire.

Que cette atmosphère, se condensant, se reploie sur son noyau, ou qu'elle s'en détache et s'évapore, à l'instant chacun de ces globes recommençant à peser sur le fluide, reprendra son mouvement vertical.

Cependant la condensation de la partie atmosphérique du globe n'a pas augmenté sa masse ou son poids effectif, et l'évaporation de cette atmosphère l'a diminué. Pourquoi donc, sans peser plus et même en pesant moins, ce globe semble-t-il peser davantage? — C'est que bien qu'un corps, en s'étendant, ne diminue pas en poids réel, ce poids étendu rentre plus facilement dans l'équilibre. Les obstacles qui s'offrent à son mouvement, indiquent seulement qu'il commence à rencontrer sa base ou à trouver son contre-poids. Or, la pesanteur n'étant en réalité qu'un mouvement, ce mouvement va être abrégé d'autant. Il en est ici comme dans la voile déployée; et cette voile, fût-elle même plus lourde que le fluide, ne tomberait pas encore si le mouvement horizontal de ce fluide compensait, par sa rapidité, la différence de poids ou de densité comparative qui existerait entre lui et cette voile.

Le mouvement peut donc modifier ou annuler la pesanteur, comme il peut modifier ou arrêter un autre mouvement. De deux poids, il peut résulter l'absence de poids ou l'équilibre. Deux mouvemens opposés pourront amener un effet semblable. Tel est bien celui d'une

balance : égalisez les poids, tout s'arrête. L'équilibre atteint, le mouvement cesse, et avec lui la pesanteur. C'est un mouvement qui annule un mouvement en s'annulant lui-même : le contre-poids, en cessant de balancer le poids, a amené l'équilibre ou l'immobilité.

Le contraire serait arrivé si le contre-poids s'était amoindri : à mesure de sa décroissance, le mouvement du poids aurait augmenté, et la séparation se serait d'autant plus prononcée.

Lorsque le contre-poids aurait été annulé, le mouvement du poids serait devenu direct ou vertical, parce que de ce moment il aurait été entièrement séparé de sa base ou de son principe d'équilibre. Dans ce cas, il ne peut plus avoir d'autre mouvement que celui de la chute.

Or, le mouvement d'un corps qui tombe est d'autant plus rapide qu'il s'éloigne davantage du point d'appui qu'il quitte et qu'il se rapproche de celui qu'il cherche.

Ainsi, un poids ne devient poids qu'à l'instant qu'il perd sa base ou son équilibre, et il augmente de pesanteur à mesure qu'il s'en éloigne ou qu'il se rapproche d'une nouvelle base. C'est donc quand il va l'atteindre qu'il a acquis à la fois l'apogée de sa pesanteur et de son mouvement.

Quant au rôle que joue ici le développement de la voile ou de l'atmosphère, il est nettement défini. Un corps n'augmente d'étendue qu'en se déployant ou en se dilatant : or, la dilatation est toujours une tendance ou un rapprochement vers l'équilibre, comme la condensation en est l'éloignement; non qu'un corps dense ne puisse trouver sa base ou son contre-poids, mais il le trouve plus difficilement, parce qu'il a plus de mobilité, et qu'en outre de sa pesanteur spécifique, il a celle de son mouvement. Éprouvant moins d'obstacles

dans sa marche que le corps dilaté, il a moins de chance de s'arrêter.

On dira que lorsqu'on jette, du haut d'un clocher, la voile ouverte et la voile ployée, c'est cette dernière qui arrive la première et conséquemment qui a rencontré le plus tôt sa base. Ceci n'est qu'apparent; si la voile déployée reste plus long-temps en l'air, c'est que l'air lui fait obstacle; c'est que, par son poids ou son mouvement, cet air lui sert de contre-poids et de point d'appui. Cet appui est insuffisant sans doute, puisque la voile déployée finit par arriver à terre; mais elle y arrive obliquement ou horizontalement et après maints et maints temps d'arrêt, parce que dès son point de départ, elle entrait dans la voie de l'équilibre, et que si le fluide atmosphérique avait eu un peu plus de densité, il l'aurait arrêtée.

La dilatation est donc un acheminement vers l'équilibre, et c'est presque toujours au moyen d'un fluide ou de la dilatation d'une portion de leur enveloppe, que les corps célestes se soutiennent dans l'espace et harmonient leur équilibre à leur mouvement ou à leur immobilité relative.

Ce sont donc ordinairement les corps étendus qui font contre-poids à ceux qui ne le sont pas, et les parties légères qui servent d'aîles ou de balanciers aux parties lourdes ou condensées.

Il faut bien qu'il en soit ainsi; la masse du fluide éthéré, considérée dans son ensemble, excède infiniment celle de la matière dense. Prise partiellement ou dans chaque système de monde, cette masse de fluide ne peut pas non plus peser moins que celle des corps de ce système: la preuve, c'est qu'ils restent suspendus, tournant sur leur base d'éther comme les billes sur le tapis d'un billard.

Un corps dense, dira-t-on, est balancé par un corps dense, et ils se soutiennent par leur attraction ou leur

mouvement, ce sont ici les deux plateaux de la balance.

Rien de mieux; mais ce n'est pas assez que les deux plateaux soient en présence, il faut une force qui les y maintienne. Faites disparaître toute la matière fluide de l'espace, n'y laissez que des corps denses et indilatables, il n'y a plus d'équilibre possible, tous ces corps projetés dans le vide vont marcher en ligne droite sans jamais se joindre, sans jamais s'arrêter; ils resteront indéfiniment à la même distance relative, parce qu'ayant tous le même poids, quelle que soit leur différence de volume, ils auront tous le même mouvement.

La régularisation du mouvement ou le mouvement autre que la chûte ou que la projection directe, enfin tous les mouvemens qui constituent les divers degrés de rapidité ou d'efforts vers l'équilibre, ne sont donc que la conséquence du rapprochement et de l'union des corps denses et des masses fluides. Aucun ordre n'est possible dans un fluide sans parties denses, et ne l'est pas davantage dans une réunion de corps denses sans fluides.

Il est même indispensable que la masse de fluides excède celle des corps denses; si le contraire arrivait, le mouvement de ceux-ci serait sans cesse arrêté; au lieu de chercher une base, il la rencontrerait partout, et quand, par la réunion de tous ces corps, la masse dense, devenue unique, aurait entraîné son contre-poids dans une masse égale de fluides, tout encore deviendrait immobile et mort.

Chaque région de l'espace ou chaque délimitation de l'étendue, car là aussi, puisqu'il y existe un ordre de choses, il y a des limites aux choses, ne comporte donc qu'un nombre de corps denses dont le mouvement, le volume et le poids peuvent être déterminés d'après ceux du fluide qui les enveloppe. C'est ainsi qu'une rivière,

qu'une rade, qu'un bassin ne recevra que des navires dont le tirant d'eau est en rapport avec sa profondeur.

Si l'on peut mesurer la masse d'eau que déplacent ces navires, on peut estimer la masse de fluide que déplace un globe. La pesanteur spécifique d'un globe nous donne celle de son contre-poids, comme celle de ce contre-poids nous indique l'étendue et la profondeur de la masse éthérée qui le compose.

Quand une trop grande séparation se trouve entre un globe et un autre globe et que la masse de fluide est hors de proportion avec le mouvement et le poids de ces globes, il est probable qu'il existe, entr'eux, un ou plusieurs corps célestes non encore découverts. En rapprochant les distances de la pesanteur et du mouvement, on pourrait même arriver à montrer la place où ces astres se trouvent. Ce calcul, tout hasardé qu'il semble, n'est pas impossible; je le prouverai ailleurs. Enfin, entre la masse dense et la masse fluide, il doit partout y avoir des rapports positifs, et par la mesure de l'une on doit arriver à celle de l'autre.

Ainsi, telle étendue ou telle pesanteur spécifique d'éther comporte tel poids de matière condensée ou tel nombre de globes. Il ne peut guère en être autrement. De même que la matière dense, le fluide éthéré a son organisation et son mouvement. Que ce fluide soit divisé en zônes, en tourbillons, en atmosphères, en bulles, en nébuleuses, il n'importe; dès que chacune de ces divisions a une destination fixe, il faut que des étais, des jalons, des bornes, un moyen de maintenue quelconque serve à définir chaque division et lui conserve la place, la forme, le mouvement et l'étendue qui lui sont assignés dans l'ordre céleste. Or, ces jalons, ces limites, cette charpente du fluide, sont les corps denses. C'est ainsi que les masses granitiques retiennent et solidifient les parties molles

de la terre, et que les os soutiennent la chair et le sang des corps animaux.

En définitive, tout objet, quelque divisé et lourd qu'il paraisse, peut rencontrer son contre-poids dans le fluide même le plus léger : la différence n'est que dans la dimension. Mais cette différence n'a rien de plus étrange que celle de la livre de plume mise dans la balance en regard de la livre de plomb et maintenant le plateau sur la même ligne.

Il est encore une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue : les rapprochemens suivans la feront comprendre. Le point d'appui d'un homme qui marche n'est pas seulement la terre sur laquelle il pose le pied, c'est la colonne atmosphérique qui l'entoure. Ce ne sont pas les ailes de l'oiseau qui vole qui font son contre-poids, c'est la masse d'air qu'il met en mouvement au moyen de ses ailes.

Ce n'est pas non plus le nez de l'équilibriste qui soutient la plume de paon qu'il y maintient debout, c'est le fluide qui l'entoure et les mouvemens que fait l'homme.

Dans l'équilibre des corps célestes, il faut donc, quand on a la mesure de leur poids, tenir compte de ce que le mouvement ôte ou ajoute à ce poids, et aussi de ce que le mouvement du fluide ôte ou ajoute au contre-poids.

La mesure du mouvement fait celle de la pesanteur, avons-nous dit ; mais nous avons dit aussi que certains mouvemens équivalaient à l'immobilité. Le mouvement qui fait la mesure du poids, parce qu'il s'accroît toujours en s'éloignant de la base qu'il quitte, est le mouvement direct ou de la chute.

Le mouvement horizontal ou circulaire, celui qui s'opère dans le rayon de l'équilibre, équivaut à l'immobilité, et dès-lors n'ajoute ni n'ôte rien au poids. Mais dans

aucun cas, le mouvement ne peut alléger le poids; seulement il le déplace, il l'étend et le fait porter, comme la voile déployée, sur un plus grand nombre de points d'appui.

La rapidité du mouvement horizontal d'une masse produit ici l'effet de la dilatation. Dans une position comme dans l'autre, la pesanteur spécifique ou la pression reste la même; mais elle cesse plus tôt dans le premier cas, parce qu'elle atteint plus vite son point d'équilibre.

Quant au mouvement du fluide qui sert de contre-poids à un corps dense, il rentre dans les mêmes conditions que ce corps; ici, comme toujours, le mouvement ou la pression uniforme amène l'équilibre ou l'annulation du poids.

Il importe donc peu que la matière qui entoure un corps soit agitée: si cette agitation est partout égale, le corps contenu n'en est pas moins sans poids ou sans mobilité. Le poids ou le mouvement ne recommence que lorsque l'équilibre est ébranlé: ce poids, ce mouvement, augmentent à mesure qu'ils s'éloignent de l'équilibre et que le contre-poids devient de plus en plus inégal au poids.

Cependant une nouvelle impulsion imprimée à ce contre-poids, en changeant sa direction, le rapproche de l'équilibre ou de l'égalité des poids. Le mouvement alors paralyse le poids ou le régularise, car entre deux corps de dimensions diverses, la rapidité de l'un compense l'excédant matériel de l'autre.

Quand un corps, même en mouvement, est soutenu d'une manière égale par tous les corps qui l'entourent, il ne pèse plus sur aucun: la pesanteur agit surtout de haut en bas ou perpendiculairement, car le mouvement oblique, horizontal ou circulaire, tant qu'il présente un

équilibre parfait, équivaut à l'immobilité ou à l'absence de pesanteur.

Si ce mouvement devient vertical, à l'instant l'équilibre cesse ; la pesanteur recommence et s'accroît tant que le mouvement vertical continue, et il continue jusqu'à ce qu'il trouve une base ou un nouveau contre-poids.

Remarquez que cette absence de contre-poids n'est jamais absolue, même dans le mouvement de haut en bas. La preuve, c'est que ce mouvement est variable et croissant ; aussi n'est-il jamais tout-à-fait direct ou décrivant une ligne exactement droite.

Quoiqu'il en soit, ces faits ramènent à cette conclusion que l'équilibre n'est que la cessation de la pesanteur, et que le poids d'un corps diminue à mesure qu'il s'éloigne de la marche verticale.

La pesanteur ou la pression n'est donc que le mouvement de haut en bas, et tout mouvement oblique ou horizontal est une déviation et une diminution de la pression, et ceci parce que ces déviations du mouvement direct annoncent toujours une résistance et dès-lors un principe de contre-poids, d'équilibre ou de base.

Sans doute le mouvement de haut en bas peut continuer malgré ces déviations, et il en est ainsi de tous les corps qui tombent dans un fluide, mais ce mouvement devient plus lent et la pesanteur moindre, parce que chaque déviation est une sorte de temps d'arrêt ou un commencement d'équilibre. Que cette déviation se prononce tout-à-fait, que le corps qui descendait verticalement soit entraîné horizontalement, la pression ou la pesanteur cesse.

Le mouvement vertical ou la pesanteur croît donc avec la distance et la durée, tandis que le mouvement tendant à l'horizontalité diminue avec elles et arrive,

quand cette horizontalité est complète, à l'équilibre parfait qui équivaut, pour nous, à l'immobilité. De la pesanteur à la non-pesanteur, la différence est ici celle du mouvement vertical au mouvement horizontal.

Ainsi, pour matérialiser notre idée, les planètes projetées du soleil et les satellites projetés des planètes n'ont cessé le mouvement qui les en éloignait que lorsque la résistance du fluide qu'ils traversaient est devenue plus forte que l'impulsion qui les poussait; et cette résistance a acquis cette force, seulement quand la masse projetée a cessé de marcher en droite ligne et a décrit une courbe.

Si elle a pu décrire cette courbe, c'est que la projection n'a pas été verticale, sinon la séparation eût été définitive et le corps lancé eût trouvé cette base sur un autre corps ou s'en fût créé une.

Comment, d'horizontal, le mouvement du corps projeté est-il devenu elliptique ou circulaire? C'est encore ce qu'explique cette nécessité de l'équilibre. La courbe achevée, il fallait ou qu'il conservât son mouvement et décrivît une nouvelle courbe, ou bien qu'il prît le mouvement direct; ce qui n'eût pas manqué d'arriver si, projeté en dehors de l'attraction ou de l'équilibre du globe dont il émanait, il fût tombé dans le vide ou dans l'atmosphère d'un autre corps. Ceci n'arrivant pas, il fallait ou qu'il revînt sur ses pas et qu'il retombât sur le globe d'où il avait été détaché, ou qu'il trouvât son point d'appui en dehors de celui de ce globe.

Or, il le trouve dans l'horizontalité même de sa marche; car il n'a pu marcher ainsi, que lorsque la résistance du fluide qui le séparait du globe dont il venait, a été égale à la pression qu'il faisait subir à ce fluide. Cette égalité acquise, l'équilibre en résultait, et la pesanteur cessait: ce corps avait trouvé un poids égal à son poids.

Pour être compris, car il se peut que ceci ne soit pas complètement intelligible, je vais le répéter en le formulant par un autre exemple.

La projection d'un corps en dehors d'un autre corps est une infraction à la loi de l'attraction et de l'équilibre. La projection de la terre, si, en effet, elle émane du soleil, a dû avoir lieu par un éruption volcanique ou une opération analogue à celle d'un canon chassant un boulet. Tant que ce boulet n'aurait pas atteint les limites de l'attraction terrestre, il demeurerait dans l'équilibre de la terre et ferait partie du poids de cette terre et non de son contre-poids. Alors, il faudrait bien qu'il revînt à son point de départ, c'est-à-dire à la terre, ce qu'il ferait en plus ou moins de temps, selon qu'il prendrait, dans sa chute, un mouvement plus ou moins direct.

S'il sortait de cet équilibre de la terre, s'il arrivait sur un corps formant contre-poids à cette terre, le résultat serait encore le même ; il parviendrait au centre d'équilibre de ce contre-poids, il y trouverait sa base en s'y annulant, en devenant partie de ce tout.

S'il tombait dans un espace neutre ou en dehors de toute attraction, de tout poids ou contre-poids, enfin dans un fluide où il n'y aurait aucune autre concentration que lui-même, il n'en cesserait pas moins de marcher en ligne droite et, tôt ou tard, il prendrait un mouvement horizontal, c'est-à-dire le mouvement vers l'équilibre.

Alors ce boulet aurait trouvé son contre-poids soit dans une masse de fluide égale à lui-même, soit dans un mouvement de ce fluide contre-balançant son poids ou son mouvement.

Il pourrait le trouver aussi par la dilatation d'une partie de sa masse, dilatation qu'amène une chaleur

intense, ainsi qu'il arrive des comètes quand elles approchent du soleil ; comme dans ces comètes cette dilatation ne s'étendrait qu'à un point suffisant pour égaliser le poids de la partie dense à celui de la partie dilatée, et rendre la masse totale plus légère que celle du fluide qui doit la soutenir : à l'aide de l'une de ces transformations, ce boulet suspendu flotterait dans le fluide comme une bulle d'air ou bien comme un oiseau à l'aide de ses ailes.

La légèreté plus grande encore du fluide dans lequel peut se soutenir un corps, nécessite seulement la plus grande dilatation de ce corps ou d'une partie plus notable de sa masse.

Si l'atmosphère terrestre devenait plus légère, les oiseaux cesseraient-ils de voler? Non, leurs ailes deviendraient plus longues ou leurs corps moins lourds.

Il en est ainsi d'un globe ou de tout corps isolé : son atmosphère ou sa partie dilatée s'étend selon le besoin : ce n'est qu'une question de temps. Son mouvement perpendiculaire ou sa projection directe ne peut avoir qu'un temps : il faut, tôt ou tard, que sa marche tourne à l'oblique, à l'ellipse, à l'horizontal, c'est-à-dire à l'équilibre, ou bien qu'elle s'arrête, ce qui est encore l'équilibre.

C'est probablement après avoir traversé cette suite d'incidens et complété leur contre-poids que les planètes projetées du soleil, ou les satellites projetés des planètes, ont cessé le mouvement direct qui les en éloignait, et qu'a commencé leur courbe ou leur premier mouvement elliptique autour du corps principal.

On voit que l'absence d'un contre-poids ne pouvant avoir lieu que dans le vide, c'est là seulement qu'un corps peut décrire une ligne exactement droite. Dans un fluide, quelque dilaté qu'il soit, dans l'éther même, ce

corps éprouve toujours une résistance, et dès-lors une déviation. Cette déviation, toute faible qu'elle est, annonce que la perte de l'équilibre n'est pas absolue, car, nous venons de le dire, dès qu'un corps lancé tend vers la marche oblique, horizontale, elliptique ou circulaire, c'est qu'il se rapproche de l'équilibre.

Remarquons que pas un de ces mouvemens ne se manifeste dans le vide; là, il n'y a qu'une mobilité possible, le mouvement direct, et il n'y est pas susceptible d'accroissement de vitesse ou de pesanteur.

Ainsi, ou, dans le vide, un corps n'a point de poids et l'on peut considérer le mouvement de la chûte en ligne droite comme une sorte d'immobilité, ou ce n'est que dans le vide qu'un corps pèse de tout son poids et qu'il agit d'après ce poids seul.

Donc, en dehors du vide, dans un fluide quelconque, l'accroissement d'un poids ne viendrait que d'une cause étrangère à ce poids même ou à sa pesanteur spécifique, et cette cause serait, d'une part, l'augmentation successive de l'impulsion ou de la pression, et, de l'autre, la diminution de la résistance ou de la contre-pression.

L'action de tous les corps et leur marche, sauf la ligne droite prise ici pour l'immobilité, proviennent moins de l'accord du poids au poids qui produirait aussi l'immobilité, que de celui du poids au mouvement: c'est une masse contre-balancée par une action.

Nécessairement cette action a aussi son principe matériel, elle a son poids ou sa masse; mais la petite masse en mouvement peut contre-balancer la grande qui est immobile ou qui n'a qu'un mouvement faible. On sait qu'un filet d'eau glacée ne pesant qu'une livre agira comme un poids de soixante-dix livres dans son état de fluidité.

Il n'est donc pas de si faible partie de matière qui

n'ait sa valeur, parce qu'en raison de sa position et du mouvement qui lui est imprimé, elle peut produire des résultats égaux à ceux qu'amènerait une grande masse; c'est toujours par le déplacement d'une parcelle que commence la déviation d'un corps.

Quelqu'impalpables que semblent les atomes répandus dans l'espace, si le corps projeté ne les absorbe pas, s'ils conservent une impulsion indépendante, ils commenceront son contre-poids; et ils le commenceront encore si, étant attirés, ils se réunissent autour de ce corps en assez grand nombre pour lui former une auréole et une atmosphère.

Je sens que cette loi de l'équilibre ou du poids et contre-poids est bien plus difficile à saisir et à expliquer quand elle s'applique aux petits corps: le système de l'attraction moléculaire paraît plus rationnel; aussi suis-je loin de le répudier. Mais ce système nous présente des effets plutôt qu'une cause. On voit que, dans ce silex, dans ce bloc de marbre, les molécules se pressent les unes sur les autres. Mais pourquoi se pressent-elles? Se sont-elles toujours pressées? Certainement non, car il n'est pas de corps dur qui, d'abord, n'ait été à un état moins dur. Ces silex ou ces marbres sont les détritus concentrés d'animaux marins; c'est peu à peu qu'ils ont acquis cette densité. Comment l'ont-ils acquise? Par l'évaporation des parties molles, par la pression, par l'intervention d'autres matières? Mais quels que soient ces moyens, cette densité est arrivée par une suite de mouvemens qui, tous, n'étaient encore qu'un effort vers l'équilibre ou l'action des molécules cherchant leur aplomb. Là, comme toujours, c'étaient les parties tendant à s'harmonier à l'ensemble ou à la localité, et se condensant d'autant plus que le poids, dont elles étaient le contre-poids, devait se condenser lui-même, refoulé qu'il

était par d'autres matières cherchant aussi leur aplomb, leur base, leur point d'appui.

Non-seulement le mouvement des molécules n'est pas étranger à la loi de l'équilibre, mais il en est le principe et le complément, et l'on pourrait appeler ces molécules la petite monnaie du contre-poids, car elles servent à l'établir et à le régulariser. Les corps les plus durs, les pierres les plus précieuses, les diamans, les rubis, ne sont que ces molécules arrivées à leur état le plus parfait de pression, d'harmonie et d'équilibre.

Ainsi condensées, ces molécules n'ont pas perdu leur faculté de mouvement : il n'est pas d'équilibre éternel. Aucune substance n'est à l'abri de la dissolution, dont la fermentation est le principe ordinaire.

La fermentation est la conséquence de l'invasion d'une matière par les molécules d'une autre matière. Les molécules envahissantes sont en mouvement parce qu'elles cherchent une base d'équilibre, et qu'en la cherchant, elles la font perdre à celles entre lesquelles elles s'ouvrent un passage ou sur lesquelles, en s'appuyant, elles exercent une pression qui amène leur écartement.

Cet écartement est le premier pas vers la dissolution ou la séparation des molécules. Réunies, elles formaient un corps ; séparées, elles sont livrées à l'attraction des autres corps. Mais attirantes ou attirées, la cause de leur mouvement est toujours le besoin d'une base ; elles n'abandonnent le poids que pour retomber dans le contre-poids. Ainsi, dès qu'une masse se dissout, une autre se recompose. C'est ce balancement ou ce passage incessant des molécules d'un corps à un autre, qui fait l'action des élémens ou la mobilité de la matière.

Ce que nous venons de dire des petites masses ou de la concentration des molécules, on peut l'appliquer à celle des globes et même des systèmes de globes.

Ici encore, quand la matière est abandonnée à sa nature ou à la loi d'ensemble, le poids et le contre-poids en régissent tous les mouvemens.

Nul doute que cette régularité de mouvement ou cet équilibre des corps célestes n'a pas toujours existé. Nul doute aussi qu'il n'existera pas toujours, et que l'équilibre peut faillir dans un système céleste comme partout ailleurs ; mais la perte de cet équilibre relatif n'est et ne peut être que momentanée, puisque l'équilibre absolu est l'immobilité, et qu'il n'y a pas d'immobilité éternelle. Il faut donc, après une désorganisation plus ou moins complète, plus ou moins prolongée, que cet équilibre relatif se retrouve soit dans l'accord des poids, soit dans celui des mouvemens ou dans le mélange de l'un à l'autre.

C'est la conséquence de cet entraînement ou de cette nécessité qui fait que, dans un crible, les grains agités se rapprochent ou se séparent selon leur forme et leur poids.

Ces douze pierres que vous jetez dans un étang, en tombant, feront douze cercles si elles se séparent, ou n'en feront qu'un seul si elles tombent en masse. Pourquoi douze cercles? Pourquoi ne se confondent-ils pas? C'est que chacun est un centre d'équilibre; c'est que le mouvement de l'eau qui s'écarte, puis se rapproche, et celui de la pierre qui cherche le fond, ne sont encore que le besoin d'une base, d'un contre-poids.

C'est donc cette recherche d'un aplomb qui amène tous les mouvemens de la matière et la plupart de ceux de la vie. La fumée qui monte cherche son aplomb comme la grêle qui descend ; et l'homme qui marche comme celui qui s'assied.

Le mouvement qui nous semble le plus indépendant du poids et du contre-poids, tel que celui de la lumière

et de l'électricité, n'en est pourtant que la conséquence. Le bruit que produit le choc est une mise en équilibre, suite de deux pressions, de deux pesanteurs, et de la rencontre de ce qui se meut contre ce qui ne se meut pas ou se meut moins vivement.

Partout le mouvement et l'immobilité sont en présence; toujours l'un mène à l'autre et réciproquement, et sans jamais que l'un ou l'autre puisse rester indéfiniment dans le même état ou sans indiquer l'état contraire.

Aussi n'est-il pas de corps ou de masse en mouvement qui n'ait des parties immobiles; pas de masse immobile qui n'ait des parties en mouvement; pas de globe en équilibre dont toutes les fractions y soient ou qui ne soutiennent des corps qui n'y sont pas.

Dans son ensemble, la terre est en équilibre; néanmoins, sur sa surface tout s'agite et se meut en dehors de l'équilibre: la vie terrestre de chaque être semble employée à chercher quelques instans d'immobilité et d'aplomb.

Remarquez qu'il n'est aucun corps qui ne soit organisé dans les conditions les plus favorables à cet aplomb. Examinez la structure des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des insectes: qu'ils marchent, qu'ils volent, qu'ils nagent, qu'ils rampent, à chaque mouvement vous aurez la preuve que la machine, dans son ensemble comme dans ses parties, est constituée d'après ce principe général: équilibre, poids, contre-poids.

Dans la végétation, ceci est non moins frappant: lors du développement des plantes on peut suivre distinctement le jeu de cette bascule: poids et contre-poids, et chaque mouvement de croissance hors du sol est contre-balancé par un mouvement égal sous le sol.

Ces mouvemens sont alternatifs: jamais leur égalité

n'est absolue, sinon la croissance de la plante s'arrêterait, parce que l'équilibre serait complété.

Dans les causes de l'organisation de la plante et de sa conformation, on doit compter pour quelque chose les oscillations et les secousses auxquelles elle est exposée de la part des élémens extérieurs. Son poids et son contre-poids doivent être établis pour y résister; aussi le sont-ils. La cime de l'arbre augmente de pesanteur quand le vent l'agite ou quand la pluie la baigne, il faut que le pied oppose une résistance à cette pesanteur et qu'il s'attache d'autant plus vigoureusement au sol qu'il est plus vigoureusement attaqué. C'est ce qui arrive: les arbres battus par les vents sont toujours mieux enracinés que ceux qui sont dans une exposition plus abritée.

Cet instinct d'équilibre semble même varier selon les saisons; et quand, par le retour des feuilles et l'addition des fruits, le haut de l'arbre a augmenté de poids, la partie inférieure tend, de son côté, à augmenter de pression. Ici encore on se demande: qu'est-ce que le poids, sinon la différence de la résistance à la non-résistance, ou du mouvement à l'immobilité?

Otez la résistance ou le contre-poids, tout est suspendu à la fois ou tout tombe à la fois.

Sans cette nécessité de l'équilibre, sans cette loi plus forte que toutes les autres lois de la nature, comment expliquer ces déviations à la gravitation universelle? Si l'attraction porte au centre de la terre, comment la végétation porte-t-elle en dehors? Pourquoi la cime des arbres s'élève-t-elle vers le ciel? Pourquoi l'homme grandit-il par la tête, au lieu de grandir par les pieds? Il y a donc ici attraction contraire, attraction dont le soleil est le principe et le but: tous les êtres végétaux et animaux croissent le front tourné vers la lumière.

Alors, le grand astre central, soleil de tous les soleils,

axe de tous les mondes, serait la base de tous les poids et le centre de tous les équilibres.

Nous pourrions citer bien d'autres faits à l'appui de l'existence de ces deux forces qui, partout, se combattent ou s'unissent, et qui contribuent tant à l'action de la nature; mais nous nous bornerons à résumer ceux qu'on vient de voir.

Le mouvement de la matière est la conséquence des pentes et de l'entraînement vers la base.

Le mouvement de la vie est celui qui combat cet entraînement de la pente ou l'impulsion de la matière.

Ce mouvement de la vie, plus fort que l'impulsion matérielle, n'est possible que par l'existence de la double attraction ou du double principe qui constitue la pesanteur.

Le mouvement de la matière n'est admissible que par cette double force. Une chose seule n'est qu'une impossibilité; elle ne peut conduire à une œuvre; il en faut au moins deux.

Il n'y a pas de levier sans base, ni de corps en équilibre sans un point d'appui. Il faut reconnaître un contre-poids pour admettre un poids; il n'y en aurait pas pour un corps isolé. Le mouvement d'un corps dans le vide serait la chute sans la pesanteur.

Sans pesanteur, tout serait inerte, inorganisable. La pesanteur, c'est la pression; c'est l'action ou l'impulsion d'un corps vers sa base; c'est le mouvement proprement dit. Or, il n'est pas de pression sans résistance; il n'est pas d'impulsion sans mobilité, pas de mouvement sans point de départ. Il n'en est pas non plus sans point de retour.

Le mouvement sans terme ni déviation possible équivaudrait à l'immobilité; ce serait l'immobilité du mouvement, effet sans cause, cause sans effet.

Non moins stérile, le mouvement variable, sans équilibre, serait le désordre ou le *chaos*.

L'équilibre absolu sans retour vers le mouvement, véritable état de mort, serait le néant.

Il serait le néant, parce que dès l'instant que toutes les parties de la matière se feraient réciproquement contre-poids, il n'y aurait plus de poids : la matière entière ne ferait qu'une masse.

Un corps ne pèse plus par lui-même dès que son aplomb est trouvé. La différence du poids n'est que celle du mouvement, et toute pesanteur, comme tout mouvement, n'est qu'un effort vers l'équilibre.

La densité ou la fluidité absolue, sans passage de l'une à l'autre, serait encore l'immobilité ou le néant. Si tout était le *plein*, rien ne serait mobile. Si tout était le *vide* ou un *fluide uniforme*, rien ne serait possible ; il n'existerait que ce fluide.

C'est le passage de la densité à la fluidité qui rend possible les formes et les corps divers, et permet la diversité des mouvemens par la diversité des poids.

A l'aide de cette diversité, tous les mouvemens sont praticables, hors un seul.

La ligne droite ou le prolongement du mouvement vertical ne pourrait exister que dans le vide. Un corps, même isolé ou en dehors de toute attraction, projeté dans un fluide, fût-ce le plus léger, éprouverait une déviation.

Toute déviation est un effort vers une base, un rapprochement vers l'équilibre, et c'est seulement dans le vide qu'il peut y avoir absence totale de résistance ou de pesanteur et, dès lors, absence totale d'équilibre.

Une déviation continue conduit à un mouvement oblique, puis elliptique, circulaire, horizontal, c'est-à-dire à l'équilibre absolu ou à l'immobilité.

La pesanteur agit verticalement, mais la ligne droite

perpétuelle n'étant possible que dans le vide, cette action verticale ou la pesanteur absolue est courte; toute déviation à cette ligne droite l'est aussi à la pesanteur qui diminue à mesure qu'elle tend à l'horizontal ou qu'une autre pesanteur balance une partie de la sienne. Le mouvement horizontal n'a qu'une pression faible parce qu'il touche à l'équilibre parfait; il n'en aurait aucune s'il atteignait cet équilibre.

La croissance des corps est le résultat de l'attraction des molécules vers un centre commun, elle a lieu de l'extérieur à ce centre et par un mouvement de l'un vers l'autre. Ces molécules cherchent leur base et ne s'arrêtent que lorsqu'elles l'ont trouvée.

Quand toutes les parties d'un corps sont arrivées à l'équilibre, sa croissance est terminée et le mouvement de ses parties ne tend plus qu'à la décroissance.

La forme humaine elle-même est donc, dans les moindres de ses détails, établie sur l'équilibre; et chaque vibration des organes, des muscles, des artères est dirigée vers une base et un aplomb.

Il n'est qu'un seul mouvement en dehors du poids : c'est celui de l'esprit ou de l'ame, mais il n'émane pas de la terre; aussi est-il le seul qui déroge à la loi commune et qui, au lieu de repousser l'être vers le centre ou la base matérielle, le porte à ouvrir la terre, à s'échapper de son sein, à s'élancer dans l'espace, à s'élever vers les cieux.

Dans ce seul fait serait la révélation de Dieu qui, en donnant des lois à la matière, a concédé à l'être une force plus grande que ces lois.

POISONS. « Le bohon-upas est un arbre qui croît dans l'île de Java, à vingt-sept lieues environ de Batavia.

Il rend tout stérile à dix ou douze milles alentour, et on ne peut l'approcher sans mourir. » Voilà ce que rêvèrent des voyageurs en déjeûnant à l'ombre du dit arbre. Puis, revenus en Europe, ils nous firent doucement avaler l'histoire.

A quoi servent les poisons dans la nature, a-t-on dit? Singulière proposition! Il aurait fallu d'abord demander s'il y a des poisons dans la nature, ou bien si tout ne peut y devenir poison?

La pomme de terre est un mets nourrissant et salutaire; mangez-en un boisseau ou seulement deux kilos toutes crûes, et vous crèverez tout aussi bien que si vous aviez avalé le bohon-upas.

Mais cet arbre maudit n'est probablement poison que pour un certain nombre de créatures. Pour d'autres, il est peut-être un fort bon manger ou un excellent purgatif.

Selon moi, il n'y a de poisons que les choses qui se contrarient ou s'entredétruisent. Le feu est le poison du bois quand il le brûle; l'eau est le poison du feu quand elle l'éteint. Ce qui est poison pour l'un ne l'est pas pour l'autre, ou bien ce qui est poison aujourd'hui ne le sera pas demain.

La vipère, par une petite morsure, tue un homme et même un bœuf. Une cigogne avale, pour son déjeûner, une demi-douzaine de vipères, et ne s'en porte que mieux.

On dit que le hérisson est insensible à tous les poisons. C'est probablement un conte de l'espèce de celui du bohon-upas.

Les poisons ont été, aux XIVe et XVe siècles, fort à la mode en Italie. L'*aquetta*, l'*acqua tophana* procurèrent, à Perrugia et à Rome, une grande illustration. On y faisait, avec un art merveilleux, mourir un individu en

une minute, en un jour, en un mois, en deux ou en trois. On pouvait même combiner la dose de manière à le faire vivre l'année entière.

Florence nous envoya ce secret à la suite des médecins qui d'abord, dit-on, se bornèrent à expérimenter sur les familles princières et dans l'intérêt des successions royales; mais on ne s'en tint pas long-temps là : l'exemple fructifia, ce fut bientôt, en France, une véritable épidémie; on n'y mourait plus qu'empoisonné, et sauf quelques pauvres diables dont l'héritage ou la défroque ne valait pas les frais de la drogue, pendant un demi-siècle, pas un honnête homme, pas une femme un peu nippée ne crut mourir de mort naturelle; on ne rêvait que poison et qu'empoisonnement, et une invitation à dîner équivalait à une menace de mort; aussi l'on ne dîna plus en ville.

Il fallut donc recourir à d'autres moyens; mais où n'arrive-t-on pas avec de l'esprit? On empoisonna son ennemi ou sa maîtresse avec un bouquet, un mouchoir, un pompon, une paire de gants, une bague, etc. Déjà on n'osait plus ni boire ni manger; bientôt on trembla de s'habiller: le poison pouvait être dans chaque pièce de toilette.

Ici encore on trouva le remède. Les empoisonneurs et les empoisonneuses étaient les lions et les lionnes de l'époque, c'est-à-dire les plus grands seigneurs et les plus jolies femmes. Empoisonner ou seulement être soupçonné d'empoisonnement était du meilleur ton et vous mettait fort à la mode. On déconsidéra la chose en mettant en accusation cinq à six malheureux pris parmi les vilains et en les condamnant comme empoisonneurs, bien qu'ils fussent toute autre chose. Ce n'était peut-être pas fort légal, mais le résultat fut fort utile, car dès que la canaille fut censée se mêler de poison, les honnêtes gens n'en voulurent plus. Quant aux vilains,

ils furent exécutés en toute conscience, non comme coupables, mais comme remèdes.

Quand on cessa de payer chèrement les poisons ou, comme on les appelait alors, la poudre de succession, les savans cessèrent d'en composer, et ce bel art tomba si fort en désuétude, qu'aujourd'hui, pour empoisonner les rats, il faut se contenter de l'ignoble arsenic.

Encore, pour avoir le droit de donner une boulette à l'un de ces animaux, exige-t-on plus de signatures et de formalités qu'on n'en demandait autrefois pour empoisonner un prince, deux comtes et trois marquis.

Je sais bien qu'on a inventé l'acétate de morphine, l'acide prussique, etc., etc.; mais il faut tant de pilons, de cornues, d'alambics, de soufflets, de chaudières, de charbons, de pharmaciens, d'apprentis et d'argent pour en fabriquer seulement gros comme une noisette, que si le résultat n'est pas un très-gros héritage, on risque d'y mettre du sien.

Ajoutez que les jurés, assez accommodans pour un coup de couteau, une balle de pistolet, sont fort chatouilleux sur le fait d'empoisonnement.

Si les empoisonnemens prémédités sont plus rares que naguère, il n'en est pas de même de ceux qui se font par accidens : le vert-de-gris et les champignons emportent annuellement bon nombre de gens qui préfèrent la mort à l'ennui de faire étamer leur casserole ou à celui de vivre sans champignons. Il ne faut pas disputer des goûts, et je ne vois pas pourquoi on les empêcherait de se traiter à leur manière : respect à la liberté individuelle.

Une permission que je trouve moins logique et vraiment déplacée, est celle qui autorise ou qui tolère l'empoisonnement d'une population par du vin falsifié, du sel globerisé, du pain sophistiqué, de la viande gâtée, du

lait végétal ou minéral et des confections rouges, bleues, jaunes ou vertes dites *bonbons*, tenant beaucoup plus de l'art du peintre et du décorateur que de celui du confiseur.

Mais, dira-t-on, on condamne les sophistiqueurs, c'est ainsi qu'on qualifie aujourd'hui les empoisonneurs. — Oui, sans doute, on les condamne, mais à vingt-cinq francs d'amende pour avoir empoisonné cent personnes : c'est à vingt-cinq centimes par tête. En vérité, quelque peu que nous valions, l'estimation est un peu faible.

Un empoisonnement plus général et aussi plus encouragé puisqu'il est un des premiers revenus de l'Etat, c'est l'empoisonnement par l'alcool ou l'eau-de-vie qui tue régulièrement, en Europe, plus d'hommes que toutes les maladies réunies, en y comprenant la guerre et la famine.

Voyez : *Ivrogne, ivrognerie.*

POLTRON. Si vous voulez flatter un poltron, ayez l'air d'en avoir peur ; c'est la plus grande satisfaction que vous puissiez lui donner.

Les poltrons ont leur spécialité. Il est peu d'hommes qui aient peur de tout, mais il n'en est pas qui n'aient peur de rien.

Voyez : *Peur.*

POMMADE RÉGÉNÉRATRICE. Vous lisez dans tous les journaux, cent fois par an, en grosses lettres et en plus gros chiffres : *dix mille francs de récompense à celui qui prouvera que l'eau de* (nom en *i* ou en *a*) *ne fait pas repousser les cheveux.*

On pourrait, sans crainte de se ruiner, afficher à

côté : *un million de récompense à celui qui montrera un cheveu que la dite eau ait jamais fait pousser.*

Il n'en est pas moins vrai que le principal débitant de cette drogue dépense, par année, trente mille francs en affiches et en annonces, et pour cela, il faut bien qu'il en gagne au moins le double. Or, le flacon de son eau se vend deux francs, et il est, à Paris, quinze à vingt industriels bien connus qui font le même commerce, sinon avec un succès égal, du moins d'une manière très-prospère. Jugez, maintenant, combien il y a, en France, de chauves et d'imbéciles.

La province n'est pas moins riche que Paris en chimistes régénérateurs, et les topiques qui font pousser les cheveux et qui préviennent la chute des dents sont innombrables, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait encore beaucoup de gens pelés et édentés.

L'expérience suivante, dont je garantis l'authenticité, vous fera juger de l'efficacité de ces eaux miraculeuses :

M. M*** avait acheté à la fois, chez l'un des plus célèbres inventeurs, du baume contre la carie et de l'eau contre la calvitie. Il vantait beaucoup l'usage de l'un et de l'autre ; il n'avait plus de mal aux mâchoires, et son front se couvrait de cheveux nouveaux. Cela durait depuis un an. Les deux flacons étaient presqu'à sec, lorsque regardant l'étiquette, il s'aperçoit qu'il avait constamment employé l'eau des cheveux à se rincer la bouche et le baume des dents à s'oindre le crane. Ceci avait réussi au mieux ; mais il l'avait échappé belle, car si les topiques eussent eu plus d'efficacité, le malheureux aurait eu des dents sur le front et des cheveux aux mâchoires.

Voici ce qu'un vrai chimiste désintéressé dans la question aurait pu lui dire : « Mon bon ami, quand tous les perruquiers du monde se réuniraient en conseil,

quand ils vous graisseraient le chef de toutes les pommades qui existent sur la terre, quand ils l'inonderaient de toutes les huiles qui y coulent; quand, à leur suite, viendraient tous les dentistes chirurgiens ou non, docteurs ou opérateurs, avec toutes leurs eaux, tous leurs baumes, toutes leurs brosses, pinces et limes, ils ne vous feraient venir ni un seul cheveu ni une seule dent là où il n'en doit pas venir. S'il en vient, c'est que le germe ou la racine y est, et ce n'est ni l'eau ni la pommade qui les y ont mis. »

Si c'est là une chose certaine, s'il ne peut y avoir de remède autre qu'une perruque ou ses dérivés, pour mettre des cheveux là où il n'y en a pas, et qu'un ratelier d'émail ou d'ivoire pour remeubler une bouche dégarnie, pourquoi permet-on à tant de charlatans de tromper impudemment le public?

De ce charlatanisme éhonté, je ne citerai qu'un exemple :

Dans un rapport officiel de médecine légale, M. Dupuytren donna l'analyse chimique d'une teinture pour les cheveux et la signala comme inefficace et même dangereuse.

Peu de mois après, le même journal, le même charlatan répétaient : « cette célèbre teinture si vantée par l'illustre Dupuytren, etc. »

Voyez : *Annonces, charlatans, etc.*

PORTRAIT : UNE FEMME. C'est un amant qui parle; laissons-le dire :

Que cette femme est belle et séduisante! mais qu'elle me rend malheureux! Combien je voudrais ne l'avoir jamais vue. Par elle je deviens insensé.

J'en avais le pressentiment. Trois fois j'avais refusé

de lui être présenté. Je n'allais pas à ses fêtes; sans la connaître je la fuyais, je ne voulais pas être sa conquête, car être sa conquête c'est être sa victime, mais elle avait dit que je serais et sa conquête et sa victime : il a fallu que cela fût. Pourquoi l'a-t-elle voulu? J'étais le seul homme qui semblait la dédaigner.

Ce qu'elle veut est ou sera. Qui en doute se trompe. Elle a un ascendant invincible sur tout ce qui l'approche.

Quelle énergie dans ce regard si doux! Quelle force dans ce bras si rond, si féminin! Voyez cette poitrine ouverte, ces épaules larges et pourtant si grâcieuses, et ce cou si admirablement attaché sur sa base de marbre: c'est la femme dans toute sa puissance physique et morale, la femme de vingt ans, belle de jeunesse et d'avenir, mais la femme qui joue avec un cœur comme le tigre avec sa proie, la femme qui, maîtresse d'elle-même, semble se plaire aux douleurs qu'elle cause.

La mort et la volupté sont pour elle choses inséparables. De l'amour écartez le danger, le danger présent et terrible, offrez-lui cet amour avec le calme du cœur, cet amour sans angoisses, sans remords, elle le repoussera; son cœur restera vide. Elle n'aimera plus, parce qu'aimer ne sera plus une chance de mort.

L'autre jour, savez-vous bien ce qu'elle fit? Ah! je ne puis..... je ne dois pas le dire. Sa vie, la mienne, plus encore, le bonheur, l'honneur d'autrui étaient en jeu; oui, nous jouïons tout, et quand tout ne tenait qu'à un fil, quand chaque minute pouvait amener une scène de sang, elle était heureuse, dans chaque minute elle vivait un siècle; oui, alors elle aimait, elle était ivre de joie, d'orgueil. Ainsi est faite cette femme.

Ne croyez pas qu'elle vous poussera à un danger qu'elle ne partagera pas; elle a empêché un duel, un duel à mort, elle ne l'eût certainement pas fait si elle

eût pu y servir de second : si elle eût risqué d'être tuée avec son amant, elle eût fait tuer son amant.

Elle était immobile d'effroi quand elle le voyait, elle à pied, lancer son cheval à travers les précipices; mais elle, à cheval, près de lui, au bord de ces mêmes précipices, suspendue sur ce même abîme, où la moindre distraction, où le plus petit écart était la mort, là, de gaîté de cœur, provoquant le péril, elle s'y jetait pour l'y jeter avec elle, oui, elle le faisait sans sourciller. L'en empêcher, c'était impossible! Hésiter, c'était se livrer à son mépris, à ses sarcasmes : le courage de les braver, je ne l'avais pas.

Un jour, pourtant, tremblant pour elle, je balançai, j'arrêtai mon cheval comme si lui-même eût tremblé. Que fit-elle? Elle le frappa. Si j'eusse tardé, elle m'eût frappé moi-même. Oui, elle l'eût fait ou elle se serait élancée seule, et son regard alors, son regard méprisant, ce regard mille fois plus poignant que la mort, voilà ce qu'elle m'eût laissé pour adieu.

Ce regard, c'est l'insulte même, l'insulte qui voudrait du sang si ce n'était celui d'une femme.

Point de milieu avec celle-ci : dès qu'on cesse de l'adorer, on l'exècre. Oui, dès qu'on est calme, dès qu'on ne tremble plus pour elle ou par elle, on la hait.

Cet affront, elle me l'a fait. Un jour, elle osa ce que je n'osais pas ou plutôt ce que je rougissais de tenter, car c'était une insigne folie, un acte de témérité stupide. Elle partit en me jetant son infernal regard.

Alors, il fallut la suivre. La voir ainsi devant soi, et devant elle la mort, la mort hideuse, la mort qui ne laisse qu'un cadavre informe et déchiré! La suivre et ne pouvoir fermer les yeux en la suivant! Ah! mes cheveux s'en dressaient d'épouvante et ma main convulsive ne sentait plus les rênes; je ne sentais même plus le cheval

qui me portait, il semblait qu'un torrent m'entraînait : c'était un affreux cauchemar. Mes traits contractés devaient être ceux d'un réprouvé, car elle me dit : « Je vous aime ainsi. »

Quant à elle, rose et souriante, elle se plaignait que le vent la décoiffait.

Pourquoi donc, dans le danger, ne craint-elle rien ? Ce danger, est-ce qu'elle ne le voit pas ; ou bien n'existe-t-il pas pour elle ?

Se tuera-t-elle ainsi ? Peut-elle se tuer ? Oh ! je crois que non. Cette femme a une main d'acier ; elle arrête la mort à volonté.

Un jour, dans un salon, jouant avec d'autres jeunes filles, on parlait de sa force ; il lui fallait un poids pour l'essayer. Ce fut moi, comme le plus grand ou le plus fort, qu'elle choisit. Sans me prévenir, elle s'approche de moi, peut-être parce qu'en ce moment je ne m'occupais pas d'elle ; puis..... Mais je n'aime pas à raconter cette histoire. Que vous dirai-je ? pour montrer sa vigueur, elle me blessa ; le sang jaillit. Ainsi joue la lionne. Il est vrai que si j'étais mort, elle se fût tuée ensuite.

Et dans ce canot où je l'avais conduite, lorsqu'au large, surpris par la bourrasque, il y avait un danger réel, quand les autres femmes sanglottaient et priaient Dieu, que faisait-elle ? Elle regardait, elle rêvait ; pas un mot, pas une plainte, pas une prière. Est-ce la peur qui la rendait muette ? Non ; elle bâillait. Mais ses nerfs ébranlés amenaient ce spasme ? Non encore ; elle s'endormit.

Je pourrais citer vingt traits pareils. Est-ce bien une femme, une femme de ce monde ? Oui, mais c'est la femme reine, la femme démon.

Voyez-la danser : sa danse décente et modeste est celle

d'une personne noble et bien élevée, et pourtant il y a là quelque chose de la fille de Sparte, de la jeune fille qui lutte; elle semble danser comme tout le monde, et cette danse vous rend fou.

Il n'y a pas plus de mauvais valseur pour elle qu'il n'y a de mauvais cheval. Elle maîtrise l'un comme l'autre, et lance son cavalier comme son coursier: quel qu'il soit, il faut qu'il aille, et il ne s'arrête plus.

Mais prends garde à toi, danseur novice; ne t'enivre pas dans ce tourbillon. Parce qu'elle t'entraîne, tu crois la conduire: oh! qu'elle saura bien te détromper. Prends garde à toi, te dis-je, le précipice n'est pas loin.

Oui, cette femme vous ensorcèle. Elle fascine vos yeux, votre esprit, elle paralyse votre volonté. Vous n'êtes qu'un instrument dans la sienne, qu'une machine qu'elle tient dans ses doigts, qu'elle froisse, qu'elle écrase, qu'elle brise à son caprice.

Cet ascendant, elle l'exerce même sur son sexe. Les femmes la haïssent, et toutes sont à ses pieds. Partout où elle paraît, elle règne; partout où elle parle, on écoute, on obéit.

A-t-elle une conscience, une opinion, une couleur? — J'en doute. — Mais demeurerait-elle oisive devant une émeute, une sédition, une révolution? — J'en doute plus encore; elle s'y jetterait à corps perdu. — Pour qui? pour quoi? pour quel drapeau? — Qui peut le dire, et que lui importe! C'est une mêlée, c'est un péril à braver; il y a des blessures à faire, à recevoir. Là est sa place, à elle; là est sa volupté. Si vous saviez ce qu'elle a voulu!! O démon! qu'as-tu voulu ce jour où tu me serrais la main pour la première fois? qu'as-tu voulu? Dis-le, si tu l'oses.

Malheureux qui t'aime, mais plus malheureux mille fois celui que tu aimes ou que tu crois aimer, car as-tu

jamais aimé autre chose que le mal? Oui, tu aimes le mal, non pour le faire, mais pour lui sourire, pour l'affronter, pour dire: le voilà, et je m'en moque!

Oui, ce que les autres femmes fuient, elle le cherche; ce qu'elles font pour écarter un péril, elle le fait pour le faire naître, pour le rapprocher d'elle, pour le rendre plus pressant, plus inévitable. Dix fois par jour, je vous l'ai dit, elle se mettra entre la vie et la mort, et pis encore: en face de la misère, en face de l'opprobre. Et elle est jeune, elle est belle, elle est riche, elle est honorée, elle est heureuse, et elle tient à toutes ces choses? Pourquoi donc les met-elle en doute? Pourquoi les jette-t-elle au vent?

Est-ce la passion du joueur effréné qui dépose sa vie, son honneur sur une carte? Non, car ce joueur met cet enjeu contre de l'or. Elle, c'est contre rien. C'est une émotion qu'elle veut.

Mais la vie, mais la fortune, mais le bonheur d'autrui, pourquoi l'y joue-t-elle avec le sien? C'est que ce bonheur est plus que le sien. Jouerait-elle celui d'un être indifférent, d'un ennemi? Se suspendrait-elle sur l'abîme pour l'y suspendre? Oh! non; elle joue votre tête, elle joue son amant, parce que son amant est ce qu'elle a de plus précieux; c'est parce qu'elle l'aime plus qu'elle-même. Oui, c'est parce qu'elle donnerait mille fois sa vie pour lui, que mille fois elle le ferait mourir. Et vous ne croyez pas que cette femme est le démon!

POSSÉDER. Il n'est pas ici question du diable ni de celui qui en est possédé; nous ne voulons parler que de l'état de propriétaire, état tant envié et qui n'est pourtant pas toujours enviable.

« Du bien, c'est du mal, » disait M. de A***, l'un

de nos riches propriétaires terriers. En effet, il est tel marquis de Carabas qui, pendant toute sa vie, sue sang et eau pour l'administration de ses biens, et qui finit par mourir à la peine, tandis qu'il eut vécu heureux s'il n'eut eu qu'une fortune médiocre.

Non, posséder n'est pas chose aussi simple, aussi facile, ni surtout aussi douce qu'on le pense. Dépenser n'en est pas même toujours une.

Il est des gens fort à l'aise, et j'en connais, qui n'aiment pas la dépense, non par l'envie d'épargner, mais par l'embarras qu'elle donne et par les soins qu'il faut prendre pour se procurer un plaisir. La crainte de changer de place ou d'habitude est plus forte, chez eux, que la tentation de ce plaisir. Ces gens-là sont plus paresseux qu'avares : ce n'est pas la dépense qu'ils fuient, c'est le mouvement, c'est la nouveauté, car il y a des caractères qui craignent le nouveau comme d'autres redoutent ce qui ne l'est pas. Bêtes d'habitude, ils veulent manger du foin par la seule raison qu'ils en ont toujours mangé.

Ces gens amassent de l'or, faute de savoir l'employer. Ils ne savent même pas faire l'aumône, car c'est une peine encore que de donner : ne faut-il pas connaître à qui l'on donne? Ils aiment mieux qu'on les vole, parce que de ceci l'on n'a pas besoin de se mêler.

Mais cette satisfaction, on la leur refuse : ils ont le malheur d'être entourés d'honnêtes gens ; et c'est ainsi que l'or s'entasse dans leurs coffres, comme les balayures devant la porte de ce rustre qui n'a pas l'esprit d'en fumer son jardin.

Cet homme n'est pas un avare, je viens de le dire ; mais, dans son insouciance, il ne vaut pas mieux, car lui aussi enfouit sa richesse et ne sait la rendre utile ni à lui ni aux autres.

Voyez : *Propriété.*

POUDRE. Nous parlons de celle à poudrer, qui fut si long-temps à la mode et qui l'est encore chez beaucoup de sauvages de l'Amérique et de la mer du sud, à la seule différence qu'au lieu d'être blanche comme la nôtre, elle est rouge, noire, jaune, etc.

L'usage de la poudre était bizarre, mais il était commode pour ceux qui voulaient perpétuer leur jeunesse : tout le monde étant coiffé de blanc, personne ne grisonnait. On pouvait, à tout âge, se dire homme ou enfant, *ad libitum.* Aussi, c'est probablement de la poudre à poudrer qu'est venue cette expression : *jeter de la poudre aux yeux.*

Je me rappelle d'avoir vu, dans l'un de ces théâtres de province où l'on est debout au parterre, un de ces hommes poudrés qui, pressé par ses voisins, avait un singulier moyen de se faire faire place : quand leur contact le fatiguait, il éternuait en secouant la tête; il s'en échappait un nuage blanc qui, à l'instant, produisait son effet. Quand l'accident était oublié et que le contact recommençait, il renouvelait son mouvement et toujours avec le même succès.

Le jour où le bill qui établissait, en Angleterre, un droit sur la poudre, fut publié, un Anglais parut au parc Saint-James avec ses quatre chevaux poudrés à la française.

Pendant le siècle dernier et même au commencement de celui-ci, la veille d'une bataille, on frisait, poudrait et pommadait toute l'armée, depuis le général jusqu'au dernier fifre. Cet usage se maintint au plus fort de la révolution et pendant presque toutes les guerres de l'empire.

Lorsqu'en 1807 ou 1808, l'empereur décida que la troupe de ligne ne serait plus poudrée, il y eut des révoltes en faveur de la poudre et de la queue, son

complément ordinaire. Quant à la garde impériale, on n'osa pas y toucher, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on lui fit entendre raison sur ce point.

Louis XVIII conserva, jusqu'à la fin de son règne, la poudre et la queue; aussi les soldats l'appelaient-ils *le gros poudré*.

Je me souviens encore de la surprise que me causa, dans ma petite enfance, l'aspect de mon père que son valet de chambre poudrait. Chaque jour, je le voyais descendre tout coiffé, mais je ne savais pas comment cela se faisait. Le hasard me conduisit à la porte de son cabinet de toilette, et je vis le domestique qui terminait l'opération en l'entourant d'un nuage de poudre qu'il lançait au moyen d'une sorte de soufflet. Ceci me parut miraculeux, et depuis, je manquai rarement l'occasion d'aller coller ma figure à la vitre pour jouir de ce spectacle.

Je suis né un peu trop tard pour avoir été poudré, mais mon père m'a souvent dit qu'il n'avait pas huit ans, qu'on l'accommodait ainsi, qu'on lui mettait une petite bourse et qu'on lui attachait une épée au côté, ce qui devait faire une étrange marionnette.

La mode de la poudre, en s'éteignant, a ruiné un nombre considérable de fabriques et d'ouvriers qui n'avaient pas d'autre industrie. Elle a tué aussi, en partie, la profession de valet de chambre coiffeur, et jusqu'à certain point celle de perruquier.

Il est vrai que l'on fait un bien plus grand nombre de perruques, de toupets, de faux tours, de tresses, etc., toutes choses dont l'amidon dispensait, car avec trois cheveux, deux pour les faces, un pour la queue, comme dit la chanson, on faisait, à l'aide de beaucoup de poudre et de pommade, une coiffure assez présentable.

Privés de ces ingrédiens, presque tous nos jeunes gens paraissent chauves, et bientôt ils le deviennent en effet à l'aide de quelque mixtion dite régénératrice, toujours plus ou moins souveraine pour faire tomber les cheveux et les empêcher de repousser.

PRÉVOYANCE. C'est une erreur de penser que les animaux ne prévoient pas l'instant de leur mort. Ils le prévoient si bien, que lorsqu'ils se sentent atteints d'une maladie mortelle ou arrivés au dernier terme de la vieillesse, ils cherchent un refuge, un trou obscur, un coin solitaire pour y mourir en paix.

Les animaux domestiques que l'on conduit à la boucherie ou à l'abattoir, les chiens qu'on va pendre ou noyer, le savent. La résistance qu'ils opposent, les gémissemens plaintifs qu'ils font entendre, le tremblement nerveux qu'ils éprouvent, montrent assez leur terreur et leur désespoir.

Cette crainte ou cette prescience d'un danger est non moins frappante à l'approche des grandes convulsions de la nature, des orages, des ouragans, des tremblemens de terre. Plusieurs heures avant qu'ils ne se fassent sentir, quand l'homme lui-même est encore calme et insouciant, les animaux s'agitent et fuient.

Les éclipses de soleil les troublent moins qu'elles ne les étonnent. Alors, ils ont l'air de s'interroger entr'eux et de se demander: qu'est-il donc arrivé là-haut?

Je n'ai pas remarqué s'ils font attention aux comètes; elles ne se montrent ordinairement qu'à l'heure où ils dorment, et elles ne les réveillent pas.

Quant aux insectes et oiseaux de nuit, ils ne semblent pas s'en soucier. Il en serait autrement si elles étaient plus brillantes, comme elles semblent l'avoir été aux siècles passés, lorsqu'elles effrayaient tant nos pères.

Nos pères avaient-ils tout-à-fait tort, et n'était-ce point par un reste d'instinct ou de souvenir traditionnel qu'ils se méfiaient tant de ces astres capricieux et sournois?

J'ai toujours pensé que les comètes avaient joué plus d'un tour à la terre et qu'elles étaient pour quelque chose dans les divers cataclismes ignés ou aqueux dont elle porte les traces. La crainte de nos pères n'était donc que de la prévoyance.

Nous ferions bien de les imiter en ceci et de nous tenir un peu mieux en garde contre les révolutions, notamment contre celles de la terre qui, depuis quelques saisons, sont devenues fort malignes et pernicieuses.

Presque tous les malheurs des hommes viennent du défaut de prévoyance, et les hommes ne l'ignorent pas. Aussi, ceux qui en ont eu ont-ils joui, à certaines époques, d'une grande estime: on les a nommés prophètes et on les a mis au ciel. Il est vrai qu'en d'autres temps on les a qualifiés de sorciers et brûlés comme tels.

Voyez : *Oracles, prédictions.*

PRIÈRES. Les prières sont utiles, mais non pas toutes, car il y a prières et prières. Ce roi très-chrétien qui fait bénir ses armes pour qu'elles tuent le plus d'hommes possible, mérite bien de n'être pas exaucé.

Je ne m'explique pas trop sur quelle base rationnelle ni même sur quel motif plausible est fondée la croyance, presque générale, que les longues prières sont les plus agréables à la Divinité: selon moi, ce doit être les plus ferventes, les plus justes, les plus opportunes. Certainement, cet homme qui, dans un danger commun, se mettrait à genoux au lieu d'aider ses frères, ou cet ouvrier qui, du matin au soir en oraison, laisserait sa famille mourir de faim, ne ferait pas chose fort méri-

toire. Aussi, un matelot disait dans une tempête : « Mon Dieu ! je ne t'ai jamais importuné, sauve-moi, et je promets de ne jamais plus te prier de ma vie. » Sans doute ce matelot savait que le temps qu'emploient certains individus à prier Dieu, est souvent pris sur celui qu'ils devraient employer à le servir.

Les Kalmoucks ont trouvé le moyen de simplifier la prière : ils ont un cylindre sur lequel est écrit l'oraison ou le psaume, et sans autrement s'en occuper, ils tournent la manivelle et ne doutent pas de son effet sur la Divinité !

Je ne vois pas grande différence entre la façon des Kalmoucks et celle de nos diseurs de patenôtres, quand ils font filer entre leurs doigts les grains du chapelet sans songer à ce qu'ils font. Aussi n'est-ce pas ceux qui prient que nous blâmons, mais ceux qui en font le semblant.

La prière, la vraie prière est utile. En pensant à la Divinité, notre cœur s'élève, s'épure, se perfectionne.

Dieu est le principe de tout bien, la source de toute justice, de toute gloire, de toute lumière. La pensée de Dieu peut seule donner à notre être l'élan, la vigueur, la force nécessaires pour éviter le mal et arriver au bien.

L'être en pensant à Dieu appelle à lui une partie de la force, de la puissance de Dieu. Aussi, celui qui n'y pense jamais restera dans un état infime, car aucune idée grande, noble, généreuse, ne peut surgir en nous sans que Dieu n'y soit mêlé.

L'idée de Dieu est celle qui fait l'homme raisonnable et qui met une si grande distance entre lui et l'animal ; dès-lors, un homme qui ne pourrait avoir l'idée de Dieu n'aurait d'homme que l'apparence. Mais cet homme serait une monstruosité. On n'a jamais rencontré une peuplade assez dégradée ou assez arriérée pour qu'elle n'ait aucune connaissance d'une autre vie.

Nous le répétons donc : la prière contribue à nous sauver du mal, c'est-à-dire à adoucir celui qui nous a atteints et à détourner celui qui nous menace. Pourquoi? C'est qu'elle nous rend la confiance et par cela même double notre force. En nous rapprochant du ciel auquel elle s'adresse, elle nous donne en quelque sorte Dieu pour auxiliaire.

Ce qui prouverait seul son utilité, c'est qu'elle est dans le cœur de tous. On n'a besoin nulle part d'apprendre à l'homme à prier, et dans un danger il trouve toujours en lui un hymne vers le ciel. Aussi, il n'existe peut-être pas un seul individu, arrivé à l'âge d'homme, qui n'ait jamais prié Dieu ou son bon ange, ou son patron, ou une divinité quelconque. Le voleur, le meurtrier, le scélérat lui-même prie, et tant qu'il prie il vaut mieux.

Chose étrange, c'est que l'athée ou celui qui prétend l'être se surprend à prier. On ne détruit pas la nature; la prière est en nous et en émane malgré nous.

Un des plus grands supplices qu'on pourrait imposer à un coupable, à un homme qui souffre, serait de l'empêcher de prier; encore ne le pourrait-on pas. En vain nous le lui défendrions, nous étoufferions sa voix, nous le bâillonnerions : il prierait toujours.

Que Dieu change le cours de la nature par suite d'une prière de l'homme, cela ne saurait être, car en accédant au vœu d'un seul, il pourrait nuire à tous les autres : or, Dieu est juste avant tout. Mais que Dieu donne à celui qui l'invoque avec foi et persévérance la puissance du bien et la force qui sauve du mal, ou physique ou moral, c'est ce dont je ne doute pas.

Prions donc Dieu, prions-le souvent, mais souvenons-nous que c'est l'intention et non la longueur de l'oraison qui en fait le mérite.

Voyez : *Conviction.*

PROBITÉ *. La probité, comme l'entend notre civilisation, n'est souvent qu'un calcul, mais ce calcul est le plus juste qu'on puisse faire : c'est le meilleur de tous les placemens. Dès qu'un homme a le renom de probité, il trouve partout crédit ; or, le crédit, comme chacun sait, est une fortune. L'individu probe, connu pour tel, est, par cela seul, capitaliste ; et quelque peu riche qu'il soit en réalité, il y a plus de sûreté à placer sur sa tête que sur celle du millionnaire sans conscience. Ainsi, la probité, envisagée seulement comme moyen dans les affaires, comme spéculation, doit, en assurant nos intérêts, conserver ceux d'autrui ; elle est, pour tous, une garantie et une source de prospérité.

Ce qui est devoir et profit pour les particuliers, ne l'est pas moins pour les gouvernemens. Leur puissance, leur force sont fondées sur leur crédit qu'ils doivent autant à la fidélité à remplir leurs engagemens qu'à leur aisance effective. La France s'est enrichie en payant ses dettes. La probité fait donc aussi la fortune publique, et c'est sur elle que repose la stabilité des Etats. Que les hommes du pouvoir, que les chefs des peuples ne l'oublient jamais ; que dans toutes les circonstances cette probité devienne leur règle de conduite, elle ne les égarera pas et souvent même leur découvrira des ressources où ils n'en espéraient plus, car elle est le trésor des rois comme des peuples. Sans elle, point de réputation durable, point d'estime à attendre de la postérité ; sans elle, il n'est pas de grand homme, et si la probité n'est pas la gloire, elle est la première condition pour l'acquérir.

* Cet article a paru, en 1835, dans les *Mémoires* de la Société d'Emulation.

Dans les arts, dans les lettres, il n'y a pas de talent réel sans la probité : l'art, c'est la vérité; l'erreur ou l'imposture entache toujours l'homme et son œuvre. Sans doute, il y a de belles choses faites par des gens dont la vie ne fut pas honnête, mais leur cœur l'était quand ils les firent; et si, en les composant, ils eussent rêvé le mal, ces choses n'eussent pas été belles.

La probité exclut le charlatanisme; elle dédaigne le clinquant, ce vernis trompeur qu'applique la paresse pour cacher les taches. L'homme probe travaille à fond, travaille en conscience. La tâche du génie consiste dans la création de l'ensemble et aussi dans la science des détails dont chacun est encore une étincelle de l'artiste; son imagination commence l'œuvre, sa probité le finit.

Cette probité n'est pas seulement dans les faits, elle est dans les paroles. Un mensonge n'est jamais innocent; que vous le disiez, que vous l'écriviez, il est un mal; il n'en est pas d'excusable, il n'en est pas d'utile. La probité des paroles tient de si près à celle des actions, qu'un mot hasardé nous mène presque toujours à une démarche fausse; on croit, par un mensonge, réparer une erreur ou une inconséquence, et l'on tombe dans un gouffre: tout grand coupable a commencé par mentir, ne fût-ce qu'à sa conscience.

Que l'homme probe, qui veut rester tel, résiste donc à cette propension à exagérer, si commune, si entraînante. On ne veut d'abord qu'embellir le récit, qu'intéresser l'auditeur; la tromperie n'est encore que jeu du monde, que causerie de salon; mais rarement on en reste là. Dès qu'on a transigé avec la vérité sur une petite chose, on transigera bientôt sur une plus importante. C'est ainsi qu'on arrive à l'habitude de tromper et à la fausseté continue, car il est des êtres qui y parviennent et qui, toute leur vie, se trompent eux-mêmes en voulant tromper les autres.

Heureusement ce sont des exceptions : l'improbité totale est moins commune qu'on pourrait le croire; les hommes qui ont traversé le juste et le vrai sont assez rares. Mais il est beaucoup de cœurs abusés qui, par une fausse application de leurs droits ou de ceux d'autrui, se créeront des devoirs où il n'y en a pas, et ne les verront point où ils sont.

Il en est aussi, et ceux-là sont plus nuisibles, qui se feront une probité de détail pour se dispenser de l'autre. Ils seront honnêtes jusqu'à un certain point. L'improbité, pour eux, n'est que dans les petites choses, dans les petits moyens; dans les grands, c'est combinaison, c'est négoce. Ils ne voudront pas prendre une épingle, ils vous remettront fidèlement votre bourse, et ils imagineront une combinaison qui vous ruinera, et avec vous vingt familles, et qui les tuera peut-être.

Ces spéculateurs, quelle qu'ait été leur réputation financière, n'ont jamais compris la véritable honnêteté; celle-là jamais ne s'écarte de l'humanité, elle ne compose pas avec la justice. Il n'est pas de bonne foi partielle, spéciale et conditionnelle : le cœur véritablement probe l'est toujours et partout.

La probité naturelle peut quelquefois s'égarer par un préjugé fortement enraciné, par la coutume, par la tradition. Il est des peuples qui ne croient point voler en dépouillant un naufragé. Les riverains de la Bretagne, ordinairement bons et religieux, ne voient pas un acte répréhensible dans le pillage d'un navire que la tempête aura jeté sur leurs côtes : il y est venu, c'est Dieu qui l'envoie, il est à eux. Telle est leur morale; l'être injuste et malhonnête à leurs yeux, c'est le garde-côte qui les empêche de piller, et le propriétaire qui leur reprend son bien.

Ce sont là de ces erreurs funestes que les gouvernans,

et notamment le clergé, doivent s'efforcer de détruire par l'instruction; car si ces pauvres gens sont voleurs sans le savoir, le vol sera toujours commis, et quand bien même leur délicatesse naturelle ne serait point altérée par un désordre qu'ils regardent comme innocent, le dommage n'en est pas moins réel pour celui sur lequel il tombe. Ici, comme en toute chose, on aperçoit les dangers de l'ignorance: on est malhonnête parce qu'on ne connaît pas l'honnêteté; on est spoliateur parce qu'on n'a pas compris la propriété.

Ah! si chaque homme, chaque citoyen, chaque membre d'un Etat appréciait tous les degrés de cette bienveillance réciproque qui, sans distinction de rivage, de langue ou de couleur, nous dit partout qu'un homme est un homme; si toujours nous appréciions l'étendue de ces mots: *droit des gens*, combien seraient plus rares ces convulsions sanglantes, ces agressions injustes, ces coalitions, ces invasions, ces guerres qui amènent à leur suite toutes les plaies qui affligent la terre!

Parmi les devoirs de la probité, n'oublions pas ceux qui concernent la patrie: ils ne sont que trop souvent méconnus, et beaucoup d'hommes ne veulent pas ranger la loi civile parmi les préceptes de la conscience. Ils se trompent: l'obéissance aux institutions du pays fait partie de la probité du régnicole; il jouit des bénéfices d'une société, il doit en accepter les charges. Sans doute il a le droit de protester contre ce qui le blesse, contre ce qui lui semble injuste, mais il doit d'abord obéir et remplir les clauses du contrat. C'est donc un acte d'improbité que de vouloir, par force ou par adresse, se soustraire à un impôt, à un service; c'est un vol non-seulement fait à la masse, mais au voisin, car le centime que nous ne payons pas, il faut qu'il le paie; la corvée dont nous nous dispensons, il faut qu'il la fasse, et pour

nous sauver d'une fatigue ou d'une dépense, nous la faisons retomber sur un plus pauvre, sur un plus malheureux.

C'est aussi un acte d'improbité que commettent ces hommes qui acceptent ou sollicitent des fonctions pour ne pas les remplir. Quoiqu'elles soient gratuites, elles n'en sont pas moins, pour eux, une obligation d'autant plus sacrée qu'elle est volontaire; et quand ils font mal ou ne font pas ce qu'un autre ferait bien, c'est un dommage qu'ils causent au pays, un tort peut-être irréparable. De tels administrateurs sont souvent plus nuisibles que le fripon même: ce fripon cesse de prendre quand il s'est gorgé, et le désordre s'arrête; tandis que le mal causé par l'insouciance est sans terme, sans répit. La négligence de l'homme public n'est donc point compatible avec l'honnêteté.

Si l'on en a vu qui furent sans zèle, sans délicatesse, il faut convenir cependant qu'en France on compterait bien plus d'exemples contraires; on en trouverait même où la probité a été portée jusqu'au scrupule. On cite un avocat qui, par une erreur involontaire, ayant contribué à la ruine d'un de ses cliens, se crut obligé de lui abandonner tout ce qu'il possédait. Ceci était sans doute d'une belle ame, d'un cœur pur; mais l'application absolue de ce principe que l'on est responsable de tous les préjudices que l'on peut causer sans le vouloir, rendrait toute défense, tout conseil, toute assistance impossibles. Je dis plus: une probité que l'on mesurerait sur ses résultats et non sur l'intention, n'en serait pas une, car elle nous égarerait continuellement et deviendrait plus nuisible à l'ensemble que l'improbité même. L'honnêteté doit reposer sur ce précepte: *fais ce que dois, advienne que pourra.*

La probité n'est pas une vertu passive, elle est action.

Jamais elle ne peut être faiblesse. Si elle va jusqu'à l'abandon d'un droit commun, si elle est une concession à l'injustice, elle cesse d'être utile et devient un mal pour la masse, puisqu'elle est de fait un encouragement à l'indélicatesse qui spécule sur cette honnêteté négative et qui en profite contre l'intérêt de tous.

Quoique la probité ne soit qu'une et que le principe dont elle émane soit uniforme, il est peu d'états, peu de situations dans la vie qui ne puissent avoir des obligations spéciales et une honnêteté qui leur soient propres. En indiquer toutes les nuances nous conduirait trop loin, nous n'en ébaucherons ici que quelques traits.

La probité du magistrat, de l'administrateur, consiste non-seulement à être juste et soumis à la loi, mais encore à y soumettre ses administrés par ses conseils, son exemple et sa fermeté: homme de bien, il doit faire que les autres le soient.

La probité du chef de famille se compose à peu près des mêmes qualités. Administrateur, il est un père; père, il doit être administrateur: c'est de sa conduite que dépendra celle de ses enfans. Le père consciencieux a ordinairement un fils qui lui ressemble, car si le mal se gagne aisément, on peut dire la même chose du bien.

Le devoir spécial du commis, de l'employé, son honneur à lui, est d'être exact et assidu, de ne point perdre ou mal employer ce temps qu'il a vendu, de faire pour le public ce qu'il ferait pour lui-même, et surtout de s'instruire, car le manque d'instruction, quand il est volontaire, quand il peut compromettre les intérêts d'un tiers, est une improbité véritable.

Il est une vertu qui, plus que toutes les autres, a une influence directe sur le bonheur de la société, vertu surtout nécessaire sur le sol de la liberté: c'est

la probité de l'homme de lettres. Un mauvais livre n'est pas seulement un mal présent, c'est une peste qui frappe sur l'avenir et qui, des siècles après l'auteur, corrompra encore les générations futures. Oui, un homme qui écrit contre la morale, contre la vérité, est le moins probe des hommes; il en est le plus coupable. Pourquoi encourageons-nous son crime en lisant son œuvre, en le payant? Il y aurait bien plus d'écrivains honnêtes, s'il n'y avait pas tant de lecteurs qui ne le sont pas.

La probité des femmes a d'autres devoirs que celle des hommes. Cette probité, toute intérieure, toute de sentiment, devient, quand elle est comprise par l'épouse et la mère, la sauvegarde de la famille; elle fait le bien de tout ce qui l'entoure; elle est la paix du ménage et le bonheur de l'époux.

Elle se montre d'abord dans une franchise entière, dans l'absence de cette dissimulation, résultat peut-être de l'éducation que nous donnons à nos filles: impression première qui dirige ensuite les actions de la femme. Dissimuler est toujours un faux calcul, une erreur funeste. Que l'épouse oublie donc les leçons données à la pensionnaire et les subtilités d'une école imprudente; qu'elle redevienne ce que le Créateur l'a faite, bonne et simple. Qu'attentive et soigneuse, elle ne sépare jamais ses intérêts de ceux de son mari, de ses enfans, qu'elle les défende partout.

C'est cet esprit de famille, ce sentiment d'ordre et de conduite qu'il faut inspirer aux jeunes filles, à la plus riche comme à la plus pauvre. C'est surtout à en faire d'honnêtes femmes que les institutrices doivent s'attacher. Avec cette qualité, elles seront partout dignes de plaire, si ce n'est par leurs charmes, au moins par leurs bienfaits, car la probité d'une mère est

le plus sûr garant de la force morale et physique de ses enfans. La mère probe ne les abandonne pas à l'étrangère; elle les nourrit, les soigne, les surveille. Ainsi entourés, le malheur les respecte, les accidens les atteignent moins, leur santé se fortifie, et leur cœur reste pur et ferme : ils deviennent des hommes.

Jusqu'ici nous n'avons considéré la probité que sous un point de vue purement matériel et même local, c'est-à-dire dans ses rapports avec nos mœurs, nos habitudes, nos lois ; nous y avons vu moins une propension de l'ame ou une disposition innée, qu'une règle imposée, qu'une condition nécessaire de l'état social, sujétion indispensable pour obtenir la vie légale.

Cette probité, que nous pourrions nommer secondaire ou politique, n'est réellement qu'un moyen, car sans être dans la volonté, elle peut être constamment dans les œuvres. C'est une probité qu'on n'a peut-être pas, mais qu'on se fait, parce qu'elle est la base d'une position, l'outil d'une profession. Elle ne prouve pas la délicatesse du cœur, mais elle indique le bon raisonnement de la tête. Tel individu n'a jamais fait tort à qui que ce soit, parce qu'il habite un quartier où ce tort à autrui pourrait lui en causer un plus grand à lui-même. Il ne vole pas, pour n'être point puni et encore pour n'être point déshonoré, ou bien pour ne pas perdre son crédit; enfin il est honnête par peur, par intérêt, par ambition. Au fond, il n'est que spéculateur; sa vertu n'est qu'une règle de proportion qui a des résultats vrais parce que les chiffres le sont toujours; mais la proportion peut changer avec les nombres: la valeur d'un chiffre, du zéro même, est dans sa position. Cette probité de calcul pourrait donc être aussi de convention. Ainsi, la vertu devenant variable, l'acte malhonnête dans un pays ne le serait pas dans l'autre, et l'homme probe du jour

ne serait pas celui du lendemain. Certes, on pourrait argumenter longuement sur ce système et présenter à l'appui, des faits, des préceptes, des lois et même des codes entiers. Mais, avec une apparence de raison, il n'y aurait là que sophismes. La probité, la vraie probité, celle de Dieu, celle de la nature, est la même partout, parce qu'elle a apparu avec cette nature et qu'elle en fait partie.

Le sentiment du juste et de l'injuste, perfectionné par l'éducation, n'en est pas la création ; il ne dérive pas des lois humaines, il vient de l'ame, il touche à l'être, il naît avec lui. La preuve, c'est que le plus petit enfant, avec son premier besoin qui amène sa première pensée, aura la conscience d'une injustice ; s'il tient quelque chose à la main, ôtez-le lui de force, il se dépite, il s'indigne, et non-seulement il s'afflige, il pleure, il crie, mais tout en lui exprime la colère. D'où vient-elle? C'est que cet enfant regardait comme à lui ce qu'il tenait; sa volonté l'avait choisi, sa main l'embrassait ou seulement le touchait; là était son droit, premier droit de la terre; c'était sa conquête devenue son bien, sa propriété.

Or, s'il a ressenti cette impression, et il la ressent, n'en doutons pas, il est bien près de la reporter sur autrui et de savoir qu'en faisant subir à un autre la violence qui vient d'être exercée sur lui, il est injuste envers cet autre.

Que cet enfant convoite la dépouille de son camarade, qu'il lui ravisse son jouet, il ne le fera pas de la même manière que s'il le ramassait à terre. Voyez ses yeux dans l'une et l'autre situations, l'expression n'est point semblable. Ce n'est donc point la même intention qui le dirige, et avant qu'on lui ait défendu de dérober, il sait qu'il ne doit pas le faire.

J'irai plus loin, la brute même a aperçu la propriété.

Dans l'état sauvage comme dans l'état domestique, l'animal défend sa proie, sa touffe d'herbe, sa place, son nid. Quand il veut s'emparer de ce qui est au voisin, il prend ses précautions pour n'être point surpris : il attend qu'il dorme ou qu'il s'éloigne, enfin il ruse, il dissimule, parce qu'il a des motifs pour en agir ainsi et qu'il les connaît. Or, dès qu'un être a entrevu le droit d'autrui, il a le sentiment de la justice, par conséquent il est, jusqu'à certain point, susceptible d'y manquer sciemment.

Nous en voyons journellement des exemples : le chien est un animal essentiellement probe, puisqu'il mourra de faim plutôt que de toucher au repas qu'on a confié à sa garde. Sans doute le contact des hommes a perfectionné cette délicatesse ou cet instinct comme nous l'appelons, mais l'éducation ne fait pas naître l'affection dont le germe n'existe pas. Si le chien n'eut pas été susceptible d'honnêteté, si elle n'eut pas été en lui, quel moyen, quelle instruction aurait pu l'y mettre ?

On dira que c'est la crainte. — Non, car il est des animaux qui agissent ainsi dans un isolement complet. — Mais c'est le souvenir du châtiment. — Pas davantage ; on en a vu, gardiens fidèles peu de jours après leur naissance, et sans jamais avoir été maltraités ni même menacés.

La probité peut donc n'être pas une qualité acquise ; elle est innée et elle est commune à presque tous les êtres. Ensuite, elle croît ou décroît d'après les circonstances et présente mille variétés, mille incidens, résultats de la volonté ou de la faiblesse, de l'exemple ou des passions qui peuvent, jusqu'à certain point, fasciner cette probité, l'étourdir, l'endormir même, mais non l'étouffer. Tant que la raison n'est pas détruite, la probité vit en nous, elle y est quelque part.

Qu'est-ce donc que la probité? — C'est le sentiment de la réciprocité, et dès-lors le principe de la sociabilité; et ceci dans la nature comme dans la civilisation. Sans réciprocité, l'être, quel qu'il soit, homme, ange ou brute, ne pourrait pas vivre en société, parce que s'il ne comptait pas autrui, lui-même n'en serait pas compté; parce que la considération qu'on obtient n'est que la suite de celle qu'on donne ou qu'on promet; parce que sans échange il n'y a point de famille, et que si la force remplaçait le droit, il ne resterait plus sur la terre qu'un seul individu, c'est-à-dire le plus fort ou le plus habile. Mais réduit à cette solitude, sa force ou son adresse n'assurerait point sa conservation, aucune créature, dans l'univers, ne pouvant vivre seule.

Admettons qu'elle le puisse: un homme isolé aurait-il le moyen d'être probe? Non, dans l'acception absolue du mot, car la probité est un acte de propriété; et si la propriété existe par le seul fait de l'existence d'un possesseur, la probité ne peut cependant, dans cet isolement de l'avoir, trouver son application: ce propriétaire unique ne saurait voler personne, et cela par la raison qu'on ne peut rien prendre à qui n'a rien. Pour que la probité se manifeste, il faut donc la copropriété, c'est-à-dire un partage entre deux êtres au moins.

On dira que la probité peut s'exercer intérieurement, dans l'ame même et par intuition. — Peut-être, mais c'est toujours dans la supposition qu'il y a un autre être qui possède ou qui peut posséder.

La probité, sentiment inné, est donc une qualité réciproque, solidaire, et qu'on ne peut déployer dans l'égoïsme et la solitude.

Si elle suppose toujours la réunion de plusieurs êtres, elle comporte aussi des êtres d'une nature à peu près

semblable et dont les besoins et les passions sont de même essence. Entre deux individus chez qui les plaisirs, les douleurs, les désirs et la volonté seraient absolument distincts, entre lesquels enfin il n'y aurait rien de commun ou nul rapprochement possible, il ne pourrait y avoir ni bienfait ni grief: car ce n'est pas assez que deux créatures existent pour qu'elles puissent se mettre en rapport, il faut encore qu'il y ait en elles un organe sympathique et entr'elles au moins une sensation sur laquelle l'une ou l'autre ait prise.

De ce qui précède, on peut d'abord induire ceci : l'improbité exprime toujours un tort fait ou à faire.

Pour faire ce tort, il faut que la volonté prenne quelque chose qu'elle ne doit pas prendre.

Il faut, en outre, que cet objet soit à quelqu'un et encore que celui qui le prend le sache; car, si l'objet n'est à personne ou qu'il le croie ainsi, il ne commet pas réellement un acte de mauvaise foi.

Mais sans dérober matériellement, sans empiéter sur la propriété, on peut cependant commettre un acte d'improbité, en nuisant à autrui dans son individualité, en blessant son corps ou son ame, en lui causant une douleur physique ou morale. Pour cela, il faut avoir une influence sur cet être, savoir en quoi on l'a, et en le sachant, pouvoir combiner le moyen d'en faire usage.

Telle est la suite de calculs ou de sensations réfléchies qu'amène la conscience de la propriété. Or, l'impossibilité de ce sentiment d'où dérive directement la probité mère de la justice, son impossibilité, dis-je, quand il n'existait qu'un être propriétaire, explique la loi imposée au premier possesseur. La défense de Dieu à Adam, défense qui fait la base et le principe de toutes les lois et de toutes les religions et qu'on trouve sous des symboles

différens, dans toutes les traditions, pouvait seule ouvrir une carrière à la volonté. Pour que l'homme conçût le bien, il fallait lui donner la possibilité du mal; pour qu'il fût probe, il fallait qu'il pût ne l'être pas; et comme il était unique dans la nature, que la terre entière et tout ce qui la couvrait était à lui, une restriction était nécessaire. Ainsi seulement, l'homme pouvait comprendre la propriété, puisque c'est par la privation qu'on mesure la jouissance et par la comparaison qu'on pèse les choses. Ce n'était que par cette double voie que son libre arbitre, sa raison et sa justice pouvaient s'exercer, et qu'il devenait un être pensant, raisonnable, et susceptible du bien moral ou de la vertu.

La première qui a été offerte à l'être est donc la probité. C'est aussi de celle-là que dérivent toutes les autres; toutes, si nous les approfondissons, sont des nuances de la probité, comme tous les vices ne sont que la modification de la qualité opposée. Un homme probe non-seulement ne dérobe pas, mais il n'est ni envieux, ni menteur, ni séducteur, ni fourbe, ni médisant, ni calomniateur, car il n'est aucun de ces caractères qui ne dénonce une attaque à autrui.

C'est l'improbité, le désir de posséder ou l'orgueil de conquérir, qui fait la tyrannie, c'est-à-dire l'emploi de la force contre la faiblesse. C'est l'improbité qui nous empêche de sentir les droits de l'humanité ou qui nous entraîne à en abuser lorsque nous les connaissons. C'est elle qui fait la discorde, la guerre, enfin tous les maux de la terre. C'est la vertu contraire qui les guérit.

Nous résumons ce que nous venons de dire en définissant ainsi la probité:

C'est un sentiment plus ou moins développé, mais qui procède d'un principe égal dans tous les individus, et qui n'est mis en jeu que par le contact de plusieurs.

Réfléchie, réciproque, née en nous, conséquence de notre être, garantie de notre conservation, la probité fait partie du *moi* ou de cette ame qui dit : *je suis*. Or, la créature le dit dès qu'elle sent la vie, et elle la sent dès qu'elle s'agite pour la conserver.

Défendre ce qu'on a, c'est posséder, et de plus c'est savoir qu'on possède. Si on le sait, on comprend par cela même qu'on peut cesser de posséder, et on en conclut que quelqu'un peut nous enlever ce que nous possédons. Si nous admettons cette possibilité, et si nous avons senti le tort qu'il peut nous faire en nous dépouillant, nous sentons aussi celui que nous lui ferions en agissant de même envers lui.

La probité est donc la première combinaison de la nature, la première lueur de la conscience et de la raison, la première condition de la sociabilité, enfin la base comme le résumé de toutes les vertus, même de toutes les créations, car si elle est la source des biens, elle est aussi la toise qui sert à les mesurer.

PROBLÉMATIQUE. Ceci, en France et notamment à Paris, peut se dire des gens comme des choses : il est une foule d'individus dont l'existence, non moins que la personne, est toute problématique.

Ces problèmes vivans ne sont pas exclusifs à une classe de la société ; on en rencontre dans le salon du ministre comme dans le cabaret du coin ; seulement on les voit dans l'élément contraire à celui dont ils paraissent émaner. Par exemple, ce n'est pas chez le ministre de la guerre que vous rencontrerez un colonel problématique, c'est chez le ministre des finances ; tandis que ce sera chez le ministre de la guerre que vous trouverez le financier problématique ou le financier sans finance.

Le lion problématique, espèce d'ailleurs des plus répandues, est le seul qu'on voit partout tant qu'il est de ce monde, car le lion vit peu, et chaque année la ménagerie parisienne s'en renouvelle.

Rien de mieux nommé ou de plus véritablement problématique que ces dandys : leur vie est un mystère que nul n'a encore pénétré. Ils n'ont ni nom, ni place, ni revenu, ni talent, ni esprit, et pourtant on leur voit chevaux, voiture, groom, appartemens de luxe ; ils déjeûnent, dînent, soupent dans les cafés les plus élégans, et chose plus étrange, ils sont reçus dans la meilleure société. Cela dure peu, sans doute ; mais comment cela dure-t-il même un jour? Comment surtout cela commence-t-il? Là est l'énigme, et elle est grande. Il est vrai que le bagne en est parfois la solution.

Je ne tenterai pas de passer en revue toutes les catégories d'individus qui, dans une sphère plus ou moins brillante, vivent ainsi, à Paris, on ne sait de quoi ni comment. Le nombre en est si considérable, qu'on ne peut, à la lettre, faire un pas sans mettre le pied sur un problème. Trop heureux s'il ne vous saute pas aux jambes.

Les problèmes femelles sont peut-être plus communs encore. C'est sous la Restauration, si féconde en miracles, que l'on en vit le plus et des plus étonnans.

En voici un que tout Paris a pu admirer comme moi :

La femme d'un épicier-droguiste d'une petite ville de province, s'ennuyant un jour du bavardage des commères de son quartier, qui faisaient sa société habituelle, monta dans la diligence et vint descendre à Paris dans un modeste hôtel garni, avec quelques louis, fruit d'une longue et patiente économie. C'était peu pour devenir grande dame, mais elle voulait l'être : elle le fut.

Cette femme jadis belle, mais approchant la quaran-

taine, cette femme d'une éducation fort ordinaire, sans fortune, sans recommandation, roturière s'il en fut, dix-huit mois après recevait, dans son salon, la fleur du faubourg St.-Germain, et chose plus étrange, des évêques et des ministres. Chaque matin, vingt personnes faisaient antichambre chez elle. Sa recommandation donnait des préfectures, des recettes générales, des régimens, et je connais trois ou quatre gentilshommes, dont un était naguère pair de France, à qui elle a fait épouser de belles et riches héritières.

Par quelle moyen Mme de St.-U***, car c'est le nom qu'elle avait substitué à celui plus que bourgeois de son mari, était-elle arrivée à ce grand crédit? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir. — Est-ce par sa parenté? J'ai dit qu'elle n'en avait pas. — Par son mari? Il n'a jamais quitté sa boutique. — Par son amant? On ne lui en a jamais connu. — Par sa beauté? Elle n'en avait plus. — Par son esprit ou son instruction? Elle n'en avait jamais eu. — Par son luxe? Tout était convenable dans sa maison, mais rien de plus; si elle dépensait encore beaucoup d'argent, elle le dépensait sans désordre.

Tout le monde, le beau monde seulement, allait chez elle, et elle était reçu chez tout le monde. Là encore, et chez les plus fiers, on lui réservait une place d'honneur, on la choyait, on l'adulait: pourquoi? Personne n'en sait rien. Nul n'ignorait son origine et l'état de son mari. Chacun, *in-petto* peut-être, la considérait comme une intrigante, mais aucun ne le disait, et l'eût-il dit, il n'aurait su comment le prouver, car si elle recommandait elle n'intriguait pas, ne fatiguait pas de démarches trop répétées: elle demandait et obtenait, voilà tout.

Ceci a duré des années, et pendant ces années le droguiste, son époux, a continué à débiter ses drogues. — Venait-il à Paris? Nul ne l'y a vu. — Envoyait-il de

l'argent à sa femme? On ne le sait. Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'est pas enrichi, c'est qu'il ne s'est pas ruiné, c'est que son état de fortune a paru toujours le même et, ce qui semblera plus singulier encore, c'est que personne n'a jamais dit que Mme de St.-U*** se faisait payer ses recommandations ni même qu'elle recevait des présens. Qu'en conclure? C'est qu'elle était discrète et que ses protégés l'étaient aussi.

Après la révolution de Juillet, dès que le calme fut revenu, les habitués de Mme de St.-U***, qui n'avaient pas quitté Paris, allèrent s'informer de sa santé, mais ils trouvèrent son appartement occupé par un autre. La maison avait changé de propriétaire, puis successivement de portier et de locataires, de façon que nul n'y connaissait Mme de St.-U***.

Les plus persévérans de ses anciens protégés, ou si l'on veut les plus curieux, lui écrivirent dans sa petite ville, mais ils ne reçurent pas réponse; et depuis, ame qui vive n'a entendu parler de Mme de St.-U***.

Après ce fait, on n'en peut guère citer d'autres. Toutefois, je dois dire ici un mot de ces figures habituées des promenades et des jardins publics de la capitale, figures que tous les Parisiens vivans aujourd'hui, quelle que soit leur vieillesse, ont vues à la même place depuis que leurs yeux ont commencé à voir, que probablement leurs pères et grands-pères y avaient vues aussi, et qu'y verront encore leurs neveux et arrière-neveux.

Ces figures éternelles, ces représentans ou représentantes du Juif-Errant, car il y en a des deux sexes, sont généralement entre deux âges, ni vieux, ni jeunes, ni beaux, ni laids, ni riches, ni pauvres. Qu'ils soient vivans, on n'en saurait douter, car ils vont et viennent, marchent ou s'asseient. Mais d'où viennent-ils et où vont-ils? Nul ne le sait.

On ne peut dire davantage s'ils parlent, jamais on n'a entendu un son articulé sortir de leur bouche; jamais on ne les a vus dans la compagnie d'un être vivant.

Quant à leur costume, les hommes d'âge ont reconnu qu'il était sujet à des modifications, mais qu'elles n'avaient lieu qu'à des époques fort éloignées, dont le terme moyen était de vingt-cinq ans.

Lorsqu'elles s'effectuent, les plus indifférens s'en apperçoivent à l'ébahissement des voisins qui restent la bouche béante devant le chapeau neuf, la redingote refaite ou le châle renouvelé. Chez quelques-uns, c'est plus que de l'étonnement, c'est de la stupeur, car ils prétendent que c'est le signe certain d'une révolution.

La capitale ne renferme pas seulement des hommes et des femmes problématiques, on y rencontre aussi des animaux qui le sont: il y a des chevaux et même des ânesses problématiques. Les chevaux sont ces êtres immobiles qu'on voit attelés à un fiacre ou à un cabriolet, attendant la pratique. Insensibles au bruit, insensibles aux mouches, on ne sait pas bien s'ils vivent et s'ils ne sont pas un prolongement des ressorts usés de la voiture.

Quant aux ânesses problématiques, ce sont celles qui accompagnent dans les rues le lait qu'on veut administrer tout chaud aux malades; précaution prudente et pourtant qui n'a pas encore expliqué comment une partie de ces ânesses sont des ânes. Mais peu importe, si le lait chaud se trouve au fond du pot.

Je ne parlerai pas des monumens problématiques de Paris et je ne dirai qu'un mot de ses productions industrielles. La cuisine est au premier rang, et la quantité de mets incompris qui s'y consomment journellement, mets dont les efforts réunis de la chimie et de la médecine légales ne sauraient faire l'analyse, est presqu'incroyable;

et si l'on pouvait compter tout ce qui y entre, on reconnaîtrait que jamais les trois règnes n'ont fourni plus d'ingrédiens au grand-œuvre et à la pierre philosophale.

Heureusement que le vin de Paris, plus grand problème encore, est là pour faire digérer la cuisine. On a tant parlé de cette savante confection, toute spéciale à cette grande ville, qu'il me reste bien peu de choses à en dire. Personne n'ignore comment elle a pu suppléer à l'insuffisance de nos vignobles, et, par une habile application du campêche et de la litharge, rendre inutiles l'emploi du pressoir et les labeurs du vigneron. En définitive, la vigne n'est plus aujourd'hui qu'un objet de pur agrément et seulement propre à nous approvisionner de chasselas pour nos desserts et de raisin de Corinthe pour nos poudings.

La bière pourrait donner lieu à plus de controverse, non sur sa qualité problématique, mais sur celle de son utilité comme boisson économique. La grande quantité de savon qu'elle absorbe, augmentant le prix de cette matière si nécessaire à la blancheur du linge et à la santé publique, on s'est demandé s'il ne serait pas convenable de la faire mousser par tout autre procédé.

Nous pourrions maintenant passer aux sirops et ratafias problématiques, mais comme ils le sont tous, même ceux de ménage, on n'a rien à reprendre à une qualité qui tient à leur essence ou qui même la constitue.

Mais ce qui est réellement anormal et ce qu'on doit signaler comme un abus, c'est qu'à Paris l'air et l'eau sont aussi problématiques, c'est-à-dire qu'on n'est jamais sûr de respirer de l'air non respiré ou de l'eau de première main. Ajoutez qu'il y a aussi de la fausse eau; oui, de l'eau de fabrique! que l'on confectionne à l'aide des gouttières et autres exutoires, quand la composition en est moins coûteuse que le transport de la fontaine au logis.

A tant de problèmes, j'en ai encore un à ajouter, et ce n'est pas le moindre : c'est un gouvernement problématique. — Mais il marche, dira-t-on. — Et voilà justement le miracle.

PROFONDEUR DE LA TERRE. L'homme qui possède un terrain est propriétaire non-seulement de la surface, mais il l'est aussi du fond : ce terrain est à lui dans sa longueur, sa largeur, sa profondeur. Calculez alors jusqu'où cela peut aller.

Admettons que le globe terrestre ait deux mille huit cents lieues de diamètre : l'individu qui hérite d'un carré d'une perche n'en est pas moins le suzerain légitime d'une profondeur de terre, je ne dirai pas de deux mille huit cents lieues, mais bien de mille quatre cents, car il est juste de reconnaître le même droit au propriétaire antipode.

Dans une masse de terre de mille quatre cents lieues, que ne peut-il pas se trouver en or, argent, pierreries, sans compter les bitumes, les charbons et toutes les richesses historiques, géologiques, archéologiques, etc. Il n'est donc pas de si mince seigneur-terrier qui n'ait, enfouis sous ses pieds, plusieurs milliards à lui appartenant : il ne s'agit que de les déterrer ; il est vrai que la besogne est grande. Pourquoi ne l'y aiderions-nous pas ? peut-être y trouverions-nous aussi notre compte. Nous dépensons des sommes énormes pour aller découvrir, au milieu de l'Océan, quelque îlot perdu, qui n'est et ne sera jamais habitable que pour les goëlands et les oiseaux de tempête. Nous faisons plus encore, nous affrontons une mort presque certaine pour atteindre à quelque Tombouctou, cité superbe, Babylone africaine, qui, riche de deux à trois cents huttes de boue, vaut

un peu moins que le dernier village de Normandie, et, en nous cotisant de puissance à puissance, nous n'avons pas un pauvre million pour reconnaître le sol qui est sous nos pieds. Nos découvertes souterraines vont tout au plus à une demi-lieue, et les Chinois qui passent pour les Christophes Colombs de ces voyages subterranés, nous ont à peine dépassés de quelques cents toises; et nous nous croyons des savans en géologie! Que dirions-nous de celui qui se prétendrait anatomiste parce qu'il aurait examiné la peau d'un homme, et qu'en lui entr'ouvrant la bouche, il aurait découvert qu'il a des dents. Et pourtant, nous le répétons, quelle immense carrière d'études l'intérieur de cette terre ne nous offre-t-il pas, et que de choses n'avons-nous pas à y mesurer! C'est là seulement, que nous pouvons apprendre l'âge du monde. Déjà, dans cette première croûte, nous avons rencontré, avec les traces de quatre révolutions complètes, des ossemens d'animaux dont les types vivans n'existent plus et dont les formes, variant d'une époque à une autre, sont entièrement dissemblables. Nous avons trouvé, jusque dans les zones aujourd'hui glacées, des empreintes de végétaux qui ne peuvent vivre que dans les latitudes torrides : il faut donc que ces révolutions complètes aient été atmosphériques.

Or, pourquoi n'y aurait-il eu que celles-là? Et s'il y en a eu dix, douze ou plus, comme déjà l'on commence à l'entrevoir, pourquoi n'existerait-il que ces quatre catégories d'êtres fossiles? Si nous les trouvons dans les deux cents premières toises, pourquoi n'en rencontrerions-nous pas tout autant dans les deux cents secondes, et ainsi de suite? Pourquoi ces mines si riches à la surface ne seraient-elles pas plus riches à l'intérieur?

Pourquoi même l'histoire n'y recueillerait-elle pas sa part et ne rencontrerait-elle pas, dans ces profondeurs

inexplorées, des traces d'une civilisation éteinte? Tout est-il connu ou prévu sur la terre? Non, presque rien ne l'est encore; et à chaque découverte que fait la science, elle voit qu'elle n'a fait qu'un pas pour arriver à une autre.

On se récriera sur la difficulté et les frais de ces excavations: mais cette difficulté est-elle invincible? Ces dépenses sont-elles immenses? Sont-elles plus fortes que celles que nécessitent la levée d'une armée, son équipement et sa nourriture? Et dans quel but? Pour aller détruire une autre armée. Et pourquoi encore? Pour conquérir quelques champs qui, peut-être, ne seront pas assez vastes pour y étendre tous les corps de ceux que nous allons tuer. En vérité, nous pourrions mieux employer notre argent et nos bras!

Employons-les donc à expérimenter le sol; étudions sérieusement la géologie; tâchons, enfin, de savoir quelle est cette terre sur laquelle nous marchons, dans laquelle nous reposerons, et n'appelons plus ses entrailles la première pellicule de son épiderme.

PROPRIETE (*Mai* 1848). La propriété, c'est l'homme.

Le sentiment de la propriété est le premier que l'enfant éprouve. Sa première exclamation, quand ses yeux s'ouvrent, est pour demander ce qu'il voit; son premier geste, c'est pour le prendre; sa première menace, c'est pour le défendre quand il l'a pris. Oui, *tout est à moi:* c'est là sa conviction, sa première conscience; et cela est si vrai, que la moindre restriction à ce principe absolu excite sa colère, puis ses larmes, parce qu'il y voit un abus de la force et une suprême injustice.

Tout homme naît donc propriétaire, sinon de fait, du moins en idée, en désir et en volonté, et propriétaire

unique; car ce n'est que secondairement, par un sentiment qu'on lui inspire ou plutôt qu'on lui impose, qu'on lui fait admettre l'idée du partage. Abandonné à sa propre nature, si sa force répondait à son vouloir, ou si un calcul fondé sur l'expérience ne lui montrait pas un avantage à céder quelque chose, il ne cèderait rien, car le *moi* humain est exclusif.

C'est ce sentiment de la propriété, quand il n'est pas modifié par l'éducation et la religion, qui pousse l'homme à tant d'excès, de violences et de crimes ; mais c'est aussi du sentiment de la propriété qu'émanent toutes ses qualités, toutes ses vertus. L'un est la conséquence de l'autre. Ainsi, de la propriété naissent l'avarice, l'envie, la fraude, le vol, le meurtre; comme de la propriété émanent l'économie, la prévoyance, la charité, la générosité, l'ordre, la conduite, l'amour du travail, de la stabilité, celui de la famille et de la patrie. La presque totalité des qualités sociales et des vertus privées sont donc fondées sur la propriété.

La conscience elle-même ne se mesure et ne s'applique que par la propriété; car, qu'est-ce que la conscience? Le sentiment du juste et de l'injuste; en d'autres termes, la connaissance du bien et du mal. Comment puis-je faire du bien à un homme?—En lui donnant une part de ce que j'ai.—Comment puis-je lui faire du mal?—En lui prenant tout ou partie de ce qu'il a. Mais cet homme n'a rien, et je n'ai rien moi-même. Cet homme existe, et je suis le plus fort; alors, je puis m'emparer de sa personne, la tuer, la vendre, ou faire de lui mon serviteur ou mon esclave. L'atteinte à la personne n'est donc véritablement qu'une attaque à la propriété. Rendez cette atteinte impossible, il en résultera l'impossibilité du mal, et conséquemment du bien; et par suite de cette double impossibilité, vous perdrez le sentiment de l'un et de l'autre.

Vous le voyez, l'idée du bien et du mal, ou l'existence de l'homme moral, de l'homme penseur et raisonnable, est inadmissible sans celle de la propriété, ou du moins elle n'est pas applicable.

Nous avons supposé ici l'homme nu devant l'homme nu, mais ceci n'est qu'une supposition. La non-propriété absolue n'est réellement nulle part. Il n'est pas, sur la terre, un seul individu, quelque pauvre qu'on le suppose, esclave même, qui n'ait quelque chose à lui, ne fût-ce que la pierre sur laquelle repose sa tête, ne fût-ce que le morceau de pain qu'on lui donne pour vivre. Ce pain, dès qu'il l'a reçu, devient sa propriété; le lui reprendre, c'est un vol. Du plus au moins, la question est là. Aussi n'a-t-on pas encore rencontré de peuplade assez arriérée, assez sauvage, pour que la loi du *tien* et du *mien* lui soit entièrement étrangère.

S'il n'est aucun code, fût-ce même le code draconien, le code anthropophage, qui ne soit fondé sur ce principe, il n'est pas non plus de religion dont la propriété ne soit la base, car toute religion, toute croyance à une autre vie entraîne celle des récompenses et des peines. Toute récompense est un don, une concession, un bien octroyé et garanti. Toute punition est le retrait de ce bien; ou c'est un don encore, mais un don funeste: la mort, celle du corps, se donne comme la vie. Formulez donc une religion en dehors de la propriété présente et future, et vous verrez si quelqu'un vous comprend et si vous pourrez vous comprendre vous-même.

Nous avons dit: la propriété, c'est l'homme. Or, qu'entendons-nous par homme? Est-ce ce composé de sang, de chair et d'os, qu'un souffle fait naître, qu'un souffle tue? Non, ce qui constitue l'homme, c'est la faculté de penser, de vouloir, d'agir et de croire: c'est son ame.

Sur quoi sont fondés les actes de cette ame? Sur le désir d'avoir et de conserver. Or, l'idée de conserver est absolue; elle comporte celle de l'éternité, conséquemment celle de l'immortalité ou celle de Dieu même. Qu'est-ce que le matérialisme, qu'est-ce que l'athéisme? L'annulation de la durée, l'anéantissement de la vie, donc la destruction de la faculté de conserver, de croire, d'espérer: système désolant, contraire à la raison, contraire à la nature, et répulsif à tous; car, qui a dit *je suis* a dit *je serai*, a dit *je possède* et *je posséderai*.

Oui, la propriété, c'est l'homme; ôtez-lui la possibilité d'avoir ou seulement de désirer, dès ce moment il est inerte; car, remarquez-le bien, l'individu, quel qu'il soit et dans quelque position qu'il se trouve, n'agit que pour satisfaire un besoin et une volonté, ou pour se défendre du besoin et de la volonté d'autrui; or, le besoin, comme la volonté, n'a qu'un but: celui de prendre et de conserver. Que le but disparaisse, que l'homme ne le voie plus ou ne le comprenne pas, tout s'éteint en lui: passion, désir, volonté, pensée même; il ne reste rien qu'un cadavre.

C'est sur la propriété que repose l'avenir du travailleur et réciproquement; c'est avec ce qu'elle rapporte qu'on peut payer la main-d'œuvre qui la rend productrice. Que devient la richesse, quand la production s'arrête? Qu'on reste seulement une année, en France, sans travailler, et tout le monde y sera pauvre. La richesse est donc surtout dans l'emploi des bras de celui qui veut l'acquérir, car il n'a trouvé ni sac de froment, ni bourse remplie d'or gisant sur le sol; il lui a fallu les en faire surgir. Donnez à un individu toutes les terres labourables de la France, s'il ne les laboure ni ne les fait labourer, s'il n'a pas de bras pour travailler ni de moyen de payer le travail, il n'en mourra pas moins de faim

au milieu de ses terres. Ce n'est donc pas même le sol qui fait la richesse, c'est la volonté et le talent de l'exploiter.

On a dit que l'homme était fait pour travailler, c'est une erreur; il est fait pour posséder, et il ne travaille que lorsqu'il ne trouve pas d'autres moyens d'arriver à la possession. Otez-lui le désir de cette possession ou la certitude de la conserver, vous enlevez au travail son incitant, et au travailleur son courage. Vivant au jour le jour, il travaille juste autant qu'il faut pour satisfaire au besoin du moment; il ne garde rien ni pour lui ni pour ses enfans, et encore moins pour son voisin.

En dehors de la propriété, il ne peut donc y avoir de charité effective; on peut vouloir faire le bien, mais cette volonté est stérile.

Par là encore ou par la non-garantie de l'avoir, vous enfantez la paresse et l'insouciance; vous tuez non-seulement l'industrie, mais vous tuez les arts; vous ramenez l'homme à un état pire que l'état sauvage; vous le conduisez à la barbarie, vous lui enseignez que la violence fait le droit; que la terre est non pas au plus méritant, au plus capable, au plus laborieux, mais au plus fort ou au plus fourbe.

Vous le voyez, la propriété est l'axe sur lequel se meut le mécanisme social; partout l'avenir des peuples et leur sécurité présente reposent sur l'inviolabilité de la vie. Supprimez-la ou rendez-la douteuse, vous ébranlez l'édifice et vous en préparez le désordre et la ruine. Toutes les convulsions populaires, toutes les révolutions politiques, quelques couleurs qu'elles déploient, quelque désintéressement qu'elles affichent, n'ont point d'autre but que la confiscation plus ou moins prompte, plus ou moins déguisée de la propriété, ou son changement de main. On est révolutionnaire pour avoir quelque chose de plus que ce que l'on a, et une révolution est tou-

jours, quoiqu'on dise, la guerre de ceux qui veulent prendre contre ceux qui veulent garder. Qu'on étudie l'histoire des nations, on verra qu'il n'en est aucune qui n'ait péri par la destruction du principe de la propriété, destruction violente et immédiate commise dans la conquête, ou destruction lente opérée par le frottement politique, par l'usure gouvernementale, par le fisc, l'oppression ou l'ineptie.

L'ineptie! voilà, je crois, notre mal présent. La médiocrité rapace ou ambitieuse a surgi partout; elle nous tue, nous mourons victimes des rhéteurs et de leurs paroles torpides. Nous marchons au rachitisme ; nous étouffons sous l'éteignoir : c'est la consomption par la sottise. Décidément, notre époque est rétrograde.

PROPRIÉTÉ ET INDUSTRIE. Quelle est la différence de position entre celui qui possède et celui qui vit de ce qu'un autre possède?—C'est que la vie de celui-ci dépend d'un intermédiaire. Faites qu'elle n'en dépende plus, que cet intermédiaire soit tenu de le nourrir, alors la possession n'est plus qu'une question d'orgueil et non d'existence.

Ce riche Romain des beaux jours de Rome avait des esclaves qui, selon leur éducation ou leur savoir, remplissaient toutes les fonctions de sa maison, jusqu'à celles de médecin et de précepteur de ses enfans. Ces esclaves, nourris, logés dans le palais, profitaient de la richesse du maître, comme en profitent encore nos domestiques; ils avaient leur part de sa magnificence, de ses joies, de ses folies.

Il est vrai que ces gens étant à lui, il pouvait les battre et les tuer; mais il vint un temps où il ne le pouvait plus, la loi le lui interdisait : il n'avait le droit

que de les emprisonner, les donner ou les vendre. La situation de l'esclave était déjà moins fâcheuse.

Que l'esclave puisse se racheter en travaillant pendant un temps déterminé; que l'esclavage soit un contrat légal, un échange équitable de temps ou de liberté contre de l'argent, des vêtemens, de la nourriture, alors la position de l'esclave différera peu de celle de l'ouvrier libre, du soldat ou du marin enchaîné à son atelier, à son régiment ou à son navire.

Sans doute cet esclave, ne travaillant que pour sa liberté, n'aura rien à lui ou ne sera pas ce que nous nommons propriétaire; mais en ceci encore il diffère peu des cinq sixièmes de nos artisans qui, comme lui, sont esclaves de ceux qui les paient.

Qu'est-ce que la propriété? La première propriété de chacun est celle de son corps; toutes les autres n'en sont que la conséquence.

La terre est à Dieu qui l'a faite. Le premier homme qui y planta un arbre ou y traça un sillon, en fut, après Dieu, le premier propriétaire.

A lui donc est ce sol qu'il cultive, qu'il exploite, qu'il utilise. On ne peut, sans injustice, l'en expulser. On ne peut davantage en expulser ses enfans, qui ne sont que la continuité de lui-même et qui, comme lui, tirent, par leur labeur, parti de cette terre.

En ceci, nos lois sur l'hérédité sont d'accord avec nos mœurs, nos usages, nos convictions. Mais si nous examinons la question en dehors de nos habitudes, nous y verrons que chaque homme, dans le partage de la terre, n'a véritablement droit qu'à celle qu'il utilise; et s'il ne fait usage, ni pour lui ni pour personne, du sol qu'il possède, il doit y être contraint sous peine de déchéance ou de tutelle, ou bien encore de transmission immédiate à ses héritiers.

Ce n'est jamais le prodigue ou le dissipateur qui devient nuisible à la masse. Coupable envers sa famille, il ne l'est pas envers la société, comme l'est le thésauriseur et plus encore celui qui laisse sa terre en friche. Celui-là est un ennemi public.

Lorsqu'il y a tant de pauvres en Europe, comment y perd-on tant de terrain, soit en le cultivant mal, soit en ne le cultivant pas du tout? Combien n'avons-nous pas encore, en France, de champs stériles ou qui ne produisent pas la dixième partie de ce qu'ils devraient produire? C'est que le siècle est tout entier à l'industrialisme; c'est que tous les encouragemens, tous les honneurs, tous les profits sont pour le manufacturier; c'est que le plus méritant, à nos yeux, est celui qui s'est enrichi le plus vite. Mais comment s'est-il enrichi? Au prix de combien de larmes et de vies d'hommes a-t-il conquis le titre de grand capitaliste et de grand fabricant? C'est ce que nous ne lui demandons pas.

Il est vrai qu'il pourrait nous demander à son tour: est-ce ma faute, ou celle de la concurrence illimitée qui ne rend la fabrique possible qu'en lui sacrifiant la vie des hommes? Est-ce ma faute encore, ou celle de ce propriétaire de terrains qu'il ne cultive pas ou qu'il cultive à moitié, et qui oblige ainsi l'habitant des campagnes à se rejeter sur les villes et à y chercher du travail à tout prix?

Est-ce même notre faute à nous, manufacturiers et propriétaires, ou celle des gouvernemens qui, au lieu de s'entendre pour faire vivre les peuples, semblent d'accord pour les faire mourir, de ces gouvernemens qui sont arrivés à faire regretter le servage et l'esclavage, moins désastreux en résultat que ce qu'ils appellent aujourd'hui la liberté?

N'est-il pas étrange, en effet, que ce soient les États

réputés les plus libres et où les droits sont censés égaux, qui présentent les positions les plus inégales et le contraste le plus frappant entre l'immense fortune de quelques-uns et la dégradation et la misère de la multitude? Témoin l'Angleterre. A quoi donc lui ont servi son commerce, ses fabriques et la conquête de la moitié du monde, sinon à faire le peuple le plus pauvre, le plus malheureux, le plus écrasé d'impôts, dont l'histoire ait jamais offert l'exemple?

Si l'Angleterre avait employé à l'agriculture la centième partie de l'or et du sang qu'elle a versés pour le soutien et l'extension de ses fabriques, il n'est pas un seul Anglais qui ne fût aujourd'hui propriétaire, et les trois royaumes offriraient plus de familles heureuses que tous les Etats manufacturiers de l'Europe.

Que l'Angleterre, que la France à son imitation, persévèrent dans cette voie, l'Angleterre et la France périront, car tout peuple dont la richesse n'émane pas de son sol, tout peuple qui ne vit et ne veut vivre que par ses fabriques ou son commerce, tout peuple enfin qui n'est pas laboureur, n'a et ne peut avoir qu'une existence éphémère. Quelle que soit la forme de son administration, il succombera, tôt ou tard, sous le poids de la misère des masses.

La première garantie de durée pour un gouvernement, son premier moyen d'aisance et de moralité pour ses sujets, le seul peut-être, c'est l'agriculture. Que ce gouvernement ne perde donc pas de vue, dans la répartition de ses éloges et de ses récompenses, que l'homme le plus utile, l'homme qui fait le plus de bien à l'homme, est celui qui fait produire annuellement à son champ la nourriture la plus saine et la plus abondante, et qui en nourrit le plus d'individus.

La conséquence de ceci, c'est que la misère de l'Eu-

rope a aujourd'hui pour cause, bien moins le non emploi des bras ou l'absence de travail, que la mauvaise direction donnée à ce travail et l'inique répartition de son produit qui, en enrichissant l'un, ne donne pas même à l'autre le pain nécessaire pour le faire vivre.

La fabrique et l'industrie ne pouvant enrichir que le petit nombre, ne doivent donc être encouragées que là où la terre est stérile ou la culture impossible, ou bien lorsque cette culture, en employant tous les bras qu'elle peut employer, a fait vivre tout ce qu'elle pouvait faire vivre.

Si ceci est une vérité, le moyen d'extirper la pauvreté en France, en Angleterre, partout enfin où il reste des terres à cultiver, est de *limiter la fabrique* et *d'étendre la culture*.

Par quels moyens les gouvernemens européens arriveront-ils à ces résultats?

1° En réduisant successivement les droits de douanes; puis, en arrivant, sans secousse, au libre échange pour les produits manufacturés, en commençant par ceux de luxe.

2° En traitant, d'un commun accord, la question des salaires, et en les mettant en rapport avec les besoins de la vie.

3° En ne laissant au commerce et à l'industrie que les bras qui ne sont pas utiles à l'agriculture.

4° En combinant le tarif des céréales et de tout ce qui sert à la nourriture du pauvre, de manière à en maintenir partout le prix aussi bas qu'il peut l'être, sans décourager le producteur.

5° En employant tous les bras sans travail et, au besoin, ceux des soldats, au défrichement des terres non boisées, restées propriété de l'Etat, et à la mise en culture de tous les champs laissés en friches par

leurs propriétaires, sauf ensuite à compter avec ces propriétaires.

6° En limitant, autant que faire se peut, l'usage de l'eau-de-vie et de tous les alcools, qui sont une source de dépenses, de crimes et de maladies, notamment pour les classes pauvres.

Aucun de ces moyens n'est impossible, ni même bien difficile; il suffit de vouloir les employer. Le voudra-t-on? Je ne le crois pas. Hélas! depuis des siècles, l'expérience nous prouve que les Etats puissans ne s'entendent et ne se coalisent que pour dépouiller les plus faibles et se partager leurs dépouilles. Heureux encore s'ils ne se les disputent pas et si les vainqueurs ne s'entr'égorgent pas sur les cadavres des vaincus!

PROTECTEUR. Quand vous voudrez être protégé par un roi, un prince, un ministre, ne vous adressez ni à son père, ni à sa femme, ni à son frère, ni à ses enfans, ni à ses amis, mais bien à son médecin; en l'absence de celui-ci, à son dentiste; en l'absence de tous les deux, à son perruquier ou à son valet de chambre: et soyez assuré que vous vous en trouverez bien.

PROVERBES. On s'étonne de ce qu'on ne fait plus de proverbes, et l'on en conclut que nous avons moins de bon sens que nos pères. Les proverbes étant l'expression de l'expérience et de la raison du peuple, le peuple qui n'en fait pas, a-t-on dit, n'a ni expérience ni raison. L'arrêt est trop sévère. La vérité est que nous ne faisons plus de proverbes parce qu'ils ne sont plus à faire; en d'autres termes, parce qu'ils sont faits.

S'ils ne l'étaient pas, on les ferait certainement. Il se

peut même qu'on les ait faits plusieurs fois, c'est-à-dire que morts dans un siècle, ils soient ressuscités dans un autre.

Il est des individus qui parlent toujours par proverbes, bien qu'ils n'en aient jamais appris. Les proverbes sortent d'eux comme les champignons sortent des couches, sans qu'on sache d'où en vient la graine. Il semble que leur cerveau en soit le nid. Chez eux, pas une pensée, pas un geste, pas une acclamation ne se manifeste autrement. Leur premier cri fut un proverbe, leur dernier râle en sera un.

Les bonnes femmes, celles que le vulgaire ignorant ou jaloux appelle commères, y excellent entre toutes, et il est à croire qu'il n'est pas un seul proverbe célèbre qui n'émane d'elles. S'il en est auxquels des auteurs de renom ont mis leur signature et dont ils ont enrichi leurs œuvres, indubitablement ils les leur ont volés.

C'est par des proverbes que les bonnes femmes dirigent leur ménage et élèvent leurs enfans. Leur confesseur, quand elles sont dévotes, pourrait en faire un beau recueil, car leur confession n'est qu'une suite de proverbes plus ou moins adaptés à la circonstance et qui défilent un à un en manière de péchés. C'est à lui à distinguer les gros des petits. Aussi peut-on compter que c'est avec un proverbe à la bouche qu'elles aborderont le souverain Juge.

PUBLICITÉ, PRESSE. La liberté de la presse a un avantage, même dans sa licence et son injustice. C'est que ses calomnies paralysent toutes les autres. Lorsqu'une méchanceté n'est que verbale, lorsqu'elle n'est imprimée que dans un journal de province, lorsqu'elle ne l'est pas à vingt mille d'exemplaires et répandue dans toute l'Europe, celui qui en est le héros et qu'au-

trefois on eut appelé la victime, ne s'en inquiète pas plus que si un ivrogne lui eut, en passant, jeté une injure, et le public n'y attache pas plus d'importance.

Si, nonobstant cette indifférence du public, il est encore quelqu'homme politique qu'affecte une épigramme, il doit, pour consolation, se dire qu'il la mérite ou qu'il ne la mérite pas. S'il ne la mérite pas, le public en fait bientôt justice. S'il la mérite, c'est un avis qui peut lui être utile.

Au lieu de faire de la presse un flambeau pour éclairer, disent les ennemis de la presse, on en a fait une torche pour incendier. — Ceci a pu être vrai naguère. Aujourd'hui les choses ont bien changé : la presse, chez nous du moins, ne sert plus qu'à battre monnaie. Tout livre est une spéculation, tout journal une exploitation : le faire produire le plus possible, tel est le but. La gloire, la conscience, l'opinion ne figurent dans l'entreprise que comme conséquences très-secondaires. Quand la vérité y paraît, c'est donc qu'elle s'y est glissée inaperçue ou qu'elle rapporte un liard de plus que le mensonge.

L'opposition elle-même n'est qu'un rouage industriel. Quand l'écrivain a l'air de moraliser et de régenter le pouvoir, c'est que là encore il voit une chance de profit et qu'il espère se faire acheter plus cher.

De la moralité à l'immoralité d'un journal, de sa couleur blanche à sa couleur rouge, la différence n'est que dans celle d'un million à deux.

C'est cet exemple de la presse qui a, plus que toute autre chose, contribué à démoraliser, je ne dirai pas la nation, mais le gouvernement. Il n'a plus vu que gens à vendre, il les a achetés. Mais, comme je le remarquais, si la presse a ses inconvéniens, elle a aussi ses avantages, et avec celui que j'ai indiqué ci-dessus, elle en a un plus

appréciable encore : c'est que là où elle règne, il n'y a pas d'autre tyrannie possible.

Nul doute que le pays le plus heureux et le mieux gouverné serait celui qui pourrait l'être par une presse éclairée et morale. Mais si cela est possible, c'est au moins chose bien difficile, parce que la presse morale a pour ennemie celle qui ne l'est pas, et qu'il n'y a pas de presse incorruptible en face d'un peuple qui l'accepte corrompue.

Au surplus, puisque dans l'état où est aujourd'hui cette presse, l'opinion n'est plus qu'une marchandise et le journalisme une transaction purement commerciale, il serait juste d'en soumettre les produits à la juridiction des tribunaux de commerce, ou tout simplement à celle des prudhommes. On rapprocherait le chiffre du prix de revient de celui de vente ; on examinerait la qualité du travail et de la matière, c'est-à-dire du sujet des articles et de leur confection. Si les dits articles étaient sophistiqués, si la matière en était de qualité nuisible, si enfin la denrée n'était pas loyale et marchande, ou si elle était vendue au-dessus du tarif ou du cours, le vendeur serait poursuivi conformément à la loi.

Que vous demandais-je ici ? Une bonne balance et des poids bien étalonnés.







QUADRILLE. On nommait autrefois quadrille un groupe de chevaliers qui figuraient, bardés de fer et la lance au poing, dans un carrousel, où, de temps à autre, ils laissaient un bras, une jambe et parfois leur tête, brisée d'un coup de masse ou d'un tronçon de lance.

Aujourd'hui, un quadrille est une réunion de jeunes gens des deux sexes, dansant de très-bon accord et ne s'attaquant que du regard et parfois d'une douce parole.

J'aime autant cette façon que l'autre: car si l'on y blesse quelquefois un cœur, on y brise moins de têtes.

Le quadrille moderne, en ménageant à chaque couple, sous les yeux des parens, un tête-à-tête, est fort bien inventé comme préliminaire du mariage, et l'on ne saurait dire combien il aide de mères à placer leurs filles.

Ce n'est pas que les quadrilles, comme on les exécute en bonne société, soient une chose bien récréative pour les tiers, c'est peut-être le contraire. Il n'en est pas ainsi dans la mauvaise: quiconque n'a pas vu danser un quadrille au Château-Rouge par les célèbres du jour, n'a rien vu; et lorsqu'un danseur fait lestement passer une jambe sur la tête de sa danseuse et avec l'autre fait sauter le chapeau de son vis-à-vis, sans même lui faire cligner l'œil, je dis que c'est une grande et belle chose.

Parmi les danseuses, on en a vu tenter cette passe aventureuse, mais on l'a trouvée un peu excentrique et la pudeur du bon gendarme s'en est effarouchée.

Quant à élever cette jambe à la hauteur de sa hanche, ce n'est en rien sortir des convenances, et s'en scandaliser serait un ridicule. La police même, en face du suffrage universel, a dû y renoncer.

N'ayant à traiter que des quadrilles, je ne dirai rien des valses et des polkas qui les valent pourtant physiquement et moralement, si elles ne valent même mieux. Décidément, la danse a fait des progrès depuis le siècle de Louis XIV; le grand roi lui-même en conviendrait s'il daignait encore y figurer.

On appelle aussi quadrille la musique qui sert à les danser. Tel musicien est célèbre pour la composition de ses quadrilles; tel autre pour leur exécution. C'est une nouvelle porte ouverte à la gloire et à l'immortalité, et tel ou tel grand homme dont on voit, chez tous les marchands d'images, le portrait, orné d'une lyre et d'un laurier, n'est autre que l'illustre compositeur de cinq quadrilles qui ont fait fureur pendant tout l'hiver de l'an de grâce 1847.

Depuis cette époque, les auteurs de quadrilles ont eu une grande concurrence à soutenir, et leur respectable figure s'est vue maintes fois détrônée de sa place habi-

tuelle par celle non moins illustre de nos sept cent cinquante représentans de l'éloquence et de l'urbanité française.

QUADRUMANE. Animal à deux mains et à deux pattes. L'homme est un quadrumane, mais le nom s'applique spécialement aux singes. On pourrait aussi l'accorder à la taupe qui a une petite main presqu'humaine, et à l'écureuil qui se sert de sa patte mieux que certains individus de leur personne entière.

Les quadrumanes marchent le plus souvent à quatre pattes, mais il en est qui se posent volontiers sur deux pour peu qu'on les y encourage.

Les hommes n'ont-ils jamais marché à quatre pattes? C'est une demande que les naturalistes se sont souvent faite. Quant à moi, si la question m'était posée, je la résoudrais par la négative, sans affirmer pourtant, vu la direction que prennent les choses, qu'ils n'y marcheront pas un jour.

Ceci, peut-être, ne serait pas un mal, car si l'on voulait considérer la question sans prévention et seulement comme système d'équilibre, j'y verrais pour l'homme en place, un moyen assuré et très-rationnel de doubler son aplomb et d'éviter bien des chûtes.

QUARTIER. C'est encore l'un de ces mots aux significations contradictoires; car on dit également bien deux quartiers de porc et deux quartiers de noblesse: telle est la richesse des langues modernes.

Il y a aussi les quartiers d'un soulier, les quartiers d'une selle, les quartiers du pied d'un cheval. Ce qui n'empêche pas de dire: les quartiers du roi, puis, les beaux

quartiers en parlant des plus belles rues d'une ville, ou bien s'il n'y en a que de laides, des rues habitées par les belles dames ou à défaut par les riches.

Pour plus d'un citadin, son quartier est sa patrie; il haïra ou méprisera l'habitant du quartier voisin ni plus ni moins qu'un Turc méprise un Grec, ou qu'un Bas-Breton hait un Anglais. Pourquoi? Il ne vous le dira pas et pour cause.

Une armée prend ses quartiers d'hiver, ses quartiers de rafraîchissemens; c'est là qu'elle va se refaire après la campagne.

Demander quartier, c'est demander la vie, quand, à la suite d'un combat, l'adversaire nous tient l'épée sur la gorge ou le pistolet au front.

Qu'on ne fasse pas de quartier, dit un général qui prend l'offensive et va s'emparer d'assaut d'une ville assiégée; alors on tue tout: hommes, femmes, enfans. C'est ainsi qu'on devient illustre et qu'on obtient des statues et presque des autels.

Le quartier est aussi le terme échu, celui où l'on doit payer son loyer: époque de discorde et de guerre.

Quartier était jadis un terme de blason: c'est la partie d'un écusson qui porte des armoiries différentes. Le premier blason de l'écu, à droite du côté du chef, s'appelle franc-quartier.

Pour être reçu chevalier de Malte, il fallait huit quartiers ou huit générations de noblesse.

On dit aussi, sur nos marchés et dans nos halles, un quartier de fromage, un quartier d'agneau, etc.

Dans nos régimens, il y a des quartiers-maîtres. Veut-on dire par là des quarts de maîtres ou des maîtres de quartiers? Non, ici la partie est plus que le tout. Un quartier-maître est aujourd'hui un officier, tandis qu'un maître, en terme de marine, est un sous-officier:

maître d'équipage, maître timonier, maître calfat; c'est qu'en France chaque état, chaque arme, chaque administration a son argot ou un patois qui lui est propre: vrai moyen de s'entendre.

Les collèges mêmes n'en sont pas exempts: le maître de quartier y est le maître d'études, ou le pion comme disent les écoliers.

Un quartier est aussi une caserne: je rentre au quartier, dit le soldat.

Quartier a encore bien d'autres significations, mais qui tiennent plus aux localités qu'à la langue.

QUELQUES QUESTIONS. (*Avril* 1848). PREMIÈRE QUESTION. La concurrence sans ordre, sans entente, la concurrence poussée à l'excès n'est-elle pas dommageable à l'industrie et au consommateur, et ne serait-il pas utile de la régulariser?

S'il y avait danger à limiter la concurrence quant à la production, à la fabrication et à la vente en gros, ce danger existerait-il pour la vente en détail? La réduction du nombre des débits, notamment de ceux de liqueurs, de café, d'épiceries, etc., n'aurait-elle pas un résultat utile?

Moins nombreux et vendant davantage, ces établissemens ne vendraient-ils pas à un prix moins élevé?

La surveillance des ventes étant plus facile, les falsifications et les fraudes dont le pauvre est victime, ne seraient-elles pas plus rares?

Enfin la misère, les infirmités, les rixes et les crimes qu'amènent les cabarets, ne diminueraient-ils pas dans une proportion égale à la réduction de leur nombre et des occasions de s'énivrer?

DEUXIÈME QUESTION. La cause de la misère en France

vient-elle de la surabondance de la population ou de la mauvaise répartition de cette population?

Est-elle dans l'absence du travail ou dans la distance qui sépare le travailleur des localités où l'on manque de bras?

Le mode le plus efficace de réduire la misère ne serait-il pas de mettre le travail à la portée du travailleur?

Pour arriver à ce résultat, les maires ou les conseils municipaux ne pourraient-ils établir, de mois en mois, la liste des individus de leur commune qui manquent d'ouvrage et qui en cherchent?

D'un autre côté, les cultivateurs, les manufacturiers, entrepreneurs de travaux, chefs d'ateliers ne pourraient-ils déclarer à leur mairie le nombre et l'espèce d'ouvriers qu'ils prévoient pouvoir employer?

Ces renseignemens étant réunis à chaque chef-lieu d'arrondissement, ne serait-il pas à propos d'y ouvrir un bureau où tout maître irait demander des ouvriers, et tout ouvrier réclamer du travail?

Ces bureaux d'arrondissement ne pourraient-ils correspondre entr'eux et diriger les travailleurs sur les points qui en seraient dépourvus?

Le gouvernement ne devrait-il pas se charger de cette répartition des bras ou tout au moins de la publication par quinzaine ou par mois, des demandes d'ouvriers et du tarif des prix offerts?

Ne pourrait-il faciliter le déplacement de ces ouvriers, soit en leur délivrant des feuilles de route, soit en se réservant dans les concessions de lignes de fer, un nombre de places qui seraient données, à titre gratuit ou à très-bas prix, aux pauvres ouvriers voyageurs?

A défaut du gouvernement, une société charitable ne pourrait-elle arriver à ce résultat, procurer du travail à ceux qui en manquent et pourvoir à leur transport d'un lieu à un autre?

Enfin, faute d'un mode purement gratuit, une agence établie sur une grande échelle et dont le tarif serait annuellement déterminé, ne pourrait-elle, à un prix modique, pourvoir au besoin mutuel des maîtres et des ouvriers en les mettant partout en rapport et en les préservant ainsi d'un chômage ruineux, d'emprunts usuraires, et surtout de l'intervention coûteuse des bureaux de placement ou des agens d'affaires?

Si ces facilités données aux travailleurs ne procuraient pas des ressources à tous, n'y aurait-il pas quelqu'autre voie d'y suppléer et de rétablir l'équilibre entre le travail et le besoin, équilibre que tend tous les jours à détruire le perfectionnement des machines? Cette voie ne serait-elle point dans la meilleure répartition des ressources de la charité, ou dans l'aumône faite avec discernement?

Les aumônes telles qu'elles sont appliquées aujourd'hui diminuent-elles la misère d'une manière sensible, et la continuité de cette misère vient-elle de leur insuffisance ou bien de leur mauvais emploi, c'est-à-dire de leur application aux individus qui n'en ont pas besoin, au détriment de ceux à qui elles sont nécessaires?

Ne serait-il pas possible en réunissant ces aumônes, d'en faire un moyen de travail permanent, ou, du moins, une prime d'encouragement, non à l'oisiveté, mais au labeur?

En outre des établissemens coloniaux, le gouvernement ne devrait-il pas avoir, sur divers points de la France, des fabriques, des ateliers de constructions et de défrichemens, des exploitations agricoles, refuges toujours ouverts aux individus sans travail?

A l'aide de ces établissemens multipliés jusqu'à l'extinction complète de la misère, ne pourrait-il pas devenir le régulateur du prix des journées, et avoir un fond de réserve afin que ce prix pût toujours être établi sur celui du pain?

Ce tarif légal ne mettrait-il pas fin à ces discussions incessantes entre les maîtres et les ouvriers, discussions qui tôt ou tard amèneront une révolution sociale?

Devant un tel danger cent fois plus à craindre qu'une invasion aujourd'hui peu probable, ne devrait-on pas réduire de moitié, ou au moins d'un tiers, le budget de la guerre? N'obtiendrait-on pas ainsi les moyens de donner du travail à tous, et de rétablir partout la confiance avec la paix intérieure?

TROISIÈME QUESTION. Une meilleure répartition de la nourriture ou son emploi rationnel, ne contribuerait-il pas à arrêter l'étiolement de la race humaine, dans nos grandes villes, où l'insuffisance et la mauvaise qualité de cette nourriture nuisent au développement de beaucoup d'individus et les conduisent à une mort précoce?

Si cette question est résolue par l'affirmative, ne serait-il pas utile de rechercher la cause de la perte de tant de substances nutritives dissipées par négligence ou par ignorance des moyens de préparation et de conservation.

On demande aussi si l'on ne pourrait pas reporter sur les hommes, l'abri, la nourriture et les soins accordés aux animaux dits de somme et de trait, de l'aide desquels nous pouvons nous passer depuis l'application de la vapeur aux machines et aux moyens de transport?

Ceci ne serait-il pas à plus forte raison applicable aux animaux de luxe? Ce qu'on donne pour pitance en grain, en pain, en viande, aux chiens, aux chevaux, ne pourrait-il substanter un nombre égal d'enfans et prolonger leur vie?

QUATRIÈME QUESTION. Le gouvernement, ou à défaut les capitalistes ne pourraient-ils pas s'occuper de l'assainissement du logement du pauvre? Le premier embellissement de nos villes, de nos bourgs, de nos villages,

ne devrait-il pas être de raser ces bouges infects où le peuple languit sans jour, sans eau, sans air, et d'élever à leur place des maisonnettes saines, propres, aérées, ayant des portes qui ferment et des fenêtres qui s'ouvrent? N'en doutez pas, la moitié des maladies du pauvre viennent du logis; la moitié de ses vices en viennent aussi. Si les cabarets sont si constamment habités, c'est que les maisons ne sont pas habitables.

QUIPROQUO. Le quiproquo a tué plus de gens que la peste, et l'on se brouille, l'on se bat, l'on s'égorge bien moins pour des torts réels que par malentendu; aussi, les individus qui entendent mal sont-ils généralement plus susceptibles, plus querelleurs que ceux qui entendent mieux.

D'ordinaire, les quiproquo amènent des incidens fâcheux; cependant on a quelques exemples du contraire.

Un petit commmerçant, de mon voisinage, fait un jour une commande de trente barriques d'huile d'olive. Par un malentendu, son correspondant de Marseille lui en envoie trois cents: le pauvre marchand qui ne pouvait, qu'à grande peine, couvrir le prix des trente barriques, et qui, en honnête homme qu'il était, n'achetait que ce qu'il pouvait payer, se crut perdu ou, ce qui revenait au même pour sa probité, à la veille d'une banqueroute.

Mais la Providence veillait. Une hausse générale des denrées fit doubler le prix des huiles: il vendit les siennes, devint un gros négociant; il est aujourd'hui rentier et millionnaire.

Un employé nommé Lebrun, commis à douze cents francs, jeune et capable, mais sans fortune ni protection et débutant dans l'administration, reçoit, sans l'avoir demandé, un fort bel avancement, puis bientôt un se-

cond, puis un troisième, bref, en deux ou trois ans le voilà chef.

Il ne savait à quoi attribuer tant de bonheur, quand le mystère s'éclaircit: le prince architrésorier Lebrun avait un cousin de son nom, il l'avait recommandé à un ministre, et par un quiproquo, l'on avait pris pour le cousin du prince celui qui ne l'était pas.

L'on répara le mieux possible la méprise en poussant le vrai cousin, mais l'autre avait l'avance; l'Empire s'écroula, et le légitime Lebrun ne put atteindre son homonyme.

J'ai connu un héritier par quiproquo, mais qui l'était en toute conscience; il connaissait peu sa généalogie et croyant que le légataire la savait pour lui, il jouissait, sans remords, d'une belle fortune, lorsque par une circonstance fortuite il reconnut l'erreur: il n'hésita pas un instant, s'informa du véritable héritier, le découvrit et lui remit son héritage, capital et intérêts.

Cet héritier était un vieillard. Il avait une fille; elle était belle; mais pauvre, elle était restée fille. Devenue riche, elle eut trouvé dix maris. Le vieillard ne voulut pas d'autre gendre que l'homme qui lui rendait son bien; la demoiselle fut complètement de son avis. Notre ex-héritier l'épousa donc; il fut bon fils et bon époux. Comment en aurait-il été autrement? il était honnête homme.

QUOI. Façon d'interrroger quand on a mal entendu ou qu'on ne veut pas entendre. C'est plus souvent encore une habitude, assez peu agréable pour les oreilles et aussi pour ceux qui n'ont pas de temps à perdre et à qui, avec ce malheureux *quoi*, on fait répéter deux ou trois fois la même chose.

Si quelques gens additionnaient, chaque soir, tous les *quoi* qu'ils ont dits dans leur journée, ils en seraient effrayés eux-mêmes, et au bout de vingt-cinq années ils verraient qu'ils en ont employé une tout entière à dire *quoi*, pour en faire perdre au moins autant à ceux auxquels ils l'ont dit.

Plaît-il est la traduction honnête du *quoi*, qu'on ne doit jamais dire à un supérieur. Mais *plaît-il* ne vaut pas beaucoup mieux, lorsque lui aussi devient un tic et qu'on le répète à tout propos.

Pour dégoûter du *quoi* les puristes, car ils se le permettent comme les autres, nous leur dirons qu'ainsi isolé et comme formule d'interrogation, *quoi* n'est pas français. Il ne l'est que comme exclamation d'étonnement ou d'indignation : *Quoi! vous osez! Quoi! vous avez commis cette action!* Si l'on veut l'employer comme interrogation, il faut dire: *De quoi s'agit-il? A quoi pensez-vous?* Mais le *quoi* tout seul n'est permis qu'aux corbeaux, pies et corneilles, et à mon excellent ami, M. D***, qui mourrait certainement d'asphyxie s'il restait cinq minutes sans le dire.





RAIE. De toutes les créatures, il n'en est peut-être pas dont l'aspect soit plus effrayant que la raie : sa forme plus large que longue, sa queue satanique que termine un dard, ses yeux louches et inégaux, les tubercules armés de crochets qui couvrent sa peau en font réellement un être hideux pour nous; car, certainement, les raies entr'elles se trouvent fort belles.

On dit que la raie n'a pas le caractère mieux fait que la figure, et que les autres poissons n'ont guère à se louer de ses procédés.

Les hommes aussi ont eu à s'en plaindre; la torpille, raie sournoise et qui se cache sous le sable, a quelquefois joué aux baigneurs de fort vilains tours, en les électrisant comme aurait fait un professeur avec sa machine.

On dit qu'il existe dans les mers de l'Inde une raie que les marins appellent le grand diable, et qui atteint jusqu'à soixante pieds de largeur; elle peut, sans s'incommoder, avaler un homme.

Si la raie a ses défauts, si elle n'est pas belle, elle a aussi ses qualités : la grande consommation qu'on en fait à Paris et ailleurs l'indique suffisamment. On voit que si la raie mange son homme de loin à loin, l'homme le lui rend bien.

RAISON. DE SON INFLUENCE SUR LA FORME. La raison n'est que la pensée mûrie par l'expérience et la réflexion. Chose acquise, elle a pour précédent l'instinct qu'elle remplace en beaucoup de cas, mais qui, pourtant, la sert toujours et qui, souvent aussi, la remplace à son tour.

En réalité, l'instinct et la raison n'ont qu'une même base : l'intelligence.

Il y a, dans le passage de l'instinct à la raison, changement de spécialité intellectuelle; aussi l'être, à son début dans la forme humaine, semble-t-il moins capable de fournir à ses besoins matériels et de veiller à sa conservation que le plus brut des animaux.

C'est que cette raison en se dégageant de cette matière a, nécessairement, moins d'affinité avec elle, et qu'elle commence à placer la vie hors de la terre en s'élevant vers le ciel.

La raison étant la conséquence de l'application des facultés et de la réflexion, et le raisonnement n'étant lui-même que la mise en œuvre de la raison, aucun être, en s'éveillant pour la première fois sur cette terre, depuis sa déchéance ou son expulsion du ciel ou d'un monde meilleur, n'a pu trouver en lui la raison; il n'a

dû l'acquérir que par une expérience de la vie terrestre et en obtenant successivement une série de pensées, en mesurant ces pensées, en les rapprochant et en les combinant.

La raison comme l'instinct qui n'en est qu'une nuance, est donc toujours une chose acquise; elle n'a, dans sa plénitude, été donnée à aucun, et ses degrés de croissance suivent toujours ceux des efforts que chacun fait pour l'obtenir.

Ainsi, c'est seulement après avoir traversé un grand nombre de formes que l'être devient raisonnable; il le devient par cette expérience que laisse le souvenir et qui, dès la naissance, se manifeste en lui par ces actes, ces désirs, ces volontés, ces idées que nous nommons innées.

Ce n'est donc pas des impressions d'une seule existence, d'une seule face de la vie, que se compose la raison, mais de l'ensemble de toutes les sensations passées dont la mémoire s'attachant à l'ame a survécu à la forme.

Ainsi, l'instinct d'un animal des classes les plus rapprochées de l'homme, est le résumé des sensations, des pensées, des volontés qu'il a retenues de son passage dans d'autres formes inférieures; tandis que la raison de l'homme se compose de tous les instincts qui lui restent de sa vie animale, instincts perfectionnés par l'expérience et le rapprochement.

S'il s'agit d'un homme supérieur, à ce résumé de tous les instincts animaux il faut ajouter celui de sa raison précédente, car il n'est pas à croire qu'il arrive aujourd'hui à l'état d'homme pour la première fois.

C'est par la conséquence de ceci que, dans le ver, la masse des idées innées ou des souvenirs qu'il apporte en naissant, est moins étendue que dans l'oiseau, et elle l'est plus dans l'homme que dans l'un et l'autre; il suffit

d'examiner un jeune sujet de chaque espèce pour en être convaincu. A mesure que l'être grandit, il voit plus loin devant lui, et cela parce qu'aussi il voit plus loin en arrière ou qu'il a la conscience et l'expérience de plus d'évènemens passés.

L'instinct et la raison étant ainsi transmissibles d'une forme à une autre, ce que nous avons fait pour perfectionner notre esprit et l'instruction que nous avons acquise dans une vie ne sont pas perdus pour une autre vie. En vain, la vieillesse semble éteindre notre intelligence et en effacer les souvenirs, ils ne font que sommeiller et nous serviront plus tard, car rien de ce qui est inhérent à l'ame n'est destructible. L'ame peut reposer momentanément, mais jamais elle ne peut rien oublier. C'est dans cet oubli impossible qu'est surtout la punition du mal comme la récompense du bien.

Nous le répétons: l'être qui fait des efforts pour étendre son intelligence y parvient. Nous en avons journellement des preuves, et ceci dans l'animal comme dans l'homme. C'est par cet effort ou cette volonté que ce que nous appelons instinct, dans cet animal, produit des actes qui approchent de la raison.

Si l'animal peut devenir plus que l'animal, comment l'homme ne pourrait-il pas atteindre plus haut que l'homme? Aussi y atteint-il.

Si la raison s'étend selon que la pensée s'élève et se complique, on peut croire que la forme se complique dans la même proportion, bien que cette complication ne soit pas toujours immédiatement visible à nos yeux, parce qu'elle commence par la forme interne ou celle qui touche à la substance de l'ame.

Nous voyons donc la matière suivre toutes les modifications croissantes de la pensée. Il en serait de même des modifications décroissantes; mais nous avons supposé

ici un être allant toujours en avant, c'est-à-dire acquérant sans cesse de nouvelles pensées, les retenant par le souvenir, et les combinant d'après un principe juste. Mais s'il n'acquiert aucune de ces pensées, ou s'il les perd après les avoir acquises, l'intelligence ne s'étendant pas, la forme ne gagnera pas davantage; l'être restera indéfiniment au même point.

Si l'être, sans perdre ses idées ou son intelligence acquise, en fait un mauvais emploi en l'appliquant à des combinaisons fausses, à des actes contraires à cette intelligence même, ou à ce qui est juste et droit, il résultera de cette marche anormale un effet rétrograde qui doit aussi se reporter sur la forme et la faire descendre d'un ou plusieurs degrés.

Il en est ici pour la formation d'un corps par l'application des facultés créatrices de l'ame, comme il en serait de l'emploi, plus ou moins raisonné, des couleurs sous les pinceaux d'un peintre, qui fera un chef-d'œuvre ou une croûte selon ce qu'il aura de science et de génie et qu'il en saura user.

Dans l'être comme dans le tableau, tout se pose où la pensée le pose; et le plus ou le moins de mérite de l'ensemble vient de la distribution plus ou moins logique des matériaux. Ces matériaux, en servant à l'œuvre, ne la constituent donc pas: ici, comme toujours, c'est l'intelligence, c'est la réflexion qui édifie.

Et cette réflexion, cette raison mère de l'œuvre, ne peut naître comme l'œuvre même que de la volonté.

Là, comme partout, le bien produit le bien, le mal produit le mal. De l'absence du bien et du mal résulte la stagnation. Si l'être ne fait rien pour conserver ce qu'il a, ou s'il fait ce qu'il faut pour le perdre, il le perd; et quand il l'a perdu il faut qu'il l'acquière de nouveau.

Il y a donc ici une action complexe : l'effet physique suit l'effet moral, et le développement intellectuel amène la progression matérielle ; enfin, l'extension des organes ou leur accroissement de puissance donne à l'ame le moyen de faire un pas en avant, ou plutôt l'y pousse naturellement, comme elle la rejetterait en arrière si elle avait pris la marche contraire.

Telle est la création, telle elle se continue et se continuera sans cesse : l'impulsion divine n'a point de terme ; elle est éternelle comme le principe dont elle émane, elle est égale pour toutes les créatures. Chacune est ainsi ce qu'elle s'est faite : elle est où elle s'est mise. L'homme est homme parce que, soutenu par la main de Dieu dont il s'efforce de se rapprocher, il s'est fait homme. Il devient ange parce qu'il se fait ange, ou il retombe à l'état animal parce que, s'éloignant de son principe divin, il s'abrutit et se fait animal. Toujours libre dans son choix, s'il rencontre en lui des obstacles, c'est que lui-même les y a créés ; nés de sa volonté même ou de l'abus qu'il en a fait, ils indiquent la plénitude de sa liberté : les entraves qu'il éprouve dans une vie sont la conséquence des actes d'une autre vie.

Ainsi, la différence de forme parmi les êtres vient de la différence de raison. La différence de raison vient de la différence de conduite ou de la combinaison plus ou moins logique des pensées.

Ces pensées qui survivent à la forme, pensées heureuses ou malheureuses, douces ou cruelles, justes ou fausses, se manifestent à chaque renouvellement de forme, par les prédispositions que chaque être apporte en naissant.

Reconnaissons donc ceci : la progression comme la décroissance de la raison, de même que celle de l'instinct, enfin, l'état de chaque créature a été, est et sera

toujours la conséquence d'une même cause : *la volonté.* Tous les êtres émanent de *Dieu.* A tous il a donné les mêmes facultés et la liberté d'en user. La dissemblance des individus ne provient que de l'usage inégal qu'ils ont fait de ces facultés. Leur forme et leur intelligence présentes donnent la mesure de leurs actes passés, de même que leur forme et leur intelligence futures donneront la mesure de leurs actes présens.

La raison peut croître jusqu'à certain point sans que la forme change de classe ou de degré, et ce qui le prouve, c'est la différence, c'est la variété de figures et d'intelligences qui existe parmi les êtres d'une même famille.

En outre du perfectionnement individuel, il y a aussi un perfectionnement d'ensemble, et chaque être en gagnant par sa propre expérience doit gagner aussi par l'expérience des autres, notamment chez les classes assez avancées pour établir et conserver des monumens aidant à leurs souvenirs.

La forme présente étant la conséquence de la forme passée, c'est toujours la même intelligence, la même raison qui croît sous des formes diverses : en d'autres termes, c'est l'individualité qui chemine à travers des corps différens. Ainsi, nous pouvons prendre pour une succession d'êtres l'apparition successive d'un même individu. Pourquoi? C'est que cet individu n'a pu acquérir assez pour arriver au type supérieur, ni perdre assez pour tomber au type inférieur; alors il change d'enveloppe sans changer de forme ni de classe.

La raison, chose acquise, a donc aussi son organe acquis, organe qui commence seulement à apparaître dans l'homme et qui, probablement, est son signe distinctif et constitutif, ou celui qui, en établissant la différence entre lui et le plus intelligent des animaux,

détermine sa forme d'homme, forme qu'il perd dès qu'il cesse d'avoir ce même organe.

Cet organe n'existe pas dans les espèces inférieures ; aucun autre ne peut l'y remplacer : témoin l'impossibilité qu'éprouve la brute de comprendre certaines causes, certains effets.

Mettez le plus riche palais, le plus beau temple sous les yeux d'un singe, il n'y verra rien de plus qu'un monceau de pierres, et quels que soient vos efforts, vous n'arriverez pas à lui faire apprécier la beauté de l'édifice ; parce que l'instrument de cette conception, de cette pensée n'est pas en lui.

Il est également des hommes abrutis au point de ne pouvoir rien saisir de rationnel ; ces hommes, cependant, sont nés avec l'organe de la raison : la preuve, c'est qu'ils sont hommes. Cet organe n'est peut-être qu'engourdi, mais s'il est anéanti, ils ne renaîtront pas sous la forme humaine.

J'ignore si je me fais comprendre, et pourtant ceci me semble chose palpable. Une œuvre de génie annonce certainement le génie de celui qui l'a conçue et exécutée, et annonce aussi l'existence en lui des organes nécessaires à cette conception et à cette exécution. Or, pour qu'un autre puisse concevoir, apprécier et mesurer notre œuvre dans toutes ses parties, en sentir les beautés et les défauts, et les sentir au même point que nous-même, il faut qu'il ait autant de génie que nous, peut-être davantage. Cet être un jour arrivera à faire comme nous, parce que nous ayant compris il a eu en lui les mêmes ressources que nous et les mêmes instrumens, et qu'en outre, ou de plus que nous, il peut profiter de notre expérience.

Les êtres humains qui, par suite de leurs efforts précédens, naissent au point de raison où meurent le

commun des hommes, doivent, s'ils persévèrent dans cette voie progressive, s'élever de plus en plus au-dessus de cette majorité. Leurs organes suivront nécessairement les progrès de leur intelligence, et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au point de perfection de formes que comporte la terre.

Arrivée là, l'ame ne pouvant plus se constituer sur cette terre que des organes au-dessous d'elle-même, se portera ailleurs et s'y manifestera sous la forme qui, dans l'échelle extra-terrestre, suit la plus parfaite des formes de l'organisation humaine.

De la position de l'individu placé au sommet de l'échelle humaine, au dernier degré de la race extra-terrestre ou angélique, si vous voulez la nommer ainsi, il ne peut y avoir qu'une faible distance; et l'être du degré immédiatement supérieur à l'homme ne doit pas le dépasser de beaucoup, quant à la raison et à ses organes, si cet homme a atteint sur cette terre le point culminant du génie.

Chez les êtres supérieurs à l'humanité, on sent qu'il y a une chaîne progressive comme dans les races terrestres, et que le dernier des individus surhumains doit être pour l'intelligence et la perfection des organes, aussi éloigné du plus intelligent des habitans du ciel, que le dernier des animaux de la terre est distant du plus élevé des hommes.

Evidemment s'il y a des degrés de raison au-dessous de nous, il doit y en avoir au-dessus. L'existence seule de la pensée humaine prouverait une pensée plus puissante, une capacité plus vaste que celle qui est possible ici-bas. Dans les choses intellectuelles, il n'y a pas de terme, et partout où un point se pose il y en a un avant et un autre après.

Il en faut conclure que l'homme est un être supérieur

comparativement aux êtres qui vivent avec lui sur la terre; mais qu'il est bien petit, bien peu avancé dans la carrière, si on le mesure avec ceux qui sont au-dessus de lui.

En réfléchissant sur le grand nombre de faits qui nous échappent ou dont nous n'apercevons qu'une partie, nous ne pouvons douter qu'il n'existe des créatures auprès desquelles notre raison n'est qu'une lueur. Il est même impossible qu'il n'en soit pas ainsi; Dieu est si grand, il a voulu de si grandes choses qu'il a dû nécessairement vouloir des êtres pour concevoir ces choses et pour le comprendre lui-même.

A côté de ces intelligences si vastes, de ces génies sublimes, que sommes-nous donc, et qui pourra expliquer notre orgueil? Nous dédaignons les animaux, nous leur refusons la raison, nous ne voulons pas même qu'ils aient une ame. Peut-être sommes-nous traités de même par ces races extra-terrestres. Elles aussi ne voient en nous qu'une machine, qu'une brute industrieuse, et nous sommes à leurs yeux ce que l'abeille et la fourmi sont aux nôtres.

Voyez: *Croissance et progression.*

RAISONS. Il y en a de plus d'une espèce, et si nous faisions à la fin de chaque mois l'arrêté de compte de celles que nous avons données ou reçues, nous en trouverions probablement plus de mauvaises que de bonnes.

Mungo Parck, dans son voyage en Afrique, dit que les Maures décidèrent qu'ils devaient lui arracher les yeux: ils donnaient pour raison que ses yeux ressemblaient à ceux d'un chat. Or, pourquoi un homme ne doit-il pas avoir d'yeux quand ils ressemblent à ceux d'un chat? C'est ce que les Maures ne lui expliquèrent pas; mais il en induisit que, par contre, les chats de-

vaient, à leur tour, perdre leurs yeux quand ils ressemblaient à ceux d'un homme.

Reste à savoir si l'homme et le chat en auraient valu davantage, ou si le premier en eût mieux trouvé son chemin et le second attrapé plus de souris? C'est aux jurisconsultes maures à résoudre la question.

En France, pays de la galanterie, on dit en style populaire: *j'ai eu des raisons avec ma femme;* ce qui signifie: j'ai cassé un bâton sur le dos de ma femme; je lui ai poché un œil ou enfoncé une côte! De toutes les raisons voici certainement les moins bonnes, bien qu'elles soient très-faciles à saisir.

Il y a aussi des raisons de camarade à camarade. « J'ai eu des raisons avec lui, mon magistrat, dit ce vaillant de cabaret au juge d'instruction, il m'a donné un coup de poing, je lui ai rendu un coup de couteau; ce n'est pas ma faute s'il est mort. »

Il y a beaucoup d'autres raisons de même nature, ou des raisons qui ressemblent fort à des sottises. C'est de celles-ci que l'on fait la plus grande consommation en Europe et dans tous les pays civilisés; c'est le principal article du commerce d'échange et la matière première de la diplomatie, de l'éloquence judiciaire et parlementaire.

C'est aussi le fond de la science de l'avocat et le but de toutes les études de droit. C'est pour n'en ignorer aucune et, s'il se peut, en ajouter quelques-unes à la richesse de nos codes, qu'on prend ses inscriptions.

On en conçoit le motif: les bonnes raisons viennent tout naturellement; il n'y a que les mauvaises qu'on doit apprendre. Heureusement que nulle part les professeurs ne nous manquent.

J'en connais qui, bien qu'ils professent depuis vingt-cinq ans à l'Académie, à la tribune, partout, n'y ont,

dans leur vie entière, jamais donné une raison qu'on puisse nommer bonne, et cela, non par ignorance ou méchante intention, mais parce qu'ils prennent toujours les mauvaises pour les bonnes. Doutez maintenant des fruits de l'éducation et des avantages de la science.

RANCUNE. La rancune est la vengeance qui sommeille, qui temporise, qui boude ou qui n'ose pas.

La vengeance est le crime du fort; la rancune est le vice du faible.

C'est ainsi que l'homme est plus vindicatif, la femme plus rancunière. Mais la rancune des femmes, par sa durée, par sa persévérance, est souvent plus dangereuse que la haine des hommes.

Par l'abus de la loi du recrutement, Napoléon, en blessant les femmes comme épouses et comme mères, s'en était fait des ennemies qui n'ont pas moins que l'Europe coalisée, contribué à sa chûte.

RAT. Il n'y a eu ni rat celtique, ni rat gaulois, ni rat romain ou gallo-romain. Les rats ne parurent en France qu'au cinquième siècle, et nous les devons aux croisades. Ils sont sarrasins. C'est un bienfait des croisades à ajouter aux autres.

REACTION. (*Septembre* 1848). Il y en a une, mais d'où vient-elle? La France était républicaine en février; pourquoi ne l'est-elle plus en septembre? Quels furent les réactionnaires, et qui sont-ils encore?

Les réactionnaires furent les républicains de la veille qui, tout en prêchant l'égalité, ont voulu diviser les

citoyens en Francs et en Gaulois, et se proclamer eux-mêmes les barons de la république.

Les réactionnaires sont les rétrogrades ou ceux qui, en 1848, ont fait la même faute que les royalistes en 1814; qui, comme eux, n'ayant rien oublié ni rien appris, ont, au lieu de marcher en avant, tenté de nous ramener en arrière.

Les réactionnaires sont les parodistes de la Convention, singes maladroits, même dans leur singerie; car ils ont gâté ou rendu suspect ce que la Convention avait fait de bon et de progressif.

Les réactionnaires sont ceux qui ont pris la tempête pour pilote; ceux qui, agitant les masses, en ont voulu faire le mobile directeur de l'action gouvernementale; ceux qui n'ont pas compris que la souveraineté de la foule n'est que celle de l'émeute, celle du torrent qui passe et ne fertilise rien, celle de la foudre qui brise et n'édifie pas.

Les réactionnaires sont ceux qui, aux mots, ont sacrifié les choses; ceux qui ont revêtu la liberté nouvelle du suaire de l'ancienne; ceux qui, au lieu d'une République d'ordre et de paix, d'une République jeune et féconde, nous ont montré la vieille de 93, dégoûtante de sang et de boue; ceux qui, coiffés du bonnet rouge, se sont faits les admirateurs de Marat et de Robespierre; ceux enfin qui nous ont fait entrevoir la Terreur et son instrument néfaste.

Les réactionnaires sont les faiseurs de circulaires comminatoires ou insolentes, qui, en blessant toutes les susceptibilités, en effrayant toutes les libertés, ont étouffé en France le sentiment républicain, que l'on a confondu avec leurs élucubrations stupides.

Les réactionnaires sont les commissaires ignares ou maculés, envoyés dans les provinces pour y refaire

l'esprit national, missionnaires de malheur, et que les plus grands ennemis de la République n'auraient pas autrement choisis pour la déconsidérer et la perdre.

Les réactionnaires sont aussi ces fonctionnaires improvisés, ces magistrats sans portée, ces préfets sans mesure, sans tenue, sans idées, arlequins politiques venus dans les départemens pour s'y faire huer, puis révoquer par ceux-là mêmes qui les y avaient nommés.

Les réactionnaires sont ceux qui ont dilapidé la fortune publique; ceux qui ont établi le népotisme; ceux qui ont exploité la Révolution à leur profit ou à celui de leur coterie; ceux qui, en nous effrayant de vains fantômes, ont dissimulé le vrai tyran, celui qui nous menace, qui nous étreint, celui qui dévorera l'Europe, si l'Europe n'y veille: *la faim!*

Les réactionnaires sont ceux qui ont ébranlé le crédit et préparé la banqueroute; ceux qui n'ont pas vu que la confiance est la condition première d'un gouvernement, sa base, sa sauvegarde, son présent, son avenir; ceux qui, oubliant que cette confiance repose d'abord sur ces deux principes: *acquérir* et *conserver*, ont attaqué le droit de propriété.

Oui, les réactionnaires sont ceux qui nous ont crié: *la propriété est à tous*, et qui ont armé ainsi contre la République, tous les propriétaires. Ils sont la minorité, ont-ils dit,—ils sont la majorité, a répondu le bon sens; car s'il y a de fait cinq fois moins de riches que de pauvres, celui qui possède et qui veut garder ce qu'il a, appuyé sur son bon droit, est dix fois plus fort que celui qui veut le lui prendre.

Aux propriétaires, il faut ajouter tous ceux qui ont l'espoir et la volonté de le devenir, c'est-à-dire, les *travailleurs*.

Maintenant, comptez. Que vous restera-t-il? Les intrigans, les paresseux, les voleurs.

Les réactionnaires sont encore ces clubistes étourdis qui, par leurs motions aveugles ou incendiaires, ont semé partout le doute, l'inquiétude et le trouble : taupes malfaisantes qui creusant sans cesse sous les roues du char de la République, l'ont jetée dans l'ornière et y sont tombées avec elle.

Les réactionnaires sont ceux dont les actes démentant les paroles, vont criant partout qu'une chose est bonne, et qui jamais ne la font ; ceux qui prêchent l'union, et qui se déchirent ; ceux qui demandent la communauté, et qui ne font pas même l'aumône ; ceux qui proclament *l'égalité*, et qui disent : mes laquais, mes gens, et qui les battent ; ceux qui ne parlent que de *fraternité*, et qui sont en guerre avec tout le monde.

Les réactionnaires sont ceux qui, par des promesses irréalisables, des systèmes antipathiques à l'homme et à sa nature, des théories creuses ou inféconds, aggravent partout la misère en nous écartant du positif pour nous jeter à l'impossible.

Les réactionnaires sont ceux qui prennent la religion pour enseigne et Dieu pour réclame ; ceux qui ont l'Évangile à la bouche et l'égoïsme au cœur ; ceux qui, divinisant la matière, ont, par des doctrines folles ou coupables, effrayé les hommes religieux de toutes les croyances et de toutes les églises ; ceux qui, en échange de l'espérance, nous offrent pour présent un pain douteux, et pour l'avenir *le néant*.

REALITÉ ET PROBABILITÉ. Les degrés de conviction que l'on peut apporter au témoignage de ses sens, c'est chose difficile à déterminer. La puissance des organes varie selon les individus.

D'un autre côté, la différence de la sensation et de la

réflexion vient moins des sens que de l'application que chacun en fait.

C'est ainsi que cet homme, bien qu'ayant la vue faible, appréciera mieux la distance ou l'effet d'une perspective que cet autre aux regards perçans, et cela parce que le raisonnement, la comparaison et l'expérience suppléeront à la faiblesse de son organe, et qu'il arrivera par analogie, par calcul, à un résultat plus positif que celui qu'il eût obtenu par les yeux.

Il est beaucoup de faits que l'ame entrevoit et n'embrasse pas, et ceci par l'insuffisance relative des sens qui, quelle que soit d'ailleurs leur puissance, ne sont pas encore arrivés à celle de l'ame; mais cette ame embrasserait moins de choses encore si les sens avaient sur elle en plus ce qu'ils ont en moins, c'est-à-dire si la différence était en faveur des sens ou si c'était la puissance des organes qui excédât celle de l'ame.

Sans doute, si les yeux humains avaient une énergie mille fois plus grande qu'ils ne l'ont et que l'ame eût en elle une force proportionnée, elle pénétrerait une foule de mystères qui lui sont inconnus. Mais il est également certain que cette perfection d'organes lui serait à peu près inutile pour la pénétration de ces mystères, si son intelligence n'était pas à la même hauteur. Mettez la meilleure lunette, le plus puissant microscope devant un bœuf, il ne verra rien, ou s'il voit il n'en tirera ou n'en pourra tirer aucune conséquence.

La perception que l'on obtient d'une chose vient donc moins des sens que de l'application qu'on en fait, et de la réflexion et des conclusions qu'on en tire: réflexion et conclusions qui ne présentent pas la mesure des sens, mais bien celle de l'ame ou de l'intelligence.

Des faits parfaitement clairs pour nous sont des mystères impénétrables pour les animaux. Le chien le plus

intelligent ne définira pas plus ce lac dont il ne voit pas le bord, que nous ne définissons l'immensité.

Rien ne pourra faire comprendre à ce singe, bien qu'il aime à se chauffer, comment il peut entretenir le feu en y mettant du bois, ce que concevra le plus petit enfant quand on le lui aura dit une fois, et même avant qu'on ne le lui dise.

Il est une multitude d'autres actions qu'il fait ainsi spontanément, et que la brute ne fera jamais.

Ce qui offre à cette brute une difficulté insurmontable n'a donc pas même besoin d'être enseigné à l'enfant: il le devine, il le fait sans l'apprendre. C'est, qu'outre les choses acquises par l'étude ou l'imitation, il en est dont l'expérience naît avec nous; elle fait partie de notre intelligence innée, de celle qui caractérise le degré où nous sommes.

On en peut conclure qu'après avoir franchi un degré encore, nous apercevrons, par le seul effet de notre position, beaucoup de vérités dont nous n'avons pas même la première idée.

Nous ne vivons pas assez sous cette forme humaine pour avoir, dans le cours d'une seule existence, étudié tous les effets des élémens et compris tout le parti qu'on en peut tirer. Au premier abord, nous ne voyons qu'un point de l'édifice, nous n'en touchons qu'un angle et souvent il nous faut une longue série d'existences pour l'embrasser tout entier. De là l'insuffisance de nos calculs présens et la fausseté de nos conclusions.

L'ignorance et l'erreur ne peuvent être éternelles; l'être apprend non-seulement par ses propres efforts, mais aussi par le contact des autres créatures et par leur expérience. Si chaque individu était resté isolé, l'intelligence peut-être serait encore à ses premiers essais. La croissance de cette intelligence, bien qu'individuelle,

a donc aussi un mouvement collectif, et il est une sorte de science qui appartient à l'échelon où l'on se trouve, et qui y suit la forme.

De là, peut-être encore, vient l'inégalité des effets des mêmes causes élémentaires ou la diversité des sensations que peuvent éprouver des créatures de formes et de classes égales ; mais ceci est l'exception ou le cas anormal, et les grands mouvemens de la nature frappent d'une manière à peu près identique sur tous les habitans d'un même monde.

Il faut ajouter que malgré l'identité des élémens qui composent les corps vivans du globe terrestre, il est pourtant dans ces élémens des principes secondaires qui ne sont pas également répartis dans la constitution de ces corps. De là leur aptitude plus ou moins grande à certains actes et leur propension vers une matière plutôt que vers une autre; par conséquent leur facilité ou leur difficulté à mesurer ces matières et à les comprendre.

Aucun de ces effets pourtant n'agit en dehors de l'ame et de l'intelligence sans lesquelles, nous le savons, il n'est en nous ni sensations, ni effets possibles; mais l'ame posée sur les élémens et revêtue d'un corps qui en est composé, est nécessairement sujette à leur action: pour que nous les touchions il faut bien qu'ils nous touchent.

Peut-être parlons-nous ici une langue inconnue à beaucoup et avançons-nous des propositions qu'ils tiendront pour fausses et insensées ; cependant elles ne le sont pas, et ils le reconnaîtront eux-mêmes quand, se dépouillant un instant de leurs souvenirs d'enfans, ils voudront les peser à la balance de leur expérience d'hommes.

Voyez : *Ressemblance, physionomie, figure.*

RECULER. Le caractère de l'écrevisse est très-belliqueux : sans cesse elle se bat, ou veut se battre. Et pourtant l'écrevisse est prise pour le type du mouvement rétrograde. C'est que l'écrevisse recule pour ne pas avancer, mais non pas pour fuir.

Peut-être même avance-t-elle. C'est par derrière qu'elle marche en avant. Chacun sa méthode : pourquoi celle-ci ne serait-elle pas la bonne? Il ne faut condamner personne quand on ne connaît pas ses raisons.

Reculons-nous ou avançons-nous aujourd'hui, en politique, en morale, en civilisation? Oui et non. Nous avançons sur certains points, nous reculons sur d'autres. Au total, nos progrès n'ont pas été ce que promettaient les réformes de la fin du siècle dernier. Les lauriers impériaux ont rejeté de deux siècles la France en arrière et l'Europe avec elle. Bonaparte consul a arrêté l'essor civilisateur; puis Bonaparte empereur a commencé ou au moins préparé le mouvement rétrograde. Je ne dis pas que nous sommes plus bas qu'en 1788, mais nous ne sommes plus où nous étions en 1800 : alors tout était prêt pour la marche, aujourd'hui tout l'est pour la contre-marche.

Et pourtant la science des choses a fait des progrès; une foule de préjugés ne sont plus, et des découvertes merveilleuses ont été faites.

Mais c'est qu'en étendant la science des choses, nous avons oublié celle des hommes, ou plutôt nous n'avons appris à connaître les hommes que pour les dégrader. La presse, au lieu de servir à les éclairer, est devenue le moyen le plus actif de leur abaissement. Elle devait être un flambeau dans la main du sage; elle est devenue une marotte dans celle du fou, et, ce qui est pis, une mèche incendiaire.

REGRET. Le regret est le déplaisir qu'on éprouve d'avoir fait ce qui nous est préjudiciable ou qui l'est à autrui. On regrette d'avoir placé ses fonds à cinq pour cent, lorsqu'en attendant huit jours on aurait pu les placer à six. C'est du regret intéressé.

On regrette aussi d'avoir fait un procès à son voisin quand on perd sa cause, et même quand on la gagne, si la conscience nous dit que nous avions tort.

En général, le regret est un diminutif du repentir : c'est le repentir des petites choses. Le remords se dit d'un crime ; le repentir d'une faute ; le regret d'une sottise.

Après le regret, vient encore le scrupule. Il y a des gens ingénieux à se tourmenter et qui cherchent des soucis avec le même empressement que d'autres les évitent. Aussi, finissent-ils toujours par en trouver.

Le regret, le vrai regret, celui qui ne naît pas de l'égoïsme et qui n'a pas pour objet seulement nous-même, est ordinairement fondé sur la pitié, comme la pitié l'est sur la sensibilité et celle-ci sur la douleur. Aussi, plus l'être que nous aurons froissé est faible et inoffensif, ou plus nous en aurons la conscience, plus nous éprouverons de regret de lui avoir fait du mal.

Frappez un être fort et qui pouvait se défendre et vous tuer, si vous avez plus de pitié de vous que de lui, si vous avez la conviction du mal qu'il allait vous faire, vous n'avez aucun regret de celui que vous lui avez fait.

Apprenez-vous que son intention n'était pas hostile, qu'il vous voulait du bien, que le geste qui vous a inquiété, qui vous a déterminé à le frapper, était un geste de bienveillance, alors le regret se prononce en vous et il pourra s'élever jusqu'au remords.

On voit des gens irascibles passer continuellement de

la colère au regret, puis du regret à la colère. Sans doute l'emportement ne survient qu'alors que le regret est oublié; mais il s'oublie si vite, que c'est sans cesse à recommencer.

Pour rendre leur regret durable, et par conséquent les accès de colère moins fréquents, il faut qu'il en soit résulté quelque chose qui les touche véritablement, ou dont l'impression ait été à la fois vive et profonde. On a des exemples d'hommes irascibles jusqu'à la fureur, qui ont été guéris pour toujours par une catastrophe, un accident, un malheur dont leur emportement était cause. Le regret avait corrigé le défaut, et en quelque sorte modifié la nature.

Il n'y a point de regret sans sensibilité ou sans réflexion: c'est un retour de la pensée sur l'action. Tous les êtres sont susceptibles de regret en ce qui les touche eux-mêmes, mais non toujours en ce qui touche les autres.

Voyez: *Remords*, *repentir*.

RELIGIEUX, MOINES. A-t-on bien ou mal fait de supprimer les moines?—A une telle question, le lecteur, s'il est philosophe, a déjà haussé les épaules. S'il ne l'est pas, s'il est républicain ou constitutionnel, il aura lâché un gros juron, en y ajoutant: *calotin*, *Jésuite* ou *cagot*. Merci.

Mais, cher Brutus ou vous cher Démosthène, dites-moi seulement pourquoi vous ne voulez pas de moines?—Ils n'étaient bons à rien.—On l'a prétendu; mais vous, êtes-vous bon à quelque chose? Si vous m'en donnez l'assurance, je vous demanderai si, depuis qu'il n'y a plus de moines en France, il n'y a plus de fainéans?

Si vous me répondez qu'il y en a encore, je vous prierai de me dire s'il y en a moins?

Si votre réponse est également négative, si vous convenez qu'il y a aujourd'hui tout autant de gens qui, vivant sans rien faire, s'engraissent de la substance d'autrui, et qu'il n'existe ni moins de célibataires, ni moins de bâtards, je vous demanderai ce que nous avons gagné à la suppression des moines?

Qu'un fainéant se promène du matin au soir, le chapeau sur l'oreille, la badine à la main et le cigarre au bec, ou qu'il vague un capuchon sur la tête, le nez sur un gros livre et un chapelet à la ceinture, je ne vois pas trop la différence pour le bien-être du peuple et le plus ou moins de profit qu'il y trouve.

Je dirai même qu'il y a perte: car, ne fût-ce que par l'encombrement qu'amènent les paresseux sur la voie publique, l'ennui qu'ils vous causent par leur rencontre et leur visite, et la perte de temps qu'ils entraînent, ils sont, pour les gens occupés, infiniment plus dommageables, que les désœuvrés d'autrefois; or, ennuyeux pour ennuyeux, solliciteur pour solliciteur, mendiant pour mendiant, j'aime mieux un frère quêteur demandant un pain, qu'un monsieur demandant un emploi, un écu ou un dîner.

J'en reviens donc à la question: a-t-on bien fait de supprimer les moines? Le grand nombre dira: *oui*, le petit dira : *non*. Eh! bien, le grand nombre comme le petit aura très-mal répondu. Je ne suis de l'avis ni des uns, ni des autres, et je dirai : on a eu raison de supprimer les moines qui n'étaient bons à rien, et l'on a eu tort de le faire pour ceux qui se rendaient utiles.

En effet, à quoi les ordres mendians ou d'autres qui, sans mendier, vivaient dans une oisiveté complète et consommaient sans produire, pouvaient-ils être utiles? A rien, à moins que rien. Ils n'étaient qu'un exutoire pour le pays. Mais les moines historiens, agriculteurs,

instituteurs, infirmiers, hospitaliers, etc., ceux-ci les avez-vous remplacés et ne manquent-t-ils pas à notre civilisation?

Sans doute, si, comme naguère, l'institution devait être faussée, et s'ils n'étaient savans et travailleurs que de nom, mieux vaudrait n'en pas avoir; mais en prenant des mesures pour que ceci n'arrive plus, je ne trouverais pas mauvais que vous eussiez des maisons où des hommes graves ou dégoûtés du monde, pussent se réunir pour étudier, travailler ensemble et y honorer Dieu qui aime l'étude et le travail, enfin, pour y vivre sous une règle rationnelle et pieuse, ni trop facile, ni trop sévère. Ces maisons ne seraient jamais inutiles.

Que ces hommes fussent mariés ou célibataires, ils ne pourraient, ainsi que le veut la loi, prendre d'engagement que pour cinq ans, car tous les hommes n'ont ni le même tempérament, ni le même caractère, et ce qui est aisé à l'un devient presque impossible à l'autre: de là tant de scandales et de vilains moines.

Les maisons destinées à recevoir les ménages ne pourraient se nommer convens; ce seraient de simples retraites où plusieurs familles s'associeraient pour vivre ensemble, sous une règle commune. Nous avons quelque chose de semblable à Paris: l'hospice des ménages. Je ne m'explique pas pourquoi il n'y en a point partout.

Avec des établissemens des deux espèces et la facilité d'aller de l'un à l'autre, c'est-à-dire de passer d'un ordre de célibataire dans une association de gens mariés, on éviterait bien des abus, bien des vices, et des crimes même.

J'ai déjà exprimé le regret qu'il n'y eût pas un ordre analogue à celui des disciples de St.-Benoit dans leur bon temps, ou des Bénédictins accommodés au siècle et qui, se faisant les gardiens de la science et de l'histoire,

deviendrait véritablement une école des chartes, ou du moins une digue contre les romans historiques et autres mensonges et filouteries littéraires.

Avec ces Bénédictins modernes, bien nettoyés de leur peau ultramontaine, je voudrais un ordre destiné à la moralisation des jeunes détenus et s'en occupant spécialement, c'est-à-dire habitant les mêmes lieux et ne les quittant jamais.

Les mêmes frères pourraient être chargés des prisonniers adultes; un certain nombre serait attaché à tous les bagnes et geôles.

Puisque vous avez des sœurs infirmières et que vous vous en trouvez bien, pourquoi n'auriez-vous pas des frères infirmiers détachés des maisons fondées à cet effet, et où ils recevraient une éducation analogue à leur destination, c'est-à-dire quelques principes de pharmacie, de chirurgie et de médecine.

Au lieu de leur donner un vêtement ou incommode, ou ridicule, ou triste et propre à affecter péniblement l'imagination des malades, pourquoi ne leur donneriez-vous pas un costume sagement combiné qui, sans être mondain, n'eût rien de sépulcral?

Pourquoi n'auriez-vous pas aussi une institution tenant un peu des frères de la Merci, un peu de celui de Malte, sorte de chevalerie religieuse, n'admettant que des hommes de mœurs pures, de caractère ferme et d'instruction réelle? Ces frères, dont l'éducation devrait être celle de nos élèves de l'Ecole Polytechnique, éducation que l'on complèterait par un cours complet de chirurgie et de médecine, seraient attachés à nos flottes et à nos armées. Religieux et savans, ils ne seraient dédaignés ni des officiers, ni des soldats. Ils pourraient ainsi rendre de bien autres services que nos anciens aumôniers, dont la position, fausse ou précaire, paraly-

sait les bonnes intentions; car, s'ils restaient prêtres ils étaient haïs du soldat; s'ils se faisaient militaires, ils en étaient moqués.

Il est un médium, sans doute, que quelques-uns parvenaient à saisir, mais ils le trouvaient dans leur esprit ou leur bon sens, et non dans leur institution. Il vous faut donc reformer cette institution et vous mettre à même d'avoir, dans nos armées et dans nos flottes, quelques représentans du culte national. Si vous ne le faites point par dévotion, faites-le par raison, ou tout au moins par politique. Alger vous en a prouvé la nécesssité: les Arabes commandés par leurs marabouts, à la fois prêtres et guerriers, vous ont appris que leurs moines-officiers n'étaient pas si ridicules; et nos chevaliers de Rhodes et de St.-Jean ne prêtaient à rire ni aux Turcs, ni aux chrétiens. Pour le Français, la forme est tout; et le même homme qu'il honnira s'il le voit affublé d'une calotte et armé d'un goupillon, il le respectera, il le suivra, il l'aimera, si vous l'entourez d'une auréole chevaleresque et d'un habit à sa mesure.

Le désœuvrement des aumôniers de vaisseaux ou des régimens, et leur peu de science contribuaient aussi à leur déconsidération; mais si le prêtre-chevalier est un mathématicien ou un dessinateur habile, s'il est naturaliste, antiquaire ou historien, s'il peut, enfin, faire un cours dans une science quelconque et devenir professeur du soldat et même de l'officier, soyez certain qu'il ne sera ni ennuyé, ni ennuyeux, et que bientôt, apprécié à sa valeur, il obtiendra, si sa conduite répond à sa science, une influence salutaire. D'ailleurs, soumis à la discipline de son ordre, il pourrait être, sur une plainte fondée, renvoyé à son couvent.

L'aumônier-chevalier pourrait avoir aussi quelques attributions de surveillance sur les infirmiers, qui for-

meraient une classe secondaire du même ordre. Ces infirmiers seraient des novices, frères-servans si vous voulez, mais qui pourraient, à leur tour, en acquérant de l'instruction, obtenir des grades.

Une autre sorte de moines, partout utiles, et dont vous avez sagement toléré quelques couvens, sont les Trappistes-agriculteurs; non-seulement ils cultivent bien, mais ils donnent d'excellentes leçons de culture et forment, moyennant une rétribution modérée, de bons valets de fermes et de charrues. Vous ne pouvez trop encourager ces établissemens qui, d'ailleurs, servent de refuges à des hommes aux passions vives ou au cœur bourrelé, et qui, restés dans le monde, auraient pu y faire plus de mal que de bien.

Ne balancez pas non plus à créer des maisons de refuges où tous les forçats libérés trouveraient de l'ouvrage et de bons conseils; où, après un noviciat assez long et des preuves de repentir, ils pourraient être admis comme novices, puis comme frères, enfin comme administrateurs ou pères. N'avez-vous pas vu à Botany-Bay, puis à Sidney, des déportés couverts de crimes devenir d'honnêtes gens et de bons magistrats?

Mais encore ici gardez-vous de ce qui blesse trop nos préjugés du jour, de ce qui prête à la raillerie. Sans s'écarter en rien de la discipline religieuse, ni innover au fond, vous pouvez très-bien harmonier vos institutions monacales avec l'esprit du siècle; je ne vous demande ni des Capucins crasseux, ni des Flagellans jongleurs: point d'austérités inutiles, pas de prescriptions impossibles, car de cette impossibilité naît la désobéissance, qui s'étend ensuite même aux choses faciles et indispensables. C'est toujours des institutions les plus sévères que sont sortis les plus monstrueux excès. Que vos religieux gagnent le ciel par le bien qu'ils feront à leurs semblables et non

par le mal qu'ils se feront à eux-mêmes. Je ne vous dis pas d'engraisser des chanoines, mais je ne veux pas davantage que vous fassiez des martyrs: de la modération en tout.

Que la propreté du corps et des habits soit une des premières règles de toutes ces associations. Un homme n'en vaut pas mieux quand son approche blesse l'œil et l'odorat, je dirai même qu'il en vaut moins, et si nos moines ont trouvé si peu de défenseurs, s'il sont tombés sous le mépris, c'est moins peut-être par suite de leurs fautes qu'à cause de leur odeur. Il n'y a ni institution, ni gouvernement qui résiste au méphitisme, et la crasse des Républicains de 1793 a tué la République non moins que le sang versé.

Pour assurer l'avenir des nouvelles congrégations, ayez bien soin qu'elles ne se placent pas en dehors des institutions sociales et des intérêts généraux; que vos moines restent citoyens, qu'ils ne forment pas un Etat dans l'Etat, un gouvernement dans un gouvernement; que leur règle soit soumise à celle du pays et d'accord avec ses mœurs: s'il n'en est pas ainsi, au lieu d'une institution de paix et d'une cause de progrès, vous n'aurez créé qu'un foyer de discorde.

Vous aurez pour les femmes quelques couvens qui seront la contre-partie de ceux que je viens d'indiquer, notamment pour les femmes repenties, échappées des maisons de débauches ou sortant des geôles.

Pourquoi n'auriez-vous pas des sœurs hospitalières attachées aux armées et aux ambulances? vous avez bien des cantinières: la cantinière serait l'aide-de-camp de la religieuse et sa sauve-garde; deux ensemble, elles seraient plus respectées et plus utiles.

Nous vous avons parlé des Bénédictins, je vous demande aussi des Bénédictines ou des femmes qui, s'oc-

cupant d'études sérieuses, se réunissent pour vivre et étudier ensemble, et faire autre chose que des romans.

Là-dessus on me demandera d'où me vient ce bel amour de vieillerie, et et si ce que je propose est du fouriérisme, du saint-simonisme ou du capucinisme? Je répondrai que c'est absolument ce que vous voudrez, mais que le nom n'y fait rien et que lorsque les choses peuvent être bonnes, il faut les essayer sans s'informer d'où elles viennent. D'ailleurs, que risquons-nous ici? Certainement beaucoup moins que d'avoir, à tous les coins de rues, des clubs où l'on débite ce qui ressemble moins à des raisons qu'à autre chose.

Je le disais donc bien: si vous n'avez pas eu tort de supprimer les moines comme ils étaient, vous auriez raison de les rétablir comme ils devraient être.

Puisque j'en suis sur les congrégations, je vous en demanderai encore une, et ce n'est pas la moins importante. Celle-ci sera une association libre, car il s'agit d'oiseaux qui ne peuvent souffrir la cage. Ce sera celle des vétérans littéraires et artistiques.

RELIGION DE L'ÉTAT. Je ne vois pas pourquoi il y a une religion de l'Etat, ni même ce que c'est que la religion de l'Etat. Un Etat n'a pas de religion, parce qu'un Etat est un ensemble, une foule, un nombre, un chiffre, et qu'un chiffre ne peut avoir de conscience.

Une des grandes erreurs des sociétés modernes, c'est d'individualiser les choses. Or, une foule est une chose et non pas un être, et dans une foule comme dans un Etat, chacun a sa conscience. S'il n'y a pas de conscience de masse, il ne peut pas d'avantage y avoir de religion, parce que la religion est fondée, non sur une opinion publique, mais sur une conviction particulière.

L'idée de Dieu est innée dans le cœur de tous les hommes; je dis plus, elle fait partie de l'homme, et je ne crois pas aux athées. Toute religion part donc d'un principe juste, et la fin d'un culte quel qu'il soit est partout le même: *Dieu*.

Ensuite, il faut avouer qu'on l'a quelquefois étrangement défiguré et qu'il est difficile de le reconnaître dans le Mungo-Jumbo des Nègres et les monstrueuses idoles des Indiens.

On ne le reconnaîtra pas davantage aux étranges pratiques dont ces peuples entourent leurs autels.

Et pourtant, ce sont ces pratiques, ces cérémonies différemment envisagées, qui ont fait, depuis Tibère jusqu'à Attila et depuis celui-ci jusqu'à l'empereur de la Chine ou du Japon, les martyrs et les persécutions de toute espèce, et cela, parce qu'à Rome comme à Pékin, ou à Ieso, il y avait une religion de l'Etat, ou que l'Etat s'est mêlé de religion et qu'il a voulu un culte, comme il veut un impôt ou une conscription.

Mais il est une chose sous laquelle la hache s'émousse: c'est l'opinion. Essayez de faire passer toutes les têtes par un même cercle, le cercle se brisera, fût-il d'acier, fût-il de diamant. Non, vous ne ferez pas une religion de l'Etat, si ce n'est pas celle de la majorité.

RELIQUES. Dans ses mémoires, St.-Simon nous raconte qu'en 1709, le fils du duc d'Albe, ambassadeur en France, étant tombé malade, la duchesse sa mère lui faisait prendre des reliques en lavement. Etrange médecine, et plus étrange manière d'honorer les Saints.

Ils ne prirent probablement pas bien la chose, car le malade en mourut.

Il n'y a pas encore long-temps que les reliques se

vendaient publiquement à Rome: on en tenait boutique. Les Catacombes étaient le grand entrepôt d'où on les tirait; et comme les Catacombes, ouvertes à tout le monde, étaient l'ossuaire commun, l'os du tortionnaire ou du gladiateur païen a pu être invoqué comme celui du martyr chrétien.

L'existence avérée du corps d'un bienheureux dans un pays n'arrêtait pas les fournisseurs et jamais ne les empêcha d'en expédier un second exemplaire à quiconque y avait foi. On satisfaisait ainsi à toute demande, si l'argent venait à l'appui.

C'est ainsi que plusieurs saints se sont trouvés doublés, triplés, et plus encore. On compte huit à dix têtes de St.-Jean Baptiste, autant de couronnes d'épines de N. S., et l'on pourrait, du bois de la vraie croix, faire un vaisseau de soixante-quatorze.

Il est telle de ces reliques qui semble un blasphème: on a vu des moines imbécilles exposer à la vénération des fidèles, du lait de la vierge en bouteille.

Tout le monde a entendu parler de la liquéfaction annuelle du sang de St.-Janvier de Naples: miracle qui a bien perdu de sa renommée depuis qu'un général français, le sabre au poing, força le gardien de le répéter sous ses yeux.

De même que l'aimant communique sa propriété au fer qu'il touche, une relique rend relique tout ce qui l'approche. Telles sont les croix et bagues de St.-Hubert contre les morsures des animaux enragés. Un porteur de ces croix ayant été dévoré par les loups, le peuple remarqua avec étonnement que ces animaux n'avaient touché ni aux croix, ni aux bagues.

Les Bas-Bretons ont des reliques fort étranges et qu'ils semblent tenir des Celtes, leurs aïeux. Quelques-unes ont des propriétés singulières, et tout le monde y connaît ce que vaut St.-Guignolet.

Aujourd'hui, les reliques n'ont que peu de crédit; les prêtres sages n'en parlent point, et si de temps en temps encore elles font des miracles, c'est en province, dans quelque village ignoré et presque incognito.

Certains journalistes ont bien voulu les remettre en crédit, mais on a reconnu les masques et de semblables dévots n'étaient pas de nature à donner la foi.

REMÈDE. On prévient les maladies et même on les guérit, moins par ce qu'on fait que par ce qu'on cesse de faire.

Le remède qui nous paraît être le meilleur ou le médecin que nous jugeons le plus savant, est celui que nous prenons quand nous sommes guéris ou sur le point de l'être.

REMORDS. Le remords varie de forme, selon les climats, les lois, les habitudes. L'Italien assassine son ennemi; puis chaque nuit il le voit à son chevet. Il fait un pélerinage, se confesse, et le spectre disparaît.

L'Anglais plus froid ne voit point de spectre, mais il croit qu'il a mal aux nerfs, que son estomac devient moins bon, qu'il ne digère plus. Il a le spleen et il se pend.

Le remords n'est pas toujours la conséquence d'un crime; on peut en éprouver sans être coupable. Il vient plus des yeux que de la réflexion, plus de la tête que du cœur. Il naît d'un geste, d'un mot, et souvent la conscience même, la vraie conscience n'y est pour rien. Aussi, peut-il reposer sur une donnée complètement fausse.

Une action indifférente ou seulement blâmable aura eu des conséquences funestes, on éprouvera des remords,

parce que l'on confondra la cause avec le résultat et qu'on oubliera que c'est la volonté et l'intention qui font le crime.

Le remords, même quand il est fondé, annonce plus d'imagination que de sens : c'est toujours un état passionné ou maladif. L'homme d'un caractère ferme et réfléchi a des regrets et non des remords, parce qu'un remords est une faiblesse ou une vision, et que la force intelligente n'a ni faiblesse ni vision.

La position peut être pour beaucoup dans la cause ou les effets du remords : cet empereur fait tuer vingt mille soldats dans sa matinée et n'en dort que mieux ; un bourgeois casse le bras à son laquais et en devient fou de désespoir.

Le sauvage s'empare d'un homme que la tempête a jeté sur son île ; il le tue, le rôtit et le mange, et n'a pas plus de remords que s'il avait mangé un lièvre. Mais a-t-il abandonné son chef dans un combat, ou a-t-il manqué à la loi du *Tabou*, ou à toute autre prescription du sorcier de son île, il se voit entouré de spectres et meurt bourrelé sous le poids de son crime imaginaire.

Ce jeune paysan qui a été six mois malade de chagrin pour avoir, en tirant à la cible, blessé son compagnon, va, devenu soldat, se battre en duel pour un mot, pour un regard ; bref, c'est un férailleur, et avant d'avoir fini son temps, il aura tué ou estropié dix hommes. En aura-t-il des remords ? Nullement. Il a obéi à l'honneur, il le croit du moins : sa conscience est en repos.

Une action inique peut nous causer plus de remords que dix, parce que toutes les pensées se portent sur ce seul fait.

C'est ce raisonnement qui entraîne beaucoup de coupables à la récidive : ils veulent, par un plus grand crime, éteindre le remords du premier.

Le fanatisme politique, comme le fanatisme religieux, endurcit notre cœur contre certains remords et nous prédispose à d'autres : c'est en menaçant du remords cet homme jusqu'alors inoffensif qu'on en fait un boute-feu, un séïde, un assassin.

Le remords d'un fanatique viendra, non d'avoir fait couler le sang des hommes, mais de l'avoir épargné. Il se croira coupable de n'avoir pas fait brûler un hérétique ; il se reprochera sa tolérance comme un crime ; enfin, il craindra de laisser vivre son frère autant qu'un autre craindrait de le frapper ; et cela, parce qu'il est convaincu que son sang est dû à Dieu ou à la patrie. Si Jephté n'eut pas sacrifié sa fille, il aurait eu des remords, il aurait été poursuivi par une divinité qui lui aurait demandé compte de la victime qu'il lui aurait ravie.

Il y a des remords qui ressemblent à des crimes : oui, l'on peut avoir regret de sa propre innocence, se repentir de s'être abstenu de mal faire. La preuve, c'est qu'il y a le remords de l'envie, de l'avarice, de la luxure. On croit avoir commis un crime contre soi-même, parce qu'on ne l'a pas commis sur autrui, dans l'intérêt de soi-même.

Un ambitieux déçu éprouvera un véritable remords de n'avoir pas coupé telle tête qui se trouvait entre lui et le but : c'est cette tête qui a empêché qu'il ne l'atteignît.

L'avare éprouve du remords d'avoir manqué l'occasion de s'emparer d'un trésor ; le libertin, d'avoir épargné l'innocence.

Ici, le sentiment du juste et de l'injuste a disparu devant la passion, et cette passion aveugle regrette de ne s'être point satisfaite et d'en avoir perdu l'occasion.

Aussi, le remords n'est pas toujours le signe du repentir ni même d'une amélioration morale ; c'est

souvent le contraire. Le remords endurcit l'ame, il la fausse, il la rétrécit, c'est une espèce de mauvais génie qui, à tort ou à raison, nous étourdit, nous poursuit soit par un cri, soit par une image. Il nous répète toujours la même chose et ne raisonne rien; s'il le fait, il s'accroît par le raisonnement, il s'arme de ce que la réflexion lui oppose et il trouve moyen d'empoisonner la consolation même.

Ce qu'il admet comme droit et justice, un instant après il le reconnaît comme tort; ce qui est aujourd'hui raison, demain lui paraîtra folie. Il ne faut donc pas discuter avec lui, car c'est cette alternative, ce combat entre avoir dû ou n'avoir pas dû, entre ce qui a été et ce qui pouvait être, entre ce qui nous reste de passion et le chagrin d'y avoir cédé, qui fait le plus grand aiguillon du remords. C'est un tiraillement continuel qui devient plus douloureux quand nous avons cru en être mieux guéri; et c'est lorsque nous croyons nous être complètement disculpé devant notre conscience, que cette conscience, par un revirement subit, nous montre notre faute dans toute son évidence.

Dans le repentir, au contraire, la faute est admise; nous n'essayons plus de nous en blanchir, c'est une question jugée; nous ne nous demandons plus si nous avons bien ou mal fait, nous nous sommes dit une fois pour toutes: nous avons mal fait. Nous nous en repentons: et c'est une expiation; nous ne désirons pas nous y soustraire. Il n'y a donc plus de combat en nous, plus de tiraillemens, plus de secousses; notre imagination se calme, et avec elle la douleur à laquelle ont succédé la résignation et la mélancolie. Aussi, le repentir quoique souvent plus prolongé que le remords, est-il toujours plus supportable.

C'est que rien ne l'est moins que le remords. De tous

les supplices, c'est le plus terrible. Mille fois plus cruel que la mort, torture sans cesse renaissante, c'est le vautour de Prométhée.

Le Paganisme, dans son code de peines, s'étayait sur le remords : c'étaient les torches des Euménides, les serpens des Furies, les aboiemens de Cerbère.

Le Christianisme s'appuie sur le repentir d'où naît toute miséricorde, tout pardon. Caïn a des remords, il reste dans son péché, il est maudit. David se repent, il est prophète, il est saint. Le remords tient à la nature; le repentir à la religion.

On peut avoir des remords sans religion. Pour avoir le repentir, il faut avoir au moins celle de l'amour et de la pitié.

Pour achever de définir le remords, nous allons, dans l'article qui suit, indiquer les nuances qui le séparent du repentir.

REMORDS, REPENTIR. Le remords n'est pas la même chose que le repentir : l'un tient aux nerfs, et l'autre à la raison.

L'un est totalement involontaire; c'est un fantôme qui nous apparaît, qui nous poursuit. L'autre naît de la réflexion. Le premier produit la fureur et la rage, il nous irrite contre nous-même, contre Dieu, contre le genre humain, et nous jette au désespoir ou à de nouveaux crimes. Le second nous conduit à réparer le mal commis.

Un scélérat peut donc avoir des remords sans cesser d'être un scélérat ; celui qui se répent n'est plus un scélérat, et ne le sera pas tant qu'il se repentira.

Aussi, dans notre civilisation le remords se prend-il en mauvaise part : on se détourne d'un homme qu'on

soupçonne d'un remords, et on ne fuira pas celui qui a un repentir. Cependant le premier a peut-être été moins coupable que l'autre.

On a appelé le remords un ver rongeur, et on a eu raison. On n'a point défini ainsi le repentir, parce qu'il est plus esprit, plus essence; on ne le matérialise pas, on n'en peut faire ni un ver, ni un fouet, ni une épine.

Le remords n'apparaît que par instant, par éclair, c'est un aiguillon qui nous frappe; le repentir est continu.

Le remords revient sans cesse et souvent croît avec le temps. Avec le temps le repentir s'affaiblit.

Le raisonnement irrite le remords, il adoucit le repentir.

Le repentir a sa consolation, on compte sur lui pour réparer la faute, on le considère comme expiation; tandis qu'on ne reçoit le remords que comme punition ou comme vengeance; c'est l'acte d'un ennemi et non d'un consolateur, ce n'est pas même le fait du juge, c'est celui du bourreau. Aussi le crimiuel se révolte-t-il contre le remords, ce qu'il ne fera pas du repentir. Le repentir apaise le remords, le remords tue le repentir.

Le repentir annonce toujours une certaine délicatesse d'ame, de pensée. Un être tout-à-fait grossier ne se repent guère que lorsqu'il n'a pas réussi. Si le remords peut aussi assaillir l'homme délicat, il n'exclut pas le repentir, et le succès, loin de l'affaiblir, le fera croître encore.

Le remords cherche une excuse dans la cause même de son crime; il voit les torts de la victime.

Le repentir ne se ressouvient que de ses bonnes qualités.

Il y a dans le remords plus de pitié pour nous que pour les autres.

C'est le contraire dans le repentir, nous y souffrons

du mal d'autrui; dans le remords nous ne souffrons que du nôtre.

Le remords ne voit que les furies qui le poursuivent: tout est hideux pour lui, tout est juge, tout est haine, tout est glaive, tout est enfer.

Le repentir voit moins de sang que de larmes, il voit la victime qui lui tend la main et lui pardonne.

L'homme est plus sujet au remords, la femme l'est plus au repentir. C'est que pour avoir des remords il faut la force de les supporter; si la femme a des remords, elle en meurt ou devient folle.

Le remords se révèle par des gestes brusques, des regards convulsifs, il s'exprime par des cris, des sanglots.

Le repentir se manifeste par des soupirs et des larmes; il n'a rien de saccadé, rien de hagard; son agitation n'est pas celle des bêtes de proie; ses mouvemens sont lents, ils tiennent de l'abattement, mais plus souvent de la résignation; son aspect n'effraie point comme celui du remords, toujours il y a en lui quelque chose de doux et de rassurant; il peut, par instant, se frapper la poitrine ou toucher la terre de son front, tandis que le remords se la brise contre les murs après s'être arraché les cheveux.

Un homme bourrelé de remords passe subitement d'une tristesse noire à une joie forcenée, il chante, il rit aux éclats.

Un homme qui se repent n'est jamais gai, parce qu'il n'oublie jamais son repentir.

Le remords se plaît aux exercices de force: il est écuyer, spadassin; il aime les bals, les festins, l'orgie.

Le repentir les fuit.

Les plaisirs font oublier sa peine au premier.

Ils la rendent plus vive pour le second.

Le remords engendre tour à tour l'audace et la pu-

sillanimité. Pour fuir le spectre qui le poursuit, l'homme bourrelé se précipite dans la mêlée, au travers de l'incendie ou d'un torrent furieux, et il n'osera pas rester seul dans l'obscurité ou traverser un cimetière à minuit; il fera un long détour pour ne pas apercevoir la tombe de sa victime: le repentir traversera les mers pour aller la chercher et y verser une larme.

Le remords n'adoucit pas les mœurs, ne calme pas les passions; au contraire, il les rend plus âpres, plus acerbes, plus malfaisantes; il ne souffre pas une injure, il est colérique, envieux, vindicatif, impitoyable. Malheur à l'accusé s'il est son juge; malheur à ses sujets s'il est roi. Simple particulier, sa femme, ses enfans, ses valets, souffrent toujours plus ou moins de son humeur.

Le repentir n'est à charge à personne, il est patient et indulgent; il est prompt à excuser, lent à punir, car il se trouvera toujours plus coupable que celui qu'il punira.

Ses vices sont l'insouciance, la lenteur, la paresse. On tirera plus d'élan, plus d'activité, plus d'action, plus d'œuvres bonnes ou mauvaises du remords que du repentir; mais on obtiendra de celui-ci plus de réflexions, plus de conseils: il fera un penseur, un philosophe. Le remords fera un poëte, un chansonnier, un grand peintre, un grand musicien; oui, par l'effervescence qu'il imprime aux passions, le remords peut développer l'imagination jusqu'au génie.

Le remords est alternativement bavard ou taciturne; il se méfie de tout et voit partout des accusateurs et des bourreaux; ou bien devenu expansif par caprice ou par ivresse, il prend le premier venu pour son confident et se dénonce lui-même.

Le repentir est à la fois moins confiant et moins soupçonneux; il s'adoucit au repentir d'autrui.

Le remords n'est point calmé par l'aspect ou le sentiment des remords d'un autre, au contraire, il y puise une nouvelle activité.

Deux cœurs unis par le repentir pourront s'estimer et se chérir.

Deux êtres liés par le crime se défieront l'un de l'autre, se haïront, ou ne vivront en paix que par crainte ou par intérêt: dès qu'ils le peuvent, ils se fuient.

Le remords va quelquefois se cacher dans un cloître; il se fera trappiste. Quand le repentir se fait moine, il choisit un ordre moins austère.

Le remords conduit souvent à la folie. Le fou lui-même est susceptible de remords, il ne l'est point de repentir.

Le remords, comme une maladie aiguë, tue en peu d'heures ou bien nous porte au suicide.

Le repentir peut nous faire mourir de langueur, mais point d'un seul coup, et jamais il n'armera notre main contre nous-même.

Le remords se débat en montant à l'échaffaud; le repentir y monte calme et résigné. La mort même ne détruit pas la différence, elle n'efface les dernières pensées ni de l'un ni de l'autre, et à l'aspect de la tête d'un supplicié on pourra dire s'il est mort avec le remords ou avec le repentir, car l'un est le désespoir et l'autre est l'espérance.

Pourquoi? C'est que le repentir, a dit un moraliste, est une seconde innocence. Le remords n'est que la conséquence du crime et sa punition; le repentir en est le baume et le remède.

Voyez: *Regret*.

REMPLACEMENT MILITAIRE. (*Septembre* 1848).

Le remplacement, comme il existe aujourd'hui, doit-il

ou ne doit-il pas être maintenu dans nos lois? Telle est la question: tâchons d'y répondre.

Nous avons dit ailleurs que la conscription ou le recrutement, ce vasselage moderne, était incompatible avec la liberté. Dans un gouvernement libre, si quelque chose doit surtout l'être, c'est le choix d'un état; car il n'est pas plus licite de forcer un homme à être soldat, qu'il ne l'était naguère de l'obliger à être moine. Aussi avons-nous ajouté que le recrutement militaire était le plus lourd, le plus inique, le plus désastreux de tous les impôts, et que l'Europe lui devait:

1° L'étiolement de la famille pauvre;

2° L'accroissement de sa misère;

3° L'affaiblissement de son intelligence;

4° Sa démoralisation, son besoin d'émeutes et de révolutions;

5° La désorganisation sociale et le retour vers la barbarie.

L'étiolement de la famille,—parce qu'on ne garde pour la perpétuer, que les sujets infirmes, malsains ou mal bâtis.

L'accroissement de la misère,—Le soldat improductif, comme nous le fesons, est une plante parasite qui épuise le sol sans donner de fruits: c'est une charge pour tous, y compris lui-même. Il faut bien que le travailleur, ce travailleur qui est son père ou son frère, travaille pour deux, si lui, soldat, lui le plus valide de la famille, ne travaille pas. Il faut même que ce père, que ce frère travaille pour trois, si après l'avoir nourri, il doit encore l'habiller, l'armer et l'équiper; car, qui fait vivre le soldat, qui l'entretient? Le travailleur. Chaque fois qu'on lève un soldat, ce sont donc trois hommes à qui on prend le tiers de leur substance, ou qu'on force à travailler un tiers de plus qu'ils ne le devraient pour vivre eux-mêmes.

Cette charge ne cesse pas de peser sur le travailleur, même quand le conscrit a fait son temps. Parti avant d'être bon ouvrier, il n'est plus ouvrier du tout quand il revient. C'est donc un nouvel apprentissage qu'il lui faut faire. Mais l'instant est passé; il a perdu à la fois le goût et l'habitude du travail, et toute sa vie il reste oisif ou travailleur médiocre.

L'affaiblissement de l'intelligence,—le métier de soldat abêtit l'homme: il en fait une machine ou un sauvage.

La démoralisation, — le célibat militaire ou la vie de garnison ne moralise pas; sept années d'amour volage disposent peu à l'amour fidèle, et pas davantage à celui du foyer et des joies domestiques.

La désorganisation sociale,—le soldat est moins disposé à édifier qu'à détruire: son métier n'est pas de faire vivre.

Ces armées permanentes ou les masses d'hommes que, pour les alimenter, il faut annuellement arracher à la terre qu'ils fécondaient, au métier qu'ils rendaient producteur, sont la véritable cause de la misère de l'Europe, de son affaiblissement physique et de sa décadence morale.

La nécessité de ces armées, si elles sont devenues nécessaires, prouverait seule le vice de notre système gouvernemental et du peu de sympathie qu'il rencontre chez les masses. Ne vous y trompez pas, c'est moins contre l'invasion étrangère que ces légions sont debout que contre les révolutions intérieures: or, que penser d'un gouvernement qui est obligé d'armer la moitié des gouvernés pour se défendre contre l'autre moitié?

Oui, la conscription est le fléau de notre époque; mais comme le mal existe de longue main, et qu'on ne peut le détruire en un jour, nous bornant ici à la question du remplacement, nous disons: si le recrutement forcé est une plaie, si ce remplacement ne la guérit

pas, il ne peut non plus l'étendre, car il ne porte préjudice à personne; et si le pauvre est malheureux d'être soldat malgré lui, il ne le sera pas moins quand le riche le sera avec lui.

D'ailleurs, puisque l'Etat veut la conscription, il faut que cette conscription atteigne son but, et que le conscrit soit aussi bon soldat qu'il peut l'être. Sans doute, l'homme destiné à être laboureur ou ouvrier de fabrique n'est pas toujours propre à faire ce bon soldat, mais il y est moins impropre que celui qui a été élevé pour être médecin, notaire ou commis. Ainsi, le gouvernement, en acceptant le conscrit apprenti-laboureur en échange du conscrit apprenti-notaire ou avocat, ne perd pas au change. On a pu remarquer que, plus un homme a l'esprit cultivé, plus il a le cœur haut et l'intelligence étendue, moins il est apte à certains métiers, notamment à la discipline et à l'obéissance. Vous pourrez en faire un héros, s'il a devant lui la perspective d'être officier; mais s'il est condamné à être toujours soldat, ou s'il le croit, il ne sera certainement pas un bon soldat.

Puis, nous vous soumettrons ce dilemme: ou ce jeune homme riche et bien élevé, que vous forcez à servir, prendra les habitudes des soldats, c'est-à-dire que, renonçant à son éducation, à ses façons polies, il adoptera celles du corps-de-garde et de la taverne; ou bien, gardant sa politesse et ses formes de salon, il présentera avec le soldat, son égal, un contraste qui frappera celui-ci, blessera sa susceptibilité et éveillera, sinon son antipathie, du moins un défaut de camaraderie qui, tôt ou tard, deviendra une source d'embarras pour l'Etat. Vous en avez eu la preuve lors de la création, sous l'Empire, des vélites et des gardes d'honneur, et sous la Restauration des gardes du corps: l'armée se divisa en deux camps, dont sortit presque la guerre civile.

Si le soldat riche est républicain, dira-t-on, s'il comprend les devoirs de la fraternité, il emploiera son aisance à rétablir l'équilibre, il achètera la camaraderie qu'il n'a pu conquérir, et partagera sa bourse avec ses frères d'armes.

Sans doute, il le peut, et probablement il le fera, mais les choses en iront-elles mieux? Demandez aux chefs de corps comment servent ces soldats rentiers et bons enfans? Ils vous diront qu'il n'en faut qu'un dans une compagnie pour la rendre la plus mauvaise du régiment.

Ce n'est pas seulement à l'indiscipline et au désordre que conduit l'or du conscrit riche. Il fut un temps où la réquisition, puis la levée en masse, obligeaient aussi tout Français à servir en personne. On vit alors, dans les rangs, des soldats millionnaires. Que s'en suivait-il? C'est que nonobstant l'esprit radical du jour, les soldats et jusqu'aux sous-officiers étaient les très-humbles valets de ces favoris de Plutus: ils montaient la garde pour eux, pansaient leurs chevaux, ciraient leurs bottes; bref, jamais chevalier banneret n'avait eu tant d'écuyers ni de pages. Aussi, lorsqu'à cette même époque, les officiers furent nommés par élection, tous les grades revinrent à ces turcarets militaires: ils achetaient leurs épaulettes chez le traiteur au prix d'un dîner fin, arrosé du meilleur.

Cela valait-il mieux que le remplacement? Non; car on fut obligé, après quelques mois d'expérience, de renoncer aux élections régimentaires. S'il en était ainsi alors, il en serait ainsi aujourd'hui: le contact du soldat doré ne ferait qu'aider à la corruption du soldat pauvre.

Vous prêchez l'égalité, cette vertu des Républiques; hélas! dans les Républiques même, l'égalité tombe devant la fascination de l'or. C'est que le riche en a trop, direz-vous. Je vous répondrai: il en aurait moins, que

le mal subsisterait encore. La preuve, c'est que lorsqu'un soldat a cent sous dans sa poche, il a pour sujet son camarade tant que la pièce dure.

Sans vouloir vous faire communiste, je vais vous indiquer un moyen qui peut contribuer à ramener un certain équilibre dans les fortunes, et sans appauvrir beaucoup le riche, aider largement au pauvre.

Sous la féodalité, le noble pressurait le vilain, il s'en faisait servir; mais aussi il ne le forçait pas à se battre: il se battait pour lui et au besoin se faisait tuer pour le défendre. Aujourd'hui c'est le contraire; c'est le vilain qui se fait tuer pour le noble; et j'entends par noble celui qui a de bons biens au soleil ou beaucoup d'écus dans son coffre: c'est de nos jours la seule noblesse reconnue, la seule qui ait cours. Puisqu'il y a échange de rôle, il faut que ce soit le noble qui paie le service du vilain. Qu'il le paie donc et si bien que le vilain dise: le métier me convient.

Mais que le marché soit loyal, que le vilain vende sa peau ce qu'elle vaut, ou, si vous aimez mieux, ce que vaut celle du noble si l'expertise démontre qu'elle vaut davantage.

Que le prix du remplaçant soit ainsi établi sur l'aisance, la richesse, le revenu du remplacé ou de son père, en tenant compte d'ailleurs des charges de celui-ci ou du nombre de ses enfants.

Sans doute le riche achètera son remplaçant plus cher qu'aujourd'hui, et même très-cher s'il est très-riche. Mais aussi l'artisan, le laboureur, le petit rentier qui voudra garder son fils, en aura la possibilité, puisqu'il ne sera taxé qu'à une somme établie sur son avoir, ou, s'il n'en a pas, sur le prix moyen de ses journées payable à long terme.

Avec les sommes ainsi recueillies, le gouvernement

formera une masse commune destinée à assurer une pension à tout remplaçant qui aura servi pendant un temps donné, pension qui augmentera avec ses années de service.

Pour accroître le capital des retraites, les soldats, notamment ceux dont l'éducation militaire sera faite, pourront être employés à des travaux publics ou particuliers; ils recevront à cet effet un supplément de solde, dont une partie leur reviendra immédiatement, tandis que l'autre ira grossir le fonds des pensions.

Néanmoins ces fonds seraient loin de suffire si les armées demeuraient ce qu'elles sont; mais la misère croissante des gouvernemens et la banqueroute qui les menace les forceront tôt ou tard à réduire leur budget militaire. Alors une partie des sommes économisées étant employées à rétribuer convenablement les soldats restant au corps, leur position sera tolérable. Ils pourront s'attacher à leur service, y voir un état. C'est ce qui arrive dans les pays où le recrutement forcé n'existe pas.

En attendant, pour suppléer à l'insuffisance du fond des pensions, vous pourrez réaliser en faveur des vieux soldats ce qui n'est encore qu'en promesse: leur conférer successivement et à mesure des vacances, ces petites places dites monnaie électorale, qui ne sont ordinairement données qu'à la faveur, à l'importunité ou à l'intrigue. Les travailleurs auront ainsi moins d'occasions de quitter leurs outils qui souvent leur offrent plus d'aisance, plus d'indépendance que ces emplois toujours suppressibles ou réductibles; tandis que ces mêmes emplois, joints à la pension militaire, aideront à la subsistance des hommes qui, en vieillissant dans les camps, auront passé l'âge et l'habitude d'un travail manuel.

Avec cette certitude de ne pas aller, sur leurs lauriers, mourir à l'hôpital, bien des soldats, j'en suis certain, resteront sous les drapeaux.

Je résume mes propositions :

Réduire successivement les armées de terre et de mer au chiffre indispensable.

Diminuer dans la même proportion le nombre des engagemens forcés.

Arriver ainsi à supprimer ces engagemens.

Faire de la carrière militaire une profession qui assure à celui qui l'embrasse les moyens de subsister, quand il sera devenu impropre au service.

Maintenir le remplacement, et en mettre le prix en harmonie avec la fortune de chacun.

Interdire toute transaction particulière relative au remplacement, dont le soin sera exclusivement confié à l'Etat.

Ceci admis, la loi du remplacement pourra être établie sur les bases suivantes :

« Tout citoyen français, âgé de vingt ans est soldat ; mais il peut être dispensé d'en faire le service, moyennant une somme qui ne pourra excéder...... ni être moindre de...... et qui sera prise sur son revenu net, déduction faite des charges ci-après indiquées.

(*Spécifier quelles sont ces charges*).

» Les sommes ainsi retenues serviront à pourvoir au remplacement et à assurer un avenir aux remplaçans, pris, autant que possible, dans les rangs de l'armée. »

RENOMMÉE, VOGUE. Nous sommes dans une région obscure. A peu de distance, au-dessus de notre tête, nous apercevons une zône lumineuse dans laquelle nagent quelques individus. Nous faisons mille efforts pour arriver à cette lumière ; quelquefois nous arrivons jusqu'à la ligne de démarcation ; d'autres fois nous la dépassons de toute la tête et retombons dans le sombre. Il y a bien peu d'individus qui parviennent à en sortir tout entier et à se soutenir dans la partie brillante.

La renommée des rois et des conquérans tient souvent à peu de chose : à un écrivain et à un imprimeur. Faute de l'un ou l'autre, la postérité ne saura pas même leur nom.

La manière dont certaines renommées se font et se défont en France, pourrait devenir le sujet de curieuses études.

Il est tel individu dont le talent comme écrivain, compositeur, architecte ou peintre, a été unanimement admiré pendant un demi-siècle, et qui, non moins unanimement, est aujourd'hui cité pour n'avoir jamais eu aucun mérite.

Cette réaction a même atteint quelques hommes historiques, et j'en ai connu un qui a été alternativement un brigand, puis un héros, puis un brigand, puis un héros ; et aujourd'hui il n'est plus ni l'un ni l'autre.

Mlle Lenormand, la tireuse de cartes, a eu aussi une immense réputation. Son grand art était de se faire payer six louis ce que l'on paie ailleurs six sous.

Quant à son esprit, il était très-supérieur à celui des neuf-dixièmes de ces sibylles qui courent les foires pour l'amusement des cuisinières ; et cette supériorité est quelque chose, car jamais sibylle n'a passé pour sotte. C'est un état qui, comme celui d'avocat, exige une certaine dextérité de langue.

La renommée s'acquiert quelquefois à bien moins de frais

Une actrice, que le public de Paris accueillait froidement, s'avisa un jour dans une pièce où elle faisait semblant de jurer et de fumer, de ne plus faire ce semblant, mais de jurer réellement et mettre de vrai tabac dans sa pipe. A cette odeur de taverne, à ces manières de grenadier, le même public, et c'était la meilleure société de Paris, se trouva saisi d'un si grand

enthousiasme et fit entendre un tel hourra de bravos, que la salle manqua de s'écrouler. Depuis cette époque, cette actrice jouit de l'estime générale. Ses appointemens ont été triplés.

Parmi les renommées essentiellement passagères, il faut citer celle des orateurs politiques. Il n'en est pas un seul, tant soit peu pourvu de faconde, qui, depuis cinquante ans, n'ait eu son auréole et son brevet d'immortel; mais il n'en est pas un seul non plus qui l'ait encore. L'immortalité de la tribune ne dure guère plus que la saison; si elle atteint l'hiver, elle est tout-à-fait hors ligne.

Avec une vingtaine de mille francs à dépenser par an en articles de journaux, annonces ou affiches, chacun, en France, peut se faire une renommée littéraire, artistique ou scientifique très-confortable; pour ceci il n'est pas même indispensable qu'il sache lire.

Il est un homme qui de nos jours a acquis gloire et fortune pour avoir imaginé d'appeler *socques articulés* une semelle de bois mise entre deux semelles de cuir; la chose était connue depuis trois mille ans, mais le nom ne l'était pas: or, ce nom lui fit vendre des milliers de ces semelles et le fit considérer lui-même comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

Un autre industriel n'obtint pas moins de célébrité pour avoir donné son propre nom à un outil de bois propre à remplacer la tête à perruque et tenir les chapeaux ouverts.

Un émigré acquit une grande considération en Angleterre par sa manière de faire la salade: il en faisait son état. Il gagnait plus qu'un général et que trois poètes. Pendant tout le temps de l'émigration, il a été ainsi célèbre à Londres, et l'est peut-être encore.

Un fameux médecin de chiens vivait à Paris il y a quelques dixaines d'années; sa célébrité venait des cures

merveilleuses qu'il avait faites parmi les bichons et les carlins, dont toutes les élégantes étaient pourvues à cette époque. Son remède était simple : il leur donnait peu de pain et beaucoup d'eau, et pour assouplir leurs mouvemens une dose raisonnable de coups de fouets ; le fouet était le plus positif de sa pharmacie.

Il y aurait fort à faire si nous voulions examiner toutes les espèces de renommées, depuis celle des bonnes matelottes jusqu'à celle des grands violons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a ni poète, ni héros, ni saint, ni monarque même, dont la gloire ne pâlisse aujourd'hui devant celle de tel pianiste ou de certaine danseuse.

Voyez : *Danseurs*.

REPOS. De toutes les fatigues, la plus lourde, la plus intolérable, celle qui conduit le plus fréquemment au dégoût de la vie, au désespoir, au suicide, c'est la fatigue du repos, d'un repos incessant ou d'un bonheur toujours égal.

L'homme qui vit au jour le jour, qui passe d'une inquiétude à une inquiétude, du souci d'un besoin à celui d'un autre besoin, ne se suicide pas et jamais ne meurt de marasme ou de spleen. Pourquoi ? C'est que l'habitude du malheur a son espérance et presque son charme.

REPRÉSENTATION. Napoléon distribuait de grosses sommes à ses généraux pour représenter ; on fait encore ainsi à l'égard de nos diplomates.

Représenter c'est donner des soirées, des bals, des dîners, lesquels n'amusent jamais ceux qui les donnent, et pas toujours ceux qui les reçoivent.

Il est pourtant des gens qui représentent par goût; ils aiment à avoir la foule chez eux, non une foule d'amis, ne vous y trompez pas, car ils n'en ont peut-être pas un seul, mais la foule de ces gens qui se trouvent moins bien chez eux que chez les autres.

Cet homme donne des fêtes magnifiques; il a, chaque semaine, un excellent dîner; il accable ses invités de prévenances; il jette l'or à pleines mains pour que rien ne leur manque, et il n'est pas un seul d'entr'eux de la peau duquel il donnerait cinq centimes. Oui, il ne ferait que rire si on lui disait qu'ils viennent, en quittant sa table, d'être noyés ou pendus. Mais l'amphitryon aime les repas et ne les aime pas solitaires; ses convives ne deviennent qu'une addition à la dinde truffée et au pâté de foie gras: ils ne sont là que pour en relever le goût, comme le persil pour orner le bœuf.

Ou bien encore, en les invitant, c'est une dette qu'il acquitte ou un placement qu'il fait. Il les invite, parce qu'ils l'ont invité et qu'il veut qu'ils l'invitent encore. C'est un dîner qui lui en vaudra dix, qui lui en vaudra vingt, ou bien qui lui procurera une place, une femme, une maîtresse, un cordon, une fourniture, peut-être tout cela à la fois.

Chacun dit tout haut: c'est un homme extrêmement honorable, et tout bas: c'est un gourmand qui n'aime pas à manger seul, ou bien c'est un spéculateur égoïste qui travaille à sa fortune.

Au total, je ne blâme pas la représentation, bien au contraire. Ce bal aura fait vivre cent ouvriers pendant un mois, et ce dîner à la Lucullus qui me procure une mauvaise digestion, en fait faire de très-bonnes à vingt marchands de comestibles.

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE. (*Juin* 1848). Invention moderne et phrase de l'époque, que les uns prononcent avec amour, que les autres entendent avec horreur. D'ailleurs, n'allez demander ni aux uns ni aux autres ce que cela veut dire, car je vous réponds qu'ils ne vous le diront pas; s'ils vous le disent et que vous ayez compris, je vous serai fort obligé de m'en faire part.

La République, c'est le gouvernement de tous. La République démocratique, c'est encore le gouvernement de tous. La République démocratique et sociale, c'est toujours le gouvernement de tous: alors, pourquoi trois mots au lieu d'un?

On me répondra qu'il y a aussi la République aristocratique, laquelle n'est plus le gouvernement de tous. Hélas! c'est qu'il en est ainsi de toutes les Républiques.

Si l'on veut aller au fond des choses, il faudra bien reconnaître qu'il n'y a pas encore eu sur la terre de vraie République ou de gouvernement collectif, et qu'il est à croire qu'il n'y en aura jamais, par cette raison bien simple, que là où tout le monde commanderait, il n'y aurait plus personne pour obéir; ou bien encore, qu'où il n'y a pas à obéir, il n'y a plus à commander.

La République, comme l'entendent les chefs d'un gouvernement qui, d'après son programme, ne devrait pas avoir de chefs, consiste dans la délégation des pouvoirs de la majorité à la minorité; dans l'annulation volontaire de cette majorité qui, pour un temps, se désiste de ses droits en faveur d'un certain nombre de délégués. De leur côté, ces délégués abandonnent leur pouvoir à quelques uns d'entr'eux autour desquels tout le reste bourdonne comme font les mouches après un coche, suçant par-ci par-là un peu tout le monde, jusqu'à ce que, gorgées, elles tombent sur le dos pour digérer et faire place à d'autres.

Quant à la part d'action gouvernementale que la minorité régnante ne manque jamais, dans sa libéralité, d'octroyer à la majorité au nom de la fidélité si elle est monarchique, et de la fraternité si elle est démocratique, c'est celle de payer d'abord, puis de payer ensuite, enfin de payer toujours.

Elle leur accorde aussi l'honneur de mourir pour la patrie, c'est-à-dire pour eux, gouvernans, qui la représentent. En ceci, le gouvernement de tous ressemble encore à celui de quelques-uns.

Si l'on veut savoir ensuite ce que c'est que le gouvernement de tous, je répondrai que c'est celui d'un millier au plus, et d'une centaine au moins, pour une nation de trente-six millions d'ames.

Quant au gouvernement de quelques-uns, on peut l'estimer approximativement à une douzaine d'individus, nombre assez ordinairement réduit au quart par suite des non-valeurs, et souvent à moins; car il y a grandement à parier que, dans un temps très-limité, un des trois annulera les deux autres. Il en résulte alors une République qui n'est plus ni démocratique ni sociale, mais impériale, sorte de gouvernement aussi paternel que libéral, comme ont pu s'en apercevoir ceux qui ont eu le bonheur d'en essayer: c'est, d'ailleurs, ce genre de République que l'on restaure en ce moment, afin de nous l'offrir pour étrennes.

En définitive, pour peu que l'on sache les deux premières des quatre règles, on est forcé de reconnaître que, quels que soient le principe, le nom, la forme et l'intention d'un gouvernement, ce n'est jamais, quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, la volonté de la masse qui domine, pas même d'une partie notable de cette masse, c'est toujours celle de la très-petite minorité. D'abord, parce que les femmes, les enfans, les adolescens, les

malades, les infirmes et les paresseux ne votent pas; ensuite parce que parmi ceux qui votent, un bon tiers vote sans savoir pourquoi et un autre tiers en sens contraire de ce qu'il veut et croit voter.

Reste donc un tiers qui agit avec connaissance de cause et une volonté, à ce qu'il dit. Mais il faut ajouter que dans le tiers de ce tiers, la volonté varie d'heure en heure; d'où il s'en suit, que ce que fait le gouvernement par la volonté de la majorité du jour, est en contradiction avec ce que cette même majorité voulait hier, et probablement avec ce qu'elle voudra demain.

Dans ce conflit ou cette vacillation incessante de girouettes qui tournent à tout vent, c'est celle qui tourne le moins, ou l'individu, fût-ce même le plus stupide, qui s'accroche le plus ferme à son dire et le répète le plus haut, qui finit par avoir raison. De façon, qu'en gouvernement, les choses se passent à peu près comme dans nos ménages: c'est toujours un seul qui fait marcher les autres, quand, d'ailleurs, les autres marchent; si ce n'est pas le père, c'est la mère, ou bien l'un des enfans; à défaut, la servante, ou son amoureux le commissionnaire du coin.

En un mot, le droit, la forme, la règle, l'équité, le bon sens, le génie lui-même s'annulent devant l'entêtement d'une buse qui ne cède rien aux circonstances, et dont le seul mérite est de vouloir plus fort et plus longtemps que les autres.

Aussi, lisez l'histoire et comptez, depuis Solon et le bon temps de la République romaine, combien de gouvernemens, véritablement libres et populaires, ont été imaginés et tentés. Mais remarquez aussi que ce sont toujours les plus beaux, les plus généreux, les plus propres à développer les facultés physiques et les facultés morales de l'homme et à le rendre libre, sage et heureux, qui ont été

le plus obstinément repoussés et qui ont duré le moins.

L'homme est ainsi fait: donnez-lui à choisir entre une selle et un bât, c'est le bât qu'il prendra indubitablement. Si, par distraction ou accident, il a pris la selle, il la rejettera bientôt en disant qu'il ne la sent pas sur son dos; et il reviendra au bât, qu'il estimera d'autant mieux qu'il lui écorchera plus rudement l'échine. C'est un instrument fort et solide, dira-t-il, tout fier de l'ornement qu'il porte, surtout si on y ajoute une bride, bien qu'il eût préféré un licol comme allant mieux à sa figure.

De cette disposition naturelle à l'homme et spécialement à nous, mes chers compatriotes, qu'est-il résulté, et qu'a gagné la patrie à notre dernière émancipation? Ici encore, l'amour du bât a prévalu. L'on voulait faire un conseil de sages, et l'on a fait un gynécée de fous. Pourquoi? C'est que les sages ne s'improvisent pas, et qu'avant de donner un droit à un homme, il faudrait lui apprendre ce qu'est ce droit et ce qu'il en peut faire.

Il l'apprendra par l'usage, répondrez-vous. Erreur! car il commencera par en faire un mauvais usage, et cela fait, voyant qu'il n'en résulte pour lui que du mal, il dira: cela n'est pas bon, et il n'en voudra plus. N'est-ce pas précisément ce qui est arrivé dans nos provinces, où l'on ne peut plus décider les citoyens à faire acte de civisme, qu'en les menaçant des garnisaires?

Bref, pour avoir improvisé la République, pour l'avoir mise en route avant de savoir celle qu'elle pouvait faire, et même avant de comprendre précisément ce que c'était qu'une République, vous n'avez pas la République; car je ne pense pas que vous nommiez ainsi la chose sans nom sous laquelle nous vivons. Non, cela ne ressemble en rien à un régime républicain. Contentez-vous d'affirmer que vous y voyez un régime quelconque, et que

nous ne nageons pas dans les limbes, vers les rives de l'inconnu.

Tout chemin mène à Rome, dit le proverbe; pourquoi donc désespérer? Un vent favorable ne peut-il pas s'élever et nous conduire au port ou à la bonne République?

Je ne demande pas mieux, car c'est celle-la que je réclamais le 10 mars dernier. Je la comprenais alors et je crois la comprendre encore aujourd'hui, malgré les brouillards qui, depuis, ont surgi et qui l'environnent.

Cette République que je veux, est celle de famille, ou le gouvernement au profit de tous.

Je veux un gouvernement qui ne soit pas une exploitation des places au bénéfice d'un parti; qui ne soit pas une arène ouverte à quelques-uns et une impasse pour tout le reste.

Un gouvernement assez fort par la confiance qu'il inspire, pour n'être pas contraint d'armer la moitié de la nation pour se défendre de l'autre moitié.

Un gouvernement à l'abri de l'influence du sabre et dont soit à jamais banni l'impôt du sang ou le recrutement forcé, le plus improductif, le plus lourd et le plus destructeur de tous les impôts.

Un gouvernement qui agisse plus souvent qu'il ne parle.

Un gouvernement où l'on ne nous donne plus, en échange du meilleur de notre substance, des mots vides et des droits stériles. Un gouvernement où la vie du gouverné ne soit plus usée en devoirs factices, ou dans l'exercice d'une souveraineté illusoire.

Un gouvernement qui assure à tous l'air et l'eau, qui ne sacrifie pas à l'intérêt fiscal, la santé et la moralité du peuple.

Un gouvernement qui offre à chacun une éducation rationnelle et pratique, un éducation mère du travail et qui en donne à la fois le goût et l'aptitude. C'est moins

le travail qui manque au peuple que la volonté, et surtout la capacité indispensable pour rendre ce travail fructueux.

Un gouvernement qui protège la faiblesse contre la force, la femme contre l'homme, l'homme contre lui-même, c'est-à-dire contre ses vices et l'alcool qui les enfante, qui défende surtout l'enfance contre l'exemple, la sottise et la brutalité.

C'est par l'enfant qu'on peut reconstituer la société. C'est ainsi qu'à une génération gangrenée, à un peuple esclave de ses vices et de sa misère, succèdera une race forte, intelligente et véritablement républicaine.

La nation présente croira l'être, mais ne le sera jamais: c'est une branche dont la sève est desséchée et qui s'affaisse sous le poids de son bois mort. Elle ne produira plus, et l'avenir du tronc n'est que dans ses jeunes rameaux. Dévouons-nous donc à leur développement.

Telle est, gouvernans, votre mission; telle est la nôtre, gouvernés. Si nous sommes réduits au rôle d'enfans, qu'un jour, du moins, nos enfans soient des hommes. Fondons pour eux la République; mais, avant tout, entendons-nous sur ce que c'est qu'une République. Donnons tout ce que nous promettons, et pour cela, ne promettons que ce que nous pouvons donner.

Probité, réalité, telle devrait être la devise de toute constitution, de tout pacte gouvernemental.

Malheureusement, offrant tout et ne donnant rien, c'est la devise contraire que nous avons choisie.

RESPIRATION. Pour que l'organe de la respiration ait pu s'établir chez les êtres terrestres, il a fallu d'abord que l'air fût, et que l'individu eût besoin de le respirer. Avant l'existence de l'organe, il y avait donc une cause

vivante qui pouvait éprouver et apprécier l'effet de l'air.

Les poumons et les formes qui les enveloppent ont, indubitablement, été créés d'après la nature de l'air existant. Si cette nature changeait, si l'atmosphère où nous vivons s'appauvrissait d'oxigène et devenait ainsi impropre à la respiration, l'homme disparaîtrait de la terre; ou l'organe de sa respiration, et conséquemment sa forme changerait d'aspect en changeant de destination.

Voyez: *Formes: de leur accord avec la localité.*

RÉSURRECTIONISTES. C'est une classe d'industriels qui, en Angleterre, approvisionne les chirurgiens-docteurs, ou leurs amphithéâtres, de cadavres, qu'ils vont prendre Dieu sait où. Ce n'est pourtant pas d'eux que nous voulons parler ici, mais de leurs analogues, ou de cette espèce de savans qui s'occupe, en France, à fouiller les bibliothèques et les archives pour y découvrir, non pas les bons auteurs, mais les mauvais.

« Est-il plus mal de déterrer des os que des sottises, disait lord Byron, et vaut-il mieux, pour l'ame d'un pauvre homme, être en un in-8°, mis au pilori dans une boutique, que d'être pendu en chair et os à un gibet placé dans un champ? »

Il est, en effet, passablement étrange que lorsqu'il paraît tous les jours tant de sots livres, il y ait des gens qui croient qu'il n'y en a pas assez, et qui, toute leur vie, suent sang et eau pour en exhumer encore.

Ces savans rétrospectifs ont surtout un faible pour les auteurs incompris, et quand ils ont le bonheur d'en trouver un que personne n'a lu et pour cause, et qu'ils peuvent le mettre au jour, ils en sont aussi fiers que si eux-mêmes avaient fait le volume.

Ceci donne de l'espoir à tout le monde; et un savant de l'an 2300 pourra, un jour aussi, déterrer messieurs tels et tels pour en faire une seconde édition, à moins qu'en cherchant bien, il ne retrouve intégralement la première.

ROMAN. Pourquoi y a-t-il tant de romans? C'est qu'il n'y a pas d'homme, quelque médiocre qu'il soit, qui ne puisse faire un mauvais roman et même un bon, s'il a de la chance. Le roman se fait tout seul; il suffit que celui qui l'entreprend soit sujet à rêver éveillé et sache assez d'écriture pour mettre sur papier ce qu'il rêve. Le français ici n'est pas même indispensable; c'est l'affaire du prote: d'ailleurs le roman est de toutes les langues.

Ensuite, que ce rêve soit gai ou triste, amusant ou ennuyeux, peu importe; un roman se lit quand même; il est toujours bon pour quelqu'un; s'il ne l'est pas pour l'antichambre, il l'est pour la cuisine ou pour le commissionnaire du coin. En règle générale, le livre qui ennuiera l'homme d'esprit amusera l'imbécille: la preuve, c'est que les romans les plus appréciés des portières, les mieux goûtés des soubrettes, sont toujours les moins bons, et le degré d'admiration qu'il leur inspire est invariablement établi sur celui de leur insignifiance.

Qu'importe encore! Est-ce qu'un bon roman dure plus qu'un mauvais? C'est souvent le contraire, et jamais roman quelque vanté, vendu et lu qu'il puisse être, ne survit à la saison qui l'a vu naître. Célèbre en janvier, il est complètement oublié en août; et l'on pourrait faire un joli volume du nom des romanciers aujourd'hui parfaitement inconnus, qui ont, depuis trente ans, joui tour-à-tour, pendant leur semestre, d'une réputation européenne.

Pourquoi cette inconstance de la gloire ou du public? C'est qu'apparemment on peut faire un bon roman sans faire une bonne chose ni même une belle chose, et qu'en littérature ce qui n'est ni beau, ni utile, passe vite. Quand un roman survit à la saison, quand il dure des années et atteint son demi-siècle, vous pouvez affirmer que ce n'est pas un roman. Gil Blas et Don Quichotte n'en sont certainement pas, et la preuve, c'est qu'on y trouve à la fois du naturel et du bon sens. Allez donc chercher la raison dans les romans du jour, vous l'y trouverez comme l'exactitude historique.

Et pourtant il y a des faiseurs de romans qui seraient capables de faire autre chose. N'est-ce pas pitié de voir des hommes qui auraient pu laisser un bon livre, un livre utile, perdre leur vie à ce pitoyable métier. Sans doute leur gazouillage amuse, mais pas plus que celui de telle ou telle linotte qui charme aussi le voisinage.

En lisant ces belles choses, à quoi donc reconnaît-on l'auteur? A la signature. Effacez-la, et vous les croirez toutes de la même main; faites mieux, supprimez les titres, et vous pourrez y voir toujours la suite d'un même conte. C'est que parmi ces mains qui tiennent la plume, il y a vingt pattes de singes.

Lorsque, par fantaisie ou pour plaire à sa cousine, un peintre célèbre a peint un éventail; huit jours après, vous voyez cinq cents éventails, œuvres d'autant de barbouilleurs: chacun a voulu faire le sien, et l'un vaut l'autre. N'importe, il n'en est pas un seul qu'on n'attribue au grand maître.

Les romans-feuilletons sont aujourd'hui un des grands élémens du succès des journaux. Dignes pendans des annonces et réclames, ils en ont toute la conscience et l'utilité. C'est à qui des deux industries nous fera avaler le plus de boulettes et de drogues. Cependant des deux

exploitations, je préfèrerais encore l'exploitation purement pharmaceutique, elle nous tue de temps à autre, c'est vrai: ce n'est que quelques malades de moins, et la médecine n'est à autre fin que d'en diminuer le nombre. Mais l'industrie romancière attaque la vie dans sa source; c'est aux gens bien portans qu'elle s'en prend; c'est la génération entière qu'elle empoisonne, et les poisons qu'elle débite sont bien plus perfides, bien plus inévitables, parce qu'ils nous atteignent en tous lieux, parce qu'ils nous pénètrent par tous les pores. Partout les journaux arrivent, partout les feuilletons traînent: la jeune femme les lit, la jeune fille les lit, l'enfant les lit: or, je vous le demande, qu'est-ce qu'ils y apprennent, ou plutôt qu'est-ce qu'ils n'y apprennent pas, et que leur reste-t-il à savoir quand ils les ont lus.

En vérité, on condamne tous les jours, pour attentat à la pudeur, quelque méchant ivrogne qui, peut-être, sans y entendre malice, aura pris par sa jupe une bergère errante, et l'on n'y condamne pas MM. tels et tels hommes moraux, à ce qu'ils disent, qui flétrissent l'imagination de nos adolescens avec leurs peintures érotiques et des orgies incessantes. Nous sommes vraiment d'étranges gens, et nous entendons singulièrement la morale.

ROND. On a pu remarquer que la figure arrondie est une de celles que nous offre le plus souvent la création.

Il en est de même du geste qui tend toujours à s'arrondir, et du mouvement d'un projectile qui finit ordinairement par une courbe. Faites courir une boule sur le sol, elle tournera sur elle-même; agitez le grain dans un crible, il se dessinera en cercle et demi-cercle.

Jetez une pierre dans l'eau, des ronds s'y succèderont. Que la lumière y réfléchisse ses rayons: il en résultera un arc.

Les trombes, les tourbillons ont la forme ou le mouvement circulaire.

Les bulles d'air qui se dégagent de l'eau et de tous les fluides, présentent aussi l'apparence globulaire.

Il y a donc une cause qui imprime cette forme non-seulement aux choses, mais au mouvement, et qui dirige ainsi celui de presque toutes les substances.

Remarquez que toute répandue qu'elle est, la forme ronde est ordinairement la suite d'une action; la matière ne s'arrondit que par un arrangement ou au moins par un frottement. Les formes produites par un choc, une secousse, une convulsion, bref, par ce que nous nommons un accident, sont angulaires, prismatiques, rarement rondes.

Ceci ne se borne pas aux élémens qui nous touchent, et ce n'est probablement sur la terre qu'une dérivation de ce qui existe dans l'espace. Si nous en jugeons par ce que nous apercevons de l'organisation céleste, les astres, le soleil, toutes les étoiles fixes ont une forme à peu près sphérique; toutes les planètes sont rondes, et leur marche elliptique ou circulaire a pour centre un autre astre rond lui-même.

Tous les systèmes solaires forment un cercle.

Si ces cercles ne nous apparaissent pas, ou s'ils nous semblent tronqués, c'est qu'il est des globes intermédiaires que nous n'avons pas découverts encore, mais que nous découvrirons un jour, car le point où ils sont peut, dès ce moment, être calculé d'après la position, le volume, le poids et la marche des autres globes du système.

Ces myriades de cercles en font eux-mêmes un autour d'un astre gigantesque, centre de tous les centres et de tous les ronds.

Qu'on se figure une vaste roue tournant au milieu

de notre Océan, imprimant son mouvement à toute la masse aqueuse et entraînant dans la même évolution tous les corps qui s'y trouvent : ce corps central, cette roue en mouvement aura sur les corps moindres une influence en même temps attractive et répulsive, c'est-à-dire qu'il les attirera vers lui jusqu'à certain point, et puis les écartera pour les attirer de nouveau ; ce qui aura lieu sans que ces corps secondaires interrompent eux-mêmes leur mouvement circulaire.

Telle doit être l'action du grand soleil central, action qui serait répétée dans leur catégorie respective par tous les soleils secondaires.

La masse de l'éther, arrondie ainsi par le tournoiement du grand astre, serait le moule universel.

Et ce tournoiement du centre s'étendant à toutes les parties, tendrait, par un frottement incessant, à les égaliser et les unir.

Nous ajouterons que la rondeur des corps, suite de l'émoussement des angles, est une conséquence de la loi de l'équilibre : les angles tendent toujours à se détacher pour se rapprocher de la base.

Le frottement vient du défaut d'adhésion de deux corps voisins dont l'un, au moins, est en mouvement. Si cette adhésion n'a pas lieu, c'est que l'un de ces corps ne peut servir de point d'appui ou de contre-poids à l'autre. Que cette possibilité arrive, qu'un des deux corps soit enveloppé ou entraîné par l'autre, qu'il le rende immobile ou qu'il le confonde dans son mouvement, le frottement cesse, et le corps envahi ne tend plus à s'arrondir parce qu'il a pris son aplomb.

Le mouvement circulaire ou elliptique des globes provient de cette même nécessité de l'équilibre : la ligne droite n'est possible que dans le vide, parce que dans le vide il n'y a pas d'obstacles, tandis que dans une

matière, quelque dilatée qu'elle soit, dans le fluide éthéré même, cette ligne droite trouve bientôt un terme. Si ce fluide a un mouvement, il doit influer sur celui du corps lancé. Sans doute, ce fluide, s'il était isolé dans l'espace, pourrait avoir un mouvement direct, mais d'autres corps, d'autres courans lui font obstacle, et s'il n'est pas assez fort pour le surmonter, il faut qu'il l'évite ou le tourne; c'est ainsi qu'il décrit sa première courbe.

Que la même circonstance se renouvelle, il en décrit une seconde.

S'il trouve partout cette suite de barrières, il opèrera forcément son retour, et le cercle ou l'ellipse se trouvera accompli.

Alors, non-seulement il suivra ce mouvement circulaire, mais il l'imprimera à la masse de fluide qu'il agite et à tous les corps qu'il entraîne.

Quant à la forme arrondie des globes, nous venons de dire qu'elle est la conséquence de la rotation et du frottement; c'est ce que nous voyons dans tous les torrens, dans tous les fleuves et sur les bords de la mer: les corps y deviennent ronds, ovales ou cylindriques.

Si l'on nous demande ensuite pourquoi ces corps arrondis sont si nombreux dans la nature organisée, nous répondrons que ce sont eux qui se prêtent le mieux au mouvement et au repos, et les seuls qui peuvent passer, sans secousse, de l'un à l'autre état.

Poussez devant vous un corps rond: ses mouvemens seront réguliers parce qu'ils vont sans cesse d'un aplomb à un autre.

Essayez de faire rouler un corps anguleux, il n'avancera que par soubresaut, bondissant à droite et à gauche; chacun de ses mouvemens sera une dérogation aux lois de l'équilibre.

Or, comme toutes les attractions de la matière ne sont qu'autant d'efforts vers l'équilibre ou d'entraînemens vers la base, le mouvement de cette matière, dont les convulsions et les secousses ont produit les angles, doit, lorsqu'il se régularise, tendre à les faire disparaître.

Cependant, la forme ronde n'est pas seulement la conséquence du frottement, elle l'est aussi de l'effet du moule ou de la concentration.

Une chûte ou un choc dans un fluide amène un effet circulaire. Les vides qui s'ouvrent dans l'éther doivent aussi affecter une forme sphérique, parce que dans une substance homogène comme l'éther, les parties s'écartent également. Ces vides sont une sorte de moule où les matières se précipitant de tous les côtés, se rencontrent et se concentrent. C'est ainsi que doivent se condenser les aérolithes. Beaucoup de roches primitives présentent des faces arrondies, et leurs angles, lorsqu'elles en ont, proviennent d'accidens ou d'un commencement de décomposition.

Quand un projectile frappe, il fait une marque ou une ouverture ronde; la pluie qui tombe se dessine en gouttes arrondies ou ovales.

La lumière qui part d'un foyer arrondi, nous arrive probablement en spirale ou en décrivant une suite de cercles: aussi, n'est-il sur la terre aucun être dont la prunelle ne soit à peu près sphérique. La lumière porte avec elle une substance qu'elle dépose sur les corps: les taches de rousseur qu'elle imprime à la peau et sur les fruits sont rondes. La coloration de ces fruits, puis les premiers signes de leur décomposition se dessinent aussi par des marques de cette forme.

Les molécules qui composent toutes les masses et tous les corps sont également arrondies, et c'est ainsi que l'air est vital et respirable: aussi les globules du sang

ont-ils la forme ronde, et toutes les taches qu'une piqûre ou le mouvement des humeurs apportent à la peau, sont circulaires.

La figure que la vie affecte de préférence, est la forme ronde; la tige de tous les végétaux l'est plus ou moins, et la partie ligneuse se compose de couches concentriques. Les bulbes, les fleurs, les fruits, les graines, sauf de rares exceptions, sont ronds, ovales ou cylindriques.

Les lichens, les mousses, les herbacées, enfin presque toutes les plantes, viennent en touffes, en buissons, en bouquets.

Tous les coquillages, tous les poissons, tous les mollusques se rapprochent encore de cette forme.

Dans les reptiles, les oiseaux, les mammifères, la tête, les membres, le corps, tournent également à la figure ronde.

Les germes, les œufs, les ovaires de toutes les espèces sont ovales ou arrondis; tous les animaux font leur nid, leur ruche, leur bouge, leur terrier de forme circulaire.

En dehors des coupes rondes ou ovales, il n'est ni élégance dans les arts, ni charme dans les figures.

Un visage carré n'a jamais séduit personne. Tout ce qui charme dans la femme est rond.

Désagréable à la vue, la forme anguleuse l'est plus encore au toucher : on ne caresse ni son chat, ni son chien quand ils sont maigres.

L'oreille n'est pas plus flattée que la main par le contact des angles: un son âpre et pointu la blesse, c'est la rondeur du timbre qui en fait l'harmonie, et la note qui va au cœur n'y pénètre qu'en s'arrondissant.

On peut dire la même chose de l'odorat, les parfums dépourvus d'âcreté ont les effluves rondes.

Notre palais lui-même n'est flatté que par ce qui se rapproche de cette forme; c'est celle qu'il essaie tout

d'abord de donner à ce qu'il veut déguster.

Les substances à figure prismatique, toutes les cristallisations, le sel, le sucre ne flattent qu'à mesure que les angles disparaissent sous la déglutition.

L'estime que l'on a pour la rondeur physique s'est étendue sur le moral; l'on a toujours fait grand cas de celle du caractère, et l'un des plus beaux éloges que l'on puisse faire d'un individu, c'est d'en dire: c'est un homme tout rond.

ROQUET. On dit: entêté comme un chien; ennuyeux comme un chien; c'est du roquet que l'on veut parler. Alors le proverbe est juste. Il est tel roquet qui, pendant quinze ans de sa malicieuse vie, s'est entêté à dormir tout le jour, afin de pouvoir hurler toute la nuit. Vous direz qu'il ne le fait point par méchanceté; je vous en demande pardon, il ne le fait pas pour autre chose. Voulez-vous en avoir la preuve: mettez-le dans une cave ou dans tout autre lieu où l'on ne puisse pas l'entendre, il ne criera plus: car, pourquoi crie-t-il? C'est qu'il veut ennuyer les autres parce qu'il s'ennuie lui-même.

Le roquet aime à vous provoquer, à vous agacer; il court après vous en vous huant, puis il fait semblant de vous mordre: le tout par malice et pour vous faire courir. Ça l'amuse, lui, petite bête, d'en voir trotter une grosse.

Ceci annonce que si le chien est ami de l'homme, le roquet ne l'est pas. Aussi le roquet n'est-il point précisément un chien, c'est un métis, il est né du chien et de la civilisation, enfin il est au chien ce que le gamin est à l'homme: c'est le chien qui s'est fait polisson, coureur, vagabond et apprenti-marchand de contremarques. Si la Providence ne lui avait pas défendu, dans

son intérêt moral et celui de la société, de dépasser certaine taille et dès-lors d'acquérir celle du discernement légal, il se procurerait certainement les honneurs du bagne e de l'exposition.

Ne se donne-t-il pas quelquefois les airs de devenir enragé, ni plus ni moins qu'un grand chien? Il est vrai que c'est simplement pour affaire de rire et pour agacer ses maîtres et ses voisins, ayant toujours soin de n'en pas perdre un coup de dents, et même de se faire donner du lait sous prétexte qu'il a horreur de l'eau. En suivant ce régime, il est donc bien entendu qu'il n'en meurt pas.

Les naturalistes assurent même que le roquet ne meurt jamais, et que ceux que l'on voit dans nos villes, sur le seuil des portes ou le pavé des rues, sont aussi vieux que les rues même et peut-être davantage.

Ce qui est certain, c'est que les ordonnances de police ne semblent pas faites pour lui; et que soit par suite de cette immortalité, soit par un effet de sa perspicacité naturelle et de sa connaissance en cuisine, jamais roquet n'est mort d'une boulette empoisonnée, et si quelques-uns en ont été éprouvés, ils n'y ont vu qu'un purgatif salutaire analogue au chiendent, et que leur faisait distribuer M. le Maire pour l'entretien de leur précieuse santé.

Les plus malheureux roquets de la création sont ceux des environs de Pouzzole et du lac Agnano, au bord duquel est située cette fameuse grotte, dite *du chien*, par antithèse sans doute, car on sait à quelle épreuve on y soumet les pauvres bêtes. Aussi l'apparition d'un voyageur y met-elle en émoi les chiens gros et petits, et dès qu'ils ont reconnu un touriste, tous, jusqu'au dernier, vont se cacher.

L'impératrice Joséphine avait la passion des roquets, et lorsque Bonaparte l'épousa, il fut obligé de disputer

le lit de sa femme à un méchant doguin, nommé Fortuné, qui lui en garda rancune et un jour le mordit fort serré.

Fortuné accompagnait Joséphine dans tous ses voyages: il était donc avec elle au château de Montebello, près Milan, qu'habitait Bonaparte, lorsqu'en 1798 il y traitait de la paix avec l'Autriche.

Fortuné se promenait souvent dans les jardins de Montebello, mordant tout le monde, car, en sa qualité de courtisan, il était sournois et méchant; mais personne n'osait punir le favori.

Un soir, malheureusement pour lui, il fit la rencontre du chien du cuisinier qui, de son côté, était venu prendre l'air: Fortuné, l'approchant par derrière, le mordit à la fesse; le toutou marmiton se retourna et, peu courtisan, il étrangla net Fortuné.

La désolation de Joséphine fut grande; cependant elle se consola, et Fortuné eut un successeur qui, bientôt, ne fut pas plus doux, car les chiens non moins que les hommes, abusent de leur position.

Un jour Bonaparte était dans les jardins, lorsqu'il aperçut un homme qui se retirait précipitamment et se réfugiait dans les bosquets: il s'approche et il reconnaît le cuisinier.—Eh bien! lui dit-il, pourquoi te caches-tu; est-ce que je te fais peur?—Non, mon général, mais depuis la sottise qu'a faite mon chien, je n'ose plus me montrer ici; mais je vous réponds que cela n'arrivera plus, et je le tiens enfermé.—Enfermé! tu as tort, mon ami, cela lui fait du mal à ce pauvre chien.—Ah! ça m'est égal, il ne faut plus, général, que cette méchante bête fasse de malheur.—Et moi je n'entends pas que tu la tiennes ainsi en prison.—Ah! général, vous êtes trop bon pour lui.—Que veux-tu, moi j'aime les chiens; crois-moi, laisse-le de temps en temps faire un tour au

jardin, cela pourra nous rendre service à tous deux. »

Je n'ai pas, je vous assure, inventé cette historiette, elle est toute vraie, et c'était le respectable M. Arnault, de l'Institut, qui la racontait et bien mieux que je ne le fais.

Si le roquet jouit de beaucoup de mauvaises qualités, je dis jouir parce qu'elles lui sont toutes utiles, il en a cependant une bonne ou qui peut servir aux autres, c'est qu'il est fidèle, je ne dirai pas à son logis, car il arrive fréquemment qu'il n'en a pas, mais à son quartier ou à sa rue qu'il considère à peu près comme sa propriété. Jamais il n'y laisse installer un nouveau locataire sans protester hautement contre ce qu'il tient pour une usurpation, et des semaines et des mois se passeront sans que le nouveau venu ait pu faire sa paix avec lui.

Des gens mal conseillés ont cru y parvenir en lui administrant quelques coups de pieds ou de fouet. Erreur funeste! Il aurait mieux valu pour eux qu'ils eussent battu le commissaire de police, ils en auraient été quittes pour une amende et quelques jours de prison; mais battre un roquet, c'est un délit dont on ne peut trop calculer les suites. Sans compter la rancune des commères qui ne manquent jamais de se ranger du parti de la bête, on peut compter sur celle beaucoup plus redoutable du roquet lui-même, qui, votre vie durant, si vous êtes pour la vie dans ce quartier, vous jouera tous les tours imaginables; et je vous certifie qu'en fait de tours, ledit roquet en sait que le diable en personne n'aurait jamais imaginés, ne fût-ce que celui d'aller pisser dans votre pot-au-lait quand, en attendant la laitière, vous avez l'imprudence de le laisser sur le pas de la porte: ce dont la laitière, remarquez-le bien, ne le réprimande jamais.

Le meilleur moyen d'en finir avec le roquet, quand

vous aurez eu le malheur de l'offenser, est de lui offrir de temps en temps quelques os de côtelettes et autres rogatons : à cette condition, il vous accordera l'investiture et il vous reconnaîtra bourgeois de sa rue.

Vertu, rancune ou intérêt, cette haine des nouveaux visages ou cette disposition à garder son terrain, a le très-grand avantage d'en écarter les voleurs qui redoutent les roquets presqu'autant que les gendarmes, et d'en éloigner aussi les amoureux dont l'animal indiscret révèle chaque soupir, chaque fait, chaque geste par une variété de jappemens dont les jaloux ont bientôt la clé et font traitreusement leur profit.

Je n'entreprendrai pas de faire le portrait du roquet : il suffira de dire qu'il est toujours reconnaissable à sa queue en cor de chasse, sa décoration principale. Oui, de toutes les bêtes qui couvrent la terre, c'est celle qui porte le plus fièrement cette marque de sa dignité animale ; et c'est ainsi, la queue au vent, qu'il est entré dans l'Arche et qu'il en est sorti.

Il y a des roquets des deux sexes, on n'en saurait douter, puisqu'ils se perpétuent, mais à la similitude des formes et des habitudes on ne distingue guère les uns des autres ou les roquets des roquettes. Seulement, dans la saison, le roquet fait semblant d'être très-amoureux ; mais c'est moins pour la chose, que pour faire enrager ceux qui le sont véritablement, car il n'est pas meilleur à l'égard des siens qu'il ne l'est envers des hommes : toujours prêt à troubler un rendez-vous, malheur au couple qu'il a surpris.

Le roquet affecte quelquefois la forme humaine, et il se présente sous la figure d'un petit homme bien ganté, bien cravaté. Au costume près, ses habitudes restent les mêmes : il jappe, il montre les dents et mord les jambes des passans.

ROSE. La rose est le pur souffle des dieux, dit Anacréon: ce n'est pas mal pour un Grec.

Les Turcs, qui ne sont pas poëtes et qui n'aiment pas les Grecs, aiment beaucoup les roses, dont l'essence joue un grand rôle dans leurs présens, leurs toilettes et leurs harems.

Selon moi, l'essence est à la rose ce que le fromage de Brie est à la crême nouvelle: celle-ci sent bon, l'autre prend au nez: c'est l'odeur d'un ami mort qui blesse à la fois le cœur et l'odorat.

Il y a aujourd'hui des horticulteurs dont la spécialité est la culture de la rose. J'en connais qui en ont jusqu'à quinze cents espèces, qui offrent, selon eux, quinze cents formes et quinze cents nuances différentes, et, chose merveilleuse, qui toutes ont un nom.

Pourtant la plus grande merveille n'est pas là, elle est dans l'œil de l'amateur qui retient ces quinze cents noms, qui distingue ces quinze cents couleurs, ces quinze cents formes, chez lesquelles le profane ne voit qu'une couleur et qu'une forme, peut-être deux, peut-être trois ou quatre, à la rigueur six, mais certainement pas douze. N'importe, je maintiens les quinze cents noms, les quinze cents couleurs et les quinze cents formes, s'il en faut tout autant pour faire le bonheur de l'amateur de roses; je dis même que seul il voit juste, car on n'est jamais heureux pour rien.

Etant fort jeune et me trouvant à Gênes, dans la Strada Balbi, regardant passer une procession, une rose tombée d'une fenêtre m'arriva sur la tête. Etait-ce hazard, était-ce intention? Je ne le sais pas encore, mais je la reportai à la propriétaire: à chacun son bien.

Cette rose avait son épine, épine d'acier bien fourbie, bien piquante, tranchant même quelque peu; j'en porte encore la marque. N'importe, c'était une belle et brave

rose, belle même à Gênes, le pays des fleurs, le paradis des roses.

ROUERIE. Cela se dit d'une malice moitié licite, moitié friponne, mais cette dernière qualité l'emporte; bref, c'est un moyen de bonne société de faire des dupes. Un roué n'est pas un escroc, ce n'est pas un voleur non plus: cependant il trompe, il ruine, il tue ses ennemis et même ses amis, mais il le fait de manière à se mettre à l'abri de tout accident et à ne pouvoir être atteint ni par la loi, ni par l'opinion. Aussi la rouerie ne déshonore pas; il fut même un temps où elle donnait beaucoup de considération.

Le mot rouerie est nouveau, mais ce qu'il dénomme ne l'est point. La diplomatie c'est la rouerie en grand. Souvent l'art de gouverner n'est pas autre chose. Machiavel en donna les premiers principes écrits, mais bien avant lui on les avait mis en pratique. La pratique ici, comme dans tous les autres arts, a précédé la théorie.

Louis XI fut un roi roué.

Louis XVIII l'était par goût, par caractère. S'il fût monté jeune sur le trône, il aurait probablement joué plus d'un tour à ses frères rois: à défaut, il ne se fit pas faute d'en jouer à ses frères d'armes.

Napoléon, tout grand homme qu'il était, ne dédaignait pas d'employer la rouerie: il s'en aida, non moins que de son épée, pour conquérir la popularité, puis le trône, puis enfin l'Europe.

Devenu tout puissant, il en faisait un passetemps: on en pourrait citer plus d'un exemple. Voici le singulier moyen dont il usait pour se débarrasser d'individus appartenant même à la haute société, notamment de quelques duellistes célèbres. Quand il savait qu'ils étaient

gênés dans leurs affaires, il leur faisait proposer par Fouché, son ministre, des emplois dans la police secrète. S'ils refusaient, on haussait le chiffre du traitement jusqu'à ce qu'ils acceptassent : on allait jusqu'à trente, quarante, cinquante mille francs par an, on leur en remettait le premier mois, et l'on prenait quittance. Cela fait, huit jours après tout Paris le savait.

Le second mois, quand le nouvel agent se présentait pour toucher son traitement, le ministre lui disait : vous n'avez pas su garder votre secret, vous êtes connu, et vos services sont maintenant impossibles ; je ne puis plus vous employer. L'homme n'en était pas moins perdu dans l'opinion ; toutes les portes lui étaient fermées, et poursuivi par un tollé général, il était ordinairement contraint de s'expatrier.

RUDIMENT. Le jour où j'entrai au collège, dévoué au latin dont je n'avais pas encore entendu parler, on me présenta un rudiment. Je le pris sans trop de défiance, je le feuilletai même avec un certain plaisir. Sa tournure ne m'annonçait rien de malsain : tout ce qui est nouveau est beau pour l'enfant. J'ignorais alors, livre maudit, que, pendant sept ans, tu serais la cause de mes pleurs et l'instrument de mon supplice.

Je ne lui en veux plus aujourd'hui, le temps use même la rancune, et pourtant je me prends encore à dire que c'est un livre fort ennuyeux que le rudiment de nos collèges, et qu'il serait à désirer qu'on en fît un autre qui le fût un peu moins.



SACRIFICES HUMAINS. Les Fantis et les Achantis, et autres peuples africains sacrifient des hommes à leurs fétiches.

Les Chinois en sacrifient à leur misère, c'est-à-dire qu'ils exposent et tuent les enfans nouveaux-nés qu'ils ne croient pas pouvoir nourrir.

Les sauvages de presque tous les pays en rôtissent et en mangent dans leurs fêtes publiques. C'est une partie du cérémonial et le plat du milieu.

Nous nous récrions, nous autres Européens, sur la barbarie de tous ces gens; nous frémissons d'horreur et nous versons des larmes au récit de leurs cruautés.

Eh bien! Africains, Chinois et anthropophages ne sacrifient pas à leurs fétiches, à leur misère ou à leur

estomac le quart du nombre d'hommes que nous sacrifions à notre fortune, ou à ce que nous appelons la spéculation, la fabrique et l'industrie, et je vais vous en donner la preuve.

En Angleterre, dans les localités agricoles, il meurt annuellement dix-neuf habitans sur mille, et à Manchester trente-sept, également sur mille. Même proportion à Liverpool, Birmingham et autres villes manufacturières.

Faisons le compte:

Manchester et sa banlieue contiennent 163,856 habitans, sur lesquels il en est mort, en sept ans. . . 39,922

Le Surrey, pays de cultivateurs, contient 187,863 habitans, il n'en est mort, en sept ans, que 23,777

Morts en plus à Manchester 16,145

Maintenant, voyons pour combien les enfans entrent dans cette consommation:

Durant ces sept années, sur 23,523 enfans au-dessous de cinq ans, 7,364 sont morts dans le Surrey. Pendant le même temps, sur 21,152 enfans, 20,726 ont péri à Manchester. A Liverpool, le nombre n'a pas été moindre.

Pourquoi tant d'enfans morts? Le climat est-il malsain?—Nullement.—Le sang de ces enfans est-il vicié? Pas davantage; ils ne demandent qu'à vivre.—Alors, pourquoi meurent-ils?—On les empoisonne!—Oh! oh!—Oui, et voici de quelle manière:

Dans les villes de fabriques, les mères, pressées de se rendre à l'atelier, assoupissent l'enfant en lui donnant de l'opium, autrement dit du cordial de Godfrey, de Paragory et autres narcotiques, tous véritables poisons.

—Est-ce bien possible?—Très-possible et même très-réel. Si vous voulez lire les journaux du jeudi 31 décembre 1846, il ne vous restera aucun doute à cet égard, et vous y verrez qu'il résulte d'un rapport fait, quelques

jours avant, à un comité de la chambre des communes, qu'à Manchester, il y a un droguiste qui ne vend pas moins de vingt galons, par semaine, de ces mixtures opiacées, à l'usage des petits enfans.

Les mères qui quittent leurs maisons à quatre heures du matin pour aller à la fabrique souvent éloignée d'une lieue, donnent à l'enfant quelques gouttes de lait, puis on lui administre l'opium qui doit l'endormir et le laisser jusqu'au soir dans une torpeur glacée, ce qui a lieu tous les jours jusqu'à ce qu'il meure.

Cependant il en échappe quelques-uns, et soit de ceux-ci, soit d'autres, l'on voit encore, dans les fabriques, des centaines d'enfans de moins de six ans; mais ne vous en inquiétez pas, on trouvera bien moyen de les envoyer rejoindre les premiers; l'industrie a sa fourniture d'anges pour le ciel.

Le chat à neuf queues, ce fouet, ancien régulateur du soldat dans l'armée anglaise, est constamment employé pour contraindre les enfans à un travail d'environ seize heures sur vingt-quatre. Quand ils s'endorment, un surveillant, qui n'a d'autres fonctions, les réveille à coups de gaule; l'enfant s'endort-il encore, il le prend par le pied et le plonge, tête première, dans un baril rempli d'eau, placé à cet effet au coin de l'atelier: l'enfant, ainsi mouillé et grelottant, reprend son travail, il faut que ses habits sèchent sur lui; enfin, s'il s'endort une troisième fois, le chat à neuf queues fait son office.

Pour ces malheureux enfans, jamais de repos, jamais de récréations. Le jour, travail continuel; la nuit, privation de sommeil, sauf quelques heures bien insuffisantes.

Ces détails sont donnés, en 1846, par M. Rathbone Gregg, l'un des principaux filateurs de coton du Lancashire. Il ajoute que les enfans, en très-petit nombre, qui ne succombent pas, arrivés étiolés à l'âge d'homme,

souffrent quelques années et ils meurent rachitiques.

Si je cite l'Angleterre, ce n'est pas qu'on agisse beaucoup mieux ailleurs: la France, la Suisse, l'Allemagne, etc., etc., ont aussi leurs hécatombes d'enfans, et s'il y a quelques points de l'Europe où l'on en tue moins, ce sont ceux que nous considérons encore comme barbares et non civilisés.

Je maintiens donc mon dire: les sacrifices humains ne sont point abolis en Europe, ils y sont même plus en usage que jamais. Seulement, au lieu de sacrifier des hommes à Moloch ou à Teutatès, nous les sacrifions à Plutus: tel sacrificateur lui voue mille enfans en lui demandant, en échange, qu'il lui donne deux millions et qu'il le fasse éligible; et ce n'est là qu'une offrande ordinaire: cet autre dévot au veau d'or double la dose, il lui en voue deux mille, aussi a-t-il quatre millions et devient-il pair de France.

Voyez: *Bonheur*, *enfer*, *mariage*.

SAINT-THOMAS. Dans sa spécialité, St.-Thomas était un grand homme et je l'ai toujours admiré: il voulait toucher pour croire, et il avait raison. Ce fut aussi l'avis de Notre-Seigneur, puisqu'il lui fit toucher ses plaies.

Or, MM. les magnétiseurs, et vous MMmes les somnambules, ne soyez pas plus fiers que le Fils de Dieu et permettez à votre disciple, ce qu'il a permis au sien, de toucher d'abord, afin de croire après.

Vous donc savans docteurs et dames lucides, qui voyez dans le cœur et le cerveau des malades, qui lisez dans leur estomac, qui lisez aussi, les yeux bandés, dans un livre fermé, qui n'êtes arrêtés ni par les murs, ni par les distances, et dites de point en point ce que fait M. tel dans son cabinet et Mme telle dans le sien, fussent-ils

à cinquante lieues de vous, à cent, à mille, vous donc somnambules de tous âges et de tous sexes, je vous prie et au besoin je vous requiers, puisque vous voyez à la fois de si loin et de si près, de me dire combien il y a de dents dans ma bouche et d'écus dans mes poches; ou bien seulement si ma bourse est rouge ou si elle est verte, ou moitié verte et moitié rouge. Si vous arrivez à deviner cela, alors je vous dirai : passons à l'estomac.

Je procèderai de la même manière avec MM. les égalitaires, communistes et radicaux, et je leur dirai : tout ce que vous annoncez est beau, parfaitement beau, théoriquement juste, probablement utile, mais ce n'est pas assez que de le dire, il faut le faire : or, je vois que vous parlez toujours, toujours bien il est vrai, mais je voudrais aussi vous voir faire, ou si c'est fait, voir ce que vous avez fait. Montrez-moi donc une ville, un bourg, un village; ou si c'est encore trop, une maison, un simple ménage radical, communiste, égalitaire, enfin une famille telle que vous la voulez; alors, si cela marche, si j'y trouve des gens heureux, comme je n'en doute pas, je dirai : soyons heureux avec eux.

—Mais de l'argent, me répondrez-vous, où en prendre? C'est avec de l'argent et beaucoup d'argent qu'on peut enseigner aux gens à vivre de peu.

—Passe, j'admets encore ceci : mais l'argent, mes bons amis, il me semble qu'il ne vous manque pas, car avec ce que vous en avez dépensé depuis un demi-siècle en impressions, tirages et compositions, pour me dire ce que vous voulez faire, vous auriez fait au moins quelque chose de ce que vous avez dit.

Mettez-vous donc une bonne fois à la besogne; montrez-moi un échantillon de votre félicité, quand ce ne serait que la communauté entre vous et votre valet

ou entre Madame et sa blanchisseuse, cela est simple et peu coûteux, et pourtant je ne vous en demande pas davantage.

Cette expérience faite et le profit bien constaté, nous étendrons la chose, et s'il ne s'agit plus que d'apporter chacun une pierre pour bâtir un temple dédié à l'égalité et à la communauté, j'apporterai la mienne, j'en apporterai deux, j'irai même avec ma truelle vous aider à maçonner l'édifice, car je ne prétends pas qu'il n'y ait rien de bien dans vos idées, je crois au contraire qu'il y en a beaucoup, mais toujours dire : *voyez*, sans qu'il y ait rien à voir; toujours crier : *marchons*, sans jamais marcher, finit par devenir insipide au point de dégoûter des meilleures choses.

Courage donc, magnétiseurs, communistes, socialistes et radicaux, laissez un instant reposer vos langues et faites un peu agir vos mains, non pour démolir, ne vous y trompez pas, mais pour édifier.

SANGUINAIRE. Il ne faut pas toujours confondre l'amour du sang avec l'amour du crime : on peut être sanguinaire par goût, par instinct, sans l'être de fait, ou *vice-versâ*. Il est tel tyran qui a versé à flot le sang des hommes, et qui se serait évanoui en voyant égorger un agneau. Tel était, dit-on, Robespierre, qui n'assista jamais à une exécution.

D'autres gens qui, pour rien au monde, ne condamneraient un homme à mort, et qui aimeraient mieux mourir que de le tuer eux-mêmes, ne perdront jamais l'occasion de voir un supplice : ils s'y complaisent, et à défaut d'hommes ils iront voir égorger des bêtes.

Ce goût du sang est celui de la brute; c'est un reste du penchant de l'animal contenu par la raison de

l'homme; c'est la cruauté de la civilisation, celle qui veut se satisfaire sans qu'il en coûte rien ni à notre conscience, ni à notre considération, ni à notre vernis d'humanité; c'est enfin de l'anthropophagie passée à l'étamine de l'éducation et du confessional.

Cette cruauté semble innée chez les enfans; tous sont avides des spectacles de sang. C'est ce goût qui amenait les Romains aux cirques et aux combats de gladiateurs.

C'est encore celui qui conduit les Espagnols aux combats de taureaux, spectacle qui serait certainement moins couru sans la chance d'y voir tuer un homme de temps à autre.

Dans le midi de la France, le peuple est essentiellement sanguinaire: il n'y a jamais eu de révolution à Marseille, Nîmes ou Avignon, sans qu'il ne surgît quelque Jourdan coupe-tête, quelque Trestaillon, saignant et égorgeant à domicile avec l'approbation, sinon générale, du moins de la grande majorité.

Quand ces favoris du peuple travaillaient en public et assassinaient dans la rue, ils avaient presque autant d'aides que de spectateurs. Les femmes surtout se signalaient dans ce genre d'obligeance; en 1815, à Marseille, elles prêtaient volontiers la main pour l'égorgement d'un bonapartiste, d'un *castagnier* comme on les nommait alors, et lui donnaient gentiment le coup de grâce.

Etait-ce scélératesse? Nullement. C'était fanatisme, entraînement de l'exemple, goût du sang peut-être, bêtise certainement; bref, de même que leurs époux, ces dames profitaient de l'occasion ou de la conviction de leur conscience pour se rafraîchir innocemment d'une agonie et d'un verre de sang tout chaud.

Dites que cela n'est pas beau, mais croyez que cela est vrai; je l'ai vu en Provence, en Calabre, en Dal-

matie, ailleurs encore, et je l'ai vu de la part d'individus qui se seraient reprochés toute leur vie le vol d'un écu.

Qu'en faut-il conclure? Que l'homme est un animal de proie, de l'espèce des lions, loups, hyènes, tigres et vautours, toutes bêtes fort honnêtes, très-soigneuses de leurs petits, bonnes nourrices et vaillantes mères de famille, ayant enfin toutes les vertus de leur état, mais n'en mangeant pas moins toutes les autres bêtes quand elles peuvent les joindre et les étrangler.

Imitons leurs vertus de famille; mais sous le rapport de la gueule et de la griffe, ressemblons-leur le moins possible. Nous y parviendrons avec un peu de bonne volonté, car à mesure que l'homme s'instruit et se civilise le goût du sang s'affaiblit en lui, et les peuples les plus ignorans sont aussi les plus sanguinaires.

Voyez; *Nourriture animale*.

SAUVAGE. Les extrêmes se touchent: cela veut dire aussi qu'ils se ressemblent. Lorsqu'on découvre, dans quelque île océanienne, un peuple inconnu, vivant de pêche et de chasse, se coiffant de plumes et raisonnant à peu près comme nos enfans en nourrice, nous disons; ce sont des sauvages; mais je demanderai si ces sauvages sont un peuple à son aurore ou un peuple à son déclin?

Je pencherais pour cette dernière opinion, car, sinon comme nation du moins comme familles, ces tribus, par elles-mêmes ou par leurs ancêtres, n'ont rien de plus modernes que les peuples que l'on considère comme les plus anciens. Il est donc probable qu'ainsi que ces peuples, tantôt haut, tantôt bas, elles ont passé par toutes les vicissitudes d'une longue carrière. Pourquoi seraient-elles toujours restées sur cet échelon de la vie sociale et comme type intermédiaire entre la brute et

l'homme, ou entre l'instinct et la raison? Tous nous partons du même point, et je suis convaincu qu'il n'existe pas une seule nation barbare, une seule horde de Kalmoucks ou de Papous qui n'ait été moins barbare qu'elle ne l'est et qui ne provienne d'un peuple civilisé.

Nos enfans ne seront-ils jamais des sauvages? La plaine où est Paris, recouverte un jour de forêts séculaires que les touristes d'alors nommeront forêts vierges, ne verra-t-elle pas ses rares habitans nus ou couverts de peaux, s'arrêter devant un autel de pierre pour y sacrifier, comme au bon vieux temps, un prisonnier engraissé pour la fête? C'est ce que je serais loin d'affirmer, car pourquoi n'arriverait-il pas là ce qui toujours est arrivé sur la terre, cette terre où la civilisation succède à la barbarie, et à la barbarie la solitude, jusqu'à ce que des circonstances nouvelles ramènent, avec une autre race, une autre aurore, puis un autre jour.

C'est ainsi que l'être humain tourne dans le même cercle, allant sans cesse de la jeunesse à l'âge mur, et de l'âge mur à la décrépitude.

Il n'y aurait donc ici bas que des lueurs de vertu, de gloire et de raison, et la civilisation n'y apparaîtrait pendant un petit nombre de siècles que pour y disparaître engloutie dans d'immenses périodes de barbarie.

Oui, nous avons été des sauvages, et il est malheureusement vrai que nos descendans seront ce que nous avons été. Il n'y a là qu'une question de temps : un peu plus tôt ou un peu plus tard, cet état de somnolence, ce voile de plomb qui, pendant tant de siècles, a recouvert notre Europe, la recouvrira encore ; à moins que, devenant raisonnables, nous comprenions enfin que notre civilisation, ou ce que nous nommons ainsi, n'est qu'une barbarie dorée qui réunit les vices de la vie inculte à la corruption de la vie civilisée.

Mais que l'on nomme l'existence de l'insulaire mangeur d'hommes état primitif ou état décroissant, cette situation de l'humanité n'a pas, je crois, été assez étudiée. Je ne connais aucun livre qui en traite spécialement, et nous n'avons ni une histoire, ni même une seule notice un peu approfondie sur un peuple sauvage, pas même sur ceux qui le sont encore à cette heure: cependant cette histoire ne serait pas inutile; et en voyant combien il est difficile de sortir de l'état de brute, l'homme, peut-être, ne serait pas si prompt à y retourner.

SAVANT. Mon ami Ramus a fait sa rhétorique, sa philosophie, son droit; il a lu Bacon, Locke, Huygens, et il a tout retenu; cependant il me fait toujours l'effet de ce chat qui, après avoir mangé une livre de beurre, ne pesait que trois quarterons.

Le plus savant est celui qui connaît le mieux le rapport des hommes avec les choses. Le plus habile est celui qui sait le mieux en faire l'application.

La réflexion est la balance des faits et de leurs conséquences. La raison c'est l'appréciation de ces faits d'après leurs conséquences.

Apprenez donc à connaître les hommes et les choses, et avant tout à vous connaître vous-même: c'est la clé de toutes les sciences.

SCIENCE. Qu'est-ce que la science pour l'homme de génie? C'est la pioche pour le vigneron, c'est le rabot pour le menuisier, c'est le scalpel pour le chirurgien, c'est le ciseau pour le sculpteur, enfin, c'est pour le peintre le blanc, le bleu, le vert, le rouge, l'huile qui lui sert à les délayer et le pinceau avec lequel il les applique.

L'homme de génie étudie donc une science pour la circonstance ou le travail qu'il a dessein de faire; puis il l'oublie quand ce travail est fait, sauf à la rapprendre s'il en a besoin de nouveau.

Pourquoi agit-il ainsi? C'est que la mémoire, de même qu'un casier, qu'un meuble à tiroir, ne peut plus rien recevoir quand elle est pleine.

SENS. Trois élémens principaux forment les végétaux: l'oxygène, l'hydrogène et le carbone. La chaleur et le feu s'y joignent; l'azote y prend également part.

Les corps des animaux et des hommes ont les mêmes bases: il y entre aussi du fer, du souffre, etc.

Mais sans nous montrer plus savant que nous ne le sommes, ni nous servir de termes hors de notre portée, nous dirons tout simplement et en bon bourgeois qui veut se comprendre et être compris, que la décomposition d'un corps qui a vécu donne de l'eau, de l'air, de la terre, ou de ce que le vulgaire appelle les quatre élémens.

Si ces quatre élémens entrent dans les corps animés, et si ces corps sont une conséquence de l'ame ou ses instrumens, il faut que l'ame, existant avant eux, se soit mise en rapport avec eux, et que ce rapport soit constitué et visible dans chaque corps; or, cette constitution comme cette communication existe, selon moi, dans les sens et leurs organes.

Ensuite, comment ceci se fait-il et se peut-il? C'est ce que je vais vous expliquer à ma manière, sauf, à vous, à me l'expliquer ensuite à la vôtre.

D'abord nous disons: les sens sont nécessaires pour matérialiser le désir et arriver à l'action, comme la pensée l'a été pour faire naître ce désir, matérialiser les sens et leur donner des organes. . . . .

Ceci posé, nous ajoutons : il faut partout des sens et des formes en rapport avec la localité et l'élément dans lesquels ils sont destinés à agir. Dans le soleil, à quoi nous serviraient des yeux de la nature des nôtres, puisque l'éclat de l'astre les éteindrait ou les rendrait inutiles.

Dans un globe trop éloigné des autres pour que la lumière y pénétrât, en supposant qu'un être quelconque y pût vivre, à quoi encore lui serait bon l'organe de la vue? S'il n'y avait pas de lumière, il n'y aurait pas d'yeux; s'il y avait une autre lumière, il y aurait une autre espèce d'yeux.

Si les sens sont toujours harmonisés à la localité et à l'élément, si, sans eux, l'ame n'a pas d'action sur son entourage, les organes des sens dont l'ensemble forme le corps, sont donc les voies de communications de l'ame avec la matière.

Ces organes, comme toutes les formes vivantes résultant de la pensée, ne sont constitués que pour un temps: celui de la durée du corps.

Quand ce corps a fait ce temps, quand le jour de sa dissolution est arrivée, les sens et leurs organes disparaissent, parce que les fibres de la pensée se désunissent, se séparent et retournent à leur base qui est l'ame.

Mais comment se sont-ils unis et constitués? telle est la question. L'ame placée au milieu de nos élémens terrestres, c'est-à-dire de la terre, de l'eau, du feu, de l'air et des conséquences qui en découlent, la lumière, le son, le mouvement, etc., a dû, pour s'y manifester, être apte à les sentir, sinon elle aurait été étrangère aux choses qui l'entourent, et il en serait résulté l'impossibilité d'y agir et d'y vivre.

L'ame, sensible à ces effets, a dû produire des instrumens pour les modifier ou les accroître, pour s'en

garer ou en jouir, et ces instrumens ont dû s'accorder avec la cause, car ils en ont été le résultat nécessaire. Ainsi l'impression de l'élément sur l'ame vient d'un choc. Tout choc laisse une trace. Sans doute cette trace a été faible d'abord, mais la cause étant continue, l'effet, à la longue, a dû être puissant: la goutte d'eau creuse la pierre ou s'y congèle en stalactite et y fait croître une colonne, puis un rocher.

C'est ainsi que petit à petit ont dû se poser les organes des sens et avec eux tous les autres membres qui n'en sont que les dérivés et l'enveloppe.

Maintenant disons comment cette enveloppe a varié de tant de manières, et pourquoi les mêmes causes ou les mêmes élémens ont produit des organes d'une forme si différente selon les espèces.

L'impression que l'effet des élémens, le son, la saveur, l'odeur, la lumière ont faite sur l'ame lorsqu'elle s'éveilla dans la matière, n'était qu'un choc brut, qu'une pression de masse, n'était enfin que le toucher dans toute sa grossièreté, sans distinction de nuances ou du moins sans que l'ame pût les saisir; mais peu à peu, par l'usage et l'expérience, et à mesure que cet engourdissement, reste d'un long sommeil, se dissipa, sa sensibilité sensuelle se perfectionna en elle, les émotions furent plus distinctes, et les communications avec les objets extérieurs plus intimes et en même temps mieux senties.

La nécessité de communiquer avec les élémens a donc mis dans l'ame le désir d'activer ces communications. Cette nécessité toujours répétée, entretenant ce désir, c'est cette volonté fixe qui a posé, puis développé les organes de toutes nos sensations.

Seulement, la volonté agissant différemment selon les êtres et les localités, les organes aussi ont dû être différens, et les corps vivans qui ne sont que l'assem-

blage des organes et la matérialisation des sensations, ont dû se présenter sous des aspects divers.

Si mes inductions sont justes, il en résulterait que la vue n'est que la réalisation de la volonté de voir, et que l'œil est la matérialisation ou la constitution de la vue.

Il en est ainsi de tous les autres sens, de leurs organes et même de chacune des parties qui composent le corps.

Comment en serait-il autrement? Est-ce l'œil qui a fait la vue? Alors qui aurait fait l'œil? Est-il une simple fraction de la matière? Mais l'œil voit et la matière ne voit pas.

Si c'est par sa propre puissance que l'œil voit, l'œil vit donc; s'il vit, il est un être, il a une ame ou il représente, en tout ou partie, un être qui en a une, et l'on arrive encore à cette conclusion: que les sens, effets secondaires, nés de la nécessité ou du besoin qu'éprouve l'ame d'agir sur la matière, se sont successivement perfectionnés par l'expérience qu'elle a acquise de cette matière.

Nul doute que la matière a ainsi contribué à la constitution des sens, puisqu'ils sont basés sur les qualités mêmes de cette matière et qu'elle est l'élément de leurs organes, mais elle y a contribué seulement d'une façon passive et comme la pierre contribue à élever l'édifice. Ici, comme toujours, l'ame seule a formulé l'œuvre, parce que la matière qui ne vit pas, ne peut rien vouloir ni conséquemment rien créer.

Remarquons que l'action sur la matière de cette ame pourvue d'un corps, est exactement ce qu'elle était avant la constitution de ce corps; car si le corps n'existait pas, le principe ou l'intuition du sens existait, et, bien que l'organe n'en fût pas prononcé, l'ame en avait en elle le germe et la volonté.

Nous venons de voir comment ce sens s'est éveillé, puis développé, et comment, l'organe étant entièrement constitué, l'ame s'en sert pour saisir l'objet; mais là, comme toujours, c'est la pensée, ce premier instrument de l'ame, qui met en jeu l'autre instrument: l'organe du sens.

Maintenant, si nous examinons le mouvement de la pensée et la manière dont elle fonctionne, nous pourrons croire que la variété des objets qui nous frappent multiplie le nombre de ces pensées.

Néanmoins, ce n'est pas toujours le nombre des objets qui fait celui des pensées, sinon tous les individus devant lesquels passe une suite de choses, auraient précisément autant de pensées qu'il y a eu de choses devant eux, sans plus ni moins.

Le nombre de pensées vient donc, non des objets qu'on peut voir, mais bien de ceux qu'on voit, qu'on mesure et qu'on sent: et un seul objet peut donner plus de pensées à un homme que mille à un autre.

Ensuite, c'est toujours l'ame ou la pensée qui amène l'effet des sens; quand on a dit que les sens allumaient l'imagination, on s'est trompé, c'est le contraire. Pour que nos sens s'allument, il faut d'abord que l'imagination parle, il faut que quelque chose excite nos désirs ou notre effroi, et ceci n'arrive jamais que par la pensée et même la réflexion, car la simple vue de l'objet ne suffit pas; et si en le voyant, nous ne calculons pas l'effet qu'il doit produire, nous ne le désirons ni ne le craignons, tandis que nous pouvons, par la pensée seule, désirer et craindre quelque chose que nous ne voyons pas.

L'objet qui frappe nos sens n'est donc pas toujours celui qui est devant nous et qui nous touche, parce que cet objet présent n'est rien pour les sens si l'ame en contemple un autre; or, l'ame pour qui la distance

n'est pas un obstacle, va souvent chercher au loin un effet et y appliquer le sens.

L'ame peut également absorber complètement le sens. Dans une forte préoccupation, l'effet du sens peut cesser ou sortir de sa spécialité. Par exemple, je ne sentirai pas la saveur de ce que je mange, ou si je songe fortement au goût du bœuf, je trouverai au mouton le goût du bœuf et croirai avoir mangé d'un bœuf; mais si je ne pense ni au bœuf, ni au mouton, si une tierce pensée m'attache fortement, je ne sentirai ni le goût de l'un ni celui de l'autre, je ne saurai même pas si j'ai mangé.

C'est par une cause semblable qu'une douleur violente nous ôte la conscience d'une autre douleur. Ou bien encore que le bruit du canon qui, dans un moment de calme, nous ferait tressaillir, ne sera pas entendu par nous quand la colère ou toute autre passion nous agite: pourtant dans les deux cas notre position physique est la même; l'état moral seul diffère.

Notre préoccupation peut même être telle que ce bruit nous fera éprouver une secousse, nous fera faire un soubresaut, sans que cette préoccupation cesse.

Qu'on objecte que cette secousse n'aurait pu avoir lieu si le sens, l'ouïe ou le toucher avaient été insensibles; je répondrai que ces sens ont leurs effets physiques comme leurs conséquences intellectuelles. Lorsqu'un mouvement est tout-à-fait machinal ou quand l'action de l'organe précède notre volonté, ce n'est plus une action, c'est une conséquence de la matière, c'est un ébranlement physique ou nerveux qui a pu être amené par des circonstances précédentes, mais sur qui la circonstance présente n'a aucune influence intelligente ou réfléchie.

Ici encore, c'est la pensée qui dirige les sens; ou si ne prenant l'effet des sens que physiquement vous voulez que ce soient les sens qui éveillent la pensée,

du moins est-il certain que si la pensée ne s'éveille pas, les sens n'agissent point par eux-mêmes. Quelque frappant que soit un objet posé devant mes yeux, je ne le verrai pas jusqu'à ce que la pensée ait dit: il y est; tandis que même lorsqu'il n'y est pas, si l'ame a la conviction qu'il y est, je le vois comme s'il y était. La pensée peut tromper les yeux, mais les yeux ne tromperont pas la pensée, et quand nous croyons qu'ils la trompent, c'est absolument le contraire et c'est la pensée seule qui est dans l'erreur.

Il faut d'ailleurs un contact quelconque entre l'œil et l'objet. Quel que soit le point où ils se rencontrent, il y a union, par conséquent toucher. Pour que l'œil puisse rencontrer ou voir un objet, il faut que l'ame se porte elle-même sur cet objet, ou cet objet sur l'ame. Alors c'est l'ame qui l'attire à elle, car l'ame aussi a sa matière, puisqu'elle vit et qu'elle a action sur toutes les autres matières.

D'après ceci, le sens qui se serait prononcé le premier dans l'être lors de son réveil, serait le toucher, ou plutôt chaque sens n'aurait été et ne serait encore qu'une modification de ce toucher.

Dans les odeurs, dans les couleurs, dans la lumière, dans le son, il y a certainement quelque chose de palpable, non pour nos mains peut-être, mais pour des organes plus délicats. La lumière, le bruit, l'odeur nous frappent, nous blessent même. S'ils nous blessent, il y a choc, il y a toucher. On peut donc dire à la rigueur qu'il n'y a qu'un sens, mais nous en tenant aux divisions reçues et prenant comme spécialité ce qui n'est qu'une division ou une conséquence, nous reconnaîtrons que tous les sens ont une connexité telle, que rarement un sens agit seul: si l'un manque son effet, l'autre insiste et s'efforce de le remplacer.

Ainsi, chez l'homme, le premier mouvement est de toucher; s'il ne sent pas, il regarde; s'il ne voit pas, il écoute: il ne pense guère à flairer que lorsque l'odeur le frappe.

En ceci nous différons des animaux: c'est en flairant que beaucoup d'entr'eux commencent la reconnaissance d'une chose ou d'un être; mais, chez eux comme chez les hommes, un sens confirme ce qu'annonce l'autre, le toucher confirme ce que présente la vue, la vue ce qu'indique l'odorat. Cependant un sens peut gagner par l'absence d'un autre, non par un effet inné, mais par l'exercice et la nécessité.

Par l'effet contraire ou le défaut d'usage, le sens s'affaiblit.

L'odorat, si utile aux animaux et à l'homme dans l'état de nature, n'est plus qu'un organe de luxe pour l'homme civilisé; presque jamais il ne nous sert dans les circonstances essentielles ou pour résoudre une question importante.

Aussi l'odorat chez les hommes est-il excessivement grossier si on le compare à celui des animaux qui distinguent, non-seulement à quelle espèce appartient l'être dont ils sentent la trace, mais si cet être est jeune ou vieux, mâle ou femelle, et s'il leur est connu.

C'est par l'odorat qu'un chien reconnaît ce qui a appartenu à son maître, même longtemps après que ce maître s'est éloigné. C'est aussi à l'aide de l'odorat qu'il le cherche à travers de vastes contrées et qu'il finit par le trouver: et pourtant notre chien domestique est loin d'avoir l'odorat aussi subtil que son analogue sauvage.

Les êtres de chaque espèce ont toujours des sens et des organes adaptés à leurs besoins et aux lieux qu'ils habitent, mais ces organes peuvent se modifier d'après ces besoins et ces localités.

Cette modification des sens et des organes peut aller jusqu'à leur disparition complète; et une race qui pourrait vivre dans une obscurité absolue, perdrait, après un certain nombre de générations, jusqu'à la trace des yeux.

Ce que fait à la longue l'habitude et la nécessité physiques, l'ame peut le faire spontanément; l'imagination absorbe souvent un sens au profit d'un autre. Il est vrai que l'annulation du sens n'est que momentanée, mais ne durât-elle qu'un quart-d'heure, elle prouve la possibilité du fait.

Il est à remarquer que l'absence ou la disparition d'un ou plusieurs sens, n'influe point sur l'intelligence de l'individu qui en est privé, et qu'un sourd et muet ou qu'un aveugle peut avoir autant de génie qu'un homme ayant tous ses sens.

Sans doute cet homme de génie manquera d'un instrument utile, mais il pourra y suppléer par un autre qui, dans ce cas, prendra, par ce double exercice, un développement extraordinaire. C'est ainsi que cet aveugle aura l'ouïe ou le toucher d'une finesse extrême, et que la vue du sourd et muet et l'intelligence de cette vue lui fera saisir tout d'abord des combinaisons de signes et des mesures qu'un homme pourvu de tous ses sens n'appréciera qu'après de longs calculs.

Un Ecossais, James Mitchell, mort il y a peu d'années, né sourd-muet et aveugle, avait acquis une finesse extrême de toucher, de goût et d'odorat. C'est à l'aide de ces trois sens qu'on avait développé son intelligence, et non-seulement il n'était pas idiot, mais il était supérieur à beaucoup d'individus doués de tous leurs sens, et son jugement était parfaitement sain.

La finesse des sens peut, sans doute, aider à la puissance de l'ame et mieux encore à l'application de la

volonté; néanmoins, on se tromperait si l'on voulait mesurer sur cette perfection des sens le rang intellectuel de l'individu.

L'on pourra même en tirer des inductions contraires: d'après ce qui se passe sous nos yeux, les êtres dont l'intelligence a le moins de portée, sont souvent ceux dont les sens en ont davantage.

La raison en est simple: c'est que l'être intelligent arrivant plus vîte à la perception et à l'œuvre par un calcul de l'esprit que par l'application des sens, use plus de l'un que des autres; conséquemment les sens perdent en finesse dans la même proportion que l'esprit gagne en perception.

Les sens servent plus aux besoins et aux passions qu'aux actes de l'esprit. C'est pour satisfaire à ces besoins que les passions agissent avec le plus d'ardeur et d'entraînement. Un homme peut, sans doute, avoir à la fois du génie et des goûts sensuels, mais ordinairement ces goûts ne contribuent ni à nourrir ni à étendre le génie.

Ceci tend encore à prouver que si les sens ou leur principe constitutif font partie des facultés de l'ame et de ses effets, ils ne sont nullement l'une de ses causes.

Dès lors, il faut admettre aussi que l'ame a précédé les sens, qu'elle est plus forte qu'eux, ou que l'influence qu'elle peut exercer sur les élémens est plus puissante que celle qu'ils ont sur elle.

Les êtres terrestres n'ont que cinq sens qui représentent les principaux élémens parmi lesquels ils vivent, mais les élémens terrestres ne sont pas les seuls dont se compose la masse universelle. Dans un monde où il y aurait d'autres élémens, il y aurait d'autres sens et d'autres organes.

Il est probable qu'il existe des êtres dont la puissance de sens est infiniment supérieure à la nôtre: sur la

terre même, l'homme peut passer pour un être aux sens obtus, puisque ce n'est que par la force de son génie et par les instrumens qu'il a créés qu'il supplée à leur faiblesse et arrive à voir ce que sa raison a entrevu.

Cette impuissance de ses sens n'ôte donc rien à sa puissance intellectuelle, mais l'extension de ces mêmes sens ne pourrait-elle pas y ajouter quelque chose? S'il avait la finesse d'ouïe ou d'odorat de certains quadrupèdes, si son regard était aussi perçant que celui de l'aigle, s'il l'était cent fois, mille fois davantage, s'il pouvait, sans télescope, lire dans les astres, s'il pouvait voir à travers les couches de la terre, si au lieu de ses cinq sens il en avait dix, vingt, trente, si une nouvelle série de sensations, de jouissances et de passions était ainsi ouverte devant lui, en aurait-il moins de science et de puissance? Or, nous le demandons encore, n'est-il aucun être qui jouisse de semblables facultés, et tous les globes sont-ils aussi misérables que le nôtre? Ce n'est pas vraisemblable, et notre orgueil ne peut pas aller jusqu'à dire que nous sommes, après Dieu, les plus grands, les plus heureux et les plus puissans des êtres? Si nous le croyons, il faut croire aussi que notre planète est la plus riche, la plus belle, la plus parfaite et la mieux gouvernée de l'univers. Alors que sera-ce des autres?

L'homme est sans contredit le premier des êtres terrestres, mais il serait peut-être le dernier du moindre de ces soleils qui nous entourent.

La religion nous dit et la raison nous prouve que l'homme est un être déchu qui péniblement s'agite pour reconquérir le ciel qu'il a perdu.

Ce ciel, il le reconquerra, parce que si ses fautes l'ont jeté sur cette terre maudite, la bonté du Créateur en lui donnant l'immortalité lui a ouvert l'immensité.

SENSATION. De quoi se compose la vie? De sensations. Quand elles cessent, la vie est inerte, elle n'a plus la conscience d'elle-même, et une minute de mouvement laisse plus de traces qu'un siècle d'immobilité.

Les sensations viennent de l'ame, mais ne s'éveillent pourtant que par un effet extérieur; cet effet naît du contact d'une autre ame, du choc de la matière ou du souvenir de l'un et de l'autre.

En dehors de ces conditions, il n'y a plus de sensations, il n'y a plus de conscience de la vie; la vie n'en existe pas moins, car la vie c'est l'ame, et l'ame est indestructible, mais la pensée sommeille et la vie n'a plus d'action. Ce sommeil peut durer des siècles, des millions de siècles; mais, dans cette position, de ces millions de siècles à un jour, une heure, une minute, il n'y a aucune différence sensible; le temps marche pour les autres, mais ne marche pas pour l'ame endormie. Pour elle il n'y a plus de temps, et le temps ne recommence qu'à sa première sensation.

Alors, qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la mort?

Sur la terre, la vie c'est la naissance, puis la croissance et l'action d'un corps organisé pour nous mettre en rapport avec la matière.

La mort c'est la dissolution de ce corps.

Mais cette forme matérielle, utile pour marquer le temps, sera-t-elle unique? Cette ame aura-t-elle été faite pour ce corps de quelques jours?

Non, la vie n'est pas là, le temps n'y est pas davantage ou plutôt le temps n'est rien comme mesure, pas plus que le corps n'est quelque chose comme durée.

Si cet édifice corporel, si cette forme s'affaisse et s'écroule, bientôt elle se relève et toujours aussi nos sensations se réveillent avec elle, car il n'est ni ne peut y avoir pour l'ame de sommeil sans fin.

Si votre cœur est pur de crimes, pourquoi donc redouter la mort quand elle ne conduit qu'au rajeunissement de la vie, quand elle n'est que la crise qui précède le réveil?

Qu'est-ce que la vie dans un corps vieux et cacochyme? L'animal, quand il est dans la force de l'âge, n'est-il pas plus heureux que l'homme à son déclin et même que l'enfant dont les facultés languissent ou sommeillent?

Sans ce renouvellement incessant des organes, sans ce peu de durée des corps, que deviendrait la sensation? Ne le voyons-nous pas par notre propre expérience: qui peut dire que cette sensation est chez nous à cinquante ans ce qu'elle est à vingt, à quatre-vingts ce qu'elle est à cinquante? A cent ans, la vie est purement végétative; que serait-elle à deux cents?

N'en doutons pas, ce que Dieu a fait est bien fait, et la mort sur la terre n'est que le rajeunissement de la vie.

SERIEUX, SÉRIEUSE. Ne mêlez jamais la plaisanterie aux choses sérieuses, et faites nettement la part de chacun, sinon bien des auditeurs s'y tromperont; ils prendront au sérieux votre plaisanterie et riront de votre chose grave.

Il est des gens qui, dans leurs écrits comme dans le monde, ne savent jamais être ni sérieux ni plaisans à propos, et c'est ainsi qu'ils vous donnent envie de pleurer quand ils veulent vous faire rire, et *vice-versâ*.

Un homme naturellement sérieux est presque toujours fatigant quand il veut continuer longtemps sur le ton de la plaisanterie; mais ce qui est souvent très-comique, c'est celui qui, bouffon par nature, se croit obligé d'être sérieux du jour au lendemain, parce qu'il est reçu

docteur ou nommé substitut. Le combat du caractère contre la robe, et de l'esprit de métier contre l'habitude, est quelquefois très-risible pour l'observateur.

Il est des physionomies qui ne peuvent jamais paraître sérieuses. J'ai vu Brunet l'acteur, racontant tristement ses chagrins domestiques ou ses souffrances de poitrine, et les auditeurs se tenant à quatre pour ne pas pouffer de rire; ils se croyaient encore au spectacle et se rappelaient le désespoir de Jocrisse.

Un jour Talma, dans une comédie de société chez Mme Hocquart, voulut faire ce rôle de Jocrisse. Il le fit bien, mais pourtant chacun, habitué à le voir sérieux, se chatouillait pour rire, nul n'en avait envie.

Il est un proverbe qui dit: *sérieux comme un âne qu'on étrille*, c'est que cette cérémonie donne en effet beaucoup à penser à l'âne, naturellement réfléchi, et qui n'est pas bien certain si ce n'est point une première préparation pour le tondre et l'écorcher.

Ce qui ressemble parfaitement à l'âne sous la main du palefrenier, c'est l'écolier qui s'achemine vers le confessionnal; sa mine moitié espiègle, moitié contrite ou pateline, a tout-à-fait la physionomie du grison quand les deux oreilles lui pendent sur le dos; mais son sérieux n'est pas tenace, et il en a déjà perdu une bonne partie lorsqu'il sort de la boîte.

Il est une souffrance presqu'intolérable: c'est l'obligation de tenir son sérieux devant une parole ou une action ridicule, gravement dite ou faite dans un lieu où la gravité est d'obligation; alors, véritablement, c'est pour en mourir, surtout si la cause vient d'une personne que vous devez respecter ou craindre. Quand votre envie de rire est arrivée à son paroxisme, quand elle ne tient plus qu'à vos lèvres que vous mordez ou à votre mouchoir que vous mâchez, si quelqu'un fait

entendre ne fût-ce qu'un *psit* imperceptible, il devient comme l'étincelle dans la poudre et le rire éclate en tonnerre universel: et plus la victime se fâche, plus cet homme, dont vous avez tout à espérer ou à craindre, vous menace, plus vous rirez; il vous mettrait le pistolet sur la gorge, que vous ririez encore.

N'ai-je pas vu dans une cour d'assises rire en même temps le public, les juges, les témoins, les jurés et jusqu'aux accusés eux-mêmes, et il s'agissait d'une peine capitale? C'est qu'il est des cas où garder son sérieux est, non-seulement difficile, mais impossible.

Les hommes obligés par état à dire d'une manière sérieuse les choses qui le sont le moins, ne peuvent pas toujours eux-mêmes résister à ces entraînemens. On a vu des acteurs qui, par leur sang-froid imperturbable dans le genre bouffon, avaient conquis la faveur du public, être, malgré cette longue pratique de la scène burlesque, tout-à-coup pris d'un rire que ni les sifflets, ni les huées, ni les menaces du parterre ne pouvaient calmer.

Brunet n'en fut pas plus exempt que les autres, ce fut même ce qui l'obligea de quitter le théâtre plus tôt qu'il ne l'aurait fait. En vieillissant, il riait le premier des sottises qu'il débitait: dès lors, il en riait tout seul.

Potier riait rarement, cependant je l'ai vu aussi obligé de renoncer à un rôle, parce qu'à certain passage il était, quoi qu'il fît, pris d'un accès de fou rire.

Perlet seul était indéridable et jamais, dit-on, on ne l'a vu sourire. Il est vrai qu'ayant fait un long séjour en Angleterre, il y avait gagné le spleen et qu'il en est mort.

On a prétendu la même chose de Carlin, l'Arlequin fameux des Italiens. Lui qui fit, dans les rôles qu'il improvisait, pouffer de rire pendant vingt ans Paris

tout entier, était hors de la scène plus grave, plus sérieux qu'un juge sur son siège.

Par un contraste assez bizarre, j'ai connu quelques magistrats qui, dès qu'ils avaient mis bas la toge, n'aimaient qu'à rire et batifoler: tel était l'avocat-général de Marchangy. Malgré sa figure cadavéreuse et sa maigreur de squelette, il était chez lui rieur et même enfant; il s'amusait pendant une heure d'une mouche et d'un calembourg.

M. Martin (du Nord), étant ministre et garde-des-sceaux, avait conservé toute sa gaîté: il se plaisait à conter et contait bien, puis riait de tout son cœur du conte qu'il vous avait fait ou de celui que vous lui faisiez, car, sous ce rapport, il n'était pas exclusif.

Les personnes qui ont le plus souffert et qui se trouvent même encore en face du danger, ne sont pas exemptes de ces accès de rire que peuvent faire naître les circonstances les plus futiles. En 1829, le jour même que fut connue la nomination du ministère Polignac, la duchesse d'Angoulême était à Dieppe; elle voulut aller au spectacle, et j'eus l'honneur de l'y accompagner. C'était une troupe d'enfans qui jouaient, et jouaient assez mal. Un seul petit garçon avait bien saisi l'esprit de son rôle, qui était celui d'un jeune paysan espiègle faisant le niais. Je ne sais quel souvenir ceci pouvait rappeler à la duchesse, mais elle ordinairement si triste, elle qui nous avait annoncé, peu d'heures avant, la composition de ce ministère formé contre son opinion, se mit à sourire dès le premier quolibet de l'enfant; puis elle en vint à rire, puis à pouffer, et chaque fois que le gamin rentrait en scène, ses rires recommençaient; bientôt la salle entière y prit part, car, ainsi applaudi, l'enfant devint véritablement plaisant, et l'excellente femme rit sans contrainte jusqu'au bout.

C'est probablement la dernière fois qu'elle l'a fait, car, de ce moment, les soucis qui entouraient la famille royale et ses embarras devinrent de jour en jour plus graves, plus menaçans, et la catastrophe qui renversa Charles X était si facile à prévoir, qu'il est impossible qu'elle, si clairvoyante, en ait pu douter.

SIMPLICITÉ. Dans notre civilisation maniérée, la simplicité est devenue si rare que lorsque, par hazard, nous la rencontrons, nous restons devant elle comme en extase.

C'est qu'il est bien plus facile de l'admirer que de la peindre et surtout de l'imiter. Il est telle femme laide qui fera tourner toutes les têtes seulement parce qu'elle est simple et naturelle.

Celle qui, à cette simplicité, joindrait l'esprit et la figure, deviendrait la reine du monde.

SINGER, IMITER, COPIER. L'être terrestre a la faculté de tout copier, mais il ne peut effectivement rien produire que lui-même. Dans tout le reste, il n'est qu'imitateur; les arts et la poésie ne sont qu'une imitation plus ou moins exacte, plus ou moins grâcieuse et colorée. Le premier des peintres, comme le premier des poètes, ne fut qu'un copiste; et il n'y a effectivement qu'un producteur: Dieu.

Mais c'est moins de l'œuvre que nous avons à parler, que de la propension à faire ce que font les autres. Le besoin de l'imitation, notamment chez les êtres faibles, est l'un des plus impérieux de la nature; dans certaine position il est pour ainsi dire involontaire, et je ne sais quel entraînement mécanique nous fait répéter la grimace que nous voyons faire.

L'imitation semble alors venir d'un fluide qui, en agissant sur les muscles de l'un à la suite d'une affection morale, transporte sur un autre le reflet purement matériel de cette affection. C'est ainsi que cet amateur, sensible à la musique, laissera voir sur sa figure les sensations de son ame et que celui qui le regarde, sans que cette musique l'impressionne, sans même qu'il puisse l'entendre, répètera dans ses traits les mêmes mouvemens; ce dernier, à proprement parler, ne sera que le miroir de l'autre.

C'est également ainsi que la contraction qu'éprouve le visage d'un homme qui a peur s'imprime sur le visage de celui qui le voit, avant qu'il n'ait peur lui-même: effet qui tient plus aux nerfs qu'à la volonté, et qui, purement machinal, n'a que l'apparence de l'imitation.

L'homme, nous venons de le dire, est essentiellement imitateur, c'est à ce penchant à l'imitation que nous devons toute société. Sous ce rapport, l'imitation est un bien, mais elle a aussi ses inconvéniens, et peut-être ne sont-ils pas moins nombreux que ses bienfaits, car l'homme est plus porté à imiter ce qui est nuisible que ce qui est utile. C'est ainsi que le vice se propage et que le mauvais exemple a plus d'influenee que le bon: le mauvais a pour aide nos passions, et le bon n'a que la raison, qui est un auxiliaire assez froid et jamais très-pressé de se mettre à l'œuvre.

Dans les arts, l'imitation a été funeste quand, repoussant la nature, elle a voulu copier l'art, parce que prenant souvent cet art pour le vrai, elle est tombée dans le faux.

Je ne me suis jamais expliqué pourquoi, dans les écoles de dessin, de peinture ou de sculpture, on commence par faire copier des copies; c'est, selon moi, le contraire qu'on devrait faire, on donnerait la nature

pour modèle au débutant, sauf à rectifier ses fautes par des copies qu'on lui présenterait ensuite comme terme de comparaison.

Il en est de même dans l'art du comédien; on exerce le débutant ou il s'exerce lui-même à copier tel ou tel acteur, c'est-à-dire l'homme tel qu'il est sur la scène, mais non tel qu'il est dans le monde.

On répondra à ceci que dans le monde les hommes sont également en scène; que toute la différence pour l'élève serait d'imiter un mauvais comédien au lieu d'en copier un bon. C'est possible; mais aussi c'est l'homme quand il revient à sa nature et à sa belle et bonne nature que je vous dis d'imiter.

Une imitation, non moins funeste que l'imitation du faux, est celle du laid, du hideux, du dégoûtant. Le dégoûtant est à la mode; nous semblons nous plaire à remuer des ordures et à en composer nos livres et nos tableaux.

C'est cette impulsion d'imitation mauvaise qui, après la dégénération des mœurs, a amené celle du goût et bientôt celle des arts, car, ici encore, tout se suit et s'enchaîne: le mauvais poète fait le mauvais peintre qui fait le mauvais sculpteur et le pire architecte, et tous ensemble ne font que la répétition du mauvais goût du public. Il est certain que si ce public réprouvait le mauvais, le mauvais ne surgirait pas; il ne naît que des encouragemens qu'il lui donne.

L'imitation qui joue un grand rôle dans le code social ou l'agglomération des hommes par villes, provinces et royaumes, est aussi pour beaucoup dans l'association des animaux entr'eux, et de ceux-ci avec les hommes.

Pour vivre ensemble, il faut vouloir ensemble un certain nombre de choses semblables, ou si on ne le veut pas, savoir céder à la volonté d'autrui, sinon il en

résulterait bientôt incompatibilité, puis désorganisation de la société.

L'association n'est donc véritablement qu'une conséquence ou une application du penchant à l'imitation, et cette association a des résultats plus ou moins utiles, plus ou moins progressifs, selon que l'impulsion imitatrice a pris sa direction.

L'imitation chez les animaux renfermés dans un cercle plus étroit que chez les hommes, n'est, aux yeux de beaucoup, qu'un mouvement mécanique. Ceci est vrai quelquefois, et nous avons vu que les hommes n'en sont pas entièrement exempts; mais cet état mécanique n'est pas plus ordinaire chez les uns que chez les autres, et comme nous, les animaux ont leur imitation réfléchie: ils veulent copier et ils copient, et quand un perroquet apprend à parler et un serin à seriner, ce n'est certainement pas par une imitation involontaire ou un entraînement purement machinal. Le perroquet imite les paroles, comme le serin les notes de l'instrument, parce que les sons lui plaisent; il imite enfin parce qu'il désire savoir, et il le sait parce qu'il le répète pour l'apprendre.

L'imitation involontaire est dans cette terreur convulsive qui saisit un troupeau à l'aspect du mouvement d'effroi de l'animal qui est en tête.

C'est aussi à cette impression en quelque sorte électrique qu'on peut attribuer ces brusques mouvemens d'une volée de pigeons quand, se dirigeant à tire-d'aile vers un but, ils s'en détournent spontanément et se jettent tous à droite ou à gauche, comme s'ils étaient mus par une machine.

Cette espèce d'impulsion se fait aussi sentir dans quelques-uns de leurs cris d'appel: à un signal donné, ils font tous entendre les mêmes sons.

Dans leurs chants, la chose se passe différemment:

l'oiseau écoute avant de prononcer sa phrase, et il répète celle qu'il a entendue, car l'oiseau chanteur, même dans l'état sauvage, a son chant naturel et son chant acquis; il trouve, dans ses parens ou ses voisins, des professeurs, et il en reçoit des leçons.

L'imitation ou l'éducation qui n'en est qu'une des voies, ne se borne pas là chez les oiseaux. Il n'est aucun de nous qui n'ait vu une hirondelle invitant ses petits à voler. Sa première leçon est de leur en donner l'exemple en voltigeant doucement autour du nid; elle sait que les petits la regardent et s'unissent à elle d'intention. Ne le font-ils pas, elle insiste; elle s'en approche, leur présente de la nourriture, puis s'éloigne un peu. C'est ainsi qu'elle leur inspire peu à peu le désir de venir à elle. La volonté éclose, l'exécution suit. Bientôt vous les voyez voleter timidement d'abord, mais les progrès sont rapides, et après quelques jours d'exercice, ils sont en état de suivre leurs parens.

Dans la construction des nids, il y a à la fois impulsion, instinct, imitation et expérience, c'est-à-dire que l'oiseau fait son nid par une force innée qui l'y pousse et lui en indique les premières conditions. Ensuite, il le perfectionne par imitation ou par sa propre expérience. Les oiseleurs distinguent fort bien le nid d'un jeune couple de celui d'un plus âgé.

Parmi ces derniers, on reconnaît aussi celui qui est l'œuvre d'un individu intelligent et soigneux. L'oiseau négligent ou pressé fait son nid tant bien que mal, et quoiqu'établi sur le même plan, du premier coup d'œil on en saisit les défauts. L'oiseau lui-même finit quelquefois par les voir et les corriger.

Dans la migration des animaux, s'il y a une cause déterminante, l'absence de nourriture, le besoin d'en chercher et conséquemment la nécessité d'aller dans les

lieux où il y en a ; cette cause ne peut être connue ou comprise de tous les émigrans. Les plus jeunes émigrent par imitation; ils suivent le torrent. Ce sont les vieux qui guident les autres. Il y a chez eux souvenir ou tradition ; à moins de supposer en eux une puissance de sens extraordinaire ou la faculté de voir ou sentir des objets éloignés de plusieurs centaines de lieues, ce qui n'est guère probable, quelle que soit la hauteur où ils s'élèvent.

L'imitation a aussi son influence sur les passions des animaux. Qu'un chien provoqué se mette en colère, qu'il assaille un passant, tous les chiens qui surviendront en feront autant; ils aboieront, se fâcheront et mordront le passant seulement par imitation, car ils n'ont pas été provoqués.

Le singe est partout considéré comme le symbole de l'imitation. Elle est chez lui à la fois un besoin et un plaisir. Sa nature l'y porte comme son goût.

Remarquez que ce sont les êtres supérieurs à lui-même qu'il cherche surtout à imiter. Il imitera un autre singe plus gros, plus fort, plus leste, plus intelligent que lui. Il imitera l'homme de préférence encore, et le plus souvent qu'il le pourra; mais bien rarement il imitera le chien, et jamais l'âne, le mouton, le veau.

L'homme aussi n'imite que ce qui le frappe, l'étonne et offre à ses yeux une sorte de puissance, de supériorité, ou au moins d'agrément. Malheureusement, c'est qu'il trouve souvent ces qualités dans ce qui ne les a pas ou même dans ce qui a le défaut contraire; et c'est ainsi que l'imitation devient si souvent nuisible et rétrograde.

Nous avons parlé de l'impulsion imitative dela mode, sorte d'entraînement par lequel le caprice du premier venu qui se sera montré pendant deux heures sur un

boulevard ou une promenade avec un chapeau à grand ou petit bord, un collet d'habit large ou étroit, va gagner Paris, puis la France, puis l'Europe, et successivement toutes les autres parties du monde.

Cette fièvre d'imitation de mode s'étend quelquefois aux choses les plus inutiles, les plus absurdes, ajoutons les plus répugnantes.

Il passe un jour dans la tête de je ne sais quelle femme mal élevée de se faire apporter, à la fin d'un repas, une cuvette avec de l'eau tiède, et là, sans quitter la table, de se rincer la bouche, puis les mains, au grand ébahissement de tous les convives. La dame était jeune, jolie et à la mode, on le souffrit. Comment ne l'aurait-on pas souffert, elle était chez elle; mais ailleurs on en jasa comme d'une indécence et même quelque chose de pis. Eh! bien, six mois après, il n'y avait pas en France un repas d'apparat à la fin duquel on ne vous apportât, sur la table même, un bocal d'eau chaude dont chacun, qu'il eût des dents ou qu'il n'en eût pas, se croyait obligé de se servir pour se rincer la bouche avec un bruit plus ou moins prononcé, puis un haut-le-corps et un vomissement dans le dit bocal, le tout à la face de chacun; et depuis dix ans cela dure, et en durera peut-être dix encore.

Je cite ceci comme l'un des exemples d'imitation que la postérité aura le plus de peine à croire, tandis qu'aujourd'hui bien des gens ne croiraient pas que quelqu'un y ait pu voir une inconvenance.

On ne croira pas davantage qu'il ait été de mode, même parmi les plus jolies femmes et les plus coquettes, de se fourrer dans le nez une drogue noire et puante dite tabac en poudre, et d'établir ainsi au-dessus de sa bouche un cautère permanent.

Cette mode se passe, mais elle a été remplacée, chez

les hommes, par une autre qui est pire. La pipe, naguère encore abandonnée à la canaille et considérée comme le signe caractéristique des mœurs populacières, est devenue l'un des attributs du bon ton. Il n'est pas un romancier en vogue qui ne représente son héros le cigare à la bouche, appelant baume et parfum ce qui, un jour, sera nommé fumigation et employé seulement contre l'asthme et la pituite.

Il en est de même de la nourriture : la mode a fait manger avec délice, par les hommes d'une génération, ce que ceux de la génération précédente rejetaient avec dégoût. Les Grecs et les Romains achetaient au poids de l'or des mets dont un mendiant affamé ne voudrait pas aujourd'hui.

Telle est la conséquence de l'imitation ou de la mode; elle fausse la réalité des choses et jusqu'aux sens même, et nous fait trouver une saveur et une odeur douce et agréable à ce qui n'est que méphitique et nauséabond.

Malgré la propension à l'imitation et la facilité avec laquelle les modes et les usages gagnent d'une contrée à une autre, il ne faut pas toujours en conclure que ce qui est semblable est imité. Il y a une imitation, et nous l'avons déjà citée, qui n'en est réellement pas une, puisque la volonté n'y entre pour rien. Par exemple : qu'un homme de Paris se promenant dans le bois de Boulogne et qu'un Polynésien errant dans la forêt vierge se prennent le pied dans une souche, ils feront le même geste et la même grimace, parce qu'ils auront la même crainte, celle de tomber sur le nez. Est-ce ici de l'imitation? Non, c'est une convulsion, une contraction nerveuse. L'imitation n'est réelle que lorsqu'elle est volontaire : hors de là, il y a analogie d'effet parce qu'il y a identité de cause, mais il n'y a pas imitation.

Quant à la ressemblance de certains usages dans des

pays qui n'ont eu aucune communication entr'eux, elle vient seulement de la conformité du climat ou de quelque circonstance locale. La volonté humaine n'a sur la terre qu'un nombre de combinaisons possibles, et les mêmes formes, les mêmes besoins doivent produire des faits analogues. Il faut donc soigneusement distinguer de l'imitation ce qui n'est que la conséquence d'une même position, des mêmes élémens ou de la même nécessité.

Voyez : *Mode.*

SOCIÉTES SAVANTES. La France n'a certes rien à envier aux pays qui l'entourent quant à l'esprit, l'industrie et le confortable de la vie; cependant il existe dans ces pays quelques bons usages qu'elle pourrait prendre.

En Allemagne, par exemple, il n'y a pas deux catégories d'hommes de lettres, de savans ou d'artistes, et ceux d'une grande ville ne témoignent pas un superbe dédain à ceux d'une ville moyenne, et ces derniers à ceux d'un bourg ou d'un village.

S'agit-il d'un peintre, d'un musicien, d'un poète, on s'informe de son œuvre, on le pèse, on le juge sans s'inquiéter si cet œuvre a été conçu ou exécuté à Vienne, à Munich, ou bien dans quelque bourgade ignorée.

Il n'en est pas ainsi en France : nous y sommes généralement convaincus que rien de bon ne peut sortir d'ailleurs que de Paris. Si nous admettons jusqu'à certain point que la province puisse produire un vrai savant, un grand artiste, il est complètement impossible, selon nous, que cet artiste, que ce savant fasse quelque chose de bien autre part qu'à Paris.

Ce préjugé est tellement enraciné, et dans les départemens comme dans la capitale, qu'il est devenu à peu

près invincible. Dès-lors, quels que soient le talent et les efforts d'un homme qui étudie hors de Paris ou qui ne s'y rend pas annuellement pour s'y faire voir et pour préconiser son œuvre, il est sûr de vivre et de mourir ignoré.

A l'appui de ceci, je pourrais citer bien des exemples, et tous ces exemples ne seraient pas nouveaux, car il ne faut pas croire que ce préjugé contre les provinces date de notre siècle; non, il est ancien et antérieur à la révolution. La seule différence est que c'était parmi les gens du monde qu'il régnait presqu'exclusivement, et qu'aujourd'hui c'est surtout parmi nos hommes d'étude. Nos sommités littéraires, dans leur prévention contre la province, non-seulement n'y encouragent pas ceux qui y étudient sérieusement, consciencieusement et ne les aident en rien, mais semblent en toute circonstance fort disposés à faire le contraire.

Quant à s'occuper de leurs œuvres, c'est ce qui n'a jamais lieu, et si l'Académie et ses quatre classes acceptent les livres des auteurs de province quels qu'ils soient, si même elle leur répond fort exactement par une lettre imprimée qui est la même depuis trente ans, jamais elle ne lit ces livres, ou lorsque cela arrive, cas fort rare, c'est que l'auteur aura parmi les académiciens un proche parent ou un ami intime.

Si les auteurs de département doutent de ce que j'avance ici, je les prie de jeter un coup d'œil sur les rayons de la bibliothèque de l'Institut: ils y retrouveront leur œuvre vierge, c'est-à-dire les pages non coupées, sauf le titre. La raison en est que nos académiciens font des livres, mais n'en lisent pas.

SOLEIL. C'est le grand cuisinier de la nature; c'est

lui qui donne à toute chose le goût et la couleur. Il fait le sucre, il fait les fruits, il fait les fleurs avec leur arôme et leur parfum.

Le soleil ne fait pas la vie, mais il la met en mouvement. S'il cessait de paraître, à l'instant la nature s'assoupirait, tout deviendrait immobile. Voyez une mouche au soleil et une mouche à l'ombre, et regardez si votre mine, quand le thermomètre est chez vous à dix degrés au-dessous de zéro, est la même que quand il est à dix au-dessus.

Un homme qui a froid, fût-il le plus spirituel des hommes, a toujours plus ou moins l'air d'un imbécile. Je dirai plus, il l'est de fait. Demandez au premier de nos poètes si jamais il a pu faire un vers avec les pieds glacés et la roupie au nez.

Quant à la beauté, à la dignité, à l'élégance des manières, elles disparaissent aussi avec l'influence de l'astre. L'homme le plus beau, le plus noble, le plus grand, quel air a-t-il quand il frissonne? L'air ignoble et piteux.

Combien de héros qui chantaient victoire n'ont-ils pas, saisis par une bourrasque de grésil ou de neige fondue, courbé la tête, prêts à échanger leur épée contre un parapluie.

Vainement un magistrat célèbre, Bailly, a dit qu'il tremblait de froid et non de peur; je dirai que si le frisson que produit le froid n'est pas un manque de cœur, c'est une voie qui y mène.

Mettez en présence Hector et Achille, tous deux intrépides et superbes, ce sont deux lions prêts à s'élancer l'un sur l'autre. Puis tout-à-coup faites-leur passer un vent coulis entre la peau et la cuirasse, faites qu'ils grelottent enfin, si la situation dure, ils jetteront leurs lances pour souffler dans leurs doigts.

Non encore une fois, il n'y a pas de héros avec des

engelures; et Alexandre n'eut jamais vaincu les Perses ni pris Babylone, s'il eût trouvé dans sa route l'hiver et vingt-deux degrés au-dessous de zéro.

L'amour, l'amour lui-même, ne renaît qu'avec le soleil et ne résiste jamais à l'absence de son influence féconde ou de sa douce chaleur. Que le lit conjugal reste à une température un peu au-dessous de zéro, et c'en est fait de la race humaine.

Si l'on nous dit que les hommes vivent sous des latitudes très-froides, et que parmi ces hommes il y en a même qui ont leur grâce et leur génie, témoins les Russes qui ne sont pas plus stupides que d'autres, nous répondrons que les Russes n'ont pas toujours froid, qu'il en est même beaucoup qui ont toujours chaud, grâce à l'excellence de leurs poêles et de leurs fourrures.

Il faut donc reconnaître que l'existence humaine est toute factice dans certains pays; et sans l'expérience et le raisonnement qui nous font chercher des habits, bâtir des maisons et allumer du feu, nous ne pourrions y vivre.

La chaleur est donc nécessaire à la vie; elle fait partie de la vie même. Il n'est pas un seul être vivant, pas même un seul végétal, qui n'ait en lui une chaleur relative. La chaleur interne de l'homme peut s'élever jusqu'à quarante degrés, mais elle est ordinairement de trente-six à trente-sept.

Chez les animaux, tels que les chiens et les chats, elle est de trente-neuf à quarante. Chez les oiseaux dont la chaleur interne est la plus forte, le thermomètre monte à quarante-deux et quarante-trois degrés. Mais si le soleil est habité, il faut bien accorder à ses habitans une chaleur interne bien autre que celle-ci.

Je ne sais si l'on a pu calculer la marche de la chaleur ou ses rapports avec celle de la lumière; je ne saurais

dire davantage si tout le calorique externe nous vient du soleil et si chaque rayon, même ceux qui nous parviennent des astres les plus éloignés, ne porte pas avec lui sa chaleur; mais ce qui ne paraît pas douteux, c'est qu'il est des globes moins favorisés que la terre quant à cette chaleur, et la lune est du nombre.

Le soleil fut l'objet de l'adoration de bien des peuples et probablement des plus anciens. Cela s'explique : aucun spectacle n'a pu frapper davantage les hommes lorsqu'ils ont vu la première fois cet astre dans tout son éclat, et ils ont dû en faire l'image de la Divinité.

Puis, quand ils ont reconnu son influence sur tout ce qui tient à la vie, ils ont pu croire que c'était la Divinité même.

Aujourd'hui, le culte du soleil n'existe plus que chez les Parsis de l'Inde et de la Perse, et le nombre en diminue chaque jour. C'est encore une idolâtrie qui s'en va.

Celle-ci avait du moins quelque chose de rationnel, et valait certainement mieux que l'adoration du veau d'or ou de ces hideuses idoles qu'on arrosait de sang humain. Toutefois, je ne propose pas de la rétablir. Ne prions plus le soleil, mais prions Dieu son créateur de vouloir bien nous le conserver.

Le jour qu'il s'éteindrait ou qu'il s'éloignerait de nous, la terre, devenue un immense glacier, n'aurait plus un seul habitant: à moins qu'elle ne fût immédiatement entraînée dans un autre tourbillon et soumise à l'action d'un nouveau soleil, car il ne faut pas croire qu'il n'y en ait qu'un. Chacune de ces étoiles scintillant dans l'espace, si elle ne reçoit pas sa lumière d'ailleurs, n'est autre qu'un soleil qui éclaire et échauffe, comme fait le nôtre, son cercle de planètes.

Mais qu'est-ce que tous ces astres, quelque beaux et éclatans qu'ils nous semblent, près du soleil central,

séjour de la Divinité, astre immense autour duquel circulent tous les autres soleils avec leur cortège de lunes et de satellites?

C'est de ce soleil central que s'échappent les rayons qui donnent la force et la santé et contribuent ainsi à rendre la vie douce et heureuse; mais la terre en est si loin, que ces rayons ne sont pas encore parvenus jusqu'à nous. De là nos maladies et la prompte décomposition de nos corps.

Espèce étiolée, rachitique au moral et au physique, nous resterons ainsi jusqu'à ce que cette lumière vivifiante nous ait atteints. S'il est, comme on dit, des systèmes solaires dont la lumière met trois millions d'années pour arriver jusqu'à nous et que le soleil central soit seulement deux à trois fois plus loin, on peut juger combien notre pauvre terre toute neuve a encore à attendre.

Il ne faut pourtant pas désespérer tout-à-fait: si le soleil central n'est pas lui-même une création nouvelle, sa lumière devait être en route depuis bien long-temps quand la terre a été créée. Ainsi, ce rayon bienfaisant, ce gage d'immortalité pourrait nous arriver d'un jour à l'autre.

Peut-être aussi ce centre d'attraction universelle attire-t-il vers lui tous les autres corps célestes, et à notre tour nous pourrions entrer dans la région qu'il éclaire. Alors notre soleil, comparativement pâle et terne, ne nous apparaîtrait plus que comme un roi déchu.

Devenu inutile ou faisant double emploi, il irait se réunir à son centre dont il n'était, soleil provisoire, qu'une parcelle détachée pour notre usage.

Ne soyons pas ingrats; aimons le soleil et rendons-lui grâce, car, provisoire ou non, c'est une des grandes nécessités de la nature.

SOLEIL CENTRAL. La quantité d'astres qui brillent au ciel est immense; ils y sont par millions, par milliards, mais enfin ils n'y sont pas innombrables, car tout se compte dans le ciel comme sur la terre, et si la multitude des globes augmente tous les jours, chaque jour cependant a eu son nombre appréciable.

Eh! bien, au centre de ces milliards de globes, il en est un où réside le principe de l'attraction universelle. Cet aîné des globes s'accroît sans cesse de tous les autres qui tous se dirigent vers lui et successivement s'y unissent.

Sans doute ce mouvement de concentration est extrêmement lent; il n'est pas sensible pour nous, hommes de la veille, mais il n'en existe pas moins.

Si cette marche générale vers un centre et ce mouvement d'ensemble n'avaient pas lieu, comment l'ordre se maintiendrait-il entre ces myriades de systèmes indépendans l'un de l'autre? Entraînés chacun dans une direction différente, ils se rencontreraient inévitablement, et s'entrechoquant, ils se briseraient.

En attirant sans cesse les globes, cette puissance régulatrice qu'on pourrait appeler l'axe de l'univers les retiendrait dans leur orbite, à peu près comme un tourbillon qui, en entraînant les corps, les force, par la rapidité même de son mouvement circulaire, à garder leur distance.

L'attraction de ce soleil central agirait, non dans l'immensité tout entière, mais dans l'espace matériel dont s'est emparé l'œuvre. Son effet commencerait là où le chaos cesse et où l'ordre se pose. C'est par le premier rayon de la lumière, signe précurseur de la vie, que le principe organisateur s'annoncerait.

Ces globes sont attirés vers le grand tout par un effet égal à celui qui attire les corps moindres vers les plus forts, et qui peut être à la longue réunira les satellites

à leurs planètes et celles-ci à leur soleil : sorte d'attraction moléculaire qui interviendrait dans l'attraction universelle et qui agirait sur les masses comme elle agit sur les parcelles et les atomes.

Ce mouvement vers le soleil central aurait lieu, non par globe isolé, mais par système planétaire. Le soleil ou l'astre principal de chacun de ces systèmes deviendrait le régulateur de la marche, et ce serait par lui et en suivant insensiblement son mouvement que les planètes se rapprocheraient du centre universel.

Cette marche de tous les systèmes vers l'astre central s'effectuerait par un mouvement qu'on pourrait comparer à une spirale ou une volute dont la pointe tendrait à se reposer sur le centre.

Ainsi, la lune faisant son mouvement autour de la terre, la terre autour du soleil, le soleil ferait le sien en se rapprochant imperceptiblement du centre universel.

La tendance des planètes vers le soleil et de celui-ci vers le soleil central pourrait ne pas être continue et avoir ses temps d'arrêt, ses mouvemens variables ou alternatifs et même rétroactifs.

Dans tous les cas, cet effet de concentration, soit qu'il fût incessant ou qu'il eût ses siècles de repos, serait commun à tous les systèmes, à tous les astres, même à ceux que nous appelons étoiles fixes.

Si l'on n'admet pas l'absorption des globes les uns par les autres et de ceux-ci par le soleil central, on peut croire que tous ces soleils et leur suite arrivent successivement vers ce centre, non pour se confondre en lui, mais pour se grouper autour et former une immense couronne de lumière nuancée de mille et mille couleurs dont celles de notre ciel, relevant de tous les scintillemens de notre soleil, n'approchent pas.

La lumière qui éclaire certains astres qui n'en ont

point par eux-mêmes ou qui sont trop éloignés du soleil de leur système pour en recevoir, n'est que la réverbération de ce soleil central, foyer du jour éternel.

Cet océan d'étoiles qui nous entoure ne serait ainsi illuminé que par les rayons du centre ; et tout gigantesques que sont ces corps, ils ne seraient que des atomes, comparativement à ce grand foyer.

Ce n'est donc qu'un très-faible reflet de la lumière centrale qui parvient jusqu'à nous ; reflet qui nous arrive renvoyé d'astre en astre et de dixième ou de vingtième main peut-être.

Le grand astre n'est point encore visible pour notre terre, parce que sortie à peine de l'espace obscur et n'étant éclairée qu'à moitié, cette terre est aux limites de la création, aux extrémités de l'univers organisé.

La grossièreté des élémens de notre globe, les signes encore récens des convulsions qu'il a éprouvées, l'imperfection des êtres qui l'habitent, la fragilité de leur forme et la multitude des maux qui les accablent, conséquence des émanations délétères de la matière, annoncent que nous sommes à peine échappés au chaos, et que cette terre nouvellement habitable n'a pas atteint les régions du ciel où les élémens épurés s'harmonisent et prennent leur assiette définitive.

Mais soit que la lumière nous gagne, soit que nous gagnions vers cette lumière, il est à croire que le premier pas est fait et que, sortie pour toujours de la nuit éternelle, la terre marche enfin vers ce centre de la vie.

A mesure que les globes en approchent, les jours y deviennent plus longs, et la durée des corps ou de ce que nous appelons la vie, moins brève : on ne l'y compte plus par années, mais par siècles.

La nature des êtres ou leur organisation étant toujours en rapport avec celle du globe qu'ils habitent, les globes

les plus épurés portent aussi les êtres les plus parfaits.

On comprend alors que ce n'est qu'après diverses modifications dans leur composition, une grande épuration de matière et par conséquent un grand perfectionnement dans les organes de leurs habitans, que ces globes arrivent dans la région du grand astre. La nature des individus est et doit toujours être mesurée à la localité : des créatures aussi imparfaites que celles de notre système ne pourraient exister dans une substance aussi subtile et aussi pure que celle de cette atmosphère centrale.

La matière grossière que ces astres laissent en route sert à former la base de nouveaux globes, ou l'accroissement de ceux qui sont retenus encore par le désordre de leurs élémens dans la région obscure.

Dans ces matières de rebut, ou cette écume des mondes, restent les germes de tous les êtres que leur appétit grossier attache à des élémens grossiers ; car en s'épurant, tout être est libre de suivre le mouvement progressif, comme il l'est aussi de ne pas le suivre en ne s'épurant pas ; il l'est même de retourner en arrière en s'enfonçant de plus en plus dans la matière brute ou dans les appétits des sens.

En opposition à ce centre de lumière et en dehors de son attraction présente, il est donc une région obscure où des milliards de globes et de germes assoupis attendent, pour sortir du chaos et entrer dans la voie de l'ordre, que cette attraction les atteigne.

C'est à l'apparition du premier rayon de lumière que se prononce le premier mouvement d'un globe vers le centre et la première sensation des germes endormis. Mais c'est alors aussi que peuvent avoir lieu les grandes convulsions de ce globe, convulsions qui ne cessent que lorsqu'il a pris rang dans un système solaire dont la marche est régularisée.

Les comètes sont des astres nouvellement sortis de la région obscure, et qui cherchent un système où ils puissent se rattacher; ou bien ce sont des astres malades et qui, rejetés de tout système à cause du désordre de leurs élémens, vont se vaporiser dans l'espace ou rentrer dans la région ténébreuse.

Il est des mondes qui font leur révolution, partie dans la région obscure, partie dans la région éclairée, parce qu'ils n'ont été saisis qu'à moitié par l'attraction centrale. Ces mondes passent ainsi de l'ordre au désordre ou de la tempête au calme, balayés par des torrens ou vitrifiés par l'incendie, selon les régions qu'ils parcourent et la nature des astres dont ils s'approchent.

C'est la position où s'est trouvée la terre, si l'on en juge aux traces alternativement ignées ou aqueuses qu'ont laissées les convulsions qu'elle a subies, ce sont ces catastrophes qui, en détruisant tout ce qui couvrait sa surface, êtres et choses, ont remis en question son organisation commencée et exigé une longue série de siècles pour rendre cette surface propre à recevoir de nouveaux germes ou permettre le développement de ceux qui y étaient demeurés.

Aujourd'hui, notre marche étant déterminée, notre révolution vers le grand centre étant commencée, nous sommes, il faut l'espérer, en dehors des atteintes du chaos; et si nous sommes encore en partie plongés dans les ténèbres, si nous avons nos nuits, du moins elles ne sont plus sans terme, et nous avons aussi nos beaux jours.

Nos tremblemens de terre, nos orages et nos tempêtes, restes des terribles rafales du monde primitif, ne sont plus que localement meurtriers. Il semble même que de siècle en siècle, ces convulsions de la nature deviennent moins fréquentes et moins désastreuses. Les comètes,

qui effrayaient tant nos pères, s'approchent moins de notre planète. Les feux souterrains ne font plus surgir de nouvelles chaînes de montagnes, et les océans, retenus dans leurs limites, ont cessé d'engloutir ou de transformer en archipels de vastes continens.

La cause de ceci est peut-être moins dans l'assiette qu'ont prise les matières terrestres, que dans les progrès que nous avons faits dans l'espace organisé et hors de la région des tempêtes ou de la voie que parcourent les mondes non posés, ces mondes sans systèmes et sans orbites.

Mais ce n'est pas assez que notre terre soit hors de leur atteinte, il faut que tout notre système le soit; et la rencontre de ces globes errans ou qui, n'ayant pas encore été saisis par l'attraction centrale, passent d'une attraction dans une autre, est toujours à redouter. Mais ils n'apparaissent, comme on l'a vu, que sur la limite de la région du chaos, et s'ils s'en écartent, ce n'est jamais à une très-grande distance.

Si nous les voyons apparaître autour de nous, si les corps de notre système et nous-mêmes en avons été atteints, si nous pouvons l'être encore, c'est, je viens de le dire, parce que nous sortons à peine de cette région inorganisée, et peut-être que nos co-planètes n'en sont pas encore sorties.

L'existence et la durée d'un monde ne sont donc entièrement assurées que lorsque le système dont il fait partie est entré tout entier dans l'attraction du soleil central, et qu'aucun des mondes qui le composent ne touche à la région ténébreuse. Tous les globes d'un système se tiennent : ce sont comme les fruits d'un même arbre ou les membres d'un même corps; et le choc qui atteindrait l'un dérangerait l'harmonie des autres.

Mais dès que cette attraction a enveloppé le système tout entier, dès qu'il a pris rang dans ce mouvement d'ensemble, c'est ordinairement pour n'en plus sortir, car de jour en jour s'éloignant du danger, il se rapproche du centre.

Ainsi, avec le temps, les rayons du grand astre central s'unissant à ceux de notre soleil, alongeront nos jours, adouciront nos frimas et donneront à nos saisons une régularité dont nous sommes loin de jouir.

L'épuration successive des élémens en bannira aussi les substances délétères dont les émanations funestes empoisonnent l'atmosphère et produisent les épidémies qui frappent tour-à-tour les hommes, les animaux et les végétaux même.

Qu'elles soient déjà moins fréquentes, moins homicides qu'autrefois, c'est ce qu'il est permis de croire : les ravages du choléra ne sont point comparables à ceux de la lèpre et de la peste. Cette amélioration en annonce d'autres.

Nous nous résumons ainsi :

Au centre de l'univers organisé est l'axe de la création ou le point de départ du mouvement, de la lumière, de la chaleur, de l'attraction, de l'électricité, enfin de toutes les grandes causes et des grands effets de la nature.

Tous les globes de l'espace sont soumis à une loi générale qui les porte vers le centre.

Ce centre est aussi celui de l'ame et de la vie. C'est donc là qu'est Dieu, Dieu qui de là s'étend dans l'immensité, mais qui a là sa base et son point d'appui, parce qu'il est le père de l'œuvre et qu'il vit.

SOLITUDE. Pourquoi tel homme aime-t-il à être seul? C'est qu'il trouve de lui à lui une conversation

plus douce, plus savante, plus spirituelle peut-être, que celle qu'il trouverait de lui à un autre.

SOMMEIL. L'être dort d'autant plus qu'il est plus faible intellectuellement, ou d'un rang plus infime dans la création. La plante dort plus que l'animal, l'animal plus que l'homme. Parmi les hommes, l'enfant et le vieillard dorment plus que l'adulte; l'homme de génie moins que l'homme qui n'a que de l'esprit, et celui-ci moins que l'idiot.

Si les fous dorment peu, c'est qu'ils ne sont pas idiots, tant s'en faut; c'est qu'ils ont beaucoup de pensées, souvent trop, et que c'est toujours la pensée qui nous empêche de dormir. Ajoutons que c'est aussi la pensée qui détermine la folie et qui la continue.

Les songes prouvent, jusqu'à certain point, que l'ame ne cesse jamais d'agir. Si l'on admet que la pensée peut s'arrêter, un homme qui dort complètement ne peut plus rêver. Mais ce qui est plus probable, c'est que l'ame ne peut jamais dormir d'une manière absolue, car ce sommeil ne différerait en rien de la mort.

Le sommeil de l'ame, qui a pu durer des siècles, des millions de siècles et qui dure encore pour des myriades de créatures, n'est qu'un assoupissement pouvant cesser à tout instant, parce qu'il comporte une sensibilité toujours présente. Mais cette sensibilité n'étant qu'une sensation uniforme, l'ame ne peut s'apercevoir si elle a dormi une minute ou un siècle, car ce sont les événemens et le changement de position morale ou la diversité des pensées qui nous donnent la mesure du temps.

La durée n'est donc pas dans le temps lui-même, mais dans ce qui s'y passe et dans le contraste des vibrations

que nous en recevons. Si nous n'en ressentions aucune, ou même si la sensation était unique ou également répétée, nous ne pourrions juger du temps écoulé. Cette appréciation n'a lieu que par comparaison, et pour comparer, il faut au moins deux choses.

C'est aussi ce que nous éprouvons dans le sommeil ordinaire. Est-il profond, nous ne savons pas, en nous éveillant, s'il a duré long-temps, ou plutôt nous croyons toujours qu'il a été très-court. Est-il agité, bourrelé d'inquiétudes, il nous paraît long.

Il est des individus, ceux qui travaillent beaucoup de corps ou d'esprit, qui dorment presque à volonté : il leur suffit de se mettre dans une position pour s'endormir.

Dans la douleur morale, quand le sommeil nous a fait oublier un malheur irréparable, l'instant qui suit le réveil est toujours douloureux : notre imagination rafraîchie nous montre notre perte avec toute la violence du premier instant.

Dans la félicité, le sommeil a également renouvelé notre joie. Elle est plus sentie au réveil, elle est plus vive ou plus douce.

Le coupable attend et redoute à la fois le sommeil. Ses rêves sont affreux et son réveil terrible. Dans les prisons, on a souvent profité du sommeil pour connaître la vérité et suivre les impressions d'un criminel. En lui révélant ses songes, l'on obtenait quelquefois un aveu.

Il ne faudrait pourtant point admettre comme preuves ces révélations du sommeil ; et tel mari qui a jugé sa femme coupable sur de semblables indices, a pu se tromper.

Parmi les animaux, même différence que chez les hommes : les plus intelligens sont ceux qui dorment le moins, ou dont le sommeil est le plus léger. Le chien

dort souvent, mais il se réveille à tout instant et au moindre bruit. Le chat dort peu, malgré l'apparence, et a aussi le sommeil très-léger.

Il est des espèces que le froid engourdit et qui ont un sommeil consécutif de plusieurs mois, mais ensuite ils restent presque toujours éveillés: tels sont les ours, les marmottes, les loirs, etc. Ces animaux sont loin d'être stupides.

L'obscurité est en général favorable au sommeil.

Il est pourtant des races qui ne dorment que le jour: tels sont tous les oiseaux et tous les insectes de nuit. Parmi les mammifères carnivores, notamment ceux du genre *leo*, beaucoup rôdent pendant la nuit, non par goût pour l'obscurité, mais parce qu'ils ont plus de facilité pour surprendre leur proie.

D'autres quadrupèdes qui, dans l'état de nature ou dans les forêts, ne veillent que le jour, ont été contraints de changer leurs habitudes à cause du voisinage des hommes: tels sont les rats, les souris, qui courraient le jour et dormiraient la nuit si on les laissait faire à leur guise.

Chez les hommes, comme chez les animaux, il est un sommeil anormal qui est la suite d'un état maladif. Pendant mon séjour en Bretagne, j'ai entendu citer une jeune fille de Brest qui, endormie depuis plusieurs années, ne se réveillait qu'une fois par vingt-quatre heures et se rendormait immédiatement après avoir pris un peu de nourriture. Elle avait alors dix-neuf ans, était fraîche, assez grasse, et ne semblait nullement souffrir.

Le sommeil des cataleptiques, des somnambules, des magnétisés n'a pas encore été bien défini, ou plutôt ne l'a pas été du tout. Personne n'a étudié la question de sang-froid et pour elle-même. On l'a abordée, non pour s'éclairer et pour se former une opinion, mais pour en

donner une aux autres, pour leur démontrer que tout était ou que rien n'était, et jamais pour voir ce qui était.

Ce n'est pas moi qui tenterai de résoudre le problême, car je suis parfaitement ignorant sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Je ne puis ici que citer un fait, parce que je l'ai vu. Etant fort jeune et revenant assez tard de la campagne, je me trouvais à proximité d'un lieu qu'on disait hanté par un fantôme, et je songeais aux récits divers que j'avais entendu faire, quand je crus, à travers les arbres, voir quelque chose de blanc. Je m'arrêtai et vis distinctement un corps qui marchait.

C'était à la fin de l'automne, et il faisait un froid assez vif. Aussi, le fantôme s'étant rapproché, ne fûs-je pas peu surpris de voir qu'il était en chemise; et la lune s'étant montrée, je reconnus distinctement, malgré l'étrangeté du costume, un homme, M. N***, ancien magistrat, qui ne passait nullement pour un coureur de nuit. D'ailleurs, le costume était peu de saison, et il marchait gravement, les bras croisés, à petits pas et comme quelqu'un qui se promène dans sa chambre.

Il passa et repassa près de moi sans me voir, et à mon grand étonnement, il ne paraissait nullement souffrir du froid.

Je ne doutai pas qu'il ne fût somnambule, et je me décidai à l'aborder. Je le touchai, il s'éveilla immédiatement et parut moins surpris que je n'aurais pu croire, de se trouver dans cette position. Il me reconnut et me pria de le ramener chez lui, d'où il était sorti dans un de ses accès, parce que, me dit-il, son domestique avait oublié de fermer la porte de sa chambre.

On m'a dit que, dans ma petite enfance, je courais aussi la nuit tout endormi; je ne me le rappelle pas. Mais plus tard, quand la manie poétique me tenait, il

m'est arrivé, en rêvant, de faire des vers dont au réveil je me souvenais en partie. J'en ai inséré quelques-uns dans mes œuvres.

Millevoye le poète m'a raconté qu'il avait aussi fait des vers en dormant. Il ajoutait même en avoir écrit et retrouvé le matin sur son chevet ou sa cheminée.

Tout le monde connaît le songe de Tartini et la sonate que le diable, posé sur son lit, lui avait jouée une certaine nuit, puis répété sur sa demande. Ce rêve l'avait tellement impressionné, qu'il soutint jusqu'au bout que cette célèbre sonate n'était pas de lui.

Au surplus, il est peu de personnes qui, en dormant, n'aient cru entendre une musique délicieuse et même la composer et l'exécuter.

Dans ces pensées du sommeil et ces actes de l'ame, nonobstant l'engourdissement des organes, il me semble qu'on peut entrevoir quelque chose de la vie d'outre-tombe, de la vie en dehors de l'enveloppe et fonctionnant sans l'intervention des sens. La vie de l'ame et celle du corps sont deux choses distinctes. Ce qui assoupit l'une peut ne pas assoupir l'autre, et dans aucun cas ne saurait l'annihiler.

La mort, ainsi que le sommeil, n'est qu'un repos momentané de la vie, repos qui a aussi ses rêves, rêves doux ou pénibles, et qui sont une récompense pour les bons, une peine pour les méchans, et toujours une préparation pour l'avenir.

Voyez : *Innées.*

SONNETTES. Le serpent de notre paroisse en était aussi le sonneur-carillonneur. Les plaisans l'appelaient le serpent à sonnettes, et le brave homme faisait dignement marcher ces deux musiques, dont l'une était la

compensation de l'autre : s'il vous endormait le jour avec son serpent, il vous réveillait la nuit avec ses sonnettes.

Son carillon se composait de petites cloches avec lesquelles il jouait faux à ravir, depuis le *Magnificat* jusqu'à la *Parisienne*, qu'on pouvait facilement confondre dans la même harmonie. Mais que Dieu lui fasse paix, car il est mort.

Il n'en est pas de même des sonnettes ; elles vivent encore.

Je connais une jeune femme qui n'a pas de talens dits d'agrément, sans doute par antithèse, et elle n'ennuie jamais son mari en soupirant la romance ou en tapotant les touches d'un piano. Cependant elle n'est pas étrangère à la musique, et il est un instrument non moins insipide qu'elle touche du matin au soir, instrument qui se tire et qui, sans être aussi bruyant que beaucoup d'autres, exprime peut-être mieux l'impatience, la colère, bref, toutes les phases convulsives d'un cerveau fantasque et hargneux. Cet instrument est la sonnette, meuble haï des bonnes et des valets, et non moins détestable pour les voisins : sonnette qui, jour et nuit, trépigne et carillonne, et semble avoir des crispations ou des attaques de nerfs. Aussi à ce son, chacun en proie au cauchemar, voit non-seulement le cordon, mais la virtuose pendue au bout.

La sonnette n'est ici qu'un accident privé, agacement intérieur et fléau particulier ; mais elle devient quelquefois une calamité publique dans les assemblées délibérantes, moins parce qu'elle sonne trop que parce qu'elle ne sonne pas assez quand elle devrait sonner toujours.

On dira qu'elle n'y pourrait suffire. Alors, au lieu d'une, il en faudrait une douzaine. Peut-être serait-il bon d'en mettre une au cou de chaque député qui de-

viendrait alors moins prodigue de mouvemens oratoires, ou si l'on veut, de contorsions parlementaires.

Quoiqu'il en soit, la sonnette est partout un signe de commandement : on la sonne dans les assemblées pour les faire taire, on la met aux portes pour les faire ouvrir, et dans les appartemens pour y mander nos sujets à la barre.

La mode des sonnettes, comme moyen d'appel, n'est pas très-ancienne; autrefois, les maîtresses de maison se servaient d'un sifflet pour appeler leurs gens, comme aujourd'hui les maîtres d'équipage pour commander leurs matelots.

Il est encore des pays où le sifflet est d'usage habituel, je ne dis pas seulement au théâtre, mais dans les relations ordinaires de la vie. A Gênes, on s'appelle, on s'avertit, on converse en sifflant; aussi les enfans savent siffler avant de savoir parler, et siffler sans sifflet, tout simplement en alongeant les lèvres et en expulsant l'air, à l'instar des couleuvres, vipères, sansonnets et autres animaux sifflans.

Le serpent à sonnettes n'a pas de sonnettes, mais bien des écailles qui n'y ressemblent en rien quant à la forme et quant au son. Le serpent à sonnettes, qui ne sonne pas, siffle comme tous ceux de son espèce : musique de mauvais augure ordinairement suivie d'un geste qu'il est prudent de ne pas attendre.

La sonnette des vaches et des béliers est l'harmonie du paysage, et on l'entend toujours avec plaisir quand on se promène aux champs. C'est probablement la plus ancienne de toutes les sonnettes.

Il y a, dans les vieux logis, des sonnettes en quelque sorte vivantes et à qui il prend parfois fantaisie de sonner toutes seules : c'est sans doute par réminiscence d'une vieille habitude. J'en ai, chez moi, une de cette espèce.

SOTTISE. Quand une sottise a été crue pendant quinze jours, il n'y a nulle raison pour qu'elle ne le soit pas pendant quinze siècles, et lorsqu'elle l'a été pendant quinze siècles, toutes les probabilités sont qu'elle le sera encore pendant quinze autres, puis indéfiniment. Ainsi s'explique la stagnation du bon sens et sa rétrogradation.

Qu'on offre deux propositions au peuple, toutes deux clairement énoncées, mais dont l'une soit parfaitement logique et l'autre complètement absurde ou niaise, vous pouvez être certain que c'est cette dernière que croira la majorité. Pourquoi? C'est que la sottise a sa langue, a sa religion, qu'elle n'en croit ni n'en comprend pa d'autre, et que parler raison à un sot, c'est parler grec à un singe.

Si vous lisez l'histoire, vous y trouverez la preuve de ceci; et dans tous les pays du monde, vous verrez que celui qui a eu le bonheur de découvrir une sottise entièrement neuve, une platitude gigantesque, une absurdité monstre, n'a jamais manqué d'obtenir une réputation incontestée, avec la vénération de tous, et que son nom, inscrit dans l'histoire, y figure parmi les dieux et les héros. C'était ainsi chez les anciens; c'est encore ainsi chez les modernes, comme probablement ce le sera chez nos neveux.

Je ne veux pas dire pourtant que ce seront les sottises aujourd'hui réguantes qui règneront chez eux: sur beaucoup de points, nous sommes absurdes autrement que nos pères. Il y a des sottises immortelles, mais il en est aussi de variables et qui, comme toutes les œuvres de ce monde, périssent à leur tour ou font place à d'autres.

Chose étrange! ce que ne peuvent l'expérience et la raison; ce que ne peut le génie même, c'est cette sottise

qui le fait : c'est la sottise qui guérit la sottise, qui la déracine et l'anéantit. Alors, on devrait lui rendre grâce; mais par malheur, elle remplace toujours celle qu'elle tue, et comme elle ne l'a tuée que parce qu'elle est la plus forte, l'homme débarrassé d'une erreur se trouve sous le poids d'une plus grosse.

Il faut bien croire que ceci tient à la forme humaine, à la localité, à l'atmosphère terrestre qui renferme des molécules d'absurdité, comme les marais des molécules putrides. Si ces émanations marécageuses ne sont, ainsi qu'on le prétend, que des germes vivans, que des insectes microscopiques, acares venimeux qui s'attachent à nos corps, qui les pénètrent par les pores, on peut en induire qu'il en est de même des miasmes assottisans : ces miasmes animalisent l'esprit et lui font tout voir avec les yeux de la stupidité.

Si cette explication ne paraît pas satisfaisante, ce qui est possible, si l'on veut que la matière et la santé ne soient pour rien dans ce goût pour les sottises, nous dirons alors qu'il tient purement à la volonté et à un penchant pour tout ce qui est étrange. Or, la sottise, qui est une expression du faux, doit être étrange par cela même qu'elle est en contradiction avec ce qui est naturel et juste ; elle a toujours un air de nouveauté très-propre à mettre en goût les curieux.

C'est donc pour elle-même et pour ses agrémens que l'homme la chérit et lui reste fidèle. C'est une maîtresse au minois chiffonné, à l'esprit tortu et capricieux, qui a plus d'adorateurs et fait plus de passions que cette femme d'une beauté régulière. Pourquoi? C'est que celle-ci est comprise tout d'abord, elle est belle, elle est admirable, personne n'en doute; tandis que près de l'autre on doute de tout, on est toujours à se demander : est-elle jolie, est-elle laide? marche-t-elle droit ou va-t-elle

de travers? C'est un mystère incessant, un logogriphe qui tient continuellement l'esprit en suspens et l'attache par le tourment même qu'il lui donne. Bref, on aime la sottise, on la respecte, on l'adore, parce qu'on ne la comprend pas; et la preuve, c'est que le jour où le voile se déchire, où il est bien avéré quelle est la sottise, personne n'en veut plus.

Aussi, la puissance de la sottise n'est réelle, n'est durable que lorsqu'elle est si bien mélangée, tissée, truffée si l'on veut de raisons de toute sorte, qu'il devient impossible de les séparer, de distinguer le bon du mauvais et de faire nettement la part du vrai et du faux.

Quand la sottise est de tradition, quand elle est bronzée par le temps et qu'elle a acquis son vernis antique, sa patine, elle est à peu près inamovible : la mettre en doute devient une témérité, un blasphème; et au bon temps de l'Université, un écolier aurait été fouetté à la porte du collége, puis congédié honteusement, s'il eut dit que Polypheme avait deux yeux.

Aujourd'hui, on est un peu plus tolérant sur cet article; on peut dire qu'une sottise, fût-elle grecque ou romaine, est une sottise. On peut même le prouver et la faire rayer du dictionnaire, mais à la condition expresse qu'on la remplacera par une autre. Si cette clause n'est pas remplie, vous vous ferez avec l'Académie une fâcheuse affaire, car le savant pur-sang, le savant de la vieille roche en tient le compte exact, et s'il n'en veut pas une de plus, il n'entend pas en avoir une de moins, ni une petite pour une grosse. Aussi a-t-on écrit dix fois plus de livres pour défendre la sottise que pour étendre la raison.

Chaque siècle a eu, d'ailleurs, sa sottise de prédilection. Il y a eu successivement la sottise héroïque, astrologique, magique, poétique, monarchique, républi-

caine, constitutionnelle, représentative, blanche, verte, tricolore, rouge, etc. Nous en sommes maintenant à la sottise démocratique, la plus bavarde de toutes, et sous ce rapport, la plus favorable à la médiocrité, la plus mortelle au génie.

Que cette manière d'atteler les hommes au char de l'Etat soit beaucoup plus mauvaise que les autres, quand d'ailleurs on ne les attèle pas, comme aujourd'hui, dos à dos, les uns devant, les autres derrière, ce n'est point ce que je veux dire, vu que je n'en sais rien. Seulement, je me suis aperçu que si elle rend la sottise de la tête plus difficile, elle facilite un peu trop celle de la queue. On voit moins de grosses absurdités, mais on en voit beaucoup plus de petites, car chacun veut créer la sienne et la léguer à la postérité.

SOUFFRANCE, DOULEUR. De toutes les langues, la plus universelle, la plus intelligible, c'est la douleur; pour elle, il n'est pas besoin d'interprète. Là, pas de confusion, pas d'oubli, pas de cause d'ignorance possible, et l'homme, comme l'animal, sait toujours où le bât le blesse, où l'aiguillon le pique.

Le plaisir est faible ou nul quand il est solitaire; il lui faut de la compagnie, ou au moins un tête-à-tête. Pour la douleur, c'est inutile; elle se suffit à elle-même.

Le plaisir n'affecte qu'un sens; la souffrance attaque l'être par tous ses organes.

Le plaisir est ordinairement suivi de la souffrance. La souffrance ne l'est pas toujours du plaisir, sinon de celui d'en être délivré.

Les plaisirs sont en petit nombre, difficiles à saisir, souvent coûteux. La douleur est partout et ne coûte rien. Variée à l'infini, il n'est pas un seul point de notre

corps où elle ne se trouve, ou du moins où elle ne soit possible. Machine à douleur, il semble que ce corps ne soit organisé à autre fin que de la saisir ou de la recevoir. Il suffit de lever un doigt et de le laisser retomber, pour éprouver une sensation pénible et quelquefois mortelle; et la bouche seule est comme un clavier de souffrance où chaque dent, répondant à une torture différente, présente un supplice nouveau.

Enfin, si nous considérons la nature des affections terrestres et ce qui se passe en nous et autour de nous, il faudra reconnaître qu'il n'y a sur cette terre aucune proportion entre les chances de plaisir et celles de douleur.

L'existence des animaux tels que nous nous les représentons, de ces animaux nés pour végéter et mourir, cette existence sans avenir serait une anomalie, une monstruosité même; et pourtant, en ne considérant que le présent et la position matérielle de chacun, l'animal serait certainement le moins mal partagé. L'être qui prévoit peu ne saurait souffrir beaucoup, parce qu'il ne souffre que de la douleur présente. Il est vrai qu'il en est de même de ses plaisirs. Mais si la jouissance dégagée, autant qu'elle peut l'être, de l'imagination, est faible, elle n'est point inquiète; elle n'est précédée ni suivie d'heures d'angoisses.

L'homme achète ordinairement par une longue suite d'efforts, de travaux et de peines, le moindre de ses plaisirs; et après l'avoir goûté, il ne lui reste souvent que le regret d'avoir tant donné pour obtenir si peu.

Dans la douleur, au contraire, cette douleur qui vient sans qu'on l'appelle, il souffre à la fois du mal présent et du mal à venir. L'attente de la douleur est, pour lui, plus terrible que la douleur même; elle le poursuit au milieu de ses triomphes et de ses voluptés. Pour lui, il n'est point de repos, parce que son œil voit un précipice toujours béant. Pour lui non plus, il n'est pas d'abon-

dance, parce que comblé de biens réels, il se crée des besoins factices.

Si l'animal ne connaît pas les plaisirs intellectuels ou s'il les connaît peu, il ne ressent que superficiellement les peines morales; et ici, de même que dans les sensations physiques, la balance n'est pas en faveur du plaisir.

Les animaux sont donc, physiquement et moralement, moins susceptibles de souffrir que les hommes, parce que l'ame de ceux-ci, plus impressionnable, plus irritable, communique à leur corps une plus grande sensibilité. L'une est la conséquence de l'autre.

Pour généraliser la question, nous dirons : la faculté de souffrir est d'autant plus prononcée et la douleur d'autant plus active que l'être est plus avancé dans l'échelle de la création. Ainsi, l'animal souffre plus que le végétal, l'homme plus que l'animal, et l'homme perfectionné plus que l'homme primitif.

La disposition à la souffrance est donc loin d'être égale parmi les créatures, et d'un homme de génie à un idiot, il y a la même différence de souffrance possible que d'un animal à un être humain. La femme, généralement d'un moral plus faible que l'homme, doit aussi souffrir moins. Ses jouissances sont moins vives, parce que ses passions sont moins ardentes. Toutefois, cette règle n'est pas sans exception.

La cause la plus ordinaire, ou peut-être l'unique cause de la douleur et du plaisir sur la terre, est le besoin. Considérés dans leur principe, les besoins, comme les maladies, semblent être une suite de l'imperfection de la forme et annoncer que cette forme n'est pas entièrement d'accord avec les élémens où elle fonctionne, ou bien que l'ame ne peut obtenir de ces élémens tout ce qu'elle en attend, tout ce qu'elle en veut.

Ajoutons que si l'ame cessait de désirer et, par cela

même, de vouloir, dès ce moment elle cesserait aussi de souffrir, mais en même temps elle serait immobile. Le désir et le besoin sont, chez l'être terrestre, la cause du mouvement: nous essaierons ci-après de le démontrer.

Le désir touche à la souffrance, le besoin n'en est pas loin : qu'on tarde à le satisfaire, elle apparaît. C'est donc elle ou la crainte de son approche, qui nous avertit de ce besoin et nous dit qu'il faut y pourvoir. Sans cette douleur ou au moins ce désir, sans la volonté et l'action qu'elle détermine, l'être n'ayant point la conscience de la nécessité de boire ou de manger, serait mort de faim avant d'avoir songé à s'en préserver.

On voit que les besoins du corps ne deviennent tels pour l'ame que du moment qu'elle les sent et que, par un revirement d'action, elle les fait sentir à ce corps.

On a beaucoup crié contre Dieu à l'occasion de la douleur. « La douleur, a-t-on dit, non-seulement est inutile dans la nature, mais elle est nuisible à son action; elle en arrête la marche; et ne l'arrêta-t-elle pas, du moment qu'elle n'est pas indispensable, elle devient un mal sans contre-poids, une cruauté gratuite. Dès-lors, elle est incompatible avec l'existence d'un Dieu sage et puissant, car s'il est sage, il ne fera pas ce qui est superflu et moins encore ce qui est nuisible; et s'il est puissant, il ne le laissera pas faire à d'autres. Ainsi, ou la douleur subsiste en dépit de Dieu, ou elle existe par sa volonté, et dans l'un ou l'autre cas, Dieu est annihilé: si la douleur *est*, la Providence *n'est pas.* »

Cette manière de raisonner ne me paraît pas juste. Si vous supprimez la possibilité du mal, vous supprimez aussi celle du bien : or, en dehors du bien ou du mal, il n'y a pas d'action possible. Sans action, la vie n'est qu'un mythe; c'est une faculté, mais non un fait; et l'être resté inerte serait encore à s'éveiller ou à se manifester.

C'est donc la douleur qui, d'abord, éveille l'ame en lui procurant la sensation d'où résulte la pensée.

C'est ensuite cette pensée qui, en s'appliquant, puis se compliquant par le besoin ou le désir, devient la volonté qui conduit à l'œuvre.

Dans l'œuvre ou l'action de créer ou seulement d'organiser, réside la liberté. La liberté comporte bien des voies, car on n'arrive à l'œuvre que par un choix des moyens. C'est la liberté qui prouve l'individualité; c'est elle qui la constitue; c'est elle enfin qui distingue l'être de la matière inerte et qui rend, en établissant son influence sur elle, cette matière obéissante.

La douleur, ou le désir et le besoin qui n'en sont que des nuances, deviennent ainsi sur la terre l'aiguillon de la vie. C'est la douleur qui met l'ame en mouvement, qui la force à penser, à agir, à créer, à vivre.

Il s'agit maintenant d'étayer ces diverses propositions de quelques preuves, ou du moins de quelques inductions et probabilités. Mais, d'abord, disons quelques mots de la manière dont nous considèrerons les effets de la douleur.

La douleur n'est qu'une extension de la sensibilité. Pour que l'ame soit sensible, il faut que les élémens existent, qu'ils soient soumis à des règles fixes, et que l'être soit en rapport avec eux; de plus, il faut que ce corps soit sujet à leur influence.

Les élémens ne font impression sur les corps vivans que parce que ces corps sont eux-mêmes composés d'élémens et d'élémens identiques à ceux sur lesquels ils fonctionnent. Il y a là une action réciproque, action nécessaire, car l'ame isolée de la matière terrestre ou de ses effets, ne pourrait éprouver ni les douleurs ni les voluptés de la terre.

Tous les maux corporels de ce monde sont la conséquence, mais la conséquence secondaire des élémens, c'est-

à-dire que si la douleur naît effectivement de l'ame, si réellement elle ne peut exister qu'en elle, cette douleur n'est pourtant possible que par l'emploi de la matière et lorsque la vie est en contact avec elle ou incorporée à elle, et cette incorporation est elle-même une conséquence de la faculté de sentir.

Si les élémens cessaient d'agir sur l'ame, ou si l'ame n'était plus susceptible de l'impression de douleur produite par le contact des élémens et par la nécessité où elle est d'agir parmi eux, l'ame ne se constituerait pas d'enveloppe ; elle ne formerait aucun corps, ou après l'avoir formé, n'aurait aucun moyen de le conserver et de le perfectionner.

La souffrance, venons-nous de voir, n'a de prise sur l'ame que par la matière ou l'enveloppe corporelle, bien que ce ne soit pas cette enveloppe qui souffre, car dès que l'ame s'en retire ou seulement quand elle sommeille, le corps est insensible. Ainsi, lorsqu'un coup nous atteint et nous fait mal, c'est que le coup frappé sur le corps a retenti sur l'ame, à peu près comme celui qui tombe sur mon chapeau se fait sentir sur ma tête. Le corps ne paraît sensible que parce qu'il reproduit les convulsions de l'ame, convulsions d'autant plus prononcées que l'union de l'esprit et de la matière est plus complète. Néanmoins, cette union n'est pas si intime que l'ame ne puisse se retirer d'une partie de ce corps, partie qui devient alors invulnérable comme la matière inerte ou inanimée.

Si l'ame abandonne entièrement le corps, la douleur n'a plus de prise sur lui ; mais aussi l'ame, par sa puissance constitutrice, n'en liant plus les parties, la matière restée seule se dissout et chaque élément retourne à la masse d'où il provient.

Pour que nous éprouvions une douleur, il faut donc

que nous y pensions, c'est-à-dire il faut qu'un des ressorts de l'ame se trouve affecté, soit parce qu'il a lui-même, par l'intermédiaire du corps, reçu le choc, soit parce qu'il est en contact avec la partie qui l'a reçu. En vain nous sommes blessé et cette blessure présente tous les accidens qui déterminent la plus vive souffrance, si cette souffrance n'a point, par la pensée, mordu sur l'ame, si l'ame assoupie l'ignore, le corps ne peut pas la sentir, parce que cette souffrance n'est pas dans la blessure même, mais dans la réflexion qui agit sur le corps blessé. Ici, comme toujours, c'est l'imagination qui, en s'allumant, détermine l'action du corps mis en jeu par un choc antérieur.

Si, d'ailleurs, cette machine corporelle est impressionnable à toutes les variations des élémens, c'est qu'elle est elle-même composée d'élémens; et bien que l'ame se soit emparée de ces parties élémentaires et les ait ainsi momentanément séparées de la masse, elles n'en conservent pas moins, en restant sujettes aux impulsions de cette masse, les qualités qui leur sont propres. Enfin, la vie peut emprunter ces fractions d'élémens pour les faire servir à son action, mais elle ne peut pourtant les neutraliser; elle n'en peut changer la nature ni la mettre en opposition avec les lois de l'ensemble.

La souffrance de l'ame, car il n'en est pas d'autre, peut donc être déterminée de deux manières :

1° Par un choc purement élémentaire, commotion produite intérieurement ou extérieurement par l'effet de l'élément. C'est ce qui constitue la douleur dite *physique*.

2° Par un mouvement intellectuel ou par la pensée émanant de l'ame et se retournant contre l'ame, mouvement indépendant de l'élément et qui fait naître la réflexion, le souvenir, le regret, le remords. C'est ce que nous nommons *douleur morale*.

Mais dans un cas comme dans l'autre, ou dans la douleur morale comme dans la douleur physique, c'est l'imagination qui fonctionne. Son action est ici la condition indispensable, parce qu'encore une fois, toute sensation cruelle ou douce, corporelle ou intellectuelle, vient de l'ame, et que le corps ou l'élément, quoique nécessaire ici, ne l'est que comme la cire qui reçoit le cachet.

Nous pourrons en tirer cette induction, bizarre en apparence, et pourtant dont les conséquences sont démontrées par les faits : pour éprouver la douleur lorsque sa cause existe, il faut nécessairement avoir la conscience de cette douleur. Avec cette conscience, vous l'éprouverez même lorsque cette cause n'existera pas.

La douleur qui affecte exclusivement l'ame, celle à laquelle ne se joint aucun effet purement élémentaire et qui vient des convulsions de la pensée, est souvent bien plus cruelle que la douleur dite physique; et ce qui le prouve, c'est que la première porte au suicide bien plus souvent que l'autre. La douleur produite par l'imagination est aussi la plus difficile à guérir.

Cette douleur imaginaire est même possible chez les êtres autres que l'homme. Un animal peut mourir des suites d'une affection morale, c'est-à-dire d'un mal venu de l'imagination; et l'on en a des exemples, notamment chez les chiens qui ont perdu leur maître. Ce n'est pas peut-être ce chagrin seul qui les tue, c'est aussi l'oubli du boire et du manger : dans cet état de prostration, l'animal ne songe plus à chercher sa nourriture; il la repousse même quand on la lui présente, et bientôt meurt d'inanition.

En admettant qu'il puisse mourir de ses seuls regrets ou de sa pensée douloureuse, c'est-à-dire tout en continuant de se bien nourrir, cette pensée ne deviendra jamais acerbe jusqu'à le pousser au suicide ou le con-

duire à la folie : preuve encore que la douleur n'a pas autant de prise sur l'animal que sur l'homme. Preuve aussi que la mesure de la sensibilité physique, ou de la susceptibilité de l'impression douloureuse, suit toujours celle de l'imagination.

Que la forme terrestre, ou ces diverses catégories d'enveloppes que la science divise en espèces et qui représentent les chaînons de la chaîne des êtres, que cette forme, dis-je, soit plus ou moins parfaite selon que ces êtres sont plus ou moins impressionnables physiquement et moralement, c'est ce dont nous n'avons jamais douté. Si la plante est moins sensible que l'animal, celui-ci, avons nous dit, l'est moins que l'homme. L'ame croît donc en sensibilité en passant par la filière des corps.

Ce qui ressort bien nettement de ceci, c'est qu'aucune sensation, aucune appréciation n'est possible, si, non-seulement la cause n'agit pas directement ou indirectement sur nous, mais encore si nous ne sommes pas impressionnables à l'effet contraire. Une sensation agréable, remarquons-le bien, est presque toujours amenée par l'impression opposée, c'est-à-dire par une disposition ou une pensée douloureuse.

On pourra ici nous faire cette objection : si la douleur est dans l'ame et si l'ame ne peut vouloir la douleur, il faut qu'il y ait dans cette ame quelque chose de plus fort que sa volonté.

Je répondrai que nulle volonté n'est possible sans la liberté; et que sans deux voies ouvertes, deux voies au moins, il n'y a ni volonté ni liberté.

Pour que la douleur soit, il est indispensable qu'il existe un autre état que la douleur, car une sensation uniforme, quelque violente qu'on la suppose, ne serait bientôt ni la douleur ni le plaisir, mais bien l'insen-

sibilité. C'est donc la transition d'un effet à un autre, ou du repos au mouvement, qui fait la sensation, et c'est le contraste de ces effets qui produit la douleur et le plaisir.

La faculté de souffrir n'est que la conséquence de celle de jouir, et réciproquement : la possibilité de l'une naît de la possibilité de l'autre. Cependant la volonté de la douleur n'est jamais en nous, et elle n'y vient que comme contre-coup de l'autre volonté : celle du plaisir. Après avoir reçu une blessure, pourquoi en souffrons-nous? C'est que nous y pensons. Pourquoi y pensons-nous? C'est que l'irritation qu'éprouve la machine et que lui communique l'ame, nous force d'y penser. C'est alors l'ame qui se torture elle-même à l'aide de la matière et par la fermentation que ce choc a éveillée dans cette matière. Sans ces deux forces, *ame* et *matière*, mises en présence et le conflit qui en résulte, la douleur serait impossible, sur la terre du moins, ou elle n'y serait que volontaire.

Mais encore ici n'oublions pas que ce contraste, ou ce pouvoir d'opposition mécanique de la matière, est indispensable, qu'il naît d'une loi d'ensemble égale pour tous, qu'il est le mobile de l'action dont seul il donne le moyen. Il n'est pas de balance sans contre-poids, ni de force sans résistance.

C'est à l'énergie de l'opposition ou de l'obstacle que la vie peut mesurer son œuvre; disons plus, c'est par la force de cette opposition que cette œuvre acquiert de la force, c'est par sa complication qu'elle se complique. Que l'opposition soit simple, l'œuvre restera simple ; qu'elle soit faible et molle, l'œuvre le sera également. Si c'est par l'opposition que la vie fonctionne, c'est par une opposition puissante qu'elle fonctionne puissamment. Cette opposition est son point d'appui : si ce point cède,

l'ame cède; elle s'affaisse sur elle-même, elle s'endort.

Ainsi, il faut à l'être pour agir, non-seulement un incitant, la douleur ou le besoin, mais un obstacle : un être que rien ne force ni à penser, ni à combiner ses pensées, ni à les réaliser, ne pense ni n'agit.

Il n'agit pas davantage si, l'impulsion donnée, la volonté d'agir ne trouve pas à s'appliquer.

Enfin, cette matière de l'action étant trouvée, l'action, résultat d'une volonté sans obstacle, sera sinon nulle, du moins inintelligente. En vain la volonté est réfléchie, l'œuvre ne l'est pas, car elle est la conséquence d'une intention dont elle précède l'action.

Rendons ceci plus clair. Toute action a deux phases bien distinctes : *l'intention* et *l'exécution*. Séparez-les, il y aura un fait sans intention, un fait purement matériel; ou bien une intention sans exécution, c'est-à-dire sans œuvre, ce qui équivaut à une cause sans effet. Maintenant, admettez que l'œuvre soit la conséquence nécessaire de cette intention ou qu'une chose se trouve faite par cela seul qu'elle a été conçue, la conception peut être intelligente, mais certainement l'œuvre ne le sera pas, puisqu'elle est la conséquence nécessaire ou mécanique de cette intention. Sans doute l'être a eu l'idée de faire une chose, mais il ne l'a pas faite, puisqu'elle s'est faite seule. Que l'œuvre existe, c'est vrai; mais qu'il en soit l'auteur, cela ne l'est pas. Il peut revendiquer l'intention, mais non l'exécution.

Sans obstacle, l'intelligence ne peut donc s'appliquer. L'obstacle ou la difficulté est le mobile de la combinaison et la condition indispensable de toute œuvre.

Ce qui se fait seul n'est ni une œuvre ni une action; c'est un effet de la matière, d'une loi d'ensemble et de la cause universelle. L'œuvre, c'est la difficulté vaincue par l'intelligence.

Ainsi, au moyen de cette position complexe ou de cette opposition incessante de l'esprit contre la matière et réciproquement, de la volonté interne contre l'entraînement externe, de l'intérêt égoïste contre la loi d'ensemble, de l'être contre l'être, cet être aussi peut combattre contre lui-même; et c'est dans ce conflit intérieur amené par l'entraînement des désirs et des besoins, par la volonté que ces besoins déterminent, par l'obstacle que leur suscitent la matière et la douleur; c'est enfin par cette série de rapports et de contrastes entre ce qui est dans l'être et ce qui est hors de l'être, que s'ouvre pour lui cette double voie qui seule peut donner lieu à l'option ou au libre arbitre.

Dieu, qu'il faut reconnaître dans tout ce qui touche à l'ame et à la vie, puisqu'il en est le principe et le but, Dieu, en éveillant cette ame par le contact de la lumière ou par celui de son souffle, l'éveillait par une sensation.

Cette impulsion donnée et l'être étant debout, Dieu, pour maintenir en lui le sentiment de son existence et de sa conservation, y a ajouté la possibilité de la souffrance, et avec elle le désir du bien-être et de la volupté. C'est la crainte de l'un et l'espoir de l'autre, ce sont les passions, les désirs et les besoins qui, à tout instant, forçant l'individu à agir et à changer de position, déterminent le mouvement ou la réalité de la vie. Telle est notre conviction.

Nous avons exposé la première partie de la question ou la nécessité de la douleur : les considérations que nous avons fait valoir démontrent clairement cette nécessité. Ce qui nous reste à traiter n'est pas d'une solution si facile; au premier aspect, on s'explique peu la puissance laissée à l'être d'imposer la douleur à un autre être, et une douleur qui, bien que nous l'appelions physique, n'en a pas moins, comme toutes les douleurs

possibles, une cause intellectuelle. Quand les corps vivans s'entredéchirent, quand les créatures s'entretuent et se mangent, ce n'est pas seulement le combat du corps contre ce corps ou de la matière contre la matière, non, si en effet cette matière est en jeu, l'ame, de son côté, n'est pas inactive, ou plutôt il n'y a d'actif que cette ame, et le corps ne fait que lui obéir.

Alors, pourquoi cette boucherie? Pourquoi cette destruction de créatures? Pourquoi l'être, comme l'élément, ne se répare-t-il pas par l'élément? Pourquoi notre corps fait de matière, ne se nourrit-il pas de la matière? Ou si une espèce est seulement faite pour sustenter une autre espèce, si une créature a pour destinée d'en nourrir une autre, pourquoi veut-elle se soustraire à cette destinée ou à l'arrêt de la Divinité? Pourquoi fuit-elle? Pourquoi se défend-elle? N'est-il pas évident qu'en se défendant, c'est contre Dieu même qu'elle combat, contre Dieu qui l'a condamnée à être mangée, en condamnant l'autre à mourir de faim si elle ne la mange pas?

Ces objections que nous nous sommes souvent faites, nous ont étonné d'abord, mais toujours nous y avons répondu : ce qui fait partie de la loi générale ou de l'ensemble de la création, ne peut être dirigé contre cette création; et le bon sens nous indique que quelle que soit ici l'apparence, un être ne peut pas détruire un être. Qu'il en brise l'enveloppe ou ce que nous nommons le corps, c'est ce qui est indubitable; mais précisément parce que ce brisement des corps est incessant et inévitable, il faut y voir, non un symptôme de mort, mais un moyen de vie; et la destruction des êtres par les êtres doit, sur la terre où elle est générale, résumer une loi vivifiante et offrir un mode de développement et de croissance pour tous.

Si la nourriture de l'être était la matière brute ou

celle sur laquelle il marche, il n'aurait pas besoin de la chercher.

Si l'être dont il doit faire sa proie était inerte et livré partout sans défense ou sans ruse à son appétit, cette proie ici encore différerait peu de la matière brute. On dira que tels sont les végétaux. Mais ces végétaux même, il faut que l'être les cherche et les découvre, car eux aussi ont leurs moyens de conservation et de défense, eux aussi ont leur instinct. A cet instinct, il faut en opposer un autre : les calculs et les efforts que font les animaux granivores pour se procurer leur nourriture, ne sont ni moins actifs ni moins intelligens que ceux qu'emploient les carnassiers.

Que conclure de ceci? C'est que l'être, quel qu'il soit, contraint de se nourrir non-seulement de ce qui a vie, mais de ce qui a, comme lui, intérêt à la défendre, et qui a pour cela adresse ou puissance, doit, s'il veut vivre, acquérir l'une ou l'autre; et c'est dans cette étude et les efforts qu'elle entraîne, que sa force se déploie et bientôt son intelligence.

Là ne s'arrête pas l'impulsion donnée aux ressorts de son être. Comme d'assaillant il peut, à chaque instant, devenir l'assailli, c'est encore dans la défense ou la crainte d'être attaqué, c'est dans l'urgence d'échapper à un péril, c'est dans cette position violente, terrible même, que se développent surtout ses ressources physiques et morales. C'est là qu'il montre toute son énergie, car les aiguillons de la peur, de la haine, de la colère fonctionnent tour-à-tour à leur plus haut degré.

Ici encore se trouvent en présence deux forces ou deux actions opposées. D'une part, la faim amenant le désir, le besoin, la nécessité d'une proie; de l'autre, la crainte d'en servir. Il est évident que ceci doit produire, des deux côtés, pensée et action, et étendre cette pensée

et cette action autant que la nature de chaque individu le comporte.

Supprimez ces causes de mouvement, comment, dans notre horizon terrestre et chez tant d'êtres bornés, s'exercera l'intelligence? Que deviendraient, chez les animaux, leur instinct et leur adresse? Sur quoi se porteraient leur prévoyance, leur prudence, leur volonté? N'ayant plus rien à craindre, pas même la faim, ils n'auraient plus rien à vouloir. Ne voulant rien, ils ne feront rien. On le voit donc encore : si la volonté n'est pas l'être, c'est par elle que l'être se manifeste. Celui qui ne veut rien, dort, et dort jusqu'à ce qu'il veuille.

Ainsi, les besoins et la douleur sont, sur la terre, sinon le seul, du moins le plus puissant moyen de tenir les êtres en mouvement et de les conduire à leur développement. Ce sont ces besoins qui ont éveillé, puis étendu et perfectionné l'odorat du chien, la vue de l'aigle, l'ouïe du renard; et c'est la nécessité d'échapper à ces ennemis qui a élevé, dans une proportion égale, les sens et l'instinct des animaux dont ils font leur pâture. Chez la victime, comme chez son bourreau, c'est la crainte de la douleur, c'est le besoin, c'est la faim qui déterminent et maintiennent l'activité de toutes leurs facultés, qui leur en indiquent la portée, qui l'étendent et l'appliquent. C'est à cette nécessité de manger et de combattre qu'ils doivent leur intelligence et leur énergie; et cela est si vrai que, dans bien des cas, on pourrait établir la mesure de la force et de l'adresse de certains individus d'après la violence, la fréquence ou la délicatesse de leurs besoins. Les animaux qui se contentent de la nourriture la moins choisie ou la plus grossière, sont aussi les plus grossiers et les moins adroits. La cause en est simple : obtenant partout cette nourriture sans effort et sans calcul, et dès-lors sans grand déploiement

de moyens, leurs sens, comme leur instinct, s'émoussent faute d'exercice suffisant, et s'éteindraient tout-à-fait si cet exercice était complètement supprimé. Nous en avons la preuve dans les animaux qui ont long-temps été enfermés : rendus à la liberté, ils sont incapables de pourvoir à leurs besoins, et meurent de faim là où leurs analogues sauvages trouvent une pâture abondante.

Il en est de même de ceux qui, restés libres dans leur domesticité, ont été l'objet de soins exagérés ; et ce chien ou ce chat favori accablé de caresses et gorgé de viande, perd jusqu'à son instinct de race : il ne sait plus chasser, il n'a plus de jambes, plus de nez ; il n'est plus bon à rien.

La nécessité des besoins et des besoins poignans, des besoins que la douleur aiguillonne et où la mort se montre, me paraît donc prouvée.

Sans ces besoins, non-seulement l'être n'agirait pas, mais il ignorerait qu'il peut agir : ce sont eux qui lui donnent la connaissance de lui-même. Sans eux, comment l'aurait-il ? Le sentiment de son être ne peut lui venir que de la sensation. Or, le besoin, le désir, la douleur, sont des sensations ; et, nous venons de le dire, l'être qui n'a pas de sensations *sommeille*. Celui qui ne peut en avoir *n'est pas*, ou il est *comme s'il n'était pas*, puisque privé de l'action présente, il n'y a pas pour lui d'action à venir.

Ce qui constitue l'être, c'est la faculté de vouloir. Ce qui constitue l'action, c'est l'emploi de cette faculté. Cet emploi n'a lieu et la vie ne se prononce que lorsque le besoin l'y force.

Que cette loi soit universelle, qu'elle dépasse les limites de ce monde sublunaire et atteigne d'autres créatures que celles qui habitent la terre, ce sont là de ces mystères que nous ne tenterons pas de pénétrer. Mais qu'elle

soit générale ici-bas et qu'elle y soit nécessaire et l'une des conditions attachées à l'existence de tout ce qui y vit, c'est ce qu'il est impossible de mettre en doute.

Ce qui, selon moi, ne peut pas y être mis davantage, c'est que ce combat des corps contre les corps, cette destruction de la forme par la forme et l'intervention de l'ame dans cette lutte, intervention manifeste, puisque toutes les passions, toutes les sensations y jouent un rôle, c'est que ce combat, dis-je, en tendant au progrès de l'intelligence, tend, par cela même, au perfectionnement de la forme qui n'est que la conséquence de l'état de l'ame dont elle suit toutes les phases de croissance ou de décroissance.

Mais ce n'est point là la question. Nous en sommes à la douleur, et nous venons de voir que son absence totale ou un bien-être constant alourdissait les animaux et leur faisait perdre à la fois leur vigueur et leur instinct: or, cet effet est encore plus manifeste chez les hommes. L'homme toujours heureux, celui dont tous les désirs sont prévenus, tombe bientôt dans l'apathie et l'impuissance.

Ce sont les secousses de l'ame qui en font jaillir les pensées tenaces, profondes et créatrices. Que celui qui a eu de grandes douleurs morales s'interroge: s'il a pu y résister, si la machine ne s'est pas rompue, son intelligence, j'en suis certain, y aura gagné.

Des êtres terrestres, l'homme est certainement celui qui peut souffrir le plus; nous en avons indiqué la cause. L'animal ne souffre ordinairement que de la douleur présente, ce qui fait que, sauf des exceptions assez rares, la souffrance morale est chez lui faible et courte; tandis que chez l'homme, ce qui la rend si poignante, c'est que fût-elle exempte de peine physique, elle en voit toujours une dans l'avenir; et c'est ainsi qu'à son chagrin se

joint une crainte dont l'imagination lui crée une certitude.

C'est cette complication de la peur avec la souffrance et cette absence d'espoir qui porte l'homme à attenter à lui-même. Aussi le suicide est amené bien plus par la crainte du mal que par le mal même. L'attente d'une douleur est la pire des douleurs, et le véritable supplice du condamné est sur la route qui conduit à l'échafaud.

Ceci peut également s'appliquer au plaisir, et celui de l'espérance n'a bien souvent rien laissé à la réalité; bref, la joie ou l'horreur d'une chose a détruit par avance l'impression de cette chose.

Ajoutons que son effet dépend quelquefois moins d'elle que de nous, et que l'état dans lequel nous nous trouvons peut déterminer la puissance et jusqu'à la nature de l'impression que nous recevons. Nous nous éveillons joyeux et nous en ignorons la cause : levons les yeux, le soleil brille, un rayon a passé sur notre tête. En sera-t-il toujours ainsi? Non : en vain le lendemain cette tête sera inondée de lumière, elle n'en restera pas moins soucieuse et courbée vers la terre.

Aux considérations que nous venons d'exposer sur la nécessité de la douleur, il faut en ajouter une, la plus grave de toutes et celle aussi que nous avons réservée pour la dernière : c'est que la douleur seule peut donner à l'être le sentiment de l'équité. C'est la possibilité de souffrir et de faire souffrir qui fait celle du juste et de l'injuste. Supprimez celle-ci, il n'y a plus que matière et néant; la preuve, la voici :

Qu'un être n'ait pas de besoins, il n'aura pas de désirs. Sans désirs, il sera sans passions, et par cela même incapable de bien, parce qu'il n'aura pas la puissance du mal. S'il ne peut ni le bien ni le mal, il ne peut en avoir la conscience, ou plutôt il ne peut rien;

et il ne pourrait rien encore s'il ne pouvait que l'un ou l'autre, car sans liberté il n'y a pas de volonté. Sans liberté ni volonté il n'y a pas d'action, et sans action il n'y a pas d'être intelligent ou d'individualité.

Cette vérité, ou l'impossibilité d'une conscience et d'une ame rationnelle en dehors du sentiment de la douleur, est si palpable, qu'il ne faut pas de longs commentaires pour la démontrer; aussi n'en dirons-nous qu'un mot.

Nous ne mesurons et ne pouvons mesurer le préjudice ou le tourment que nous faisons éprouver à autrui, que par celui dont nous sommes ou avons été passible nous-même : d'où l'on peut induire que la croyance à une justice distributive ou à une providence appréciatrice du bien et du mal, n'a pu atteindre l'homme ou devenir chez lui une conviction qu'à l'instant où lui-même atteint par la douleur, il en a conservé le sentiment; car sans cette douleur, sans la nécessité de la recevoir, sans le pouvoir ou la volonté de l'appliquer, il n'y aurait pas besoin de loi pour la punir.

Par cela même qu'il n'y aurait pas de châtiment pour les coupables, il n'y aurait pas de rémunération pour les bons, ou plutôt il n'y aurait pas de bons. Nul n'est méritant ou vertueux que parce qu'il peut ne pas l'être. Supprimez le vice, il n'y a plus de vertu. On ne peut choisir là où il n'y a pas de choix; et pour établir une volonté, il faut deux moyens, deux voies ouvertes, deux possibilités.

La douleur est donc la base de toute conscience, de toute morale, de toute religion; elle est la condition première de la croyance à un être vengeur et rémunérateur. La foi en Dieu est donc invariablement attachée à son existence. Annulez-la, c'est, pour l'homme, comme si vous annuliez la Divinité, puisqu'elle n'a plus d'action sur lui; enfin, c'est annuler aussi la créature, puisque

cette action, elle ne l'a plus ni sur elle-même ni sur les autres. Et qu'est-ce qu'une créature sans action? Nous l'avons dit : un mécanisme, un instrument, une image, un mythe.

Quant au principe de la douleur ou à sa cause première, bien qu'elle soit nécessaire à la marche de la création, nous ne pouvons dire qu'elle soit l'œuvre du Créateur. Non, le mal ne peut émaner de Dieu principe de tout bien ; le mal n'est que la conséquence du mauvais emploi que l'être a fait de ce bien ou de la liberté qui lui a été donnée de choisir, liberté qui constitue son individualité.

Le mal n'existe donc point par lui-même, il n'est que lorsqu'on le fait, et l'individu seul peut le faire; et il n'en est aucun, fort ou faible, animal ou homme, qui ne le puisse dans la mesure de sa force et de son intelligence.

Le mal physique ou la douleur, ou cette susceptibilité de la machine corporelle qui rend, sur la terre, la souffrance à la fois si facile et si inévitable, est la conséquence du mal moral. Nul ne souffre que parce qu'il est coupable ou qu'il l'a été, ou bien parce que sa souffrance est indispensable pour le conduire au bien. Ainsi, la douleur est toujours une expiation ou une transition.

Si c'est une expiation, c'est la conséquence du mal que nous avons commis, c'est sa punition et sa réparation.

Si c'est une transition, ce n'est qu'une crise momentanée, crise indispensable pour déterminer une croissance et pour amener un bien-être qui, aussi, serait impossible sans son contraste.

Le mal n'existe donc pas pour le mal. Il n'a pas été mis dans les choses; il n'est pas même la nécessité de ces choses, mais bien de l'application que l'être en fait

par suite de sa liberté sans borne, liberté qui cesserait d'exister si elle ne subsistait pas avec tous ses résultats bons ou mauvais, doux ou acerbes. Il est clair que l'ame qui use de la matière comme moyen d'ordre, peut aussi en user comme moyen de désordre; mais aussi ce désordre ou cette attaque aux lois de l'ensemble doit retomber, en dernier résultat, sur celui qui le provoque, car l'ensemble ne peut pas céder au caprice de chacun; sinon la liberté ne serait que spécieuse: elle serait annulée de fait, parce que celle de l'un anéantirait celle de l'autre.

N'accusons donc pas la Providence de nos souffrances, et dans ces souffrances même, ne voyons qu'un principe d'avenir et de progrès. Dieu, père de toute croissance, a éveillé l'être en lui donnant la volonté et la liberté, et il a placé en lui la douleur pour le forcer à développer l'un et l'autre.

L'être, ainsi livré à sa propre action, s'est arrêté ou a marché: s'il a marché, tout ce qu'il a acquis, tous les degrés qu'il a parcourus, il les doit à lui-même et à ses efforts. Tout ce qui est en lui, tout ce qui est lui, est donc, grâce à la première impulsion divine, ne l'oublions pas, son œuvre propre. C'est la décomposition de la forme, ou ce que nous appelons la mort, qui permet à l'intelligence de suivre cette carrière ascendante et de s'élever dans l'immensité: décomposition que précède et qu'accompagne la souffrance, parce qu'ici encore elle est nécessaire pour déterminer l'élan de la vie, sa marche vers la Divinité ou son incarnation nouvelle.

La douleur, même à l'heure de la mort, a son utilité. Là aussi, principe de recrudescence, elle nous ouvre la carrière du ciel ou celle de la terre. Ce n'est donc pas sans sujet qu'elle est partout dans la nature, et qu'assistant à la naissance du corps, elle l'accompagne dans toute sa vie et préside à sa mort.

Maintenant, résumons la question que nous venons de présenter et les conséquences qu'on peut en déduire.

La souffrance dite morale et la souffrance dite physique émanent d'un même principe : la pensée ou la réflexion.

La douleur n'est pas dans la matière ou dans les corps, elle est dans l'esprit. Physique ou morale, elle suit toutes les phases de la pensée. Quand la pensée faiblit, la douleur faiblit ; quand la pensée s'arrête, la douleur s'arrête. Celui qui ne sait pas qu'il souffre, ne souffre pas. La souffrance est donc tout entière dans la conscience de la souffrance ou dans le sentiment qu'en a l'ame.

La douleur, comme la volupté, n'est que l'extension ou la surexcitation de la sensation. Sans la sensation, la pensée se tait, l'action s'éteint, la vie devient inerte : vivre c'est exister intellectuellement, raisonner c'est appliquer logiquement la sensation.

L'ame isolée de la matière ou inattaquable par la matière, est en dehors des sensations ; elle ne peut ni souffrir ni jouir. Pour que l'âme pût devenir sensible au contact de la matière, il lui a donc fallu un corps matériel.

Ce corps alors devient vulnérable par le moyen de l'ame, et l'ame le devient elle-même par l'intermédiaire du corps ; en d'autres termes, la sensation, le plaisir ou la douleur, ne peut agir sur le corps que par l'ame, et sur l'ame que par le corps.

La mort, comme l'évanouissement, comme le sommeil profond ou léthargique, n'est que la suspension de la sensation ou de la faculté de souffrir, ou bien encore de la pensée.

Si la matière n'est pas susceptible de douleur, il est impossible de concevoir la douleur sans cette pensée et de séparer l'une de l'autre.

Mais aussi cette douleur qui ne peut exister sans la pensée, cette douleur ou la crainte et le désir qui n'en sont qu'une dérivation, sont nécessaires pour maintenir la pensée, pour l'appliquer et la forcer à agir.

C'est donc la douleur qui développe l'intention et détermine l'action sans laquelle la vie ne serait qu'une faculté et non une suite d'œuvres.

Supprimez la douleur, et tout est immobile, parce que l'action de la vie ou de l'intelligence n'est que la conséquence de cette douleur ou de la faculté de l'éprouver.

Si une inquiétude, une torture incessante n'agitait pas l'être grand ou petit, faible ou fort, cet être, plongé dans un engourdissement torpide, différerait peu de la matière inerte. Chaque pas qu'il fait dans la carrière, c'est la douleur qui le force à le faire.

C'est donc toujours et partout le même moteur qui active la vie. L'être est en mouvement parce que sa volonté d'y être est continuellement excitée.

C'est la souffrance qui nous fait connaître et mesurer notre individualité; c'est elle qui nous reporte sur nous-même. C'est par la première douleur que l'enfant apprend qu'il existe ; c'est par elle qu'il a le sentiment et la preuve de lui-même; et ceci s'étend à toutes les formes animées : il n'est pas possible d'imaginer une créature invulnérable ou insensible qui, sur la terre, puisse dire : *je suis*.

La souffrance ou la crainte qu'elle inspire est non moins indispensable pour mettre l'être en garde contre les dangers qui l'environnent. L'individu qui ne serait averti ni de ses besoins ni de ses périls, ne pourrait pas vivre, parce que sans la prévision de ce qui lui est utile ou de ce qui lui est nuisible, il ne pourrait ni trouver l'un ni éviter l'autre.

De la douleur émane la progression. Si tout corps vi-

vant est susceptible de douleur, tout ce qui vit est susceptible de perfectionnement.

Sans la douleur, l'être en serait encore au point où il était au jour de son réveil, c'est-à-dire au premier degré de l'échelle, au premier pas de la vie intellectuelle, et conséquemment à la forme la moins complexe ou la plus imparfaite de la création.

Si la sensibilité ou la faculté de souffrir est ce qui, dans toutes les positions, détermine la croissance de l'être, c'est aussi la mesure de cette sensibilité qui exprime celle de l'aptitude ou de l'intelligence; et si nous ne sentons rien de ce qui est hors de nous que par un retour sur nous, ce sont les conséquences que nous tirons de cet effet et de son impression, c'est l'application juste que nous faisons de l'extension de nos pensées et de notre expérience, qui constitue le mérite de l'œuvre et le rang intellectuel de l'individu.

La douleur sert ainsi à moraliser sa pensée et sa volonté ; elle est la base de toutes ses vertus, car sans elle toute idée d'un devoir envers autrui serait impossible. Il est vrai que la pensée de lui nuire le serait aussi, car la bonne comme la mauvaise intention, ne naît que d'une possibilité d'application présente ou passée.

Mais il n'en appert pas moins que si l'être ne pouvait ni recevoir ni appliquer la douleur, il ne pourrait pas concevoir le mal ni par conséquent le faire; et le mal lui étant interdit, le bien le lui serait également. Celui qui ne peut ni le bien ni le mal, ne peut rien : c'est une machine et non un être. Le sentiment du juste et de l'injuste ne peut donc dériver que de celui de la douleur.

Si c'est la possibilité de la douleur qui fait celle du juste et de l'injuste, c'est elle aussi qui prouve l'existence d'un pouvoir vengeur et rémunérateur ; c'est elle enfin qui nous a révélé une autre vie.

Cependant le mal n'émane pas de Dieu, le mal n'est pas dans les choses ; il n'est que dans les actes ou dans la volonté ; et cette volonté du mal ne peut apparaître que chez la créature, elle est la conséquence de son libre arbitre.

Le mal physique ou la douleur est donc né du mal moral ; il en est la punition : il l'expie, il le répare, et ouvre une nouvelle voie à l'être. Expiation ou transition, c'est en préparant un bien qu'il punit un mal. Ce que nous souffrons vient donc toujours de ce que nous avons fait souffrir. Semblable au glaive qui se retourne sur celui qui l'a tiré, le mal revient tôt ou tard à son auteur.

Ainsi, la douleur est le pivot sur lequel fonctionne la vie sur la terre ; elle y est le mobile universel. Non-seulement rien n'y est visible sans elle, mais rien n'y est possible, pas même le plaisir. Il n'est aucun acte, aucune œuvre où elle ne se montre comme cause ou comme effet. Philosophie, morale et religion, puissance et charité, crime et vertu, force et faiblesse, espérance et foi, elle est dans tout. Supprimez-la, il ne reste que Dieu en face de la matière.

SOUPÇONNEUX. Nous avons parlé du minutieux ; le soupçonneux n'en est qu'une variété mauvaise, car l'homme qui soupçonne partout le mal, s'il n'est pas aigri par le malheur, s'il n'a pas été victime, s'il est enfin naturellement soupçonneux, n'a pas au cœur beaucoup de bien. L'on juge d'abord les autres d'après soi-même, et l'on craint d'eux ce qu'ils pourraient craindre de nous.

Je parle ici du soupçon qui naît sans preuve et à tout propos, car l'absence entière de méfiance, de celle

que l'expérience justifie, deviendrait de l'imprévoyance ou de la faiblesse.

L'homme soupçonneux ne croit point au bien pour le bien, ni même au bien pour peu de chose; il prend toujours la pincette du mauvais côté.

L'enfant est rarement soupçonneux; quand il l'est, c'est moins par sa nature que par les circonstances. Dans tous les cas, il ne faut rien négliger pour le guérir de cette disposition fâcheuse qui empoisonnerait sa vie et celle de tous ceux qui l'approcheraient.

L'homme constamment défiant est souvent dupe. Amant ou époux, toutes les chances sont contre lui, et il faudra une grâce d'état pour qu'il ne soit pas ce qu'il craint d'être.

Presque tous les écrivains médiocres sont soupçonneux: toujours ils croient qu'on leur a volé leur pensée, même avant qu'elle ne leur soit venue; et la chose est possible, car généralement ces sortes d'auteurs n'ayant que les idées des autres, il n'est pas étonnant que ces autres aient les leurs.

Sous la révolution, et plus tard sous l'empire, le soupçon fut à l'ordre du jour: c'était l'esprit du temps. Il y avait plus d'espions que de magistrats. Le chef du gouvernement n'était pas dans une position à avoir une confiance aveugle dans son entourage; aussi ne l'avait-il pas. Malheur à celui qu'il avait, à tort ou à raison, soupçonné une fois, jamais il n'abjurait entièrement son idée première.

C'est par un soupçon qu'il se fit un ennemi de Moreau, puis de quelques-uns de ses maréchaux, et enfin de Marie-Louise elle-même qu'il blessa en soupçonnant son père peut-être trop tôt. Je ne dis pas que sa femme le trahit et le livra à ses ennemis, mais elle ne fit certainement rien pour l'en préserver ni même pour adoucir son sort.

De tous les rois, il n'y en a jamais eu de moins soupçonneux que les Bourbons, depuis Louis XIV exclusivement; encore celui-ci ne le devint-il que parce qu'on le fit tel à la fin de sa vie et contre sa nature.

Le soupçon, comme l'avarice, a quelquefois sa spécialité: tel avare se méfiera de tout ce qui a trait à son or, rien de ce qui touche à son honneur ou à sa femme, et pourtant personne ne songe à l'un et tout le monde voit qu'on lui dérobe l'autre.

J'ai déjà cité ces amateurs de tableaux, d'antiquités, de livres, laissant chez eux bijoux, or, argent, billets à l'abandon, mais ayant les yeux sur les poches et les mains de celui qui vient de traverser leur galerie ou seulement d'en regarder l'entrée.

Les amateurs de fleurs sont presque tous faits ainsi: partout où ils voient une rose dans un vase ou à une boutonnière, ils croient qu'on la leur a volée; et si, par hasard, il en manque une à leur rosier, ils ne douteront plus du crime, et vous êtes pour eux, dès cet instant, un homme capable de tout, un malfaiteur.

Telle femme ne soupçonne que ses domestiques. Aussi depuis vingt ans, après les avoir renouvelés cinquante fois, n'a-t-elle jamais eu que des fripons. C'est qu'elle rendrait tels les plus honnêtes, et qu'en mettant tout sous clef, même le pain et le sel, elle leur donne l'envie irrésistible de voler.

La manie du soupçon, cette défiance exagérée, est surtout fâcheuse dans un père de famille, parce qu'elle se gagne, et que du père elle passe aux enfans.

Quelquefois aussi elle produit l'effet contraire; et, choqués de ce vice dont ils ont souffert, ces mêmes enfans deviendront insoucians et laisseront tout à l'abandon.

Il y a ici, comme en toute chose, un juste milieu à

saisir, et en ménage comme en gouvernement, en morale comme en politique, il faut se souvenir de cet axiome: *rien de trop*.

SOUPE. C'est un préjugé comme les autres, et plus spécial aux Français qu'à quelque peuple que ce soit. Renversez le trône, renversez l'autel, anéantissez la république, suspendez ses droits de citoyen, ôtez-lui le suffrage universel, ôtez-lui tout, mais laissez-lui la soupe, il croira n'avoir rien perdu; que dis-je, alongez-la lui d'une pinte d'eau, et il croira avoir tout gagné. Aussi en France jouit-on, dans toute sa plénitude, du droit de soupe. On en donne aux enfans, on en donne aux hommes, on en donne aux chiens.

Ce n'est pas que je prétends que ce leur soit nuisible; je dis seulement que cela n'est ni meilleur ni pire qu'autre chose, et j'ajoute que quand tel ménage qui, chaque jour, de huit heures à midi, n'a jamais eu d'autre pensée que la soupe, se trouve, à soixante ans, avoir passé dix bonnes années à écumer son pot, le dit ménage aurait pu employer son temps plus utilement.

Sans doute ne mange pas de soupe qui veut, mais qui veut aussi ne se dispense pas d'en manger. Essayez un peu dans un grand repas de province, une noce par exemple, d'y échapper, vous verrez si c'est aussi facile qu'on le pourrait croire. Cela l'est si peu, que si vous résistez jusqu'au bout, je vous tiens pour un homme largement pourvu de courage civil.

Suivons la dite soupe dans tous ses mouvemens insinuateurs, dans ses allées et venues, ses marches et contremarches, dans ses tours, détours et retours. D'abord, elle vous est présentée par un laquais, vous la refusez. Celui qui sert vous dit: « Vous n'avez pas de

soupe. — Je n'en mange pas, répondez-vous. » Mais elle est déjà en route. Un second refus vous en débarrasse.

Une minute après, vous entendez la maîtresse de la maison qui crie : « Monsieur n'a pas de soupe. » On vous en apporte; vous la repoussez encore. Alors, s'adressant directement à vous : « Comment! vous ne mangez pas de soupe? — Non, madame, jamais. — Un voici bien peu. » Et l'assiette part. Vous remerciez et ne la recevez pas.

Vient ensuite précisément le même dialogue avec le maître de la maison.

S'il y a là une mère, une belle-mère, l'escarmouche ne tarde pas à se rengager avec l'une ou l'autre, quelquefois avec toutes les deux. Votre résistance vous sauve de rechef, et vous vous croyez vainqueur. Mais vous vous flattez trop tôt, le plus grand danger est proche : si vous n'avez pas les yeux sur vos voisins, ils n'auront pas manqué d'en demander pour vous, et tandis que vous vous défendez au loin, ils vous auront officieusement glissé sous main la chose; et quand vous vous félicitez de la victoire, quand vous croyez le danger passé, vous vous trouvez en face du potage malencontreux qui vous est tombé comme du ciel.

C'est alors que vous perdez la tête, et qu'oubliant tant de généreux efforts, vous avez la faiblesse de la manger et de prouver ainsi que vous êtes un homme sans volonté ni courage. Ici encore on peut dire : *tout est perdu fors la soupe*, car dans votre colère, vous l'avez mangée jusqu'à la dernière cuillerée.

SPECTACLE. C'est un bien beau jour pour la ville de *** que le 5 septembre 1827 : tout y est en mouvement, tout y paraît en fête, et cependant ce n'est ni la

St.-Louis ni la St.-Napoléon, et ce n'était pas même un dimanche. C'est mieux que cela, il y a spectacle gratis: on y exécute un homme.

Jean Flipot, polisson de rue, qu'on voit toujours le premier à toutes les représentations en plein vent, n'avait garde de manquer celle-ci, et dès l'aurore il s'est mis en marche pour y assister; mais comme il a trop flâné en route, quand il arrive à l'entrée de la place, l'échafaud est déjà entouré d'une foule immense. Ceci le déconcerte un peu; toutefois il ne perd pas courage et s'aidant de ses pieds et de ses mains il arrive jusqu'au centre de la foule; il est d'abord fort content de se trouver là, bien qu'il étouffe et n'y voie rien; mais enfin il n'est plus au dernier rang.

Cependant sa satisfaction n'est pas longue, et en voyant encore tant de gens devant lui et placés mieux que lui, il sent qu'il ne peut rester où il est.

Le voilà donc de nouveau en mouvement. Après des efforts inouïs, les vêtemens déchirés et le corps noir de bourrades, il se voit enfin au premier rang. Sa joie est indicible: il touche presque l'échafaud.

Il a joui un grand quart d'heure de sa félicité; il a avidement considéré la machine près de laquelle il a une place d'honneur, place qu'il compare à celle du garçon de noce dans un mariage; enfin il était heureux, lorsqu'un des gendarmes, gardien de l'instrument, fatigué de tourner autour, s'arrête juste devant lui. Quel crève-cœur!

Cependant ce malheur n'est pas irréparable, car par la raison que le bon gendarme s'y est mis, il y a chance qu'il s'en ôte. Un gamin sait mieux que personne qu'on ne reste pas toujours au même lieu; mais le mouvement tardait à se faire. Dans son inquiétude, mon Jean Flipot commençait à peser sur son voisin de

droite pour que celui de gauche entrant dans le vide qu'il laissait, le poussât lui-même en avant.

La manœuvre allait réussir, quand un piquet de fantassins se déployant en haie forme, pour ses voisins comme pour lui, éclipse totale de l'échafaud et de qui doit se placer dessus.

Après tant de peines et de travaux, c'était mal finir. Non, jamais candidat qui a préparé six mois son élection et qui, en résultat, n'a pas dix voix, n'eut le cœur plus gros, plus ulcéré que mon pauvre Jean.

Dès ce moment, toute son ambition, sa pensée unique est de se glisser entre deux soldats.

Le hasard le sert; il y est, et le hasard encore fait qu'on l'y laisse. Oh! comme il verra bien! rien ne pourra lui échapper: le patient, le bourreau, le couteau, il a tout cela sous les yeux, presque sous la main.

Mais voici que les aides arrivent, ils montent sur la machine même où ils se posent fièrement. Ceci donne à réfléchir à mon amateur; il n'est pas le mieux placé, tant s'en faut; en voici deux qui le sont beaucoup mieux que lui, non seulement ils verront de plus près que tout le monde, mais ils auront encore la vue de tout ce monde. Quelle différence avec lui qui ne voit que la machine et deux gendarmes.

Le pauvre gamin est maintenant aussi malheureux que quand il était au dernier rang. « En voilà-t-il des privilégiés, murmure-t-il dans sa rancune jalouse, ils n'ont eu qu'à se montrer ceux-là! Est-ce qu'ils vont rester là tous debout, par hasard? Tiens, en voilà un qui monte sur une boîte, mais ça ne doit pas être permis, pas plus que de monter sur des chaises! Il n'y a donc pas de police ici? A bas! à bas!!

Telles étaient ses plaintes qui se perdaient dans le brouhaha d'une foule immense placée derrière lui.

Ah ! s'il n'avait pas peur d'être arrêté, comme il serait bientôt sur l'instrument! mais il n'ose, et pourtant il est si près.

Tandis qu'il est combattu entre le désir de s'élancer en avant et la crainte d'être rejeté en arrière, voici un espoir qui renaît en lui, car l'ambition est ingénieuse en consolation: si son bonheur voulait, se dit-il à part, que le troisième aide n'arrivât pas, ou que, par une négligence des premiers servans, il y eut quelque chose à balayer, à laver, à essuyer, enfin une corvée que les valets mêmes dédaignent de faire. Si ceux-ci semblent réclamer une assistance, faire un appel à une bonne volonté, s'ils paraissent enfin désirer quelque chose, avant même qu'ils n'aient parlé, à leur première parole, à leur premier geste, il répond: me voilà; et il est déjà à côté d'eux, et sans même attendre qu'ils aient accepté ses services, il s'empare de la besogne.

Ne croyez pas qu'il agit par intérêt, qu'il se fera payer; il n'y songera même pas, et s'il avait de l'argent, c'est lui qui paierait. Il est trop récompensé par la place où il se trouve, il est au comble de ses vœux. Dans sa félicité, il a oublié qu'il n'a pas mangé depuis la veille.

Ici l'on pourrait interrompre notre récit pour dire que Jean Flipot est un être idéal ou du moins un type exceptionnel. — Il est si peu idéal, si peu exceptionnel, que là autour de cet échafaud, si les aides avaient eu besoin de quarante sous-aides, de cent, de plus encore, ils les auraient trouvés à l'instant même. Oui, cent badauds tout prêts à se donner ainsi en spectacle, s'y seraient précipités.

Arrivés là, si tous n'eussent pu s'y tenir, s'il n'en eut fallu que la moitié, ils se seraient battus pour les places, oui, égorgés pour l'honneur de s'asseoir sur les marches de la guillotine, et pouvoir encore ici dire: « J'y étais,

j'étais le mieux placé; j'ai vu l'homme comme je vous vois, et touché le bourreau comme je vous touche; il avait un gilet rouge et une chemise blanche, avec une queue. Ça faisait deux bien beaux hommes; seulement, je n'ai pas remarqué celui qui a coupé le cou à l'autre. »

C'est, d'ailleurs, ce qu'il n'a pas cherché à éclaircir; cela ne le regardait pas. Il était venu pour voir couper une tête, on en coupe une, il n'a rien à dire, le programme a été rempli. Seulement, il aurait bien murmuré, bien crié, bien battu du pied, si l'on n'en avait pas coupé, car, selon lui, c'eut été tromper le public.

J'ai dit que c'est une tête qu'il voulait voir tomber, et que le reste de la personne lui importait peu. En ceci je me trompe: il aurait trouvé la fête plus piquante, si c'eut été le condamné qui eut décapité le bourreau, et s'il en avait eu le choix, c'est ainsi qu'il eut terminé la pièce. A moins, toutefois, que le bourreau et le patient réunissant leurs efforts, n'eussent saisi le curé pour le mettre sous le couperet, ce qui eut porté sa joie à son comble, non qu'il en veuille au curé, tant s'en faut, il est même fort disposé à lui rendre service, mais c'est qu'à ses yeux c'eut été tout-à-fait drôle de voir couper une tête ayant une calotte.

Tel est l'enfant des rues, tel est le peuple, car le peuple est et sera toujours enfant; c'est ainsi que l'a fait notre civilisation.

Voyez : *Emeute et émeutier, gouvernement, etc.*

STYLE. Celui qui a dit le premier: *le style c'est l'homme*, a fait bien des sots. En effet, pour être homme, on veut se faire un style; et pour s'en faire un, on défait la langue.

De là tant de mots bizarrement enfilés arrivant, en

gros volume, à ne dire que ce que tout le monde a dit, ou ce qui est pis, à ne rien dire du tout.

Avant d'écrire, il me semble qu'il faudrait avoir quelque chose à écrire, et ne pas séparer le style de la pensée, car la pensée est l'homme au moins autant que la manière de l'exprimer.

Sans doute cette manière peut être lâche et prolixe; on en a des exemples. Si c'est là l'homme, il n'est pas beau, mais il y a remède à tout, et à l'aide des amis et des connaissances, on peut toujours refaire la phrase et rendre net et concis ce qui était flasque et diffus. Dans ce cas, pour parler exactement, il faudrait dire: *le style c'est l'homme et ses amis.*

D'après ceci, notre style, de même que nos habitudes et nos goûts, nous viendrait un peu de tout le monde; et j'ai remarqué que ce qu'on appelait le cachet d'un auteur n'était parfois rien autre que le retour des mêmes mots, des mêmes phrases, des mêmes pensées, répétant à chaque page ce que les gens sans style ne mettent ordinairement qu'à chaque feuille.

Quoiqu'il en soit, si quelqu'un a réellement un style caractéristique, un style qui lui ressemble, ce doit être l'écrivain qui songe le moins à s'en faire un, quelqu'esprit original disant bizarrement ce qu'il pense, ou plutôt pensant bizarrement ce qu'il dit. Alors, si ce n'est pas là l'homme tout entier, il y en a au moins quelque chose.

Un auteur peut avoir en lui un style tout fait, un style qui tombe de sa plume comme la pensée de son cerveau, style enfin qui tout d'abord se formule nettement et auquel il ne peut rien changer sans le rendre pire. Ces écrivains improvisateurs sont rares et se distinguent toujours par un cachet d'originalité: tels furent Montaigne et Rabelais.

D'autres, que la surabondance de leurs pensées étouffe,

sont obligés de les jeter à pleine main sur le papier, puis de les passer au crible ou d'en faire un triage. S'il est bien fait, ils trouvent un style dans ce fouillis, et un très-bon style. Ainsi firent Rousseau, Buffon, Châteaubriand et la presque totalité de nos bons et grands écrivains; tandis qu'une foule d'autres ne sont devenus ni grands ni bons, parce qu'ils eurent la prétention de bien écrire du premier jet, prétention d'ailleurs très-commode, toute favorable à la paresse et dès-lors à la médiocrité, car le génie lui-même ne fait rien sans peine ou sans travail.

La difficulté pour un homme qui se croit du mérite et plus encore pour celui qui en a véritablement, n'est pas d'écrire; car en quoi écrire consiste-t-il, si l'on ne regarde ni à droite ni à gauche? A laisser courir sa pensée dans sa tête et sa plume sur le papier; c'est un passe-temps, une simple rêvasserie, bref, un exercice de flâneur ou de convalescent. Mais relire et corriger, mais effacer, voilà vraiment un travail, un vrai métier de manœuvre et de galérien.

C'est même pis, car c'est se découper de sa propre main, se taillader, se morceler soi-même, se traiter comme Apollon traita Marsyas, se mettre la chair au vif; c'est enfin être son propre bourreau. Or, s'il est beaucoup de gens qui le tentent, il en est fort peu qui le fassent, et au premier coup de scalpel ils disent: assez; et c'est ainsi que le style c'est l'homme, si l'on veut, mais l'homme qui n'est ni rasé ni peigné.

STYLE RÉVOLUTIONNAIRE, ORATEURS DE LA CONVENTION. Que le style soit l'homme, c'est possible, venons-nous de dire; mais ce qui est plus clair encore, c'est que sans faire l'homme, le temps ou la

circonstance fait souvent le style; et Cicéron, sous le règne de Tarquin, eut parlé tout autrement que sous celui d'Auguste.

En politique et surtout en révolution, si l'on jugeait les hommes par leur dire et leurs écrits, on se tromperait souvent.

Robespierre, qui ressemblait peu à un agneau ou à un philanthrope, n'a jamais ou presque jamais mis en avant de maxime sanglante, et la plupart de ses discours prêchent l'humanité et le patriotisme le plus pur. En voici des preuves:

« Quel ami de la patrie, disait-il à la Convention le 8 thermidor, peut vouloir survivre au moment où il n'est plus permis de la servir et de défendre l'innocence opprimée? Pourquoi demeurer dans un ordre de choses où l'intrigue triomphe de la vérité, où la justice est un mensonge, où les plus viles passions occupent dans les cœurs la place des intérêts sacrés de l'humanité? »

Qu'on ne pense pas que la peur le faisait parler ainsi; non, à l'époque de sa puissance, pendant ces jours où il se vautrait dans le sang, il s'exprimait de même.

D'ailleurs, je cite ces phrases entre mille; on les rencontre à chaque page de ses discours politiques, même ceux qui soufflaient le meurtre et signalaient les victimes; mais l'hyène aime à lécher sa proie.

D'autres, au contraire, étaient prodigues d'images atroces: leurs discours, leurs proclamations faisaient frémir, et ils ne versaient que peu ou point de sang. André Dumont est de ce nombre; il y en a encore d'autres.

Le sang était la figure à la mode, l'image favorite de l'éloquence du moment.

Barrère disait: « Le vaisseau de la révolution ne peut arriver au port que sur une mer de sang. »

St.-Just : « Un révolutionnaire doit être prêt à marcher dans le sang et dans les larmes. »

Chaumette : « Les hommes qui font couler des flots de sang doivent nécessairement être submergés par le sang. »

« Donnez un verre de sang à ce cannibale, disait Vergniaud en montrant Marat ; il a soif. »

Robespierre montant à la tribune et ayant la gorge embarrassée, Garnier (de l'Aube) lui cria : « Le sang de Danton te sort par la bouche. »

Poultier, en parlant de Lebon, disait : « Il a sué le sang. »

« C'est lui, répétait Legendre en montrant Carrier, c'est lui qui a rougi la mer par le reflux ensanglanté de la Loire. »

La faux, la foudre, la hâche, la torche, la massue étaient encore des images fort en vogue et plus ou moins heureusement employées.

Collot d'Herbois disait : « Qui de vous n'eut voulu anéantir ces traîtres et donner à la faux de la mort un mouvement tel qu'elle ait pu les moissonner tous à la fois ! »

« Les voyez-vous, s'écriait Courtois, ces dévastateurs lançant la torche dévorante sur les monumens des arts et du génie ? »

Il ajoutait : « O Lyon, cité fameuse, quel est donc ce nouveau Gengis qui, la hâche et la foudre à la main, fond sur tes murs ! »

Il dit encore : « L'instrument terrible de la mort, comme une plante vénéneuse, s'est reproduit sur tous les points de la République. »

A une autre époque, il attaque les démagogues : « Où sont-ils ces animaux qui se sont disputés pendant une année les lambeaux palpitans de la patrie, ces vils eunuques blessés de la puissance des puissans ? »

C'est encore lui qui s'écriait : « C'est la conspiration de la sottise et du crime contre le génie et la vertu. Craignez que ces désorganisateurs ne vous offrent bientôt pour nourriture que les cadavres de leurs victimes. »

Isnard répondait au peuple qui se plaignait de n'avoir pas d'armes pour repousser les étrangers : « Vous n'avez pas d'armes, prenez les os de vos pères et frappez. »

Voici encore une phrase d'Isnard : « Les foudres de Rome s'éteindront sous le bouclier de la liberté. »

Puis il ajoutait : « Il faut que la masse des citoyens forme un colosse puissant qui, debout devant les nations, saisisse d'un bras exterminateur le glaive national, et le promenant sur les terres et sur les mers, renverse les armées et les flottes. »

Au milieu de tout ce pathos et de ces images ou ridicules ou sublimes, on entendait parfois des mots fins et piquans, et quelques orateurs maniaient fort bien l'épigramme. Les jeux de mots même n'étaient pas dédaignés.

Quand Lafayette perdit sa popularité, on le surnomma Gilles-César.

La réunion de Barnave aux deux Lameth, après la mort de Mirabeau, fut appelée *le triumgueusat.*

Un autre triumvirat fut ainsi dépeint :

Connaissez-vous rien de plus sot
Que Merlin, Bazire et Chabot ?
Non, je ne connais rien de pire
Que Merlin, Chabot et Bazire ;
Et personne n'est plus coquin
Que Chabot, Bazire et Merlin.

Jean Rewbel étant membre du Directoire, son beau-frère s'appelait Rapinat, son secrétaire Forfait, et son

adjoint Grugeon. On disait que Forfait était le positif, Rapinat ou Grugeon le comparatif, et Rewbel le superlatif.

Tout le monde connaît ces quatre vers :

Ce bon Suisse que l'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine
Ou rapine de Rapinat.

Ces facéties prouvent-elles que Merlin, Bazire et Chabot étaient sots et coquins; que Lafayette était un Gilles; Barnave et les deux Lameth des gueux; Rapinat, Forfait et Grugeon des pillards? Pas le moins du monde. Peut-être parmi ces hommes s'en trouvait-il de très-honnêtes; mais la rime n'en porta pas moins son coup, et son effet dure encore.

Le mot *sans-culotte* fut bien souvent employé de la manière la plus comique. Maribou, conventionnel, reprochait à Fourcroy le long silence qu'il gardait. Celui-ci, se moquant de lui, lui donna pour excuse la nécessité où il était de pourvoir, par son travail, à la subsistance du sans-culotte son père et des sans-culotte ses sœurs.

Quelques chansons eurent aussi, à cette époque, une influence politique qu'on pourrait à peine croire aujourd'hui. Je ne parle pas de la *Marseillaise* ni du *Réveil du Peuple*, mais du *Ça ira*, des *Chemises à Gorsas* et autres niaiseries. A quoi attribuer leur succès? Ce qui donna lieu à cette dernière fut un mot dit à la tribune par le conventionnel Gorsas, qui prétendait que tout ce qui avait appartenu à la famille royale était propriété nationale, conséquemment qu'on devait arrêter le bagage de Mesdames qui émigraient, car la nation, ajoutait-il, pourrait s'écrier: *vous emportez mes chemises*. Le lendemain parut la chan-

son, depuis devenue historique. Elle était d'un nommé Marchant, chansonnier royaliste, qui écrivait dans un journal intitulé : *les Actes des Apôtres.*

Cette chanson voua Gorsas au ridicule et frappa de mort son parti.

Anacharsis Cloots, baron prussien, devenu conventionnel français, s'intitulait l'orateur du genre humain. Le peuple, estropiant son nom, le nommait *Canard-six.* Il s'était déclaré l'ennemi personnel de Jésus-Christ. Robespierre prit la défense de Jésus-Christ qui eut en lui un singulier avocat, et envoya le pauvre homme à l'échafaud. Il n'était que ridicule et peut-être un peu fou, il ne méritait pas la mort.

Parmi les plus étranges folies de la révolution, fut la religion inventée par Chaumette, ou le culte de la Raison. Une prostituée, louée à la journée, était promenée dans les rues, puis placée sur l'autel, et on l'adorait. Mais le pire était qu'on contraignait de très-honnêtes femmes à jouer ce rôle et à être ainsi, demi-nues, offertes au regard de la foule.

On cite la fille unique d'un relieur de la rue du Petit-Pont, jeune personne de seize ans, qui mourut de peur à la suite de cette apothéose.

Momoro força sa femme, belle et pieuse, à jouer ce rôle. On la vit placée sur l'autel de St.-Sulpice, pâle et versant de grosses larmes.

Ces pauvres déesses n'étaient qu'à plaindre, surtout lorsqu'on les divinisait de force. Mais il apparut, à cette époque, une classe de femmes dont aucune histoire n'a donné le modèle : c'était ce qu'on appelait *les tricoteuses.* Elles allaient dans les tribunes de la Convention pour applaudir aux motions les plus incendiaires. Ces femmes étaient payées, et pour gagner double journée, elles tricotaient pendant les séances : de là leur nom.

Elles firent, plus tard, un troisième métier également rétribué : c'était d'accompagner les victimes à l'échafaud pour les injurier. Alors, on les qualifia de *harpies*, de *furies ;* mais le peuple leur donna un nom plus caractéristique, il les appela *lécheuses de guillotine.*

Une chose fort étrange, c'est que la plupart de ces hommes de sang étaient de mœurs très-douces.

Tallien était galant, aimable et fort bien vu des femmes.

Danton, le féroce Danton, avait un amour passionné pour la sienne, et il n'est mort que parce qu'il ne voulut pas la quitter.

Robespierre, rentré chez lui, s'occupait de fleurs, de serins, de chardonnerets, et aimait d'un amour platonique, dit-on, la fille d'un menuisier chez qui il demeurait, et avait l'intention de l'épouser.

Marat, avant la révolution, n'avait jamais passé pour un homme méchant ; c'était un chimiste instruit et dont les ouvrages jouissaient d'une certaine estime. Comment s'est-il ainsi subitement transformé en bête féroce ? En écrivant, en pérorant : l'encre ennivre comme le vin.

Voici un fait consigné dans les mémoires de la révolution, et qui serait incroyable s'il n'était pas vrai :

M. Jourgniac de St.-Méard, échappé au massacre des prisons, fit paraître une brochure intitulée : *Mon agonie de trente-huit heures*, onze jours après sa sortie de l'Abbaye. Cinq jours plus tard, elle fut mise en vente, c'est-à-dire le 20 septembre 1792. Curieux de savoir ce qu'en pensait Marat, il lui en remit six exemplaires et fut ensuite le voir pour connaître son opinion. Marat lui dit qu'il l'avait lue avec le plus grand intérêt ; seulement, qu'il était fâcheux qu'il eut cherché à apitoyer le public sur le sort du mercenaire Reding, et qu'il eut parlé de la bénédiction de l'abbé Lenfant.

On reste frappé de stupeur en songeant que presque

tous ces hommes qui ont laissé une si horrible célébrité sont morts avant quarante ans, quelques-uns avant trente, et leur règne politique n'a duré que deux à trois ans et souvent beaucoup moins.

Voici, d'ailleurs, une remarque d'autant plus curieuse qu'elle est exacte : sur soixante-trois présidens de la Convention nationale, vingt-deux furent mis hors la loi, seize furent guillotinés, trois se sont suicidés, huit ont été déportés, six emprisonnés à perpétuité, quatre devenus fous sont morts à Bicètre, deux seulement moururent tranquillement.

Ce mot de Mirabeau : « La révolution, comme Saturne, dévore ses enfans, » s'est donc vérifié en tout point.

SUFFRAGE UNIVERSEL. (*Octobre* 1848). Quelqu'un a dit : *le peuple a tué la nation.* Cette expression est vraie, car le peuple n'est pas la nation. Le peuple est la matière propre à en faire une.

A cette proposition tant soit peu hérétique, n'allez pas crier *retrò*. Ayez patience, et vous verrez que je n'ai pas tort.

Prenons les choses dès le principe. Qu'est-ce que le peuple ? Est-ce la partie ignorante, grossière et corrompue de la population, la plèbe comme on la nomme ? Ou bien est-ce cette population tout entière ?

Dans le premier cas, ou si le peuple est la plèbe, il n'est donc pas la nation.

Dans le second cas, si c'est la population en masse qui constitue le peuple, la masse ne sera pas encore la nation, car lorsque vous appelez la nation à délibérer, vous en excluez d'abord les femmes et les enfans qui, néanmoins, sont quelque chose, peuple au moins. Vous le voyez donc bien, le peuple n'est pas la nation.

Ensuite, avez-vous tort ou raison d'exclure les femmes et les enfans de la nation ou de la partie qui délibère? Oui, quant aux enfans; non, quant à certaines femmes qui valent dix fois certains hommes. Mais puisque, à l'imitation des sectateurs de Mahomet, vous avez décidé que les femmes ne font point partie de l'espèce humaine, il serait rationnel de reconnaître que certains hommes, évidemment inférieurs à leurs femmes, n'en font point partie non plus.

Impossible, me direz-vous; la nation se trouverait ainsi réduite à moitié, et ces imposantes réunions de deux cent mille hommes, tous électeurs et éligibles, tomberaient à cent mille ou au-dessous.

En ceci, le mal serait petit, car on a remarqué que c'est toujours des grandes foules que sortent les grandes sottises. La folie, comme la peste, est contagieuse: elle l'est d'autant plus que la masse est plus compacte.

En admettant le principe du suffrage universel des hommes, j'admettrais donc des restrictions à la qualité d'homme, d'homme intellectuel s'entend. Déjà, comme nous venons de le voir, vous avez décidé que la femme n'était pas homme et ne pourrait jamais le devenir, quels que fussent son caractère, son intelligence, et même les services rendus à la patrie.

Vous avez également reconnu qu'aucun individu ne devenait homme que le jour où il avait accompli sa vingt-et-unième année, et qu'il ne l'était pas plus à vingt-et-un ans moins une heure, moins une minute, qu'il ne l'était le jour de sa naissance. Ceci est chose jugée et il n'y a pas à y revenir. Je ne demande donc pas que les femmes fassent partie de la nation, ni les enfans non plus, et qu'ils aient droit de souveraineté ou de vote; mais je vous renouvellerai cette question: Si, dans ceux que vous avez qualifiés hommes parce

qu'ils portent un chapeau, une culotte, un habit ou une veste, et de la barbe au menton, vous reconnaissiez qu'il y a eu erreur de personne et que les dits êtres barbus et culottés ne sont réellement que des enfans et même quelque chose de moins, est-ce que, nonobstant l'évidence, vous persisteriez à les maintenir dans la catégorie des hommes, contrairement au vieux proverbe qui dit que l'habit ne fait pas le moine? Quant à moi, je ne puis vous le conseiller; et sur ce point devenant St.-Simonien, je vous dis: à chacun selon sa capacité: des jupes à Madame, des chausses à Monsieur, et au petit une poupée et un morceau de sucre, car si vous lui mettez en main le bâton de commandement, il pourra bien, l'innocent, le briser sur sa tête, sinon sur la vôtre.

—Votre homme enfant est une exception, me direz-vous.—D'accord, mais une exception qui n'est pas tellement rare que je ne puisse vous en trouver une douzaine par rue, une centaine par ville et un millier par canton. Maintenant, faites l'addition et comptez pour la France entière.

—Mais ce n'est pas encore la majorité.—Patience, vous y arriverez, et plus tôt que vous ne pensez.

N'est-il pas évident qu'en mettant, comme vous le faites, la sottise, l'ignorance et l'inconduite sur la même ligne que la raison, le savoir et la moralité, en leur accordant les mêmes droits et les mêmes privilèges, en les encourageant enfin, vous ne pouvez manquer de les étendre journellement et d'augmenter bien vite le nombre des sots, des ignorans, des débauchés, et finalement d'arriver à votre majorité de brutes.

Et c'est à elle que vous livrez la nation. Mais les Romains, dans les jeux de leurs cirques, ne jetaient aux bêtes que les condamnés et les gladiateurs, et vous, dans vos jeux politiques plus désastreux encore, c'est la nation

que vous leur jetez. Oui, la nation, entendez-vous, car j'en reviens à mon dire : *le peuple n'est pas la nation.* Et par peuple, comprenez-le bien, je n'entends pas ceux qui manquent de fortune, j'entends ceux qui manquent de bon sens.

Ensuite, en faut-il conclure que ce peuple ne puisse sortir de son ruisseau? — Il en sortira quand vous voudrez qu'il en sorte, non d'un saut et comme Minerve de la tête de Jupiter, mais petit à petit et moyennant des soins convenables. C'est un traitement que vous aurez à lui faire suivre, traitement qui sans doute ne rajeunira pas les vieillards, ne fera pas un athlète du paralytique, et des membres sains des membres gangrénés, maïs il fera que nos enfans, aujourd'hui étiolés par le vice et la misère, ne passeront plus sans intermédiaire de l'adolescence à la décrépitude, et qu'ils deviendront des hommes de fait parce qu'ils le seront de cœur.

Parmi les moyens de guérison, il en est un que je vous ai souvent indiqué et que je vous recommande encore, parce qu'il est simple et facile; c'est peut-être à cause de cela qu'on ne l'a jamais employé. Ce moyen est d'éloigner du pauvre ces pièges tendus partout à sa bourse, à sa santé, à sa moralité; ces débits de boissons et de liqueurs alcooliques, véritables antres de perdition, et qui, dans certaines localités, sont presqu'aussi nombreux que les rez-de-chaussées. La réduction du nombre de cabarets amènera celle des ivrognes et conséquemment de la plèbe, et la nation augmentera d'autant.

Vous avez encore dans le vote universel un moyen de hâter ce résultat : faites que la qualité d'électeur cessant d'être banale, ne soit accordée qu'à la conduite et à la moralité : or, la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à cette moralité, c'est l'instruction. Poussez donc le peuple à en acquérir, et à user des

écoles ouvertes à ses enfans. Jusqu'à présent, il en a peu profité, et pour eux et pour lui. Pourquoi? C'est qu'il n'a, selon lui, nul intérêt à le faire.

Faites qu'il en ait un. Qu'il en ait un aussi à se bien conduire, et déclarez que pour être électeur, il faut:

1° Savoir lire et écrire.

2° Avoir une religion, un état ou un moyen d'existence honnête.

3° N'être point publiquement annoté pour habitude d'ivrognerie, de vagabondage, de mendicité et de brutalité.

4° N'être pas repris de justice; ou pendant trois années consécutives après l'expiration de la peine, avoir mérité l'estime de ses concitoyens par une conduite irréprochable ou de grands services rendus à l'humanité.

Ces restrictions au droit de vote et de souveraineté sont dictées par le sens commun; et pourtant combien d'objections ne vont-elles pas soulever!

La première sera celle-ci: qui sera juge de la capacité électorale?—Qui?—La nation. Que chacun soit jugé par ses pairs. Qu'un juri soit établi par canton, par commune, par ville et village. Que ce juri décide annuellement et au scrutin, ceux dont les droits électoraux doivent être ajournés ou suspendus, sauf appel à un juri supérieur.

— C'est l'élection à deux degrés, s'écrie-t-on.—Qu'importe; en eut-elle trois, où est le mal?

— Mais c'est du monarchisme tout pur. — Non. Si l'exclusion ne porte que sur le défaut d'instruction, de moralité, de capacité, si la qualité d'électeur est attribuée à la valeur personnelle et non à la fortune, à la caste ou à la position, il n'y aura ni monarchisme ni privilège, et votre gouvenement, plus moral et par cela même plus stable, n'en sera pas moins populaire.

D'ailleurs, je ne vois pas bien nettement que l'élection en masse ait contribué beaucoup à populariser le nouvel ordre de choses. Certaines gens qui s'entêtent à juger les effets par les causes, vont jusqu'à prétendre qu'elle a fait précisément le contraire, et qu'aujourd'hui, si l'œuvre démocratique marche, c'est évidemment à reculons.

Quelle est la raison de ceci? Est-ce intention ou mauvaise volonté de ceux qui nous dirigent? Est-ce incapacité? Est-ce impossibilité réelle? Ces trois causes peuvent bien y être chacune pour une part; néanmoins, je suis tenté de croire qu'ici l'impossibilité domine. En gouvernement, rien ne s'improvise, et la liberté pas plus qu'autre chose. On ne peut, du soir au matin, passer de la monarchie à la république, ou de la septième sauter en philosophie. Dire à brûle pourpoint à dix millions d'hommes: *je vous fais tous gouvernans*, autant vaudrait leur dire: *je vous fais tous professeurs de droit ou docteurs en médecine*. Hélas! le temps des miracles est passé, et le St.-Esprit ne descend plus sur le front des apôtres. Aussi, ce grand peuple a-t-il trébuché dès le premier pas: il a voté tout de travers d'abord, et aujourd'hui il ne veut plus voter du tout. Allez donc le faire voter de force. Pour avoir, une année trop tôt, ôté ses lisières à votre petit dernier, vous êtes cause qu'il s'est cassé le nez. Trouvez maintenant quelqu'un qui le lui raccommode.

Comme tout ce qui est nouveau est beau, les choses, au début, se sont grandement faites: tout le monde a spontanément été voter, quitte à savoir ensuite pour qui il votait. Depuis, il en a été tout autrement, et je connais des cantons de six mille électeurs où les élections ont été faites par moins de six cents votans. Ce n'est donc pas toujours la grande quantité d'électeurs qui fait le grand nombre des suffrages. Ce n'est pas même celui

des votans qui donne invariablement celui des votes, car je ne puis admettre dans la balance, non plus que les gouttes de pluie qui y tombent, les votes jetés au hasard. — C'est toujours bon pour faire le poids, me direz-vous. — Non, pas même à faire le poids, sinon le faux poids.

Si voter c'est choisir, si choisir est réfléchir et savoir ce qu'on prend, si voter enfin est l'expression d'une opinion ou de quelque chose qui y ressemble, ne pas avoir d'opinion, c'est rester en dehors de la question, c'est jeter un chiffon dans une urne, et rien de plus; bref, ce n'est pas voter.

Vous le voyez, le nombre des votans ne fait pas toujours celui des votes. Ce n'est donc pas beaucoup d'électeurs ou de gens ayant le droit de voter qu'il vous faut, mais beaucoup de ceux qui veuillent voter et qui sachent pour qui et pourquoi ils votent.

Ensuite, je vous en rends juge, offrir un vote à celui qui vous demande du pain, est-ce une bonne charité? Que fera-t-il de ce vote? En dînera-t-il, à moins qu'il ne le vende? Dans sa position, c'est le seul usage rationnel qu'il en puisse faire. Voulez-vous qu'il le donne pour rien, ou est-il plus juste qu'on le lui prenne?

En Angleterre, on vend son vote au plus offrant et dernier enchérisseur. La probité n'y consiste qu'à ne pas le vendre à la fois aux deux concurrens. Les parens et amis du candidat, quand ils lui font la galanterie de ne pas recevoir d'argent, touchent leur part en bière, gin ou bœuf, qu'ils consomment sur place. Aussi lord Cochrane disait en plein parlement: « J'ai bien le droit de vendre mes électeurs, puisque je les ai achetés. J'arrivais de l'Inde chargé d'or, je me présentai à N***, et je traitai avec les bourgeois pour acquérir leurs suffrages. Pour la somme que je leur ai donnée, ils auraient nommé aussi bien le chien de basse-cour de lord B***. »

En France, ce commerce de voix, quoique moins honoré, n'est pas moins étendu; seulement, on y met un peu plus de forme ou d'apparence. Sous l'ancien gouvernement, sauf pendant la dernière année, on ne recevait pas d'argent proprement dit, c'est-à-dire la pièce qu'on vous met dans la main; c'était une place que l'on voulait pour soi ou l'un de ses proches, c'était une croix d'honneur, ou bien encore un chemin pour la commune, pourvu que la commune consentît à passer devant notre porte. C'était aussi une somme pour les pauvres, parce que les pauvres nous coûtent et qu'on aime mieux qu'ils coûtent à d'autres; c'était un clocher pour l'église du village, parce que nous y sommes notaire et que la cloche en fera souvenir les villages voisins.

Lorsqu'il s'agit d'écarter un concurrent, nous y mettons aussi moins de brutalité que nos voisins. Par exemple, nous ne cherchons pas, comme en Irlande, à lui casser la tête avec une bille de bois déguisée en pomme cuite, ou à lui faire rompre le cou en sciant nuitamment l'échafaudage des hastings. Non, nous sommes à la fois plus polis et plus ingénieux: nous ferons contre lui un libelle diffamatoire, nous attaquerons ses mœurs, sa probité, sa conduite, ou à défaut celle de sa femme, de sa sœur ou de sa fille.

Si nous avons de la conscience ou craignons une plainte en calomnie, nous nous bornerons à faire insérer dans les journaux quelque petit avis dans le genre de celui-ci:

« M. M***, ancien conseiller référendaire, qui s'est annoncé comme candidat à la députation du sixième arrondissement de Paris, vient d'être atteint d'une subite aliénation mentale. »

Ou bien: « M. N***, ancien député ministériel qui se présente au collége de ***, a été mordu par un chien que l'on croit enragé: c'est un malheur. »

Ou encore : « Une pauvre ouvrière de la rue St.-Denis, nommée ***, est accouchée hier de trois enfans mâles bien constitués. La rumeur publique assure que M. N*** (le candidat) en est le père. Nous aurons enfin un représentant qu'on pourra nommer *le père du peuple.* »

Quelquefois on improvise une petite scène : M. *** arrive tout ému dans la salle électorale; il tient un papier; on lui demande ce qu'il a ; lisez, répond-il; on lit : « M. *** (le candidat) *a renoncé à la vie.* » La salle entière pousse un cri de douleur, car M. *** est fort aimé; il aurait eu la presqu'unanimité. Cependant on vote pour un autre : à quoi bon voter pour un mort! Le tour est fait. On relit le journal; un mot y avait été lacéré : c'était *à la vie politique* qu'avait, quatre ans avant, renoncé M. ***

Quant aux hommes de lettres, leur enterrement électoral devient plus facile encore. On y arrive par un procédé des plus simples : on passe leurs écrits à l'alambic, on en extrait quelques phrases, on les isole ou bien on les rapproche, et l'on en compose une grosse sottise qu'on dit extraite de leurs œuvres choisies.

Si on n'a pas ces œuvres sous la main ou si le temps manque pour les lire, l'imagination y supplée : on invente et on cite des passages qui n'y sont pas. C'est un mensonge, c'est un faux. Qu'importe! on en sera quitte pour dire qu'on s'est trompé, mais on ne le dira qu'après l'élection.

Aujourd'hui, grâce à la naïveté de la grande armée des électeurs, ces malices sont presqu'inutiles. On traite les imbéciles en imbéciles : à la paille et au foin. Avec un verre d'eau-de-vie de dix centimes par tente, ou deux si l'on est généreux, on peut faire dans sa matinée ample récolte de voix; et plus d'un amateur se sont fait élire, à cabaret ouvert, pour deux cents écus et même à moins.

On cite pourtant, dans je ne sais quel département, un gros rentier qui a dépensé plusieurs milliers de francs. Il fit, pendant quinze jours, parcourir les campagnes par ses agens, les poches pleines de pièces de cinquante centimes et d'un franc qu'on distribuait une à une ou deux à deux selon les ambitions. On trouva peu de consciences à l'abri de ces magnificences.

Mais la plupart des éligibles, ou plutôt encore les courtiers qui travaillent à forfait, aiment mieux obtenir les voix pour rien, et ils y réussissent généralement.

Il y a, pour ceci, plusieurs moyens aussi naturels qu'efficaces. Le premier est de demander à l'électeur illettré, sous prétexte qu'on a pu le tromper, à voir son bulletin, de le lui escamoter et de le remplacer par un autre.

Le second, c'est d'avoir une plume, un encrier, d'exercer gratis les fonctions d'écrivain public, et d'inscrire son propre nom sur toutes les listes qu'on vous présente, en effaçant ceux dont on craint la concurrence.

Dans certains villages, les notables distribuaient des bulletins ployés avec défense de les ouvrir, et on dirigeait ensuite vers l'urne le troupeau électoral. On a même vu des électeurs, pour plus de garantie, conduits sous escorte.

— Ce sont là encore des exceptions, dira-t-on. — Exceptions qui, réunies, font les neuf dixièmes des votes, et je maintiens que dans beaucoup de localités, sur cent électeurs, il y en avait quatre-vingt-dix qui votaient sans savoir pour qui, et qui aujourd'hui même ne le savent pas encore.

Que conclure de tout ceci? Qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, et qu'un gouvernement républicain peut avoir ses abus comme tous les autres, même avec le suffrage universel.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à ce suffrage ou au principe du vote par tous les citoyens? Nullement.

Il faut seulement le régulariser et ne le rendre applicable qu'autant qu'il soit réel, c'est-à-dire qu'il soit le vote de celui qui a voté. Ouvrez à tous les mêmes voies; offrez à tous les mêmes droits, mais faites acheter chacun de ces droits par une vertu au moins.

Dans l'état actuel des choses, ce droit de suffrage, bien loin d'être utile au peuple, n'a été, jusqu'à ce jour, qu'une arme entre les mains de ses ennemis. On a abusé de son ignorance et on en a abusé contre lui. Il faut donc que le peuple cesse d'être ignorant ou qu'il cesse d'être électeur, car il vaut mille fois mieux pour lui ne l'être pas, que de l'être comme il l'est aujourd'hui.

Faites donc qu'il comprenne avant de le faire voter; et gardez-vous d'oublier ce que j'ai eu l'honneur de vous dire: si, pour vous, la qualité de citoyen ne comporte pas l'intelligence, si vous mettez sur la même ligne le savant et l'ignorant, l'individu qui pense et celui qui ne pense pas, l'homme honnête et rangé et le vagabond qui n'est ni l'un ni l'autre, si vous leur donnez la même valeur morale et le même ascendant politique, enfin s'ils ont les mêmes droits sans avoir les mêmes mérites, vous arriverez à un nivellement sans doute, mais à ce nivellement rétrograde qui ramène une nation vers la terre et la conduit pas à pas au plus honteux et au plus lourd de tous les despotismes: *celui de la sottise.*

Hélas! je croyais que son règne était passé; je me suis trompé! et le bon sens, mis à l'ordre du jour, est encore une fois renvoyé à la question préalable!...

SUICIDE. En l'an de grâce 1837, quelques amateurs ayant vanté l'excellence du suicide, sans toutefois en faire usage pour eux-mêmes, la mode en prit, et aujourd'hui 17 juillet 1851, elle dure encore, et l'on se

tue à plaisir. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne se procurent ce passetemps pour se dispenser d'aller à l'école.

On s'étonne que le suicide soit épidémique, rien pourtant de plus simple; et je conçois la contagion morale non moins bien que la contagion physique. En effet, l'imitation est, de tous les entraînemens de ce monde, le plus fort, le plus général, et le petit calcul qui suit fera voir pourquoi un suicide peut et doit même en amener un autre.

Pour faire une chose, il faut le vouloir, et pour le vouloir, il faut y penser. Il est donc évident que si personne ne pensait à se suicider, nul ne se suiciderait. Qu'il arrive que cette idée de se tuer, qui n'était venue à qui que ce soit pendant un siècle ou plus, entre un beau matin dans la cervelle de quelqu'un, qu'il la réalise, qu'on le sache et qu'on en jase, ce qui se fait partout où il y a des commères, il est clair que ceci va donner matière à réflexion et commentaires à toutes les langues à vingt lieues à la ronde. Les unes désapprouveront le suicide; les autres, sans l'approuver, ne diront pas qu'il a tort; d'autres enfin lui donneront complètement raison. Bref, à force de s'en occuper, d'y songer, d'en parler, le goût ou le caprice de mourir viendra nécessairement à l'un des discoureurs.

Que celui-ci fasse comme le premier, qu'il veuille absolument se satisfaire, qu'il se tue: redoublement de commérage, de réflexion, de commentaires, de coups de langue enfin; et s'il y a le double de gens qui songent au suicide, il y a le double de chances pour qu'un troisième en essaie, et c'est aussi ce qui arrive.

L'action des langues se quadruplant, il y a en mouvement quatre fois plus de commères et quatre fois autant de beaux esprits tenant la plume qui, par leurs

efforts réunis, amèneront probablement le quatrième suicide.

La chose devient alors une sorte de martingale, et si la grâce de Dieu ne s'en mêlait, il n'y aurait pas de raison pour que la race humaine ne finît comme les moutons de Panurge.

D'après ceci, le nombre des suicides dans un pays ne prouve pas du tout le nombre des malheureux, mais bien plutôt celui des oisifs, des bavards, des plumitifs. La pauvreté conduit rarement au dégoût de la vie, et parmi les gens qui se détruisent, fort peu sont dans le besoin. La perte du superflu cause bien plus de morts volontaires que celui du nécessaire, et les angoisses du préjugé bien plus que celles de la raison : cet homme ne se tuera pas parce qu'il a perdu son ami, sa femme, ses enfans, mais parce qu'il a compromis ce qu'il appelle son honneur.

L'impossibilité de satisfaire un goût, une passion, est encore une cause de suicide, mais moins fréquente que l'absence de toute passion ou de ce qu'on appelle le dégoût de la vie, disposition qui tient du physique et du moral, et qui échappe à la fois aux efforts du philosophe et du médecin. Les gens pris de ce mal se tuent sans cause réelle, ou plutôt tout est cause pour eux, tout leur apparaît sous un crêpe funèbre. Ce qui intéresse ou amuse les autres, les ennuie, les fatigue, les désole, semblables à ces malades qui trouvent un mauvais goût à tous les mets parce qu'ils ont eux-mêmes la bouche mauvaise. Ces hommes sont malades sans doute, mais ils le sont plus d'esprit que de corps; bref, ici comme toujours, ce sont moins les douleurs physiques qui poussent au suicide que les peines morales. On ne se tue pas parce qu'on a faim, on se tue parce qu'on craint de l'avoir.

L'animal, qui peut avoir la prévision du besoin, mais

non celle du malheur, ne peut jamais être aussi malheureux que l'homme, et ce qui le prouve, c'est qu'il ne souffre jamais au point de désirer la mort; il ne se tue pas, et de tous les êtres de la terre, l'homme est le seul capable de suicide.

On dira que c'est parce qu'il est le seul capable d'une comparaison entre la vie et la mort. — Non, l'homme se tue par crainte de la souffrance: il la redoute plus que la mort; et cependant, nous venons de le dire, il se tue rarement par suite de douleur physique, ce qui démontre encore combien les affections morales sont plus poignantes, plus vides d'espérance, plus difficiles à supporter.

Dans le suicide, c'est l'ame qui tue le corps; c'est le moral qui, d'intention comme de fait, brise le physique en nous désaffectionnant de la vie. Jamais le corps ne peut avoir un motif de se détruire, en supposant qu'il en ait la possibilité, car le corps ne sent rien par lui-même, puisqu'il ne vit que par la présence de l'ame. C'est dans l'ame que sont la cause et le moyen de destruction de ces corps. Prétendre qu'un corps peut se tuer, c'est comme si l'on disait qu'une pierre peut se briser par sa propre volonté.

L'homme qui se suicide est convaincu qu'il détruira son corps, mais non qu'il détruira son ame. Il se tue à tout hasard, il désire le néant, mais sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu et qu'il n'y a pas de néant.

Cependant, à mes yeux, le suicide n'est pas du courage; il ne pourrait être considéré comme tel ou comme acte de force et de vertu, qu'autant qu'il aurait pour but de procurer un grand bien à ses semblables ou de leur éviter un grand mal. Par exemple: un personnage royal sert de brandon aux discordes civiles, aux agitateurs de la patrie; il se tue pour arrêter l'effusion du

sang et ramener l'ordre et la paix. L'action est courageuse, mais est-elle licite? C'est au moins douteux.

Le suicide peut aussi être la conséquence d'un grand dévouement, d'un grand amour, d'une grande amitié. On se tue pour sauver quelqu'un qui nous est cher, on se tue parce qu'on ne peut supporter l'idée de le perdre ou la pensée du mal qui peut l'atteindre. Un père, pendant la révolution, marcha à l'échafaud pour son fils; c'était un suicide, mais il était noble et généreux.

En novembre 1835, le nommé Valet, fabricant de toiles à St.-Denis, s'affligeait beaucoup de voir son fils conscrit et de n'avoir aucun moyen de le faire remplacer. Il alla consulter un homme de loi sur les moyens d'exemption possibles, mais il n'en existait aucun qui le concernât. Alors, Valet s'enquit de l'exemption d'un fils aîné de femme veuve; après s'être assuré qu'elle était bien dans la loi, il retourna chez lui, traça un écrit qui exprimait le motif de sa mort, puis se brûla la cervelle.

Ces exemples de générosité, d'amitié, d'amour, sont si peu communs, qu'on ne saurait les faire entrer en ligne de compte. Le suicide est presque toujours égoïste; ce qui le prouve, c'est précisément la rareté des suicides qui ne sont pas la suite d'un mal qui nous soit purement personnel.

Je dirai plus: l'homme qui se tue sacrifie presque toujours autrui à lui-même, car cet homme a un père, ou une épouse, ou des enfans, ou des associés, ou des amis, ou des ouvriers, ou des domestiques, et pourtant il considère pour rien le tort ou le chagrin qu'il leur fait, et pour échapper à lui-même, il les livre à l'abandon, à la misère et à la douleur. Le suicide, je le répète, n'est donc pas plus un acte de vertu ou d'humanité qu'un acte de courage.

Le suicide peut même être la suite de la poltronnerie.

Il est des individus qui se tuent par peur de la mort: l'idée qu'elle va venir, qu'elle vient, qu'elle est proche, qu'ils ne peuvent lui échapper, leur est insupportable, et ils se précipitent dans le mal qu'ils redoutent. Ç'est le procédé de Gribouille.

Les moralistes, en repoussant avec raison le suicide, se sont demandé si l'homme qui, par des pratiques exagérées de dévotion, abrège la durée de sa vie et se condamne à une mort lente, doit être considéré comme suicide? Je résoudrai la question négativement: l'intention fait tout ici. Il est certain que tel religieux ou religieuse abrège sa vie, mais il l'est également qu'il n'a pas l'intention de l'abréger. C'est la règle de son ordre qui le tue, et non pas lui qui veut se tuer.

Si on le considérait comme suicidé, on pourrait, à plus juste titre, mettre dans cette catégorie l'ivrogne, le libertin et même la jeune fille si ardente à la danse et à tous les plaisirs. Mais ici encore on veut boire, danser, se réjouir, et non mourir.

Le suicide, contagieux dans son fait, l'est plus encore dans sa forme. Chaque époque a présenté une manière favorite de se détruire, et nous ne sommes pas au bout. On fera de nouvelles découvertes à cet égard, reposez-vous-en sur l'imagination des hommes de ce temps.

Au surplus, ceci n'est pas une simple présomption, et déjà nous sommes à l'œuvre. Qu'un individu se tue d'une manière bizarre, insolite, cruelle, atroce même, on est certain qu'il aura bientôt un imitateur. En 1835, un bourgeois de Paris se jette exprès sous la roue d'une voiture chargée de pierres qui traversait le faubourg St.-Denis. Quelques jours après, un autre en fait autant avec des circonstances absolument semblables. Etait-ce le besoin qui les y poussait? Non; l'un avait sur lui mille francs en billets de banque, et l'autre cinq à six

cents francs. Le premier inventa ce moyen, le second voulut en user.

Néanmoins, malgré les facilités que les chemins de fer offrent pour ce genre de mort, ce n'est pas celui qui a prévalu. Depuis dix ans, le charbon fait fureur, et quoique l'asphyxie soit une mort lente, douloureuse, terrible, ainsi que le disent tous ceux qui en sont revenus, hommes, femmes, enfans, tous en veulent essayer.

Que les curés refusent une sépulture honorable à ceux qui se suicident ou se font tuer en duel, c'est en quoi je les approuve, et je ferais certainement comme eux, non pas pour insulter aux morts qui probablement ne s'en soucient guère, mais pour apprendre aux vivans qu'ils ont manqué à la société et à la religion. Il est complètement déraisonnable de dire à une société, à une institution quelconque : « Je ne me soumets pas à vos prescriptions, et je veux que vous fassiez comme si je m'y étais soumis. » Moi, chrétien, irai-je dire à un Turc : « Je veux absolument être enterré à la Mecque, près du tombeau de Mahomet? » La question est positivement la même. Acceptons les clauses du contrat, ou si nous les rejetons, n'en réclamons pas le bénéfice.

Toutefois, je ne propose d'infliger ce stigmate au suicidé que lorsque son intention sera réfléchie et volontaire, car celui dont l'intelligence est fascinée et qui se tue dans un accès de fièvre chaude, ou bien dans un anéantissement moral tel qu'il n'a plus la conscience de ce qu'il fait, celui-là est un malade et non un coupable ; et ici surtout il ne faut point oublier cet axiome : *dans le doute, abstiens-toi.*

Si le suicide a ses singes, il a aussi ses spéculateurs ; c'est un moyen comme un autre de gagner sa vie. De rusés industriels, après avoir bien calculé la longueur de leur couteau et la puissance d'un contre-poison, ou

bien encore l'ouverture d'une fenêtre en regard d'un réchaud, se tuent pour n'en pas mourir.

Afin d'éviter des frais de couteau ou de braise, quelques-uns se jettent à l'eau à portée d'un bon nageur leur compère ou d'un bateau de sauvetage. Tout ceci, comme on le voit, n'est qu'un placement à intérêt ou un moyen d'apitoyer les bonnes ames.

En résumé, mes conclusions sont ici celles du proverbe *qu'un homme mort ne vaut pas un chien en vie;* dès-lors qu'il ne faut tuer personne, pas même soi, quelque peu qu'on vaille.

SUPERSTITION. L'histoire des superstitions humaines ferait le sujet d'une suite de volumes qui excèderait de beaucoup l'encyclopédie. Il n'est aucun peuple qui n'ait eu les siennes, peut-être aucun homme. Que le plus philosophe s'examine, et il en trouvera trace en lui-même.

Chaque pays a des superstitions qui lui sont propres, mais il en est qui sont de tous les pays; on les trouve chez les sauvages comme chez les peuples civilisés.

La voix de certains animaux, du chien qui hurle ou du hibou qui chante, est partout d'un fâcheux présage.

Partout aussi il est des heures, des jours, des nombres réputés malheureux. Chez nous, ce sont: le vendredi, le nombre treize, l'heure de minuit. Chez d'autres peuples, ce sont d'autres jours, d'autres heures, d'autres nombres. C'est qu'il n'est, sur la terre, aucun nombre, aucun jour, aucune heure qui n'ait vu des malheurs.

La croyance aux esprits et aux revenans est non moins générale; on n'a pas encore rencontré un peuple qui n'y crut pas ni un homme qui en ait vu, mais personne n'a besoin d'en voir pour y croire.

Les petits enfans sont superstitieux avant tout; ils croient au diable et aux esprits bien long-temps avant de croire en Dieu. Devenus hommes, Dieu n'est pour eux que le grand Croquemitaine; ils le prient pour qu'il ne leur fasse pas trop de mal ou pour qu'il les protège auprès du diable, avec lequel ils ne le croient pas aussi mal qu'on le prétend; c'est même le plus grand mérite qu'ils lui trouvent. Bref, c'est à la peur que sacrifient les trois quarts des dévots de toutes les religions, et si l'on analysait leur dévotion, c'est le diable seul qu'ils adorent.

Partout la superstition mine ainsi la religion, parce qu'elle en fait oublier le but, et qu'elle finit par en détruire l'esprit et nous faire perdre de vue jusqu'à Dieu lui-même.

La superstition n'est pas moins contraire à la morale et à l'humanité: le superstitieux est impitoyable, et pour son fétiche, il oublie père, mère, femme, enfans, ou il les lui sacrifie sans pitié.

Malgré les efforts de la religion et de la saine philosophie pour détruire la superstition, elle survit ou elle renaît sans cesse. C'est que si on la combat d'un côté, de l'autre on l'encourage. Les chefs des peuples ont cru y voir un moyen de gouvernement, et ce qui est pis, c'est que parmi les ministres de certains cultes, quelques-uns aussi y ont cru voir un moyen de religion. Les uns et les autres se sont trompés: un peuple superstitieux est en décadence, il tourne à la barbarie ou à la corruption, car la superstition s'allie très-souvent à l'immoralité: presque tous les grands criminels sont superstitieux.

En France, il y a moins de superstitions qu'autrefois, mais il y en a encore. La croyance aux sorts et aux sorciers y est fort répandue; on y croit à Paris comme ailleurs, et dans les hautes classes comme dans les dernières. J'y ai connu une pythonisse qui a fait fortune avec

quelques jeux de cartes. Toute friponne un peu intelligente qui entreprendra le même métier, s'enrichira comme elle.

Parmi ces sorciers de l'un et l'autre sexe, il en est de très-bonne foi et qui croient à leur propre pouvoir. Les bergers, dans nos pays, passent tous pour avoir des relations avec le diable, et ils sont fort redoutés.

J'ai souvent causé avec un vieux pâtre qui avait, à cet égard, une réputation bien établie, et possédait la clientèle de tout le voisinage, même la mienne, pour guérir et désensorceler les bêtes malades. Ce digne homme n'avait d'autre secret que quelques grimaces et force *Pater*, et toute sa pharmacie se composait d'eau bénite. C'était au total un sorcier fort inoffensif, mais il ne doutait pas de son savoir, et vous donnait ses prescriptions avec un sang-froid et une conviction imperturbables.

Je ne suis pas bien convaincu que la sybille millionnaire dont nous venons de parler n'ait pas fini par croire elle-même à ses prédictions, car de ce déluge de lieux communs que débitent les tireuses de cartes, il est impossible qu'une partie ne se réalise pas, et il suffit de quelques-uns de ces succès pour frapper l'imagination de la sorcière elle-même.

Il est une épreuve qu'on ne fait presque jamais subir à ces savans de l'avenir : c'est de les interroger sur le passé. S'ils peuvent vous dire de ce passé ce que vous seul savez, alors vous pourrez croire à leurs prédictions.

Je me souviens, dans ma jeunesse, d'avoir fait cette petite niche à l'une de ces prophétesses qui voulut éluder la question; mais je tins bon, et elle finit par ajourner à un autre jour son oracle rétrospectif. J'en savais assez, et je n'ai pas été chercher la réponse. C'est ainsi qu'on se guérirait soi-même de bien des superstitions, si l'on voulait aller au fond des choses.

L'esprit superstitieux est plus nuisible à la religion

que l'impiété même. Arrêtant partout l'essor de la raison, il a fait rétrograder l'humanité et couvert la terre de bûchers et d'échafauds. C'est lui qui a inventé les sacrifices humains et qui les maintient encore chez une partie des peuples de la terre. Le devoir de l'homme religieux comme de l'homme politique, est donc de le combattre partout.

SUSCEPTIBILITÉ. « Il n'est personne moins susceptible que moi, » vous dira l'homme susceptible; c'est l'ivrogne qui vous jure qu'il ne boit jamais.

Mais l'ivrogne ment quand il vous le dit.

Le susceptible ne ment pas, il ne croit pas l'être; il se croit même le plus patient des hommes. Toute proportion gardée, peut-être l'est-il. Il voit tout à la loupe, et nul ne peut remuer un doigt qu'il ne croie qu'il lui montre le poing.

L'homme susceptible mettra femme, enfans, fortune, honneur, probité, conscience, après son amour-propre. Et quel amour-propre! l'amour des coups de chapeau, car l'homme susceptible ne l'est pas dans les occasions graves. Il vous en voudra à la mort pour une politesse oubliée, et vous pardonnera un coup d'épée.

La susceptibilité arrête bien des gens dans leur carrière, même ceux qui auraient pu aller le plus loin. C'est une impasse où ils restent, s'engluant dans leur morgue ou leur bouderie. Ne pardonnant pas les torts qu'on leur fait, ils ne pardonnent pas plus ceux qu'on peut leur faire; ils en voient où nul n'en voit. Tout chemin est, pour eux, semé de ronces et d'épines; aussi restent-ils accrochés où chacun voyage librement. Fâcheux en affaires, ils y sont toujours dupes, parce qu'ils sacrifient leurs intérêts, ceux de leur famille, ceux de l'État

dont ils sont les mandataires, à une formalité, à une phrase, à un mot.

La vie de l'homme susceptible est toujours maussade, parce que bientôt il s'isole de tout le monde. Il n'est ni un cercle, ni un club, ni une société dont il puisse longtemps être : il ne voit que des indifférens, des critiques ou des ennemis.

Les hommes de très-petite taille sont, plus que les autres, disposés à la susceptibilité ; ils croient toujours qu'on leur parle de haut en bas, peut-être parce qu'ils vous parlent eux-mêmes de bas en haut.

J'en ai connu un de cet acabit qui, un jour, chercha querelle à son camarade, officier comme lui, qui lui avait demandé : « Comment se porte votre papa ? — Qu'appelez-vous mon papa, lui dit-il furieux ; me prenez-vous pour un enfant ? » Et il lui demanda raison de l'insulte que, selon lui, il avait voulu lui faire.

En administration, la susceptibilité est plus commune parmi les subordonnés que chez leur chef. Le chef, s'il se croit blessé, s'explique immédiatement ; il chapitre son subordonné et il satisfait son humeur. Mais le subordonné susceptible garde sa rancune qui grossit dans l'ombre et se fortifie de toutes les bribes qu'elle ramasse. C'est ainsi qu'elle pourra dégénérer en une belle et bonne haine qui durera autant que la vie.

La susceptibilité, chez la femme, est facilement éveillée, mais facilement aussi elle s'appaise. La femme se blesse et se guérit toute seule ; l'homme est plus tenace dans son humeur.

Chez certains peuples, la susceptibilité est nationale. Tout Corse est susceptible, et les neuf dixièmes des crimes qu'il commet naissent de cette disposition. Il semble que l'air de son île y contribue. Dépaysez-le, il est susceptible encore, mais il l'est moins.

Chez lui, il vous donnera un coup de couteau pour l'omission d'un coup de chapeau; et s'il vous manque, il lèguera sa vengeance à son fils.

On a vu des hommes de génie d'une susceptibilité extrême. J.-J. Rousseau la poussa jusqu'à la démence; mais le génie et la folie se touchent.

On en pourrait citer d'autres qui, pour une misérable querelle d'amour-propre, ont sacrifié leur vie et leur talent. Tel a écrit dix mauvais volumes pour défendre une mauvaise page.

Les chanteurs, les artistes et comédiens, qui devraient être faits aux avanies, car il n'en est aucun que les sifflets épargnent, sont très-susceptibles entr'eux. Ils ne pardonnent pas un mot, une allusion qui mette en doute leur talent, leur esprit ou leur mémoire. Quelques-uns y ajoutent leur moralité et leur conduite. Il est bien entendu que c'est lorsqu'ils n'ont ni l'une ni l'autre.

La susceptibilité, bien qu'elle semble être la conséquence de quelque position ou de certain métier, est rarement acquise; c'est un vice inné, et le nombre des petits enfans susceptibles est très-grand. Chez beaucoup, ce défaut s'affaiblit par le contact des autres enfans. Mais si l'enfant susceptible est un fils unique élevé au logis, gare à lui: sa susceptibilité s'accroîtra des égards qu'on lui montre, des caprices qu'on lui passe, et il pourra quelque jour en payer la façon.

Voyez: *Haine*, *rancune*.





TAILLEUR. Un tailleur avait répandu un prospectus qui débutait ainsi : « Avis à ceux qui font usage de vêtemens. » On s'est moqué de lui ; on a eu tort, cet honnête industriel s'adressait non pas seulement à son quartier ou à sa ville, mais *urbi et orbi*. Il avait lu les voyages de Robinson Crusoé, et savait que l'usage des vêtemens n'est pas universel.

Au fait, pourquoi les hommes ont-ils besoin de se vêtir et n'ont-ils ni écaille, ni plumes, ni fourrures, comme tous les autres animaux?

Cette nudité n'indique-t-elle pas une création manquée ou une espèce dégénérée? Figurez-vous un oiseau sans plumes, un quadrupède sans poil, bref, un chien sans peau : l'agréable bête que cela ferait! Nous avons beau

vanter notre lin d'Egypte, notre laine d'Espagne, notre duvet de Cachemire, nos foulards de l'Inde, nos draps de Sedan et d'Elbœuf, et l'excellence de nos tailleurs, une bonne fourrure tenant à la chair nous serait à la fois plus commode et plus belle que l'habit le mieux coupé.

Si nous ajoutons à la gêne et au disgrâcieux de nos vêtemens les infirmités auxquelles leur poids ou leur légèreté nous expose, le temps qu'il faut perdre à les mettre et à les ôter, les dépenses continuelles dans lesquelles ils nous jettent, dépenses qui excèdent, pour bien des gens, celles de leur nourriture et de leur logis, et qui deviennent ainsi la cause principale de la misère du peuple et de sa démoralisation, nous reconnaîtrons que le refus, que nous a fait la nature, d'un cuir imperméable, bien tanné, bien moufflu, ou bien emplumé, ou à défaut d'une bonne carapace de tortue ou d'une coquille de limaçon, est un tort véritable et la preuve que nous sommes des êtres bâtards et mal bâtis.

Quoiqu'il en soit, puisque nos habits sont un mal nécessaire, il faut bien supporter ceux qui les font, car le mal serait pis si personne n'en voulait faire.

J'ai toujours aimé le noble orgueil de ce tailleur parisien qui demandait cent-trente francs d'un habit à un provincial. Celui-ci, trouvant le prix élevé, offrit de fournir le drap. Le tailleur accepta, fit l'habit, et envoya un mémoire montant à cent-trente francs. La pratique s'en étonna. Il répondit qu'il ne faisait payer que son talent et donnait toujours le drap par-dessus le marché.

Le tailleur parisien, s'il a la vogue, se considère moins comme un ouvrier que comme un artiste. Le plus modeste s'abaisse jusqu'à s'intituler négociant. Le fait est que c'est, à Paris, un négoce des plus importans; il occupe vingt mille ouvriers, fait vivre soixante mille personnes, et jette dans la consommation quarante mil-

lions. Un établissement de maître tailleur s'y vend jusqu'à trois cent mille francs. Le gain, sur un habit, est de trente-trois pour cent, terme moyen.

Il y a des tailleurs renommés seulement pour une spécialité : l'un fait bien les habits, l'autre les redingotes, celui-ci les pantalons, celui-là les gilets; tel autre ne fera bien que les guêtres. Un fashionable doit ainsi avoir trois tailleurs.

Les tailleurs passent pour être voleurs, c'est chose possible ; mais ils pourraient également passer pour volés, car le nombre de gens qui ne les paient pas est certainement aussi grand que ceux qui les paient. C'est peut-être parce que les tailleurs sont réputés fripons, que tant de gens n'hésitent pas à les friponner.

Notre costume, en France, a été long-temps laid et incommode. Il est encore laid aujourd'hui, il l'est même plus que jamais; mais quant à la commodité, il a gagné quelque chose. Si nous ne pouvons pas tourner le cou à cause de la cravate, du moins nous pouvons ployer le genou, ce qui n'était pas facile lorsqu'on portait la culotte serrée. Notre pantalon est ignoble, mais il est bon l'été contre les mouches, et l'hiver contre les rhumes.

Ceci me rappelle ce mot d'un de nos rois. Lorsque François Ier était prisonnier en Espagne, des Espagnols qui le visitaient ne se découvrant pas devant lui, il leur dit : « Messieurs, gardez vos chapeaux, je garde mon haut-de-chausse; nous pourrions nous enrhumer, vous et moi. »

Depuis long-temps, les tailleurs parisiens sont marchands drapiers, et l'on a vu ce qu'il pouvait en coûter à se servir de leurs ciseaux. Ce n'est guère que dans les provinces éloignées et dans les villes de troisième et quatrième ordre, que le tailleur consent encore à faire un habit avec le drap qu'on lui fournit; il se borne à vous

assurer qu'il est détestable et que le marchand vous a surfait de moitié.

Il est une classe de tailleurs plus accommodante encore, c'est le couturier ou tailleur villageois, qui se transporte chez la pratique devant laquelle il coupe le drap et établit le vêtement. De ce modeste industriel à son superbe confrère de Paris, la distance est grande.

J'ai connu un honnête Gascon qui ne donnait jamais un habit à confectionner avant d'avoir mis dans une balance le drap, la doublure, le fil, les boutons; puis les pesant devant l'artiste, il lui disait: « Il faut que vous me rapportiez le même poids. »

Quand le tailleur n'est pas trop fier ou trop pénétré de son importance, il est assez ordinairement facétieux; il aime à conter si on l'écoute, ou à chanter si on ne l'écoute pas. Il faut dire qu'il chante presque toujours faux et sans mesure, mais ce n'est pas cette mesure-là qui intéresse le plus ses pratiques.

Le raccommodage, si estimé du tailleur de village et le plus clair de son revenu, est presqu'inconnu à Paris et même dans nos villes de second ordre: un tailleur en vogue s'y croirait déshonoré si un habit supporté était aperçu sur son établi. Aussi, que la couture du vôtre se lâche, que le collet se froisse, qu'un parement se fripe ou se déchire, il y est à peu près impossible d'obtenir qu'il y mette la main. S'il y consent, c'est sous le plus stricte incognito, au plus profond de son arrière-magasin, et parce que votre mémoire n'étant pas encore soldé, il craint de se brouiller avec vous.

Je ne saurais dire combien cette antipathie des tailleurs citadins pour l'habit porté et l'horreur que leur inspire ce qu'ils appellent la friperie, même quand l'habit n'aurait pas huit jours, deviennent une gêne et une entrave lorsque vous êtes à Paris; et si la Providence n'y avait

pas mis à la portée de tout le monde la race utile des portiers et des concierges sachant, soit par eux-mêmes, soit par mesdames leurs épouses, manier plus ou moins l'aiguille et le ciseau, il vous faudrait bien souvent, comme un simple étudiant, recoudre vous-même vos boutons et refaire vos coutures.

De cette haine des tailleurs pour les raccommodages, il ne faudrait pas induire qu'on ne sache pas raccommoder les habits à Paris et les remettre à neuf. Non, le commerce du vieux y est des plus florissans : les piliers des halles et le Palais-Royal lui-même en font foi. L'art de restaurer la défroque y est porté à une perfection que nous envie l'Europe, qui d'ailleurs en profite. Non-seulement on approprie à Paris un habit graisseux et maculé et on lui rend son lustre, mais quelque râpé qu'il soit, on lui rend son poil, et la métamorphose est si complète qu'on est tenté de croire à un miracle.

Malheureusement, le miracle dure peu, et ce tissu tout fantastique a justement la solidité du voile d'Arachné. Gare donc aux accrocs, et ne passez pas trop vite votre manche, de peur que votre main ne sorte par le coude.

Aussi, l'élégant de bas étage qui s'approvisionne à ce bon marché a-t-il souvent besoin d'y retourner ; et de vieux habits en vieux habits, il se trouve, avant la fin de l'année, avoir plus dépensé que le gros capitaliste qui ne porte que des habits de cent-trente francs, car il faut rendre cette justice à nos tailleurs à la mode, ils ne livrent que du bon.

A quoi sert ici la bonne qualité, dira-t-on ; use-t-on jamais un habit ? — Non, sans doute, on ne lui demande que de faire sa saison. Mais si votre domestique qui en hérite n'en exige pas davantage, c'est-à-dire une autre

saison, le pauvre diable à qui le dit laquais le vend ou le donne en exigera bien autre chose, et celui qui lui succèdera, plus encore. De même que le cheval de luxe, l'habit de drap fin suit tous les degrés rétrogrades de l'échelle sociale : du maître passé au valet, et de celui-ci à l'artisan, il a d'autant plus de fatigue à subir qu'il lui reste moins de force pour la supporter.

C'est ainsi que d'habit il devient frac, puis veste, et enfin gilet-rond. Dans cet état, c'est le manœuvre qui le porte, jusqu'à ce qu'il le jette au mendiant qui, lui-même, s'en pare tant qu'il en reste une loque qui peut-être encore, squelette de veste, ira faire un gilet à son petit dernier.

C'est seulement en quittant le dos du moutard qu'il s'achemine vers le fumier. Mais avant que d'arriver à ce terme des vanités humaines, que de choses n'a-t-il pas vu ! Que d'orgueil, que de misères n'a-t-il pas couvert ! Que d'orgies, que de vices, que de crimes auront passé devant lui ! Un habit ayant suivi la carrière ordinaire et qui n'aurait senti battre que des cœurs innocens, pourrait, de notre temps, être mis sous verre comme la plus rare et la plus belle des reliques, et le tailleur qui l'aurait fait mériterait d'avoir une statue. Mais, hélas ! un tel habit n'existe pas en ce monde, et s'il faut le chercher, c'est dans le ciel et sur le dos des anges et des chérubins.

Ce n'est pourtant point dans cette classe de prédestinés que les tailleurs de hauts lieux ont choisi leur patron : les anges portent des jupes, les chérubins s'en tiennent au costume des amours ; et l'aiguille du tailleur aurait ici fort peu d'ouvrage à faire. C'est donc du bienheureux saint Martin, qui a toujours passé pour un saint bien couvert et ennemi des guenilles, dont ils ont fait élection.

Honorons-le donc, et n'oublions pas que l'hommage

qui lui agrée le plus et le plus sûr moyen de nous le rendre propice, c'est d'acquitter exactement, et sans y rien rabattre, le mémoire de notre tailleur.

TALENT. Le premier de tous est de savoir persuader aux gens qu'on en a.

C'est aussi celui qu'aujourd'hui l'on cherche le plus généralement à acquérir; et l'on a raison, car une fois acquis, il nous pousse dans les arts et les sciences, dans la politique et les lettres, et nous vaut à la fois richesse et renommée.

Quand certains grands talens contemporains ne seront plus là pour démontrer leur mérite, je ne sais pas ce qu'il en adviendra, car il sera assez difficile à d'autres de faire cette démonstration.

Et pourtant l'on voit de ces gens trônant au pinacle. On les nomme grands citoyens, grands artistes, grands orateurs, grands administrateurs, grands politiques, grands hommes même.

Ceci n'est pas un des moindres mystères de notre époque, mystère que nos descendans essaieront d'éclaircir, mais il est déjà si peu clair pour nous, que je doute qu'ils réussissent. Ce que je puis seulement y comprendre, c'est que l'homme qui n'a pas de talent, mais qui sait faire comme s'il en avait ou dire sans cesse qu'il en a, aura cent fois plus de chance de le faire croire que celui qui, avec un mérite réel et des œuvres qui le prouvent, n'a personne pour les prôner ou ne sait pas se prôner lui-même.

Ainsi, bonnes gens qui demandez quelle science vous donnerez à votre fils, donnez-lui celle de faire croire au talent qu'il n'a pas : cela vaut mieux cent fois que le mérite auquel personne ne croit.

TAXE SUR LES CHIENS. Depuis vingt ans, voilà dix fois au moins que je vois reparaître aux chambres législatives ou dans les conseils généraux, la proposition d'établir une taxe sur les chiens. Cette proposition est toujours motivée sur des causes graves et parfaitement rationnelles.

« Il y a sans doute des chiens utiles, dit la proposition, mais il y en a aussi qui ne le sont pas. On en peut même citer qui sont parfaitement nuisibles. »

Les chiens utiles sont les chiens de berger, les chiens de garde et quelques chiens de chasse. Mais à quoi bon ces roquets qui, embusqués sur leur porte, n'ont d'autre occupation que d'aboyer à la lune, courir après les chevaux, se ruer sur les passans et leur implanter les dents dans les mollets quand ils en ont et qu'ils croient pouvoix le faire impunément?

A quoi servent ces énormes dogues que leurs maîtres, aussi grossiers qu'eux, n'aiment que parce qu'ils étranglent proprement un animal inoffensif et un homme au besoin?

A quoi servent les chiens de chasse qui ne chassent pas ou qui, par leur manière de chasser, font plus de tort à un champ en une heure que tous les animaux nuisibles de la commune n'en feraient en un an?

A quoi servent ces chiens flâneurs qui infestent nos villes dont ils battent continuellement les rues, ne rentrant chez leur maître qu'aux heures de repas et profitant de toutes les portes ouvertes pour aller prendre leur dessert chez autrui?

A quoi servent enfin les chiens enragés qui, annuellement, causent de si terribles accidens?

Tout ceci saute aux yeux, et ce qui n'y saute pas moins, c'est que les douze à quinze millions de francs que coûtent annuellement à nourrir les trois à quatre millions de chiens qui pullulent en France pourraient

être mieux employés, ne fussent qu'à rétablir les tours des hospices et à prévenir les trop nombreux infanticides connus ou inconnus qu'amène leur suppression.

Lorsque tout le monde, sauf celui qui aime mieux les chiens que les enfans, est d'accord sur l'excès de la population canine, et qu'il est si facile de la réduire par une mesure productive pour l'Etat, pourquoi ces animaux, plus heureux que les hommes, n'ont-ils pas aussi leur cote personnelle?

— Pourquoi? Je vais vous le dire :

Si la proposition de l'impôt est prise en considération, on nomme une commission : or, il y a dix à parier contre un que la commission prendra des conclusions contraires à la proposition, ou ce qui revient au même, l'amendera de manière à la rendre inadmissible.

— Par quelle raison agira-t-elle ainsi?

— Par une raison fort simple. De quels élémens se compose une commission? Elle se compose, comme la chambre elle-même, de propriétaires, d'industriels, de cultivateurs, de militaires, d'avocats. Or, le propriétaire a une meute ou au moins un chien couchant, l'industriel en a un autre pour garder la nuit l'entrée de sa fabrique, le cultivateur à ses bergers qui ont les leurs, le militaire a son caniche, l'avocat a son petit toutou qui fait les délices de madame. Comme pas un ne veut se défaire de ces bêtes nécessaires ou chéries, pas un ne manque de calculer que c'est fort désagréable de payer, ne fût-ce que trois francs par an, pour un chien qui souvent n'en vaut pas la moitié.

La chambre dans laquelle, sur sept cent-cinquante membres, il y en a sept cents qui ont par tête un chien au moins, a justement fait la même réflexion. Tout le monde étant d'accord pour dire *non*, l'impôt sur les chiens est encore une fois à vau-l'eau.

Nous n'avons donc de chance de voir la question impartialement examinée que le jour où, par un hasard rare, il se trouvera une commission, puis une chambre dont la majorité n'ait de chiens d'aucune espèce.

Peut-être regarderez-vous comme exceptionnelles les raisons qui font ainsi tourner à néant les propositions relatives à l'imposition des chiens. Non, des prétextes équivalens ou plus futiles encore font avorter les neuf dixièmes des bonnes lois, ou les traduisent en amendemens qui les rendent inutiles, dangereuses ou impossibles.

A toute proposition d'une loi nouvelle, un représentant, par cela même qu'il est homme, fait d'abord ce retour sur lui-même: « Qu'est-ce que j'y gagnerai? » ou s'il a l'esprit large: « Qu'y gagneront mon parti, mon département, ma ville, ma rue? » Quant à l'humanité, la raison, la religion, la morale ou l'ensemble des choses, il n'en est pas question; notre élu n'y songe même pas, ou s'il y songe, il ne s'en soucie guère.

Tel est l'esprit du siècle: tout pour soi, rien pour personne; rien pour la patrie surtout. L'on est pour Henri V, pour le comte de Paris ou pour Napoléon, mais pour son pays: « Que gagnerai-je à sa prospérité? Le pays me donnera-t-il un ministère, une préfecture, une recette générale, un cordon, une fortune? Il y aura moins de malheureux, c'est vrai; mais que m'importent les malheureux! Je ne le suis pas et je leur fais l'aumône. Le pays est toujours ingrat; tandis que d'un roi ou d'un empereur de ma façon, je tirerai peut-être quelque chose, sinon pour moi qui n'ai besoin de rien, du moins pour mes parens et mes amis.

» D'ailleurs, que me diraient mes électeurs, si je leur parlais de mon amour pour le pays, si je ne leur prouvais pas que j'ai agi pour eux et pour eux seuls? Ah! ah! ils m'arrangeraient d'une belle manière. — Est-ce

que nous vous avons envoyé là, diraient-ils, pour défendre la Seine, le Rhône, le Rhin ou la Gironde? nous vous avons envoyé pour soutenir notre arrondissement, obtenir une route pour la commune, un clocher pour notre village et des emplois pour nos enfans; bref, vous êtes là pour faire nos affaires et non celles des autres; et si vous recommencez à vous faire ainsi l'avocat de tout le monde, à nous parler patrie et intérêt général, à l'avenir nous ne vous donnerons pas, et pour cause, une seule de nos voix. »

Ainsi sont les électeurs en 1851, ainsi sont les élus. Est-ce sans exception? Non, vous pouvez dire hardiment qu'il y en a quatre-vingt-dix pour cent.

Allez donc faire marcher une république avec de tels élémens; vous n'avez pas même fait marcher une monarchie constitutionnelle. Et là-dessus, j'en reviens à mon dire: il faut mettre un impôt sur les chiens.

TEMPS, DURÉE. Le temps, c'est le mouvement.

Qu'une chose, qu'un être restent immobiles, et le temps n'est pas pour eux.

Quand il s'agit des individus, par mouvement j'entends la pensée et les actes qui en résultent.

La vie ne peut donc ni croître ni décroître tant qu'elle est sans action. Le temps et la durée ne commencent, pour les êtres comme pour les choses, qu'avec le mouvement.

La destruction d'une chose inerte, d'un monument, d'une œuvre, d'une création quelconque, n'est que la séparation de ses parties, soit par suite d'un choc et d'une volonté, soit par une fermentation et une décomposition naturelle. Mais quelle que soit cette chose, sa fin, comme son commencement, n'est que son changement

de forme ou sa modification : or, ce changement, ce choc, cette fermentation ne peuvent avoir lieu que par le mouvement. Si le mouvement était impossible, elle resterait toujours dans le même état : rien en elle n'aurait donc ni commencé ni fini.

L'ame a toujours existé, mais elle ne commence à compter le temps, ou le temps ne commence pour elle que lorsqu'elle se met en mouvement et qu'elle s'en rend compte, c'est-à-dire lorsqu'elle pense.

La pensée, c'est le mouvement de l'ame.

Le temps cesse pour elle lorsque ce mouvement intellectuel s'arrête. Le temps recommence quand le mouvement recommence ; et toujours ainsi.

Le temps, la durée, ou ce que nous appelons temps et durée, n'est véritablement que la croissance ou la décroissance des choses, c'est-à-dire leur mouvement et les inégalités de ce mouvement, car un mouvement qui serait toujours égal et sans terme de comparaison ne serait pas encore le temps et ne marquerait rien.

En réalité, il n'y a pas de temps ; et cette expression : *le temps qui passe*, est inexacte. Ce n'est pas le temps qui passe, c'est la chose sur laquelle notre attention se fixe qui éprouve une variation, un mouvement, une modification ; ou bien si ce n'est pas elle, c'est nous ou notre pensée.

Si vous admettez ceci, comment admettre qu'une chose commence ou qu'elle finit, ou que le temps ait une action sur elle ?

Une chose commence à se mouvoir, c'est-à-dire à croître ou à décroître ou à marcher, mais elle ne commence pas à *être*, parce qu'elle est toujours composée de parties *qui sont*.

Par cela même elle peut finir dans son action ou dans la combinaison de ses parties, mais elle ne peut finir

dans l'existence de ces parties; et ceci par la raison que ce qui *est, a été*, non peut-être ce qu'il est, mais certainement quelque chose.

Quant à l'action du temps sur les choses, c'est encore une erreur; à moins qu'on n'entende par temps les saisons, les élémens. Alors, c'est l'effet d'une chose sur une autre chose, d'un corps sur un autre corps. Mais la durée, prise en elle-même, ne peut rien, parce qu'encore une fois, la durée n'est qu'une figure, qu'un mot, et que si vous isolez ce mot de l'action, il tombe à zéro. Or, une chose sur laquelle rien n'agit ni intérieurement ni extérieurement sera, dans mille siècles, ce qu'elle a été aujourd'hui, sans que sa durée lui ait fait subir de changement ni qu'elle ait pu servir à constater quoi que ce soit.

Une colonne de fumée s'échappe d'une cheminée, elle monte lentement vers le ciel: si vous calculez, par son mouvement, l'espace qu'elle parcourt, vous avez une idée de la durée. Ici, ce que vous appelez le temps, c'est la mesure ou le calcul de la distance. Que cette colonne de fumée devienne tout-à-coup immobile, qu'elle ne puisse ni monter ni descendre, qu'elle reste pour l'éternité dans la même situation, elle pourra vous servir encore à apprécier l'étendue; mais quant au temps ou la durée, elle ne le pourra pas. Pourquoi? C'est que la durée n'est pas, et que c'est le mouvement que nous prenons pour elle.

Je sais que, rétorquant l'argument, on peut dire: *la durée est*, et elle ne paraît cesser que lorsqu'une chose se modifie ou que son mouvemement s'arrête. Mais cette objection n'est qu'une démonstration de plus, puisque la conséquence est la même.

Que sont donc la naissance et la mort? Qu'est-ce aussi que cet intervalle qu'on appelle la vie?

La naissance est le premier pas visible d'un mouvement qui recommence, mouvement qui ne fait pas la durée, mais qui la marque par les modifications de ce mouvement même.

Croire que cette naissance ou cette première phase d'un mouvement soit le principe de l'être, est une erreur. Ce mouvement aurait-il lieu si son principe ou sa cause n'existait pas?

Quand il s'arrête ou quand nous cessons de le voir fonctionner, nous disons: « Il n'y a plus d'être, la vie ou le principe du mouvement est anéanti, l'individu est mort. »

Ceci est encore inexact. Le mouvement n'est plus visible sans doute, peut-être même est-il suspendu, mais sa cause, mais son principe subsistent; et il ne s'agit plus que de la simultanéité de quelques circonstances pour qu'il réagisse, pour que la vie, qui jamais n'a pu être qu'assoupie, reprenne son mouvement, et que le temps recommence à marquer pour elle.

Nous avons expliqué ailleurs pourquoi cette vie n'était pas un élément collectif et comment elle ne variait ni ne pouvait varier dans son individualité. Cette individualité, qui est la vie même, peut donc sommeiller, peut donc varier indéfiniment dans sa puissance, c'est-à-dire affecter successivement toutes les formes et tous les degrés de l'intelligence, mais elle ne peut pas plus cesser qu'elle n'a commencé.

Ce qui commence en elle, comme ce qui cesse, c'est chacune de ces formes, de ces positions, de ces modifications.

Remarquez que c'est précisément cette diversité de situation, leur changement, leur inégalité et leur contraste, qui font la vie, l'âge, la durée. Admettez que l'ame reste invariablement dans la même position, l'ame n'est plus

qu'un principe inerte; elle a la faculté de vivre, mais en réalité elle ne vit pas.

Que cette position ne varie que d'un à deux comme le balancier d'une pendule, si l'ame n'est plus complètement inerte, cette vie toute mécanique diffère peu de cette inertie.

Etendez à cent, à mille ces variations possibles ou ces changemens de mouvement, la vie encore se trouve réduite à peu de chose.

Il faut, pour que la vie soit dans toute sa plénitude, que l'ame puisse éternellement et indéfiniment changer de région, de globe, d'élément, de forme, de sens, de pensées, de tout enfin, sauf d'individualité.

C'est le plus ou moins de pensées possibles dans chacune de ces situations, qui fait ainsi chacune des formes représentant l'état progressif ou décroissant de l'individu.

Dès-lors, c'est le plus ou moins d'abondance et de développement de ces pensées qui établit la différence des animaux aux hommes, et de ceux-ci aux êtres supérieurs, aux créatures extrà-terrestres.

Dans ce mouvement éternel, en présence de toutes ces transformations qui ont l'éternité et l'espace pour carrière et qui jamais ne cesseront, parce que dès l'instant que la faculté du mouvement serait détruite l'ame ne serait plus, que sont les jours, les mois, les années, les siècles, les millions de siècles? Chaque dernier instant n'est-il pas, pour l'individu, comme le premier? La différence de chacun de ces instans peut-elle être autre que celle qu'il y met, c'est-à-dire celle des actions qu'il commet ou des sensations qu'il éprouve? Si son corps paraît se briser, si la dissolution l'atteint, c'est que ce corps est fait d'élémens divers et qu'aucune union d'élémens n'est éternelle, parce qu'ici encore l'éternité serait

l'immobilité pour la matière, et la mort ou le sommeil pour l'esprit.

Sans doute il est des parties de l'espace où l'immobilité des élémens existe; mais si l'ame y est, elle y sommeille, et ce sommeil ne cesse que lorsque l'inertie de la matière cesse.

Dans ces régions où tout est immobile, il n'y a pas de temps ou de durée, puisqu'on ne peut rien mesurer. N'est-ce pas sur la mobilité des astres, sur le calcul de leur mouvement, que nous mesurons le temps? Or, supposez que tout-à-coup les astres deviennent fixes, que la terre soit immobile, que les vents se taisent, que la mer n'ait plus de reflux ni les rivières de cours, bref, que sur la terre comme dans le ciel rien ne bouge, la vie nécessairement s'arrêterait aussi. Mais ne s'arrêtât-elle pas, quel moyen resterait-il d'en marquer la mesure ou ce que vous appelez le temps?

Entouré de cette immuabilité, de cette impossibilité de déplacer ou modifier la moindre partie des élémens, quelle action resterait praticable à l'être? Et sans possibilité d'action, où serait celle de la pensée? A quoi en pourrait servir la faculté?

La vie, ou si vous aimez mieux, l'action de l'ame, est donc non-seulement dans la faculté du mouvement et la possibilité de communiquer ce mouvement aux corps inertes, mais aussi dans cette marche incessante que le grand organisateur des choses, Dieu, a imprimée à la matière.

Cette intervention directe de la Divinité était ici indispensable, car si les causes générales étaient soumises aux caprices des créatures, si les lois organiques de l'univers n'étaient pas dans la main d'un seul, il en résulterait la confusion, le chaos, et dès-lors encore l'impossibilité de l'œuvre, car aucun calcul, aucun plan n'est exécutable là où il n'y a rien de fixe ou d'arrêté;

et dans un tel monde aussi l'on ne pourrait mesurer ni le temps ni la durée.

Pour rendre l'action de la vie applicable ou du moins rationnelle, il faut donc la possibilité d'un double mouvement : le mouvement de l'ensemble ou la marche régulière des mondes et des élémens, et le mouvement de la vie, passible des effets de l'ensemble, en ayant la conscience et la sensation.

On comprend, d'ailleurs, que cette influence de l'ensemble ne saurait être absolue dans ses conséquences. Que l'être soit invinciblement emporté par le mouvement général, que sa volonté ne puisse rien, qu'en résulterait-il? Il y aurait un ensemble, mais il n'y aurait plus d'être, ou il n'y aurait que des êtres inertes qui ne différeraient point de la matière.

Que l'élément au contraire, et son mouvement, soient complètement annulés et pour jamais arrêtés ou modifiés par l'individu, il y aura entrave pour tous les autres, et, comme nous venons de le dire, chaos, désordre, impuissance ou immobilité.

La liberté de l'être n'est donc pas moins nécessaire à la marche des choses ou au développement de la vie, que la stabilité des lois qui régissent ces élémens, lois que le grand régulateur des choses peut modifier, mais qu'il ne modifie ordinairement qu'à la longue.

Cependant cette régularité de la matière et de ses accidens n'est pas universelle : s'il est des parties de l'espace où tout est immobile, il en est d'autres où rien ne l'est et où la matière est dans une ébullition continuelle. Dans le premier cas, l'ame est inerte ; dans le second, elle est dans une agitation convulsive qui équivaut à l'inertie, parce qu'elle ne peut rien constituer, rien maintenir, rien élaborer. Si l'enfer matériel est quelque part, évidemment c'est là.

Mais tout désordre est anormal; il n'est donc pas de désordre éternel, et cette lutte des élémens, cet état convulsif de la vie n'est que momentané. Sous la main de Dieu, Dieu éternellement créateur, ce n'est encore qu'un moyen d'action, de perfectionnement et de croissance, sinon l'ame fuirait ces régions maudites: n'a-t-elle pas l'immensité devant elle et la volonté du bien-être? Si elle y est retenue, si sa liberté est entravée pour un temps, c'est par suite de cette liberté même et du mauvais usage qu'elle en fait, c'est par l'aberration de sa volonté, c'est enfin que pour continuer sa marche ascendante, une expiation était nécessaire.

Peut-être est-il aussi des points de l'espace où Dieu a laissé à l'être une puissance absolue sur l'élément dont il peut, à son gré, suspendre et modifier l'action. Mais dans ces régions, chaque être est solitaire, ou bien la volonté de chacun est uniforme.

Mais ceci encore ne changera rien au fond de la question, et là comme partout, nous appellerons le temps, le mouvement des choses et des êtres, ou bien encore l'action de ce mouvement sur les êtres et les choses; et nous ajouterons : si le mouvement et son action ont un commencement et une fin, les êtres sur lesquels ils agissent n'en ont pas. Ils peuvent mille et mille fois changer de forme et de position, ou bien sommeiller indéfiniment, mais ils ne finiront pas plus qu'ils n'ont commencé.

Quant aux choses, elles se modifient, parce que les élémens s'en séparent, par suite de cette loi de la nature qui ramène toujours les parties de la substance vers la masse de cette même substance, ou bien encore par suite de cette fermentation souvent insensible pour nous, mais qui n'en existe pas moins et qui constitue le mouvement éternel de la matière.

Les êtres se modifient de deux manières :

1° Dans leur forme qui, composée d'élémens, suit la loi commune des œuvres matérielles dont les parties, après une union plus ou moins longue, se séparent et tombent.

2° Dans l'esprit qui croît ou décroît par l'usage ou l'application de la volonté, croissance ou décroissance dont la forme nous présente toutes les phases.

Mais cette modification de la forme ou de l'esprit n'atteint jamais le principe de l'individualité. Contre cette individualité, le temps, l'espace, la matière ne peuvent rien. Elle a été, elle est, elle sera, et l'être, quoiqu'il fasse ou quoiqu'il arrive, dans quelque globe ou dans quelqu'élément qu'il se trouve, sera toujours le même être libre et responsable de ses actes.

Or, c'est de cette responsabilité ou de ses conséquences qu'émanent ces modifications incessantes qui constituent la forme et le mouvement de la vie, modifications qui mettent l'individu haut ou bas, selon qu'il se conduit bien ou mal, et que par des actes plus ou moins d'accord avec la raison et l'équité, il s'éloigne ou s'approche de Dieu principe de tout bien et de toute croissance.

Le mouvement de l'ame est donc dans ses œuvres, et c'est par ses œuvres qu'on pourrait mesurer son âge.

Quand l'ame sommeille, quand elle ne commet aucune action bonne ou mauvaise, quand sa pensée n'est plus ni appliquée ni applicable, les temps sont suspendus pour elle ; elle ne croît ni ne décroît, elle est inerte. Mais jamais cette inertie ne peut être éternelle : tôt ou tard, soit par sa propre volonté, soit par le souffle vivifiant de la Divinité, soit enfin parce que les jours de repos sont accomplis, elle se réveille.

Le temps marche alors pour elle. Ce n'est point le commencement de sa vie, mais celui d'une autre phase de cette vie ; c'est le principe d'une nouvelle forme.

Lorsque vous en apercevez le germe, puis l'embryon, puis le corps qui se montre, vous appelez ceci la naissance. Mais cette naissance, ne vous y trompez pas, n'est que celle de l'enveloppe; elle n'est qu'une continuation, qu'une conséquence de ce qui a été.

Que cette forme soit celle d'un insecte, d'un oiseau, d'un quadrupède, d'un homme, elle ne naît pas du hasard ou d'un simple caprice de la matière; elle ne naît pas même de l'être, elle naît de ce qu'elle a été, elle naît précisément au point où était l'ame quand la forme précédente l'a abandonnée, brisée soit par l'âge, soit par un choc.

Qu'un temps plus ou moins long puisse s'écouler entre la décomposition d'une forme et la naissance d'une autre, c'est ce que le raisonnement nous indique. Que ce temps soit d'une minute, d'un siècle, de mille siècles, de mille millions de siècles, la chose est la même pour cette ame. Si elle a sommeillé, elle n'en peut saisir la différence, ou plutôt il n'y en a pas, puisque le temps cesse avec le mouvement ou la sensation.

Ce temps, pris en lui-même, ne peut donc influer en rien sur l'état de l'ame; elle reste ce qu'elle est tant qu'elle n'a pas la conscience qu'elle est, ni le sentiment de ce qu'elle fait. Vainement les révolutions des astres s'accomplissent et toutes les créatures marchent, agissent, croissent ou décroissent, cette ame demeure au même point: sa vie ne s'élève ni ne s'abaisse; et le ciel et la terre seraient changés, que cette ame ne changerait pas, parce qu'il n'y a qu'elle ou Dieu qui, dans cette position, puisse agir sur elle. Elle s'éveillerait donc juste au point ou au dégré intellectuel où elle était quand elle s'est endormie, et la forme qu'elle constituerait représenterait invariablement ce point ou ce degré.

Le temps, la durée, l'espace même disparaissent encore

ici. Ici, il n'y a donc ni commencement ni fin; ou si l'on veut qu'il y en ait, rien dans la vie, rien dans la mort ne finit que pour recommencer, et ne recommence que pour finir. C'est un cercle éternel, mais un cercle qui s'élargit toujours, un cercle dont la variété des dispositions est aussi immense que l'immensité, aussi vivace que l'éternité.

Nous passons à la seconde partie de la question, qui n'est que le développement de celle-ci.

TEMPS, VIE, MORT. *Le temps qui détruit tout*, est une expression fausse. Le temps, si on veut lui donner une action, change et modifie les formes, ou plutôt voit leur changement, leur modification, mais il ne détruit rien: *tout change avec le temps,* tel serait le terme vrai.

Si nous considérons le temps en lui-même et le rapprochons de l'éternité, il s'y engloutit et s'y annihile. Dans l'éternité, il n'y a plus de temps, parce que l'éternité ne commence ni ne finit, et dès-lors qu'elle ne se mesure pas: on ne saurait mesurer ce qui n'a pas de limites, ni ôter quelque chose là où l'on ne peut rien mettre.

L'éternité est à la durée ce que l'immensité est aux corps; elle comporte tout, mais elle n'est rien par elle-même: c'est le vide qui marche et qui jamais ne s'arrête ni ne revient sur ses pas.

Dans l'éternité, il n'y a rien de vieux, rien de jeune. Ce que nous appelons jeune n'est souvent que la reproduction du vieux; ce que nous appelons vieux est jeune, comparativement à ce qui l'a précédé. Ce jour, cet instant présent, cette heure qui sonne sera, à une époque future, l'antiquité la plus reculée où pourra remonter la mémoire des hommes: on ne l'apercevra qu'à travers

un voile obscur et mystérieux, jusqu'à ce qu'enfin il soit confondu avec les générations oubliées, et cependant il n'y aura pas un point de moins dans le cercle des temps.

Le temps n'est donc qu'une mesure de convention qui sert à indiquer les divisions de l'œuvre ou les mouvemens de la pensée dans son application sur la matière; mais le temps n'a aucune action sur l'ame isolée ou sur la pensée réduite à elle-même. L'âge ou la durée n'a d'influence que sur l'enveloppe ou sur les organes des sens, sur les corps composés de *terre*, *air*, *eau*, *feu*, d'élémens enfin sur lesquels ou parmi lesquels la vie doit agir. Que la vie puisse fonctionner sans leur aide ou en dehors de toute matière étrangère à elle-même, qu'elle se concentre dans la pensée, alors la vieillesse ne peut plus l'atteindre: il n'y a plus d'âge pour elle.

Si les corps, les organes générateurs, toutes les œuvres composées de matière, s'usent et se décomposent, c'est parce que l'union des matières diverses n'a jamais qu'un temps: tôt ou tard la séparation s'opère, chaque élément rentre à sa masse et redevient ce qu'il était. On le voit donc: la matière, pas plus que l'esprit, ne peut ni vieillir ni finir, parce qu'elle, non plus, n'a pas commencé.

La matière, indestructible dans son principe et même immodifiable dans sa base ou son essence, change continuellement d'alliage et de forme, et l'homme a considéré comme la *fin* ou la *mort* chacune de ces modifications. Mais cette décomposition, crise de l'œuvre, n'est pas plutôt une *fin* qu'une action préparatoire ou qu'un commencement: la preuve, c'est que de cette fin ou de cette mort, il naît toujours quelque chose, et que dans l'intervalle de la mort à la naissance, rien n'a véritablement été détruit ou anéanti: l'anéantissement même d'un grain de sable est impossible.

Il n'y a de destructible que la forme, assemblage d'élémens divers, et elle n'est destructible que parce qu'elle a été édifiée et qu'une œuvre composée ne peut être éternelle. Quelle que soit cette œuvre, elle n'est, dans ses matériaux, qu'un emprunt fait à la masse, et la masse reprend toujours ce qu'on lui emprunte, sauf à vous le prêter encore; mais elle ne vous le prête qu'à la condition que vous le lui rendrez intégralement.

Cette restitution a lieu à des époques déterminées et par la séparation des élémens divers dont les corps sont composés.

La séparation a lieu par un effet normal ou la dissolution des parties s'opérant naturellement: c'est ce que nous nommons effet de l'âge, vieillesse, décrépitude.

Elle s'opère aussi subitement et par un choc qui divise ces parties violemment et avant le temps: c'est ce que nous appelons accident, maladie, coup, blessure, mort enfin. La mort est donc la dissolution de cet assemblage d'os, de chair et de sang qui constitue l'enveloppe de l'ame.

On voit que si la vie est éternelle, ce n'est pas dans la forme; cette forme est partout périssable. Il faut bien qu'elle le soit, pour que l'ame puisse successivement en affecter un si grand nombre.

Ce changement de forme doit exister même pour les êtres supérieurs à l'homme; seulement, il a lieu partiellement, et dès-lors sans effroi et sans douleur, si ces êtres n'ont pas mérité de souffrir.

Mais dans les globes ainsi habités, de même que dans celui-ci, les corps ayant action sur la matière doivent, jusqu'à certain point, être sujets aux accidens de cette matière, car toute action a sa responsabilité et sa réciprocité: nous ne touchons que ce qui nous touche.

C'est ce changement de formes et la durée de chacune

qui nous ont donné l'idée du temps, qui n'est donc que la marche des choses; et sous ce rapport, le temps, s'il n'est rien par lui-même, n'en présente pas moins une image vraie. Mais la fin ou la mort comme nous l'entendons communément, la mort considérée comme l'anéantissement ou la disparition absolue, est une idée fausse : cette mort absolue n'est pas, elle ne peut pas être.

Nous avons vu apparaître un être, nous avons dit : *il vit ;* nous avons cessé de le voir, et nous avons ajouté : *il est mort.* Mais comment a-t-il vécu, comment est-il mort? Ici, l'apparence nous a trompé : l'être est un tout qu'on ne peut apprécier que dans son ensemble. Ce tout est composé de mille et mille formes ou mille et mille faces de l'existence. Chaque forme, chaque œuvre, chaque scène de la vie est sans doute une action, mais n'est pas un être.

Nous avons appelé *être* ce que nous avons vu de cet être, nous avons regardé comme sa vie entière le temps qu'il a passé devant nous. Convaincu que nous l'avions vu commencer, nous avons dit : « Nous devons le voir finir. »

Tout ceci est erreur; nul œil, sur la terre, n'a vu commencer quoi que ce soit, pas même un brin d'herbe.

Ce père qui a vu son enfant tout petit, a-t-il vu le fœtus ou l'embryon? S'il l'a vu, sait-il d'où il vient et ce qu'il était avant d'être fœtus et embryon, car il n'est pas né de rien? Cet homme ne peut donc dire de cet enfant qu'il commence à *être*, mais seulement qu'il a commencé à le voir; et certainement il était avant qu'il ne l'ait vu.

Or, cet enfant, cet embryon, ce germe devenu homme, il ne le verra pas plus finir qu'il ne l'a vu commencer. Un jour, son corps n'agira plus; mais est-ce une raison pour croire que le principe qui le faisait agir a cessé?

Pourquoi cesserait-il? pour recommencer. En ceci, il y aurait contradiction, ou au moins complication d'action et complication inutile: or, quelque chose peut-il être inutile dans la nature, dans cette voie de Dieu? A quoi servirait de naître, si c'était pour mourir?

Quand nous disons : un enfant est né, un homme est mort, nous avançons deux choses également hasardées, et nous prenons l'écorce pour le fruit. La vie réelle est-elle donc celle de la forme? Assurément non ; la vie du corps n'est rien. Si elle était quelque chose, elle serait proportionnée à la raison ou à la perfection morale de chaque individu. Dès-lors, les espèces les plus parfaites devraient naturellement vivre le plus. Nous voyons le contraire : les races grossières sont souvent celles dont l'existence sous la même enveloppe a le plus de vitalité relative et de durée réelle. L'homme vit moins qu'un corbeau, qu'une carpe, qu'une huître.

A-t-il une jeunesse plus exempte d'accidens, plus vivace, plus longue? Non encore. Des êtres terrestres, l'homme est, toute proportion gardée, celui qui, relativement à la durée de sa croissance, a le moins de jours de jeunesse et de beauté : il n'est pas plutôt arrivé à l'époque de sa force, que la vieillesse commence et que la décrépitude suit.

Cette existence si courte, à quoi même tient-elle? La vie, relativement au corps, offre un effet semblable à la flamme d'une bougie exposée à un courant d'air : là, cette lumière semble toujours prête à se détacher de la mèche, et le moindre souffle fait qu'elle s'en détache en effet.

Quand la mèche est bien brûlante, le danger est moindre, mais la décroissance est plus rapide ; et dès que la cire est consommée, la mèche s'affaisse et le feu s'envole.

A quoi donc tient l'existence? A un souffle, à une parcelle de matière que quelques heures dévorent ; et c'est dans ce peu d'instans que nous devons chercher nos jours de jeunesse et d'amour.

Si la durée réelle de la vie se bornait là, l'homme pourrait justement maudire le jour de sa naissance. Mais cette fragilité même, cette brièveté de l'existence, ces pièges partout tendus à l'être, cette prodigalité de sang qui coule à flot, cette insouciance des corps, cette destruction enfin qui semble une des voies de la nature, offrent, selon moi, la preuve que la mort n'atteint que l'enveloppe dont la dissolution n'est qu'un fait sans importance, et qui ne touche à la vie réelle ou à l'ame que pour lui imprimer un plus grand élan et lui donner une nouvelle jeunesse.

En un mot, si la forme est si fragile, si sa destruction est si facile et si prompte, c'est que sa reproduction est non moins aisée, et de plus, c'est que ce renouvellement des organes et de l'enveloppe est chose utile et indispensable à la marche de l'ame.

Que l'homme ne se plaigne donc pas de vivre si peu, car la longévité humaine n'est que la durée de la décrépitude, n'est qu'une dissolution plus douloureuse en ce qu'elle est lente, n'est enfin que le malheur de languir dans un corps souffreteux et impropre à toute œuvre.

Nous nous résumons en disant : le temps modifie tout ou plutôt voit tout se modifier, mais il ne détruit rien. L'œuvre matérielle, l'œuvre créée se dissout, parce qu'elle a commencé, et le corps est une œuvre créée. Mais l'ame, mais l'être même le plus infime, n'a pas eu plus de commencement que Dieu et ne peut pas finir plus que lui.

Alors, qu'est-ce que le temps pour la Divinité? Qu'est-ce que le temps pour l'être?

Les faits seuls peuvent marquer les mouvemens du

temps et les limites du vide. On ne mesure la durée et l'espace que par la variété des événemens qui s'y succèdent.

Supprimez les faits, il n'y a plus de temps. Supprimez le mouvement, il n'y en a pas davantage.

Supposez un mouvement toujours égal, toujours uniforme, le temps ou ce que nous nommons ainsi a encore disparu.

Le temps n'est donc ni une cause ni un effet; il n'est pas plus la durée que l'espace n'est la distance.

Le temps n'est rien, ne peut rien et ne fait rien. Le temps, c'est le vide qui contient tous les corps, toutes les impressions, tous les événemens, mais qui n'en produit ni n'en reçoit aucun.

Le temps, comme le vide, est immobile, impassible. Comme le vide, le temps est le néant.

Supposez qu'il n'y ait dans l'univers que le vide et le temps en présence de Dieu, Dieu serait impuissant; en d'autres termes, Dieu ne serait pas. Le temps et le vide ne peuvent donc rien par eux-mêmes; c'est l'esprit seul qui les utilise ou leur donne un emploi par celui qu'il fait de la matière.

Le temps ne commence pas plus que l'ame; il ne finit pas plus qu'elle. Le temps, c'est l'éternité; l'ame, c'est l'immortalité. Mais temps, ame, matière, rien ne commence, rien ne finit. Il n'y a de fin, il n'y a de commencement que dans nos sensations et dans les édifices de la matière.

TENDRE LA MAIN, MENDIANT. Un mendiant à qui un voleur, en lui reprochant sa pauvreté, proposait de s'associer à lui, répondait : « Non, j'aime mieux tendre la main que le cou. » Le mendiant avait raison

quant à lui, mais peut-être pas quant aux autres, car il est bien certain qu'en France les mendians ou ceux qui tendent la main coûtent au pays dix fois plus que ceux qui tendent le cou.

Il y a des mendians de tout poil, de tout sexe, de tout appétit. Les uns demandent un liard, les autres une principauté. On leur jette l'un ou l'autre; mais plus on leur donne, plus ils demandent. Il en est dont la main se tend d'elle-même par la force de l'habitude : c'est ainsi qu'on voit des mendians millionnaires.

Lors de la Restauration, on vit tout-à-coup surgir une nuée de mendians gentilshommes. Les moindres étaient chevaliers, les autres comtes, marquis, ducs. Quelques-uns, pour apitoyer davantage, allaient mendier en voitures armoriées, avec cochers, laquais et chasseurs. On leur jeta cinq cent millions, qu'ils refusèrent en demandant pour qui on les prenait. On leur fit des excuses, et ils acceptèrent un milliard, quoiqu'en grognant beaucoup.

Sous plus d'un rapport, ce milliard était dû, car la nation en avait bien volé le double : ce n'était qu'une restitution. Mais le mal, c'est qu'on en donna la meilleure partie à ceux à qui on n'avait rien volé. On a même prétendu qu'on en avait donné une portion aux voleurs.

Quoiqu'il en soit, voleurs ou volés, ils nous ont coûté gros, et nous avons appris à nos dépens que lorsque les mains blanches fouillent dans les poches, elles n'en sortent pas moins pleines que les mains noires.

Un fort digne homme de ma connaissance me disait qu'il ne voyait pas de quel droit, dans un pays libre et sous l'empire d'une charte, on empêchait la mendicité, car, selon lui, il devait être permis de demander partout où il était licite de refuser. Il prétendait que bien loin de défendre la mendicité, il fallait la rendre légale et en faire un état comme un autre.

Ainsi, tout homme qui voudrait suivre la profession de mendiant serait tenu d'en faire la déclaration à l'autorité. Son nom serait immédiatement porté sur un tableau affiché à la porte de la mairie, et l'autorisation de mendier tant d'heures par jour et tant de jours par mois, dans tel ou tel canton, lui serait officiellement accordée.

Chaque mendiant ainsi autorisé serait astreint à porter un costume ou seulement un bonnet d'une forme particulière ; et dans chaque commune, une place spéciale serait destinée à leur inhumation, avec cette inscription : *cimetière des mendians.*

Mon vieil ami assurait que c'était le plus sûr moyen de réduire la mendicité, parce que les familles seraient intéressées à détourner leurs parens de cette profession dégradante.

En ceci, je crois qu'il avait raison. Il est peu de pauvres qui veuillent en avoir le titre officiel et en porter l'uniforme. Il en est moins encore qui consentent à être enterrés comme tels; car on mendie, non pas seulement pour vivre, mais pour devenir riche.

On a dit quelque part que la charité faisait les mendians. Il est bien vrai qu'il ne peut y en avoir là où personne ne donne, mais pourtant ici l'application du mot *charité* n'est pas juste, car l'aumône jetée n'est pas une charité, c'est un acte d'égoïsme : on veut se délivrer d'une importunité ou de sa propre pitié.

La charité est certainement la première de toutes les vertus, et pourtant l'aumône mal faite est souvent un mal. Sans aider au véritable pauvre, elle n'est qu'une prime à la fainéantise : le travail ne paraît plus qu'une duperie quand on gagne moins à travailler qu'à ne rien faire.

D'après les documens statistiques les plus récens, on compte, en France, cent quatre-vingt-douze mille men-

dians, c'est-à-dire un sur soixante habitans. C'est beaucoup.

Dans ce nombre, combien en est-il qui, sans être riches, ont rigoureusement de quoi vivre?

Combien en est-il encore qui ne sont pauvres que de nom?

Ces hypocrites de pauvreté sont punissables; ils volent les vrais pauvres. Ces vrais pauvres forment, je crois, la petite minorité; mais cette petite minorité ne devrait pas même exister. Sous un gouvernement rationnel, il ne doit pas y avoir de mendians: l'hospice aux infirmes, aux vieillards, aux enfans abandonnés; du travail à ceux qui peuvent travailler; le dépôt de mendicité, la prison, puis enfin la déportation aux vagabonds qui ne veulent rien faire. La mendicité est l'école des voleurs et des incendiaires.

La misère est, à mes yeux, une chose qui vient presque toujours de la volonté. Chacun se crée lui-même la sienne ou du moins ne la repousse pas, croyant toujours que quelqu'un est chargé de la repousser pour lui. L'animal, qui ne compte que sur lui-même, ne meurt jamais de faim là où il y a possibilité de vivre; il meurt quand tout meurt, tandis que l'homme, placé sous l'arbre qu'avec un peu de soin il pourrait rendre fécond, sous cet arbre qui lui offre ses fruits, ne sait pas même étendre la main pour les cueillir.

Assurément il y a, chez nous, moins de mendians qui meurent de faim qu'il n'y en a qui meurent d'ivresse et d'excès de tous genres; mais n'en mourrait-il qu'un seul, c'est déjà trop; et l'on ne s'explique pas que dans notre civilisation, au milieu de tant de gens qui regorgent de superflu, il y en ait qui puissent mourir faute du nécessaire. Il y a donc, dans cette civilisation, un vice radical.

Les hommes s'associent en peuple, en nation, pour avoir un roi, un consul, un président, des chambres, des tribunaux, une armée, un bourreau, etc., et chacun met son denier à la bourse commune pour solder tout cela. C'est bien; mais pour en jouir, il faut vivre, et celui qui est mort de faim ou qui doit bientôt en mourir, aura donné son denier en pure perte.

Or, qu'est-ce qu'un pacte social, si ce n'est une assurance mutuelle contre la souffrance et la mort? Il serait donc logique que les hommes, en s'associant, reconnussent que tous les membres de la famille ayant un même besoin à satisfaire et un même droit à la vie, un morceau de pain et une cruche d'eau leur soient assurés chaque matin, sauf à eux à y ajouter quelque chose.

Ce morceau de pain serait le premier droit civique; les autres ne viendraient qu'après. Qu'est-ce qu'une liberté publique qui nous garantit tout, excepté la vie?

Pour nous procurer ce pain quotidien, que nous manque-t-il donc? Est-ce la volonté ou la matière? — La volonté sans contredit. — Comment la matière manquerait-elle? La terre n'est-elle pas là; elle contient à peine la centième partie des hommes qu'elle peut nourrir. Mais c'est qu'il n'y a nulle part de nourriture toute faite: partout il faut la gagner, la trouver ou la faire; partout il faut travailler, et malheureusement beaucoup de gens ne veulent pas travailler, et ce qui est pis, veulent empêcher que les autres travaillent. Ces grandes armées qui couvrent l'Europe n'ont pas d'autre destination. Nous ne prenons les armes contre nos voisins que dans la crainte qu'ils ne deviennent trop heureux: nous voulons les contraindre à souffrir comme nous souffrons nous-mêmes. C'est là ce qu'on appelle l'équilibre de l'Europe. Faire des pauvres est la politique de tous les cabinets, et l'art de gouverner n'est que la science de s'entre-nuire.

Des grands, cette croyance est passée aux petits, et l'artisan lui-même dépense autant de temps pour contrecarrer son voisin que pour faire aller son métier.

Telle est, n'en doutons pas, la vraie source de la pauvreté en Europe, et ce qui est cause que tant de gens tendent la main.

Voyez : *Misère.*

TENDRESSE POUR LES BÊTES. Je ne vois pas de mal à aimer les animaux, tant s'en faut, et j'ai en défiance les individus qui les maltraitent ; mais je n'ai pas non plus beaucoup d'estime pour ceux qui leur sacrifient des hommes, comme jadis on sacrifiait des enfans à Moloch.

Tel domestique est l'homme lige, le serf, l'esclave du chien de sa maîtresse ; lequel chien ne se contente pas toujours d'avoir un seul valet, il en veut deux, trois, quatre ou plus, et il est telle famille, telle bonne maison bourgeoise dont le perroquet ou le chat est le véritable maître.

Le chat surtout, flatteur insinuant, obtient tout ce qu'il veut de ceux qu'il s'est mis en tête de séduire ; et si les Egyptiens l'embaumaient, il est des gens chez nous qui l'adorent.

Les animaux domestiques, quand on cède à leurs fantaisies, deviennent de vrais tyrans ; ils ont toutes les manies des enfans gâtés, et ils finissent par en avoir tous les vices.

Les passions des animaux se développent comme celles des hommes. A trois mois, ce petit chat se contente d'une plume ; son ambition est de prendre une mouche. A six mois, il lui faut une souris ; à un an, un rat ; peut-être à deux voudra-t-il un lapin, et même un

lièvre. S'il grossissait dans la proportion de ses désirs, il lui faudrait bientôt un éléphant.

Cette tendresse excessive pour les animaux a le grave inconvénient de fermer trop souvent notre cœur à des amitiés rationnelles. Ce chasseur qui pleure son chien, ne pleurera peut-être pas son frère; et Mme Jean, ma portière, croirait faire injure à son chat si elle établissait la moindre comparaison entre lui et M. Jean, son mari.

Quant à mon métayer, digne homme, obligeant et aumônier s'il en fut, il donnerait sans difficulté trois créatures humaines pour sauver sa vache malade. C'est une bête si douce, si intelligente! D'ailleurs, elle lui fournit quinze litres de lait tous les jours, et trois chrétiens ne lui en procureraient pas un seul. On peut aimer son prochain comme soi-même, sans l'aimer comme sa vache.

L'intérêt, on le voit, entre bien pour quelque chose, notamment chez l'homme des champs, dans l'amitié qu'il porte à ses bêtes. Un propriétaire me disait qu'il vit un soir entrer chez lui, l'air effaré, un fermier son voisin; il venait lui demander un peu de thé. — Avez-vous quelqu'un de malade, dit M. de V***? — Oui, monsieur. — Qui donc? — Notre cochon. — Et le thé? — C'est pour lui; c'est que nous lui sommes fort attachés, ma femme et moi : il vaut soixante-quinze francs.

L'Arabe attache aussi un grand prix à son cheval, mais l'amitié n'y est pas complètement étrangère; et tout intéressé qu'il est, on l'a vu refuser des monceaux d'or pour conserver un animal chéri.

Je conçois cette faiblesse pour les chevaux, et ce qui m'a fait renoncer à en avoir, c'est que je ne pouvais, sans éprouver de véritables remords, me défaire de ceux qui m'avaient servi long-temps.

On a vu, dans les régimens de cavalerie, les soldats

s'éprendre pour telles bêtes ayant figuré dans une affaire célèbre ou qui seulement étaient restées long-temps au corps. On les aurait mécontentés tous en se défaisant de ces vieux serviteurs; et les colonels bien inspirés les conservaient même à leurs frais. Après la mort de Turenne, ses soldats demandèrent son cheval pour général: « Laissez faire sa pie, disaient-ils, elle saura bien nous conduire. »

M. de Châteaubriand cite un coq conservé religieusement dans l'épinette d'un navire de guerre; il avait chanté pendant un combat.

Un chat était également devenu le favori des matelots, pour s'être sauvé sur une planche dans un naufrage.

Un officier anglais m'a montré la cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue d'un gros perroquet à l'abordage d'un négrier. Cet oiseau, perché sur une vergue, s'était bravement jeté sur lui pour défendre son pavillon.

Fait prisonnier, le perroquet fut l'objet des attentions des deux équipages, et sa possession, que chacun réclamait, manqua d'amener un nouveau conflit.

Mais si l'on peut citer quelques traits de l'amitié des hommes pour les bêtes, on en trouverait beaucoup plus de l'amitié des bêtes pour l'homme.

Voyez : *Amitié des animaux.*

TENTATION. Quand chaque matin, dans nos prières, nous disons à Dieu : « Ne nous induisez pas en tentation, » il faut bien comprendre ce que nous voulons dire. Nous lui demandons qu'il nous aide à résister à cette tentation, car ce serait se faire une étrange idée de Dieu que de croire que c'est lui qui nous la présente et qu'il peut jouer le rôle de tentateur. C'est au serpent seul à qui nous pourrions adresser cette singulière requête.

En demandant que Dieu écarte de nous la tentation, nous ne lui faisons pas non plus une demande absolue; vous allez voir pourquoi. Si la tentation du mal nous conduit au mal, c'est aussi cette tentation qui nous mène au bien. Qu'est-ce qu'une bonne action? C'est le choix de la bonne voie: or, pour choisir la bonne, il faut qu'il y en ait au moins une mauvaise.

Ce n'est pas assez: il faut que nous ayons non-seulement la liberté de nous engager dans cette mauvaise, mais même que nous en ayons le désir.

Pour que nous l'ayons, il est indispensable que celle mauvaise ait quelque chose de plus attrayant que la bonne. Sans toutes ces conditions, plus de désir, plus de tentation, plus de volonté, plus de choix: dès-lors, plus de bien ni de mal possible. Toute la vertu humaine ressort donc de la tentation, qui résulte elle-même des choses tentantes.

Les choses tentantes peuvent nous attaquer de deux manières: par elles-mêmes et leur propre nature, ou par la sauce qu'on y ajoute; et dans la catégorie des sauces, je comprends la gentillesse, la grâce et l'amabilité, ou à défaut, la coquetterie pure et simple.

Par exemple: quand Proserpine tentait saint Antoine, était-ce comme chose et matière qu'elle se présentait, ou bien était-ce comme esprit, esprit de corruption s'entend, et agent provocateur? Bref, le saint était-il attaqué ici par le cœur ou par les sens?

Il est évident que si la reine des enfers s'était présentée dans son costume officiel et sa robe infernale, sentant de vingt pas le soufre et le roussi, le bon ermite, bien loin d'être tenté, se fût bouché le nez, et que son compagnon, aussi peu séduit que lui-même, eut reçu la dame à coups de boutoir.

En vain elle eut prononcé les plus belles paroles et

déployé toute la grâce du monde, rien n'y eut fait. Aussi ne s'offrit-elle pas comme esprit, mais comme matière, matière appétissante, jeune, fraîche, séduisante, sans phrase et sans diplomatie; enfin ce n'était pas une tentatrice, mais une tentation. Aussi saint Antoine échappa-t-il à grand' peine, non qu'il eut à soutenir un assaut contre la belle, mais bien contre lui-même. C'était la nature qui se révoltait contre le froc, c'était l'homme qui se battait contre le saint. L'homme disait: *elle est belle;* le saint disait: *c'est pécher*. Bref, le saint l'emporta; en d'autres termes, les sens furent domptés par la raison.

Nos sens: voilà quelle est la tentation. Notre raison: voilà notre ange gardien. Nos sens représentent la matière. Notre raison représente l'esprit. Dans cette lutte incessante de l'esprit contre la matière ou de l'amour de nous-même contre le droit d'autrui, est la double voie du bien et du mal moral, ou de ce qui constitue le vice et la vertu. Là, sont le saint et le réprouvé. Sans cette double action, sans cette conscience du juste et de l'injuste ou de ce qui est utile ou nuisible, sans la possibilité de faire l'un et l'autre, sans un double désir, celui d'être sage ou de ne pas l'être, celui d'écouter Proserpine ou de ne pas l'écouter, celui enfin d'être Antoine le prédestiné, Antoine le chaste et le saint ou Antoine le viveur et le libertin, il n'y aurait ni tentation, ni conscience, ni liberté, ni volonté possibles. Une volonté unique n'est pas une volonté, n'est pas même une possibilité. Pour qu'elle le soit, il en faut au moins deux, et deux qui se contredisent. A cette condition seule, l'être pense et agit, l'être existe; il n'est plus mécanique, il n'est point matière.

Dans tout ceci, qu'aurait à faire aujourd'hui un tentateur? A quoi servirait-il à l'ensemble et à la marche des choses? Ces choses, nous venons de le dire, suffisent

de reste pour nous tenter, et ces tentations sont si fréquentes, si bien semées sur notre route, que nous ne pouvons pas faire deux pas sans en éprouver une, et qu'il n'est pas un homme, quelque faible et perverti qu'il soit, qui s'abandonne à toutes et qui, dix fois par jour, par calcul ou par peur, ne résiste à ce que ses sens, son caprice ou sa perversité le poussent à faire.

S'il n'y a pas d'homme qui ne soit tenté, s'il n'y en a pas non plus qui cède toujours à ce qui le tente, il en est de même des animaux, car l'animal est tenté comme l'homme, et sait, comme lui et parfois mieux que lui, résister à la tentation.

Comme l'homme aussi, il fait avec délice ce qu'on lui défend. Cet âne, qui sait fort bien qu'il ne doit pas manger les choux qu'il porte au marché, trouve à la feuille qu'il peut attraper lorsque son conducteur a le dos tourné, un goût meilleur, un arôme plus fin qu'à celle qu'on lui donne; et cette saveur du fruit défendu acquiert, pour son palais, d'autant plus de piquant que la défense est plus terrible ou qu'elle peut lui attirer, s'il est découvert, un plus grand nombre de coups. De l'âne à l'homme, il n'y a ici de différence que dans les oreilles; encore pas toujours.

Si la tentation est nécessaire pour manifester la moralité de l'être en lui donnant le choix entre le péché et la résistance, elle l'est aussi pour faire apprécier le mérite des choses et même pour leur en donner un qu'elles n'ont pas: c'est l'épice qui parfume le mets.

Nous avons dit qu'il n'était pas d'homme qui cédât à toutes les tentations; il n'en est pas non plus qui y résiste. Tous les saints ont été tentés, sinon ils ne seraient pas saints. Mais parmi ces saints, il n'en est pas un qui n'ait cédé quelquefois, ne fût-ce qu'à boire deux verres d'eau fraîche quand un seul eut suffi pour appaiser sa

soif, ou manger une noix de plus que ne le comporte sa faim. Dans tout ceci encore, Proserpine n'était pour rien: la noix et le verre d'eau étaient les seuls tentateurs.

Comme on pourrait ne voir ici qu'un simple babillage, nous allons en déduire quelques conclusions sérieuses.

Quand un homme a cédé à une mauvaise inspiration, que se dit-il à lui-même? — « L'entraînement était au-dessus de mes forces; je ne pouvais plus résister. J'ai cédé, parce qu'il était impossible que je ne cédâsse pas: la fatalité a tout fait. »

Je réponds: la fatalité n'a rien fait, et tout ce dire est mensonger. La tentation que peut éprouver un être ne saurait jamais être au-dessus de ses forces. Si elle l'était, ce ne serait plus une tentation, mais une violence, un fait imposé et devenu pour lui, par cela même qu'il n'a pu s'y soustraire, un acte purement mécanique; bref, il ne serait ici qu'un instrument passif.

Toute tentation comporte donc une volonté, un choix, une résistance. L'homme froid est sans doute tenté moins puissamment que l'homme ardent et passionné, mais celui-ci peut opposer une passion à une autre, c'est-à-dire la passion du bien à la passion du mal, car la puissance de l'un est toujours la conséquence de la puissance de l'autre.

Ajoutons que la tentation ne devient violente en nous que par l'habitude d'y céder. L'homme qui est tenté pour la première fois ou qui a toujours résisté, ne l'est point fortement tout d'abord; et si l'on remontait aux circonstances qui ont signalé les débuts des plus grands coupables dans la carrière du mal, on s'étonnerait du peu d'effort qu'il leur eut fallu faire pour se soustraire à ce premier entraînement.

Il n'en est pas de même lorsque l'habitude en est venue. Sans doute l'impulsion n'est pas encore irrésis-

tible, mais la balance n'est plus égale : le mal a pris le dessus, il est passé à l'état de besoin. Dans le principe, ce n'était qu'un plaisir que nous voulions nous donner; aujourd'hui, c'est une nécessité que nous croyons satisfaire, nécessité factice sans doute, mais qui n'en devient pas moins une cruelle privation.

La douleur est-elle moindre quand vous avez cessé de combattre? Non, vous souffriez en résistant, et vous souffrez encore en cédant : blasé sur votre vice et par son excès même, vous en avez à la fois le dégoût et le remords. C'est alors que l'enfer commence. Oui, l'enfer est pour vous sur la terre lorsque l'habitude du mal vous attache à ce mal, même lorsqu'il n'a plus de charme pour vous, même lorsqu'il vous répugne et vous fait horreur. C'est ainsi que de faux pas en faux pas, d'aberration en aberration, les passions mauvaises nous conduisent à nous torturer nous-même et à devenir notre propre bourreau.

N'oublions donc pas que de toutes les pentes, la plus rapide est celle du mal, qu'une faute conduit à une faute, un crime à un crime. Mais souvenons-nous aussi qu'à côté de cette pente, il est une voie toujours ouverte; oui, Dieu a mis en nous une puissance qui peut dompter jusqu'au mal même : c'est *la volonté*. Avec elle; l'ame est toujours reine; et quelque profondément que nous soyons enfoncé dans l'abîme, à toute heure, à tout instant elle nous en fait sortir, et toujours nous pouvons revenir au bien.

TERRE. Les anciens ont d'abord cru que la terre était ronde, puis ils ont voulu qu'elle fut plate. Elle n'est ni l'un ni l'autre : c'est un ellipsoïde ou un globe un peu alongé, quoique moins qu'un œuf.

On la représente aussi comme une sphère légèrement applatie, dont la plus grande élévation est sous l'équateur et la moindre sous les pôles.

La surface entière de la terre est d'environ 25 millions 800 mille lieues carrées, ou 148 millions d'arpens. La terre a, selon les uns, 3,000 lieues de diamètre; selon les autres, 2,900 et même seulement 2,800. Le soleil en a 319 mille, et il est 1 million 400 mille fois plus gros. La terre n'est qu'une noisette à côté, comme le soleil lui-même n'en est qu'une comparativement à d'autres astres. Syrius est un million de fois plus gros que lui; et d'autres étoiles, bien que prises aussi parmi les plus petites, un million de fois plus grosses que Syrius. Qu'est-ce donc que les grandes étoiles elles-mêmes auprès du soleil central autour duquel gravitent tous les autres soleils avec leur cortège de planètes!

Le rayon de la terre, contenu 23,504 fois dans l'espace compris entre elle et le soleil, s'en trouve à 35 millions de lieues. Sa rotation sur elle-même est uniforme, mais non sa révolution autour du soleil. Sa marche se ralentit à mesure qu'elle s'en éloigne, et reprend sa rapidité quand elle s'en approche. C'est ainsi qu'elle fait par an, autour de cet astre, 416 millions de lieues, en raison de 18 millions par mois ou 602,000 par jour, 25,000 par heure, 416 par minute. C'est mieux que la vapeur, mais pas si bien que l'électricité.

L'atmosphère de la terre tourne avec elle. Ainsi, il n'y a pas de frottement, ou ce frottement existe non entre la terre et son atmosphère, mais entre cette atmosphère est ce qui est en dehors.

Si l'atmosphère de la terre ne l'accompagnait pas dans son mouvement, nous sentirions, après quelques heures, le parfum des roses de l'Asie.

On n'est pas fixé sur l'étendue de l'atmosphère de

la terre. Les uns lui donnent 4,500 toises, les autres 44,331, quelques-uns 300 lieues. Delalande ne lui en accorde que 15. Cela prouve qu'on n'en sait rien.

Une colonne d'air de la hauteur de l'atmosphère pèse, dit-on, autant qu'une colonne d'eau de 32 pieds. Or, comment le sait-on, si l'on ne connaît pas l'étendue de cette atmosphère?

Ce qui fait peut-être qu'on est si peu d'accord sur cette étendue, c'est qu'elle est variable. Soumise, comme nos marées, aux actions combinées du soleil et de la lune, elle éprouve les mêmes déplacemens.

L'atmosphère qui environne la terre étant un fluide, les rayons du soleil qui le traversent s'y brisent. C'est ce qu'on appelle réfraction.

Rien, d'ailleurs, de plus utile qu'une atmosphère. Son existence est même, pour les habitans d'un globe, une question de vie ou de mort.

Une chose non moins nécessaire à la terre, c'est sa chaleur interne, car celle du soleil ne lui suffirait pas, et le refroidissement intérieur auquel nous remédions encore par des engrais, amènerait, avec la fin de la végétation, la mort de toutes les créatures. Nul doute que ce refroidissement ne s'opère, mais il est très-lent : c'est une garantie pour les propriétaires. Newton a calculé qu'un globe de fer égal à la terre et rougi au feu, serait 52,000 ans à se refroidir. Combien, de ces 52,000 ans, avons-nous de fait? Sommes-nous à commencement ou à fin de bail, et les premiers jours du monde n'étaient-ils pas des siècles?

Il faut bien reconnaître que comparativement à d'autres globes, notre position est assez médiocre : la terre est comme en exil dans un coin de l'espace. Sans doute le soleil n'en est qu'à 35 millions de lieues ; sa lumière nous parvient en moins de 8 minutes, et il ne faudrait

que 6 ans à un boulet lancé à toute vitesse pour y arriver, mais c'est le seul voisinage que nous ayons, car je ne compte pas la lune qui n'est que notre compagne de misère, ni les autres planètes qui, dans aucun cas, ne peuvent nous chauffer ni nous éclairer. Les étoiles sont les seuls soleils sur lesquels nous pourrions compter; mais la ressource est médiocre, car les plus rapprochées de la terre en sont 400 mille fois plus loin que notre soleil, ou à 3,566 milliards de lieues ; et leur lumière, celle de Syrius par exemple, en faisant 70,000 lieues par seconde, met 3 ans et 81 jours pour arriver jusqu'à nous. Jugez de la distance de celles dont les rayons ne nous parviennent qu'après quelques millions d'années.

Le grand éloignement des autres soleils a l'inconvénient de ne nous donner de lumière que 12 heures sur 24, terme moyen : ce qui peut nous paraître d'autant plus dur que nous avons sous les yeux des globes qui, ayant 2 à 3 soleils à leur service, n'ont pas même idée de ce que c'est que la nuit. Il est vrai, si ce peut être pour nous un motif de consolation, que les habitans de ces globes si bien illuminés doivent être faibles en astronomie et ne pas se douter qu'il existe d'autres astres que leur soleil. C'est à cette circonstance ou au demi-jour dans lequel est la terre, que nous devons tous nos astronomes grands et petits.

On pourrait donc, à la rigueur, se consoler de n'avoir qu'un soleil, et même prendre son parti sur les 12 heures de nuit, s'il n'existait d'autre inconvénient; mais il en est un des plus graves, c'est que ce soleil unique n'est pas lui-même très-solide, et bien qu'il soit 1 million 500 mille fois plus gros que la terre, il n'a pourtant, d'après les savans, que 250 mille fois plus de matière. Or, toute proportion gardée, la terre est donc 4 fois plus étoffée que lui, et conséquemment 4 fois plus

dense. Si, malgré cette densité, elle ne passe pas pour très-forte, qu'est-ce donc du soleil? Ceci ne doit-il pas nous donner à penser? Ces immenses macules noires dont nous l'avons vu plus d'une fois couvert et le refroidissement des saisons qui en a, chez nous, été la suite, ne sont-ils pas un signe de décomposition et n'annoncent-ils pas un astre malade? Quant à moi, je serais tenté de le croire.

Ajoutons qu'il y a des gens qui prétendent que ce soleil n'est lui-même qu'un prête-nom, un éditeur responsable, un astre de paille enfin. Ils assurent qu'il n'est pas chaud par lui-même, que c'est un corps froid comme la terre, comme la lune, ou n'ayant qu'une incandescence interne qu'il garde pour lui seul : dès-lors, que la chaleur qu'il répand n'est que l'effet de celle qu'il reçoit, qui nous arrive à peu près comme la lumière de la lune par réflexion, ou bien par concentration comme dans un verre ardent.

Ils disent pis encore : le soleil ne serait pas même un astre de premier ordre, une tête de système, un globe directeur, mais le satellite d'un autre soleil, d'un vrai soleil dont il tiendrait son éclat, et qui le chaufferait à peu près comme on chauffe une chaudière pour faire marcher un wagon.

A l'appui de leur dire, ils soutiennent qu'il ne se consume pas, et que ce que nous prenons pour des taches sont des mers immenses qui, depuis long-temps, seraient réduites en vapeur si le soleil brûlait.

Nous n'aurions donc de la chaleur et du jour que de seconde main, et un jour supporté et ayant déjà servi à d'autres.

Ainsi, notre système solaire serait de fait un système non solaire, n'existant que sous le bon plaisir d'un autre astre qui, au premier signe d'une réduction de lumière

et de chaleur dans ses satellites, prétendrait que c'est à nous, parasites, à nous en passer.

Placée si loin des belles régions du ciel et exposée à tant de passe-droit et de dangers, cette terre est un si vilain monde, un lieu si malsain, de si mauvaise compagnie, que personne, sauf peut-être quelques méchans reptiles, n'y resterait sans l'attraction qui vous y cloue comme à une croix ou comme Prométhée à son rocher.

Cependant, comme en toute chose il faut être équitable et présenter le pour et le contre, nous ajouterons que s'il est des gens qui ne veulent pas que la terre ait un soleil à elle, il y en a qui assurent qu'elle en a deux faisant leur service tour-à-tour, mais qui se ressemblent si bien, qu'on jurerait que c'est toujours le même. Cette opinion, toute bizarre qu'elle semble, était celle d'un homme qui s'y connaissait, John Herschell, qui voyait dans notre soleil une étoile double, c'est-à-dire l'une tournant autour de l'autre et exécutant sa révolution en un grand nombre de siècles.

S'il en était ainsi, ce serait à la fois une consolation et une garantie, car si l'un manquait, nous aurions l'autre. Il n'y aurait à craindre qu'une seule chose, c'est qu'il ne leur prit fantaisie de se montrer tous les deux à la fois et de nous chauffer à toute vapeur. On sait que les rayons du soleil ne tombent perpendiculairement sur la terre que sous la zone torride ou un espace de 47 degrés, séparés par l'équateur en deux parties égales; le reste de la planète ne reçoit qu'obliquement les rayons du soleil : or, si tout le reste de la terre allait devenir zone torride et si celle-ci allait doubler de chaleur, on ne sait trop ce qui pourrait en arriver et si toutes les eaux du globe suffiraient pour éteindre l'incendie.

La lune étant une dépendance de la terre et l'un de ses départemens, nous en pourons dire un mot.

C'était la plus petite des planètes connues avant celle que l'on a nouvellement découverte; elle n'a que 782 lieues de diamètre. C'est peu pour un monde, mais il est à croire qu'il en est de bien moindres encore et que nous ne pouvons voir par suite de l'insuffisance de nos yeux et de l'imperfection do nos télescopes. Que l'art de l'opticien fasse de nouveaux progrès, et nous les verrons comme les voient sans doute certains oiseaux dont les yeux valent toutes nos lunettes.

La lumière de la pleine lune est 300 mille fois plus faible que celle du soleil qui, cependant, est 400 fois plus loin de la terre. La lumière de la lune, rassemblée au foyer du plus grand miroir, ne produit pas d'effet sensible sur le thermomètre. Nous ne voyons, d'ailleurs, qu'un des côtés de cet astre. Les habitans de l'autre côté, s'il est habité, n'ont aucune idée de la terre.

La terre met 24 heures à peu près pour accomplir sa rotation sur elle-même. La lune fait sa révolution autour de la terre en 27 jours 7 heures 43 minutes, d'occident à orient; mais son mouvement n'est pas égal et va plus ou moins vite selon qu'elle se rapproche ou s'éloigne de nous. Elle ne décrit pas un cercle régulier, mais un ovale dont la terre, tout en tournant elle-même autour du soleil, occupe non le centre, mais l'un des foyers. La distance de la lune à la terre varie ainsi de 80 à 91 mille lieues.

En vérité, ce n'est qu'un pas, et je ne désespère point qu'on ne puisse un jour y arriver. Excellente position pour en faire un Botany-Bey, un siège de déportation pour nos condamnés ou de transportation pour nos prévenus.

Il est vrai que des gens malveillans, probablement ceux qui ne croient pas au soleil, prétendent que la lune n'a pas d'atmosphère; dès-lors, qu'elle n'a ni air, ni eau,

ni nuage, ni pluie, que c'est un monde éteint et mis au rebut, une masse glacée qui n'est ni ne peut être habitée, pas même par les mouches et les taupes.

D'autres, moins exclusifs ou plus généreux, lui accordent une petite atmosphère de 8,000 pieds. C'est tout autant qu'il lui en faut pour y faire vivre ses habitans, et nous ne lui en demandons pas davantage. Aussi deux savans allemands, le professeur Gruilhausen et son confrère l'astronome Schroeter, y ont-ils découvert des traces de végétation et des signes évidens du séjour d'êtres animés. Ils y ont vu, ils l'assurent du moins, de grands chemins tracés dans diverses directions, un édifice colossal et un ensemble présentant l'aspect d'une ville considérable. Si vous en doutez, lisez le *Journal de Paris* du 22 octobre 1835, nº 2,898; et il ne s'agit pas ici d'une mystification comme dans la fameuse lettre datée du Cap, mais d'une assertion sérieuse et faite de bonne foi.

Malgré mon respect pour les savans allemands, je pense que leur découverte exige confirmation, et jusque-là je m'en tiendrai à celles de nos lunettes, qui n'ont vu dans la lune que de vastes mers, des vallées assez profondes et des montagnes d'une médiocre élévation, puisque la plus haute n'aurait guère que 2,800 mètres, ce qui est à peine le tiers des nôtres. D'ailleurs, à leur forme circulaire, toutes paraissent volcaniques, et l'une a été vue plusieurs fois lançant des feux.

Selon les mêmes astronomes, l'atmosphère de la lune serait respirable comme la nôtre; mais on y passerait brusquement d'une chaleur brûlante à un froid excessif, et le thermomètre y descendrait à plus de 60 degrés au-dessous de zéro: triste séjour, comme l'on voit, mais qui nous consolerait un peu de celui de la terre, car la Sibérie, comparativement à la lune, jouirait d'un printemps perpétuel.

Ajoutons que c'est un astre lent et paresseux. On dira qu'il parcourt 13 fois 1/2 son ellipse pendant que la terre ne parcourt qu'une fois le sien, et l'on en tirera la conséquence qu'il va 13 fois 1/2 aussi vite dans son cercle que la terre dans le sien. Tout ceci n'est que prestige, et en réalité, la lune ne fait que 14 lieues par minute, tandis que la terre en fait 418; et si la première semble marcher plus vite, c'est qu'elle n'a pas tant de chemin à faire ni un orbite aussi vaste à décrire.

Maintenant, le soleil, la lune et la terre sont-ils en état de croissance ou de décroissance? Pour les deux premiers astres, je dirai que je n'en sais rien. Quant à la terre, je crois et j'ai tâché de démontrer ailleurs qu'elle augmente de poids, de volume et d'étendue.

Cette croissance de la terre sera, je le sais, vivement combattue, et l'objection la plus puissante qu'on pourra faire est que si la terre avait augmenté de volume, le mouvement de la lune ou de son satellite aurait varié, et qu'ainsi la durée du jour sidéral ne serait plus la même; tandis qu'il est mathématiquement prouvé que depuis que les hommes ont tenu note des révolutions célestes, il n'y a eu aucun changement.

Je répondrai à ceci par un article spécial sur la constitution du ciel; seulement, je ferai observer que les hommes qui tiennent ces notes sont nouveaux sur la terre, et que leurs observations rationnelles sont plus nouvelles encore.

Quant à ce qu'il adviendra, dans les temps futurs, de la terre comme du soleil et de la lune, je dirai: tous les astres ont commencé, tous doivent finir. Il n'y a rien d'éternel dans les œuvres dont les élémens font la base: tôt ou tard ces élémens se désunissent. Ainsi les soleils s'éteignent et les globes tombent en dissolution. L'ame seule est éternelle, comme Dieu dont elle émane.

THÉATRE ENFANTIN. Il se compose d'acteurs en bavette qui, pour le naturel et la finesse de leur jeu, approchent des marionnettes, sans pourtant les égaler.

On dira que c'est une pépinière d'acteurs. Une pépinière n'est pas un théâtre. Pourquoi voulez-vous des acteurs? pour vous amuser ou vous instruire. Alors, pourquoi en avoir qui vous ennuient et ne vous apprennent rien?

Puis, si un théâtre est, comme vous le dites, une école de mœurs, doit-il blesser à la fois la morale, les convenances et la vérité? La jolie chose qu'un amoureux de dix ans débitant des fadeurs à une amoureuse de huit! Ou le gamin comprend, ou il ne comprend pas : s'il comprend, quel bienfait pour lui? S'il ne comprend pas, quel agrément pour vous?

Un spectacle enfantin ne peut et ne doit offrir que des scènes d'enfans, des scènes dont les personnages n'aient pas dépassé l'âge de ceux qui les représentent, des personnages surtout qui n'aient perdu ni la pudeur de l'adolescent ni la décence de l'homme. Hors de là, tous ces petits acteurs, non-seulement ne m'amusent pas, mais me révoltent. J'y vois à la fois la perte de l'art et celle de l'innocence, et en définitive, une école de détestables comédiens, parce que dès leur principe, faussés de cœur et d'esprit, ils joueront faux toute leur vie.

Ayez donc, si vous voulez, un conservatoire ou des écoles de déclamation, laissez vos acteurs s'y former à huis-clos, mais des théâtres enfantins, n'en ayez ni à Paris ni ailleurs.

TIMIDITÉ, FAIBLESSE, INDÉCISION. La timidité est une espèce de peur qui n'est ni celle de la douleur ni celle de la mort : c'est la crainte du ridicule.

Un homme timide qui aura la fièvre à la seule idée de dire trois mots en public ou seulement de faire son entrée dans un salon, pourra être un héros sur le champ de bataille.

L'homme timide a peur de sa timidité même; il la connaît, il s'exagère les gaucheries qu'elle lui fera faire. Il a peur d'avoir peur ou de paraître l'avoir; et dans cette préoccupation, il se trouble et devient incapable d'exécuter les choses les plus simples, les plus faciles, même celles qu'il fait bien et avec une aisance parfaite quand il est seul. Tel personnage qui eut été un grand artiste, un grand prédicateur, un Démosthène, un Mirabeau, est arrêté dès son début par une timidité insurmontable.

La timidité paralyse les plus grands moyens et défigure le plus beau talent. Elle tue jusqu'à l'inspiration même; et quand elle s'empare d'un homme, quelque soit son esprit, son génie même, elle en fait un imbécile.

Cependant, la timidité a souvent servi un jeune amoureux devant sa maîtresse plus experte, et son émotion a parlé pour lui plus éloquemment qu'auraient fait toutes les ressources de l'esprit et du savoir-faire.

Des souverains, des puissans du jour, surtout s'ils ont eux-mêmes leur timidité, se laissent aussi émouvoir aux angoisses de l'homme timide qui, se présentant en solliciteur, sa requête à la main, a convaincu le ministre par cela même qu'il n'a rien dit ou qu'il a dit tout de travers.

Quelquefois l'homme timide veut cacher sa peur sous une assurance d'emprunt, ce qui lui procure l'avantage de passer pour un effronté et de se faire jeter à la porte. Parfois aussi, quand il se croit le plus fort, il devient insolent tout de bon, car de la timidité à la familiarité et de la familiarité à l'emportement, il n'y a qu'un pas.

La faiblesse n'est ni la poltronnerie ni la timidité,

mais elle est pire que l'une et l'autre, parce qu'elle est un état habituel et presque toujours incurable; tandis qu'un poltron peut avoir ses jours de courage, et que la timidité se guérit avec l'âge et l'habitude.

Incapable de mal, plus incapable de bien, toujours disposé à laisser faire l'un et à décourager l'autre, l'homme faible est quelquefois plus à craindre pour ses amis que pour ses ennemis. Avec lui, on ne sait jamais sur quoi compter. Un homme est-il méchant, vous vous garez de sa méchanceté; s'il veut mordre, vous lui parlez à distance; s'il rue, vous ne l'abordez qu'en face; enfin, pris du bon côté ou de celui par lequel il ne saurait nuire, vous en tirez toujours quelque chose : il peut donc être utile.

L'homme faible ne saurait jamais l'être; il vous fond dans la main, et si vous vous appuyez sur lui, vous vous cassez le nez par terre, pour avoir cru qu'il avait des jambes.

De même que l'homme timide, l'homme faible peut n'être pas un peureux, il sera même très-brave. On n'en obtiendra rien par la force et la menace, peut-être pas davantage par le raisonnement, car la faiblesse et l'entêtement marchent fort bien ensemble. Cet homme sera faible seulement devant lui-même, il ne cèdera à personne autre qu'à lui, mais y cédant toujours, et ainsi ballotté entre tous ses caprices, il n'offre de garantie ni à lui-même ni aux autres.

Le contraire se voit; et tel individu s'abandonnera à toutes les impulsions étrangères, à tous les conseils, à tous les exemples, il ne résistera qu'à ses propres inspirations, à son bon sens, à sa conscience.

L'homme ainsi fait, toujours au premier occupant, devient l'instrument de tout ce qui l'approche. Il en reçoit toutes les impressions et n'en garde que les mauvaises;

et cet homme est incorrigible, car tout raisonnement échoue contre celui qui, en reconnaissant ce raisonnement juste, va faire précisément le contraire.

Gardez-vous donc des hommes de cette trempe, et gardez-vous plus encore de le devenir vous-même, surtout si vous êtes gouvernant : la faiblesse est la ruine des Etats comme celle des ménages.

L'indécision n'est ni la faiblesse ni la timidité; elle ne naît pas de l'absence des moyens, elle vient plutôt de leur abondance et de la richesse de l'imagination. Celui qui ne distingue qu'une voie ne peut en prendre d'autre, mais celui devant qui s'ouvrent vingt sentiers, ne sait lequel choisir. Voilà pourquoi un sot hésite rarement, et une brute, jamais. Néanmoins, l'indécision est un défaut qui arrête presque toujours la fortune de celui qui l'a, et qui n'est pas moins nuisible à la prospérité publique s'il est à la tête des affaires.

Tous les malheurs de Louis XVI ne naquirent que de son indécision. Tous les succès de Napoléon vinrent de la faculté contraire ou de la résolution qu'il portait au plus haut degré.

Pendant la moitié de sa carrière politique, il vit juste et n'hésita pas : aussi arriva-t-il au pinacle.

Pendant l'autre moitié, il n'hésita pas davantage, mais il ne voyait plus juste et ne croyait qu'à lui-même.

La même qualité l'éleva et le renversa.

TITRES (*Octobre* 1848). Nous avons soutenu les castes; il ne nous manquerait plus que de défendre les titres pour être à tout jamais qualifié de perruque, d'éteignoir, de réactionnaire ou d'anti-républicain.

A nos risques et périls, c'est pourtant ce que nous allons faire. Vous verrez bien après si nous avons tort.

Nous avons dit que le but de tout gouvernement rationnel devait être le progrès. Maintenant, nous ajoutons : pour aider au progrès, tous les moyens sont bons, quand ils ne blessent ni le bon sens, ni la morale, ni le droit d'autrui. Dans ces conditions, je ne dédaigne pas même les hochets, et je les préfère volontiers à autre chose, quand on peut se les procurer à meilleur compte.

Je me serais donc bien gardé de supprimer les titres, et vous avez eu, selon moi, grand tort de le faire.

D'abord, parce que vous n'en aviez pas le droit. Qu'on l'ait reçu de l'Etat pour récompense ou de son père pour héritage, un titre est une propriété qu'il n'est pas plus licite d'enlever à son possesseur légal que de lui prendre son champ, sa maison ou sa bourse.

C'est une distinction, direz-vous. — Distinction si vous voulez ; trouvez-moi autre chose dans vos Etats monarchiques ou républicains. Les qualifications de président, de général, de colonel, de capitaine, de directeur, de chef, de sous-chef, de monsieur, de citoyen, etc., ne sont-elles pas aussi des distinctions, conséquemment des titres ? Supprimez-les donc.

D'ailleurs, est-ce en défendant de les porter qu'on les supprime ? C'est le contraire. Le lendemain de votre ordonnance, il y en avait plus que la veille. Pour raviver le goût d'une chose en France, il suffit de la prohiber.

Si vous voulez absolument détruire les titres, je connais un moyen bien meilleur : c'est d'en faire, comme on a fait des croix en 1830 et en 1848, une récompense politique ou un souvenir de la guerre des rues ; bref, c'est de créer ducs tous vos décorés.

Mais encore une fois, il ne faut pas détruire les titres ; il faut, au contraire, en entretenir soigneusement la mode, comme vous entretenez celle des draps fins et des soieries de Lyon. Alors, vous en ferez autant de

lettres de change à tirer sur la vanité, au profit de qui de droit.

Ce n'est pas le seul profit que j'y vois : vous y trouverez encore un mode économique de payer des services rendus ; et au lieu de les acquitter en rentes ou en argent dont vous n'avez pas trop , vous en serez quittes pour un morceau de parchemin enjolivé de vos signatures et d'un beau cachet de cire rouge ou verte, au goût du consommateur.

C'est donc, je le répète, à mon grand regret que ces amorces diamantées, que ces miroirs à alouettes ont été rejetés de votre écrin politique ; ce sont des valeurs réelles que vous avez gâchées, une excellente monnaie que vous avez retirée de la circulation, et dès-lors un nouvelle brèche que vous avez faite à nos finances.

Mais les finances valent-elles un principe ! L'égalité avant tout : il ne doit y avoir, en France, que des citoyens purs et simples. Les légionnaires eux-mêmes ne sont plus chevaliers, ils sont *membres*. Mais les grands officiers, mais les grand' croix et les grands aigles, que seront-ils? Les appellerez-vous grands *membres?* Non. Il faudra bien pourtant qu'on les distingue des petits.

En vérité, je crois que mot pour mot, joujou pour joujou, les anciens valaient mieux. D'ailleurs, ils étaient tout faits : vous y auriez du moins gagné la façon.

Rendez-nous donc nos marquis, nos comtes et nos ducs ; ne laissez pas même de côté les vicomtes et les barons. Seulement, soignez le tarif, afin qu'on n'en fasse pas litière. N'en vendez pas trop à la fois. Sachez parer la marchandise. Ce sera un bon revenu, vous dis-je, une sorte d'impôt progressif qui vaudra l'autre, un vrai milliard tiré sur les riches. Dites, maintenant, que je ne suis pas communiste.

Si vous ne voulez pas de ce commerce, si votre con-

science répugne à ce débit de *riens*, eh! bien, laissez-les à qui en veut prendre. Quand tout le monde en aura pris, personne n'en voudra plus. Donnez-nous, du moins, la liberté des mots quand ils ne blessent ni la décence, ni la morale, ni le droit d'autrui; quand ils rentrent enfin dans ces non-valeurs qui forment le domaine public. Ces titres confèrent-ils quelque privilège, quelque exemption d'impôts, de réquisition ou de garde? Assurément non. Dès-lors, il ne doit pas être plus défendu d'appeler son fils *marquis*, que de nommer son chien *milord*.

Gens de Lacédémone, je ne puis trop vous le redire, faites chez vous la part des enfans, car ils y sont en majorité. Si vous ne la leur faites pas, ils se la feront eux-mêmes. A quoi vous servirait d'ôter les titres de nos lois, s'ils restent dans nos mœurs? Un peu plus tôt, un peu plus tard, ces mœurs les remettront dans les lois.

Voyez toutes les Républiques qui nous ont précédés: Rome, Gênes, Venise; voyez la Suisse; n'ont-elles pas leurs oripeaux et leurs pompons de toutes couleurs?

Les Américains n'en ont pas, direz-vous. — Attendez, ils y viennent. S'ils sont encore à l'aristocratie des dollars et si les quartiers de noblesse s'y comptent, comme en Hollande, par les tonnes d'or, cela ne durera pas, soyez-en sûrs. Les dollars se transformeront en panaches. Les femmes ont commencé, les hommes suivront.

La nature humaine est partout la même. Souffrons ce que nous ne pouvons empêcher. Donnons quelque chose à la gloriole: c'est la reine du monde.

A tout prendre, elle vaut mieux que la gloire. Celle-ci se nourrit de sang; celle-là se contente de fumée. Qu'on lui en serve.

TORTURE. Je lisais dans un discours prononcé en 1842 par le président de l'Académie de Châlons, que le mécanicien Balbani ayant proposé une mécanique de son invention, propre à donner aux accusés la question préparatoire sans briser leurs os, sa machine fut refusée par les magistrats de la tournelle, *comme dangereuse pour la bonne administration de la justice.*

En ces temps, les magistrats les plus intègres, les plus vertueux , les plus sensibles peut-être comme hommes privés, ordonnaient froidement la question, et ceci sous le moindre prétexte et sans cesser de croire à l'innocence probable du prévenu. Ils faisaient plus, ils y assistaient et la dirigeaient, non pour en modérer la rigueur, mais pour s'assurer qu'elle était donnée en conscience.

Ceci était-il spécial à quelques-uns? Non, c'était à peu près général : un magistrat croyait qu'il y allait de son honneur. C'était un devoir qu'il remplissait. Hésiter était, à ses yeux, une lâcheté; l'adoucir, c'était une faute, une sorte de complicité. Oui, tel grave magistrat dont le nom est encore aujourd'hui vénéré et l'est justement, avait, cent fois dans sa vie, ordonné et dirigé lui-même la torture.

Etrange moyen de moralisation, mais qui d'ailleurs était d'accord avec les idées religieuses de l'époque! L'église était non-seulement militante, mais torturante: brûler un hérétique était un acte de foi; et Dieu étant devenu un grand tortionnaire, on ne pouvait mieux faire que de l'imiter.

La religion a aujourd'hui répudié ces sanglantes pratiques qui venaient des hommes et non d'elle. Elle hait le sang , elle a raison. L'inquisition ne tue plus , et la torture est à peu près supprimée partout comme chose injuste et inutile.

L'instrument de supplice dont on use exclusivement en France depuis 1792, a été perfectionné, mais non inventé par le docteur Guillotin , car cet outil judiciaire

était connu dès le XVIe siècle, ainsi que le prouvent une vieille gravure et quelques chroniques.

Ce mode de décapitation abrège, je crois, les douleurs des condamnés; mais la facilité qu'il donne de faire beaucoup d'exécutions en peu d'instans a dû, à l'époque de la terreur, augmenter le nombre des victimes. S'il avait fallu décapiter, selon l'ancienne méthode, tant de milliers de condamnés, les bourreaux n'y auraient pu suffire. La mise en usage de la guillotine fut donc véritablement funeste.

L'application n'a pas suivie immédiatement la découverte. On ne commença, je crois, à guillotiner qu'en 1792, et ce fut le 1er décembre 1789 que le docteur Guillotin monta à la tribune pour annoncer l'invention de sa machine.

Peu de jours après parut une chanson qui fut insérée dans un journal alors célèbre: *les Actes des Apôtres*. Le mot *guillotine*, imaginé probablement par le poète, y fut prononcé pour la première fois. Voici cette chanson qu'on peut, à juste titre, appeler historique:

Air: *du Menuet d'Exaudet.*

Guillotin,
Médecin
Politique,
Imagine, un beau matin,
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice,
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office.

C'est en vain que l'on publie
Que c'est pure jalousie
D'un suppôt
Du tripot
D'Hippocrate,
Qui, d'occire impunément,
Même exclusivement,
Se flatte.

Le Romain
Guillotin,
Qui s'apprête,
Consulte gens du métier,
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête;
Et sa main
Fait soudain
La machine,
Qui simplement nous tûra,
Et que l'on nommera
Guillotine.

Le malheureux docteur ne se consola jamais, dit-on, de l'application de son nom au cruel instrument.

Un député de Rennes, M. Duplessis, homme fort estimable, fut presque aussi maltraité pour avoir, lors de la restauration, demandé la suppression de cette même guillotine et le rétablissement du supplice de la corde. Jusqu'à sa mort, on le distingua en Bretagne, de ses homonymes, par le nom de *Duplessis potence.*

Au surplus, ce goût pour la potence ne s'arrêta pas là. Un peu plus tard, une pétition signée à Caen par un grand nombre d'habitans, fut adressée aux chambres, et donna aussi lieu à une chanson que voici:

PÉTITION DES NORMANDS.

Sage prince, quand tu nous rends
Tous nos anciens usages,
Accepte les hommages
Et comble les vœux des Normands :
Que la potence
Revive en France!
Daigne d'avance
Nous donner l'assurance
Que sous le règne des vertus
Les gibets nous seront rendus.
Heureux Normands, nous serons tous pendus,
Sous nos rois débonnaires,
Comme on pendait nos pères,
Comme on pendait, comme on pendait nos pères !

Oui, les bons Normands vont ravoir
L'antique privilège
D'aller, en grand cortège,
Danser à la croix du Trahoir.
Nouvelle étude
Nous semblait rude;
De l'attitude
Nous avions l'habitude;
Avec le sang, de père en fils,
Ce penchant nous était transmis.
Venez encor orner notre pays,
Gibets héréditaires
Où l'on pendait nos pères,
Où l'on pendait, où l'on pendait nos pères!

TOUT DE SUITE, DEUX MINUTES, UNE SECONDE. Invitations à attendre, et mots de mauvais augure quand on est pressé.

Tout de suite, vous dira cet honnête Parisien que vous venez visiter par besoin ou par politesse, et qui a sa barbe à faire, un ordre à donner à sa cuisinière, ou s'il est homme d'affaires, un client à expédier.

S'il est poli, il ajoutera : entrez au salon ou dans mon cabinet, et asseyez-vous. S'il ne l'est pas, il vous laissera dans son antichambre, ou à défaut, dans le couloir ou sur l'escalier.

Il est, d'ailleurs, assez difficile de préciser la durée du *tout de suite;* il peut varier de dix minutes à une heure et même une heure et demie, ce qui vous donne tout le loisir d'en soupçonner l'étendue et de reconnaître que de toutes les manières de déterminer le temps et de suppléer aux cadrans solaires, horloges, montres marines et autres, c'est la moins définie ou la plus élastique; enfin, pour me servir d'un terme parlementaire, c'est le plus large de tous les amendemens faits au code de l'exactitude et, par cela même, la formule qui s'harmonie le mieux à la liberté. Il est vrai que ce n'est que d'un côté, mais il en est toujours ainsi; et dans une société quelconque, la mesure de liberté faite à l'un ne peut être large que par un emprunt non moins copieux fait à celle d'un autre.

Il est évident que si vous aviez prévu la chose et jugé la portée du *tout de suite,* fût-ce à une demi-heure près, vous auriez pu utiliser la première heure pour faire une course, écrire une lettre ou lire un journal. Or, ceci eut été un bénéfice net pour vous et pour votre hôte, dont vous n'auriez pas usé le parquet et les tapis avec les talons de vos bottes, ou les fauteuils avec le fonds de vos chausses: dommage réel, car vous les avez essayés tous, et vous vous êtes retourné vingt fois dans chacun. Mais qu'y faire? Comment lire dans la conscience d'un homme? Comment, sur l'intonation de sa voix ou sa

manière de prononcer un *tout de suite*, calculer le nombre de minutes que vous aurez à attendre?

Cela est très-difficile, et pourtant ce n'est pas impossible. Il y a des signes indicateurs qui, sans appórter la certitude, annoncent, avec quelque probabilité, que l'attente sera longue. Par exemple, si l'homme que vous allez voir ajoute à son *tout de suite* ces simples mots: *deux minutes,* vous pouvez compter sur une *grande heure;* s'il dit: *deux secondes*, comptez sur une *heure et demie.*

L'une des variantes du *tout de suite* èst *je suis à vous*, qui veut dire littéralement qu'on n'y est pas.

Tout à l'heure est plus vague, et pourtant il inspire plus de confiance et offre ordinairement la chance d'une audience plus prompte. Il équivaut à *dans un instant*, que les gens charitables adoucissent encore en jetant au patient, comme un os à ronger, un *me voici* ou un *je viens*. Bien entendu qu'ils ne bougent pas, car s'ils venaient, ils n'auraient pas besoin de le dire. Dans cette circonstance, *je viens* est une métaphore qui exprime l'immobilité. On en peut seulement induire qu'elle ne sera pas éternelle: c'est un gage d'espérance.

Permettez est beaucoup plus positif; il annonce une interruption momentanée de la conversation commencée et se dit lorsqu'on n'a réellement que quelques mots à échanger avec un tiers ou une toute petite chose à faire. Il se dit aussi lorsqu'on veut dévier du sujet qu'on traite et passer incidemment à un autre. Il se dit enfin quand on a une objection à présenter à ce qu'avance l'interlocuteur, et qu'on n'a pas la patience d'attendre qu'il ait fini. Quoique le *permettez* soit l'ennemi-né de toute conversation suivie, l'habitude le rendrait supportable; mais il est des gens qui en font vraiment abus et qui, à force de *permettez*, vous coupant sans cesse la parole, ne vous permettent rien, pas même de leur accorder la permission qu'ils vous demandent.

Ces façons diverses de voler le temps ne sont pas spéciales à la France, et chaque peuple a les siennes. Le *tout de suite* de Paris ressemble fort au *subito* des Italiens, moins redoutable pourtant que leur *subito subito* qui représente nos *deux minutes*, ou leur *ecco* qui annonce immanquablement, dans la bouche du *cameriere* d'auberge, qu'il n'y a rien sur la table, et que vous aurez votre dîner à l'heure ordinaire du souper.

Je ne me rappelle plus le terme allemand qui répond à chacune de ces formules, bien que, lui aussi, m'ait fait enrager bien des fois; mais je vieillis et j'oublie jusqu'à mes rancunes. Néanmoins, je puis affirmer qu'il n'exige pas moins de patience que ses analogues, si même il n'en demande pas davantage, car le Français en disant son *tout de suite* et l'Italien son *subito*, ont l'air de se presser et de bouillir d'impatience, si bien qu'on est tenté de les consoler et qu'on se laisse quelquefois apitoyer jusqu'à leur dire : *prenez votre temps, ne vous pressez pas;* tandis que l'Allemand, par son imperturbable sang-froid et sa tranquillité qui contraste avec ses paroles, semble doubler votre impatience ; il vous donne envie de le battre, et vous souffrez à la fois de l'attente et de la colère.

Colère injuste ! Il ne faut pas en vouloir à ce bon Allemand, il ne faut même en vouloir à personne. Allemands, Français ou Italiens, en se servant de ces paroles plus ou moins saupoudrées d'espérance, n'ont d'autre intention que de vous faire prendre patience et même de vous en donner, si vous avez le malheur de n'en point avoir : ils ne sont donc nullement à blâmer. Le *tout de suite* est, en tout pays, une phrase bienveillante, conciliatrice, d'une intention toute philanthropique, et dont l'unique but est de vous faire paraître l'attente moins pénible. Mais le malheur veut qu'elle produise précisément

l'effet opposé, car que résulte-t-il de cette promesse ou de ce délai limité à une minute ou deux? C'est qu'à la troisième on commence à les compter, ce qui n'est, dans aucun pays, ni le moyen de les trouver plus courtes ni d'en réduire le nombre.

Les Anglais, je ne parle pas des touristes, mais des gens occupés, sont, sur ce point, plus sages que nous. Ils connaissent le prix des heures et même des quarts d'heure : ils n'abusent pas des *tout de suite* ni des *subito*. Ils vous reçoivent d'abord ou ne vous reçoivent pas du tout, et vous indiquent un autre jour ou une autre heure. J'aime mieux cela ; on fait moins de mauvais sang, et l'on en vit davantage.

TRANSFORMATION. Selon les naturalistes, une forme reste invariablement la même, et le chardonneret qui sort aujourd'hui de l'œuf est semblable à celui qui, type de l'espèce, en est sorti le premier.

Sans demander comment aura paru ce premier d'une espèce et comment, sans antécédent, il pourrait être ce qu'il est, sans même consulter la charpente osseuse des animaux fossiles qui tous diffèrent en quelque point des animaux vivans, nous dirons : quand nous voyons, dans une période de quelques années, la forme se modifier, comment cette modification n'aurait-elle pas eu lieu à l'égard des formes qui ont traversé les siècles ? Ne voyons-nous pas combien les besoins, les penchans et les sensations agissent sur les corps ? Or, tous les êtres n'auraient donc eu, depuis leur réveil, qu'un besoin, qu'un penchant, qu'une sensation ; alors, ils devraient être tous absolument semblables. S'ils ne le sont pas, c'est que ces impressions ont été différentes et que la volonté a subi leur influence. L'intention changée, comment l'œuvre ne le serait-elle

pas? Comment celui qui serait devenu un nain, garderait-il la peau d'un géant?

Et les variations de climats et d'élémens, les comptez-vous pour rien? Chaque jour, ne voyez-vous pas qu'elles influent sur les organes? A chaque réveil de la vie, après chaque révolution géologique, les animaux, leurs débris l'indiquent, n'ont-ils pas affecté une figure différente?

L'ont-ils affectée immédiatement? Non; il n'y a, dans l'univers, d'immédiat que la mort. Quand il s'agit de création et d'œuvre, tout a son principe, sa croissance, son développement. Sans doute la nature ou la marche des choses n'est pas immuable, mais elle ne change que peu à peu. La modification des corps est progressive. La forme de tous les êtres est le résultat de leurs pensées et des actes s'harmoniant aux élémens, aux localités, aux circonstances, et dès-lors empruntant quelque chose à ces circonstances, à ces localités, à ces élémens. Mais ici rien d'improvisé, tout doit être progressif. L'être intelligent est la suite de plus longs efforts et de pensées plus complexes que l'être simple. L'homme surtout est une créature longuement élaborée et qui n'est arrivée à ce point humain, à cette qualité d'animal raisonnable, qu'après une longue filière de positions inférieures.

Ces progrès de la forme, œuvre des siècles, sont peu visibles, parce qu'ils s'opèrent imperceptiblement d'une forme à une autre, en agissant d'abord sur les organes internes. Mais bien que ces modifications échappent à nos sens, la réflexion ne nous les indique pas moins, et si nous ne saisissons pas le moment même de la transition, nous avons devant nous, dans les espèces diverses, tous les degrés par lesquels les êtres sont passés et passent journellement encore.

La forme étant toujours le résultat des sensations de l'ame et les sensations étant éveillées par les effets exté-

rieurs, la cause de ces effets, c'est-à-dire notre entourage et les élémens, doivent influer sur ces sensations et conséquemment sur la nature de nos organes.

La plus puissante des sensations est celle qui résulte de la nécessité ou des besoins; et comme cette nécessité ou ces besoins ne peuvent pas être satisfaits de la même manière dans des localités différentes, c'est-à-dire sur une surface plane ou un sol accidenté, dans un élément liquide et transparent ou une matière solide et opaque, il est certain que deux êtres au même degré d'intelligence, mais placés dans des circonstances inégales, ne se constitueront pas des organes semblables.

Après l'intelligence et la volonté, c'est donc la nécessité qui a donné à nos membres leur mesure et leur proportion, leur pesanteur ou leur légèreté relative; et tel être qui nous paraît informe et incomplet, n'en est pas moins ce qu'il doit être.

Un phoque, par exemple, est, quant au cerveau, aux viscères, enfin à l'ensemble de son organisation, un animal aussi bien conformé qu'un chien, puisqu'il a une intelligence égale. S'il n'a pas de pattes, c'est parce qu'il n'en a pas besoin. Elevez à terre des phoques, accoutumez-les à cette nouvelle position, après quelques générations, ils auront des pattes. Elevez des chiens dans une position où ces pattes leur soient inutiles, après quelques générations, ils n'en auront plus.

Comment s'opère la modification? Je viens de le dire: c'est par degrés successifs et de transition en transition; et il faudra d'autant plus de ces échelons ou de formes intermédiaires, que le type originel sera plus distinct du type à modifier.

On comprend que ce phoque qui a déjà des moyens de se traîner sur la terre, ce phoque qui est amphibie, s'accoutumant plus vite à cette situation, y aurait plus

promptement ployé sa forme que ce requin qui est fait pour nager en pleine eau, plonger ou fendre la vague, et nullement pour ramper dans les bas fonds.

Que par un cataclisme ou une évaporation subite, cette mer devienne tout-à-coup une lagune sans profondeur où il ne reste d'eau que juste ce qu'il faut pour que ce requin ne puisse que se rouler et se glisser sur le sable sans pouvoir se servir de ses nageoires, dans cette situation, il ne les perdra pas immédiatement, mais il en perdra l'usage.

Les requins qui naîtront dans cette impossibilité de nager, n'en auront ni le désir ni la volonté; et faute d'exercice, leurs nageoires, membres inutiles, cesseront de se développer.

Chez la génération suivante, ce développement sera plus faible encore; à moins qu'un nouveau changement de position ne leur ait permis d'utiliser ces nageoires, non pour nager, mais pour se soutenir et comme point d'appui.

L'organe ayant ainsi changé de but, changera bientôt de forme, et cette forme se mettant insensiblement en rapport avec les besoins croissans de l'animal, après avoir été un simple moyen d'équilibre, deviendra un mode de locomotion.

Mais ce qui, plus encore que l'habitude ou la localité, influe sur la forme et contribue à son développement, c'est la crainte de la douleur et de la mort et le désir de s'en préserver; bref, c'est la poursuite des êtres par les êtres.

Cet insecte, cet animal a une arme qui ne lui sert qu'à sa défense; cette arme ne peut lui être venue que lorsqu'il a été attaqué ou qu'il a voulu attaquer lui-même, sinon elle serait une anomalie, disons plus, une absurdité, comme les mains en seraient une dans le vide

ou dans une atmosphère où il n'y aurait rien à prendre ou à toucher.

Il est donc certain que les formes primitives, celles dont était revêtu l'être avant qu'il ne fut attaqué par l'être, n'étaient pas les mêmes que celles qui existent aujourd'hui; que les aiguillons, les cornes, les ergots, les épines, les venins, n'ont apparu que depuis que les passions haineuses et la nécessité d'y résister se sont fait sentir entre les individus.

Mais ce n'était pas assez que cet état de guerre ait commencé, il fallait qu'il se perpétuât. S'il n'eut été que transitoire, cette arme, qui ne fait pas partie du type primitif, qui n'est pas même la conséquence de l'élément, qui n'est enfin qu'un fait secondaire, aurait cessé d'exister avec les causes qui l'auraient fait naître; seulement, sa disparition n'aurait, de même que sa création ou son apparition, eu lieu que progressivement de forme en forme ou de génération en génération.

Cependant le moyen de défense d'un animal peut n'être pas de création entièrement neuve, ou en dehors de sa constitution première, et ne consister que dans la modification d'un organe existant. Par exemple: tel mammifère à la peau dégarnie et tendre, tourmenté par la piqûre des insectes ailés, usait de sa tête et de ses pieds pour s'en délivrer. Il y parvenait pour certaines parties du corps, mais non pour toutes, et sa croupe et ses flancs se trouvaient souvent sans défense; il s'efforçait alors d'y suppléer par le mouvement de l'échine. A force de s'agiter et de tendre au même but, l'échine s'alongea, la queue commença à se mouvoir et, par ce mouvement, à acquérir peu à peu les dimensions qu'elle a aujourd'hui chez les mammifères de cette catégorie.

Les animaux dont la peau est trop dure ou la fourrure trop épaisse pour être sujets aux attaques des

mouches, les rhinocéros, les éléphans, les ours, n'eurent jamais cette longue queue des bœufs, des vaches, des chevaux, des lions, etc. Elle ne leur est pas nécessaire.

On voit, par cette suite de faits, qu'il suffit d'une sensation prolongée passant de race en race ou de forme en forme, pour faire naître l'organe utile à la conservation de cette forme. Le besoin, la crainte, la douleur, deviennent ainsi les mobiles de cette création.

Il ne faudrait pas croire que ces modifications de la forme n'ont eu lieu que dans la première période du séjour des êtres sur la terre. Non, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, et partout où les élémens et les habitudes se modifient, les formes doivent s'y modifier aussi. La création est une œuvre progressive; elle est sans terme, elle continue sans cesse. Ces métamorphoses s'opèrent donc journellement et s'opèrent sous nos yeux. Si nous ne les voyons pas, c'est que nos yeux sont faibles et que notre existence terrestre est courte; puis, c'est qu'elles ne se complètent qu'à l'instant de la reconstruction de l'enveloppe et dans cette phase qui précède la naissance et que nous nommons génération ou conception.

Cependant toutes ces modifications de la forme ne sont pas invisibles. On sait combien certaines inclinations, certains vices et les habitudes qui en résultent, changent la physionomie d'un homme et donnent même, à toutes les parties de son corps, un aspect autre que celui qu'il avait avant de s'abandonner à son penchant.

Les hommes de professions diverses prennent, en fort peu de temps, un caractère de figure qui indique leur état. Prenez deux jumeaux d'une ressemblance parfaite, mettez-en un au séminaire et l'autre dans une école militaire, bientôt ils se ressembleront moins.

La diversité des langages suffirait seule pour donner

aux figures des coupes différentes. Les peuples dont la langue frappe continuellement les dents en parlant, ont la mâchoire inférieure plus saillante que les autres peuples : voyez les Anglais, les Hottentots, etc.

Le plus ou moins d'éclat du soleil ou de chaleur de ses rayons, modifie encore la figure. L'homme du nord transplanté dans le midi ou celui du midi transporté au nord, change après quelques générations. Si les enfans des nègres qui habitent les pays froids restent nègres, c'est que la noirceur du nègre ne tient pas seulement à la surface. Cependant, il est à croire qu'à la longue leur descendance perdrait de sa teinte noire dans nos pays européens ou toute autre latitude froide. L'on y a rencontré des peuplades qui, sans être noires, ont le type de la figure nègre ; et je ne doute pas que dans leurs traditions, leurs mœurs et leur langage, on ne trouvât des indices de leur origine africaine.

Quant aux animaux, on sait combien il est facile de varier leur forme par la seule modification de leurs habitudes. Si l'on y joint le changement de nourriture, la transformation devient plus prompte et plus complète encore. Parmi nos animaux domestiques, il en est qui n'ont presque plus de ressemblance avec leurs analogues vivant en liberté.

Le mouton est de fabrication humaine ; il n'y a pas de mouton sauvage ; à moins qu'on ne prenne le mouflon pour le type du mouton. Un animal ainsi couvert de laine et sans moyen de défense, ne vivrait pas longtemps sans les soins de l'homme.

C'est par l'étude approfondie des effets d'un régime hygiénique constamment suivi et par le croisement des variétés de races dont la souche est commune, qu'on est parvenu à créer des formes nouvelles, du moins à l'extérieur. Les agriculteurs anglais ont inventé ainsi de ces

moutons dont la laine a trois fois la longueur de celle des autres. Ils ont aussi doublé la taille et le poids de leurs bœufs et de leurs porcs.

Ils ont encore imaginé une série de chiens de toute taille et de tout poil, avec des formes et des qualités adaptées à ce qu'ils veulent en faire.

L'animal, comme l'homme, peut, jusqu'à certain point, influer sur la création. Le cynips force le fruit à mûrir avant la saison ; ou pour loger ses œufs, il amène l'arbre à produire une gale, une superfétation qui ressemble à un fruit. Cet insecte est, en cela, aussi habile que l'homme qui oblige une rose à devenir double ou à changer sa couleur ; et cependant l'homme ne peut, pas plus que l'insecte, pénétrer la cause dont il obtient l'effet.

Dans certaines classes d'animaux, leur transformation s'opère par un procédé simple et dont nous pouvons suivre toutes les phases. La chenille devient chrysalide, et celle-ci se change en papillon. Le têtard se métamorphose en grenouille. Mais il est beaucoup d'autres transformations qui nous échappent ou que nous soupçonnons sans les pénétrer.

Est-il certain que nous ne les pénètrerons jamais? Avec du temps, de la patience et des expériences mieux suivies, plus approfondies, quand surtout nous aurons sérieusement étudié les mœurs, les passions et aussi l'anatomie des animaux, peut-être obtiendrons-nous d'autres preuves de ce passage d'une enveloppe à une autre et de cette liaison qui unit toutes les espèces.

Mais la transformation qui nous importe le plus est celle qui nous touche personnellement ou qui s'opère dans la constitution humaine.

Nous avons émis l'opinion que la création n'était pas achevée et qu'elle ne pouvait jamais l'être, parce qu'elle consistait dans une progression sans terme. On comprend

qu'il s'agit ici de la progression universelle ou de celle qui s'étend dans tous les globes. Si l'on n'envisage la création que partiellement, par localité ou par globe, naturellement elle a un terme; et lorsqu'un être y est arrivé au degré de perfection que comporte le globe où il se trouve, il faut que sa marche ascendante s'arrête ou qu'il aille ailleurs. Or, l'homme en est-il arrivé là, et puisque les animaux l'ont précédé sur la terre, n'y serait-il pas lui-même le précurseur d'une race plus intelligente encore et d'un degré supérieur au sien? Cette question est importante et mérite d'être examinée.

Nous avons vu que l'ame, d'essai en essai, arrivait ordinairement, dans chaque degré, à obtenir une forme aussi perfectionnée que le permettait la nature des lieux et des élémens où elle vivait. Ainsi la forme de l'homme primitif ou du premier être qui, passant de l'instinct à la raison, s'est élevé au degré humain, a dû être à la mesure de cette raison naissante. Mais depuis, par l'usage, le contact et l'exemple, cette raison s'est développée. La forme a dû suivre et se perfectionner comme l'esprit.

Aujourd'hui se perfectionne-t-elle encore? La nature de nos élémens terrestres le permet-elle? Et cette sorte d'inquiétude, de malaise, de fièvre, de désir vague d'une autre vie et d'un meilleur monde qu'éprouve l'homme supérieur, l'homme de génie, ne viennent-ils pas de ce que ses organes ne sont plus à la hauteur de son ame et que, malgré ses efforts, il ne peut les y mettre? Remarquez bien qu'il l'a fait autant qu'il dépendait de lui, en inventant des machines pour aider à la nature, en se créant des organes factices qui pûssent suppléer à l'insuffisance des siens. Il était nu, il s'est procuré des habits; il était sans défense, il a fabriqué des armes; il ne pouvait marcher sur l'eau, il a construit des vaisseaux; il ne pouvait s'élever dans l'air, il a imaginé les ballons;

il était incapable d'atteindre à la course le moins léger des animaux, et il les a tous dépassés par la vapeur; enfin, ses yeux impuissans lui permettaient à peine de voir sur la terre, à l'aide du télescope il a lu dans les cieux.

Avec une telle puissance de conception, il est probable que, reportant son intelligence sur lui-même, il eut donné à ses propres organes la portée qu'il pouvait conférer à de simples machines, si le plan et la base primitive de ces organes et la matière dont ils sont composés l'eussent permis.

D'après ceci, on pourrait penser que l'organisation corporelle de l'être humain est arrivée, sur la terre, à toute la perfection dont elle y est susceptible, et qu'un être supérieur ne peut former un corps analogue à son génie que dans un autre globe et avec d'autres élémens.

C'est peut-être pour cela que le nombre des hommes n'augmente pas comme augmenterait celui de créatures inférieures placées dans des conditions aussi favorables, et que parmi ces hommes, ceux qui atteignent au génie ou à l'apogée de l'intelligence terrestre sont toujours rares et isolés.

En admettant un terme au perfectionnement des organes humains quand ils sont parvenus au point le plus élevé que comporte la grossièreté des élémens terrestres, on voit que nous n'admettons pas que la forme du premier homme et même de ceux qui l'ont suivi ait été semblable à celle de l'homme actuel. L'intelligence ayant gagné, les organes de cette intelligence et les moyens d'exécution ont dû gagner dans la même proportion.

La similitude des débris qui nous restent des hommes anciens avec ceux des hommes d'aujourd'hui, n'est pas une démonstration contre cette croissance des formes. Ce que le temps épargne dans la charpente animale, c'est la partie grossière ou les os. Quant aux nerfs, aux muscles, aux fibres du cœur, du cerveau, leur dissolution est im-

médiate; et c'est là surtout où la différence de la forme et son perfectionnement se manifestent.

Une autre raison de croire que la forme du premier homme, ait-il eu même notre intelligence, n'était pas entièrement semblable à la nôtre, c'est qu'elle était nouvelle, et qu'il est certain que toute forme s'améliore par l'usage ou l'expérience d'elle-même et de son entourage.

Ainsi, dans cette modification de la figure humaine, il y aurait une double cause et un double effet : l'effet croissant de l'intelligence et aussi celui de l'amélioration purement matérielle et tenant à l'accord progressif de la forme, à l'emplacement où elle fonctionne.

Cette double progression suit une filière dans les limites du degré même, et il n'est pas un seul échelon de la création, pas un seul type de croissance ou de décroissance qui ne contienne ses subdivisions ou une échelle secondaire.

Dans le degré humain, il est facile de remarquer que rien ne ressemble moins à un homme de génie qu'un idiot. Quant aux organes intérieurs, évidemment ils doivent être fort dissemblables, puisque leurs effets le sont.

C'est ce qui fait la différence des figures d'une même famille, différence qui n'est autre qu'un état plus ou moins avancé dans une même classe. Il y a donc, dans le degré humain comme dans tous les centres, une série de formes, depuis l'individu le moins intelligent de ce degré jusqu'à celui qui l'est le plus.

Ceci nous ramène encore à cette induction : si cette série de formes s'est établie progressivement, si la figure la moins intelligente a paru avant celle qui l'est le plus, il est possible qu'il en paraisse encore à un degré plus élevé que celle qui est aujourd'hui la cime.

Mais cette progression d'une forme aura un terme; et la figure humaine, en se modifiant ainsi partiellement, doit arriver à un point où elle n'est plus modifiable.

Alors, si la terre ne comporte pas l'action de cette forme surhumaine ou n'a pas l'élément qui soit propre à la constituer, il faut bien qu'à moins de retomber ou de devenir stationnaire, l'ame s'élève vers un autre globe; et si cela n'est pas encore arrivé sur la terre, si l'intelligence d'un être n'y a pas encore nécessité une forme au-dessus de la forme humaine, cela y arrivera nécessairement un jour.

Voici le résumé de ce que nous avons voulu démontrer dans cet article:

Le nombre des êtres est fixe, parce que le principe de tout être est incréé; et s'il ne doit pas finir, c'est parce qu'il n'a pas commencé.

Il ne peut donc y avoir, dans l'univers, ni un être de plus ni un être de moins; et ceux que nous voyons ne sont, sous divers aspects, que des individus qui ont toujours été.

Il y a, dans la nature, un passage continu d'une forme à une autre, sans que ce changement de forme comporte un changement d'ame ou d'individualité.

De la préexistence vient la ressemblance d'un homme présent à un homme passé, ressemblance en même temps matérielle et intellectuelle qui tient également de la substance élémentaire et de l'intelligence ancienne, double origine qu'on reconnaîtra dans l'organisation physique comme dans les effets moraux.

La modification ou la transformation des formes s'effectue ordinairement par les organes intérieurs, dans les germes et avant l'apparition des corps. C'est ainsi qu'elle échappe à nos sens.

Ces modifications de la forme s'accomplissent toujours par une action lente et progressive. S'il existe des métamorphoses subites ou spontanées, c'est en dehors de la nature terrestre ou parmi les êtres simples des degrés infimes.



UNE JEUNE FILLE. Elle avait vingt ans. Sa taille était légère et élancée, un peu penchée en avant; elle se tenait droite pourtant. Il y avait dans son port quelque chose de souple et de grâcieux qui n'appartenait qu'à elle.

Ses cheveux étaient noirs et bien plantés. Ses sourcils fins et arqués se rapprochaient et tendaient à se joindre, mais en s'effaçant, sans rien de dur ni de heurté. Ses yeux bien fendus étaient ombragés par de beaux cils, ils étaient doux et calmes; et quand, dans leur sourire, elle les posait sur vous, ils avaient une expression délicieuse de bienveillance et de modestie.

Sa bouche un peu grande laissait voir de belles dents; ses lèvres rosès étaient surmontées d'un léger duvet qui n'en déparait pas la fraîcheur.

Les pommettes de ses joues étaient prononcées, mais non assez pour cacher la jolie fossette de son sourire.

Pour une brune, elle pouvait passer pour blanche : sa figure avait cette teinte virginale et ce velouté qu'animaient quelques taches de hâle.

Quant à la couleur de ses joues, tour-à-tour roses, rouges ou pâles, on ne pouvait pas dire ce qu'elles étaient, tant elles variaient instantanément.

Son front avait une juste proportion : avec beaucoup de noblesse, il ne manquait pas de grâce. L'ensemble de sa physionomie, bien qu'extrêmement mobile, annonçait le calme du cœur et de la conscience : c'était une de ces figures qui montrent l'ame et inspirent la confiance.

Sa tête était merveilleusement posée sur un cou souple et fort; ses épaules larges faisaient valoir une poitrine ouverte et nettement dessinée, poitrine de vierge comme nous en montrent les peintres.

Ses bras, peut-être un peu forts comparativement à son corps, étaient terminés par une main effilée et des ongles rosées d'une admirable forme.

Sa taille élancée faisait ressortir à la fois ses épaules et ses hanches. Sa jambe était fine et nerveuse, et son pied petit pour sa haute stature.

Sa voix, sans être harmonieuse, avait une portée extraordinaire. Ses manières simples conservaient toujours une dignité singulière dans une si jeune fille, dignité qui devenait hautaine au premier signe de familiarité : là s'éveillait l'orgueil de race.

Nulle apparence de coquetterie, et pourtant quelle femme n'en a pas? Aussi elle en avait, mais elle la cachait bien. C'était, d'ailleurs, la coquetterie de l'innocence, car avec cette santé parfaite, cet air de force et cette force réelle, sa sagesse était exemplaire. La calomnie n'avait pas même osé l'effleurer.

Elle était fière et même impérieuse; elle souffrait peu la contrariété et ne pardonnait pas une humiliation. On la faisait quelquefois céder par la prière, mais par la crainte, jamais.

Véritable enfant de la nature, elle avait pourtant un tact exquis des convenances : jamais un geste, jamais un mot ni un regard qui ne fussent ce qu'ils devaient être. Cette dignité de la femme, cette pudeur de la jeune fille ne la quittaient point, et cependant rien d'affecté, rien de contrarié même ; et si quelque chose excitait sa joie, son rire franc et expansif avait mille fois plus d'innocence que les grimaces de la prude.

Quels que fussent la conversation et le sujet qu'on traitât, politique, science, métaphysique, elle semblait comprendre. Elle comprenait même, et pourtant elle ne savait rien, elle ne voulait rien savoir : elle ne le pouvait pas, disait-elle. Elle traçait aussi quelques mots et posait quelques chiffres; sa mémoire et son bon sens suffisaient au reste, à ses besoins, à ses affaires, à ses plaisirs.

Mais où donc avait-elle appris à parler? D'où lui venait ce choix d'expressions? Jamais de faute de langue, jamais de phrase commune : comment expliquer ceci? Comment, sans avoir rien étudié, n'était-elle pas ignorante? Comment possédait-elle cette science des images et du style? Il est donc un tact inné, une expérience, des phrases et des paroles que nous trouvons en nous, en dehors des écoles et de l'exemple, car elle n'avait vécu que dans les champs, entre les oiseaux et les fleurs.

Sa propreté était extrême : à quelque heure qu'on la rencontrât, tout était en ordre autour d'elle et sur elle. Il semblait que rien n'eût pu ni la salir ni la chiffonner; et les embarras d'un ménage et les soins les plus contraires à la parure, faisaient mieux encore ressortir cet

ordre charmant qui était en elle et qui d'elle s'étendait sur tout ce qui l'approchait. Elle aimait surtout que sa chambre, que son lit fussent bien rangés, car elle dormait avec délice. Elle n'en était pas moins avide de mouvement; elle aimait la danse et le bal, et tous les jeux où l'on court et s'agite.

Sa force musculaire était extraordinaire: on la voyait, par amusement et sans effort, soulever des fardeaux qui auraient fait ployer un homme. C'était un athlète sous la figure d'une grâce.

Quelle que fût la mobilité de sa physionomie où se reflétaient toutes les impressions de ceux qui lui parlaient ou des choses qui la frappaient, elle ne laissait, sauf des cas rares, transpirer aucune de ses passions, pas même de ses goûts.

Des passions, elle en avait pourtant. Des goûts, elle aimait la toilette, mais la plus simple.

Elle affectionnait les couleurs sombres et savait habilement les assortir. Elle n'était pas moins adroite dans le choix de la coupe de ses vêtemens, soit qu'elle les fît elle-même, soit qu'elle les fît faire; de sorte que, grâce à sa haute taille et à sa noble démarche, quoique vêtue d'étoffes communes, toujours et partout elle semblait être la reine.

Son désintéressement était sans bornes : peu dépensière pour elle-même, elle aurait versé l'or à pleine main quand il s'agissait des autres. Cependant elle aimait les présens, non pour eux-mêmes ou leur valeur, car une rose grâcieusement offerte l'eut plus satisfaite qu'un diamant mal donné. Mais cette rose présentée à propos, la veille de sa fête ou du jour de sa naissance, lui causait une joie d'enfant; elle la conservait avec amour et reconnaissance jusqu'à sa dernière feuille, et sa vue toujours faisait battre son cœur de plaisir.

Sa prudence était grande : avec un air de franchise, elle se livrait peu. Trouver en elle de l'amour, de l'amitié, n'était peut-être pas impossible, mais elle les cachait soigneusement. Si on en surprenait quelque symptôme, c'était à son insçu, et si on le lui disait, elle le niait.

Si une émotion, un sentiment quelconque était au moment de se faire jour, elle serrait son cœur ; elle le fermait pour ainsi dire. Alors, elle si naturelle, cessait de l'être : on voyait qu'elle craignait de céder à ce qu'elle éprouvait, qu'elle comprimait cette émotion, qu'elle la combattait comme une pensée mauvaise, comme une inspiration dangereuse. Etait-ce pudeur? Etait-ce froideur? Etait-ce sa nature réelle ou une nature qu'elle s'était faite? Son physique, annonçant la femme dans toute sa puissance, semblait dire que cette froideur était factice. Mais en eut-il été ainsi, il n'y avait là ni hypocrisie, ni arrière-pensée, ni calcul ; c'était simplicité de jeune fille, c'était pudeur, c'était vertu, c'était la retenue de la raison qui ne sacrifie rien au délire et qui dit au désir et à la nature même : tu n'iras pas plus loin.

Il existait toutefois en elle un mauvais penchant, une propension funeste qui, si elle s'y abandonne, fera son malheur et celui de l'homme dont elle fera choix : elle est jalouse, et ce qui est pis, envieuse ; elle ne peut supporter de partage d'aucun sentiment ni même d'aucune chose. Généreuse à l'excès, elle ne souffrira pas, devant elle, qu'on soit généreux pour d'autre qu'elle. Oui, toute égalité la blesse. Ce n'est pas qu'on ne puisse donner devant elle, mais il faut donner par elle, par sa main ; il faut qu'elle fasse la part de chacun. Alors, elle ne gardera rien pour elle-même, et elle sera contente. Si vous lui dites de choisir, elle choisira ce qui vaudra le moins, ce dont personne ne se souciera. Mais si vous lui eussiez imposé cette moindre part ou cet objet dédaigné

de tous, ô comme vous l'auriez blessée! comme elle vous en voudrait!

C'est alors, alors seulement, que le calme de sa figure disparaissait et qu'on reconnaissait combien la passion, combien la colère pouvait émouvoir ce cœur. Oui, alors elle devenait terrible! En une minute, la jalousie transformait tout son être: la brebis était devenue une lionne.

Après ce vice, on en cherchait vainement un autre, et ce vice même n'était pas durable dans ses effets. Jamais il ne se changeait en haine; et si la passion lui avait fait prononcer une accusation cruelle, on la voyait bientôt après, aider, protéger, défendre avec la même chaleur celui ou celle qu'un instant avant elle semblait exécrer. C'est que cette malveillance, cette rage jalouse, convulsion d'un instant, ne pouvait détruire une nature douce et bienveillante, et qu'après l'explosion de sa colère, elle revenait à son état normal, à son bon cœur.

Etrange contraste! Mais malgré ses imperfections, qu'il y avait, dans cette jeune fille, d'élémens de bien!! Et que cette ame si pure, si intelligente, si haute, si riche de sa propre force, pourrait s'élever encore!!

Ah! si le poison de la flatterie ou de l'exemple ne l'égare pas, si un caprice, un amour indigne d'elle ne la jette pas dans une fausse voie, si la jalousie surtout, cette passion dévorante, ce poison ennemi du bonheur ne se place pas entre elle et son repos, sa vie sera douce. Heureux, alors, celui qu'elle nommera son époux!

Peut-être, dans cette esquisse, on ne verra qu'un caprice d'écrivain et un portrait de fantaisie. On se trompera; tout est vrai, je ne change que le temps et les lieux. L'original de cette ébauche existe. Cette jeune fille vit, elle est encore ce que je viens de dire; dans la fleur de la jeunesse, elle a vingt-et-un ans.

Est-ce une fille du peuple, est-ce la fille des palais?

— A ceci je ne puis répondre. — A-t-elle un nom? Est-il vulgaire, est-il illustre? — Il est illustre, mais c'est tout : elle est pauvre.

UNIFORME. Savez-vous pourquoi l'uniforme change si souvent dans notre armée? C'est que chaque changement exige la réforme de tout ce qui est neuf ou vieux; et soit que le vieux se vende comme neuf ou le neuf comme vieux, soit qu'on ne vende ni le vieux ni le neuf, il est à croire que les fournisseurs n'y perdent pas, ni les commis non plus.

Quant aux contribuables, c'est différent; mais c'est leur état. Aussi, il y en aurait long à compter tous les millions et milliards qu'ils ont, les dignes gens, payés depuis quarante ans pour faire des pompons rouges avec des pompons blancs ou des bleus avec des verts, des vestes avec des habits, des tuniques avec des capotes, des capotes avec des manteaux, des casquettes avec des bonnets, des képys avec des schakos, malheureux schakos qui ne cessent d'être coniques que pour devenir cubiques et cubiques pour redevenir cylindriques. Puis, s'il s'agit des armes, pour rendre longs les sabres courts ou courts les sabres longs, recourbés ceux qui sont droits, droits ceux qui sont recourbés, larges ceux qui sont étroits, étroits ceux qui sont larges.

Et les fourreaux! et les poignées!! Curieuse en serait l'histoire. Oui, ces poignées seules exigeraient un gros volume pour le simple exposé des modifications qu'elles ont subies; et avec ce qu'elles ont coûté, on achèterait un royaume en Italie ou dix principautés en Allemagne.

Depuis le temps qu'on cherche le meilleur équipement et le plus bel uniforme, comment se fait-il qu'on ne les ait pas encore trouvés, et que ceux qui paraissent au-

jourd'hui élégans et commodes sembleront demain lourds et gênans? C'est ce qui serait assez difficile à résoudre, car il en a toujours été ainsi depuis la guerre de Troie. On se querella alors pour la meilleure forme de boucliers, comme aujourd'hui sur celle de la cuirasse et les boucles de ceinturons.

L'uniforme est-il un bièn ou est-il un mal? C'est une question, et pour arriver à une solution, nous demanderons d'abord: pourquoi a-t-on un uniforme? — Parce qu'on est soldat. — Et pourquoi est-on soldat? — Pour tuer ou pour être tué. Or, est-il nécessaire d'être paré pour tuer un homme ou pour être tué? Est-ce que l'équarisseur, est-ce que le boucher met son habit de fêtes pour aller travailler à l'abattoir? Est-ce qu'il pare ses vaches et ses veaux? Est-ce qu'il caparaçonne ses chevaux morveux ou frise les soies de ses porcs?

Mais l'uniforme est si beau, dira-t-on; cela va si bien à un homme. — Sans contredit; mais pourquoi vouloir paraître beau à son ennemi? Ce devrait être le contraire; et les Indiens sauvages calculent mieux que nous lorsque, pour épouvanter leurs adversaires, ils se défigurent avant de marcher au combat et se rendent le plus laid possible.

Nous voulons plaire aux gens que nous allons tuer; c'est en grande tenue que nous nous mettons en route pour les écorcher, les piller, brûler leurs maisons, boire leur vin et violer leurs femmes. En vérité, nous ne ferions pas mieux s'ils nous eussent invités à la noce; oui, nous allons là comme à la fête. C'est par trop drôle.

Il faut bien en convenir, sous le rapport de la guerre, les sauvages agissent à la fois plus bravement et plus logiquement que nous. Plus bravement, puisqu'ils se battent corps à corps et que chacun est là pour son compte. Plus logiquement, puisque quand ils ont pris un ennemi, ils le mangent; tandis que nous le jetons

aux vers ou le laissons pourrir entre quatre murailles, inutile à lui et aux autres. Véritablement, ce n'était pas la peine ni de le prendre ni de le tuer.

Mais nous sortons de la question : il s'agit de l'uniforme et non de ceux qui le portent.

L'uniforme complet n'est pas chose très-ancienne en France, et sous Louis XIV, il ne consistait encore que dans l'armement et dans quelques marques particulières de l'équipement. Quant aux pièces du costume, la coupe et la couleur en variaient selon le goût et la bourse du porteur.

La plupart des officiers généraux et des colonels n'avaient même rien qui les distinguât des bourgeois ; ils commandaient en habits de cour, en manchettes et en jabots. Les plus sévères sur la tenue, mettaient leurs épaulettes sur leur habit de soie et leur casque sur leurs ailes de pigeon.

En commandaient-ils moins bien? Non, car nous avons gagné des batailles avant que l'uniforme fut inventé : tous les bons officiers français ne datent pas de l'époque de la grande tenue et de la selle à tous chevaux.

Chose assez étrange ! c'est que sous ce même règne de Louis XIV, la perruque semble être un des signes caractéristiques du commandement. Voyez les tableaux et gravures de l'époque : tous les officiers supérieurs sont en perruque. Aussi avaient-ils leur perruque de ville et leur perruque de campagne ; et l'on vit un corps d'armée suspendre sa marche à l'ennemi pour attendre la perruque du général qu'on achevait de friser.

Après la perruque, la queue est devenue une des parties les plus indispensables de l'uniforme, et nul soldat n'aurait pu combattre s'il n'eut eu sa queue faite. Aussi le perruquier du régiment en était-il l'homme le plus essentiel, et s'il n'était pas lui-même un héros, c'était lui qui les faisait.

Nos voisins n'avaient pas moins que nous senti l'importance de la queue et de ses accessoires, pour les jeux de Mars et de Bellone; et bien que jamais ces divinités n'aient été représentées en queue, en poudre ou en pommade, et qu'il est certain que ni le vaillant Ajax, ni le fier Achille, ni le superbe Agamemnon, ni même le bien coiffé Ménélas n'en portaient, il était généralement reconnu que si la coiffure n'était l'homme, elle en était une bonne partie.

Le grand Frédéric n'était pas moins grand par sa coiffure que par le reste. Sa queue était phénoménale; aussi, depuis cette époque, la queue à la prussienne est-elle devenue type du genre.

Le grand roi a probablement été enterré avec la sienne. Si, dans une dixaine de siècles, les archéologues la déterrent, ils feront de grands et beaux commentaires sur l'utilité de cette chose posthume, et se demanderont si c'était la marque distinctive des rois et des héros.

Quoiqu'il en soit, l'héritier des Césars, l'empereur d'Autriche, fut aussi l'héritier de la susdite coiffure. Est-ce en ligne directe ou collatérale? Je ne saurais le dire. Mais quand, en 1814, l'empereur François se rendit à Milan, les sénateurs n'ayant pas le temps de faire remplacer par sa statue celle de Napoléon, n'imaginèrent rien de mieux que d'ajuster à celui-ci une grande queue à l'autrichienne. A l'aide de cette ingénieuse addition, ils firent d'un empereur de France un monarque d'Allemagne et un roi d'Italie. Qu'on ne nous parle plus maintenant des métamorphoses d'Ovide ni d'aucune autre.

De tous les changemens d'uniforme, ce dernier est certainement le plus beau; ajoutons, ce qui n'ôte rien à son mérite, qu'il fut aussi le moins coûteux, car la dite queue était en plâtre.

UNION DES CONTRAIRES. CONCAVE ET CONVEXE. Toute ce qui est matière ou fait de matière, est composé de parties qui reçoivent et de parties qui sont reçues. Aucune forme, aucune création, aucune union, aucune chose organisée ou solide n'est possible qu'ainsi.

Que la substance qui remplit l'immensité, homogène dans sa nature, ne présente que des corps convexes, ces fractions sans liaison entr'elles, sans moyen de fixité, n'offriront qu'une fluctuation sans terme, puisque le vide existant entr'elles ne pourrait jamais être comblé, ni par conséquent servir de moule et de moyen de liaison on d'attraction.

Que ces corps, ces molécules soient concaves, invariablement unis entr'eux par leur conformation, ces corps seront immobiles et impénétrables, ou ils seront sans fixité comme les formes convexes.

Qu'on suppose que chaque corps est à la fois concave et convexe, c'est-à-dire concave sur un plan et convexe sur l'autre, ceci ne change rien à la question. Il y aura encore immobilité complète ou fluctuation éternelle, parce qu'il n'y aura que des formes semblables.

Que toutes ces substances soient composées de lignes droites, le résultat sera encore le même, ou plutôt il n'y aura pas de résultat : il ne sortira de là ni organisation ni œuvre.

C'est donc la diversité des matières, la possibilité de leur mélange, de leur union et de leur désunion, qui fait la variété des formes; et c'est cette suite de formes différentes, mais non incohérentes, qui permet le jeu de l'ensemble matériel et cette espèce de ressort ou d'élasticité qui la rend propre à tout mouvement ou à toute pesanteur.

Ce mélange n'a lieu que par l'effet de molécules qui reçoivent et d'autres qui sont reçues, ou qui attirent et

qui sont attirées. Ce sont toujours les molécules concaves, celles où se trouve un vide, soit absolu, soit comparatif, qui attirent les molécules convexes où il existe moins de vide.

De cette forme concave et convexe, ou plutôt de la diversité des formes, vient donc l'union des parties qui se trouvent ainsi adhérentes l'une à l'autre, non par leur jonction intime, mais au contaire par le vide qui demeure en elles et qui les unit comme ferait une ventouse.

Ces molécules peuvent avoir ainsi toutes les formes possibles; et le corps qui, à nos yeux, paraîtra convexe, pourrait être réellement le corps concave, c'est-à-dire celui qui, avec un aspect convexe dans son ensemble, contiendrait véritablement le plus d'ouverture au vide ou le plus grand nombre de parties concaves.

USAGES POPULAIRES, MALPROPRETÉ. Il y a d'étranges habitudes: la malpropreté est du nombre.

Elle n'est pas toujours la suite de la négligence, elle est souvent celle du préjugé, de la coutume, de la politique, de la religion même. Oui, il est des sectes qui croient que la saleté est agréable à Dieu; d'autres, qu'elle est utile à la santé; d'autres, qu'elle est un symbole de vertu et la preuve manifeste de l'innocence; d'autres enfin, qu'étant le contraire du luxe et de l'élégance, elle est une garantie d'ordre et un moyen de gouvernement, et ils en ont fait un rouage d'administration et de moralisation populaire.

Les peuples de notre époque sont en général des peuples sales. Serait-ce que la saleté tend à s'étendre avec la civilisation? Sans doute, si l'on compare les classes riches de nos cités aux races sauvages, l'avantage sera en faveur des premiers; mais ces familles privilégiées ne forment

guère en moyenne que le vingtième d'une nation. Quant aux dix-neuf autres vingtièmes ou ce ramassis composé d'ouvriers, de paysans, de mendians, de vagabonds, enfin de ce que nous nommons la plèbe, cette plèbe, son aspect et son odeur vous en donneront bientôt la preuve, est infiniment plus sale que la horde la moins propre d'Indiens ou d'Australiens. La raison est que ces sauvages n'enfermant pas leur crasse, n'en thésaurisant pas, ils n'en portent que la couche du jour; tandis que nos frères civilisés ont, en outre, celle de la veille, de la surveille, etc.

Parmi les peuples sales de l'Europe, le grand peuple français ne marchera point le dernier. En témoignage de ceci, j'appellerai MM. les généraux, préfets, intendans militaires, maires ou adjoints formant les conseils de recrutement ou de révision: ils vous diront que sur cent jeunes gens qui se déshabillent pour la visite corporelle, il y en a, terme moyen, soixante-dix au moins couverts encore de leur crasse baptismale, et du corps desquels, si vous en exceptez la figure et les mains, jamais goutte d'eau n'a approché, sauf celle qui peut y avoir pénétré accidentellement, un jour d'orage, à travers les trous de leur chemise ou les fissures de leur paletot.

Les femmes ne passant pas au conseil de révision, je ne saurais invoquer ici le *visu* des autorités civiles et militaires. Mais leurs maris, ou à défaut leurs amans, pourront dire et en justifier au besoin que si la moyenne est un peu moindre, elle peut cependant s'élever à cinquante pour cent du total des Vénus prolétaires de tout âge et qualité: Vénus pudiques, Vénus callypiges, Vénus accroupies, Vénus de Gnide ou de Paphos; mais non Vénus marines ou sortant de l'onde, par la raison toute simple qu'elles n'y sont jamais entrées.

Ajoutons qu'elles n'y entreront probablement jamais,

vécussent-elles un siècle, car, dans cette classe, prendre un bain est une chose rare et qui ne se renouvelle pas deux fois dans la vie. Aussi est-ce un événement duquel on parle long-temps et dont le récit cause toujours une certaine émotion dans le quartier.

D'après l'opinion populaire, l'eau n'a aucune bonne qualité. D'un goût fade et insipide, elle est fort mauvaise à boire, et son usage est très-pernicieux. En outre, elle est dangereuse : la preuve, c'est qu'on s'y noie. Enfin, boire de l'eau est, selon ce peuple, le *nec plus ultrà* des misères humaines.

Ce n'est donc point parce que l'eau manque qu'on en fait si peu d'usage en France ; ce serait plutôt par une raison contraire, car c'est précisément là où il y en a le plus qu'on en veut le moins. C'est au bord de la mer, des lacs et des fleuves, que la populace semble l'avoir le plus en horreur, et sans son goût pour les autres liquides, on pourrait la croire hydrophobe.

Disons aussi que le gouvernement, qu'il soit monarchique, constitutionnel ou républicain, ne semble pas tenir beaucoup à la propreté de ses gouvernés. Sans doute il affiche des ordonnances pour le nettoiement des rues, mais il n'en fait pas pour celui des maisons et des personnes.

Si j'étais roi par la grâce de Dieu, ou président par celle des électeurs, mon premier soin serait de faire tous les jours ce que fait le Vendredi-Saint notre saint père le pape. Oui, chaque matin je donnerais à laver douze pauvres, mais largement, magnifiquement. Après les pieds, je leur laverais la tête, et après la tête, tout le reste du corps ; enfin, chaque jour joueraient pour eux les grandes et les petites eaux.

Mais pour une telle entreprise, il faut, comme dit ce même peuple, avoir les reins forts, et lorsqu'on n'est point pape, être tout au moins roi ou président légi-

time, car si un simple roi citoyen, un ministre, un préfet s'avisait de faire une semblable prescription, il n'y aurait pas assez d'anathèmes pour le maudire, pas assez de fagots pour le brûler. Les dévots le considèreraient comme l'antechrist, et les républicains comme un Tarquin, comme un Néron. Forcer le peuple à se laver! le monstre! C'est pis que d'incendier Rome. D'ailleurs, de quel droit? Où sont ses titres? Où est la loi? Sommes-nous rouges ou noirs, pour qu'on s'ingère de nous blanchir? Sommes-nous des Turcs ou des païens, pour qu'on nous oblige à des ablutions?

Oui, pour l'homme fort de ses droits, pour l'homme vraiment libre, pour le citoyen français, le droit de la crasse est le premier de tous. C'est la plus chère de ses libertés, celle qui touche le plus à sa personne, à son individualité. Aussi c'est la première qu'il défendra, c'est celle contre qui les tentatives d'envahissement exciteront le plus son indignation. Voyez comme l'enfant crie et se tord quand on le débarbouille! Plus tard, lorsqu'il est en âge de marcher, comme il bat du pied, comme il grince des dents quand sa mère veut lui laver les mains ou les lui faire laver! Eh! bien, devenu homme, on le verra, dans une position semblable, battre encore du pied et grincer des dents dix fois plus fort. Oui, pour conserver sa crasse chérie, il criera: « Vive la réforme! vive la sociale! à bas le président! à bas les ministres! à bas le préfet! à bas le commissaire! » Et il courra à son fusil, il fera des barricades, enfin il mourra pour cette crasse, fier et heureux de la garder à sa face et de l'assurer à celle de ses enfans.

L'éducation et la richesse ne peuvent pas même détruire entièrement, chez nous, ce culte de la malpropreté. Tels maîtres, telles maîtresses de maison ne sauraient vivre que sur des tapis bien époussetés et des parquets

bien cirés; mais si eux-mêmes ne veulent pas faire tache sur leurs tapis et leurs parquets, s'ils sont propres enfin, ils feront bon marché de la propreté de leurs domestiques, et ils leur appliqueront des galons dorés sur des chemises sales et des peaux analogues.

Que l'on aille, de maison en maison, faire des visites *ad hominem* pour savoir dans quelle catégorie de peaux ou de zone plus ou moins obscure on doit ranger celles des habitans, ce n'est pas ce que je demande. Mais sans prendre précisément les gens au collet pour les tirer de leur fumier, ne pourrait-on point, par une assistance rationnelle, les aider à en sortir? Et en les obligeant à tenir leurs maisons propres, ce qu'on est en droit de faire, puisque tout foyer d'infection doit être éloigné des villes, ne les amènerait-on pas doucement à étendre cette propreté jusque sur leurs personnes et celles de leurs enfans?

Je crois la chose possible; mais pour ceci, ainsi que je viens de le dire, il faudrait leur venir en aide. Chez les peuples musulmans, il y a des bains publics dont la modicité des prix permet l'usage au plus pauvre. Chez nous, on accorde aussi des bains aux malheureux, mais par ordonnance du médecin et toujours dans des cas de maladie plus ou moins grave. Or, on conçoit fort bien que le motif n'est guère propre à donner au peuple une idée attrayante des bains; il y voit, dans l'acception la plus favorable, une opération purement pharmaceutique, prélude d'une saignée ou analogue d'une médecine, et à laquelle il préfèrerait une demi-douzaine de lavemens, car il y a moins d'eau. Mais le plus souvent se croyant, par suite de cette prescription, plus malade qu'il ne l'est, il n'aperçoit plus dans un bain qu'un baptême pour l'autre monde.

Pourquoi n'avons-nous pas, dans nos villes et même

dans nos bourgs et villages, des bassins d'eau tiède où chaque sexe aurait ses jours et ses heures réservés?

Ceci coûtera de l'argent, beaucoup d'argent, s'écrieront nos gouvernans, nos ministres, nos représentans. — Mais la santé du peuple, ne vaut-elle pas de l'argent? N'en vaut-elle pas beaucoup? N'est-ce pas ce peuple qui vous en rapporte? N'est-il pas, en définitive, votre poule aux œufs d'or?

Qu'il soit faible et maladif, il vous en rapportera peu; qu'il soit tout-à-fait infirme et impuissant, il ne vous en rapportera pas du tout. Ne soignez-vous pas vos ânes, vos mulets, vos chevaux? N'avez-vous pas, pour eux, des abreuvoirs, des auges, des brosses, des étrilles? Pourquoi en feriez-vous moins pour nous vos sujets?

Pourquoi, à ces moyens hygiéniques, ne joindriez-vous pas quelque secours moral, ne fût-ce que celui de l'exemple, et ne commenceriez-vous pas sur vous-mêmes l'application du procédé, c'est-à-dire de l'étrille, de la brosse et du bain.

Après avoir donné ce bon exemple, si vous décidiez que pour régner, car nous sommes tous rois aujourd'hui, une tenue décente est de rigueur, que nul n'est électeur qu'autant qu'il se lave les mains trois fois par semaine et qu'il ne devient éligible que lorsqu'il se les lave tous les jours, qu'aucun représentant ne peut paraître à la chambre qu'en linge propre et à la tribune que brossé, peigné et décrotté, croyez-vous qu'il n'y aurait pas profit pour tout le monde?

D'abord, vous auriez pour vous celui de perdre peu à peu cette réputation que vous vous êtes faite à la face du soleil de 1848 et confirmée depuis, d'être le plus débraillé des parlemens de l'Europe et même du monde connu. Ces sauvages déjà cités ont, dans leurs délibérations populaires, cent fois plus de dignité que vous:

on n'y interrompt pas l'orateur, on ne s'y dit point d'injures, on ne s'y montre jamais le poing, on s'y conduit en homme enfin, et en s'y respectant soi-même, on s'y fait respecter des autres.

Ne vous y trompez pas : la malpropreté qui fait les trois quarts de nos malades, fait aussi la moitié de nos pauvres. Pourquoi? C'est qu'elle conduit au défaut d'ordre, c'est qu'en inspirant la défiance et le dégoût, elle éloigne jusqu'à la charité et fait clore la main qui s'ouvrait; c'est qu'enfin avec des doigts sales, on arrive rarement à saisir la fortune, parce que partout la saleté annonce la paresse. Tâchez d'en convaincre le peuple, et il arrivera plus facilement à l'aisance.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que du peuple, de ce peuple insouciant quand il est abandonné à lui-même. Il nous reste à parler de cette partie de la nation qui vit sous la main du gouvernement, de l'armée.

Certes, il n'y a qu'à louer dans la tenue du soldat sous les armes; il n'y a rien de mieux brossé que son uniforme, de plus clair que son fusil, de plus propre que son fourniment. Quant à sa peau, c'est différent : sauf le visage et les mains, tout soldat, en sa qualité de citoyen libre, a le droit de laisser le reste à son état démocratique, c'est-à-dire librement, également, fraternellement crasseux. Or, de ce droit, il en profite, et la crasse avec laquelle il est arrivé au régiment, il la reporte, quand son temps est fait, religieusement chez lui, augmentée de toute celle qu'il a pu acquérir dans ses campagnes et garnisons. C'est un specimen abrégé de tous les lieux où il a fait séjour. Il n'y a d'exception ici que pour ceux qui ont eu le bonheur d'entrer à l'hôpital, et celui plus grand encore d'en sortir, ou bien quelques rares nageurs qui ont profité, de loin à loin, du voisinage d'une rivière.

Pourquoi, en garnison comme en campagne, tout soldat ne serait-il pas tenu de se laver de la tête aux pieds, une fois par semaine en hiver et deux fois en été?

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans vos colléges, dans vos séminaires, dans vos hospices d'enfans abandonnés, dans vos écoles? Pourquoi, dans tous ces établissemens, n'auriez-vous pas des piscines, des lavoirs, des bassins susceptibles d'être chauffés et assez grands pour s'y remuer? Pourquoi, dans tous vos ports militaires, dans vos villes de garnison, n'auriez-vous pas des écoles de natation avec des leçons obligatoires pour les soldats et même les officiers? Le bon sens ne dit-il pas qu'un matelot doit savoir nager, qu'un soldat devrait aussi l'apprendre?

Est-ce donc si difficile? Il s'agit d'une semaine ou deux d'essais et de persévérance. Tous les animaux ne nagent-ils pas: qui donc empêche les hommes de le faire? — La peur. — Et qui donne la peur, ou du moins qui ici la maintient? — Le préjugé. Oui, ce préjugé est un des premiers que nous inculquons à nos enfans.

Que nous leur indiquions le danger, c'est bien; mais en même temps ne devrions-nous pas leur montrer les moyens d'y parer? Un enfant apprendrait à nager comme il apprend à marcher, si on le guidait en même temps dans ces deux exercices. Cela est si vrai, qu'il est des peuples océaniens chez qui tout le monde nage, hommes, femmes, enfans. La douceur du climat y contribue sans doute; mais avec des bassins d'eau tiède dans la saison froide, nous conduirions, sans péril, nos enfans au même résultat.

Ces conseils, les suivrez-vous? Non, vous n'établirez ni lavoirs, ni écoles, ni bains gratuits; vous ne prescrirez aucun régime de propreté, même dans vos établissemens publics; vous laisserez à chacun ses souillures;

vous y en ajouterez même, si c'est possible, en nous mesurant partout l'espace, l'air et l'eau, en nous laissant parquer dans les lieux dits de divertissemens, théâtres, bals, spectacles, par des entrepreneurs et directeurs à qui il importe peu que le public crève, si le public paie. Oui, encore une fois, vous nous laisserez à notre crasse, parce que vous l'aimez et parce que nous l'aimons.

N'ai-je donc pas eu raison de dire que le grand peuple français n'est pas un peuple propre?

UTILITÉ DE LA MORT. Le corps est la manifestation de l'état de l'ame; il en est à la fois la représentation et l'œuvre.

Il ne vit point par lui-même : quand l'esprit s'en éloigne, il ne reste de lui qu'un peu de terre, d'eau et d'air, qui bientôt se perd dans la masse.

Moyen d'action, ce corps n'a que celle qu'on lui imprime, et il n'en a qui lui soit propre, que celle que détermine la pensée ou la vie dont il est l'enveloppe.

La masse matérielle, commune à tout ce qui vit, sert, dans son emploi partiel et individuel, à mettre l'ame en communication avec ce qui est hors d'elle: la terre, le ciel, les êtres qui les habitent. Mais cette faculté de communication à l'aide des mêmes organes et de la même matière, n'est possible à l'ame que pour un temps.

L'ame est éternellement individuelle, mais elle ne peut individualiser la matière, elle ne peut même l'isoler; et malgré sa puissance, elle n'édifie qu'un instrument périssable.

Œuvre de l'être, les corps sont soumis aux mêmes accidens que ses autres ouvrages, c'est-à-dire à toutes les conséquences des élémens dont ils sont formés et parmi lesquels ils existent.

L'effet de la vie semble être dévorant comme celui du feu. Quand les élémens que cette vie attire ne servent plus à l'accroissement du corps, la vie commence à dévorer ce corps: de là, la vieillesse, la décrépitude et la mort.

La destructibilité des corps vient aussi de ce qu'ils sont formés de substances diverses. Aucune union d'élémens ne pouvant être éternelle, leurs parties finissent toujours par se séparer. Il n'y a de principe indestructible ou immodifiable dans sa base, que les corps simples.

Si un corps composé devenait indissoluble, la matière aurait changé de nature, et cette partie détachée du tout se trouverait en dehors de l'ensemble de l'univers.

Si l'ame restait toujours unie à la portion d'élément dont elle s'est emparée, si elle la rendait impérissable comme elle, cette ame resterait indéfiniment dans la même situation; elle ne pourrait ni avancer ni reculer, ou elle ne le pourrait que dans un cercle très-limité; et sa volonté et sa liberté, ainsi enchaînées, seraient à peu près illusoires. Il faut donc qu'elle puisse se dégager de la matière, ou plutôt que la matière tombe d'elle-même et la quitte à des époques fréquentes, pour que cette ame, pouvant affecter toutes les formes, ait toutes les chances et toute l'indépendance qui servent au développement de sa volonté.

L'éternité de la forme amènerait donc l'immobilité de la vie. Elle la rendrait inféconde: la nature n'aurait ni printemps ni été, et dès-lors ni fleur ni fruit, car ce mouvement de végétation ou de génération qui ranime la terre et constitue la jeunesse et le mouvement de l'univers, se lie essentiellement à la destruction des formes qui seule peut rendre possible leur renouvellement.

Si la forme, en naissant, eut été au point de développement où elle devait parvenir, si elle eut été parfaite, à moins de décroître, elle fût restée stationnaire. La

création se fût ainsi trouvée terminée le jour même où elle aurait commencé. Ici encore la nature, mort-née, eut été stérile.

Si la forme était éternelle, les infirmités le seraient aussi, et l'ame, ensevelie dans un corps impuissant, serait condamnée à une impuissance sans fin, et l'imbécillité ou la folie qui résulte du dérangement des organes serait un mal sans remède.

Ce remède est dans la mort: qu'importent alors les imperfections du corps, puisqu'après une existence d'un jour le corps se brise, et que l'ame, après avoir constitué de nouveaux organes, va retrouver toute la vigueur de la vie et de la jeunesse!

Ainsi l'homme, en mourant, ne fait que subir une métamorphose. Sans changer d'ame, sans interruption de la vie, il change d'enveloppe et de figure.

Il change peut-être aussi d'élément, semblable à certains animaux dont la larve vit dans l'eau et qui arrivent à une forme ailée pour s'élever sur la terre.

Celui qui toujours meurt jeune, est donc le plus heureux: sa vie est une jeunesse éternelle. Ses organes se renouvelant sans cesse, sans cesse aussi il peut produire. Tandis que le corps, en vieillissant, devient improductif à peu près comme le champ où, chaque année, l'on cultive la même plante.

La perte de la vie présente, ou ce qui est plus exact, la dissolution de l'enveloppe qui effraie toutes les créatures, n'est donc réellement que le moyen d'arriver plus haut ou à une plus grande faculté créatrice. C'est une des voies de la création et un mode de développement ou de restauration.

C'est la mort qui guérit les infirmités, qui rajeunit les fibres, reconstitue les organes, enfin qui renouvelle les corps fatigués et usés.

C'est la mort aussi qui expie nos fautes, et nous rend une meilleure position si nous sommes redevenu meilleur.

Qu'a donc, cette mort, de si redoutable pour l'homme juste? Nous pleurons nos amis et nos parens, parce que nous avons cessé de les voir et d'en être aimé. Notre regret est légitime. A nous donc la douleur, mais à eux la joie : âgés et souffrans, ils ont cessé de l'être, et celui dont nous pleurons la mort a déjà recommencé à vivre.







VAPORISATION, COMÈTES ET NEBULEUSES. S'il est des substances presqu'aériformes qui se concentrent au point de former des masses compactes, il en est qui, par un effet contraire, se dilatent jusqu'à se vaporiser et se perdre en poussière impalpable. Ces brouillards secs qui ont plusieurs fois atteint la terre et qu'on a dit être des queues de comètes, étaient peut-être des résidus de globes ainsi pulvérisés.

Les comètes ne sont probablement que des mondes frappés de mort, s'anéantissant peu à peu par cette dilatation ou toute autre cause de déperdition. On a remarqué, en effet, que la masse des comètes diminue; il semble que leur noyau s'use. En perdant d'un côté sans recevoir de l'autre, elles doivent un jour disparaître complètement.

Ainsi, les comètes seraient des astres approchant de leur terme et tombés en décrépitude, des astres ayant fait leur temps, des astres mourans, car aucun assemblage de matière n'est éternel, et tôt ou tard il faut que le jour de leur dissolution arrive.

Cette dissolution s'opère, soit par une dilatation agissant sur toute la circonférence, soit par une dilatation partielle. Dans ce dernier cas, cette dilatation ou cette déperdition aurait lieu seulement par quelque point, précisément comme dans un vase percé ou fêlé.

C'est cette déperdition de matière brûlante ou ces jets de vapeur qui forment la crinière ou la queue des comètes. Quand ces comètes ont plusieurs queues ou plusieurs crinières, c'est qu'il existe plusieurs bouches par lesquelles la substance intérieure de l'astre s'échappe par un courant horizontal ou par un jet ascendant, comme la lave, la cendre ou le limon par le cratère des volcans en éruption.

Ces exutoires amoindrissent l'astre en le minant intérieurement jusqu'à ce qu'il devienne creux. Alors, il peut se faire qu'il éclate, et que ses fragmens aillent se réunir à d'autres globes dans l'attraction desquels ils sont lancés. S'ils se trouvent en dehors de toute attraction, ils forment eux-mêmes la base de nouveaux astres.

Lorsque le globe ainsi miné n'éclate pas, lorsque la déperdition continue jusqu'au bout sans choc ni convulsion, l'astre se dissipe tout entier en vapeur; et si des fragmens résistent, ils forment autour de quelque planète une ceinture d'aérolithes analogue à celle qui environne la terre.

On comprend que ce feu intérieur qui ronge l'astre et cette perte de matière doivent en réduire progressivement le volume et le poids. Mais cette réduction ne s'opérant pas également sur toutes les faces, l'astre perd

peu à peu l'équilibre, ses révolutions deviennent irrégulières. Il peut ainsi, faute de contre-poids, être ballotté dans l'espace jusqu'à son entière dissolution : à moins qu'il ne s'y fraie une voie nouvelle.

Cependant, dans cette voie non encore frayée, le moment de sa dissolution peut être avancé, car il peut rencontrer un autre globe, s'y attacher, puis s'y confondre ou se briser contre, ou bien encore le briser lui-même. L'espace est ainsi sillonné par ces débris qui nous apparaissent quand le ciel est pur et que le peuple nomme des étoiles filantes. Ce sont ces aérolithes dont nous venons de parler, et qui arrivent quelquefois jusqu'à nous. Mais la plus grande partie de ces détritus de soleils éteints, de ces fragmens de mondes en décomposition, se trouvent en dehors de toute attraction. Alors, épars dans l'espace, ayant, selon leur volume, une attraction qui leur est propre, ils attirent dans leur tourbillon les corps les plus faibles qui, eux-mêmes, se sont accrus de la poussière impalpable des astres pulvérisés. Ce sont ces milliards d'aérolithes tournoyant les uns autour des autres et s'agglomérant dans quelque région du ciel, qui forment ces taches transparentes d'abord, mais qu'on voit peu à peu devenir opaques, et que les astronomes appellent nébuleuses.

Si les comètes sont des mondes qui finissent, les nébuleuses sont des mondes qui commencent. Leur noyau se constitue par la concentration de ces aérolithes attirées vers un centre commun qui n'est autre que les plus grosses ou les plus attractives d'entr'elles.

Quelquefois les élémens de ces nébuleuses, réunis à d'autres débris qui circulent dans cette partie de l'espace, se concentrent en un tout qui devient un astre isolé, énorme planète ou soleil immense.

D'autres fois, quand la matière surabonde, quand il

y en a trop pour faire un seul astre ou que l'attraction extérieure ne le permet pas, cette concentration d'élémens, bien que formant un ensemble, se trouve répartie en fractions. C'est un système de mondes, un soleil avec ses planètes, ou bien Saturne avec son anneau.

En ce qui concerne la terre, tout nous annonce qu'elle a été long-temps agitée par des convulsions terribles. Les cataclismes produits par le choc d'autres astres ont changé plus d'une fois sa surface et peut-être son volume. Ensuite, elle a été déchirée par les volcans dont nous voyons partout les traces; ils se sont successivement éteints. Si un plus grand nombre d'ouvertures avaient permis, à la matière en fusion qui remplissait son intérieur, de s'échapper, cette terre se serait aussi transformée en comète.

Lancée dans l'espace et s'affaiblissant peu à peu par cette perte de matière, elle aurait fini par faire explosion ou par s'évaporer en poussière après une dissolution lente, car il est des globes qui peuvent se dilater indéfiniment et se perdre ainsi dans l'espace.

Telles sont mes idées sur les nébuleuses et les comètes. Voici maintenant celles des savans; je copie:

« Il est des nébuleuses de deux espèces. Les unes sont composées d'une multitude d'étoiles, comme est la voie lactée qui n'est qu'une nébuleuse comme les autres, mais plus rapprochée de nous.

» Un système de monde planétaire devient une étoile; un système d'étoiles, une nébuleuse.

» La seconde espèce de nébuleuses sont celles qui ne sont qu'une vapeur qui se condense ou qu'une poussière qui se resserre et qui se solidifie.

» Si la terre, au lieu de se refroidir, venait à s'embraser, l'océan d'abord se changerait en vapeur qui entourerait le noyau de la terre, lequel aussi pourrait se

vaporiser par une chaleur plus grande. La terre, alors, ne serait plus qu'une nébuleuse.

» Les nébuleuses ont des rapports avec les comètes, mais étant beaucoup plus éloignées, elles paraissent immobiles.

» Il est des nébuleuses qui ont un centre lumineux, quelquefois deux et même quatre. »

M. de Laplace pense que le soleil, les planètes et leurs satellites ne formaient, dans le principe, qu'un grand tourbillon de matière tournant d'orient en occident autour du point où est aujourd'hui le soleil. Mais peu à peu la matière se serait retirée vers divers noyaux, et de la nébuleuse seraient nés d'abord un soleil placé au centre, puis les planètes tournant autour de lui dans des orbites respectifs.

Quant aux comètes, leur volume ou leur partie solide, bien qu'énorme, est pourtant peu considérable proportionnellement aux astres.

Ce qui prouve que ce sont des corps durs et solides, c'est la chaleur où elles peuvent être exposées.

Les comètes fument en approchant du soleil, comme tous les corps humides qu'on approche du feu. C'est cette fumée que l'on prend pour leur queue, barbe ou chevelure.

La comète de Halley passe tous les soixante-quinze ans, ou du moins on le croit, car elle se montre toujours sous un aspect différent.

La comète de 1472 s'est le plus rapprochée de notre planète ; elle en a été à six cent mille lieues sans lui causer de dérangement. Celle de 1744 en est aussi passée fort près.

Si les grands cataclismes qui ont changé la surface de la terre viennent du choc d'une comète, il est assez probable que c'est par une conjonction de cette espèce que la terre périra.

En 1680, une comète signalée par Newton, passa à environ vingt-cinq mille lieues du soleil, ou à peu près au quart de la distance de la lune à la terre. On peut juger de l'immense chaleur qu'elle a dû éprouver. On a calculé qu'elle devait être deux cents fois plus forte que celle d'un fer rouge, et vingt-huit mille fois plus ardente que celle que nous éprouvons dans les étés les plus chauds; enfin, que cette chaleur, si elle avait pénétré au centre de la comète, devait s'y conserver cinquante mille ans. Mais tout ceci n'est qu'hypothèse.

Les aérolithes sont des astres en miniature ou des diminutifs de comètes.

Ces aérolithes sont, selon quelques-uns, une condensation subite d'élémens qui se trouvent dans l'atmosphère à l'état gazeux.

Selon d'autres, elles ne peuvent se condenser dans l'atmosphère comme la grêle, car elles obéiraient, comme la grêle, aux lois de la pesanteur, et tomberaient en ligne droite; tandis qu'elles ont une vitesse de translation horizontale comparable à celle qui emporte la terre autour du soleil, et suivent ainsi en tombant une direction oblique.

Ce seraient alors des émanations de quelqu'autre astre, de la lune par exemple; ce qui est possible, car pour sortir de sa sphère d'attraction, il ne leur faudrait, d'après ces astronomes, qu'une vitesse cinq fois et demie égale à celle d'un boulet de canon.

Sortie de la limite d'attraction de la lune, l'aérolithe devient un satellite de la terre jusqu'à ce qu'attirée dans l'atmosphère de cette terre, elle y arrive, grâce à la résistance de l'air, avec une vitesse qui n'est que celle des corps graves.

M. de Laplace croit que ce sont les volcans de la lune qui envoient dans l'espace ces masses d'aérolithes. S'il en était ainsi, il serait à craindre que la lune ne finit

par se fondre tout entière en aérolithes. On a reconnu qu'il en existe une zone autour de la terre et probablement aussi autour de la lune et de bien d'autres astres.

L'anneau de Saturne, qui n'a que quinze cents lieues de largeur, n'est, je crois, qu'une ceinture d'aérolithes comme la terre en a une, qui peut-être, d'un autre point du ciel, fait aussi voir notre globe entouré d'un anneau.

Il y a des aérolithes de toute dimension : on en cite de plusieurs quintaux, arrivées sur la terre. Il en est certainement de beaucoup plus pesantes; et qui sait si ces ras-de-marée, dont on a des exemples, ne sont pas causés par la chute, dans quelque partie de l'océan, d'aérolithes énormes, et si une partie de notre globe n'en est pas composée?

Parmi celles qui circulent encore dans l'espace, il doit y en avoir qui égalent en volume une petite planète; et si nous ne les voyons pas, c'est à cause de la distance ou parce qu'elles sont cachées par d'autres astres.

Ces petites comètes qu'on découvre fréquemment ne sont encore que de fortes aérolithes.

L'étude de ces corps errans est à faire, et l'on doit analyser avec grand soin ceux qui nous arrivent sur la terre.

VÉGÉTAUX. Les végétaux sont des êtres à qui Dieu, par miséricorde ou grâce spéciale, a accordé ce répit ou ce demi-sommeil.

Il leur a donné, pour un temps, la vie végétative, afin qu'ils puissent reprendre haleine et se reposer d'une carrière d'agitation et de souffrances.

La vie végétative est donc le médium entre la vie des passions et le repos absolu; car, chacun le sait, l'ame sommeille, mais ne meurt pas.

L'état végétatif, sans enlever la faculté de sentir, est

la position où la douleur a le moins de prise sur l'ame, où le sommeil est le plus long, le plus doux, le plus rapproché du calme parfait.

Cet état a aussi ses plaisirs. La fleur a ses parfums et ses amours; elle aime la rosée, elle aime le soleil, elle aime la fleur qui la féconde.

Mais ce repos n'a qu'un temps. Nous l'avons dit: il n'est qu'un répit, qu'une préparation à une autre existence active, agitée, douloureuse peut-être, mais douloureuse parce que nous l'avons mérité, parce que nous avons à expier des fautes passées.

Devenir une fleur, cette fleur qui ne prévoit ni la souffrance ni la mort, ne serait pas une peine; et d'ailleurs, attachée à la terre, la vie, sous la forme végétale, à peine se meut. Cette situation est anormale, car la vocation de l'ame est de marcher sans cesse; elle n'a de repos durable que lorsqu'elle a atteint le but, et ce but est Dieu.

VENT. Qu'est-ce qui produit le vent?—Probablement le mouvement des corps.

D'où vient le plus ou moins de force du vent? — De la dimension du corps qui le produit et de son plus ou moins de mobilité.

Qui peut amener le changement du vent ou de la direction de sa marche? — Le changement de mouvement ou de direction de ces corps.

Comment le mouvement est-il la cause du vent?— Par la pression ou le frottement, par l'agitation que le corps lancé ou agité imprime au fluide qu'il traverse.

Pourquoi le vent, quand il est resserré entre plusieurs corps ou qu'il s'échappe par une ouverture étroite, est-il plus fort, plus impétueux que lorsqu'il court dans

une plaine ouverte? — Par la cause qui fait l'impétuosité d'un fleuve resserré entre ses rives. Par la cause aussi qui veut qu'une balle de plomb lancée brise la tête d'un homme; tandis que cette même balle, laminée en feuille mince, n'aura qu'un choc innocent.

Quels sont les corps dont les mouvemens amènent les vents qui parcourent la surface de la terre et leur variation de direction? Est-ce la terre qui change de mouvement ou son atmosphère? Est-ce un corps extérieur qui pèse sur cette atmosphère, ou cette terre qui pèse elle-même sur un autre corps? Le vent tient-il à des causes locales et purement atmosphériques, suite de la raréfaction ou de la dilatation de l'air ambiant? Ou bien la lune, le soleil et ces corps accidentellement visibles qui forment une ceinture autour de la terre, et le mouvement imprimé au fluide éthéré, entrent-ils dans les causes des vents et de leur variation?

Peut-être toutes ces questions, que je puise dans mon ignorance, ont-elles été résolues, et c'est faute d'en savoir plus que j'essaie de les expliquer comme je les vois. A mes yeux, les vents ne seraient qu'une confirmation du système des poids et contre-poids que nous avons établi ailleurs; et leur mouvement, dans quelque direction qu'ils soufflent, annoncerait toujours l'action ou le balancement de corps qui se mettent en équilibre ou courent après leur base. Le plus ou moins de force du vent annonce le plus ou moins de volume, d'éloignement, de mouvement ou d'inégalité de ces corps.

Mais quels sont-ils? Où sont-ils? C'est une question que nous aborderons plus tard.

VÉRITÉ. Si nous avons des idées fausses sur bien des choses, c'est que nos préjugés nous aveuglent, c'est

que nous croyons plutôt ce qu'on nous dit que ce que nous voyons, c'est enfin par suite du soin que l'on prend, dès notre enfance, de fasciner notre intelligence et de lui faire adopter ce qu'elle repousse. Si on laissait l'être à ses propres impressions, il y aurait certainement en lui moins d'idées fausses, et sa croyance ne serait pas si souvent en désaccord avec ce qui est.

Ajoutons que dans nos Etats dits civilisés, il est un nombre de questions qui n'ont jamais été ni librement faites ni librement résolues.

L'ignorance et la peur étant considérées, par les gouvernans, comme les meilleures garanties de la dépendance des peuples, ils s'en sont servis, dans tous les temps, pour arrêter l'essor de la raison et étouffer la vérité; et pourtant cette vérité eut été une voie plus droite, plus facile et un moyen plus assuré d'une puissance durable. C'est par la vérité que Dieu est fort, et c'est parce qu'il la connaît et l'applique mieux que tous les êtres qu'il est le premier et le plus grand de tous.

Le domaine du vrai est immense: dès que l'on découvre une vérité nouvelle, il s'en présente une autre plus nouvelle, plus vaste encore. L'ame ne peut pas cesser d'acquérir et de grandir, parce que l'univers est un champ sans borne.

Sans doute nous n'y pouvons marcher que pas à pas et parfois même dévier de la vraie route, mais ces traces de notre insuffisance ne sont que passagères, l'expérience les efface: nous profitons des découvertes de nos devanciers. Chaque siècle en voit paraître de nouvelles, et nos fils en verront plus que nous. Partout la raison finit par l'emporter. La lumière dissipe les ténèbres, et ce qui est juste et bon prend toujours le dessus.

Mais pour raisonner avec fruit, il faut d'abord mettre à part ce qui n'a pas besoin d'être raisonné et encore

ce qui ne peut pas l'être. Il est des choses qui sont absolument en dehors de la discussion, non parce que nous savons comment elles sont, mais parce que nous sentons qu'il est impossible qu'elles ne soient pas.

Ces choses, les uns les avouent, les autres les nient; mais ni les uns ni les autres ne peuvent établir logiquement le motif de leur aveu ou de leur incrédulité. Elles n'en sont pas moins incontestables. En général, lorsque l'idée d'une chose en dehors des sens de l'homme existe naturellement dans l'homme, comme y existe l'idée de Dieu, celle du juste et de l'injuste, de la rémunération de l'un, de la punition de l'autre, c'est que cette chose est vraie ou au moins possible.

La pensée humaine peut s'égarer dans le vague, mais le point où elle arrive dans sa divagation, dans son délire même, ne peut être au-delà de ce qui est. Parvenue à certaine hauteur ou à ce point culminant du raisonnement, elle ne se guide plus que sur une lueur. Mais là elle ne peut plus tromper ni même se tromper, car ce qu'elle voit est nécessairement une partie, une face, une conséquence de ce qui est; et quoi qu'elle invente, elle ne peut rien inventer qui soit au-dessus du possible.

C'est pour cela que nous avons dit que qu'elqu'exagérée que soit la croyance d'un homme, il y a toujours quelque chose au-dessus. S'il s'abuse, ce n'est pas parce qu'il va trop loin, mais précisément parce qu'il ne peut aller assez loin et qu'il ne voit qu'une partie de ce qu'il croit voir.

Il est donc des choses qui sont incontestables par cela seul que l'homme en a eu l'idée; elles n'ont pas besoin d'autres preuves. Dieu, l'ame, l'éternité sont de ces vérités démontrées par la seule pensée qu'en a l'être. Par quel moyen l'aurait-il, si Dieu, si l'éternité n'étaient ni en lui ni hors de lui?

Si cette pensée, si cette croyance était en dehors, non de la création, mais des facultés de l'ame, comment serait-elle dans cette ame? Comment y serait-elle encore, si elle n'était pas vraie? Réfléchissez-y bien: l'ame étant mortelle, pourquoi aurait-elle pu avoir l'idée de l'immortalité? Pourquoi surtout en aurait-elle le désir? Désire-t-on ce qu'on ne comprend pas, ou comprend-on ce qui n'est ni ne saurait être?

Si le son, si la lumière n'avaient jamais été, s'ils n'étaient pas possibles, comment un être quelconque pourrait-il avoir le désir d'entendre et de voir, et surtout comment aurait-il jamais eu les organes de la vue et de l'ouïe?

La question est la même relativement à l'ame, et nous répèterons encore ici: si l'homme n'avait pas en lui une ame, comment en aurait-il eu la pensée? Ou comment l'aurait-il admise, si elle lui fut venue d'un autre?

La pensée et surtout le désir d'une chose en sont donc la démonstration, parce que ce désir ne peut être qu'un effet dont cette chose est la cause.

Il est encore une considération ou plutôt une preuve que déjà nous avons indiquée, mais que nous devons clairement établir. Cette preuve est fondée sur la grandeur, la puissance et l'équité de Dieu. Dieu principe de la vie, ne peut être au-dessous de l'homme, ni en raisonnement, ni en esprit d'ordre, ni en quoi que ce soit.

Si l'homme avait conçu l'immortalité et qu'elle n'existât pas, ou Dieu lui aurait inspiré cette idée et dans ce cas il aurait trompé l'homme en lui inculquant une chose fausse, ou l'homme aurait de lui-même imaginé cette immortalité ou la possibilité de son existence. Alors, il aurait conçu ce que Dieu ne voulait pas lui laisser concevoir, ou bien ce que Dieu n'aurait pas conçu lui-même. Dans le premier cas, Dieu eut fait preuve d'impuissance,

et dans le second, d'ignorance, et se serait ainsi mis au-dessous de l'homme ; tandis que l'homme se mettait au-dessus de lui-même en se montrant plus intelligent que Dieu n'avait pu le faire ou en croyant Dieu plus grand et meilleur qu'il n'est réellement.

Remarquez aussi que l'homme mortel, avec le désir de l'immortalité, serait une véritable monstruosité : ce serait la matière terrassant l'esprit, ce serait la vie soumise à la mort. La raison ne serait alors qu'une superfétation ou qu'un don perfide, puisque l'homme ne l'aurait que pour concevoir son néant et désirer l'impossible; et l'homme, avec la conscience de cette position, serait infiniment plus malheureux que les animaux qui ne l'ont pas.

Admettons donc ceci comme principe : quand notre imagination invente quelque chose, cette invention, cette fable, cette fantaisie de notre esprit, quelque bizarre qu'elle soit, est une vérité ou une possibilité, ou un composé de circonstances vraies et possibles, parce que la réflexion n'admet pas que l'imagination puisse aller au-delà de ce qui est et concevoir ce qui serait non-seulement au-dessus d'elle, mais même au-dessus de ce qui peut être. Or, on ne peut monter plus haut que le sommet : l'ame ne peut dépasser les limites de l'ame. L'ame a eu l'idée de l'immortalité, mais cette idée n'aurait jamais pu entrer dans les élémens matériels ou intellectuels de l'ame, si cette immortalité n'existait pas : l'homme ayant entrevu cette immortalité, cela suffit pour prouver non-seulement que l'immortalité est, mais que l'homme y prend part, qu'elle est en lui, qu'elle tient à son essence.

L'ame a conçu Dieu, donc Dieu existe, car si Dieu n'existait pas, il n'est rien autre qui puisse faire concevoir Dieu à l'ame ni lui en donner même la pensée.

Par sa nature, l'ame tendant à s'élever, doit toujours

arriver au point qu'elle aperçoit. Si elle n'y arrive pas de suite, c'est la matière qui la retient.

Puisqu'elle a aperçu Dieu, elle doit tendre vers Dieu; et si Dieu lui-même avance et croît, l'ame, en s'efforçant de le suivre, doit avancer et croître avec lui.

Obscurcir la raison de l'homme et lui inculquer le mensonge, c'est donc nuire à l'ensemble. Arrêter la marche de l'ame et entraver sa croissance, c'est donc se rendre coupable envers Dieu et les hommes.

Contribuer à étendre cette raison, c'est honorer Dieu et le servir; c'est bien mériter des hommes et de Dieu.

VERS, POÉSIE. Bons ou mauvais, les vers font le bonheur ou la consolation, non de celui qui les écoute, mais de celui qui les fait. Oui, l'homme qui versifie, ses vers fussent-ils exécrables, n'est jamais à plaindre, car il les trouve toujours bons; et si quelqu'un, ne fût-ce que son perruquier ou sa cuisinière, a la charité de dire comme lui, ces vers feront, sa vie durant, sa joie et son orgueil. Enfin, le plaisir d'avoir fait des vers et de les entendre louer est si grand, qu'on a vu des gens en devenir fous et même en mourir.

Deux croyances fort opposées distinguent les individus qui s'occupent de vers: ceux qui en lisent sans en faire ne croient point aux bons; ceux qui en font sans en lire ne croient pas aux mauvais, quand il s'agit des leurs bien entendu.

Ce qui prouverait cette dernière assertion, c'est que lors d'un concours pour un prix de poésie, sur cent concurrens, il n'y en a jamais qu'un qui croit à l'impartialité des juges: c'est celui qui a le prix; encore en doute-t-il si le premier prix est remis à l'année suivante et s'il n'a que le second.

Quoiqu'il en soit, les vers sont à la baisse. C'était autrefois un moyen de séduire et les grands et les belles. C'est aujourd'hui le moyen contraire : si vous êtes en instance pour une place et que l'idée vous vienne d'adresser des vers à l'appui de votre pétition, eussiez-vous tous les droits du monde, vous pouvez être assuré qu'un autre sera nommé.

Si vous êtes amoureux et si vous exprimez votre flamme en vers grands ou petits, mauvais ou bons, malheur à vous! l'objet de votre ardeur ne verra plus en vous qu'un poète, c'est-à-dire une linote, un serin, un sansonnet; bref, un être sans conséquence qu'on peut accepter par-dessus le marché quand on aime ailleurs.

Au total, si l'on veut, sous les rapports politiques comme sous les rapports amoureux, comparer ce que peut la poésie de nos jours avec ce qu'elle pouvait au temps des troubadours, ou bien encore sous le cardinal de Richelieu, sous le régent et même sous Frédéric de Prusse et Catherine de Russie, tous gens si friands de vers et de poètes, on ne pourra que s'écrier : Pégase est mort.

Napoléon eut aussi quelque velléité de poésie, et pourvu que les vers ne chantâssent ni la liberté, ni l'égalité, ni la patrie, ni la république, ni l'ancien régime, pourvu encore qu'ils ne touchâssent ni à la police ni à la religion, et qu'ils dîssent du bien de lui et de personne autre, il les trouvait toujours assez beaux et les payait grassement.

En ces temps glorieux, il y avait justement autant de liberté au Parnasse qu'à la tribune. Aussi le vers, devenu militaire, soumis à la discipline, gourmé, poudré, pommadé, se tenait droit et raide comme un grognard au port d'arme. C'était l'ordre, il ne faisait pas bon d'y manquer; et quand la censure passait la revue d'une

ode d'Esmenard, de Fontanes ou de Lormian, elle mettait impitoyablement aux arrêts tout hémistiche qui, plus avancé que les autres, sortait de l'alignement.

Il faut ajouter, pour l'honneur de la littérature d'alors, que ces vers hors ligne étaient rares. Dans leur tenue irréprochable, la grande majorité eut défié l'art du maître même, et les inspirations des Homères impériaux, tirées au cordeau, avaient résolu le problême de la ligne droite. C'était la poétique du moment: raide et guindée, elle fit aimer le tortu, et devint plus tard, par le contraste, le grand moyen de séduction des poètes débraillés qui lui dûrent ainsi leur réussite.

La poésie impériale, comme toutes les choses de ce monde, n'eut qu'un temps: avec la Restauration, le vers devint dévot. Mettant bas l'uniforme et jetant de côté la lance et l'épée, il prit un surplis, il s'arma d'un goupillon et chansonna l'ogre de Corse.

Les moins dévots chantèrent la fidélité et l'amour des lys. Bientôt l'on n'entendit plus qu'idylles et cantiques.

Louis XVIII, un peu mondain en fait de poésie, fit la grimace; les courtisans la firent avec lui. Alors, le vers devint égrillard, puis il se refit guerrier.

Le moment était mal choisi: nous avions sur le dos un million d'étrangers, et cette recrudescence martiale ne servit qu'à nous faire remettre les poucettes qu'on commençait à desserrer.

On s'en vengea en rimaillant de plus belle et en chantant plus vaillamment que jamais. Nos gens de lettres, devenus tous des Achilles, ne se nourrirent plus que de Cosaques, d'Anglais et de Prussiens qu'ils taillaient en pièces, en vaudeville, en comédie, en opéra comique.

Quand on fut las de carnage, à défaut d'autre liberté, on rêva celle de la poésie: on se demanda pourquoi on ne ferait pas des vers sans rime, et l'on en fit sans rime.

Un novateur plus large encore, voyant qu'on se passait de rime, demanda si, en poésie, la mesure était indispensable, et on bannit aussi la mesure. Alors, tout le monde devint poète; les vers et les poëmes tombèrent comme grêle sur le public ébahi qui n'y vit d'abord qu'un brouillard; mais ce brouillard lui prenant à la gorge et lui donnant des nausées, il finit par crier: à l'aide.

Alors commença la grande querelle des classiques et des romantiques, ou le combat des vers poudrés, musqués, en dentelle et en jabot, en culottes et bas de soie, contre les vers en roulière, en veste et en sabots.

On se jeta au nez beaucoup de boue, on se dit beaucoup de sottises, on en fit plus encore, et le Parnasse français eut été rayé de la carte si, de ce grand chaos, n'étaient pas sortis quelques véritables poètes qui, aujourd'hui, luttent à grande peine contre le discrédit de la poésie.

Or, pourquoi chez nous en veut-on tant aux vers? Est-ce à tort ou à raison?

Pour décider cette grande question, nous demanderons d'abord: qu'est-ce qu'un vers? — C'est, répondra-t-on, une enfilade de mots engencés d'après certaines règles, et qui sont censés convenir à l'oreille et qui y conviennent effectivement quand ils la remplissent bien ou lorsqu'un second son vient tomber en cadence et s'accorder avec le premier. C'est donc ici l'effet d'une cloche: le battant frappe un coup, on attend le second, puis le troisième; espèce de musique et de carillon où les mots, purement de luxe, sont aussi superflus qu'ils le seraient dans un *concerto* de flûte ou de trombone.

Selon nous, il n'en est pas absolument ainsi. Il ne suffit pas que l'oreille soit frappée, il faut que l'esprit le soit aussi. D'après les connaisseurs, pour que le vers soit

juste, il faut que l'idée le soit : or, si l'idée a cette qualité, si elle est bonne, en devient-elle meilleure parce qu'elle a une rime et qu'elle est en vers? Il se pourrait faire que non ; et elle est pire si la mesure du vers a contraint l'auteur à employer des mots impropres ou à en employer plus qu'il n'en faut. Dans ce cas, la prose est certainement préférable ; à moins qu'on admette que la mesure du vers et sa rime contribuent à frapper l'esprit, à dessiner l'image, à la faire saisir plus promptement et retenir plus long-temps.

C'est en quoi probablement consiste le mérite effectif de la poésie, mérite auquel on peut ajouter celui de se marier à la musique mieux que la prose.

Ce mérite devient un défaut si la poésie nous présente des idées fausses, ou ce qui est pis, des idées mauvaises, c'est-à-dire immorales et subversives. Alors, la poésie est un poison dont tôt ou tard on sent les atteintes, quelqu'agréable et doux que le mets nous ait paru d'abord. N'est-ce pas un peu ceci qui a discrédité la chose et fait mettre en suspicion le vers et le poète, vantés le matin et sifflés le soir?

Le public est semblable à ce chaland qui veut avoir un bijou d'or et qui l'achète dans la rue à la boutique à deux francs. Il le met à son doigt ou au cou de sa femme où il ne se lasse pas de l'admirer. — Quelle merveille, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, quelle industrie! Quel bon marché, et pourtant c'est de l'or, voici la marque!

Mais son bonheur dure peu, car après une semaine d'usage, il s'aperçoit que son joyau rougit et que son doigt verdit. Ce miracle d'industrie n'est qu'un morceau de cuivre. Alors, il maudit l'ouvrier et le marchand, et bientôt confondant tous les bijoux, dans sa haine il ne donnerait pas cent sous des diamans de la couronne.

Maintenant, faut-il croire qu'il n'y a pas de diamans en France, et que ces milliers d'ablettes qui apparaissent chaque année ne contiennent pas quelques perles? J'ai dit des milliers, on pourrait dire des millions, car remarquez bien qu'en fait de vers, moins on en veut, plus on en fait.

Vu la quantité, on les donne à bon compte; et pourtant, n'en doutez pas, ces perles, ces diamans y existent, mais personne ne les y découvre, parce que personne ne les y cherche.

Pour conclure, nous dirons : la poésie n'est pas une chose indispensable, et bien souvent elle est plus nuisible qu'utile. Cependant, sa décadence est un symptôme fâcheux, parce qu'elle précède toujours la décadence des arts; et quand un peuple n'est plus ni poète ni artiste, quand, adorateur du veau d'or, il est simplement marchand, il est bien près de devenir lui-même marchandise.

VIDE ET MOLÉCULE. La science dit que toutes les molécules de la matière s'attirent mutuellement et en raison directe des angles et en raison inverse du carré des distances.

La science a raison, car c'est une vérité à peu près démontrée et qui constitue ce que l'on nomme attraction universelle.

Mais en nous enseignant que toutes les molécules s'attirent, la science ne nous apprend pas pourquoi elles s'attirent : ce serait pourtant bon à savoir.

A ce sujet, il m'est venu une idée dont je vais vous faire part, en vous demandant pardon de l'avoir délayée dans beaucoup de paroles; mais il fallait la rendre intelligible, et je n'ai pu le faire en moins.

En parlant du *vide* et du *plein*, nous avons dit : la

matière est partout ou peut y être, et il n'existe nulle part de vide sans borne.

Quand le vide s'étend et s'offre par région, c'est accidentellement, car le vide n'est pas un état normal de la nature. La nature, c'est la création incessante, infinie, c'est le progrès : or, dans le vide, aucune croissance ni décroissance n'est possible. Un seul mouvement l'est, celui en ligne droite. Il est vrai que la même impuissance existerait dans le plein absolu.

Il faut donc, pour que quelque chose soit, la co-existence du *vide* et du *plein*.

Le *vide* reçoit toutes les substances ; le *plein* les rejette toutes. C'est ainsi que l'un *attire*, que l'autre *repousse*.

Le vide *attire*, et nous en avons la preuve : partout où il y a un trou, il tend à se boucher, et tôt ou tard il se bouche.

Le plein *repousse :* nous le voyons non moins clairement. Lorsque ce trou est rempli, que les matières y sont tassées autant qu'elles peuvent l'être, on ne peut plus rien y faire entrer, pas même un grain de sable ; et quelqu'effort qu'on fasse, le plein le repoussera invinciblement, ou s'il l'admet, c'est qu'il a rejeté l'une de ses parties pour lui faire place.

Si le corps que vous voulez ajouter au plein est dense et susceptible d'équilibre, il s'arrête sur ce plein, mais il n'y pénètre pas ; et à la moindre secousse, entraîné par son poids, il se jette dans le premier vide ouvert.

Alors, ne pourrions-nous pas demander si la puissance attractive des corps n'est pas dans leur vide ? Peut-elle même être ailleurs ? Le *plein* attirerait-il ce qu'il ne pourrait recevoir, et ne serait-il attractif que pour être répulsif ? Il y aurait là une sorte d'anomalie, disons plus, un véritable contresens. Or, il n'en est guère dans la nature, et plutôt que d'y croire, je m'en tiendrai vo-

lontiers à cette vérité triviale *qu'on ne peut entrer que par la porte ou par la fenêtre;* et sans demander si c'est cette porte qui attire, je dirai : c'est par la porte que l'on passe. Or, quand la matière se meut vers un point, c'est qu'elle y a un passage ou la possibilité d'en faire un.

Les solutions de continuité interne ou externe que présentent les corps, seraient donc la cause ou du moins l'une des causes de l'attraction, et le mouvement ne serait attractif que parce qu'il divise les corps ou débouche leurs ouvertures.

— L'attraction, m'objectera-t-on, n'est pas seulement dans les corps ouverts, poreux ou dilatés, elle existe aussi dans les corps denses et polis.

Je répondrai : c'est vrai, et j'ajouterai que ce sont les plus denses qui sont les plus attractifs, parce qu'il n'est pas de densité absolue, et que ces corps denses, les roches, les métaux, ont aussi leurs vides et que ce sont peut-être les seuls vides durables. Sans communication avec l'extérieur, l'air qu'ils renferment a été absorbé, et leurs pores trop serrés ne laissent plus de passage à l'air extérieur. La lumière elle-même n'y pénètre pas. Dès-lors, ces corps durs attirent toutes les autres substances, précisément parce que leurs vides n'en trouvant aucune assez subtile pour les pénétrer, ne se remplissent jamais; tandis que dans les corps ouverts, poreux, dilatés, l'attraction cesse bientôt, par la raison qu'ils sont bientôt remplis.

Il est vrai que les fluides qui les remplissent le plus ordinairement ont aussi leur vertu attractive qui ne tarde pas à agir, mais elle ne porte que sur des corps plus denses qu'eux-mêmes. Leur attraction alors n'est que partielle ou spéciale à certaines substances; tandis que celle des corps denses ou dont les vides sont irremplissables, exercent cette attraction sur toutes les matières, et ceci

parce que leurs ouvertures sont trop petites pour permettre aux molécules ordinaires d'y pénétrer.

Nous admettons donc deux sortes de vides : le vide relatif et le vide absolu. Nous reconnaissons aussi qu'aucune substance, aucune masse, aucun corps n'est tellement compact qu'il ne présente des vides de l'une et l'autre sorte.

Les vides relatifs ne reçoivent que des substances plus denses que celles qu'ils contiennent déjà. Les vides absolus attirent toutes les matières, bien que toutes ne puissent les pénétrer.

Les vides relatifs ou absolus peuvent varier indéfiniment de dimension, selon celle des corps. Telle masse présentera de vastes fissures, des gouffres même ; telle autre des myriades de vides microscopiques, vides aussi nombreux que les molécules qui composent ces corps.

La matière pouvant se diviser à l'infini, il existe des corps ou des fractions de corps, des molécules enfin, proportionnés à tous ces vides. Néanmoins, il en est qui résistent à tous les efforts de la matière, quelque subtile et pénétrante qu'elle soit : tels sont, entr'autres, les vides intérieurs des molécules, bien qu'elles aient un orifice communiquant avec l'extérieur. Ce sont ces vides réfractaires ou irremplissables qui font que la densité des corps n'est jamais absolue et qu'ils conservent, avec leur élasticité, une force d'attraction plus ou moins puissante.

La matière qui, par sa grossièreté ou son affluence, ne peut pas pénétrer dans ces vides infiniment petits, reflue sur la surface et contribue à la croissance extérieure des corps.

Quelquefois elle se répand sous les couches intermédiaires : de là, la croissance intérieure ou celle qui a lieu sous l'enveloppe, entre le centre et la superficie.

Il arrive aussi que cette matière, trop grossière ou

trop abondante pour les vides ouverts devant elle, s'efforçant néanmoins d'y pénétrer pour échapper à la matière extérieure qu'attirent ses propres vides et qui la compriment, produit, sur le premier corps, l'effet d'une chevillé qu'on chasse de force dans un trou trop étroit pour la recevoir. Elle fait éclater la masse, parce que la pression intérieure est plus forte que la résistance ou la pression extérieure. Ce n'est qu'ainsi, ou en imitant ce que fait la nature, que nous arrivons à diviser les corps durs.

Que nous lancions ce corps sur un autre corps plus dur encore, ou que nous frappions dessus avec un coin et un marteau, c'est toujours, quand nous l'entamons, l'action du *plein* sur le *vide;* et si la rupture a lieu, c'est que le contenu s'est trouvé hors de proportion avec le contenant, ou que la nature de la matière introduite, trop grossière ou trop brusque dans son mouvement pour la fragilité de son enveloppe, l'a brisée sans la remplir.

Remarquez que les molécules ne pénètrent jamais dans d'autres molécules, mais seulement dans les ouvertures qu'elles laissent entr'elles ou les interstices qui les séparent. Les molécules se serrent, se tassent, se condensent ou se dilatent, mais leur intérieur est impénétrable, parce qu'elles se resserrent sous le moindre effort que fait la substance extérieure pour la pénétrer, ou bien, nous venons de le dire, parce que leur orifice ou leurs pores sont d'une telle petitesse, qu'il n'est dans la nature aucune substance assez subtile, assez tenue pour y passer.

Cette facilité des molécules de céder à toutes les pressions et de reprendre, dès que la pression cesse, leur dimension première, fait l'élasticité de la matière ou son mouvement du centre à la surface. C'est par ce renflement et ce serrement alternatifs qu'elle se dilate ou se

condense. S'il existe une substance incompressible ou indilatable, celle-là seule n'a pas de vide dans ses molécules ; mais l'existence d'une telle matière me paraît au moins problématique.

C'est aussi cette puissance de retenir le vide en elle ou cette faculté de se comprimer et de se dilater selon le moule ou la pression, qui assure et maintient à chaque molécule sa forme, sa taille, ou le moyen de les reprendre. Ce n'est qu'ainsi, en conservant sa nature à chaque substance, en l'y ramenant après une suite de modifications ou de transformations apparentes, que les grandes démarcations élémentaires ou la différence des élémens primordiaux peuvent exister. Nul doute que ces élémens ne puissent se mélanger, s'unir, se compliquer à l'infini; mais quelle que soit cette complication, chaque élément n'en reste pas moins ce qu'il est, et tôt ou tard il revient à son unité, à sa simplicité première. Bref, de matière à matière, il n'y a pas plus d'union éternelle que de l'esprit à la matière; et là aussi, ce que nous appelons la dissolution d'un corps, n'est que la séparation des parties.

Si, malgré ces modifications apparentes, malgré ce passage de la densité à la fluidité ou de l'état de molécule éparse à celui de corps compact, chaque principe élémentaire, chaque type de substance n'était pas réellement immodifiable, la masse matérielle entière ne serait aujourd'hui qu'un mélange qui se dénaturerait sans cesse par de nouveaux mélanges. Chaque substance ayant ainsi perdu sa qualité, tout ne serait qu'une immense pastiche sans spécialité ni couleur, équivalent du chaos ou du désordre universel.

La démarcation établie entre les principes de la nature est donc infranchissable; l'organisation, comme la confusion des choses, n'est que le mouvement des élémens qui se croisent, se nouent, se dénouent, sans jamais se

mêler. Ce que nous prenons pour la modification, la transformation ou la dissolution des corps, n'est que la dilatation ou la compression des molécules à des degrés différens. La volonté même et toute la puissance de l'esprit et de la science, ne peuvent arriver à d'autres résultats.

En outre de leurs qualités effectives et spéciales, les molécules des matières diverses ont aussi leur spécialité de forme et de taille. Il y en a de grandeur différente, selon la nature des substances, ce qui facilite à la fois leur union et leur séparation. La première attraction d'une molécule est vers les molécules semblables à elle; elle n'en attire d'autres que faute des premières ou lorsque ses interstices n'en comportent plus de cette dimension.

Ainsi, une masse se constitue d'abord de ses propres molécules qui se rapprochent et se serrent vers la molécule centrale. Si ces molécules sont de la dernière petitesse, elles suffisent pour remplir tous les vides sans rien emprunter à d'autres élémens, et forment une masse homogène. Mais si ce cas existe, il est rare.

Ordinairement, quand un nombre de molécules se sont groupées, une substance à molécules plus fines ou plus fluides vient remplir ces premiers vides. Arrivent ensuite d'autres molécules plus subtiles encore, et toujours ainsi. De là, la diversité des élémens des grandes masses.

Cette union de molécules de tailles diverses est une des conséquences de ce que nous voyons tous les jours ou de la loi de l'équilibre, qui entraîne les parties convexes dans les parties concaves et les y répartit selon leur dimension. Creusez, dans votre jardin, des trous de diverses grandeurs : bientot, à l'aide du vent et de la pluie, ils se rempliront d'eux-mêmes et les matières s'y tasseront de façon que les parcelles les plus grosses

s'étayant des moyennes et celles-ci des petites, toutes atteindront leur aplomb.

Il en est ainsi des molécules. Il y a, dans l'espace comme sur la terre, un mouvement continuel, une fluctuation d'élémens favorisés par la rapidité du mouvement concentrique. Ces élémens passent sur les masses et se répartissent selon les ouvertures : s'y arrêtant et les remplissant en tout ou partie, ils contribuent ainsi à la formation des corps ou bien à leur dissolution quand, trop grossiers, trop abondans, trop rapides, leurs molécules les pénètrent avec effort et en séparent les parties.

C'est donc toujours la présence du vide qui rend la matière attaquable : un corps dont toutes les molécules seraient invariablement unies, ne serait ni pénétrable ni divisible.

Cette action de la matière sur le vide et réciproquement, est un combat qui ne cesse jamais, parce qu'il faut une pression immense et parfois un temps très-long pour que la substance, même fluide, même éthérée, pénètre dans les derniers interstices des corps; et lorsque ces corps ne sont pas élastiques, elle les fait ordinairement éclater avant de les avoir remplis.

Quand ce remplissage s'accomplit, quand un corps n'a plus d'autre vide que le vide intérieur de ses molecules, quand leur pression est telle qu'elles n'ont plus de mouvement possible et qu'elles ne peuvent ni se comprimer davantage ni se dilater, l'attraction cesse, et avec elle, s'il s'agit d'un globe, la chaleur et la lumière.

Alors, ce globe immobile et glacé devient stérile, et il ne reprend, avec son mouvement ou sa fermentation, sa faculté végétative, que lorsqu'un choc extérieur et la séparation des molécules ont ouvert à l'action atmosphérique de nouveaux vides, partout indispensables au développement des germes.

C'est au moyen de ses vides intérieurs qu'un corps est élastique et peut passer de la densité à la fluidité. C'est aussi par ces mêmes vides qu'il est éclairé et échauffé, ou que de froid il devient chaud, et d'opaque, diaphane. S'il était entièrement dense, il resterait froid et obscur.

C'est encore à l'aide du vide qu'il peut renvoyer à l'extérieur l'air et la chaleur surabondans. Toutes les concentrations de matières, tous les corps inertes ou animés sont, à cet effet, pourvus d'une multitude de syphons ou de pompes refoulantes qui attirent ou repoussent la substance extérieure. La croissance d'un corps continue tant que la matière attirée excède la matière rejetée. Quand la balance est égale, le corps reste dans le *statu quo*. Quand la matière rejetée l'emporte, le corps dépérit.

Cette loi n'a pas d'exception; elle s'applique aux plus petits corps comme aux plus grands, à la terre, à tous les globes, à tous les astres, quelqu'immenses qu'ils soient. La dimension n'y fait rien. Il suffit que ces corps ne soient pas en décomposition ou à leur période décroissante.

Nous nous sommes expliqué ailleurs sur ce que nous entendions par forme ou corps. Nous rappelerons seulement ici qu'il ne faut pas considérer comme des corps effectifs ou susceptibles de croissance, les détritus de corps ou ces fragmens qui jonchent la terre, pas plus qu'il ne faut prendre pour un homme la tête ou le bras d'un homme. Les corps se brisent, les formes se décomposent, on doit donc partout en rencontrer les débris.

Ces débris ont cessé de croître, parce qu'ils ont perdu leur puissance attractive, soit parce qu'ils sont arrivés au point de condensation dont ils sont susceptibles, soit parce que leur couche supérieure a interrompu la communication du centre à l'extérieur. Parvenus à cet état

stagnant qui précède la dissolution, ils sont précisément ce que serait un soleil éteint et dont la surface se serait vitrifiée.

Unis à la masse, ces fragmens, comme cet astre, peuvent concourir à l'attraction générale, mais ils ne peuvent plus en avoir une qui leur soit propre ou être isolément attractifs. Il y a donc, dans les corps inertes comme dans les corps animés, une période de croissance, une de stagnation, une de décroissance.

Un corps croissant est un monde qui se forme; c'est un centre d'attraction où chaque molécule en attirant une autre, puis une autre encore, pose la base d'un rocher, puis d'une montagne, puis d'une chaîne de montagnes : tels vous voyez les concrétions siliceuses, les stalactites, les rognons de grès, et les îles de corail qui croissent plus vite encore, parce qu'une action vivante joint ses efforts à l'action d'ensemble.

Parmi les corps attractifs, vous pouvez ranger tous les végétaux, tous les animaux, tant qu'ils ne sont pas arrivés à leur maturité.

Tout corps croissant a donc pour principe un germe ou une molécule : un germe s'il vit, une molécule s'il ne vit pas. Ce germe et cette molécule sont attractifs ; ils le sont au moyen de leurs vides qui, en rayons divergens, partent de leur centre vers l'espace source et récipient de la substance. Les choses se passent alors comme nous venons de le dire : la matière éthérée, chassée par d'autres matières, se précipite vers toutes les ouvertures grandes ou petites ; mais les molécules, trop fortes ou trop pressées pour pénétrer dans ces dernières, s'arrêtent à la superficie des corps ; elles s'y répandent et contribuent à leur croissance extérieure, ou bien entraînées ailleurs, elles vont combler d'autres vides et accroître d'autres corps.

La forme extérieure de ces corps influe beaucoup sur leur croissance et leur durée. La matière glisse sur une surface plane; elle tombe le long d'une surface ronde; elle s'arrête sur celle qui est convexe.

Ce sont toujours les vides les plus ouverts qui semblent se combler le plus vite, mais ce sont aussi ceux qui se vident le plus aisément: les matières denses ou fluides s'y précipitent à peu près comme l'eau d'une cascade et s'y renouvellent continuellement sans s'arrêter; l'une chasse l'autre, et loin de contribuer à la croissance ou la solidité d'un corps par leur choc et leur frottement incessans, elles en hâtent la dissolution. Voici pourquoi les corps dont les vides sont exigus et divisés, sont les plus tenaces, les plus durables et les plus long-temps attractifs. C'est aussi pourquoi les vides de l'éther ne sont jamais qu'accidentels et courts.

En présence de ces faits, on peut se demander si la pression causée par l'affluence des matières se précipitant les unes sur les autres, ne contribue pas autant à la concentration des corps et à la formation des masses que l'attraction des molécules. Cette attraction vient, disions-nous, de leurs vides internes et aussi des vides que présentent leurs interstices, suite d'une union toujours imparfaite. On pourrait ainsi douter que les molécules aient jamais eu une vertu réellement attractive. Si elles l'avaient eue, elles l'auraient encore; et pourtant, quand vous séparez les parties d'un corps, vous ne les voyez pas se réunir: seulement, si vous les placez sur les bords d'un vase ou d'un entonnoir dont la pente est assez rapide, elles courront sur cette pente et ne s'arrêteront plus qu'elles ne soient au fond. C'est ici la conséquence simple de la pente et du poids.

L'attraction moléculaire, comme la gravitation universelle, ne serait dont que l'effet de l'équilibre et du besoin

d'aplomb, besoin qui veut que les matières les plus légères gagnent la surface et surmontent les plus lourdes qui, par ce refluement, sont continuellement repoussées vers le vide.

Telle serait la cause de l'influence du vide sur le plein, et réciproquement. Une molécule ne se précipiterait vers une autre que parce qu'il y a un vide en elle ou à côté, et les masses les plus attractives seraient celles qui offrent le plus de vide absolu ou de pores libres de toute substance.

Si cette attraction du vide est réelle, une masse isolée ne serait pas attractive, ou du moins son attraction serait sans effet. Il faut donc, pour que l'attraction se manifeste, une communication libre avec l'atmosphère ou avec d'autres corps, et c'est toujours aux dépens de ces corps qu'elle s'exerce. Un vide ne se remplit que lorsqu'un plein se vide. La formation d'une masse entraîne la dissolution ou au moins le déplacement d'une autre masse. Toutes les parties de la matière sont ainsi attirantes ou attirées.

Cette communication avec l'espace est non moins nécessaire à la formation et au développement des végétaux et des animaux. Tous absorbent la matière éthérée. L'air est leur première nourriture : s'ils en manquent, ils souffrent, se déforment et bientôt tombent en dissolution.

Cette nécessité de l'air à la croissance et à la vie des corps, la part que sa condensation prend dans leur organisation, n'a jamais été mise en doute. Elevez un enfant dans un endroit obscur et peu aéré, au lieu de grossir, il maigrira. Plantez un arbre dans une cave, s'il y vient, il y restera faible et rabougri.

Voici un exemple récent de ce que donne l'air au développement des végétaux : une masse de cent kilogrammes de terre végétale fut mise dans une caisse ; on y planta

un arbrisseau pesant deux kilogrammes et demie. Cette terre fut soigneusement arrosée. Cinq ans après, l'arbre fut déplanté, il pesait quatre-vingt-cinq kilogrammes ; et la terre, pesée de nouveau, n'avait perdu que soixante grammes de son poids.

Il résulte de ceci que c'est à peu près l'air seul, et peut-être une l'égère partie d'eau, qui avaient fourni la substance de cet arbre.

La formation des organes végétaux et animaux ne diffère donc que peu ou point de celle des masses ou des concrétions élémentaires. Elle a lieu par l'affluence de la matière extérieure, de la lumière, de la chaleur, du fluide éthéré surtout, pénétrant à travers des milliards de pores, aboutissant aux vides intérieurs et aux parties vitales.

La fécondation n'a lieu que par cet échange de matière ou la transmission et le renouvellement des fluides au moyen des vides, toujours plus nombreux dans l'individu fécondé que dans celui qui féconde. C'est par cette raison que, dans toutes les races, les femelles ont la fibre plus molle et la contexture moins dense, moins serrée que chez les mâles.

Quant aux mouvemens de ces corps et tous les gestes qui expriment et exécutent la volonté, ces mouvemens aussi ne sont possibles qu'à l'aide du vide relatif ou absolu et de l'écartement des molécules.

Dans une substance d'une densité complète, tout serait immobile et la vie sommeillerait éternellement, car ce n'est qu'au moyen du mouvement imprimé à la matière que cette vie peut se mettre en communication avec l'espace et qu'elle attire à elle les parties subtiles servant à la constitution des organes des sens et même de ces rouages, de ces ressorts bien autrement complexes, qui sont les instrumens directs de l'ame et de la pensée.

Si le vide est indispensable à la formation et au mouvement de tous les corps, on voit aussi la part qu'il prend à leur décomposition qui commence quand l'attraction cesse ou lorsque la pression du dehors ne peut plus vaincre la répulsion du dedans, ce qui arrive quand les vides intérieurs sont comblés ou ne sont plus pénétrables. Alors les corps, non-seulement ne reçoivent rien, mais ils perdent ce qu'ils ont reçu. Ils attiraient, ce sont eux qui sont attirés, non dans leur masse ou leurs élémens grossiers, mais dans leurs molécules essentielles et indispensables. Les molécules se détendant, les vides s'élargissant, les parois cédant à une autre attraction sont entraînés vers d'autres vides, et la dissolution s'achève par la dispersion des parties passant de l'état de densité à celui de fluidité ou d'atomes impalpables.

On voit clairement ici le rôle important que le vide moléculaire, ce vide partiel et divisé, joue dans la nature. Espace, élémens, masse, fragmens ou corps, matière dense ou fluide, le vide y est. Il y est, non en étendue, mais en atome; enfin, il y a du vide partout. S'il n'y en a pas entre les molécules, il y en a dans ces molécules. C'est ainsi seulement qu'elles sont compressibles, et qu'après avoir été comprimées, elles peuvent se dilater de nouveau en reprenant leur vide intérieur.

Là gît tout le mouvement de la matière. Otez le vide des molécules, ôtez aussi la possibilité de le comprimer ou de le faire disparaître, et ensuite celle d'y reparaître par le seul fait de l'éloignement de la cause de compression, il n'y a plus d'élasticité, de pression, de dilatation, de condensation ou de mouvement possibles. Egalement impénétrable, tout restera dans la même forme, dans la même position. Le vide est donc non moins nécessaire à l'œuvre créatrice que la matière elle-même. C'est la présence du vide et la nécessité de l'équilibre qui ex-

pliquent la mobilité de la matière. C'est aussi cette présence qui nous fait comprendre l'attraction, et avec ses variations, la croissance et la décroissance des corps.

De cette attraction et de la pression extérieure, naissent toutes les formes. Ces formes se décomposent quand la pression ou l'attraction cesse, ou quand elle est paralysée par la répulsion du dedans et renvoyée au dehors. La constitution de tous les corps est le résultat de l'attraction et du vide, comme leur décomposition est celui de la cessation de l'attraction par la plénitude ou la stagnation du mouvement des molécules.

Nous nous résumons ainsi :

Si le vide étendu n'est nulle part dans la nature, il y est partout en molécules ou en infiniment petits.

La matière n'attire la matière que par les vides absolus ou relatifs qui sont en elle.

Elle l'attire, parce que toujours le vide tendant à se remplir appelle à lui tout ce qui est hors de lui.

Le vide est d'autant plus durable ou plus absolu et plus difficile à remplir, que les corps sont plus denses ou plus compacts. Aussi ces corps denses sont-ils, relativement, les plus attractifs.

Il n'est pas de corps sans vide ou entièrement dense. Un corps de cette nature perdrait sa puissance attractive. Indissoluble et réfractaire à toute union, à tout mélange d'autres substances, il serait, dans l'ensemble, une anomalie et un obstacle.

Le vide contribue à la fois à la condensation et à la dilatation des corps. Il est indispensable à toute organisation, à toute constitution, à toute croissance et décroissance.

C'est par la présence du vide que les masses sont divisibles et modifiables, que la matière acquiert de la mobilité, et les corps vivans la faculté du geste et de l'œuvre.

Tous les mondes, toutes les masses, tous les corps grands et petits, inertes ou vivans, ont commencé par une molécule autour de laquelle d'autres corps se sont groupées par l'effet du poids ou de la puissance attractive du vide.

Voyez : *Densité*, *poids*, *contre-poids*.

VIE SAUVAGE. La vie sauvage, quelque malheureuse qu'elle paraisse, a sans doute bien des charmes, puisqu'il est presqu'impossible d'accoutumer ceux qui l'ont menée, au calme, à l'abondance et même au luxe de la vie privée.

Lorsque le Canada appartenait à la France, on envoya plusieurs fois de jeunes Français s'établir parmi les Iroquois, dans l'espoir qu'ils les amèneraient, par leur exemple, à se rapprocher des habitudes sociales. Ces jeunes gens ne revenant pas, on fut à leur recherche; et les envoyés, à leur grand étonnement, reconnurent qu'au lieu d'avoir rendu Français les sauvages, c'étaient ceux-ci qui avaient rendu sauvages ces mêmes Français. Oui, les missionnaires avaient pris absolument les mœurs et les habitudes de ceux qu'ils allaient convertir. Quelques-uns même étaient devenus chefs. Il fut fort difficile de les ramener à la vie des villes. C'est Charlevoix, dans sa *Nouvelle France*, qui cite ce fait.

Ceci est d'un grand enseignement et prouve qu'il ne faut pas un si long temps pour passer de la civilisation même la plus avancée à l'état le plus complet de barbarie. Un siècle du système égalitaire et communiste de MM. tels et tels suffirait, et en l'an 2000, nous serions antropophages.

On pourrait d'ailleurs se tromper en croyant qu'il y a une différence si grande entre l'existence des sauvages

actuels et celle que nous menions au moyen-âge. La féodalité, telle qu'elle existait chez nous, est, à peu de chose près, le gouvernement présent des peuplades de l'Amérique septentrionale et de l'Océanie. La royauté y est ordinairement héréditaire, l'aristocratie y existe partout, et les places de chefs sont réservées à un petit nombre de familles privilégiées qui traitent leurs sujets comme nous traitions les serfs et comme nos colons traitent leurs nègres.

Dans quelques îles, la caste noble appartient à une autre race, probablement celle des conquérans : tels étaient les Francs et les Gaulois. Là, comme partout, les classes aisées sont plus belles et plus fortes que les castes pauvres. La misère et l'esclavage n'améliorent aucun peuple, ni moralement ni physiquement.

VIEILLARD, VIEILLESSE. Capricieux et fantasque, le vieillard reprend tous les penchans, tous les entraînemens, tous les abandons de l'enfant, hormis la gaîté. Cependant, il a souvent son insouciance, son ignorance de l'avenir. S'il craint la mort, c'est avant l'âge de la décrépitude ; mais rendu à ce point, il ne s'en inquiète plus, il n'y croit même pas. Dans cette situation, le vieillard n'est pas malheureux.

Il ne l'est pas non plus quand, avec la conscience de sa faiblesse physique et des souffrances qui l'accompagnent, il a conservé sa puissance morale. Il voit cette mort comme un terme à ses maux, et il l'attend avec résignation.

Nous avons blâmé le peu d'égard que le siècle avait pour la femme ; il est un dédain plus répréhensible encore : c'est celui qu'il a pour les vieillards. Ceci est un signe indubitable de la décadence du sens moral d'une

nation. A l'apogée de leur grandeur, c'est-à-dire de leur raison, tous les peuples que l'histoire honore ont respecté les vieillards.

Il est pénible de dire que c'est un de nos grands écrivains et même de nos grands philosophes, Molière, qui a contribué le plus, en France, à ridiculiser la vieillesse et à affaiblir le respect filial. Chaque fois que cet auteur met un vieillard en scène, il nous le montre vicieux ou imbécile, et souvent l'un et l'autre.

Nous dirons, pour excuser Molière, qu'en ceci il suivait moins son goût que celui du public qui, entiché de la littérature grecque et latine, voulait encore trouver du grec et du latin dans nos comédies de mœurs. Molière a donc imité les Grecs et les Latins : Térence et Plaute, restaurés et fort embellis, mais non moralisés, ont revécu dans ses pièces.

La mode de bafouer la vieillesse date donc, en France, de cet auteur qui l'avait prise des anciens déjà corrompus et décroissans. Mais chez ces anciens, chez ces Grecs, chez ces Romains, tandis que les poètes chansonnaient les ancêtres, le gouvernement avait du moins le bon sens de les honorer et de les défendre.

Chez nous, tout au contraire, le gouvernement s'est mis de la partie, et quand un homme a atteint les limites de l'âge mûr, quels que soient sa supériorité réelle, sa science, son génie même, il est censé incapable et mis à la réforme, au grand détriment de nos affaires; enfin, il n'y a pas dans nos codes, si on retranche l'hôpital et le droit d'y entrer, une disposition en faveur des vieillards. Aussi voyez comme on les traite en famille et comme on les reçoit dans les lieux publics! On les y tolère, mais c'est tout. Allez donc proposer à ce fashionable imberbe de céder sa place au théâtre, fût-ce à Nestor lui-même, il vous rira au nez, et d'un coup de coude il rejettera Nestor à la porte.

Comment compter sur l'avenir d'un peuple qui n'a pas le bon sens de comprendre que la boue qu'il jette au front de son père, son fils l'attachera au sien? *Honore ton père, si tu veux vivre;* voilà surtout ce qu'une nation ne devrait oublier ni en politique ni en morale.

VIEILLIR. La vieillesse n'est que l'enfance d'une autre vie. Vieillir, c'est rajeunir, c'est se rapprocher d'une existence nouvelle, d'un état de bien-être dont nous ne sommes séparé que par un corps usé et cacochyme. La mort n'est que la crise qui amène le renouvellement de l'enveloppe. La mort, c'est le rajeunissement de la vie.

VIN FRANÇAIS : FALSIFICATION. On ne boit plus de vin français à l'étranger ou l'on en boit peu. Pourquoi? Est-ce qu'il n'est pas bon? — Il est excellent. — Est-ce que l'étranger ne l'aime pas? — Il l'adore. — Est-ce que les droits sont trop chers? — Ils sont généralement modérés. — Pourquoi donc l'étranger n'en demande-t-il plus, ou ne l'achète-t-il pas quand nous lui en portons sans qu'il le demande?

— Pourquoi? Je vais vous le dire : c'est que nous le trompons, c'est que nous le volons; c'est qu'au lieu de vingt-cinq bouteilles par caisse, nous ne lui en livrons que vingt-trois; c'est qu'au lieu d'un litre dans chaque bouteille, nous ne mettons que soixante-neuf centilitres; c'est qu'au lieu de bon vin, nous lui donnons de la piquette et quelquefois pis, car la piquette est innocente, mais le vin du commerce est empoisonné : le campêche en fait la couleur, la litharge le bouquet.

Les conséquences sont toutes simples : mettez de côté la loyauté, et votre ruine est proche.

Ce discrédit ne se borne pas aux vins : vos draps, considérés comme les meilleurs de l'Europe, sont aujourd'hui tenus pour les plus mauvais, parce que pour gagner davantage, vous les avez fait tels. Il en est ainsi de bien d'autres choses.

De toutes ces fautes, nos voisins profitent. Partout où ils voient que nous débitons des marchandises médiocres, ils en offrent d'excellentes et à moindre prix, dûssent-ils y perdre. Mais ils n'y perdent pas long-temps, car dès qu'ils nous ont exclus du marché, ils vendent aussi cher qu'ils veulent; mais toujours ils vendent de bonnes choses.

Si nous voulons que l'étranger rende à nos produits l'estime qu'il leur portait, il faut que nous leur rendions la qualité qu'ils avaient; il faut que le gouvernement y tienne la main et qu'une expertise sévère, à la sortie de France, y déjoue les fraudes de toute nature. Tout le monde y gagnera, même celui qui voulait frauder, car il sera obligé de mieux faire, et il assurera ainsi un débouché constant à son industrie.

Quand nous aurons pris des mesures contre les fripons qui exploitent l'étranger, nous ferons bien d'en prendre aussi contre ceux qui exploitent la France. Je ne vois pas trop pourquoi nous serions drogués, sophistiqués, empoisonnés, volés, pour que mon voisin le cabaretier devienne gros seigneur ou membre du conseil général; j'aimerais autant qu'il parvînt au même résultat par toute autre voie.

Quand on nous vend, par exemple, du cheval pour du bœuf, de l'eau de craie pour du lait, du poil de chameau pour de la laine de cachemire, etc., n'ai-je pas le droit de me révolter?

— Dénoncez le coupable, me dira-t-on. — Bien. Mais en perte de temps et en frais, j'aurai doublé mon propre mal sans venir beaucoup en aide à celui d'autrui, car

si je gagne mon procès, ce qui n'arrive pas toujours, le falsificateur sera condamné à vingt-cinq francs d'amende, c'est-à-dire à la cinquantième partie de ce qu'il a gagné à sa falsification qu'il peut renouveler quarante-neuf fois sans y perdre; et c'est ainsi que sa condamnation, en tranquillisant sa conscience, devient pour lui une sorte de garantie ou de prime d'encouragement.

Ajoutez qu'il va dire partout que je suis un dénonciateur, et que son avocat, pour arrondir sa période, me traitera de mouchard en pleine audience: de façon que ce sera moi le volé, et non pas lui le voleur, qui sera mis au pilori de l'opinion.

Ne pouvant donc le poursuivre sans danger pour ma bourse et mon honneur, j'aime mieux lui débiter un petit sermon : cela ne lui fera pas grand mal et me fera du bien à moi, en me rafraîchissant le sang. Je lui dirai donc: « Mon cher voleur, avec la moitié de la peine que vous vous donnez pour être un fripon, vous pourriez être un honnête homme, et probablement en étant honnête, vous gagneriez le double de ce que vous gagnez à ne l'être pas.

» Par conséquent, lorsque vous croyez me duper, il arrive bien souvent que vous vous dupez avec moi, et quelquefois même que vous vous dupez tout seul. »

A ceci il secouera la tête et me montrera son magasin bien fourni et son coffre plein. Je ne dirai pas non, car la chose est palpable, mais j'ajouterai: *tout ce qui luit n'est pas. or*, et j'en reviendrai à mon idée que c'est lui qui est volé.

Il y a deux moyens à peu près sûrs d'être toujours dupe en ce monde, c'est de tout croire, ou bien de ne rien croire. Oui, les trois quarts des embarras où l'on se trouve dans la vie marchande comme dans toute autre, viennent de ce qu'on n'a pas dit la vérité ou qu'on n'y a pas cru.

Il est des gens qui éprouvent le besoin de tromper ; il y en a d'autres qui ne peuvent se passer de l'être. C'est tant pis pour les uns comme pour les autres, mais surtout pour les premiers.

En définitive, une tromperie est toujours un mauvais placement ; on y met du sien. Mais y gagnerait-on en ce monde, il est à la fin un grand réglement de compte, un grand résumé final où tout individu est auné, compté, mesuré, pesé pour ce qu'il vaut. Alors, celui qui croyait avoir fait bien des dupes reconnaît qu'il n'en a fait qu'une seule : *lui-même.*

La morale de ceci, mon très-affectionné fournisseur, est que vous me vendiez toujours de bonne marchandise, au meilleur prix possible.

VINAIGRETTE. N'allez pas croire que la vinaigrette dont il s'agit ici ait quelque rapport avec ce mélange de bœuf froid et de persil, reste du bouilli de la veille et qui remplace le rôti dans les lieux où il n'y a pas de broche ; non, la vinaigrette est un véhicule qui tient le milieu entre la litière et la chaise à porteur, et qui circule au moyen d'un quadrupède en deux volumes : l'un tire et l'autre pousse. Ce quadrupède, en partie double, qui n'a jamais été décrit par Buffon ni par aucun naturaliste, ne ressemble pas aux autres animaux : il est vêtu comme vous et moi, et fume sa pipe comme un homme. L'espèce se nomme vinaigrier, et l'individu Jacques, Pierre ou François, selon le goût ou la fantaisie de son parrain, car s'il a des enfans, on les baptise.

La vinaigrette sert aujourd'hui encore, juillet 1851, au transport des naturels nobles ou bourgeois d'une de nos bonnes villes de France, lorsqu'ils vont au bal, au spec-

tacle, voire même à l'église. C'est une boîte carrée montée sur deux roues, avec un brancard dans lequel se met la partie du quadrupède qui tire, tandis qu'à l'arrière de la boîte se pose l'autre partie de l'animal ou son arrière-train.

Le vinaigrier est ordinairement mâle; cependant il y en a qui sont hermaphrodites, c'est-à-dire qui sont homme et femme. Alors, le quadrupède s'appelle monsieur et madame: monsieur traîne et madame pousse.

De même qu'il existe des vaisseaux et des corvettes ou des navires qui portent, les uns du trente-six et les autres du vingt-quatre, ceux-ci avec un équipage de cinq cents hommes, celles-là avec cent ou cent-cinquante, il y a aussi des vinaigrettes qui contiennent un bourgeois et d'autres qui en contiennent deux, et parmi les bourgeois je comprends les bourgeoises. Quant à la manière de traîner, elle ne diffère en rien, et le quadrupède ne s'informe pas plus de la nature du chargement que le mulet du sac de son ou de farine qu'on lui met sur le dos.

La vinaigrette est excessivement commode pour ceux qui sont dedans et à l'abri du vent et de la pluie. On arrive ainsi brouetté jusqu'à la porte du salon ou de la salle à manger. Cependant, la vinaigrette a aussi ses inconvéniens: comme le quadrupède ne va qu'au pas, il ne peut pas suivre le cheval qui trotte, et quand il se trouve pris entre deux fringans équipages, il n'est pas à la noce, non plus que celui, celle ou ceux qu'il charrie. Si, dans un moment d'effroi, il lâche le brancard, il en résulte que la boîte tournant sur l'essieu, comme la terre sur son axe, les pieds de la personne voiturée se trouvent, en une seconde, précisément au point où était sa tête, et si le vinaigrier n'est plus là pour abaisser le brancard, force est au voyageur de rester dans cette

position assez peu commode, surtout pour les dames. Mais heureusement qu'un tel accident n'arrive pas tous les jours, et qu'on est presque certain de ne pas faire son entrée au bal en faisant le poirier, comme disent les gamins, c'est-à-dire la tête en bas et les pieds en haut.

En 1848, quelques philosophes de la veille s'imaginèrent que traîner une voiture ravalait l'humanité, et que s'il était loisible à un électeur, à un éligible de pousser une brouette, il ne l'était pas de s'y atteler : ils voulurent donc supprimer les vinaigrettes. Mais il aurait fallu d'abord supprimer les vinaigriers qui, plus amis de la soupe que des votes et trouvant l'état bon, prétendirent que le premier droit du citoyen était de vivre de son métier quand il était honnête, et qu'il n'était pas plus dégradant de porter un homme sur son dos qu'un chien sous son bras.

Ce raisonnement convainquit tout le monde; les vinaigrettes furent décorées de la devise sacramentelle : *Liberté, Egalité, Fraternité.* Comme par le passé, les nobles et les bourgeois s'y emballèrent librement, et les vinaigriers s'y attelèrent fraternellement.

VINGT-CINQ FRANCS PAR JOUR (*Avril* 1848). C'est trop ou trop peu.

Trop pour vivre, et pas assez pour faire fortune. Ce n'est qu'un incitant à vouloir la faire sans rien faire.

A ces vingt-cinq francs, que gagne un homme riche? — Un bon dîner par jour.

Qu'y gagne un ouvrier? — Un bon dîner par jour peut-être aussi, avec la perspective de trouver le sien, celui de sa femme et de ses enfans, mauvais pendant tout le reste de sa vie.

— Mais il économise, et met de côté vingt francs sur vingt-cinq.

— Autre inconvénient, car cela ne durera pas toujours. Alors, ce ne sera plus seulement son dîner qui lui paraîtra mauvais, ce sera son salaire comme ouvrier ; ce sera le prix de son travail comparé avec la rémunération de ce qui, pour lui, n'est pas un travail, tranchons le mot, de ce qu'il gagnait sans rien faire ; car, en bonne conscience, que fait et que peut faire, dans une chambre législative, celui qu'aucun précédent, qu'aucune étude, qu'aucune connaissance des hommes et des choses n'ont rendu apte à y siéger? Il n'y fait rien, ou il y fait pis que rien : il bâille ou il crie.

Est-ce à dire qu'il faille l'en exclure? Pas le moins du monde. Avec leur ignorance et leur nullité, je préfère encore les ouvriers aux parleurs éternels, aux avocats brouillons, car si ces ouvriers ne font pas avancer la raison, du moins ils ne la font pas reculer : ils sont stagnans, mais non rétrogrades. On ne doit donc pas leur fermer les portes de la chambre ; seulement, il faut leur donner les moyens d'y entrer utilement en aidant à leur instruction, à leur développement moral, et y envoyer un homme, non point parce qu'il est ouvrier, mais parce qu'il y est propre, parce qu'à défaut de science et d'esprit, il a au moins du bon sens. Mais le malheur fait que parmi les ouvriers, ce sont précisément ceux-là qui, par défiance d'eux-mêmes et peut-être des autres, ne veulent pas y aller. J'en pourrais citer vingt preuves.

Revenons à la question du salaire. C'est un mal, puisque cette réfection quotidienne de vingt-cinq francs assimile une magistrature à une œuvre à la tâche, à un métier manuel.

C'est un mal aussi parce qu'elle devient un incitant

pour les spéculateurs, les affamés, les fricoteurs, catégories nombreuses et agiles qu'il faudra ajouter à celle des ambitieux parmi lesquels se recrutaient naguères presqu'exclusivement nos députés qui avaient, du moins, le vernis d'hommes d'Etat et la dignité de leur ambition.

C'est un mal encore, parce que c'est un encouragement au commerce des votes.

« Un négociant, disait un journal, désire trouver une somme de cent mille francs ; il en cèderait volontiers la moitié à celui qui la lui procurerait. » Ainsi dira le candidat à ses mandataires : nommez-moi, et partageons.

C'est un mal encore par le péché d'envie que ce bon lopin fait naître parmi les éligibles pauvres. N'y pouvant prétendre tous, ils ne veulent pas le voir à l'un d'eux. C'est principalement ceci qui, dans nos départemens, a empêché la nomination et même la candidature des artisans. — Est-il riche, disait l'électeur artisan lui-même? — Non. — Est-il artisan comme moi? — Oui. — Il est pauvre, il est artisan, donc il n'aura pas ma voix.

Or, il la lui aurait donnée si ce salaire n'eut pas dépassé cinq francs. — Pourquoi? — C'est que cette somme eut été plus en rapport avec le prix de ses journées; c'est que la distance de l'électeur à l'élu lui eut semblé moins grande; c'est qu'il en eut été moins humilié et, en imagination, moins pauvre; bref, le démon d'envie ne se fut pas mis entr'eux.

Ces inconvéniens ne sont pas les seuls, mais ils suffisent pour démontrer qu'il y en a plus d'un à payer les représentans.

— C'est un mal nécessaire, dira-t-on.

— Un mal n'est jamais nécessaire. Mais celui-ci peut être inhérent à l'éligibilité universelle : renoncer à l'un serait supprimer l'autre.

Faut-il donc détruire cette éligibilité et se priver du

concours d'hommes utiles, seulement parce qu'ils sont pauvres? Non, tout homme honnête et capable doit être éligible : le nombre n'en est déjà pas si grand pour qu'on en élimine. Dès-lors, une rétribution est indispensable. Ne pas l'accorder à l'élu qui ne peut vivre sans elle, c'est, de fait, annuler son élection; c'est lui prendre d'une main ce que vous lui avez donné de l'autre.

Si je conçois qu'on l'accorde à l'homme qui en a besoin, je ne m'explique pas pourquoi on la donne à celui qui peut s'en passer, et moins encore pourquoi la loi l'oblige à la recevoir. Ceci n'est pas seulement une erreur, c'est un abus.

— Mais ne pas la recevoir, c'est humilier le pauvre.

— Prétexte.

— Mais c'est faire deux classes de députés, c'est mettre une démarcation entr'eux.

— Mensonge. Cette démarcation n'existe-t-elle pas de fait? Le député qui a vingt mille francs de rentes et qui touche en sus vingt-cinq francs par jour, en a-t-il moins vingt mille francs de plus que celui qui n'a que ces vingt-cinq francs? M. *** le comte, le marquis, le propriétaire millionnaire, est-il devenu l'égal de M. *** manœuvre ou domestique, parce qu'il touche journellement le même salaire? Non. M. le marquis a sa voiture, ses gens, et vit au premier, dans un vaste hôtel. M. le manœuvre, s'il a de la conduite, va à pied, loge au grenier et vit où il peut, à soixante-quinze centimes par repas.

Les vingt-cinq francs par jour n'égalisent donc rien. Ils servent à l'un à vivre, ce qui est juste; et à l'autre à satisfaire ses caprices, ce qui ne l'est pas, parce qu'en définitive c'est le contribuable, c'est le pauvre qui paie, et qu'avec ces vingt-cinq francs, vingt-cinq familles auraient peut-être été sauvées de la faim.

D'ailleurs, pourquoi vingt-cinq francs? Est-ce qu'un

homme, quels que soient son appétit et son ampleur, ne peut pas vivre et se loger avec cinq francs par vingt-quatre heures? Est-ce que sur trente-six millions de Français, il n'y en a pas trente millions qui vivent à moins?

— Mais la famille des représentans pauvres, de quoi vivra-t-elle? — Eh! bien, ajoutez cinq francs pour la famille, en tout trois cents francs par mois, ou trois mille six cents francs par an. Quoi! n'est-ce pas assez? Mais comptez donc: de nos cent mille magistrats, fonctionnaires, employés, de nos cinquante mille officiers, il n'y en a pas six mille qui, après vingt-cinq ans de service, d'études, de travaux, de dangers, enfin d'un métier souvent plus rude que celui de manœuvre, arrivent à ce traitement de trois mille six cents francs. Ne voyez-vous point que par cette magnificence, que par cette aisance obtenue sans travail, vous dégoûtez le pauvre du travail?

Quoiqu'il en soit, va pour les dix francs par jour, mais que l'Etat n'en paie que la moindre part, et que les contribuables pauvres n'en paient pas une obole.

— Où les prendre, direz-vous?

— Où? dans la poche des représentans riches. Oui, ce sont eux qui doivent supporter la dépense de leurs collègues pauvres. Ah! citoyens représentans, vous prêchez la fraternité: c'est donc à vous d'en donner l'exemple. Entre frères, entre collègues, tout est commun tant qu'on siège ensemble.

Je taxerais donc les députés d'après leur revenu ou leur traitement. Des sommes recueillies, je formerais une masse qui serait répartie entre tous, en raison inverse de leur fortune: de façon pourtant que l'indemnité journalière accordée aux plus pauvres ne pourrait pas excéder dix francs, ni celle laissée aux riches descendre plus bas que cinq centimes.

Si la chambre n'avait pas assez de membres riches pour défrayer tous les membres pauvres, l'Etat alors, et seulement alors, y subviendrait.

Mais une peur me vient : c'est que cette proposition ne paraisse anarchique et montagnarde. Quel autre, en effet, qu'un ennemi de la république, peut trouver injuste de donner vingt-cinq francs par jour à celui qui en a déjà le double, le triple, le quadruple, et ceci pour rémunération de trois à quatre heures de séance journalière, déduction faite des dimanches et fêtes, ainsi que des jours de promenade, de congé, de sommeil, etc., etc. Si l'on allait y voir une atteinte à la dignité de la chambre, une attaque au gouvernement, crimes prévus, etc., etc....

Assez, assez; si j'ai failli, je me repens. Admettons que je n'ai rien dit. Je vote pour le projet contraire, c'est-à-dire pour qu'on paie les représentans en raison directe de leur fortune, et d'autant plus grassement qu'ils seront plus riches, ce qui d'ailleurs est conforme à l'usage. Quand vous donnez un pour-boire à un serviteur, il est toujours mesuré sur la fortune de celui qu'il sert : un franc au valet du fermier, cinq à celui du propriétaire, dix au laquais d'un ministre, vingt à celui du président du conseil : c'est le tarif ordinaire. Adoptez-le donc et intitulez-le : chambre de 1848, *tarif républicain.*

VIPÈRE. Animal sans pattes, et aussi à deux pattes, deux mains et une langue.

Nous avons parlé des bécasses et de leurs coups de bec. Les bécasses agacent, picotent, égratignent même, et si elles font parfois beaucoup de mal, c'est sans autre intention que d'en faire un peu et parfois même de n'en pas faire.

Mais la vipère, celle à deux mains et à deux pattes, tue avec la volonté de tuer, et elle est d'autant plus

dangereuse que rien n'annonce le venin qu'elle porte. Souple, insinuante, elle s'approche de vous pour étudier l'endroit sensible, l'endroit mortel. Puis, prudente à l'excès, elle vous fera piquer par une autre qu'elle aura piquée elle-même. En vous transmettant son venin par un intermédiaire, elle fera deux victimes d'un coup.

Cependant la vipère n'est pas une bête féroce, elle ne mange ordinairement qu'à sa faim. On ne peut pas non plus l'appeler rancúnière, elle n'en veut pas plus à celui qui lui a fait du mal qu'à celui qui lui a fait du bien. C'est la mesure de son dard qu'elle veut prendre, c'est une expérience qu'elle désire faire; c'est un être qui se porte bien, qu'elle veut voir languir et mourir pour jouir de ses convulsions. On peut la comparer à un praticien opérant sur la vie, non pour l'avancement de l'art, mais pour l'agrément de la chose, pour le spectacle de la mort. Bref, la vipère aime les combats humains comme un autre aime les combats de coqs, de chiens ou de taureaux. C'est ainsi qu'elle méditera silencieusement les moyens de mettre deux individus aux prises, de brouiller le fils avec le père, le mari avec la femme, d'empêcher un mariage ou de faire naître un procès; et tout ceci sans danger pour elle-même, car ce n'est pas par l'injure et la menace qu'elle y parvient, mais par un propos mielleusement empoisonné, par un mot à double entente, par un éloge même, par un avis anonyme, lettre sans signature et à l'écriture déguisée ou falsifiée. Tels sont ses moyens et ses armes.

La vipère est surtout redoutable quand elle se fait pamphlétaire ou journaliste. Malheureusement, c'est son état de prédilection, et l'on en rencontre de cette profession dans presque toutes nos villes, petites et grandes.

Chose bizarre! c'est qu'elle semble moins dangereuse dans ces dernières que dans les autres: la distraction

et le mouvement des capitales offrent plus de moyens de neutraliser ses poisons. Mais dans les provinces, quand ses blessures ne sont pas mortelles, elles ne se cicatrisent pas; et les plus honnêtes gens ne peuvent effacer, même par les plus nobles actions, par toute une vie pure et intègre, la piqûre du reptile.

Il y a deux espèces de vipères: la vipère née vipère et qui pique par nature, et la vipère d'occasion. L'une pique pour tuer, l'autre pique seulement pour piquer.

Nous avons parlé de la première; nous dirons un mot de la seconde.

C'est une bête venimeuse sans doute, mais plus inconséquente encore: elle veut jouer et vous donner un petit coup de langue, et sa langue vous empoisonne sans qu'elle veuille trop vous empoisonner. Elle ne connaissait pas toute la malignité de son venin, elle s'en doutait seulement et n'était pas fâchée d'en acquérir la certitude.

Moins cruelles que les autres, ces vipères sont pourtant plus dangereuses. Il n'est presqu'aucun moyen de s'en préserver, parce qu'elles mordent sans que rien puisse faire prévoir leur morsure, et qu'elles atteignent ainsi ami et ennemi. On croirait que la surabondance de leur poison les oblige à s'en délivrer sur le premier venu et qu'elles le piquent, non pour lui faire du mal, mais pour se faire du bien et pour la conservation de leur précieuse santé. Vous avez donc moins à vous plaindre d'elles que de votre mauvaise étoile qui a voulu que vous vous trouviez sous leur dent quand leur accès les prend.

Les hommes traitent souvent les femmes de vipères; les femmes pourraient leur retourner le compliment, et peut-être se tromperaient-elles moins. Le fait est que la vipère n'a pas de sexe; elle pique parce qu'elle est méchante, et non parce qu'elle est homme ou femme.

Cependant, on pourrait faire une catégorie distincte

des enfans vipères, car ceux-ci le sont sans qu'ils s'en doutent. Les blessures qu'ils font ne sont ni les moins fréquentes ni les moins terribles, et la paix du ménage a souvent été troublée par le gazouillage de petits vipéraux à peine gros comme une allumette. L'aspic se trouve ici caché dans un bouquet de fleurs ou un cornet de bonbons. Aussi, gens de toute taille et de toute couleur, quand vous avez un secret, ne le laissez pas deviner aux enfans, pas plus aux vôtres qu'à ceux des autres, et souvenez-vous des enfans terribles.

La conclusion de ceci, c'est que grande ou petite, la vipère de la civilisation, la vipère des boudoirs, la vipère des salons, est infiniment plus redoutable que la vipère des broussailles. Cette dernière ne pique que quand on l'inquiète, elle se défend et n'attaque point. Elle a, en outre, plusieurs bonnes qualités : de toutes les mères, c'est la plus tendre, la plus soigneuse ; elle veille sur ses petits avec la sollicitude la plus touchante ; elle leur donne, au moindre danger, un refuge dans son sein, oui, elle les cache dans ses propres entrailles : elle les avale ; puis les dégorgeant, les rend à la liberté quand l'ennemi est loin.

Elle est susceptible de s'apprivoiser, et ses caprices même ne sont pas dangereux, si l'on a le soin de lui faire épancher son venin en l'obligeant à mordre un morceau d'étoffe ou tout autre objet.

Mais il n'y a nul préservatif contre la vipère humaine ; elle ne s'apprivoise qu'en apparence, et son venin ne tarit jamais.

Quant à ses petits, si elle en a, elle les apprend à darder leur langue, et elle s'en sert comme auxiliaires. C'est donc spécialement contre les vipères humaines qu'il faut vous tenir en garde, car elles ne sont pas même bonnes à faire de la thériaque.

VIVEUR. Mot nouveau qui veut dire un homme qui aime à vivre; mais à vivre comme quoi? Comme un imbécile et un goinfre.

Un viveur est celui qui, n'ayant que vingt francs, en mettra quarante à son dîner, et attrapera une indigestion qui lui en coûtera autant en drogues et en médecines.

C'est celui qui, dans un banquet, sera gris au premier service, impertinent au second, et souffleté au dessert.

C'est un homme qui, admis dans une maison honnête, reçoit ordinairement l'invitation de n'y plus revenir.

C'est un homme enfin qui n'a pas assez d'esprit pour être aimable, pas assez de bon sens pour être utile, pas même assez de raison pour être heureux. En place d'avoir une maîtresse fidèle, il en a deux qui ne le sont pas. Au lieu d'avoir un bon cheval, il aura trois rosses.

Pervertissant tout ce qu'il touche, un viveur est une peste pour la jeunesse. S'il est militaire, il corrompt sa compagnie. S'il est bourgeois, il devient le fléau de la ville qu'il habite.

A-t-il un revenu, il mangera en six mois celui d'une année, et en trois ans le capital, puis il ira finir à l'hôpital s'il est honnête, ou au bagne s'il ne l'est pas.

C'est, en toute circonstance, un animal fort ennuyeux. S'agit-il d'une affaire sérieuse, il l'entrave par ses remarques saugrenues ou ses quolibets hors de propos. Dans une partie de plaisir, il répand l'embarras et la méfiance, parce qu'on le voit toujours prêt à dépasser le but : son incessant bavardage, ses cris et ses éclats de rire vous étourdissent, et sa grosse joie vous attriste.

S'il a une certaine position sociale, s'il a beaucoup d'or surtout, il se croit tout permis. S'il n'en a plus, il se le croit encore, parce qu'il n'a plus rien à perdre, pas même l'honneur.

Le viveur marié sera mauvais mari, mauvais père. S'il

n'est point trompé par sa femme, c'est qu'elle est laide ou qu'elle a une vertu plus qu'humaine, car il fait tout ce qu'il faut pour l'être. Il lui raconte toutes les bonnes fortunes qu'il a et même celles qu'il n'a pas. Il lui dira aussi celles qu'il compte avoir. Plaignez, après cela, le pauvre homme, s'il est sujet aux accidens et s'il crève d'une purgation arsenicale.

Quant à la physionomie du viveur, si toutefois le viveur a une physionomie, c'est celle d'un sensualisme grossier ou d'une tendresse alcoolique. Son costume, bien que des plus belles étoffes et du plus beau linge, a toujours quelque chose de débraillé, sans avoir rien d'artistique; il est le contraire de ce qu'on appelle *tiré à quatre épingles;* sa chemise est ouverte, son gilet déboutonné, sa cravate chiffonnée. Il y a enfin, dans ses habits comme dans sa personne, quelque chose de flasque et d'abandonné: chez lui, tout traîne ou pend.

Nous n'avons parlé que du viveur de Paris; le viveur de province lui est encore inférieur. C'est un homme passant sa vie dans les cafés ou les estaminets; c'est, à proprement parler, un godailleur, sorte de bête gloutonne tenant autant du pourceau que de l'espèce humaine. Le viveur de Paris est débraillé, celui-ci est sale et puant.

Néanmoins, en province comme à Paris, il est une sorte de viveurs qui n'en ont que l'apparence et qui, sous l'enveloppe d'une grosse gaîté et d'une prodigalité de gestes et de paroles, trouvent le moyen de faire payer les autres. Ces viveurs parasites, spéculant sur la facilité des viveurs réels ou de fonds et sur la vanité des sots, les guettent partout, ils les amorcent au moyen de quelque avance de politesse ou quelque semblant de confidence et d'amitié. Ce sont eux qui vous consulteront sur des affaires qu'ils n'ont pas, sur des constructions qu'ils ne font pas faire, etc.

N'ayant eux-mêmes rien à vendre ni à acheter, ils se mêlent de toutes les ventes, de tous les achats, et trouvent quelquefois moyen de duper le vendeur et l'acheteur. Ce sont des industriels assez adroits pour ne jamais dépasser la ligne qu'atteint la loi; ils friponnent dans le cercle des friponneries permises; ils sont ce que le peuple nomme: honnête homme tout juste, c'est-à-dire tout juste fripon.

Ce n'est pas qu'ils veuillent s'enrichir à ce métier; non, car alors ils rentreraient dans la catégorie des voleurs ordinaires; ils ne veulent que bien vivre sans qu'il leur en coûte rien, parce qu'ils ne peuvent bien vivre qu'ainsi, non peut-être parce qu'ils sont pauvres, mais parce qu'ils ne trouvent bon et savoureux que ce qu'ils ne paient pas.

Chose étrange! c'est qu'il en est qui se vantent de cette façon de faire, et qui sont aussi fiers de vous avoir vendu un cheval taré ou un mauvais tableau, que s'ils avaient gagné un procès ou remporté une victoire. Oui, ils sont heureux de vous avoir attrapé; et en disant partout que vous êtes leur dupe, ils croient se donner un grand relief. Bref, l'indélicatesse leur semble un jeu d'esprit; ils en font un passe-temps bien plus qu'une spéculation. La preuve, c'est qu'ils ne s'y enrichissent guère, et que s'il s'agit de grands intérêts, ils ne seront peut-être pas moins honnêtes que d'autres. Ils ne nieront jamais un dépôt, mais peut-être le dissiperont-ils en y puisant sou à sou: si bien que quand ils voudront vous le rendre, il n'y aura plus rien.

Il ne faudrait pas trop leur donner confiance, car en morale et en probité, lorsque le premier pas est franchi, on passe facilement au second. Je vous dirai donc, en confidence, qu'un viveur qui vit pour lui et à ses propres dépens, comme celui qui vit aux vôtres et même le viveur *ad honores*, sont également à fuir.

Pour en finir avec le viveur et son histoire, nous dirons qu'assez souvent il devient ivrogne dans sa vieillesse, s'il y parvient, chose assez rare, car à quarante ans, le viveur n'a plus ni dents ni cheveux, et s'il ne meurt pas lentement d'une gastrite ou du docteur, on le trouve un matin dans le ruisseau, mort d'une apoplexie foudroyante ou d'une ivresse rentrée.

VOCABULAIRE. « Recueil ; liste des mots d'une langue, d'une science, avec une explication succincte, dit le *Dictionnaire*. »

J'aimerais assez un vocabulaire des proverbes et des maximes. C'est un travail à faire.

Aux proverbes et aux mots connus, on pourrait en ajouter quelques-uns de création nouvelle, et ouvrir un concours de pensées, de sentences, de remarques, de réflexions. Chacun y apporterait les siennes, et l'on choisirait. J'en jette ici quelques-unes au hasard :

MARCHER. Il vaut mieux bien marcher que courir mal.

PUDEUR. La pudeur est, chez la femme, la première de toutes les coquetteries.

RESPIRER. Quand on est content, on respire bien, on respire l'espace, l'univers, la vie.

IMPRIMERIE. Il est des choses si nécessaires et en même temps si palpables et si simples, qu'on ne comprend pas qu'on ait été si long-temps à les découvrir : l'imprimerie est du nombre.

CAUSERIE. On trouve souvent plus de plaisir à causer avec soi-même qu'avec les autres. Est-ce égoïsme? Non, c'est seulement parce qu'il y a beaucoup de mauvais causeurs.

CORRESPONDANCE. Quand un coq chante, un autre lui répond. Le premier qui s'éveille donne le signal et, de coq en coq, ce même chant fait le tour de la terre.

CRIMES. Autrefois, l'on n'excusait que les crimes du riche; aujourd'hui, l'on ne pardonne que ceux du pauvre.

SONNETTE. Chez quelques peuplades nègres du Sennâr, on orne les enfans des familles riches, pour les distinguer du peuple, d'une sonnette au derrière.

PUCE. La puce est un animal qui aime l'ombre. Les peuples qui vont nus n'ont pas de puces; il est vrai qu'ils ont autre chose. Les nègres de certaines parties de l'Afrique redoutent fort de devenir les esclaves des blancs qui, disent-ils, mangent les nègres, et qui ont chez eux une petite bête qui mange les nègres et les blancs.

NORMANDS ET PICARDS. Voici la différence que M. P** établissait entr'eux : quand le Normand sort de chez vous les mains vides, il croit y avoir oublié quelque chose. Quand le Picard n'y a rien demandé ou rien obtenu, il croit que vous lui avez volé son temps.

DENTS. Depuis deux siècles, les Européens se sont condamnés à n'avoir plus de dents, pour avoir le plaisir de se faire la barbe.

FRONTIÈRE. D'un voisin défendant son ruisseau, à une nation défendant sa frontière, il n'y a que la différence du nombre, et le nombre n'est rien quant à la validité des raisons.

MOTS. Les mots grandissent ou rapetissent les choses. La corruption des mots annonce celle des mœurs. Un peuple dont les habitudes sont pures n'attache que peu ou point d'indécence aux mots : c'est qu'en réalité, il n'y a d'indécens que ceux qu'on fait tels.

DOULEUR. La douleur s'use moins vite que le plaisir, mais elle s'use.

Si vous pouviez séparer le siège de la douleur du siège de la pensée, le malade ne souffrirait plus.

NUIT. C'est une situation anormale et toute de localité.

Dans certains mondes, dans le soleil par exemple, les habitans, s'il y en a, doivent à grands frais faire les ténèbres, comme l'on fait le jour chez nous.

Ivresse. Qu'est-ce que l'ivresse? — La vie se laissant aller à la matière. — Qu'est-ce que la matière? — L'absence de la pensée. — Qu'est-ce que la pensée? — Le combat de la vie intellectuelle contre la vie présente ou matérielle, ou le combat de l'activité contre l'immobilité.

Volonté. Plus la volonté se divise, moins elle devient exécutoire, ou d'autant plus son exécution est difficile. Le but de tout gouvernement est l'unanimité. Il faut donc gouverner de manière à n'avoir en présence que le moins de volontés possibles, ou le moins de divergence dans ces volontés.

Vie. La vie, c'est la variété des pensées et des sensations.

Le mouvement de la matière vient de celui de la vie, ou bien encore du défaut d'équilibre.

Destruction. Une vie nouvelle est-elle cachée dans la destruction, s'est demandé je ne sais quel curieux? Puis il a ajouté: nous allons le voir tout à l'heure; et il s'est brûlé la cervelle.

Science. Génie. L'homme de génie sait tout sans avoir rien appris; le savant ne sait rien qu'à force de l'apprendre. Le génie, c'est la qualité d'un homme. La science, c'est la qualité du perroquet. Cependant, il est des cas où le perroquet se fait homme.

Spécialité. Un grand homme de notre temps est souvent celui qui saura le mieux faire un éteignoir.

Esprit. L'esprit et le bon sens sont deux choses fort différentes. Le jugement vaut mieux que l'un ou l'autre, car c'est le résultat de l'esprit et du bon sens réunis.

Poésie. La poésie n'est qu'un combat contre la stérilité de la pensée ou la pauvreté de la langue.

Sacrifice, Holocauste. Tout sacrifice, hors celui que nous faisons de nous ou de ce qui est à nous, est un acte d'égoïsme : on sacrifie autrui pour se sauver soi-même.

Idée. La durée d'une idée, notamment quand c'est une sottise, n'a pas de terme : témoins certaines lois, certaines superstitions qui, pendant vingt siècles ou plus, ont résisté à l'expérience, à la raison, au témoignage des sens et de la réflexion, et qui y résisteront peut-être vingt siècles encore. Le paganisme grec a vécu à peu près ce temps. Les religions persane, égyptienne, phénicienne, ont duré plus long-temps. Celle des Indoux, plus encore. Le mahométisme est nouveau, mais il a chance de longévité ; cependant, il passera à son tour.

Vérité. La différence de la vérité au mensonge est celle de l'homme aux choses, ou plutôt de l'homme à sa conscience. La conscience, c'est Dieu ; l'homme, c'est l'être déchu, l'être condamné à vivre sur la terre.

Démonstration. Toutes les démonstrations de nos mathématiciens, astronomes, arithméticiens, sont seulement arrivées à prouver ceci : deux et deux font quatre.

Mouvement. Le mouvement de la matière est défini, à mes yeux, par une balance dans les plateaux de laquelle on a mis deux poids inégaux qui tendent à s'égaliser.

Equilibre. Entre ces fauteuils rangés autour de ma chambre et ces astres suspendus là-haut, la différence est moins grande qu'on pourrait le croire. Les uns comme les autres sont d'aplomb, les fauteuils sur le plancher, ces astres sur l'éther ; et ils y sont par une cause identique : le contre-poids opposé au poids. Ces étoiles, si nous les supposons fixes ou immobiles, resteront pendant des siècles là où elles sont. Ces fauteuils n'y resteront que durant quelques jours. Il y a là une inégalité de durée, mais rien de plus.

VOLONTÉ. La volonté ne s'éveille que par la nécessité, le besoin ou la douleur; elle s'étend ensuite par le désir et la passion.

Mais la douleur, comme le besoin, comme le désir, comme la passion, ne se constitue, ne se réalise pour l'ame que par la pensée. La volonté ne peut donc être qu'une conséquence de plusieurs pensées, de leur rapprochement et d'une comparaison, car l'être qui n'aurait qu'une pensée, qui ne sentirait ou n'aurait senti qu'une chose, ne pourrait pas vouloir: pour vouloir, il faut choisir, et pour choisir, il faut comparer. La volonté est donc un acte d'indépendance, comme elle est un acte de réflexion.

C'est la volonté qui, d'abord, constitue l'être. Il ne sent et il ne sait qu'il est un être que lorsqu'il veut ou a voulu. Ainsi, la volonté ou la puissance de vouloir précède partout et chez toutes les créatures, la faculté d'exécuter ou la puissance de l'œuvre.

La vie ne peut agir sans la volonté, ni la volonté s'appliquer sans la réflexion.

La volonté n'est qu'une suite, une confirmation de la pensée, car en définitive, penser c'est vouloir.

Il n'est pas de volonté sans liberté, ne fût-ce que celle de cette volonté; et cette volonté, quel que soit son but, aperçoit ou espère une possibilité de l'atteindre. Sans cette espérance, elle n'aurait pu naître: là où la volonté se montre, c'est que l'impossibilité ne se montre pas.

La volonté ne peut donc provenir que d'un sentiment quelconque de la possibilité d'exécution, et ce sentiment naît nécessairement d'un souvenir, d'une expérience ou d'une réflexion.

C'est ainsi que la volonté s'étend à mesure que la pensée grandit: celui qui a le plus de volonté est aussi celui qui pense le plus.

A la volonté se joint ou succède l'amour de la propriété, car la volonté est un désir, et tout désir constitue l'idée d'une possession ; c'est toujours quelque chose qu'on veut avoir, car l'action même de refuser est à la fois un acte de volonté et de possession : celui qui refuse d'obéir veut conserver sa liberté ; il veut conserver son indépendance ou la propriété de sa personne.

Si la pensée ne peut jamais être le résultat de la matière, et pourtant si la pensée existe dans la matière, il faut qu'il y ait un principe de pensée séparé de cette matière. Aussi, la volonté ou la faculté de vouloir est antérieure à la naissance ; elle est innée. Le nourrisson se fâche et crie quand on l'éloigne du sein de sa mère ; il en sera de même du petit rat, du petit pourceau, du petit chien. C'est moins peut-être parce qu'on met obstacle à son appétit, car il se fâchera également n'ayant pas faim, que parce qu'on blesse ses idées de propriété et surtout sa volonté, base de l'action et le plus puissant des sentimens de la nature.

La faculté de vouloir est donc commune à tous les êtres, et c'est d'elle que sont nés le sentiment et l'amour de la liberté.

Mais quelle a été la première volonté lors du début de la vie ou de son réveil, et quelle est la première encore dans l'existence actuelle ?

Le premier besoin de l'embryon ou peut-être du germe est la faim qui éveille le goût. Si ce fœtus a fait usage d'un sens avant de paraître au jour, il a pensé, car on ne peut user d'un sens sans penser ou sans qu'il en résulte une pensée. Mais la volonté est une action plus forte que la pensée, c'est un calcul de cette pensée, il faut une comparaison. Aussi avons-nous dit : pour constituer une volonté, le rapprochement de plusieurs pensées est nécessaire.

La volonté, quelle qu'elle soit, démontre déjà une certaine vigueur intellectuelle. S'il n'est pas prouvé que l'embryon veuille, on ne peut mettre en doute que cette volonté ne se manifeste en lui dès le moment qu'il voit le jour. Or, avant d'avoir usé de la vie présente, s'il n'y a pas en lui un fonds de souvenir, de savoir, d'expérience, d'idées enfin, qui aient précédé sa naissance, comment établir cette aptitude à vouloir?

Approfondissons la question : dans quel but veut-il? Par quoi sa volonté est-elle éveillée? — Par le besoin. — Mais comment ce besoin peut-il établir cette volonté? Il a donc une notion du moyen de la satisfaire? Cette science ne peut naître spontanément ni émaner du néant. S'il n'a pas encore pensé, comment sait-il quelque chose, et surtout comment le veut-il et le veut-il avec énergie? car ainsi veut l'enfant. D'où cela peut-il venir, s'il n'était rien précédemment, s'il n'y avait rien de lui? On ne peut compter sur quelqu'un et avoir la conscience d'une chose, que lorsque cette personne ou cette chose a été; et notez bien ceci : il ne suffit pas qu'elle soit, il faut encore qu'elle ait été pour nous ou qu'elle soit en nous. Nous l'avons souvent dit : nul être ne peut avoir l'idée de ce qu'il n'a pas senti d'une manière quelconque.

Cette volonté ne peut donc être que la conséquence de l'usage et de l'expérience, c'est-à-dire d'une suite de sensations et de réflexions, en un mot, d'une liberté passée. La volonté est non-seulement un désir, mais un calcul et une prescience : on ne demande comme on ne refuse une chose que parce qu'on la comprend ou qu'on croit la comprendre, et qu'on lui attribue un effet.

La volonté de l'être est une dérivation ou une analogie de celle de Dieu : comme celle de Dieu, elle est individuelle. Elle embrasse moins de choses sans doute,

parce qu'elle conçoit moins, mais ce qu'elle peut concevoir et saisir est analogue à ce que Dieu conçoit et saisit.

Cette puissance de l'homme, comme celle de Dieu, n'a pour borne et même pour fondement que la justice, l'ordre et la raison, sans lesquels elle ne serait pas, car ce qui est caprice ou folie est accident et non puissance.

En résumé, la volonté est le principe et la cause de toute œuvre.

L'état de chaque être ou le rang qu'il occupe dans la création, est la conséquence de cette volonté.

Sans la volonté, la liberté n'est qu'un mot: on n'est libre que lorsqu'on peut vouloir et, ensuite, exécuter ce que l'on veut.

La volonté et la liberté constituent l'individualité et distinguent l'ame de la matière ou la vie de la mort. La volonté, c'est la conscience; la volonté, c'est l'être; la volonté, c'est Dieu.

VOTONS. — POUR QUI? (5 *décembre* 1848). Je réponds: mets la main sur ton cœur et vote en conscience.

Voter en conscience, c'est voter, non pour un homme, non pour un parti, mais pour la France, pour son repos présent, pour sa prospérité future.

Vote en honnête homme, vote comme tu votas lorsque, juré, tu avais à prononcer sur la vie de ton semblable. Aujourd'hui, tu voteras pour celle de millions d'hommes, pour la tienne peut-être et celle de tes enfans.

Oublie donc tes haines, tes préventions, tes affections même. Te guider par elles serait une faiblesse; te guider sur tes intérêts personnels serait un crime.

Ne sacrifie rien, même à l'espoir d'une palme, ni au triomphe d'un système. Fût-il bon, il ne l'est pas en ce

moment s'il est inapplicable. Attends : ce n'est pas sur un corps épuisé qu'on fait des expériences.

Te désigner un candidat, je ne le ferai pas plus qu'au juri je ne te dirai : absous ou condamne. Je le ferais si je pouvais lire dans ton cœur ou dans celui de ton élu.

Mais s'il te faut choisir entre le plus capable et le plus honnête, prends le plus honnête, car l'intelligence que ne dirige pas la probité est souvent une arme contre cette probité même. Prends celui dont la vie, les actes, les opinions offrent le plus de raison ; prends un homme qui veuille le bien, qui veuille quelque chose du moins. Nul n'est plus à redouter que celui qui veut tout ce que veulent les autres ; il a ses bonnes qualités à lui, et il a les défauts de tous.

En votant pour le moins faible, vote aussi pour le moins ambitieux, à moins que son ambition ne soit le bonheur du pays, cette ambition qui veut la paix, celle qui ne demande pas des lauriers et des champs de victoire, mais des accens d'amour et de reconnaissance.

Vote pour le plus religieux, le plus croyant. L'homme sans croyance, l'homme qui attend tout de ce monde, ne voyant rien que le présent, ne fera rien pour l'avenir. Homme du néant, il ne peut vouloir pour toi ce qu'il n'attend pas pour lui.

Vote pour celui qui saura aider le faible sans opprimer le fort, sans démoraliser ce faible, sans en faire une menace. La tyrannie des petits est mille fois plus redoutable que celle des grands, car nul n'y échappe ; elle est partout et ne profite à personne. C'est l'oppression réciproque, c'est la terreur enfin.

Je t'ai dit ce que j'attends du candidat. Je voterai d'après mon dire, je voterai pour celui qui, dans ma conviction, se rapprochera le plus ou s'éloignera le moins des qualités que je lui veux.

Ceci, je le dis à toi. Ce qui suit, je le dis à tous.

Jusqu'au moment du vote, éclairez-vous les uns les autres; discutez le mérite des prétendans et le plus ou moins de confiance que chacun vous inspire. Mais le vote accompli, arrêtez-vous. Quel que soit le résultat du scrutin, respectez-le. Si vous ne le faites pas, vous serez la risée de l'Europe.

Quel exemple donneriez-vous à cette Europe qui, marchant à la liberté, vous a pris pour drapeau? Hélas! au lieu de l'aider à avancer dans la carrière, vous l'y aurez fait reculer.

Ayez donc la pudeur de votre position, et sachez respecter votre œuvre. Vous avez accepté le suffrage universel, il faut en subir les conséquences.

En attaquant son résultat, en donnant ici une telle preuve de légèreté, disons plus, de mauvaise foi, vous vous jetteriez au-devant des périls que vous voulez éviter. Votre urne électorale aurait été véritablement la boîte de Pandore. En déconsidérant la République en la faisant tenir pour impossible, vous ouvrirez, par l'anarchie, la porte à une révolution nouvelle. Sera-t-elle impériale ou royale? Je ne saurais le dire; mais ce que je sais, c'est que n'étant pas née viable, elle ne sera que transitoire. Si elle ne vous ramène pas à 1793, elle vous rejettera à 1814, c'est-à-dire à l'invasion, puis à un démembrement, car, ne vous y trompez pas, l'Europe vous déteste; à tort ou à raison, elle vous attribue l'esprit de destruction qui la dévore et vous rend responsable du sang qui coule.

Unis, vous n'avez rien à craindre; n'avez-vous pas deux millions de gardes nationaux, n'avez-vous pas aussi une armée formidable?

Mais si vous vous divisez, si l'armée égorge le peuple, ou le peuple l'armée; si vous avez une république à l'est,

une monarchie à l'ouest et des factions partout; si vous dépensez en émeutes et en barricades votre or et votre sang, malheur à vous! Vous serez envahis; vous cesserez d'être Français. N'est-ce point par des discordes civiles que finissent tous les peuples? L'invasion n'en est que la conséquence : ce sont leurs fautes, ce sont leurs crimes qui appellent l'étranger.

Ainsi s'éteignirent les Républiques grecques; ainsi tomba Rome; ainsi s'écoulèrent les empires d'Orient et d'Occident; ainsi mourra la France, si ses fils aveugles continuent de s'abandonner à cet esprit de vertige. Au nom de vos pères, au nom de vos enfans, soyez enfin des hommes!

Divisés aujourd'hui entre deux prétendans, une partie de vous aura bientôt à donner une preuve solennelle de son équité et de sa raison. La donnera-t-elle? Question de vie ou de mort.

Ici, n'écoutez pas les sophistes. Tenez-vous en garde contre leurs passions mauvaises, et plus encore contre les vôtres. Quand la majorité aura prononcé : ***Respect à la chose jugée.*** DIEU FERA LE RESTE.

VOYAGEUR. EXTRAIT DE SON ALBUM. Ce que je recommande très-expressément à tout promeneur, touriste et voyageur qui traversera à pied la bonne ville de Jéricho, cette capitale de l'ancien pays des Jébuséens, c'est de ne pas marcher contre les murs, et quelqu'attiré qu'il soit par la beauté des hôtels, l'éclat des boutiques ou celui des yeux des marchandes, de n'en approcher qu'à distance, et ceci pour deux raisons capitales ou sous double peine de mort.

La première, c'est que les caves ouvertes en manière de trappes sur la voie publique sont, malgré l'appa-

rence, moins d'honnêtes celliers construits pour y mettre vin, bière, cidre, huile, etc., que pièges et trébuchets à prendre des hommes par un procédé analogue à celui qu'on emploie pour attraper les loups, dans les pays où l'on en attrape.

Secondement, parce que les trottoirs, placés de loin à loin à hauteur différente, en manière de jeu d'orgue, présentent au piéton un obstacle aussi perfide dans ses moyens que dans ses conséquences, car si ce piéton trébuche à l'une des extrémités, il est à peu près sûr d'aller, par une perpendiculaire, se casser le nez à l'extrémité opposée.

Quelquefois même ces deux terribles inconvéniens se trouvent réunis : le trottoir formant inégalité convexe et la cave présentant une inégalité concave, il en résulte que celui qui se prend le pied dans le trottoir, va droit, en style de nageur, piquer une tête dans la cave. C'est ce qui est justement arrivé à un voyageur de commerce qui, heureusement, alla finir son plongeon dans une barrique de mélasse, d'où on le retira vivant et tout entier, sauf son toupet qui s'était incorporé à la marchandise.

A cette double calamité, il serait sans doute des adoucissemens et même des remèdes: nous allons les indiquer.

Le premier adoucissement serait de placer à l'extrémité de chaque trottoir deux hommes avec un brancard, pour porter à l'hôpital ceux qui se seraient cassé bras ou jambe, ou simplement ouvert le front.

Le remède serait de faire mettre partout des trottoirs ou de n'en permettre nulle part, ou bien de laisser les trottoirs où ils sont et comme ils sont, et de faire tailler en biseau ou en pente douce les angles droits des pierres de jonction.

Si ceci déplaisait par trop aux propriétaires, on pour-

rait s'en dispenser et éviter les accidens en défendant, à qui que ce soit, de circuler dans les rues après le soleil couché.

Quant au danger de l'ouverture des caves, un procédé simple en apparence serait de placer cette ouverture contre le mur du logis et non dans la rue. Mais il est inutile d'en parler, car cette seule proposition causerait à Jéricho une émeute et peut-être une révolution.

Si vous devez faire séjour dans la ville et que vous ayez l'avantage d'être gras, il est des endroits que je vous indiquerai volontiers, mais où je vous conseillerai en même temps de ne pas passer : ce sont ceux où l'on tue les pourceaux au beau milieu du chemin, moins pour la commodité des passans que pour celle des dits animaux qui, ainsi que vous aurez pu le remarquer, n'aiment pas à marcher quand ils digèrent. Néanmoins, quand ils s'aperçoivent du motif du voyage, il leur prend parfois l'envie de courir, et par contre-coup, au boucher ou à ses aides, celle de courir après. Dans cette sorte de course au clocher, entraînés par leur ardeur réciproque et la passion qui s'en mêle, les uns comme les autres sont sujets à d'étranges distractions. Par exemple: le cochon prenant l'ouverture de vos jambes pour une porte cochère, y entrera tête baissée et restera tout ébahi d'avoir envoyé tomber, les quatre fers en l'air, ce qu'il prenait pour un édifice. Le boucher de son côté, qui veut absolument rattraper son animal et égorger quelque chose, pourrait très-bien, vu l'étrange position où il vous trouve et par une erreur à jamais déplorable, vous prendre pour ce que vous n'êtes pas; et c'est spécialement pour vous en préserver que je vous engage à ne pas passer par les dites rues, si vous êtes gras.

Autre prescription non moins essentielle, car il s'agit

encore de la vie; mais celle-ci n'aura force de loi que pendant la saison de la foire, car il y a une foire à Jéricho. Quand vous entrez dans le champ où elle se tient, ayez bien soin, si vous avez plus de quatre pieds et demi de haut, autrement dit un mètre cinquante centimètres, de vous courber de manière à ce que le siège de votre intelligence, ou votre chapeau qui le contient, ne dépasse pas la hauteur de ces quatre pieds de rigueur, sinon ce front ou ce chapeau ira infailliblement s'applatir sur chaque porte-ombre, abat-jour et autres engins que l'usage, la pluie ou le soleil maintiennent ainsi depuis l'origine des boutiques et des boutiquiers, c'est-à-dire depuis la création du monde.

Autre danger :

Vous savez qu'en tous pays civilisés, il est défendu de rien jeter par les fenêtres, soit du premier, soit du second, c'est-à-dire de n'en précipiter ni hommes, ni femmes, ni enfans, et en fait de liquides, ni vin, ni eau, ni bière, ni.... etc. Il faut le dire à la louange de la dite ville, que dans la plupart des habitations cette loi est strictement exécutée, et ceci parce que la maison n'a ni premier ni second. Cependant il n'en faut pas conclure, parce qu'il n'y a qu'un rez-de-chaussée, qu'on ne puisse rien jeter, ni que l'abord de ces maisons, surtout au lever du soleil et parfois aussi de la lune, en soit moins dangereux ; non, et si la partie supérieure de votre corps est à l'abri des inondations, il n'en est pas de même de la partie inférieure, car ce n'est pas de haut en bas et par la perpendiculaire que cette inondation vous arrive, c'est horizontalement et à hauteur d'appui. Ceci vous paraîtra un phénomène rare, inouï et qui n'a été prévu par aucun législateur, par aucun maire, par aucun adjoint, par aucun commissaire, enfin par aucune loi ni divine ni humaine. Eh! bien,

ce prodige se voit dans la dite ville, et ce qu'on ne peut jeter par la fenêtre, puisqu'il n'y en a pas, on le jette par la porte dont sont pourvues toutes les maisons, c'est une justice à leur rendre.

Je ne vous dirai pas que cette variété de projectiles soit moins dangereuse que l'autre. Le liquide versé par la fenêtre faisant l'effet d'une bombe lancée à toute volée et décrivant une parabole ou une courbe, ne touche qu'un point et n'inonde qu'un seul individu. Il n'en est pas de même du pot vidé par la porte, surtout lorsque dans une intention louable sans doute, on veut que le contenu aille tomber le plus loin possible de son point de départ. Alors, semblable à un boulet qui, en ricochant, atteint toute une file, ce contenu, passât-il dix personnes en ce moment, n'en épargne aucune: rien de tout ce qui se trouve dans l'alignement de son jet n'y échappe, tout est éclaboussé, mouillé, souillé.

De l'excès du mal naît quelquefois un bien, et c'est ici le grand nombre de blessés qui fait le salut du coupable; et tandis que chacun examine les taches de son voisin, nul ne songe aux siennes, ou chacun s'en console en le croyant plus mal arrangé qu'il n'est lui-même.

Pendant ces réflexions des victimes, l'auteur du déluge, s'il est poltron, ferme sa porte et se barricade; s'il est brave, il remplit de nouveau le pot pour soutenir l'assaut et protéger son domicile.

Le remède le plus sûr ici serait peut-être de défendre de rien verser par la porte, en permettant de tout jeter par les fenêtres; et comme l'on a vu qu'il n'existe point de fenêtres au premier, par la raison qu'il n'y a pas de premier, et qu'au rez-de-chaussée, par un procédé propre au pays, les fenêtres ne s'ouvrent pas, on sent bien qu'on ne pourrait plus rien jeter du tout et que le passant serait sauvé.

On me demandera ici pourquoi les fenêtres ne s'ouvrent pas dans cette bonne ville? Ceci est une question qui m'a gravement préoccupé et sur laquelle j'ai consulté bien des savans architectes, physiciens, naturalistes et maçons. Après une étude approfondie qui a duré plusieurs années et qui a nécessité une foule de recherches et d'expériences, ils ont reconnu unanimement que si l'on n'ouvrait pas les fenêtres à Jéricho, c'était pour n'avoir pas la peine de les fermer.

Autre inconvénient. Celui-ci est plus difficile à aborder, parce qu'il touche aux beaux arts et à la peinture : quand vous rencontrerez une barrière à l'entrée d'une promenade, d'un pont ou de tout autre lieu de passage, ayez grand soin de passer à côté, car cette barrière est ordinairement enduite d'une matière brune dite goudron ou brai gras, matière plus généralement utilisée sur mer que sur terre, et pour cause.

Cette cause redoutée ailleurs, et qui n'est autre que l'éternelle liquidité de l'enduit aux rayons du soleil, a-t-elle déterminé la préférence des peintres et administrateurs locaux? Je serais tenté de le croire. En effet, ils ont trouvé ce moyen simple de marquer leurs administrés, car de tous les individus que leurs plaisirs ou leurs affaires conduisent en dehors ou en dedans des dites barrières, il n'en est pas un qui n'en revienne avec la marque de l'artiste ou de son ingrédient.

Je ne donne pas ceci pour un grand mal; c'est même, aux yeux de quelques personnes, un bien véritable. Le goudron est essentiellement conservateur, et l'endroit du vêtement qu'atteint cette utile substance acquiert une solidité extraordinaire. Ajoutez que l'odeur du goudron chasse les mites et le mauvais air.

Comme il n'est rien de bon qui n'ait aussi son côté faible, et que la plupart de ces barrières ne conduisaient

qu'à la pelouse et aux ombrages solitaires, les marques restées sur quelques robes donnèrent lieu à bien des dires et cancans aussi tenaces, aussi bon teint que la peinture qui les avait fait naître.

Le remède à ceci serait de peindre les barrières à la couleur ordinaire qui, moins volage, moins disposée à s'attacher à tout le monde et plus fidèle à sa destination, resterait paisiblement sur les poteaux où on l'a mise, et l'on serait ainsi dispensé de la renouveler. Mais selon bien des gens, il y aurait encore un moyen plus simple, plus économique : ce serait de ne pas mettre de barrières du tout, car, sauf l'avantage de marquer ainsi les passans, si cela est un avantage, il a été impossible aux érudits, après avoir bien étudié la question présente et consulté la tradition, de savoir à quelle fin ces barrières avaient été mises en ces lieux et places et pourquoi aujourd'hui elles s'y trouvaient encore. La seule réponse rationnelle qu'on ait pu faire, c'est qu'elles y étaient aujourd'hui parce qu'elles y avaient été hier. Il est juste de dire que s'il y en a à Jéricho partout où il n'en faut pas, il n'y en a jamais où il en faut : dès-lors, il y a compensation.

Autre inconvénient et inconvénient très-grave :

La dite ville compte vingt mille habitans humains, et ils y vivraient à l'aise en travaillant, s'il n'y avait en outre deux à trois mille chiens qui se promènent toute la journée comme des rentiers qu'ils sont, ou ce qui est pis, qui dorment étendus en travers des rues et des portes, de façon qu'à chaque pas vous risquez de marcher sur les pattes ou la queue de quelques-uns de ces rois de la rue.

Quand ce malheur vous arrive, le chien vous mord ; c'est juste, il connaît le proverbe ; mais après vous avoir mordu, il en est qui ont la malice de crier. Alors le

propriétaire, savetier, épicier ou autre, sort de sa boutique armé d'un fouet ou d'un bâton. Vous croyez qu'il va corriger le chien; non, c'est vous; mais généreux dans sa colère, le dit bourgeois vous en tient quitte ordinairement pour une verte mercuriale et la menace qu'il vous fait du commissaire de police, protecteur-né des chiens, quand d'ailleurs ces chiens ne sont pas enragés, ce qui n'arrive jamais dans Jéricho et sa banlieue depuis le dernier passage de saint Hubert.

C'est probablement aussi cette intervention miraculeuse qui les préserve des conséquences des boulettes, car, bien qu'on en sème tous les ans selon l'ordonnance et que les chiens les mangent sans jamais en laisser une, pas un seul jusqu'à ce jour, c'est une justice à rendre aux pharmaciens, ne s'en est moins bien porté; et si les dites boulettes ont fait peu d'honneur à l'officine, elles ont prouvé la bonté du cœur du fabricant.

Est-ce pour remercier le ciel de ce bienfait qu'on les voit partout dans les églises? Non, tel n'est pas leur but, et c'est moins comme dévots qu'on les y rencontre que comme badauds et flâneurs.

Sachant qu'en pareil lieu vous ne pouvez ni les poursuivre ni les battre, ils abusent de leur privilège jusqu'à venir lever la patte, non-seulement contre la chaise où vous êtes agenouillé, mais sur votre personne elle-même. Un Turc, un païen ne ferait pas pis.

Une seule circonstance vous en délivrera et les fera fuir. Ce n'est pas la voix du gros chantre ni celle du serpent qu'ils aiment assez ou qui tout au plus les fait grogner sournoisement, c'est le chant de l'orgue, c'est l'accord de certains tuyaux auquel ils ne résistent pas et qui les pousse invariablement vers la porte, la queue entre les jambes, désireux qu'ils sont de s'éloigner de ces sons étranges qui ébranlent leur système nerveux.

S'il y a beaucoup de chiens à Jéricho, on n'y est pas, pour ceci, privé de chats, non qu'on les y mange, mais parce qu'on en aime beaucoup la voix. C'est un goût propre au pays.

Un autre obstacle au repos des habitans et à la sûreté des rues, naît des baudets qui sont plus fiers à Jéricho qu'en aucun autre lieu du monde. Cependant, il faut ajouter qu'il y a ici moins de la faute de ces animaux que de celle de ces mêmes rues qui, par une grande injustice, n'ont pas été faites pour eux. Or, chaque matin, à l'heure où les laitières et les marchands de carottes de Canaan parcourent la ville, la scène des barricades se trouve renouvelée et la circulation totalement interrompue.

Il n'en faut pas induire qu'il y ait, de la part des baudets ni de leur conducteur, la moindre intention insurrectionnelle ou révolutionnaire; non, jamais laitière, jamais marchand de carottes, jamais bête asine n'ont essayé de causer le moindre trouble dans l'Etat; et pourtant il n'en est pas moins vrai que lorsque, chargés de choux ou de carottes ou même de leurs simples bâts et paniers, ces ânes font leur entrée en ville, ils présentent un front de bataille véritablement redoutable.

Cependant le danger est plus apparent que réel: tant qu'ils cheminent sur les places et les chaussées, vous en êtes quitte pour vous jeter à droite ou à gauche; mais lorsque ce front de bataille se subdivise en compagnies, puis les compagnies en pelotons, et que chaque animal se précipite dans la ruelle par laquelle il a l'habitude de passer, c'est alors que le vrai péril commence. Malheur à l'homme engagé dans ces autres Thermopyles! Quelque leste qu'il soit, quelque mince qu'il se fasse pour se dissimuler contre le mur, pour s'y annihiler, il n'en a pas moins le ventre raboté par ces pièces de bois

qui, complément obligé du bât et terminées en angle, servent à retenir les paniers et contenir leur charge.

On me fera observer que le passant est maître de rebrousser chemin. C'est aussi ce que fait l'homme sage et prudent qui préfère la vie au plaisir d'arriver un quart d'heure plus tôt. Mais que peut la prudence contre les coups du sort! Au moment où le voyageur croit s'échapper de la rue malencontreuse, un autre baudet y fait son entrée, et l'infortuné, pris ainsi entre deux barricades ambulantes qui, froides et impassibles comme le destin, se rapprochent sans cesse, ne sait plus à quel saint se vouer. Heureux si quelque porte ouverte lui offre un refuge, ou bien si un hasard favorable fait qu'un des baudets ait reconnu l'enseigne d'une pratique; alors, tournant le nez ou le derrière, la bête asine laissera peut-être, entre sa queue et la muraille, un espace suffisant au passage de l'homme assez courageux pour braver les ruades et autres accidens. Mais sans l'une ou l'autre circonstance, il en sera de sa personne comme il en était des Macédoniens qu'atteignaient les charriots armés de faux des légions de Darius, car jamais laitière de Jéricho, jamais ânier de Canaan n'a fait arrêter sa bête pour un individu, quel qu'il soit. Le roi, l'empereur, le pape y perdraient leur latin. La procession, oui, la procession même, fait halte devant ces impassibles conducteurs. Les baudets seuls consentiront quelquefois à entendre raison; c'est donc toujours à eux qu'il faut adresser votre supplique.

Quoiqu'il en soit, comme cette ressource pourra paraître fort incertaine, nous croyons utile d'en rechercher quelques autres.

La première serait d'élargir les rues et de leur donner en largeur l'étendue de deux baudets chargés, ou de se borner, pour éviter la dépense, à démolir ces rues d'un côté.

Le second moyen serait de prier M. l'ingénieur Brunel de venir à Jéricho et d'y faire, sous chaque rue étroite, un tunnel à l'instar de celui de la Tamise, tunnel qui servirait aux piétons à l'heure de la circulation des baudets et des carottes.

Le troisième, plus simple en apparence, serait de charger les légumes et les paniers en long, au lieu de les charger en large. Peut-être les baudets y consentiraient-ils. Quant à leurs maîtres, il n'y faut pas compter; aussi ne vous indiquerai-je ce moyen que comme *mémorandum*.

Mon intention n'est certainement pas de passer ici en revue toutes les petites incommodités auxquelles les rues de Jéricho peuvent vous exposer; nous ne nous arrêterons qu'aux principales ou à celles dont les conséquences offrent des dangers réels. Nous avons parlé des périls résultant de l'imprudence ou de l'entêtement des hommes et des animaux; nous dirons quelque chose de ceux qui naissent de la volonté des enfans et notamment de leurs jeux.

En première ligne de cette nomenclature des plaisirs de l'innocence locale, nous mettrons le jeu du pic. Le pic est un morceau de bois à l'extrémité duquel est ajustée une alène de cordonnier, bien affilée et solidement fixée. A l'autre extrémité sont deux cartes placées en croix. Quand le joueur a rencontré une porte ou un volet dont la forme lui semble propre à servir de but à son adresse, il va se planter vis-à-vis, le nez en l'air et le jarret tendu, et d'un bras aussi vigoureux que le lui permettent son âge et sa taille, vibrant le dard, il l'envoie de toute sa force vers le point qu'il ajuste. Mais s'il arrive qu'en ce moment vous ouvriez la porte ou la fenêtre, l'alène vous entrera de deux pouces dans le ventre, ce qui vous décidera probablement à la fer-

mer au plus vite, au grand désappointement du gamin qui frappera furieusement à l'huis pour que vous lui rendiez son pic.

Ici l'enfant a raison, et le propriétaire n'a que ce qu'il mérite. Pourquoi ne laisse-t-il pas sa porte et son volet fermés? Aussi ce n'est pas pour les gens domiciliés que je réclame, c'est pour les passans étrangers qui, en entendant le pic leur siffler aux oreilles comme la flèche des Parthes, n'y voyant rien qui ressemble à l'arc de Cupidon, éprouvent quelquefois de singulières émotions, car ils croient toujours, les poltrons, qu'on va leur crever un œil.

Quant à l'habitant, il est si bien accoutumé au sifflement du pic qui fit aussi le délice de son jeune âge, qu'il n'y songe point. Il sait, par expérience, que s'il y a quelques nez piqués, quelques joues traversées, quelques yeux endommagés, la chose n'est pas générale, et que tout calcul fait, la chance est favorable aux passans. Je ne vois donc pas de nécessité absolue à supprimer le jeu du pic, si cher à l'enfance et si utile au débit des vieilles cartes à jouer et des alènes réformées.

Ajoutons que ce même jeu fait fleurir l'art de la menuiserie et le commerce des planches, car il ébranle et perfore si bien les portes et les volets, qu'il faut les renouveler à chaque lustre, et qu'on peut, avec raison, le considérer comme un supplément à l'impôt des portes et fenêtres.

A ceci, il y aurait un préservatif facile: ce serait d'avoir des portes d'airain, comme au baptistaire de Florence, ou en fer fondu. Il est vrai qu'on ne pourrait les ouvrir qu'à l'aide d'un cabestan, mais on resterait plus souvent chez soi, et il n'y aurait pas grand mal.

Les pétards sont aussi fort en vogue parmi la jeunesse de Jéricho, de l'âge de dix à quarante ans; c'est un jeu

extrêmement galant et qui consiste à allumer et lancer ce pétard de manière à le faire éclater à propos, c'est-à-dire entre les pieds des chevaux d'une diligence ou d'une chaise de poste, ou ce qui est encore plus spirituel et délicat, sous les jupes d'une femme ou d'une fille, *ad libitum*.

Il faut nous hâter de dire que ce jeu, vraiment amusant pour les personnes qui ne portent pas de jupes, n'est pas quotidien, et qu'il n'a lieu que dans les grandes occasions, telles que les journées de juillet, la fête de Sa Majesté, celle d'un principal de collége, maître de pension ou autre grand personnage, enfin lors des noces et baptêmes.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans le jeu des pétards quelques inconvéniens, mais ils paraîtront bien faibles comparativement à l'importance de ces solennités. D'ailleurs, ces inconvéniens se bornent à faire cabrer un cheval, verser une voiture, casser une tête, une jambe, brûler une robe, y compris le contenu, et incendier une maison de temps en temps. Mais, comme dit le proverbe, il n'est pas de bonne fête sans verres cassés, et les pétards valent encore mieux, pour les gens de goût, que les décharges de fusils et pistolets dont les tireurs oublient quelquefois de retirer la bagnette, ce qui vous expose à vous trouver, en revenant de la noce, dans la même position que la dinde qu'on y a mise sur la table.

Le jeu du cheval fondu, à Jéricho comme partout, n'a d'autre incommodité, si vous vous placez étourdiment en face de la colonne, que de vous procurer un coup de tête dans l'estomac et l'ennui de rouler dans la poussière avec le sauteur trop bien lancé pour s'arrêter à temps, mais qui, vous croyant solide sur vos jambes, vient s'accrocher à vous. Aussi, quand vous avez si mal répondu à sa confiance et qu'il est tombé dans la boue

en votre compagnie, cette victime de votre faiblesse et de votre défaut d'aplomb, vous foudroie-t-elle d'un regard annonçant le plus profond mépris.

Ici le préservatif était simple : c'était de ployer le dos et de vous mettre dans la même position que les autres joueurs. Il est vrai que tous, grands ou petits, vous auraient passé sur le corps, peut-être même le farceur de la troupe y serait resté à califourchon, mais enfin vous seriez sorti de ces diverses épreuves sans poussière ni crotte et surtout sans dédain, sentiment désobligeant de quelque part qu'il vienne et véritablement plus lourd que le gamin que vous auriez eu sur l'échine.

Je ne parlerai pas du jeu du volant ni de celui de la corde, ils sont connus partout : vous n'y risquez, quand accidentellement vous vous trouvez au milieu d'une partie qui a envahi la rue, que d'avoir le nez relevé d'un coup de raquette venant d'en bas, ou la figure rabotée d'un coup de corde venant d'en haut : c'est un petit mal, et l'on s'en console ; mais je m'étendrai davantage sur un autre passetemps dont les inconvéniens sont souvent plus graves : c'est celui du petit palet ou du *bonhomme,* pour me servir du nom local ; jeu qui consiste à mettre de l'argent sur un bouchon et à chercher à l'abattre avec le palet ou le gros sou qui en fait les fonctions. En apparence, rien de plus inoffensif que ce passetemps, et pourtant rien de plus dangereux pour le promeneur, car il arrive que des joueurs s'établissent sur un chemin public et qu'au lieu de jouer en long, par je ne sais quel caprice ils jouent en large. Force est donc au promeneur de passer entre le but et celui qui y vise. Que le sou vous attrape la cuisse ou la jambe, comme il est assez mollement jeté, le mal physique est peu de chose. Il n'en est pas de même des conséquences morales : le choc de deux corps célestes, celui de Saturne

et de Jupiter ou du soleil avec la terre, ne causerait pas un ébranlement plus grand dans le cerveau des joueurs, et vous eussiez tué père et mère ou mis le feu à la ville, qu'un concert plus unanime de malédictions ne tomberait pas sur vous. Celui qui joue prétend que le coup était gagné quand vous en avez arrêté l'effet. Celui qui ne joue pas soutient, au contraire, que le palet devait tomber à deux pieds du but. Partagés entre ces deux opinions, les intéressés et même les simples spectateurs ne sont d'accord que sur un point, celui de vous maudire. Oui, pour eux, vous êtes un brouillon, un trouble fête. Passer ainsi quand on joue, c'est indigne! Ne pouvez-vous pas attendre la fin de la partie ou passer ailleurs? Ou plutôt, pourquoi passer? Qu'avez-vous à faire dans la rue, rôdeur, fainéant, voleur! Oui, il y en a qui vous appellent voleur. Pour quel motif? Je ne vous le dirai point; à moins que vous ne leur voliez leur temps en les forçant à recommencer.

Ne croyez pas que vous en soyez quitte en prenant la fuite; non, et deux heures après, le perdant vous maudira encore, appelant tous les anathêmes sur vous qui êtes la seule cause du guignon qui le poursuit.

L'album du voyageur citait encore beaucoup d'autres jeux plus divertissans pour les joueurs que commodes pour les passans. Mais c'en est assez sur ce sujet, et après avoir vu comment les choses se passent aujourd'hui à Jéricho, nous allons dire comment elles s'y passaient.

Nous commencerons par remarquer que les ingénieurs de l'époque étaient beaucoup moins sévères que ceux du moment; en voici la preuve: un spéculateur du temps planta un jour six moulins en façon de batardeau au beau milieu de la rivière, au grand ébahissement des bateliers, canotiers et autres gens vivant de la rame,

qui se trouvèrent, par suite de cette invention, obligés de se faire meuniers, vu que la navigation devint nulle. Cet état de choses dura environ trois cents ans et en aurait duré trois cents encore, malgré le tollé général, si les moulins, moins entêtés ou plus patriotes que les meuniers, n'avaient pas pris le parti de déménager dans la rivière.

L'on ne se permettrait pas non plus aujourd'hui de ces constructions qui, d'une rue, faisaient deux impasses; de telles infractions aux réglemens de la voirie paraîtraient fort étranges. Mais on ne peut se dissimuler que cette manière de faire n'ait été naguère en grande recommandation dans la bonne ville de Jéricho : la preuve, c'est qu'on y voit une douzaine de rues qui ont été et sont encore hermétiquement fermées pour le bon plaisir de tel ou tel notable qui trouvait commode de mettre sa maison en travers.

Un usage non moins abusif est celui qui permettait aux serruriers de faire une tranchée devant leur domicile, en long ou en large, à leur choix, pour y rafraîchir les roues qu'ils avaient à garnir. Il est vrai que la règle les obligeait à couvrir d'une planche la tranchée quand la nuit était venue; mais à Jéricho comme ailleurs, la nuit vient à des heures diverses, selon la saison et les réverbères. Il en résultait que les jambes des passans n'étaient assurées qu'à des heures fort incertaines et véritablement assez rares. Aujourd'hui, elles le sont moins.

Les maréchaux ferrans avaient une habitude plus bizarre encore : c'était d'ériger sur la voie publique et en saillie devant leur maison, des espèces de pagodes consistant en un toit suspendu sur quatre poteaux solidement implantés dans le sol. La destination de cette bâtisse anormale était d'abriter les chevaux et de les ferrer à couvert. C'était fort commode pour les chevaux; mal-

heureusement les passans, surtout quand ils étaient en voiture, n'en pouvaient dire autant, et maintes fois une roue s'accrochant à l'édifice hors ligne, envoyait le véhicule se reposer sur l'autre roue. Les moyens de secours, il est vrai, se trouvaient sous la main, le maréchal était là pour remettre les fers, le sellier était à deux pas et le chirurgien n'était pas loin; mais généralement les voyageurs préféraient passer leur chemin que d'avoir affaire à tant de gens.

Un danger plus grand que le bris d'une voiture et même que celui d'un membre, a également disparu: c'était celui d'être noyé en prenant le frais. Voici comment: dans certaine rue murmurait une petite rivière limpide, peu profonde et tout-à-fait propre, pendant la canicule, à prendre un demi-bain des plus agréables. Aussi, la nuit venue, le bourgeois, en peignoir, sortait de sa maison, descendait dans la rivière, s'y asseyait paisiblement et jouissait de la situation. Mais il arrivait qu'un tanneur, suivi de ses garçons et de quelques peaux de vaches ou autres, venant en tapinois et sans s'informer s'il y avait quelqu'un, lançait dans l'eau une peau, puis une autre, puis une troisième, et avant que le malheureux baigneur ait pu se reconnaître, une douzaine de dépouilles animales, toute fraîches et saignantes, lui arrivaient sur la tête. Le mal était petit s'il pouvait s'en dépêtrer, et le tanneur ne refusait jamais, à sa première réquisition, de lui donner un coup de main; mais un soir, l'un de ces baigneurs, qui dormait sans doute, ne souffla mot: le tanneur ne s'aperçut de rien, et ce ne fut que huit jours après que, sous une peau de bête, il reconnut un chrétien en assez triste état, car il y en avait sept qu'il était noyé. Au surplus, ce péril n'existe plus; on est remonté à la source du mal, on a supprimé les rivières et, par suite, les tanneurs.

D'après ce que l'on vient de voir, on ne peut se dissimuler que la bonne ville de Jéricho, malgré son grand mérite, n'ait eu et n'ait encore, comme toutes les choses de ce monde, ses petites imperfections; mais, il faut dire à la gloire de ses habitans, qu'elles n'ont altéré en rien l'amour exclusif et véritablement platonique qu'ils lui portent. Avisez-vous de vanter devant eux une autre ville, quelle qu'elle soit, ils vous regarderont avec un superbe dédain et auront l'air de vous dire: on voit bien que vous ne connaissez pas la noble capitale des Jébuséens, la grande, la belle, la superbe Jéricho.

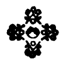
Eh! bien, oui, l'estime que l'habitant lui porte est fondée; oui, Jéricho est tout cela. C'est une cité grande et magnifique, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit propre, claire, bien parée, bien percée. Non, cette antique rivale de Canaan est, il faut l'avouer, une beauté chiffonnée et parfois négligée, une beauté qui porte un cachemire et des bas troués, c'est-à-dire qui, à côté d'un hôtel, vous offrira une maison couverte en chaume, avec une haie pour tenir lieu de muraille. Mais ces contrastes qui peuvent choquer l'étranger ont des charmes pour l'indigène; il aime sa ville telle qu'elle est, il l'admire comme on l'a faite ou plutôt comme elle s'est faite elle-même. Dès que l'on y touche, fût-ce même pour y boucher un trou, il se désole, il se lamente, il crie au sacrilège, car il chérit jusqu'à ses ruisseaux, jusqu'à sa boue, et c'est avec un regret d'avare qu'il la voit transporter hors de ses murailles.

La même anxiété fera battre son cœur s'il entend dire qu'on y creuse et laboure le sol pour y établir quelque bâtisse industrielle; il semble que c'est sa peau que l'on déchire, que ce sont ses entrailles que l'on fouille. Oui, il soigne sa ville comme une maîtresse; il craint pour elle le bruit et la fumée. Aussi, quand quelqu'étranger,

car un indigène n'aurait jamais eu cette idée déplorable, a voulu y fonder une usine, une fabrique, une manufacture quelconque, on a vu les bons habitans se lever comme un seul homme contre une semblable prétention, et faire si bien des pieds et des mains, que le malencontreux industriel allait se réfugier ailleurs.

Où l'esprit de constance ou d'attachement au *statu quo* de l'habitant s'est montré dans tout son éclat, c'est lors de la magnifique défense qu'il a faite contre le projet de redresser sa rivière et de lui donner une navigation facile. Jéricho fut vaincue dans cette lutte, mais ce ne fut qu'après une résistance de dix années.

La bonne ville eut donc, quoiqu'elle eut pu faire, une rivière navigable et un commerce florissant. Mais la malheureuse cité ne devait pas en être quitte pour si peu : depuis, d'autres calamités de même nature sont venues fondre sur elle. Malgré ses efforts pour s'y soustraire, on lui a donné un port, un quai, un entrepôt, un chemin de fer, etc., etc. Mais que de cris, que de gémissemens n'a-t-elle pas poussés, à mesure que ce déluge de maux l'envahissait; que d'injures, que de haines ne sont-elles pas tombées sur les coupables instigateurs de ces innovations, de ces hérésies, de ces plaies faisant renchérir le beurre et les carottes! De tout ceci, les bons habitans ne se consoleraient pas, s'ils n'avaient l'espoir qu'une révolution ou la bonté de Dieu les en délivrera un jour.





YACHT. Bateau de plaisance qui est, sur mer, ce que nos calèches, nos coupés, nos tilburys et autres voitures de luxe sont sur terre.

Il y a, en Angleterre, plusieurs sociétés nommées yacht-clubs, dont la première condition d'admission est d'avoir à soi un yacht avec ses matelots : dépense bien autre que celle d'une voiture, fût-elle à quatre chevaux, avec cocher, laquais, chasseur et groom. Aussi, tout membre d'un yacht-club doit-il être riche, et parfois il s'y ruine.

Ces yachts ont depuis dix tonneaux et quatre hommes d'équipage, jusqu'à trois cents tonneaux avec vingt hommes.

Le gouvernement anglais encourage ce genre d'amusement, et le gouvernement français ne le décourage pas,

tous ses ports sont ouverts aux yachts qui y jouissent de maints privilèges. Néanmoins, il n'y a pas de yachts français, car nous ne pouvons nommer ainsi ces petits bateaux poissonniers que possèdent quelques amateurs de carpes et de poules d'eau.

Les Anglais déploient dans la construction, l'armement, la tenue de ces navires, un luxe èt un confortable qui laissent peu à désirer. Ils servent à les transporter d'un port à l'autre, souvent avec leur famille et leurs gens; aussi les nomme-t-on yachts de plaisir.

Ces clubs ont un but louable, celui de former des marins et de les faire vivre d'une vie douce sans être inutiles. Aussi, de tout temps, le roi d'Angleterre en a-t-il été le patron ou président-né, et aujourd'hui la reine Victoria et le prince Albert le sont encore.

Voici la liste de ces sociétés, celles du moins qui ont un caractère officiel:

The royal St.-Georges yacht-club ; vice-président, le marquis Conynghan.

Royal thames yacht-club; vice-président, l'amiral sir Charles Adam.

Royal yacht-squadron; vice-président, le marquis de Donegall.

Ce club est le plus nombreux; en 1849, il possédait cent-quatre-vingt-sept navires, dont l'un de trois cent-quatre-vingt-douze tonneaux.

Il y avait aussi en 1847: le royal Mersey yacht-club; le royal Victoria yacht-club; le royal Western yacht-club; enfin, le yacht-club impérial de St.-Pétersbourg.

Je ne sais pourquoi les yachts-clubs d'Angleterre et des autres puissances maritimes ne s'entendent pas pour avoir un ou deux navires équipés à frais communs et allant entrependre de grandes explorations transatlantiques. Si j'avais l'honneur d'être membre d'un yacht-

club, c'est la première motion que j'y ferais; bref, je voudrais un yacht-club européen et, s'il se pouvait, universel : ce serait un moyen de confraternité entre toutes les nations et un pas de fait vers l'harmonie.

YÈBLE. Petite espèce de sureau dont les feuilles sont souveraines pour chasser les punaises quand elles veulent bien s'en aller.

YÉTOMANIE. Manie étrange, car c'est celle de se battre : or, on ne se bat guère sans s'exposer à être battu, et parfois même à pis encore. Cependant, la manie de se battre est une des plus répandues dans la nature; elle existe non-seulement chez les hommes, mais chez les animaux et même ceux qui sont réputés pacifiques.

On comprend qu'un individu veuille se battre quand, pour prix du combat, il voit la dépouille du vaincu; on conçoit aussi qu'il attaque quelqu'un pour s'en venger ou pour acquérir ce qu'on appelle de la gloire, ou bien encore pour le manger. Mais il est des hommes qui se battent pour le seul plaisir de la chose, c'est-à-dire pour donner des coups et pour en recevoir.

Je dis en recevoir, car si cette chance n'existe pas, ces gens se tiendront cois. C'est ainsi qu'un taureau, toujours prêt à en attaquer un autre, n'attaquera jamais un veau, parce qu'il sait qu'il ne peut pas se défendre. De même ce buveur hargneux et dont la raison chancelle, en conservera encore assez pour ne pas se ruer sur un enfant; c'est à un homme comme lui qu'il s'en prendra, souvent même à plus fort que lui : on croirait qu'il désire être rossé, satisfaction qu'il obtient assez fréquem-

ment. Il n'y a pas de mal, car il n'en est pas moins fier de s'être battu : meurtri, bosselé, éreinté, il se relève content.

La manie de se battre n'est pas étrangère aux femmes. Il y en a qui provoqueront leur mari avec une persévérance incroyable; il ne leur suffira pas qu'il se fâche, il faudra absolument qu'il les batte, et pour l'y déterminer, elles commenceront.

Il y a aussi des enfans de ce caractère. Ils veulent être battus, afin d'avoir le droit de crier; et cela est si vrai, que si vous en faites seulement le simulacre, ils hurleront absolument comme si on les assommait.

Ne sont-ils plus sous vos yeux, laissez-les seulement deux ensemble, ils ne pourront même s'arranger pendant une heure.

Il n'y a pas jusqu'aux petites filles qui, dans leur pensionnat, se prendraient aux cheveux, si l'on n'y mettait ordre.

Le goût des coups est donc naturel à toute l'espèce, et ce qui le prouve, c'est que l'on n'a pas trouvé un peuple, dans l'état de nature, qui n'ait été ou ne soit encore en guerre avec quelque voisin, ou à défaut, avec son frère; et c'est ainsi que toutes les populations de la terre se partagent en battans et battus, en vainqueurs et vaincus.

Cette folie est sans doute la suite du péché d'Adam et un reste de la malédiction céleste, car si elle n'existait pas parmi les hommes, s'ils avaient autant de propension pour l'ordre et la paix qu'ils en ont pour la guerre, les neuf dixièmes des maux qui nous accablent cesseraient, et nous ne verrions que peu de crimes.

L'amour en a fait commettre sans doute, mais pas la moitié, pas le quart, pas la centième partie que la passion contraire : le goût des coups.

On a peine à croire qu'il puisse l'emporter sur celui des caresses, et c'est pourtant vrai : on se fatigue plus vite de celles-ci que des autres; et tel individu qui dédaignera celles de sa femme et de ses enfans ou ne les souffrira pas une fois par mois, ne sera pas satisfait si, dans ses rixes de cabaret, il ne s'est pas fait souffleter une fois par semaine.

L'amant heureux est souvent pris de cette manie belliqueuse, et parce que sa maîtresse l'aime, il a besoin que quelqu'un le déteste. Il ira donc chercher noise au premier venu, et sa belle l'en chérira davantage : à moins pourtant qu'il ne revienne avec le nez cassé et l'œil poché; alors, il y aura revirement, et c'est son adversaire qu'elle adorera.

Remarquez qu'une caresse faite à votre chien produit sur lui le même effet et le dispose si bien à la hargne, que, dans sa joie, il ne manquera pas d'aller mordre un passant.

Tout ceci est fort bizarre et annonce que le congrès de la paix aura fort à faire pour nous en inspirer le goût.

YEUX. On a nommé les yeux miroir de l'ame, et l'on a eu raison : l'homme qui veut déguiser sa pensée, s'exerce d'abord à déguiser ses yeux. Cette précaution a été et est encore la providence des opticiens et marchands de lunettes, car tout le monde n'en porte pas pour cause de vieillesse ou de myopie.

On a remarqué que la plupart des ambassadeurs et agens diplomatiques avaient des lunettes; ils devraient en avoir tous, du moins tant qu'ils sont en fonctions.

Je conseillerais aussi les lunettes aux notaires et à leurs premiers clercs. La chose ne serait pas non plus inutile aux procureurs de la république. Elles sont in-

dispensables aux avocats, et elles le seraient aux représentans si la salle était moins grande ou plus claire.

Les hommes louches peuvent toujours s'en passer : comme on ne sait où ils regardent ni ce qu'ils regardent, on ne peut saisir l'expression de leur regard. Aussi presque tous les grands politiques louchent ou par nature ou par intérêt ; et en diplomatie, les beaux yeux sont les yeux de travers.

Rien ne contribue plus que les yeux à la beauté ou à la laideur. On ne sait pourquoi telle figure réputée belle nous déplaît, et telle autre complètement laide nous agrée ; c'est la magie des yeux qui agit sur nous sans que nous le sachions nous-même.

Les anciens, qui se connaissaient en physionomie, ne donnaient pas de traits hideux à Méduse ; au contraire, ses images ont toute la finesse du beau type grec. Ils la faisaient belle, sauf les yeux auxquels ils attachaient une expression véritablement diabolique.

Milton, en habile homme qu'il était, pour rendre son Satan effrayant, ne l'a pas fait laid ; tout au contraire, il lui a donné la beauté, sauf encore les yeux.

J'ai vu, en visitant les bagnes et les prisons, des criminels admirables de beauté lorsqu'ils sommeillaient. Ouvraient-ils les yeux, ils étaient hideux.

La chose est peut-être encore plus frappante chez les femmes : belles dans le calme, horribles lorsque la passion les transporte, et toute la métamorphose vient encore de l'œil.

Aussi, messieurs et mesdames, et vous mes bons petits amis, écoliers de toutes les tailles, quand vous voulez faire quelque sottise, couvrez-vous les yeux. Quand vous l'avez faite, couvrez-vous-les encore.



ZACINTHE. « Plante, dit le *Dictionnaire*, dont les feuilles sont excellentes contre les verrues. »

Il y a bien vingt plantes, non comprises l'éclaire et les pommes de rénette, qui ont la même réputation, ce qui n'empêche pas les verrues de croître et prospérer quand elles ont rencontré un sol qui leur convient.

Or, leur sol est une chair vivante, et quand elles s'y plantent, ce n'est pas petite affaire que de les en déplanter. En extirpe-t-on une, il en vient deux, et ainsi de suite.

Qu'est-ce donc qu'une verrue? Est-ce un végétal? En vérité, on le croirait, car elle a des racines qui la font ressembler à un ognon de tulipe.

Il est vrai que les cors en ont, mais les cors sont

aussi des verrues et des plus malignes, verrues contre lesquelles la zacinthe, l'éclaire et les pommes de rénette peuvent encore moins que sur leurs analogues innocentes, les verrues sans douleur.

Si celles-ci avaient été une maladie réputée dangereuse, si jamais quelque notabilité en était morte, il est à croire que la science en aurait trouvé le remède ou du moins la médecine et que nous n'en serions pas encore à la zacinthe. Mais la Faculté ne s'occupe pas de ces misères, elle les laisse à la nature et aux charlatans.

ZÈBRE. Il passe pour être plus entêté encore que le baudet son parent, et il est réputé indomptable, parce qu'il se refuse à la selle comme à l'attelage ; probablement qu'il a des raisons pour cela. C'est dommage, car c'est l'animal le mieux vêtu qu'on puisse voir, et nos plus belles fourrures, nos plus fines draperies n'approchent pas du velouté de sa robe de lin, rayée de blanc et relevée de noir.

Il mérite d'ailleurs une si riche parure. Ses formes sont à la fois vigoureuses et légères, sa jambe fine et son jarret d'acier. Ses yeux expressifs sont alternativement doux et fiers.

Nonobstant tant de qualités, il est des gens qui, ne voyant que ses oreilles, le qualifient d'âne sauvage. Il y a alliance, nous venons de le dire, mais ce rapprochement n'a rien dont il doive rougir, et l'âne lui-même est une créature fort estimable : sobre, patient, courageux, il n'a de vices que ceux que nous lui donnons. Quant à moi, j'aime les ânes.

Ane ou non, le zèbre, quoiqu'on en dise, deviendrait domestique et privé si l'on voulait sérieusement qu'il

le fût. Je ne crois pas à l'insociabilité absolue, même chez les bêtes; toutes ont paru insociables avant d'être apprivoisées, et je suis convaincu que pendant bien des siècles, les bœufs, les chevaux, les ânes et peut-être les moutons eux-mêmes ont été réputés indomptables.

Lorsque Bonaparte commandait en Egypte, il reçut en présent un très-beau zèbre. Désirant le conserver, il le fit embarquer pour l'Europe, en compagnie d'un maréchal-des-logis de chasseurs qu'il chargea d'en prendre soin et de le conduire à la Malmaison où résidait alors Joséphine.

Le maréchal-des-logis obéit, et quoiqu'il ne se fit pas faute d'appeler son pupille *bourrique*, et que celui-ci, assez mal élevé, lui eut, quand il lui faisait sa toilette, allongé plus d'un coup de pied ou de dent, ils arrivèrent tous les deux en bonne santé à Paris, d'où, selon sa consigne, mon sous-officier le conduisit à la Malmaison.

Cependant, soit que par suite de la mauvaise conduite de son élève et de son dégoût pour l'étrille, il l'eut trouvé indigne de sa société, soit qu'il fut naturellement orgueilleux, il avait sa mission sur le cœur. Aussi, en le présentant à la femme de son général, il lui dit: « Madame, voilà la bête, elle n'a manqué de rien; elle a été bien pansée, bien bouchonnée, comme vous voyez; mais je vous dirai, sous votre respect, qu'un sous-officier de chasseurs n'est pas fait pour conduire un âne. »

A son retour d'Egypte, Napoléon s'informa du zèbre, et Joséphine lui raconta la colère de son conducteur. Cet orgueil de l'uniforme et cette dignité de soldat ne déplurent pas au général, et comme à cette époque on exigeait moins de science que de bravoure, il le fit officier.

Dès ce moment, mon homme perdit toute rancune contre son compagnon de route; il conçut même pour

lui une sorte de considération, et lorsqu'il en parlait, il ne le nommait plus que *l'âne tricolore*.

ZÈLE. Le zèle a-t-il fait plus de bien que de mal? C'est une question qui n'est pas aussi facile à résoudre qu'on le pourrait croire. Sans doute on ne fait pas convenablement son métier, on ne remplit bien aucune mission, si l'on n'y apporte pas de zèle; mais aussi combien l'exagération de ce zèle n'a-t-elle pas amené de malheurs et fait couler de sang! Les inquisiteurs d'Espagne et des Indes, les égorgeurs de la St.-Barthélémy, les bourreaux des Cévennes et les trois quarts de nos conventionnels n'étaient que des gens zélés; ils voulaient faire mieux que ceux qui faisaient bien. C'était *bien* alors d'avoir fait tomber cent têtes; c'était *mieux* d'en faire tomber deux cents. Le zélé en faisait donc tomber deux cents; un plus zélé, trois cents; et de zèle en zèle, du bien au mieux, puis de mieux en mieux, on arrivait aux noyades, aux mitraillades, aux torrens de sang.

Combien de batailles n'ont-elles pas été perdues par le zèle intempestif de quelques-uns, ou pour avoir, comme dit le soldat, fait feu avant le commandement? Oui, à la guerre, l'homme trop ardent est plus à craindre pour son parti que celui qui ne l'est pas assez.

Il en est de même dans les affaires, dans les révolutions, dans les conspirations. Là aussi, les plus dangereux pour leurs amis sont ceux qui veulent arriver au but d'un seul bond, ou le dépasser quand ils y sont.

Si des obstacles ou des dangers se présentent, qui est-ce qui, le premier, lâchera pied? Qui est-ce qui révèlera le complot et livrera ses complices? C'est encore le plus zélé, parce qu'un zèle exagéré ne se soutient pas; c'est un accès de fièvre chaude qui s'en va comme il est

venu, ou s'il laisse quelque chose, c'est cette même exagération de zèle qui, de *pour*, est devenue *contre*.

Est-ce à dire qu'il faille décourager le zèle? Non, car le zèle est un moyen de bien faire, le zèle est une vertu ou au moins une qualité. Mais il faut lui donner une bonne direction, et en le modérant s'il va trop loin, faire en sorte qu'il ne s'use pas trop vite.

ZÉRO. On a dit de lui :

Je brille au second rang et m'éclipse au premier.

Et puis on en a fait une injure : « C'est un zéro, dira-t-on. » Mais un zéro n'est tel que parce qu'il est mal posé; mis à sa place, il aura dix fois, cent fois, mille fois la valeur de l'unité.

Ne peut-il en être de même de ces individus que vous nommez zéro? Supposez que Napoléon fut né cinquante ans plus tôt et que, comme cadet de famille, on l'eut mis au séminaire à Marseille, à Aix ou ailleurs, il serait devenu curé de Bastia ou peut-être évêque d'Ajaccio ; partant, zéro pour l'histoire.

Ainsi en serait de tous les grands hommes : les circonstances les ont faits grands au moins autant que leur mérite. Placés un peu plus haut ou un peu plus bas, un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, de même que le zéro, ils seraient restés au-dessous de l'unité.

ZIBELINE. Petit quadrupède qui, pour son malheur, a une belle fourrure. Si la zibeline était pelée ou à soie de porc, comme elle n'est pas bonne à manger, il est à croire qu'on la laisserait en paix.

Il n'en est pas ainsi, et on lui fait une chasse si persévérante dans les forêts du nord qu'elle habite, qu'il est facile de prévoir l'époque où, comme le phénix et la licorne, elle sera rangée parmi les animaux problématiques.

En attendant, on fait un grand commerce de sa peau qui est si estimée de nos élégantes, qu'on en a vu, en échange, donner la leur.

En Russie, les hommes en portent, et le czar en fait des présens aux souverains.

Le sultan en donne aussi à ses ministres et à ceux qu'il fait pachas, gouverneurs ou premiers eunuques; c'est une sorte d'investiture de l'emploi.

On cite des pelisses de zibeline valant plusieurs milliers de roubles; valeur fragile, car oublié quelque jour dans une armoire, le riche vêtement devient le déjeûner d'une larve qui se fait un fourreau de ses débris.

La mode des fourrures, qui est encore chez nos femmes dans toute sa vigueur, a peu duré chez les hommes, en raison du prix qu'elles coûtent et de l'entretien qu'elles exigent. Ajoutons qu'elles ne sont, chez nous, qu'un objet de luxe et de fantaisie; tandis que dans le nord, elles y deviennent presqu'une nécessité. Aussi tout le monde en porte, et l'on y reconnaît la qualité de l'homme à celle de la bête dont il a sur le dos la dépouille. Il y en a à tout prix.

Après la feuille de vigne, qui n'était guère de mise qu'en été, les fourrures furent le costume des premiers hommes, et beaucoup de peuplades n'en ont pas d'autres. Ainsi le raffinement du luxe et les besoins de la barbarie se rencontrent et se touchent.

ZIGZAG. C'est la marche ordinaire de bien des gens

qui ne doutent pas que ce ne soit la ligne directe. Ils font une pointe à droite, une pointe à gauche, puis une pirouette sur eux-mêmes, et sont convaincus qu'ils avancent. Cependant ils n'arrivent jamais au but, par la raison qu'ils lui tournent le dos, ou bien qu'après avoir fait un pas en avant, ils en font deux en arrière.

Enfin, s'apercevant qu'ils sont toujours dans leur même trou, ils s'en prennent à l'injustice des hommes. Ils feraient bien mieux de s'en prendre à leurs jambes, ou plutôt à leur tête qui les conduit si mal.

Rien donc de si rare qu'un homme qui marche sans zigzag et droit devant lui. Quand, accidentellement, cet homme existe, laissez-le faire, il n'a besoin ni de vous ni de personne, et quoiqu'il entreprenne, s'il persévère, il est sûr de réussir.

L'utilité des zigzag est donc un des préjugés de l'époque, et je vous le répète, celui qui en fait le moins est encore celui qui arrive le plus vite et qui va le plus loin.

ZIZANIE. Plante ou querelle. Est-ce la plante qui a donné son nom à la querelle, ou celle-ci qui applique le sien à la plante? Dans les deux cas, l'application est bonne et l'image juste : la zizanie végétale met le désordre dans un champ, comme l'autre met le trouble dans un ménage.

Mais le droit des deux choses n'est pas égal. La zizanie-querelle n'en a aucun sur le ménage, elle s'y glisse comme le serpent dans l'Eden; tandis que la zizanie-plante peut avoir, comme première occupante, des titres légitimes sur le champ en culture, car il est à croire qu'elle y poussait avant le froment qu'on y sème, puisqu'elle y vient encore aujourd'hui, malgré tout ce

que l'on fait pour qu'elle n'y vienne pas. Il faut en vérité, après tant d'avanies, qu'elle soit bien convaincue de son droit pour y tenir.

Il en est de même des ronces; il y en a eu dès le commencent du monde, et bien que depuis cette époque tant de gens s'en soient plaints, il y en a encore et il y en aura toujours.

Pourquoi donc les mauvaises herbes, ou ce que nous nommons ainsi, viennent-elles mieux que les bonnes et n'ont-elles besoin, pour cela, ni de labours ni d'engrais? Pourquoi se passent-elles si facilement de jardinier? Elles font mieux que de s'en passer, elles luttent avec lui corps à corps, elles le sifflent, elles le narguent, elles le huent, et tandis qu'il les arrache devant, elles repoussent derrière; bref, elles lui pousseraient sur la tête s'il ôtait son chapeau.

Maintenant, je demanderai : quand nous n'avons pu nous débarrasser des mauvaises herbes en les arrachant, ne pourrait-on pas y parvenir en les plantant, en les cultivant, et de mauvaises qu'elles sont, les faire, par de bons procédés, devenir bonnes? Est-ce nous qui ne le pouvons pas, ou bien elles qui ne le veulent pas? Cependant, puisqu'elles repoussent avec cette persistance, il faut qu'elles aient pour cela un motif, une raison, et une raison ne peut, surtout dans une plante innocente, être le dessein de nuire.

Je ne vois donc pas ce qui nous empêcherait de faire quelques expériences sur la zizanie, le chardon, l'ortie et cent autres productions que nous avons déclarées inutiles ou malfaisantes sans les connaître ou sans en avoir étudié le caractère et les qualités. Qui sait si le blé n'a pas, lui aussi, été réputé mauvaise herbe et s'il ne l'est pas encore chez bien des gens? Allez donc dire à un écolier au pain sec que le blé est le premier des végé-

taux, il vous jettera sa croûte au nez en vous disant que le blé est la dernière des méchantes plantes.

La pomme de terre que vous aimez tant, la pomme de terre qui figure si honorablement sur la table du nabad et du lord de France et d'Angleterre, n'était-elle pas, il y a à peine un siècle, traitée de narcotique, de racine grossière et indigeste? N'était-elle pas, enfin, discréditée au point qu'on osait à peine l'offrir aux cochons, crainte d'en recevoir un affront?

Vous le voyez: il n'y a de mauvaises herbes que celles que vous qualifiez ainsi par suite de votre ignorance, ou que vous rendez mauvaises par vos persécutions. Allez donc traiter le froment comme vous traitez l'ivraie, et vous verrez la bonne farine qu'il vous donnera. Êtes-vous déjà si riches en végétaux utiles, et parce que vous en comptez, sur vos marchés, une vingtaine de mangeables, est-ce à dire qu'il n'y en a pas d'autres? Ces mille et mille espèces que vous repoussez n'auraient donc été créées, comme la zizanie, que pour enchevêtrer votre blé et votre orge ou étouffer vos choux et vos laitues! Ce serait l'absurdité même. Aussi, vous le répèterai-je en toute conviction: non, mille fois non, il n'en est pas ainsi, et ces milliers d'herbes inutiles selon vous, ne le sont que là où vous ne savez pas les utiliser.

Ce que le Créateur a mis partout à notre portée, ce qu'il y remet sans cesse, bien que sans cesse aussi nous en détournions la tête, doit être bon à quelque chose, peut-être bon à tout, et la panacée universelle peut se cacher dans cette botte de joncs que vous repoussez du pied. Oui, j'ai la conscience qu'elle y est, il ne s'agit que de l'y trouver; mais pour cela, il faut qu'on la cherche.

Courage donc laboureurs, jardiniers légumiers, botanistes, herboristes et fleuristes, un vaste champ est encore ouvert devant vous: celui de la nature.

ZOÏLE. C'est le père de la critique, du pamplet et de la satire; on lui en veut beaucoup, et l'on a tort. On a tué plus d'hommes par des complimens que par des épigrammes. Il ne fallait donc pas faire une injure du nom de zoïle et appeler *maudits* ses successeurs.

Un critique éclairé et honnête mériterait une place au ciel, bien mieux que certain badigeonneur, faiseur d'éloges et d'épîtres au porteur.

Malheureusement, le savoir et la probité sont rares dans les zoïles de nos jours: la critique est devenue un commerce et sa plume une marchandise.

&ra. ET COETERA. C'est le dernier mot des connaissances humaines. Oui, nous savons tout jusqu'à l'*et cœtera;* et ce qui est aujourd'hui pour nous le *nec plus ultrà* de la science, n'en sera que l'A B C pour nos descendans. Sur cette terre il n'y a pas, pour l'homme, un seul calcul, un seul plan, un seul résultat qui soit définitif: notre monde est celui des jalons; c'est le pays des germes. La grande croissance, les vastes développemens, les sublimes chefs-d'œuvres sont ailleurs; et pour nous, la mort comme la naissance n'est qu'un pas de plus vers l'*et cœtera.*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

HOMMES ET CHOSES;

ALPHABET

DES

PASSIONS ET DES SENSATIONS.

TABLE DES MOTS

CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME.



Q

R

S

T

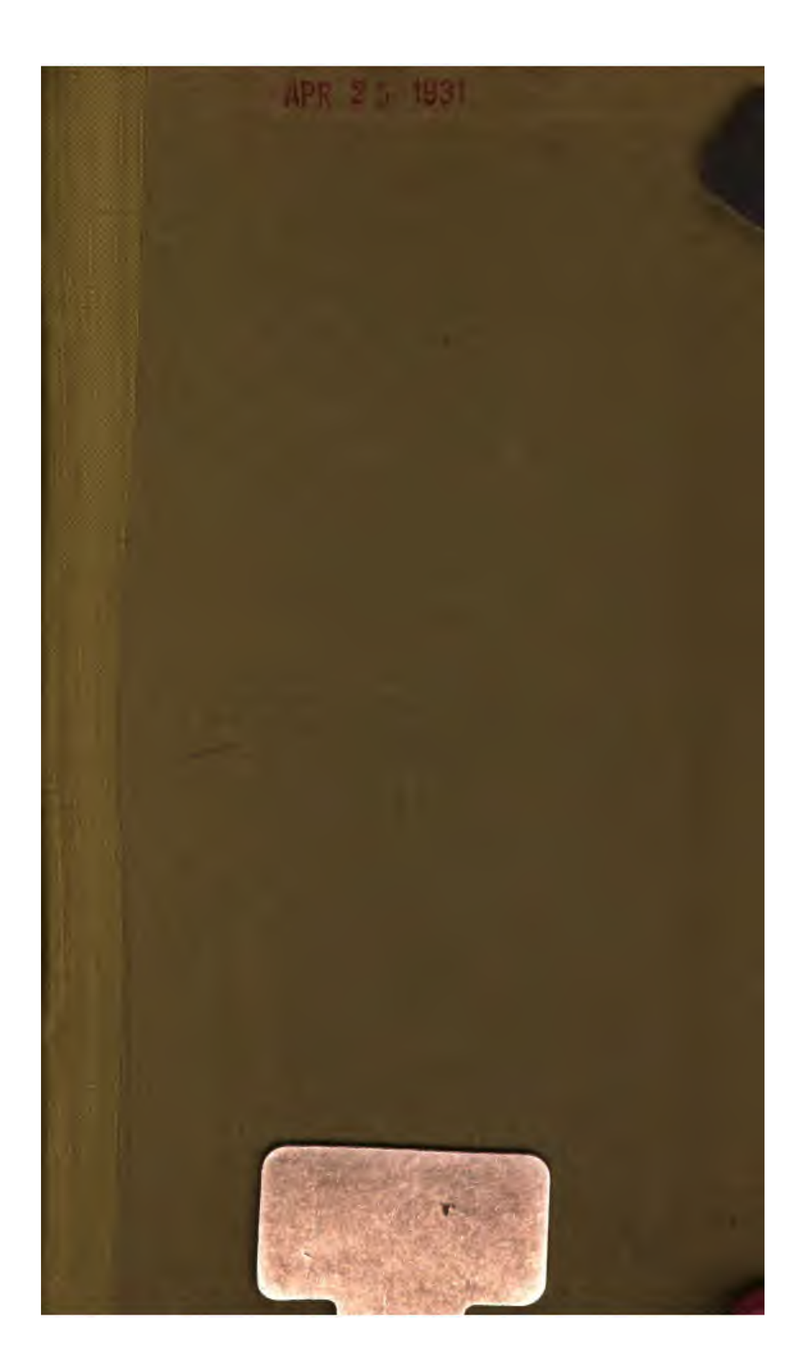
U

V

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Abbeville, typ. de Ve C. Paillart.




APR 25 1931